PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

LINGUISTICS

Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revueceltique43pari

REVUE CELTIQUE

LaCelt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

CONTINUÉE PAR
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1886-1910

DIRIGÉE PAR
J. LOTH
Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut

AVEC LE CONCOURS DE

G. DOTTIN
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

E. ERNAULT
Professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Poitiers

J. VENDRYES
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

ET DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ANNÉE 1926. — VOL. XLIII

1926

Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
Nendeln, Liechtenstein
1966

LIBRARY
MAR 27 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

Printed in Germany
Lessing-Druckerei, Wiesbaden

FORBUIS DROMA DAMHGHAIRE

INTRODUCTION

Le récit que nous publions ici [1] est extrait du *Book of Lismore* [2], fos 126 a 1 — 140 a 2, d'après Stokes (*Lifes of Saints*) ou fos 168 a 1 — 182 a 2, d'après la numération que porte le manuscrit. Celui-ci se trouve actuellement déposé à la bibliothèque de Chatsworth House (*Derbyshire*). Il en existe à Dublin quatre copies. Trois copies conservées à la *Royal Irish Academy* :

1° Une copie de la main d'O'Curry, f° 169-176. Cette copie s'arrête au milieu du § 70.

2° Une copie du XIXe siècle, *R.I.A* 23 c 6 (et non 23 c 16, comme l'indique d'Arbois de Jubainville, *Catalogue*, p. 141). Cette copie s'arrête également au milieu du § 70.

3° une copie de la main d'O'Longan f° 176 a 1 — 182 a 2 qui donne le texte depuis le point où s'arrête la copie d'O'Curry jusqu'à la fin.

Enfin une copie complète de la main d'O'Longan, qui est en la possession du Dr Douglas Hyde [2].

Le *Book of Lismore* est seul à nous conserver le texte du *For-*

1. *Avec l'autorisation de S.G. le duc de Devonshire, propriétaire des droits de reproduction du Book of Lismore.*

2. Ce nous est un plaisir de remercier ici les maîtres qui ont bien voulu revoir ce texte, soit en manuscrit, soit en épreuves : le professeur E. J. Gwynn et le Dr O. Bergin ; il n'est pas une page qui ne doive infiniment à leurs observations érudites ; qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude. Le Dr Douglas Hyde nous a aimablement communiqué la copie en sa possession du *Book of Lismore*. M. Thompson, bibliothécaire à Chatsworth, nous a obligeamment facilité l'accès au manuscrit original.

luis Droma Damhghaire. D'après Arbois de Jubainville (*Catalogue*, p. 141) et Stokes (*Lifes of Saints from the Book of Lismore*, XXXVI), un autre texte de ce récit se trouverait dans le *Book of Lecan*, f° 167. En fait le *Book of Lecan* ne nous conserve là qu'une courte note sur *Fiacha Muillethan*, note où se trouve relatée en quelques lignes, après la conception et la naissance de ce prince, la guerre qu'il soutint contre Cormac mac Airt, et qui fait l'objet du présent récit (cf. Stokes *RC*. XI, 41-45).

Le « Siège de Druim Damhghaire » se situe, dans l'ensemble de la littérature épique irlandaise, parmi une série de textes de même type. On sait que les récits épiques irlandais se répartissent en différents cycles : cycle mythologique, relatant les aventures de la Tuatha De Danann ; cycle d'Ulster dont les principaux héros sont Cuchulinn et le roi Conchobor ; cycle ossianique, consacré à Finn, à Ossian et à leurs compagnons; à cela viennent s'ajouter une série de cycles secondaires qu'on peut réunir sous l'appellation générale de « Cycle des rois ». Un grand nombre de ces récits mi-historiques, mi-légendaires ont trait aux règnes de Conn Cetchathach roi de Connaught (vers l'an 170 de notre ère) et de son petit-fils Cormac mac Airt, grand roi d'Irlande de l'an 227 à l'an 266 de notre ère, d'après les annales des *Four Masters* (cf. Best, *Bibliography of Irish Litterature*, pp. 106 et 108). C'est au cycle de Cormac mac Airt que se rattache le récit du « Siège de Druim Damhghaire ».

Dans quelle mesure ce récit nous conserve-t-il le souvenir d'événements historiques ? Ceci est malaisé à délimiter. Pour quelques paragraphes du début nous pouvons comparer notre texte avec les passages correspondants des annalistes. La bataille de Magh Mucraimhe (*A.D.* 195) nous est connue par ailleurs, et par les annales et par l'épopée (cf. *Cath Maige*

Mucrima, éd. Stokes, *RC.*, XIII, 426-74). Le caractère de Cormac tel qu'il nous apparaît au début de ce récit (§ 2, 6, 7), juge et roi, soucieux de légalité et préoccupé de géographie administrative, concorde bien avec ce que les *Four Masters* (*A.D.* 227) nous apprennent de ce roi, qui, le premier, fixa les règles du droit, recensa les royaumes et seigneuries d'Irlande, et régla leurs rapports fiscaux.

En revanche, pour la suite de ce récit, la comparaison avec les annalistes nous fait défaut. Ni les *Four Masters*, ni Tighernagh ni aucun autre annaliste dont nous ayons eu connaissance ne fait allusion à une expédition de Cormac mac Airt contre Fiacha Muillethan, roi de Munster. Si l'on songe à la minutie avec laquelle les batailles livrées par Cormac sont énumérées dans les *Four Masters*, le fait paraît surprenant. Doit-on l'expliquer par le caractère entièrement légendaire de cette expédition ? ou par la répugnance des historiens de *Leath Cuinn* à relater une victoire de *Leath Mogha* ?

A défaut des annales, l'Histoire d'Irlande de Keating nous conserve le récit du Siège de Druim Damhghaire (II, 318-322). Sa source principale paraît au reste être le texte du *Book of Lismore*, qu'il suit exactement en l'abrégeant et en retranchant beaucoup du côté merveilleux de ce récit. Sur quelques points cependant il semble que Keating ait eu d'autres sources. Ainsi, tandis que dans le texte de Lismore les druides alliés de Cormac viennent de Sith Cleitigh, sur la Boyne (§ 21, 44), d'après Keating ces druides seraient Écossais (II, 318, *draoithe Albanacha 'n-a fochair ann*).

Il est également impossible de préciser la date à laquelle a pu être composé ce récit. Le manuscrit dans lequel il nous a été conservé est du xve siècle, mais le *Forbuis* est déjà mentionné dans la liste de récits épiques du *Book of Leinster* (f° 189 b). Il existait donc déjà une version de ce texte, dès la

première moitié du XIIe siècle. Rien ne prouve au reste que cette version soit celle qui nous est conservée par le *Book of Lismore*. En fait, le récit tel que nous le publions ici semble avoir été sinon composé du moins rédigé à une date sensiblement plus basse. Il serait intéressant de rechercher et de dater les allusions et les références au « Siège de Druim Damhghaire » qui peuvent se rencontrer dans la littérature médiévale irlandaise. Sans doute ne seraient-elles pas bien nombreuses. Les noms de la plupart des héros de ce récit, exception faite des personnages historiques, semblent inconnus par ailleurs, et les répertoires onomastiques que nous a laissés le moyen âge irlandais (e.g. *Cóir anmann*) ne les mentionnent pas. Cependant le distique cité § 63 prouve (si du moins Cormac le Glossateur en est bien l'auteur), que Mogh Ruith avait déjà sa légende à la fin du IXe ou au début du Xe siècle.

Quelle que soit la date de composition de ce récit, il nous conserve assurément le souvenir de bien des coutumes et des croyances anciennes. Malgré quelques références à la magie orientale et au folk-lore chrétien (cf. § 83, 97, et § 59, où apparaît à côté du nom de Simon le Magicien celui de l'apôtre Pierre qui aurait contribué à l'instruction de Mogh Ruith dans l'art magique § 113, rhétorique) le fond en est purement irlandais et païen. O'Curry, dans ses *Manuscript Materials* et dans ses *Manners and customs* a signalé à plus d'une reprise l'importance de ce texte si riche en détails curieux et inédits sur l'art druidique et les pratiques et superstitions diverses s'y rattachant.

Le « Siège de Druim Damhghaire » fournit par ailleurs bon nombre d'indications sur la topographie de l'Irlande médiévale, indications d'autant plus précieuses qu'à côté du nom usité à l'époque où fut rédigé ce récit figure le plus souvent le nom usité antérieurement. Ces données ont au reste été utilisées par

Hogan dans son *Onomasticon*. Nous n'avons pas jugé utile de rappeler dans l'*Index des noms géographiques* qu'on trouvera à la fin de cette édition les identifications de lieu possibles, et nous renvoyons ici une fois pour toutes à l'ouvrage de Hogan.

La langue du *Forbuis Droma Damhghaire*, ne donne lieu à aucune observation particulière. Elle est sensiblement la même que celle qu'a décrite Wh. Stokes dans ses *Lifes of Saints from the Book of Lismore*. Toutefois, comme il fallait s'y attendre, le texte épique conserve, de-ci de-là, quelques formes et formules archaïques qui tranchent sur l'aspect moyen-irlandais de l'ensemble. Citons *sethfaind*, pour *sefaind*, prétérit de *senn-*, § 4 ; *dotraei* : § 7 ; *nit ain*, § 28.

La langue des rhétoriques est plus difficilement analysable, le texte en étant souvent inintelligible, et probablement parfois corrompu. Aussi avons-nous rejeté en appendice les morceaux lyriques de ce genre, sans même excepter ceux qui sont partiellement intelligibles.

§ 1. Introduction : naissance et avènement de Cormac mac Airt et de Fiacha Muillethan. — § 2-5. Aengus mac ind Oic apparaît à Cormac et lui prophétise ses futurs revers. — § 6-8. Les troupeaux de Cormac étant décimés par une épidémie, celui-ci, pour réparer cette perte, décide de réclamer une contribution considérable à la province de Munster, sous des prétextes légaux. — § 9-11. Les Munstériens refusent de se soumettre aux exigences de Cormac et se préparent à la guerre. — § 12-18. Cormac interroge ses druides, Cithach, Cithmor, Cecht, Crota et Cithruadh, quant au succès de son expédition en Munster. Ceux-ci lui prédisent une issue funeste. Dépit de Cormac. — § 19-22. Cormac trouve une alliée en Bairthinn Blaith, fille du roi de Sidh Buirche qui, éprise de lui, lui promet l'aide de ses deux druides : Colptha et Lurga, et des trois magiciennes

Errgi, Eang et Engain. — § 23-37. Fort de cet appui, Cormac se met en route. Il campe successivement à Comar na Cuan, Ath in tSloigh, Formael na Fian, Ath Croi. A chaque étape un de ses druides sort du camp pour prendre les auspices et rencontre un druide étranger avec lequel il s'entretient. — § 38-41. Cormac arrive à Cnoc na Cenn (= Druim Damhghaire) où il établit à grand'peine son camp. — § 42. Les druides de Cormac exhaussent par leur art la colline où il a établi son camp. — § 43-44. Les Munstériens se préparent à combattre les champions de Cormac. — § 45-47. Combats singuliers entre Colptha et Finn, Lurga et Failbe. — § 48-50. Combat entre Errgi Eang et Engain, transformées en brebis, et les troupes de Munster. Défaite des Munstériens. — § 51-53. Les druides de Cormac cachent les sources de Munster, et les Munstériens succombent à la soif. — § 54-57. Les gens de Munster sont prêts à accepter les conditions rigoureuses que leur fait Cormac quand Dil vient leur conseiller de demander l'aide du druide Mogh Ruith. — § 57-63. Dil vient trouver Mogh Ruith de la part des gens de Munster. Celui-ci pose ses conditions, qui sont acceptées. Il se prépare à partir pour Cenn Claire. — § 64-67. Mogh Ruith, accompagné des seigneurs de Munster, parcourt différents domaines et fixe son choix sur la baronnie de Fermoy, qu'il recevra comme prix de ses services. — § 68-72. Mogh Ruith charge ses élèves de délimiter pour lui son domaine. Trahison de ceux-ci. On achève de régler les autres dispositions du traité. — § 73-76. Mogh Ruith fait jaillir à nouveau les eaux en Munster. — § 77-81. Mogh Ruith abaisse la colline exhaussée par les druides de Cormac et, avec l'aide de Gadhra, frappe de panique l'armée de Cormac. — § 82-89. Colptha vient provoquer les gens de Munster. Cennmar le met à mort, avec l'aide d'une anguille magique, née des sortilèges de Mogh Ruith. — § 90. Mogh Corb apporte la tête

de Colptha à Mogh Ruith. — § 91-95, Cennmar vainc et tue Lurga avec l'aide de l'anguille magique. — § 96-103. Les brebis viennent de nouveau combattre les Munstériens, mais Mogh Ruith leur oppose trois chiens magiques qui les mettent en fuite, les atteignent après une longue poursuite et les dévorent. — § 104-107. Cormac cherche à détacher Mogh Ruith du parti de Fiacha, mais celui-ci repousse ses offres. — § 108-109. Mogh Ruith rend visite à la druidesse Banbuanana, qui lui prédit la victoire des gens de Munster. — § 110-117. Cithruadh allume un feu druidique pour l'armée de Cormac. Mogh Ruith en allume un pour l'armée de Fiacha. Après un long combat le feu de Fiacha triomphe, et les flammes se tournent vers le Nord. — § 118-121. Mogh Ruith poursuit l'armée de Cormac en déroute. Il métamorphose en pierre Cecht, Crota et Cithruadh. Il s'arrête enfin à Sliabh Fuait, où les vainqueurs dictent leurs conditions. — § 122 sq. Connla, cousin germain de Fiacha, est élevé auprès de Cormac. Par quel stratagème Cormac lui persuade de tuer son cousin Fiacha. Mort de Fiacha.

TEXTE

1. [O'Curry 169 a 1] Dá ṡaorclaind socheneoil batar ind Er*inn*; as iat luatter o sunn amach .i. Fiacha Muilleath*an* mac Eoguin dalta Moga Ruith 7 Corm*ac* m*ac* Airt mheic Cuinn. *Ocus*[1] in oenlo ro marbait a dha n-athair i cath Mucraimhe; ind oenlo amh doronuit .i. in Mhairt re ndul a cath Muighi M*ucraimhe*[2]; ind oenló aili rucait .i. in Mhairt i cind *secht* mis on Mairt sin 7 dano da ṡechtmhisaigh iat diblinaibh.

Ro ghabh Corm*ac* righi nEir*enn* fria ré ḟoda; i cinn treill iarum ro ghabh Fiacha righi Mhum*an* fria linn Corm*aic*.

2. No bidh cach oc tuaruscb*ail* tighi Oeng*hus*a mac ind oicc do Chor*mac*. " Nu con ḟir ei der sin " ar Corm*ac*. " Cidh ón ? " ar siatt. " Dam*ad* ḟir " arse " na chu bheinn-si i tigh scrutain ghaeisi m'aonar, amal bim, gan tiachtain uadha-som dom ḟissa no gan a thiachtain fein ". Or is amluid no bid Cor*mac* i tighibh ruin a aonar ag breith br*eithe*, ar ba he fein fa br*ithe*amh dho; sesiumh *immorro* 7 Cairbre Liffieachair 7 Fith*il* ro chuirs*et* fírbr*eth*a 7 sench*us* artus. Ro hindis*ed* d'Aonghus sin 7 ro ghab tus a fesa 7 a eoluis ar forfidir as d'ḟiafraighidh neith de bai in fer aml*aid* sud ica eileaghadh, 7 ro faillsig*ed* d'Aonghus sin. *Ocus* tainic la n-oen isin tech i raibi Cor*mac* 7 nir forbonn[3] do in cruth 7 int ecasc i tainic mar bud amhus do amhsaibh Cor*maic* thised ann 7 do ṡuidh iṡin leith ba sia o Chor*mac* don tigh.

1. Nous employons *ocus* là où le ms. a le sigle pour *et* ; 7, seulement là où le ms. a 7.

2. *A.D.* 195.

3. Nous traduisons comme s'il y avait *forlonn*.

TRADUCTION

1. Deux nobles rejetons de bonne race vivaient en Irlande; c'est d'eux qu'il sera question dans la suite de ce récit : Fiacha Muilleathan mac Eoguin, disciple de Mogh Ruith, et Cormac mac Airt meic Cuinn. En un même jour périrent leurs pères à la bataille de Mucraime ; c'est aussi le même jour qu'ils furent conçus, le mardi qui précéda le départ pour la bataille de Mag Mucraime ; c'est le même jour qu'ils naquirent, le mardi qui suivit de sept mois ce mardi-là, si bien que tous deux étaient des enfants de sept mois.

Cormac accéda au trône d'Irlande, qu'il devait occuper longtemps ; quelque temps après Fiacha accéda au trône de Munster, du vivant de Cormac.

2. Tout le monde décrivait à Cormac la demeure d'Aengus mac ind Oicc. « Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans », dit Cormac. — « Pourquoi donc? » dirent-ils. — « Si c'était vrai », dit-il, « je ne serais pas ainsi dans la demeure où j'approfondis les principes de l'art, seul, comme j'ai coutume de l'être, sans que personne vienne me voir de sa part, et sans que lui-même vienne ». Car Cormac se tenait dans des demeures de secret, seul, décidant de cas judiciaires, car il était juge en même temps que roi ; c'est lui, Cairbre Liffechair et Fithel qui fixèrent les premiers les règles de la procédure et du droit.

Ces propos furent répétés à Aengus; il fit appel à toute sa science et à tout son art, car il prévoyait que c'était pour l'interroger sur quelque sujet que Cormac le réclamait (cela lui avait été révélé par divination). Et il vint un jour dans la maison où se trouvait Cormac ; son apparence et son équipage n'avaient rien que d'ordinaire lorsqu'il entra, comme si ç'avait été un des mercenaires de Cormac qui entrait. Et il se tint dans la partie de la maison la plus éloignée de Cormac. Celui-ci renvoya sa cour (?) et demanda :

3. Faidh *immorro* gach flaith 7 ro fiar*faigh* [Co]r*mac*[1] : " In bhad tú in fer do bimis d'eileagadh ? " — " As me amh ", ar Aeng*us* " agus cidh uma ndernais mh'ei*leag*adh ? " — " Air badh*us* duit do fiafraig*id* dhiod mh'imthusa ma ro fetrais ". — " Ra fetur " or se. — " In mbia turbhrod oramsa ? " ar Cor*mac*. — " Biaidh amh ", ar Aenghas 7 t*u*cadh do ragha dhuid ; in a tús no a medon no in fa dheoigh rag*us* fort in turbrod soin ? — " Tabar maith ar tus 7 fa deoigh dhamh " ar Cor*mac*, " 7 intan *bus* fearr mu righi, a medhon [169 a 2] mh'aeisi, tabhar claoc*hlódh* ar mu rath*aibh* ; 7 cia ret eiter ? " ar Cor*mac*. " Tria funirbthe [. . . .] " ar Aeng*us* : " Boidhith do thia*cht*ain red linn cu mba hiar*aidh*[2] en bho i Finnib 7 Luaidnib 7 i *seacht* colamnuib na Temh*r*ach 7 it portaibh-si fadesin ". — " Cia ret as-a tic damh-sa sin ? " ar Cormac. " Ni atb*er*-sa frit-sa sin ", ar A*e*ng*us*, " *acht* aenní ad*er*im rit : do mhaicne fein do tabhuirt dot reir 7 gan comairli do mna na do mog*a*d na do rechtaire do dhenamh ". *Ocus* ro ceileabuir iarsin do Cor*mac* 7 ro imthigh don Brugh.

4. *Ocus* do chan Cor*mac* in laid ag tabuirt tuaruscb*a*la an oglaigh da mhuinntir.

Tarfas[3] damh ar bru Temr*a*ch· oclac aluinn ildeallb*a*ch.
Caeime ina g*a*ch caem a cruth· timthugach oir na edguth.
Timpan[4] aircit an-a laimh· fa h-or derg teta an timp*ain*.
Binne ina gach ceol fo nimh· foghur tet an timpain sin.
Fleasc gu cairche *ced*-ceol cain. uasa chinn fo dha n-enaib.
7 na h-eoin (nír mhodh mer)· bitis oc a airpheitedh.
Do suidh acum eraim ngrinn· sethfaind[5] dam in ceol caeinbhinn.

1. Le ms. porte : fiar*faigh*, puis *dr*, *r* étant surmonté du tilde. On peut comprendre *fiarfaigheadar* mais le singulier fiar*faigh* concorde mieux avec *dernais* qui suit, et avec le sens général du passage.

2. Litt. « si bien qu'on cherchera un bœuf » « si bien qu'il n'y aura plus un bœuf ». Pour cette locution peu commune cf. § 67.

3. Cf. O'Curry, *Manners*, III, 361-2, pour une traduction de ce passage.

4. Le *tympan* était un instrument à cordes. Cf. O'Curry, *Manners*, I, 498.

5. *Sethfaind*. Sans doute faut-il reconnaître dans cette forme le vieux prétérit *sefaind* de *senn-*.

3. « Es-tu celui que nous réclamions ? » — « Oui », dit Aengus, « pour quelle raison m'as-tu réclamé ? » — « Parce que je voulais t'interroger sur ce qui m'adviendra, si tu le sais ». — « Je le sais », dit-il. — « Éprouverai-je des revers ? » dit Cormac. — « Oui », dit Aengus, « tu as le choix : préfères-tu les éprouver au début ou au milieu ou à la fin de ton règne ? » — « Accorde-moi la prospérité au début et à la fin », dit Cormac, « et lorsque mon règne sera à son apogée, au milieu de ma vie, que l'épreuve s'abatte alors sur mes domaines ; de quoi s'agit-il au juste ? » dit Cormac. — « [. . . . .] », dit Aengus. « Il surviendra de ton vivant une telle épidémie sur le bétail qu'on cherchera en vain un seul bœuf dans les pays des Finn (?) et dans le Leinster et dans les sept tribus de Tara et dans tes propres villes ». — « Quelle en sera la cause ? » dit Cormac. — « Je ne te le dirai pas », dit Aengus, « mais il est une seule chose que je te dis : ne prends en considération que ta propre volonté, et ne suis aucun conseil de femme, d'esclave ou d'intendant ». Là-dessus, il prit congé de Cormac et s'en retourna à Brugh.

4. Cormac récita ce poème en décrivant le jeune homme à sa suite :

Il m'est apparu sur la frontière (?) de Tara un jeune homme beau et bien fait. Supérieure à toute beauté est sa beauté ; une broderie d'or orne son vêtement.

Un tympanon d'argent est dans sa main, les cordes du tympanon sont d'or rouge. Plus mélodieux que toute musique sous le ciel est le son des cordes de ce tympanon.

Il a un archet de crin qui fait résonner cent douces musiques ; au-dessus (du tympanon) sont deux oiseaux. Et ces oiseaux, de façon qui n'est point sotte, étaient en train de jouer du tympanon.

Il s'assit près de moi, de façon aimable, en me jouant une musique mélodieuse et douce, puis il apparut ; si bien qu'une ivresse s'empara de mon esprit.

Je fais une prophétie véridique, juste, quoiqu'il ne sera pas juste de l'écouter. Que ce qu'il a dit vous plaise ou non, tout ce qu'il a prédit s'accomplira.

Elle m'a rendu impatient de toute compagnie, la brièveté de

Tarfaidh co raithrenn iarsoin· ba hedh medhrád dom m*en*-
moin.
Donim-si faitsine bhfis· coir gin gur ba coir eisd*eacht* fris [1] ;
Gidh olc maith libh a n-atb*er*t· ticfa gach ni ro tharngert.
Domgní doghrach fiad gach drong· a ghairdi ro an acom ;
Bronach oram ga dhul as· fai*lid* lim in trath tarfas. T*arfas*.

5. Gabus Cor*mac* in-a righi osin amach cu tainic in bodhith; ger amn*us* di*diu* Cor*mac*, ni ro rathaigh in bodhith no gu tainic, ar is de ro bhui i cinniud soudh a flaithi*us*a fair. Tucadh tra a chana dlig*id* do Cor*mac* in bliag*ain*-sin as gach cuicedh do cuig cuig*e*duibh Eir*enn*, .i. nai fichit bo as gach cuicedh ; ro foghuil Cor*mac* in cain-sin fo *seacht* primhtuat*haibh* na Teamh*rach*, ar dochoidh dith f*or* a mbuaibh 7 nir facaibh laim ar cula aigi cen fog*ail*.

6. [169 b 1] Intan tairnic la Cor*mac* foghuil na mbo is ann tainic a re*achtaire* .i. Maine Mibriar*a*ch m*ac* Miduaith. — " A Corm*aic*, ar foghluis na bu ?", ar se. — " Ro foghl*us*", ar Cor*mac*. — " Nu chon fe*t*ur-sa eim ", or in re*acht*aire, " ni notimfuilngedh-sa re enoidhche oc imacall*aimh*a tigh Themh-ra*ch* m*a*d re hais mbo dob*er*ur toeb d*uit*. *Ocus* iss *ed* fod*er*a son ar ro dit*higed* h'*airgad*ha-sa uili ". Ro chuir socht ar Chor*mac* in ni-sin 7 ro raidh. — " Cidh ron bai-siu, a re*acht*aire, nach intan ro bui ni am laim do chuim*nighis* damh, in uair domro*acht* mu dl*ech*tinus, ar ni fuil agum ni d*uit* 7 ni h-al damh inndlig*ed* d'imirt ar nech; o domro*acht* mu chain bli*adna* ni fuil agam foedal gu ceand mbliadhna ".

Dochoidh Cor*mac* iar-sin na thech ngaeisi 7 bui ann oc scrudain gaeisi gan nech dia timtere*acht acht* muna tisda le biadh dho, tri la 7 tri hoigt*he*.

7. Do ghabh in reachtaire iarsin ag iaraidh foaedala don

1. Le vers ne se scande pas. Faut-il corriger : *coir gin gur coir* ? ou *gin gur ba coir* ?

son séjour près de moi. Je m'afflige de ce qu'il m'ait quitté. Cher m'est le moment où il m'est apparu.

Il m'est apparu.

5. Cormac poursuivit son règne jusqu'au jour où survint la disette de bétail ; quelque subtil qu'il fût, il ne s'avisa de cette disette qu'au moment où elle se produisit. Le sort avait décrété que celle-ci ferait tourner la fortune de son règne.

Cormac reçut cette année-là le tribut que lui devait chacune des cinq provinces d'Irlande, et qui était de cent quatre-vingts vaches par province. Cormac distribua ce tribut aux sept tribus principales de Tara, car il était survenu une mortalité sur leur bétail ; et il avait toujours la main ouverte pour distribuer [1].

6. Lorsque Cormac eut fini de distribuer les bœufs, son intendant vint le trouver ; on l'appelait Maine Mibriarach mac Miduaith. — « Cormac, as-tu distribué tous les bœufs ? » dit-il. — « Oui », dit Cormac. — « Je ne sais que faire », dit l'intendant, « je ne saurais te fournir de quoi entretenir (?) la maison de Tara, fût-ce une seule nuit, si du moins, c'est sur les bœufs qu'on compte pour cela (?). Et la cause en est que tous tes troupeaux ont succombé ». Cette nouvelle stupéfia Cormac, et il dit : — « A quoi pensais-tu, intendant ? que ne m'as-tu pas avisé de cela avant que mes mains fussent vides, lorsque j'ai encaissé mes tributs ? car maintenant je n'ai rien à te donner, et il ne me plaît pas de faire tort à personne ; du moment que les tributs de l'année m'ont été versés, je n'ai aucune rentrée (à attendre) avant la fin de l'année ».

Ensuite Cormac se rendit dans sa demeure d'étude, et il se tint là, méditant sur les mystères de la science sans personne pour le servir, sauf quand on lui portait sa nourriture ; il y resta trois jours et trois nuits.

7. L'intendant chercha comment procurer de l'argent au

1. « Et il ne garda pas une vache qu'il ne distribuât », si on lit *loin*, au lieu de *laim*.

righ gen imirt inndligid ar neach. *Ocus* tainic cu tor*a*d a scruduidh leis. — " A Chorm*ai*c, " ar se, " in eadh dotb*ei*r i socht a n-eb*e*rt-sa frit ?" " Iss *eadh* ", ar Cor*mac*. — " Fuarus-sa d*ui*t foedala", ar se, " 7 is doigh lim foicela fein condligi edalais ". " Caidhe sidhe ? ", ar Cor*mac*. " " In ndechadhuis ar tur ronna [1] na h-Eirenn ? " ar Maine. — " Ni dhech*adus* " ar Cor*mac*. — " Dochuadh*us*-sa ", ar M*aine*, " 7 fua*rus cuig* coicidh a nEir*inn* 7 atait a do dib-sein i Mumain 7 ni t*u*cuis-si o ra gabais righi *acht* cain aenchoicidh aisdi. *Ocus* da*no* is dibh in fer ro marbh h'athair i cath Muighi Mucraimhe .i. Mac Co*n* m*ac* Maicniad m*ei*c Luig*deach* 7 ni f*o*rail d*ui*t-se cumal inn o Fhiach*aigh* or is e is brathair do 7 is e ro ghab righi Mum*an* iarum ". — " Dothraei ben*nacht* " ar Cor*mac* " as fir dh[l]e-g*e*d sin ". Ro g*a*bust*ar*-som uaill 7 forbhfailtius de-sin .i. mar do soisedh dho a innarba a hEir*inn* 7 a lec*ud* inte doridisi ; ba he sin m*et* in forbfailtis tainic dho.

8. [169 b 2] Docuas uadh iar-sin do thinol 7 do thoghairm m*ai*the 7 urramaidhi *Lethi* Cuinn [2] 7 ro innis doibh 7 t*u*cs*a*t uili benn*acht*ain don rechtaire. Iar n-agall*aimh* a *slóig* do Cor-*mac* atbert co na budh toltan*ach* leis airisium no gu tis*ed* do sáth*ud* a phubla i M*u*main. — " Na dena ider ", ar siat, " *acht* erg*a*t techta uait-si do chuingidh na cum*aile*-sin .i. *cóica* bo gu mbennuib airg*i*t 7 cana cuig*i*d 7 as dlig*ed* in ní-sin 7 ni h-ind-lig*ed* 7 ní était-sium gabail uime ". Do chuir Cor*mac* a echla-cha budh dhes da cuingidh sin co Fiach*aigh* .i. Tairec Tur*us*ach 7 Berraidhi Inasdair. *Ocus* atb*e*rt Cor*mac* : " Dia nd*er*ntar freasabhra frib abraidh friu gen go n-agair ri riamh in cain ni fuicebh-sa ni don cain ro dligi*us* o ro g*a*bus righi di neo*ch* na tor*acht* damh cose "

1. *Tur ronna na h-Eirenn*, sans doute Maine a-t-il consulté le *Psaltair Tembrach* qui énumérait toutes les subdivisions d'Irlande (*ba han tra baoi crioch 7 torann Ereann. Four Masters. A.D.* 227).

2. *Leth Cuinn*. Nous avons généralement traduit Leth Cuinn (litt. moitié de Conn) par Parti du Nord et *Leth Mogha* (litt. moitié de Mogh) par Parti du Sud.

roi, sans commettre d'illégalité. Et ses recherches portèrent leur fruit. — « Cormac », dit-il, « est-ce ce que je t'ai dit qui te tient plongé dans le silence ? ». — « Oui », dit Cormac. — « Je t'ai trouvé une source de revenu, « dit-il », et il me semble que tu reconnaîtras toi-même la légalité de ce revenu ». — « Qu'est-ce ? » dit Cormac. — « As-tu fait des recherches sur les divisions de l'Irlande ? » dit Maine. — « Non », dit Cormac. — « J'en ai fait », dit Maine, « et j'ai constaté que, des cinq provinces d'Irlande, deux sont comprises dans le Munster, et depuis que tu as accédé au trône tu n'as perçu du Munster que le tribut d'une seule province. Par ailleurs c'est un homme de Munster qui tua ton père à la bataille de Mag Mucraime : Mac Con, mac Maicniad meic Luigdeach, et c'est bien le moins que Fiacha te paye des dommages et intérêts, car il est frère de cet homme et a succédé au trône de Munster ». — « Mille mercis », dit Cormac, « tu as raison ». Il en conçut une joie et une fierté aussi grandes que si, proscrit d'Irlande, il y eût été rappelé de nouveau ; si grande était la joie qu'il éprouva.

8. Il réunit ensuite et convoqua les seigneurs et vassaux de l'Irlande du Nord, et il leur dit tout, et tous remercièrent l'intendant. Après que Cormac eût conféré avec ses troupes, il dit qu'il n'entendait prendre aucun repos qu'il n'eût planté sa tente en Munster. — « N'en fais rien », dirent-ils, « mais que des messagers aillent réclamer de ta part ces dommages et intérêts, soit cinquante vaches aux cornes argentées, et le tribut d'une province, et ceci est légal et non illégal, et ils ne sauraient en éluder le payement ».

Cormac envoya ses messagers dans le sud pour réclamer cela, chez Fiacha. Ces chevaliers étaient Tairec Turusach et Berraidhi Inasdair. Et Cormac dit : « Si on vous fait des objections, dites-leur que, quoiqu'aucun roi n'ait réclamé encore ce tribut, je ne rabattrai rien du tribut auquel j'ai droit depuis que je suis monté sur le trône et qui ne m'a pas été versé jusqu'à présent ».

9. Dothaegat fodes iarum cu tech Fiachach co tul*aigh* na righr*aidi* frisan ab*ar* Cnoc Raphann inniu. Ro fear*ad* *fáilte* re h-eclach*aibh* righ Eir*enn* ann sin. *Ocus* ro shlonnsat a n-aithiusc. — " Cor*mac* ", ar siat, " ror cuir-ne cucaibh-si do chuinghidh a dhligenais foruib ". — " Caidhe sidhe ?" ar fir Mum*an*. " *Nói fichit* bo fa dhó uaibh-si, intan no berth aaeinfect as *gac cuiced* 7 ni ruc *acht* a leth-sin uaibh-si o ro gabh righi. *Ocus* dano is eicen fadera do a cuingidh, eder, .i. bodhith do thiachtain a seacht colamhn*aibh* 7 i primhphortaibh na Temhrach. *Ocus* da*no* is sibh-si ro mharbh a ath*air* 7 is d*lig*id cumhal do inn ". Ro innis Fiacha dh'feraibh Mum*an* sin. At*ber*tsat fir Mum*an* na tibritis in dedha sin. — " Acht chena ", ar iat, " uair is rà h-eicin tancus uadha-sum dob*er*am-ne boin cech lis i Mum*ain* do dia foiridhin. *Ocus* uair nár farcaibhset againn ar n-aithre, ni ba dín [1] a tab*airt* do-som na tucsat ; ni fuicfium a cind ár m*ac* in ni-si*n* " *Ocus* dano asb*er*tsat fria F*i*achaidh : " Tiaghar uait-si dh'agall*amh* Corm*a*i*c*, ar is doigh n*a*ch úaid ro cuing*e*d in cuatraime ud orainn ".

10. Tiaghuit tra echlacha Fiach*ach* fris-si*n*, .i. Cuilleand, [170 a 1] Cosluath 7 Leithrinde Leab*ar*. Ra siachtatar bud thuaidh cu Corm*ac* 7 do raidset : " In uait r*u*cadh in techtairacht ro chans*at* do techta ? ". — " Is uaim ", ar se. — " Mas uait ", ar siat, " do berthar boin cech lis a Mu*main* d*u*it dar ceann do bennachta, acht na derntar bes de ". — " As ferr lim ", ar se " cu mair mu dhlig*ed* do g*re*s inas in comha mor sin aeinf*echt* ". *Ocus* ro chuir a thechta ar cul*u* fodes 7 ro chuinigset in cain. Ro tinolait fir Mum*an* o F*iach*-*aigh* 7 do raidh : " Den*aid* bar comairli fris siut ", ar se. Docoidh uathaibh *Fiacha* iarsin.

1. Nous comprenons comme s'il y avait *duin* dans le ms., la confusion entre les prépositions *di* et *do* étant fréquentes dans les textes de cette période. Cf. § 13.

9. Ils s'en allèrent alors vers le Sud jusqu'à la demeure de Fiacha, sur la colline où se trouvait la résidence royale, et que l'on appelle aujourd'hui Cnoc Raphann. On y souhaita la bienvenue aux chevaliers du roi d'Irlande. Ils exposèrent l'objet de leur mission : « Cormac », dirent-ils, nous a envoyés vers vous, pour vous réclamer son dû ». — « Qu'est-ce donc ? » dirent les gens de Munster. « Deux fois cent quatre-vingts vaches, car chaque province paye une fois ce nombre et vous n'en avez fourni que la moitié depuis le début de son règne. Et c'est sous la pression de la nécessité qu'il vous réclame cela, car une mortalité du bétail s'est déclarée dans les sept tribus et les principaux forts de Tara. Et de plus c'est vous qui avez tué son père et vous lui devez légalement une compensation ».

Fiacha dit cela aux hommes de Munster. Ceux-ci dirent qu'ils ne fourniraient pas ce tribut. — « Cependant », dirent-ils, « du moment que c'est la nécessité qui a provoqué cette ambassade, nous lui enverrons un bœuf de chaque ferme de Munster, pour lui venir en aide ; mais du moment que nos pères ne nous ont pas légué cette obligation, ce n'est pas à nous à lui verser un autre tribut que celui qu'ils versèrent et à l'imposer à nos fils ». Et ils dirent à Fiacha : « Envoie des messagers pour parler à Cormac, car sans doute n'est-ce pas lui qui exige de nous une si lourde redevance ».

10. Les messagers de Fiacha, Cuilleand Cosluath et Leithrinde Leabar, partirent pour cette mission. Ils arrivèrent dans le Nord auprès de Cormac et lui dirent : « Est-ce de toi que vient le message que nous récitèrent tes messagers ? ». — « Oui », dit Cormac. — « Dans ce cas », dirent-ils, « on te donnera un bœuf de chaque domaine de Munster, pour t'obliger, mais que cela ne crée pas un précédent ». — « Je préfère », dit-il, « sauvegarder mon droit à perpétuité, que recevoir cette taille considérable une fois versée ». Et il renvoya dans le Sud ses messagers, qui réclamèrent le tribut.

Fiacha réunit les hommes de Munster et leur dit : « Prenez une décision à ce sujet ». Puis il se retira.

11. Doron*ad* comairli eneachda aca-som dar a eisi .i. dia rois*ed* da g*a*ch urram*ach* dhibh beith cin nach n-irdalta *acht* bleagan enbo 7 cu rois*ed* co a marb*ad* 7 a mb*eith* cin biudh iardain is cach eic*en* did*iu* di araili 7 co m*a*d ed nousfuasluiced docum sochair in cain út do thoidhitin [1], no con foighitnigfitis. Tancatar iarsin ait i mbui F*iacha*. — " Cadhi bar comairle ? " ar se. " As i so. " ar siat. — " Beir*idh* beannach*t*ain ", ar se, " ar da m*a*d ead no b*eith* agaibh a foiditin no raghuinnsi uaibh, ait na cluinfind a f*o*raithmet cu brath ". — " 7 nocha n-acmaing a gabala de fil acainn ", ol siat, " *acht* a slan fon *cuiced* 7 ni dhene sealbh sarug*ad* 7 ni toircenn iubail inndliged ".

Do cuat*a*r a the*cht*a do saighidh Cor*maic* iarum. Imt*us*a bhfer Mum*an*, ro scailset a mna 7 a lenbha 7 a n-almha 7 a n-indile a n-indsibh *ocus* a n-ailenaibh 7 a n-eic*en*dinaibh in cuicid 7 tancatar lucht a n-ein*ig* 7 a n-engnuma ait i mbui F*iacha* cu Cenn Claire.

12. O ro siactatar a echlacha gu Cor*mac*, ro raidhset : " Ni h-ansud ", ar siat, " foemthair do chain-si, dene in ni bus maith lat cena ". Ba h-irgrain la Cor*mac* in ni-sin 7 ro omhnuigh cu mor, ar forfidir ro ba mana adha moir tia*cht*ain ris uma dhlig*ed*, uair n*a*ch inndlig*ed* ro cuinn*ed* 7 se in airdrigi E*renn*. Tugait ann-sin a primdraithi gu Cor*mac* .i. Citach [170 a 2] Cithmor, Cect, Crota, Cithruad, oir batar sidhe fria re Cuind 7 Airt 7 Chor*maic* ac faistine 7 ní frith a n-eiliug*ad*. — " Deinidh co h-ull*amh* faitsine dham-sa ", ar Cor*mac* : " Cidh bias damh don tur*us*-sa teidhim ?". — " Forfinnf*om*-ne d*u*it-si sin ", ar siat " acht co tuga ré dún ra tur ar ar bfaitsine ". — " Doberthar ", ar se. Dothaetsom i formnai i fesa 7 i n-eolusa 7 do faillsigedh daibh cu m*a*d de no rag*a*d olc do Cormac a tiachtain i Mumain. *Ocus* tancatar do saichtin Cor*maic*. — " Cidh ro faillsig*ed* daibh ? " ar Cor*mac*. —

1. Sans doute faut-il lire *foiditin*.

11. Ils prirent alors une décision honorable. Quand bien même chacun des vassaux (?) n'aurait plus d'autre ressource que le lait d'une seule vache, et serait réduit à la tuer et à se trouver ensuite sans nourriture et exposé successivement à toutes sortes de privations, quand bien même il lui suffirait pour faire la paix de verser ce tribut, ils ne se soumettraient pas. Ils vinrent ensuite trouver Fiacha. — « Qu'avez-vous décidé ? » dit-il. — « Voici », dirent-ils. — « Je vous rends grâces », dit-il, « car, si vous aviez pris le parti de la soumission, je vous aurais quittés, pour aller en un lieu où je n'aurais jamais entendu parler de tout cela ». — « Ce qui arrive maintenant, n'est pas tant qu'il s'empare de notre propriété mais bien qu'il défie toute la province », dirent-ils, « la fortune n'autorise pas à commettre l'injustice et l'illégalité ne saurait donner lieu à une prescription ».

Les messagers allèrent ensuite trouver Cormac. Quant aux hommes de Munster, ils envoyèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et leur bétail dans les îles, les îlots et les divers refuges qu'offrait la province ; les gens d'un rang à avoir une suite (?), et ceux qui étaient en état de porter les armes se rendirent auprès de Fiacha, à Cenn Claire.

12. Lorsque les envoyés de Munster arrivèrent auprès de Cormac, ils lui dirent : « Ne compte pas sur les gens de là-bas pour payer ton tribut ; fais ce que bon te semblera ». Cormac accueillit cette nouvelle avec fureur et en fut tout épouvanté, car il considérait que c'était le signe précurseur d'une grande lutte que d'oser lui tenir tête quant à son droit, alors qu'il ne réclamait rien que de légal, du fait qu'il était grand roi d'Irlande.

Les principaux druides de Cormac lui furent amenés : c'étaient Cithach, Cithmor, Cecht, Crota, et Cithruadh ; ils avaient exercé les fonctions de divinateurs sous Conn, Art et Cormac, sans qu'on les eût jamais pris en faute. — « Faites-moi au plus tôt une prophétie », dit Cormac : « quelle sera l'issue de l'expédition où je m'engage ? » — « Nous le devinerons pour toi », dirent-ils, « pourvu que tu nous donne le temps nécessaire pour faire notre prophétie ». — « Soit », dit-il.

Ils firent appel à leur art et à leur science la plus haute, et

"As i an ni ro faill*siged* dun", ar siad, "gidh sain ind aisneis. *Ocus* is sarug*ud* dun do dula-sa i Mum*ain*. *Ocus* mad dia n dighea in fortamlus fil uait-si fortha-*san*, biaidh uaidhibh-sium fort-sa".

13. "Apair, a Cithr*uaidh*", ar Cor*mac*, "cidh ro foillsig*ed* d*uit* ?» — "Inni ra faill*siged*", ar Cithr*uadh* : "Ni edaim a ghabhail duit-se[1] a dula, ar fogebhu fort cheile n*eart*fas for a dula. *Acht cena* is de tic h'olcug*ud*" ; 7 do raidh in retho-rec-sa : "A Chor*maic* choirchostadaigh . . . . . innsaigh cert is coir, a Cor*maic*".

14. "Cidh dano ra faill*siged* d*uit*-si, a Crota ?" ar Cor*mac* - "Inní ro faill*siged* dam indisfet d*uit*-si" ar Crota, 7 do raidh in ret*horec* so :

"Daimh coir, a Chorm*aic*, geibh coir, a Corm*aic*, ní coir sar ar saeirferuibh" . . .

15. "Cidh ra faill*siged* duit, a Checht", ar Cor*mac* ? — "Inni ra foill*siged* dham", ar Cecht, "docluinfea-sa", 7 do raidh in rethorec-so :

"Crich Mogha. Ma*irg* gu ricfa . . ."

16. "Cidh ro foill*siged* d*uit*, a Chithaigh ?" ar Cor*mac*. — "Inní ro faill*siged* dhamh" ar Cithach "forfinnfa-sa, .i. Scel leam d*uit*, a meic Airt".

17. "Cid ra foill*siged* d*uit*, a Cith Mhoir ?" ar Cor*mac* — "Ro cluinfi-sa he", ar Cith Mhor .i. "Cluinidh uaim, a cl*ainn* Chuinn . . ."

18. Tuc san fuath dona draithibh ar a tarmiusc uime 7 ro raidh : "Ni sibsi nertfas orum-sa an tur*us*-sa do dhula. Acht *cen*a dia faghbuinn-si bar n-ei*liughadh*-si nonind*ec*fainn oraibh" — "Nu chan uaruis 7 nu con fuighbhea", ar siat. Con*id* he ni ar-a tarla a m*en*m*a*-seom *beith* oc iarr*aidh* a n-eil*igh*ti fo Ei*rinn* 7 ni fuair.

1. Nous comprenons comme s'il y avait *dit-sa*, *do* et *di* étant fréquemment confondus. Cf. § 9.

il leur fut révélé que cette expédition en Munster serait l'origine des infortunes de Cormac. Ils vinrent le trouver. — « Que vous a-t-il été révélé ? » dit Cormac. — « Voilà ce qui nous a été révélé, si singulier qu'en soit l'énoncé. Nous désapprouvons ton expédition en Munster. Si tu y vas, sache que la tyrannie que tu cherches à exercer contre eux, eux chercheront à l'exercer contre toi ».

13. « Dis, Cithruadh », dit Cormac, « qu'est-ce qui t'a été révélé ? ». — « Le voici : il n'est pas en mon pouvoir de t'empêcher de partir, car tu trouveras une épouse qui t'y encouragera. Mais, cependant, c'est là l'origine de tes malheurs ». Et il dit la rhétorique suivante : « O Cormac le querelleur ..... attache-toi au juste et au bien, ô Cormac ».

14. « Qu'est-ce qui t'a été révélé, à toi, Crota », dit Cormac. — « Je vais te le dire », dit Crota. Et il dit la rhétorique suivante : « Rends la justice, ô Cormac ; reçois la justice, ô Cormac. Il n'est pas juste de faire tort à des hommes libres, etc. ».

15. « Qu'est-ce qui t'a été révélé, ô Cecht », dit Cormac. — « Tu vas l'entendre », dit Cecht, et il dit la rhétorique suivante. « Pays de Mogh, c'est pour ton malheur qu'il y viendra », etc.

16. « Qu'est-ce qui t'a été révélé, Cithach ? » dit Cormac. — « Je vais te l'apprendre », dit Cithach. « J'ai une nouvelle à t'apprendre, ô fils d'Art », etc.

17. « Qu'est-ce qui t'a été révélé, ô Cithmor ? » dit Cormac. « Tu vas l'entendre », dit Cithmor. « Apprends de moi, descendant de Conn », etc.

18. Il se prit de haine pour les druides, qui contrariaient ses desseins, et leur dit : « Ce n'est pas vous qui m'encouragerez à partir pour cette expédition. Mais sachez que si je vous trouve en faute je ne vous épargnerai pas ». — « Tu ne nous a jamais trouvés et ne nous trouveras jamais en faute », dirent-ils. Et voilà comment il arriva que Cormac était en quête par toute l'Irlande d'un moyen de les prendre en faute, mais en vain.

19. *Con*as tarla la n-ann do ṡeilg 7 foram mil m*aige* o Shidh Cleitig so*ur* tuaid. Is annsidhe ro gluaisit a coin-siumh in fiagh-sin 7 dorala a muinnter-som uile a ndiaigh na con 7 ro facbad-som a aenur ansin, cor fas ceo mor fair 7 co tainic toirrthim codalta fair isin tul*aigh*. *Ocus* ba he doirch*echt* bui isin ciaich-sin cur bo doigh leo-som ba aghaidh 7 gia no canta ceoil 7 cuislinna do-som, ni ferr do choidel*adh* inas amail ro chodail f*ri*a fogurcheol na gcon imon cnoc im-a c[170 b 2] uairt. Con*ad* annsin atcuala in guth uasa 7 is *eadh* ro raidh sidhe .i.

" Ardotrae, a Chormaic, caeim codultaig Cleitigh. Cidh ni fuil fort naimhdiu buan t'ainm os Eirinn ? Eirig sunn . . . "

20. Adracht Cor*mac* iarsin 7 ro chuir a mertin de co n-acca da laim deis oca i*ngen* lucair laimgheal ba caeime do mhnaibh betha 7 faite*r*an firaluinn uimpe 7 lene orṡnai*th* fria cnes 7 do chuir-si failti re Cor*mac*. — " Cia cuire*s* m' failti ? " ar Cor*mac*. — " Bairrfinn Blaith Bairche, .i. i*ngen* righ Sidha Buirche a crich Laig*ean* 7 tucus-sa gradh dait-si, 7 nuchan uar*us* h'agall*amh* cus anosa. " — " Rabhása eimh am'cod*ladh*, " ar se, " ra fogurcheol na con intan rom duiscis. " — " Mo cub*us* amh, " ar an i*ngen*, " is olc in t-ord fir do l*eithédi*-si sealg mil m*aige* do denam, ar nir furail d*uit* sealg mhuice no aighi am*al* dognitis airdrigh romud, or is d'aes ocb*aid* is du sin ; is é cradh crotha 7 dealbha doghni dhoibh 7 iss *eadh* in *serg* samh he.

21. Is ann atb*er*t an i*ngen* : " tar lim-sa,a Chor*maic*, isin sith-sa innonn Cleitich in baile i ta mo aide .i. Ulcan m*ac* Bl*air* 7 mo muime .i. Maol Mhisc*a*dach, cu ro faier-sa lat in-a bhfiadhnuisi er laimh 7 ar leab*aidh*. " — " Nucha ragh-sa eim," ar se, " no gu tuctar a logh dhamh ". — " A Chor*maic*," ar si " ro featar-sa in ni iarai 7 na bhthuil fot m*en*m*ain*, .i. sochr*a*iti ṡl*oigh* d'iar*adh* 7 dober-sa dhuit int sochr*a*iti druadh as ferr fuair ri rom*ad* 7 da ná coemsait ectrainn ni .i. tri h-

19. Un jour il s'en alla à la chasse au lièvre, au Nord-Est de Sidh Cleitig. C'est en ce lieu que ses chiens firent partir la bête, et que toute sa suite se lança à la suite des chiens, si bien qu'il se trouva seul. Un épais brouillard l'environna et il s'endormit sur la colline. Si opaque était le brouillard qu'on aurait cru qu'il faisait nuit. Même si on lui avait joué de la musique et de la cornemuse, il n'aurait pu mieux dormir qu'il ne dormit là, au son des abois des chiens, parmi les collines qui l'environnaient.

C'est alors qu'il entendit une voix au-dessus de lui, et voici ce que lui disait cette voix :

« Lève-toi, Cormac, beau dormeur de Cleiteach, que ne rends-tu ton nom durable et illustre dans toute l'Irlande par tes victoires sur tes ennemis ? », etc.

20. Cormac, alors, se leva, et sa langueur le quitta quand il vit à sa droite une jeune fille. C'était une merveille aux blanches mains, la plus belle femme qui fût au monde : une tunique splendide l'entourait ; elle portait contre la peau une chemise brodée. Elle salua Cormac. « Qui es-tu, toi qui me salues ? » dit Cormac. « Je suis Bairrfhinn Blaith (la belle aux cheveux d'or) de Bairche, la fille du roi de Sidh Buirche, en Leinster. Je me suis éprise de toi, et voici la première occasion que j'ai de te parler ». — « Je dormais, » dit-il, « au son des abois des chiens, quand tu m'as éveillé». « Par ma foi », dit la jeune fille, « il ne convient pas à des hommes de ta sorte de chasser le lièvre. Ce serait bien le moins que tu chassasses le sanglier ou le cerf, comme faisaient les grands rois qui t'ont précédé. Car ces exercices conviennent à la jeunesse ; ce que tu fais ne sert qu'à ruiner la force et la beauté par une lente décadence ».

21. C'est alors que la jeune fille dit : « Viens avec moi, Cormac, dans la résidence féerique par delà Cleitech, là où demeure mon père nourricier Ulcan mac Blair, et ma mère nourricière Maol Miscadach ; afin que je te prenne avec leur aveu comme mon époux et le compagnon de ma couche. » — « Je n'irai pas, » dit-il, « sans qu'on m'en accorde le salaire ». « Cormac, » dit-elle, « je sais ce que tu cherches et ce qui te préoccupe : tu cherches une troupe pour t'accompagner.

i*ngen*a Maeil Misc*aidhe*, .i. Errgi 7 Eang 7 Eangain. *Ocus* tiag*at* sidhe i ndeilb tri caer*a*ch lach*tna* co ceannuibh cnama 7 gungobaib iarainn 7 *cet* a comlunn. 7 ni tic nach dhibh i mbethad uaidhibh ar is am*laid* itat co luas [171 a 1] ainnle [1] 7 gu n-athlaimhe iarainne 7 claidim 7 tuatha in dom*ain* do ghabail doib ni dipaigfea ar lou nach ar finda dhoibh. *Ocus* dano atat dá ferdrai ann 7 raguit duit-si beos .i. Colptha 7 Lurga, dá mac Cichuil Coinbli*cht*aigh 7 lucht in cuicidh uili cusa ric*fat* muirbhfit-seom uili iat i bhfir aeinfir mun*us* imgabut, ar is aml*aidh* itat cu nach gebet renna na foebra. *Ocus* cian gar beit ar aen friut na dena comairle neich aili acht a comairle.

22. Ba fail*id* la Cor*mac* inni-sin, 7 do chuir a bron de 7 tainic lasin rigin isin sid in ag*aidh*-sin 7 ro fai ar laimh 7 ar leab*aid* le 7 do bui insin gu ceann *tri*a la 7 tria *aidhche* 7 tucadh in tsocraidi sin do 7 tainic roime có Temhr*aigh* 7 ni tuc da oidh a draithi fein 7 ni dhen*ad* a comairli *acht* adhradh don luct ut 7 a comairli do dhenumh.

Docuas uadha-sum iarum ar cenn a muindteri 7 do ro*acht*atar chuigi 7 do innis doibh in tsochr*u*te fuair 7 bat fail*id* uili de sin.

23. Ro coimheir*igh* Cor*mac* roime imach iarsin 7 tainic in ag*aidh* sin cu Comar na Cuan risin abar Comar Cluana hIraird [2] aniu 7 gnisit ann-sin botha 7 belscala 7 ron suidhighidhed*h* longphort fon innus-sin acu. Ra coimheir*igh* tra Cith Ruadh asin longport siardhes cu rainic or in tsrotha. *Con* faca araile laech forusda finnliath don l*eith* aili don tsrut, .i. Fis m*ac* Aithfis m*ac* Fireoluis a c*ri*ch Laig*ean* primdrai na c*ri*che 7 bai cach dibh og acalluim a chele 7 ro fiar*aigh* Fis do Cith R*uadh* c'ait i mbui Cor*mac* cona sloguibh. Do frecair Cith R*uadh* 7 doronsat in laidh etorra.

1. *ainnle* = fainnle.
2. Dans l'interligne : *no l*, au-dessus de *r* : ce qui donnerait *hIlaird*.

Eh bien, je te donnerai une compagnie de druides, meilleure que celle qu'eut aucun de tes prédécesseurs, à laquelle aucun étranger ne pourra résister : les trois filles de Maol Miscadach : Errgi, Eang et Engain. Elles prennent la forme de trois brebis brunes, aux têtes d'os, aux becs de fer, égales dans le combat à cent hommes ; nul ne leur échappe vivant, car elles sont aussi rapides que l'hirondelle, aussi agiles que la belette, et toutes les nations du monde pourraient s'attaquer à elles sans leur trancher brin ou poil.

Nous avons aussi deux druides mâles, qui viendront en outre à ton aide : ce sont Colptha et Lurga, les deux fils de Cichal Coinblichtach. Ils tueront en combat singulier tous les guerriers de la province où ils iront, à moins que ceux-ci ne s'enfuient devant eux, car ils sont tels qu'on ne peut les entamer ni d'estoc ni de taille. Aussi longtemps qu'ils seront auprès de toi, ne suis aucun conseil que le leur ».

22. Tout cela plut fort à Cormac ; il secoua sa tristesse et s'en alla avec la reine dans le domaine féerique, ce soir même : il dormit à côté d'elle dans sa couche, et resta près d'elle trois jours et trois nuits ; on lui donna la troupe promise, et il s'en retourna à Tara. Ses propres druides ne furent plus écoutés ; leurs conseils ne furent plus suivis, mais bien ceux de cette gent étrangère qui était en faveur.

Cormac envoya prévenir sa cour ; tous se réunirent autour de lui. Il leur annonça le secours qu'il avait obtenu, et tous se réjouirent de cette nouvelle.

23. Là-dessus, Cormac se mit en marche et parvint le premier soir à Comar na Cuan, qu'on appelle aujourd'hui Comar Cluana hIraird ; l'armée construisit là des baraques et des abris, et c'est ainsi que fut établi le camp.

Cithruadh sortit du camp et marcha vers le Sud-est jusqu'à la rivière. Là il vit un guerrier à la taille imposante, au chef gris, sur l'autre bord du fleuve. C'était Fis mac Aithfis meic Fireoluis, habitant de Leinster et grand druide de cette province ; ils causèrent ensemble. Fis demanda à Cithruadh où se trouvait Cormac et son armée, Cithruadh répondit, et ils composèrent ensemble ce poème :

24. [*C*]. A Comur na Cuan anocht· ata in sl*uagh* a n-a long-
port.
Ar na ng*r*eass*adh* tar linn lé· do cl*ainn* Mhaeili Misc*aidhche*,
[*F*]. Abair frium, a Chithr*uaidh* chain· cid t*i*c Cormac a
Temr*aigh*.
Airdri na fath cus anocht· nir ghnath a b*eith* a longp*ort*.
[*C*]. D'iar*aidh* ch*umail* Airt m*eic* Cuinn· ar ua nOil*ella*
Oluim.
Is cana cuicidh gan b*r*ath· nar chuinn*igh* Conn *Ce*tchathach.
[*F*]. Dober*at* Co*rmac* gin cain· c*lann* Cichail; rus bia comg-
hair
Millfit macdhacta gu clé· na sillitiu siabhairthe.
[*C*]. In a tacra budh fa sruth fis· a m*i*c Aithfis m*i*c eoluis
Beit co mis dergfait tonna· os [171 a 2] laechrad lerg liatro-
ma
[*F*]. Mairg theit a Mum*ain* na marc· a m*eic* fir Crodha Cae-
cat.
Bidh treadh linn in chonghair cain· bias duibh tre comdhail
comainm
[*C*.] Ni ba damh-sa nach ba holc· mis is raithi is bliag*ain* o
anocht.
O bhias sai na suadh amne· Mogh Ruith ria ngasr*ad* Cl*ai*re.
[*F*]. As mairg ara tibri a treas· Donn Dairine deallbh dileas
7 Failbhe fer eichrinn· re techt a n-iath n-ecomlainn.
[C]. Ni ba terr nal· Mogha Co*r*b· na Fiachach in la b*us* lorg.
Bud gnimh uaile don dis dil· budh leo cís Cuaine Comair.
A comar.

25. O thairnic dona draithibh a n-imacallaim, 7 rop olc a bhfaitsine don tsl*uagh*, atcualat*ar* graigbertaigh[2] 7 tarbhchoin turusa 7 gille echr*aid*e 7 ro aisneset do Chor*mac*, 7 asb*er*t Cor*mac*: " Imthigidh, " ar se, " 7 marbhthar in dara drai libh 7 bualtar araile cu ná rabh *acht* innarsan[3] dia anm*ain* and. " Ro faillsig*ed* dona draithibh inni-sin 7 imscail cach dibh o araili.

1. Nous traduisons comme s'il y avait *dàil*.
2. Nous n'avons pas retrouvé ailleurs les mots *graigbertach*, *tarbhcú*.
3. Nous n'avons pas retrouvé ailleurs *innarsan*.

24. *Cithruadh.* Cette nuit à Comar na Cuan est campée l'armée, à l'instigation des enfants de Mael Miscadach.

Fis. Dis-moi, beau Cithruadh, pourquoi Cormac a-t-il quitté Tara ? Jusqu'à ce soir ce n'était pas l'usage du grand roi célébré des poètes (?) d'être en campagne.

Cithruadh. C'est pour demander le prix d'Art mac Cuinn au petit-fils d'Oilill Olom, et le tribut d'une province — sans fraude — que Conn Cétchathach n'avait pas coutume de demander.

Fis. Ils feront que Cormac sera sans tribut, les fils de Cichal. Ils seront acclamés. Ils feront un affreux carnage de jeunes gens, avec leurs regards (?) ensorcelés.

Cithruadh. De cette discussion sortira le savoir (?). O mac Aithfis mac·eoluis, les vagues en seront rouges pendant un mois, au-dessus des guerriers...

Fis. C'est pour son malheur qu'on va dans le Munster nourricier de chevaux, ô fils véridique de Crudh Caecat...

Cithruadh. Il ne m'arrivera rien de fatal, avant un mois un trimestre et une année à dater de ce soir, lorsque viendra le sage des sages, Mogh Ruith, à la tête des gens de Claire.

Fis. Malheur à qui combattra Donn Dairine à la noble apparence, ou Failbe le combattant lorsqu'il s'avance sur le champ de bataille.

Cithruadh. Il ne vaudra pas mieux de rencontrer (?) Mogh Corb, ou Fiacha au jour de la poursuite. Ces deux-là accompliront des exploits téméraires : c'est à eux que reviendra le tribut de Cuan Comair.

25. Comme les druides terminaient leur conversation (et triste était le sort qu'ils prédisaient à l'armée) les valets, les molosses (?) et les palefreniers les entendirent ; ils rapportèrent leurs paroles à Cormac, et Cormac dit : « Allez ; tuez l'un des druides, et frappez l'autre, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'un souffle de vie. » Les druides eurent révélation de cela ; ils se séparèrent. Cithruadh rentra au camp, sous une apparence déguisée, afin de ne pas être reconnu.

L'autre druide s'en retourna vers le Sud, et il tourna son visage par trois fois vers l'armée, et leur envoya un souffle

Imsoi Cith Ruadh isin longpurt ar cula fo ecasc nduaithn*idh* ar daigh na tardta aithne fair ; imsoi iarum in drai aili roime fodhes 7 impaidh a ag*aidh* fo tri ar na sloghuibh 7 cui*ridh* anal druidechta fuithibh tre dian draidhechta cu ro láastar in sl*uagh* uili fó énecasc 7 encruth ris-sium fein .i. ite forusta findliatha uili am*ail* bai-sium. *Ocus* o ticedh cach dibh dar in sruth a ndeg*aid* in druadh gabdais for imescarg*ain* a cheli ic malairt mong 7 ic cirtlam 7 ic atlug*a*dh tuaithbil 7 do gabudh cach dibh na mealldurna mog*ai*de d*ar* tulphairt aighthi [1] araili, ar ba doigh la gach fear dibh ba he in drai in te itceth.

26. O ro rathaig in sl*uagh* inni-sin, rop ingnath leo in imthuarc*ain* bai etarra 7 ro raidset : " Ata slogh comuigh*e*ach oc cath*ugud* frinn no ra hímr*eadh* diandraidhechta orruind." Imsoe uadhaibh in drai iarum iar facb*ail* in tsl*oigh* fon n-innus-sin.

Ro faillsig*ed immorro* do Chor*mac* gur bo diandraidhechta ro himr*eadh* forro 7 asb*e*rt a m*uin*tir do thabairt cuigi isin longpurt [171 b 1] ar cul 7 dorat tromachmhusan dona draithibh frisi tart taebh .i. Colptha *et reliqua*. *Ocus* atbertsat sidhe nar bat cintuigh uair n*a*ch riu ro comairleic*e*d na s*loig* do chur immach. Ar ai sin ro eirghetar 7 tucsat anal druadh fon s*luagh* 7 ro imriset dian draidhechta forro 7 ro soidh*edh* in sl*uagh* in a n-ec*us*g féin iar*um*.

27. Batar in s*lúag* annsin co dub*a*c drochmenmach moircnedach fo coir leighis 7 othrusa gin gu raibhi dianbas *no* marbh daine eturra. Tancatar rompu arnamar*a*ch siar i mBec Magh 7 i Coill medoin 7 tar iarthar deiscirt Midhe co rancatar cu h-Ath in tsl*oig*, risin ab*ar* Ath na n-irlann aniu. Doghniset botha 7 belscala annsin, 7 ro saidhset a pupla. Ocus g*a*bs*a*t a luch fesa 7 eoluis for feg*a*d nel fir*mam*innti uaisdibh. Dochuaidh dano Crota dar in ath siar sechtair con f*a*ca cuigi drui na c*ri*che ba coimhnesa dho. Fer Fáṭha a comhainm sidhe. Ro ḟia*rfuigh* sidhe do Crota cia doroine in mui*rnd* 7 in tsesilbh, fria h-ath atuaidh 7 dorindi in l*aidh* 7 do freacair Crota.

1. *tulphairt*. Cf. § 88.

magique, grâce à sa puissance magique ; si bien que toute l'armée revêtit la même apparence et la même forme que lui-même. Car tous avaient une mine imposante et un chef gris comme lui. Et, dès qu'ils traversaient le fleuve à la suite du druide, ils se mettaient à se massacrer les uns les autres. Ils s'arrachaient leurs chevelures, se maltraitaient, rendant coup pour coup ; et chacun frappait de lourds coups, combattant en manant, sur le front et la face des autres : car chaque combattant prenait tout homme qu'il voyait pour le druide.

26. Lorsque l'armée se rendit compte de ce qui se passait, ils ne comprirent pas que c'était eux-mêmes qui se massacraient mutuellement, et ils dirent : « une armée puissante combat contre nous, à moins que nous ne soyons les jouets de sortilèges efficaces ».

Le druide s'en alla ensuite, en laissant l'armée en cet état : il fut révélé à Cormac que son armée avait été le jouet d'un sortilège. Il ordonna qu'on lui ramenât ses gens au camp, et fit de sanglants reproches aux druides en qui il avait placé sa confiance, c'est-à-dire à Colptha et à ses compagnons. Ceux-ci dirent qu'ils n'étaient pas responsables, car ce n'étaient pas eux qui avaient conseillé de faire sortir les troupes. Ils se levèrent ensuite, imposèrent un souffle magique sur les troupes et, par la force de leurs sortilèges, ils les ramenèrent à leur forme première.

27. Les hommes étaient alors tristes et découragés, couverts de blessures, et réclamant les soins qu'on doit aux malades, sans qu'il y eût cependant aucun cas mortel parmi eux.

Le lendemain ils poursuivirent leur route vers l'Ouest, par Becmogh, et par Coill Medoin, à travers le Sud-ouest de la province de Meath, et parvinrent enfin à Ath in tSloig, qu'on appelle aujourd'hui Ath na nIrlann. Ils firent là des abris et des baraques et plantèrent leurs tentes.

Leurs magiciens se mirent à examiner les nuages du ciel au-dessus de l'armée. Crota traversa le gué et atteignit la rive opposée (la rive ouest) ; il vit alors venir vers lui le druide de la province voisine : celui que l'on nommait Fer Fatha. Il demanda à Crota quelle était la cause de ce tumulte et de ce

28 [*F.F.*]. Ga muir*nd* sut ra h-ath atuaidh· sloinn, a Crota, masat uain
Innis duin-ne gin gnimh ngrod· cia le ndentar in long port
[*Cr.*] Mar ra Cor*mac* ad gnatha· a fil sunn, a fir Fhatha
Is lais dognither anocht· guna slúaghuibh in longport.
[*F.F.*] Cidh dia tancatar na sloigh· sloinn, a Crota, masa choir
Ga crich a tiaghat gen chair· is ga toisc gatat iaroidh
[*Cr.*] Cl*ann* Cichuil dosfuc atuaidh· 7 mac meabluch Mid-huaith
D'iar*aidh* cumail A*ir*t m*eic* Cui*n*d; ar ua nOililla Ouluimm
[*F.F.*]. Is mairg teit ra h-im*ad* sloigh· d'iar*aidh* cumul minab coir
Cu ro iarad Fiacha fair· cumul Eog*ain* a athair.
[*Cr.*] Da cló sl*úagh* Muighi Ratha· in a tacra, a Fhir Fhatha.
Nít ain [1] sl*uagh M*ú*ma*n na mbenn· conat ria beim it' leith-cenn
[*F.F.*] Gidh iat-san no b*eith* a lín· ni mo do berdais a snímh
Immar atat budh gnim nduird· mairg th*eit* chucu tria co-murn.

29. A h-aithle na himacallmha-sin dona draith*ibh* [171 b 2] atcualatar gille thur*us*a 7 graigbertaigh [2] 7 daescar*sluagh* gnena h-imarbhadha a n-imagall*aim* na ndruadh 7 dochuatar tar in sruth a ndeg*aidh* in druadh ba h-anaithintiu dhoibh 7 r*u*csat leo run bais 7 oig*edh*a dho. O ro rath*aigh* in d*r*ai sin ro impo for in sruth 7 tuc tri builli don fleisc draidh*echta* do bui n-a laim don ts*ruth* gur eir*igh* 7 g*ur* forba*ir* f*ri*sin sl*uagh*. *Ocus* is amh*laidh* ro bhai in slogh, *ocus* drong mhor dhibh ar ndul dar in s*ru*th siar i ndeghuidh in druadh 7 drong mor ele isin s*ru*th

1. *ain*, cf. § 31. Cette forme de futur est parmi les quelques formes archaïques qu'on est surpris de rencontrer dans ce texte tardif.
2. Cf. § 25.

fracas au nord du gué, et il commença ce poème, dont Crota fit les réponses.

28. *Fer Fatha*. Quel est ce tumulte au Nord du gué ; apprends-le moi, Crota, si tu as le temps. Dis-nous — sans mauvaise humeur — par qui est établi le camp.

Crota. Comme ils sont accoutumés à Cormac (?)... ceux qui sont là, ô Fer Fatha. C'est lui qui a établi ce soir un camp avec ses armées.

Fer Fatha. Pourquoi les armées sont-elles venues ? Dis-le moi, Crota, si ma demande est juste. Vers quel pays se rendent-ils — sans leur en faire reproche — et quelles réclamations font-ils valoir ?

Crota. Ce sont les enfants de Cichal qui les ont amenés du Nord, avec le fils trompeur de Midhuath, pour réclamer le prix d'Art mac Cuind au petit-fils d'Oilill Ollum.

Fer Fatha. C'est pour son malheur qu'il vient à la tête d'une armée nombreuse, pour réclamer une indemnité à laquelle il n'a pas droit — tant que Fiacha ne lui a pas réclamé le prix de son père Eogan.

Crota. Si les armées de Magh Ratha entendaient ce que tu dis là, Fer Fatha, les armées du Munster montagneux n'empêcheraient pas que tu ne reçoive un coup sur la tempe.

Fer Fatha. Quel que puisse être leur nombre, ils n'en seront pas moins écrasés. Une action violente aura lieu. C'est pour son malheur qu'il est venu vers eux...

29. Comme les druides terminaient cette conversation, les gens du train des équipages, les valets et la racaille de l'armée entendirent ce qu'ils se disaient l'un à l'autre. Ils traversèrent le fleuve à la suite du druide inconnu, résolus à le mettre à mort. Lorsque le druide s'en avisa, il se tourna vers le fleuve et frappa trois fois le fleuve de la baguette druidique qu'il tenait à la main, si bien que le fleuve se souleva, et se gonfla contre l'armée. Voici dans quelle situation se trouvait celle-ci : une troupe importante venait justement de traverser le fleuve, vers l'Ouest, à la poursuite du druide, une autre était dans le fleuve et le soulèvement du fleuve arrêta sa marche. L'on se porta de part et d'autre à son secours, et le druide en profita pour s'échapper.

7 ro gabhudh ic a bhfoir*ach* sidhe o ro forbair in sruth 7 imsoei in *slogh* aniar 7 anair dia furt*acht* 7 dochuaidh in drai as fai-sin. Batar *immorro* in slo*g* co dub*ach* droch*men*mnach imon sr*uth* on tr*a*th-sin cusin trath *cet*na arnamhar*ach* conid annsin rossoiset na druidh fria n-ealadui*n* druidh*ech*ta gur cuirseat in sruth n-a inat fei*n* feibh ro bui roime.

30. Iarsin dano dochoidh Cor*mac* cona śloghuibh dar in sruth 7 ro gabs*a*t rompa dar Dubhchaill frisin apur Fidh dammaiche inniu, cur gabsat i Magh Leathaird frisin ab*ar* Magh Tuaiscirt 7 i *Cru*nd-Mhagh frisin ab*ar* Magh Gabra inniu 7 i Mag nUacht*air* frisin ab*ar* Magh Raidhne 7 i bhforfairsing na slighiudh fon n-inn*us*-sin gur ghabsat is na bocaighibh Báinfliucha frisin abar Sliab Eblinne cur g*a*bs*a*t ic Formaeil na bhF-hian ra dubachuibh deridh lai.

Is annsin ro g*a*b Cect for feg*a*d aoir 7 fir*mamin*nti uas na sluaghuibh 7 dodhech*aid* siar gu Duibh-Gleand risin abar Gl*eand* Salach aniu. Co nfeca cuigi araili laech forusta finnliath dar bu comainm Art an drai 7 ro gab cach dib oc imagall*aimh* ra a cheli 7 occ fiafr*aigid* scel d'aroili 7 ro fas as-sidhe cur bo ron [1] imurbhadha etorra 7 doronsat in laidh :

31. [*A*]. Cidh dia tancubar, a Cect· atuaidh a tir Mhuighi sle*ch*t (?)
Cidh ro gluais ind seiscuse. for leis co Crich Fhormaeile ?
[*C*]. Bodhith tainic gu Temhraig*h*. Farir, is mor rosmedhraich
D'iarraidh bóin cech boin dibh soin·isé ar turus o Temr*aigh*
[*A*]. Gin g*ur*ub sinne ruc bar mbu. A clanna Cuinn gu caemhchlu,
[172 a] Tarcamuir duibh boin cech lis· a bhferunn Fhiac*hach* fidhlis.
[*C*]. Is f*earr* linn ár cain cu br*ath*· 7 cumhal n-ar curaidh
Ina in s*ru*aimh-sin, cia m*a*d mó· is a thabuirt ind aenló.
[*A*]. Nucha b*er*uit boin cu brath· o feruibh Mum*an* seoch cach
A cumhail na a cain gan *acht*. dar b*ur* laim-sin, madh mallacht.

1. Nous traduisons comme s'il y avait *roen*, « série chaine », qu'il faut sans doute lire.

Les troupes demeurèrent à l'entour du fleuve, plongées dans la tristesse et le découragement jusqu'au lendemain à la même heure. Les druides recoururent alors à leur science druidique pour remettre le fleuve à la place où il était auparavant.

30. Ensuite Cormac traversa le fleuve avec ses troupes, et ils poursuivirent leur route à travers Dubh Chaill, que l'on appelle aujourd'hui Fidh Dammaiche, jusqu'à Magh Leathaird, aujourd'hui Magh Tuaiscirt, à Crund Magh, aujourd'hui Magh Gabra, à Mag nUachtair, aujourd'hui Magh Raidhne ; là où la route s'élargit ils pénétrèrent dans les Bocaighe Bainfhliucha, que l'on appelle aujourd'hui Sliabh Eblinne, et de là atteignirent Formael na bhFhian comme le soir tombait.

C'est là que Cećht se mit à examiner l'atmosphère et le ciel, au-dessus des armées, et il marcha vers l'Ouest, jusqu'à Dubh Gleand, aujourd'hui Gleand Salach. Il vit venir vers lui un guerrier, de taille imposante, à la tête grise. On l'appelait Art, le druide. Ils se mirent à causer ensemble, et se demandèrent mutuellement les nouvelles, si bien qu'il s'ensuivit une discussion entre eux, et qu'ils firent ce poème.

31. *Art.* Pourquoi êtes-vous venu, ô Cecht, du nord, de la terre de Magh Slecht. Pourquoi ce tumulte est-il venu jusqu'ici jusqu'au pays de Formael ?

Cecht. C'est une épidémie sur les bœufs de Tara. Hélas, c'est une grande folie qu'elle a suscitée. C'est pour chercher un bœuf en remplacement de chacun de ceux qui ont péri, que nous sommes venus de Tara.

Art. Quoique ce ne soit pas nous qui ayons pris vos bœufs, ô race de Conn, à la gloire splendide, nous vous avons offert un bœuf de chaque ferme du domaine de Fiacha Fidhlis.

Cecht. Nous aimons mieux notre tribut à perpétuité, et le prix dû pour notre guerrier, que cette riche contribution, si importante soit elle, si elle ne nous est versée qu'une seule fois.

Art. Jamais (les gens du Nord) ne recevront un seul bœuf des gens de Munster, en sus de ce que donne un chacun, comme compensation ou comme tribut, sans traité (?). Nous le jurons par votre main, quand bien même ce serait un blasphème.

[*C*]. M*a*d da cloisedh Cairbre in clair. int aithiusc raidi, a Artain
7 Cor*mac* in tuir thenn· no bethea gen do chaeimhchenn
[*A*]. Ni mó lim Cairbri is Cor*mac*· na in da ar*aid* nous fog-nath
A m-beth*aidh* Mogha Corb cain· 7 Fhiachach Muil*letha*in
[*C*]. Da clo Artchorb is a clann· bidh brisc bruar gu luath i nglenn
Nochu ragha it' be*thaid* de· bidh buan d*oi*t a n-ecraite.
[*A*.] Ni mó lim Artchorb, a fir· na a fil d'aindribh tuaidh n-a thigh
In cein bes is tir amne· agam dhín Dond Dairine
[*C*.] Dá clo Ceall*ach* m*a*c Cor*maic*· is Artur feta foirneirt
Bidh d*uit* bus diamair in dal· nocut ain[1] do diabhuldan.
[*A*.] Nochu mó lim Artur ard· ina a gilla glan gle-gharg
In cein bias i n-a beth*aidh*· croibhderg Caeiridhe Crechaidh.
[*C*.] Da cois*edh* cuan na cur*a*d· in tsamail doibh fer Mu-man
No b*er*tha meall dar do d*ét*· 7 no bertha cruaidhchrecht.
[*A*.] Ma da cois*ed* Muma min· sl*ógh* mar iat-san i n-a tir
no bh*et*is beoil bana dhe· cin almhai, cin indile.
[*C*.] Bi i tost is tairnic do dhail· is ob*ur* mhir imarbhaidh.
Ni thic don tsl*uagh* tac*ras* tu· freacra na tri coicead friu
[*A*.] It fir-aithesc ni ba brec·slonn tall dod' sl*uagaibh*, a Checht
Itbera cach dibh n*ach*tan· " olc in turas tancamar "

32. O atcualatar na sl*oig* 7 na soch*aide* ro fergaigit cu mor 7 dorala imach cu dian 7 gu dreamhan a ndeghaidh in druadh dar glenn siar 7 atbereadh cach re cheli dibh : " Faghbhadh

1. *ain*, forme de futur archaïque, cf. § 28.

Cecht. Si Cairbre le Bel entendait ta prédiction, à Artan, ou si Cormac le vaillant champion (t'entendait), tu perdrais ta belle tête.

Art. Je n'estime pas plus Cairbre et Cormac que les deux cochers qui les servent, tant que vivront le beau Mogh Corb et Fiacha Muillethan.

Cecht. Si Artchorb et ses enfants t'entendaient, le fracas (des armes) brisées ne tarderait pas à retentir dans la vallée. Tu n'en sortirais pas vivant, et leur inimitié contre toi serait implacable.

Art. Je ne fais pas plus de cas d'Artchorb, ô guerrier, que des femmes qui habitent dans sa maison dans le Nord, aussi longtemps que j'aurai dans cette terre Dond Dairine pour me protéger.

Cecht. Si Ceallach mac Cormaic t'endendait, ainsi qu'Artur le vaillant à la grande vigueur, c'est pour toi que la situation serait peu sûre ; ta sorcellerie ne te sauverait pas.

Art. Je ne fais pas plus de cas d'Artur à la taille élevée que de son valet, propre, élégant et hardi. Aussi longtemps que sera vivant

Cecht. Si Cuan na Curad entendait la comparaison que tu fais d'eux aux gens de Munster, tu recevrais un coup entre les dents, et tu porterais une blessure cruelle.

Art. Si l'aimable Munster entendait qu'une telle armée se trouve sur son territoire, ils en resteraient les lèvres blanchies (de frayeur), sans troupeaux, sans bétail.

Cecht. Tais-toi, et finissons cet entretien. C'est le métier d'un fou que de discuter ; l'armée que tu loues ne saurait tenir tête aux trois provinces d'Irlande

Art. Dans ta réponse véridique, il n'y aura pas de mensonge. Va dire à tes armées, ô Cecht, que chacun d'eux dira dans la suite : « funeste est l'expédition pour laquelle nous sommes partis ».

32. Lorsque l'armée et la foule qui la suivait entendirent cela, ils furent saisis de fureur. Ils s'élancèrent hors du camp avec impétuosité et violence, et se mirent à la poursuite du druide à travers la vallée, vers l'ouest, se disant entre eux : « Tuons et massacrons ce druide. » Le druide tourna son

in drai bas 7 aidhedh libh. " Imsoi in drai a aig*i*d forro 7 teit i muinicin a dhea 7 cuir*i*d anal druadh ind aier 7 i firm*im*int con derna neul ciach os cinn in tsl*oigh* gur thuit forro 7 gur cuirestar i loeibricht meraighthi cu ro ela in drai uaidhibh. Iarsin dano as i comairle doronsat o ro bu mela leo na draithi uli do el*ad* uaithibh : slechtaire 7 lorgaire rompa ar slicht in druadh 7 b*eith* in a mbuidhnibh 7 ina ndrechtaibh na dhiaigh. *Ocus* dobatar *seacht* lá cona n-oighthibh isin longpurt soin 7 dronga mora dhibh for lurg [172 a 2] 7 ní ro fetsat tect dia tigh ar mhet an breachta ro im*ir* in drai forro. *Ocus* dano ba mebal leo gia ro fettais ar no taispenad an drai a lorg doibh cecha maidne for beilgibh 7 berntaibh 7 athaibh ar daigh a m-buaidherthi 7 a n-imscarta ria a muindtir.

33. Ro ghabh omhon mor Cor*mac* annsin, ar ba doigh lais gur ba turbrodh dia sloghadh 7 na toirsitis a m*uin*ter chuigi. *Ocus* do ghabh oc ei*liug*ad na ndruadh bat*ar* aigi fein 7 atbert friu : " Caidhe bar tarbha-si damh-sa, " ar se, " m*a*dh ro marb*a*d mo muindt*er* cin fis cin forcloisin damh 7 gin fort*acht* uaibh-si dhoibh ? " — " Ni ramarbhu iat idir, " ol siat, " acht suainbrect s*eacht*maine dor*a*t in drai forro 7 doberamne doridisiu ar culai ". Is ann-sin docuatar-san i forbha a bhfesa 7 an-eol*us*a 7 ro curs*a*t a suainbrict dona sl*uagaibh* 7 do roachtsad chuca i bhforba na s*eacht*m*ain*e.

34. O ra siachtadar a m*uindt*er gu Cor*mac* ro coimer*igh* roime i cenn seta 7 imth*echt*a co riacht co h-Ath Cuili Fedha risan abar Ath Croi iniu, 7 ro suidigs*e*t longport annsin. Dorala do Chíthach dula amach d'fegad aieoir 7 fir*mim*inti 7 dorala fer a comaeisi fein dó .i. Dubhfis mac Dofis 7 do fiar*fuigh* cach dibh scela d'aroili, 7 do raidh Dofis 7 do freagair Cithach 7 doronsat in laidh eturra.

35. [*D.*] A Chithaigh, canas tanac' slounn, i tiribh do namhat ?

visage vers eux et, invoquant sa divinité, souffla un souffle magique dans l'air et dans le ciel. Il s'en forma, au-dessus de l'armée, une nuée noire qui retomba sur elle, et les plongea tous dans un état d'égarement et de folie. Le druide en profita pour s'évader.

Voici le parti qu'ils prirent ensuite. Dans le chagrin qu'ils éprouvaient à voir tous les druides leur échapper, ils envoyèrent sur les traces du druide des gens chargés de le suivre et de le chercher; eux-mêmes suivaient par bandes et groupes séparés. Ils restèrent sept jours et sept nuits dans ce camp-là, tandis que de grandes bandes d'entre eux continuaient la recherche. Il leur était impossible de rentrer chez eux, tant était puissant le sortilège que le druide leur avait jeté; même les indices qu'ils découvraient servaient à les égarer, car le druide leur faisait apparaître chaque matin sa trace, à travers les ravins, les cavernes et les gués, afin de les affliger et de les entraîner loin des leurs.

33. Cormac fut alors frappé de terreur, car il pensait que quelque obstacle retenait son armée, et qu'elle ne lui reviendrait plus jamais. Et il se prit à accuser les druides qui étaient à son service, disant : « A quoi me servez-vous, si l'on met à mort mes gens sans que j'en sois informé ni prévenu sans que vous veniez à leur secours ? » « Ils ne sont pas morts du tout », dirent-ils, « mais le druide les a ensorcelés depuis une semaine, et nous les ramènerons chez eux ».

Ils se recueillirent alors et rassemblèrent toute leur science et tout leur art et envoyèrent un charme vers les armées, qui revinrent vers eux au bout de la semaine.

34. Lorsque les gens de Cormac l'eurent rejoint, il poursuivit sa route et son expédition, et parvint à Ath Cuili Fedha, aujourd'hui Ath Croi, où l'on établit le camp.

Il arriva que Cihach sortit du camp pour examiner l'air et le ciel; il rencontra un homme du même âge que lui, Dubhis mac Dofhis. Ils se demandèrent l'un à l'autre les nouvelles. Dofhis prit la parole, Cithach répondit, et ils firent ensemble ce poème.

35. *Dubhfis.* O Cithach, comment es-tu venu dans la terre de ton ennemi ? Dans la terre de ton ennemi, comment es-tu venu, où vas-tu ?

I tir do namhat amne· ca tanac, ca rot teidhe?
[*C.*] O Mhúr Té thanac ille· gu Cuil Feaga Formaeile
A Mum*ain* teidhim cin gheis· A Dhuibhfis, a meic Dhofis.
[*D.*] Cidh dia teidhe-si i Mum*ain*· slonn gin cairdi, mas chub*aid*
Tagair do dail, cia do sét? ga *slógh* ga dtai forchoimhet?
[*C.*] Do dhingb*áil* druadh in tire. [172 b 1] teidhim marom coimhdhíne
Coiscidh Cor*mac* bhidh cumhan· righa mora na M*um*an
[*D.*] G*a*ch toisc fa tancuis ille· cu brath nocha comaillfe
Biaidh nel áir uasaibh a moigh· bhidh beg bar ngrain, a Cithaigh. A Cithaigh.

36. A h-aithle na laidhi-sin ra hinnis*ed* do Chor*mac* gur bá olc faitsine na ndruadh dhó. " Ní fetaim-si, " ar Cor*mac* " a didhuil forro ár gid in lucht ro thriall a marb*adh* ni ro fetsat 7 is forro ra imerset mela ". Cu n*a*d annsin ro aithin Cor*mac* gan a luadh ider intan ticf*a*tuis.

Arna mharach *immorro* gabs*a*t rompa i bhfairsiung slighedh i cenn Mairtine Mum*an* gu rang*a*tar co D*ru*im Medhoin Mairtine dar bha comhainm Ardcluain na Fene 7 Mucfalach mhuc Daire Cerbe righ Medhoin Mairtine, frisin apar Imliuch Ibhair aníu 7 ro suidhighset longport isin du-sin.

Teit Cithmor asin longport siar dhes, d'feg*ad* nel 7 aoir co bfesadh ord in tsl*oigh*. Is and dorala dhó araili laech finnchas forbhfail*id* .i. drai Medhoin Mhairt*ine* dar bhu comhainm Medhran drai 7 ro gabh cach dhibh ar acalduim a chele 7 ic fia*fraigid* scel 7 do raidh Medhran in laidh 7 do freagair Cithmor.

37. [*M.*] A Chithmoir, gu fir freagair· gá lá thanac ó Themhair?
Caidhi hord o sin ille· borb nech muna fiafraighe.
[*C.*] Día luain duin gu Comar cruaidh· is Dia Mairt co h-Ath in tSl*uaig*
Dia cedain (conar cain gle)· co mullach fain Formaeile.

Cithach. C'est de Tara que je suis venu, à Cuil Feaga Formaeile. Je vais en Munster (rien ne me l'interdit), ô Dubhfis, ô fils de Dofhis.

Dubhfis. Pourquoi vas-tu en Munster, dis-le, sans attendre, si cela est convenable. Explique-moi cette rencontre (?), quelle route suis-tu ? Quelle armée surveilles-tu ?

Cithach. C'est pour repousser les druides de cette terre, que je viens ainsi que mes compagnons. Cormac châtie (ce dont on se souviendra longtemps), les puissants roi de Munster.

Dubhfis. Les desseins qui t'ont amené ici, jamais tu n'en réaliseras aucun. Un nuage de carnage (?) s'étendra au-dessus de vos têtes dans la plaine. Faible est la crainte que vous inspirerez, ô Cithach ! — O Cithach.

36. Après qu'ils eurent récité ce poème, il fut répété à Cormac que les druides proféraient des prédictions sinistres le concernant : « Je ne saurais en tirer vengeance, » dit Cormac, « car tous ceux qui ont essayé de les tuer ont échoué, et c'est eux-mêmes qui ont pâti ». Si bien que Cormac donna ordre qu'on ne fit allusion à rien lorsqu'ils reviendraient.

Le lendemain on reprit la marche, là où le chemin va en s'élargissant vers Mairtine de Munster, jusqu'à Druin Medhoin Mairtine que l'on appelait aussi Ardcluain na Fene et Mucthalach Muc Daire Cerbe. Cerbe était le roi de Medhon Mairtine, que l'on appelle Imliuch Ibair, aujourd'hui ; ils établirent le camp en ce lieu.

Cithmor sortit du camp, marchant vers le Sud-ouest, pour regarder les nuages et l'air afin de savoir quel serait l'ordre de marche de l'armée. C'est alors qu'il rencontra un guerrier, aux cheveux blonds et bouclés, et d'apparence avenante ; c'était le druide de Medhon Mairtine, qu'on appelait Medhran, le druide ; ils se mirent à causer ensemble, et Medhran fit ce poème dont Cithmor fournissait les réponses.

37. *Medhran.* O Cithmor, réponds véridiquemnnt. Quel jour as-tu quitté Tara ? Quelle marche as-tu suivie depuis lors ? — Insensé quiconque ne le demanderait pas !

Cithmor. Nous allâmes Lundi à Comar, lieu farouche. Mardi a Ath int Slóig (au gué de l'armée). Mercredi, belle et splendide route, au sommet de Formael escarpé.

[*M.*] Caidhi bar n-ord dia Dardain· innis duinn a Cithmhoir chaeim.
Cidh ro bar roeg in seol soin ? Cidh ro bar soebh re *seacht*-mhoin
[*M.*] Ord na h-Aeine, in meabair lat· a Chith Mhoir *cuicid* Conn*acht* ?
Cia leith raghthair dia bar ngairm· isin maidin dia Sathairn ?
[172 b 2] [*C.*] O chuil Fegha dhuin alle· co Druim Medhoin Mairtine
Ord na h-Aeine duid gin dailbh· gu Cnoc na Cenn dia Sath*airn*
[*M.*] Caidhi bur n-ord o-so am*ach*· innis duin masat eolach
Má roetar slonn co tai· a Chith Moir, cin imargai.
[*C.*] Bemit annsin co triam*ain*· mí 7 raithi 7 bliad*ain*
Bid duaidh do L*eith* Mogha ar mbaigh· bidh cruaidh ar modh, a Mhedrain
[*M*]. Gach a ndingne dh'ulc d'ar ro· tárruster ort ind oen-lo
Madh lais tall budh terc a treoir· bid fann do *cert* a Cith-moir. A C*ithmoir*

38. Imsoei cach dhibh o cheli dh 'aithle na laidhi-sin 7 teit Cithmor ar am*us* in longphuirt 7 do bhi in s*lógh* annsin cu mucha lai ara bharuch. O thainic an maitean ro coimeir*igh* Cor*mac* cona śloghuibh 7 tancat*ar* rompa gu Cnoc na Cenn gur gabs*at* longport ann. Is ann-sin atb*er*t Cor*mac* ra Cith-ruadh fern a pupla do śad*hud*. *Ocus* arai ni ro eir*igh* Cithr*uadh*, ár forfitir nach fétfadh in pub*all* do śadh*ud*. Do dhechatar dano slóig in choicid ar deisibh 7 ar triaruibh for cnoc*ai*bh 7 for tulchuibh impuibh dia bhfegad. *Ocus* atbert cach re chele dhibh : " Atat daimh dil ann 7 cliath b*er*nadha c*ed* iníu i Cnuc na Cenn 7 ita damghaire śoch*aide* 7 forngaire sl*ogh*. *Ocus* bid he a ainm o aniu cu brath : Druim Damhghaire. Is ann ro raidh Cormac : " Fadectsa, a Chithr*uaidh* ", ar se, " sáidh mu pup*aill* mar no śaidhtea p*upaill* mh' at*har* 7 mu śenathar, ar ní as so raghat no gu tardthar mu ch*ain* damh no cu rom eitichte*r* uimpe ".

Medhran. Quel fut votre étape de Jeudi ? Dis-le nous, aimable Cithmor. Pourquoi avez-vous choisi (?) cette direction ? Comment vous êtes-vous égarés durant une semaine ?

Medhran. Te souviens-tu de ce que vous fîtes Vendredi, Cithmor, homme de Connaught. De quel côté ira-t-on vous provoquer dans la matinée de Samedi ?

Cithmor. De Cuil Fegha nous sommes allés à Druim Medhoin Mairtine; voilà notre marche de Vendredi, sans mensonge. Nous irons Samedi jusqu'à Cnoc na Cenn.

Medhran. Quel chemin suivrez-vous ensuite ? Dis-le nous; si tu ne l'ignores pas. Si tu le sais, apprends-le nous, ô Cithmor, sans nous tromper.

Cithmor. Nous resterons là, tristes et lassés, un mois, un trimestre et une année. Nous combattrons farouchement contre les gens du Sud ; nous les traiterons avec férocité. O Medran.

Medhran. Tout le tort que tu feras à notre prospérité est ramassé sur toi (?) en un seul jour. leur conducteur sera Et ton droit aura peu de force, ô Cithmor. O Cithmor.

38. Ils se séparèrent après avoir composé ce poème : Cithmor rentra au camp et l'armée resta là jusqu'au lendemain matin de bonne heure. Au lever du jour, Cormac se mit en marche avec ses troupes et ils allèrent jusqu'à Cnoc na Cenn, où ils établirent le camp. C'est alors que Cormac dit à Cithruadh de planter les piquets de sa tente. Cependant Cithruadh ne se leva pas car il prévoyait que la tente serait impossible à planter. Les soldats de la province se rendirent alors, deux par deux ou trois par trois, sur les collines et les coteaux environnants, pour les voir. Et ils se disaient l'un à l'autre : « Il y a de beaux guerriers et une assemblée imposante de champions à Cnoc na Cenn, et la clameur de nombreux guerrier y retentit avec la rumeur puissante des armées. Cette colline s'appellera dorénavant Druim Damhgaire ».

C'est alors que Cormac dit : « Allons, Cithruadh, plante ma tente comme tu avais coutume de planter la tente de mon père et de mon grand-père, car je ne bougerai pas de là qu'on ne m'ait accordé ou refusé mon tribut. »

39. Gabhus Cithr*uadh* iarsin ar a sádh*ud* 7 ic gabhail férne na pupla don talma*in* 7 ni ro dhipad [1] ar fér nach ar fonn uadh fern na pupla 7 do scith*iged* in drai 7 ro raid : " atci so, a Chorm*aic*, 7 gin gur ghabhuis aithne uaim-si as reil dait ar in cleith-si in ro raidhsem-ne friut ria tiachtuin a Temhr-*aigh* " ; 7 do raidh in retorec.

" Adchi in cleith-si, a Chor*maic* [2] ".

40. " Atcluine sut, a Colptha, i n-apair in sendrai, 7 forfeim*idh* sádhad na pupla 7 said fein i ". Ro gab Colptha fern na pupla n-a laimh 7 ro gab oc tathair 7 oc beim ar Cithr-*uadh* 7 tuc forba n-ecomluinn 7 sinedh romor for a churp cu taillfitis meic mhidhaeisi idir cech dá asna do 7 ro fuirim fria talmain an feirn-sin 7 ní ro ghab lár uadh ; ro bui dia nert-mhaire chena ró sáith co nderna briscbruar dhi o foréim*id* a sath*ad*. " Cidh dogentar andfusa ? " ar Cor*mac*. " Dogentar, " ar Cith R*uadh* 7 ar cach arc*en*a " sloigh mhora do taba*ir*t cucainn. " *Ocus* tucait, *ocus* doronait longinata mora ann 7 ro sáid*hed* cinn na cleath is na sailghibh-sin 7 is fon n-inn-us-sin doron*ad* in longport uile. As de ata Long Cliach inniu .i. don tsuidhiug*ud*-sin.

41. *Ocus* ro raidh Colptha ra Cith *Ruadh*. " Ro bhai deitbir [3] dhait-si gia madh leasc lat in turus-sa, ar gi be dheoch gi be na deoch i mbeth*aid* asin *cuiced*-sa ni tusa raghas ". " Ba deitbir on, " ar Cithr*uadh* ", uair forfetur-sa a mbia dhamh dhe 7 do Chor*mac* 7 no thairmeascfaind-si imbe tiachtain mina nertadh sibh-si fair 7 mane dernadh bhar comhairle. *Ocus* dano ni ba ferr dhuibh-si in *cuiced* thancabar uair ni ragha neach uaib i mbeth*aid* as in *cuiced*-sa. *Ocus* dano, " ar se ", in pub*ul*-sin na ro fétus-sa 7 na ro fétuis-si do sadh*udh* ; ni tibherthea a

1. Nous ne savons à quelle racine rattacher cette forme. Faut-il y voir une forme de *di-ben-* « diviser », ou la rattacher à *diupa* « creuser » (?), K. Meyer. *Contrib.* Cf. § 49 la même forme.

2. Sans doute est-ce à la fin de ce paragraphe que devrait venir se placer la deuxième partie du § 42, depuis *foreimdhigh*.

3. Dans l'interligne au-dessus de *deitbir : no derb*.

39. Cithruadh se mit alors en devoir de planter la tente et d'entrer les piquets dans la terre, et il ne put enfoncer ni dans l'herbe ni dans la terre les piquets de la tente. Quand il fut las, il dit : « Tu vois, quand bien même je ne t'aurais pas averti, ce poteau te prouve ce que nous t'avons dit avant que tu quittes Tara » ; et il dit la rhétorique : « Vois ce poteau, Cormac », etc.

40. « Écoute donc ce que dit le vieux druide ; puisqu'il n'a pas pu planter la tente, plante-la toi-même ».

Colptha prit en main le piquet de la tente, et se mit à réprimander et à insulter Cithruadh, et il se mit à l'œuvre à grand effort et son corps en était si excessivement distendu que des hommes adultes auraient pu passer entre ses côtes. Il appuya le poteau contre terre mais ne parvint pas à le faire pénétrer ; il déploya autant de force pour le ficher en terre que pour le briser lorsque ses efforts pour le ficher eurent échoué. « Que faut-il faire maintenant ? » dit Cormac, « Il faut », dit Cithruadh, et tous avec lui, « il faut nous fournir un grand nombre d'hommes. » On les leur fournit, ils firent de grands chantiers comme pour des navires, et assujettirent la tête des poteaux dans ces étais. C'est de cette façon qu'ils établirent tout le camp. C'est de là que le lieu est nommé Long Cliach, à cause de la façon dont on établit le camp.

41. « Sans aucun doute », dit Colptha à Cithruadh, « tu devais répugner à cette expédition. En effet, que tel ou tel revienne ou ne revienne pas vivant de cette province, toi en tout cas n'en reviendras pas ». « Sans aucun doute », dit Cithruad ; « je sais en effet quelles seront les conséquences de cette expédition et pour moi et pour Cormac : j'aurais empêché Cormac de partir, si vous ne l'y aviez encouragé et si votre avis n'avait prévalu. Au reste vous ne vous trouverez pas mieux que nous-mêmes d'être venus dans cette province, car aucun de vous n'en sortira vivant. Au reste, ni toi ni moi n'avons été capable de planter cette tente. Elle n'aurait pas été sortie de la maison de Tara, n'eût été de vous, mais Cormac aurait suivi les recommandations de son père et de son grand'père et n'aurait réclamé de tributs qu'à bon droit et en toute loyauté. Quoique la prophétie que je lui fis à ce

tigh Tem*rach* hi, min bad sibh-se, [173 a 2] *acht* inní ro tarasnuigh athair 7 sen a*thair* do, .i. asa rect 7 asa bhfirinne, is as no chuineg*ad* a cain. Giar ba fir tra in faitsine-sin ni th*uc* Cor*mac* dia oidh hí, na inte dosroine ".

42. Is aml*aidh immorro* boi int in*ad* i mbai Cor*mac* cur bo íseal leis he 7 gur bo hard lais int inadh a raibhi Fiacha 7 fir M*u*man. *Ocus* ro gheallsat a draithe do-sum ce m*e*d i latrad in baile ingebdais cu*n* toicebhduis uas cach 7 ro iar Cor*mac* orro-som sin. *Ocus* tucsat dó am*ail* ro gheallsat *a*r ro arduighset an cnoc-sin iar taibsin *cóicait* cubat uas cach, gin gub fir a beit aml*aid*.

Foreimdhig tra Cithr*uadh* [1] in pupall do sàdh*udh* cu ro raidh Cor*mac*. " Cle is mana fort, a Chithr*uaidh*, cid dochuaidh do nert intan na ro fetais in phup*all* do sadhadh. Ni ghabhudh didiu in tulach fern na pupla *acht* am*ail* bidh ar cloich no saidhthea ". " Nucon edh itú ", ar Cithr*uadh*, " nach biath do nirt ocum a sadhudh, *acht* is tria ainfir ro triall*adh* "

43. Batar annsin teora la 7 teora oighthi ac suidhiug*udh* a longphuirt. Docuas uadhaibh iardain do chuinghidh a cana 7 a chumhaile 7 ni tucait. Tancas o Chor*mac* arna mharach do chuinghidh chomlainn einfhir ar fearuibh Mumhan. Ro cuing*ed* o fearaibh Mumhan dail teora la 7 teora a*igche* ar Chor*mac* ar daigh co bhfinndais cia no tincfeadh 7 no gebhudh do laim acu in comh*lann*, ar ro bu cinnte ac Cor*mac* in cuicer no ghebhadh do láimh comhl*ann*. Doratadh o Chor*mac* in dailsin. Doronadh comhairli ag feraibh M*umhan* [173 b 1] frisin re sin 7 ro chindset g*a*ch aen dibh no gebhudh do laimh. *Ocus* is *eadh* frith oc feruibh Mum*an* do thincsin an comh*lainn* : ochtar ar *cethri ce*taibh 7 enainm for cech f*ich*it dibh-sein 7 taisech for cech f*ich*it 7 in t-ai*u*m no bidh for an taiseach iss *edh* no bidh for a f*ich*it 7 dano ba comhlunn f*ich*it in tai-

1. Ce passage jusqu'à la fin du paragraphe paraît hors de sa place. Sans doute faudrait-il le transporter à la fin du § 39.

sujet fût véridique, Cormac ne s'en est pas plus soucié que de celui qui la faisait ».

42. Le lieu où était campé Cormac lui paraissait être trop bas, et celui où étaient campés Fiacha et les troupes de Munster lui semblait élevé. Ses druides lui avaient promis que, quelle que fût la situation du lieu où ils se trouveraient, ils l'élèveraient au-dessus de tous les autres. Cormac leur demanda de le faire, et ils firent comme ils avaient promis. Ils élevèrent en effet la colline de cinquante coudées au-dessus de toutes les autres, du moins en apparence, car il n'y avait là qu'une illusion.

Cithruadh ne réussit donc pas à planter la tente ; à ce sujet, Cormac lui dit : « Maladroites sont sont tes mains, Cithruadh. Où donc était ta force, alors que tu n'étais pas capable de planter la tente ? La colline n'a pas laissé pénétrer les piquets, pas plus que si on les avait plantés sur une pierre ». — Ce n'est pas que la force me manque pour la planter », dit Cithruadh, « mais c'est l'injustice de ta tentative qui est cause de cet échec ».

43. Ils mirent trois jours et trois nuits à établir le camp. Ils envoyèrent ensuite réclamer le tribut et l'indemnité, et on ne les leur accorda point. Le lendemain Cormac envoya provoquer en combat singulier les guerriers de Munster. Ceux-ci lui demandèrent un délai de trois jours et trois nuits, pour décider qui se chargerait de combattre, car, pour Cormac, il connaissait d'avance les cinq qui se chargeraient de combattre. Cormac accorda ce délai. Les hommes de Munster délibérèrent à ce sujet et décidèrent qui prendrait part au combat. Voici les dispositions qu'ils adoptèrent en vue de ce combat : quatre cent huit hommes, par compagnies de vingt hommes, dont chacune portait un nom et avait un chef, et chaque compagnie portait le nom de son chef. Le chef était de force à combattre vingt hommes, et chaque homme de chaque compagnie pouvait en combattre neuf.

Voici les noms de chaque compagnie : compagnies Finn, Failbe, Fingen, Fergus, Fiacha, Finnchad, Dond, Daire, Dom-

seach 7 ba com*lunn* nonbur gach fer in gach *fich*it. It é annso na h-anmanna ro batar for na fichtibh .i. *fiche* Finn 7 *fiche* Failbhe, *fiche* Finghen, *fiche* Ferghus, *fiche* Fiacha, *fiche* Finnchad, *fiche* Dond, *fiche* Daire, *fiche* Domnall, *fiche* Forgarb, *fiche* Tren, *fiche* Mureadhach, *fiche* Treinfear, *fiche* Feilim*idh*, *fiche* Donnch*ad*, *fiche* Con*all*, *fiche* Cobthach, *fiche* Dubthach, *fiche* Dael, *fiche* Dinert*ach*, *fiche* Diarm*ud*, *fiche* Cjar, *fiche* Crimthan.

44. Ro gabustar dano Mogh Corb, m*ac* Corm*aic* Cais m*eic* Oil*illa* Oluim do láimh laidh*iud* gach fir no raghadh o feraibh M*uman* asin com*lunn*. Ro gabhustar di*diu* Cairbre Lithfacair mac Corm*aic* do láimh láidh*iud* gach fir no ragadh o L*eith* Cuinn isin com*hlunn*. Act ni ro ghaibh n*ach* dhibh do laimh dul isin coml*unn* acht in *cuic*er druadh t*uc* Cor*mac* as Sith Cleitigh .i. Colptha 7 Lurga, Errgi 7 Eng 7 Engain.

45. Tainig tra Colpa roime siar cu Raithin in Imairic i ll*eith* aniar thuaidh d'Ath na nOc, frisin apar Ath Colpa inniu. Do deoch*aidh* Finn Fidhrinde do thincsin Colptha cu Raithin in Imairic ra hAth Corcomaigen aniar dheas frisinn abar Ath Colphta beos. *Ocus* a dhá bhfear laidhthi leo .i. Mogh Corb 7 Coirbre. Gabhustar cach dhibh og agallaimh araili 7 oc tincsin in chomhl*uinn*. *Ocus* mar ráinic do chach dib isin áth robtar inilldhírghi na h-urchair 7 robtar cruaidh na crideadha 7 roptar bailce na beiminna ; beridh cach dibh beim ar beim [173 b 2] dia cheili fon tuaraim-sin 7 fregra fon tacra. *Ocus* ro bui cach dhibh oc imesarcain a cheli gu tancatar dubhuchu deridh lai ; No ragduis *immorro* eoin ar cromluam*ain* tria chorp Find ; *acht* ce*na* ni raibhi nach comhardha or churp Col*ptha*, ár ní geibhtis renna ná ilfaebra he ar mhét a druidh*echta*. *Acht* cena ro scarad Col*ptha* fa tri ra armaib isin lo-sin, 7 doratait ardainicne [1] air a n-ecmais marbhtha. *Ocus ro* dealuighset o tancatar dubacha deridh lai 7 dochoidh cach dhibh dia longport.

46. Ba crechtach crolinntach Finn in aig*che* sin 7 ro gheall

1. *ardainicne*, pluriel de *árdainicin*, qu'on a § 63, composé de *ainicin* (K. Meyer, *Contributions*), « oppression, dommage », qu'on a, § 95.

nall, Forgarb, Tren, Mureadach, Trenfer, Feilimid, Donnchad, Conall, Cobtach, Dubtach, Dael, Dinertach, Diarmud, Ciar, Crimthan.

44. Mogh Corb mac Cormaic Cis meic Oililla Oluim se chargea d'encourager les guerriers de Munster qui iraient au combat. Cairbre Liffechair, fils de Cormac, se chargea d'encourager les guerriers du parti du Nord qui iraient au combat. Mais seuls parmi ceux-ci allèrent au combat les cinq druides que Cormac avait amenés de Sith Cleitach : Colptha et Lurga. Errgi, Eng et Engain.

45. Colptha s'avança vers l'Ouest jusqu'au tertre désigné pour la rencontre sur la rive Nord-ouest d'Ath na nOc, aujourd'hui Ath Colpa. Finn Fidhrinde se rendit pour l'affronter au Sud-ouest d'Ath Corco Maigen, aujourd'hui Ath Colptha. Les deux guerriers chargés de les encourager, Mogh Corb et Cairbre, étaient avec eux. Ils s'adressèrent la parole et engagèrent le combat ; durant leur rencontre dans le gué, sûrs et droits étaient les traits qu'ils se lançaient, fermes leurs cœurs, puissants les coups qu'ils se portaient ; les coups répondaient aux coups et la riposte à l'attaque. Ils se meurtrirent ainsi l'un l'autre, jusqu'à ce que vinssent les ombres de la fin du jour.

Les oiseaux auraient pu se faufiler en volant à travers le corps de Find. En revanche le corps de Colptha ne portait aucune trace de coup, car ni pointe ni tranchant ne pouvait l'entamer tant était grande sa puissance magique. Cependant les armes de Colptha lui furent arrachées par trois fois ce jour-là, et il fut cruellement blessé sur son corps, quoiqu'il n'en mourût point.

Lorsque l'ombre arriva ils se séparèrent et chacun regagna son camp.

46. Finn était tout déchiré et sanglant ce soir-là. Il s'engagea sur l'honneur à reprendre le combat en personne le lendemain. Il soutint le combat de la sorte pendant trois jours puis succomba, Colptha ayant réuni tout son art et toute sa

a briathar dhó cu m*ad* hé no thincfedh in coml*unn* do arna barach ; ro thinc Finn tra in coml*unn* gu cenn tri lá fon tuaruimsin 7 dorochair iarsin iar ndul do Colp*tha* i formna a feasa 7 a eolusa a dhiaba*l*dain 7 i muinighin a dea. Doroc*hratar* tra i*n fiche* Finn la Colptha on mud-sai*n*. *Ocus* ni nar bat c*ru*aidhi na cridhedha 7 ní nar bat bailce na beimeana 7 ní nar bat inilldirghiu na h*ur*chair uaidhibh do Col*ptha*, *acht* níis raba diab*al*dan acu do freacra dho.

47. O thairnic tra in comhl*unn*-sin, tainic Lurga for in ath *ced*na 7 ro fuacair comhl*unn* forferuibh Mum*an*. Ro tincedh o na Failbibh sin. Dodhech*aid* Failbhe mac Fedhuigh isin comhl*unn*. 7 rob inilldirach ro freagradh an coml*unn* aigi 7 ba cruaidh 7 ba calma. *Ocus* eimilt a innisi in engnamha doronadh isna comhlannuibh-sin uili ar as í a n-innisi *cet*na beos. Is aml*aid*-sin tra ros caithit 7 ros dithaighit lucht in chomhl*uinn* uili ó feraibh M*uman*. Con drochair *ochtmoga* 7 *da céd* ann d'feruibh M*uman* 7 ni thiced o Chor*mac* isin coml*unn acht* Col*ptha* 7 Lur*ga* iar sealuibh 7 sistibh. Cun*ad* annsin ro dhiultsat fir M*uman* in coml*unn* aeinfir.

48. Ro cuingedh o Chor*mac* comhl*unn cét* ar feruibh M*umhan*. Dodhechatar atuaidh ann-saidhe tri h-*ingena* Mhaoili Miscaidhche .i. Errgi 7 Eng 7 Engain, in deilbh tri caer*ach* l*each*tna gu cnesaibh congnai, gu cennuibh cnamha, gu nguilbn*ibh* iaruind, gu neimh dhitha *ced* ra h-uair comhluinn. [174 a 1] *Ocus* d*ano* ní isgeibhdis renna na foebra in b*eth*a loe na finna dhoibh. Ro tinc*ed* o feruibh M*uman* in coml*unn* ced 7 ra coraighit na cliatha cruaidhi *con*acalltha do ghaibh coirrbreaca cruaidh gera i llamibh leo, gu leibenn sciath retlannach i timchill in tsloigh 7 tri chl*aidibh* troma thortbhuili*edh*a a n-intighibh dhoibh gu sleaghuibh sodhibraicthe leo ra h*ai*ritin aidh 7 irgaili 7 ra tinnscetul deabhtha. *Ocus* o ro comhr*ai*cset anes 7 a*tuaidh* imsou cach co a chele dhibh.

49. Ro chaithset fir M*umhan* forcla a n-arm in la-sin oc

science diabolique, et ayant invoqué son dieu. Ainsi succombèrent sous les coups de Colptha les vingt guerriers de Finn. Ce n'est pas cependant que leurs cœurs ne fussent pas fermes, que leurs coups ne fussent pas puissants ni leurs traits sûrs et droits ; mais ils ne disposaient pas de ressources magiques égales à celles dont disposait Colptha.

47. Ce combat terminé, Lurga vint au même gué et proposa le combat aux Munstériens. Ce fut la compagnie de Failbe qui releva le défi. Failbe mac Feduigh vint au combat. Ce fut avec sûreté, avec fermeté et fougue qu'il soutint le combat. Ce serait perdre son temps que de raconter les actions d'éclat qui furent accomplies durant cette série de combats, car le même récit a déjà été fait. Le fait est que tous les Munstériens engagés dans ce combat succombèrent et périrent. Deux cent quatre-vingts Munstériens périrent sans que Cormac eût engagé dans ce combat d'autres que Colptha et, alternativement, Lurga. C'est à la suite de cela que les gens de Munster refusèrent tout combat singulier.

48. Cormac demanda alors aux Munstériens de lui livrer bataille par troupes de cent. C'est alors que vinrent du Nord les trois filles de Maol Miscadach : Errgi, Eng et Engain, sous l'apparence de trois moutons bruns. Elles avaient des carapaces de corne, des têtes d'os, des becs de fer qui distillaient des poisons capables de tuer cent hommes dans le combat. Toutes les pointes et les tranchants du monde n'auraient pu couper un poil ou un brin de leur toison.

Les gens de Munster engagèrent le combat : ils ajustèrent des bois durs aux javelots bien façonnés durs et pointus qu'ils portaient à la main : ils firent avec les boucliers étoilés un rempart autour de l'armée : ils portaient trois lourds glaives aux coups pénétrants dans leurs fourreaux. Ils portaient des javelots aisés à lancer pour soutenir le combat, et engager la lutte.

Lorsque les adversaires se rencontrèrent, venant du Nord et du Sud, ils s'attaquèrent l'un l'autre.

49. Les gens de Munster perdirent ce jour-là le meilleur de

urscl*aigh*i 7 oc imditen a corp ar na caeiribh. *Ocus* ciar bat inill-dirghi na h-urchair 7 giar bhat bailciu na beimeanna o feraibh M*umhan* do nacaeribh ni ro dip*ad* [1] ar lo nach ar finna dhoibh 7 d*ano* ni ra chumhcaiset-som ní do feruibh M*umhan* in la-sin, *acht* brudh airm 7 éid*id*. *Ocus* o thancatar cricha in lai 7 urthos*a*ch na h-oighthi imsoe cach o chele dhibh ar am*us* a l*on*gphort.

50. Tancatar dano i mucha lai arna mharach fon tuaraim *ced*na i freacar in chatha 7 immarainic imesarcain doibh isin ath. *Ocus* nir bo finncloistena do cetra cuicedaibh Eir*en*n co a longportuib sceallghar na sciath 7 cruaidhbheimn*ac* na cl*aid*ium 7 briscbruar na n-arm 7 imesarc*ain* na cur*ad* fris na caeir*igh*. *Ocus* ciar bhu cruaidh 7 ciar bu curata ro freacrait na cair*igh* o na sloghuibh in la-sin, araidhe dochuatar na cair*igh* treothu 7 tarrsa 7 ros dicennsat co leir 7 ro facb*a*d in drong-sain in-sin bonn fria medhe 7 meidhi fri bonn 7 doit fria doit 7 dor-ons*a*t na cairigh dumha da n-eduighibh 7 da n-armuib*h* 7 carn dia cennaibh 7 forfacuibhset fon tuaraim-sin 7 imsoe cach o araili dhibh co a longp*or*taibh. *Ocus* b*er*uit fir Mum*an* faidhbh a muindteri leo. C*on*adh aml*aid*h sin dorochuir int ochtar ar *cethri ced*aib d' feruibh Mumhan. O thancatar [2] *im-morro* na comlunna-sin ro rath*aigh*set fir Mhum*an* cur bho iluch damhr*aidi* moiri ro*us* dith uili amhl*aidh* sut. Ocus is *edh* doronsat foi-sidhe a n-ainfiallach do leac*ud* 7 ni ro tincset in comhlunn [174 a 2]eitir o sin imach.

51. Ro cuingedh in cain iarsin o Chor*mac* 7 ni tucadh do. Is annsin adub*airt* Cor*mac* ra a druidhibh : " Caidhi in ní ro gheallabhair dam-sa ? " — " Ca ret do gheallsam d*uit* ? " ar siat. — " Do gheallabar dhamh ", ar se, " tart do thab*air*t ar lucht in chuicidh-si, 7 srotha 7 u*isge* in cuicid do dhicleith *acht* na mbiath dibh ocum foghnamh fein 7 ac foghnam mu

1. Pour cette forme peu claire, cf. § 39.
2. Sans doute faut-il lire *thairncetar*.

leurs armes, en protégeant et sauvegardant leur personne contre les attaques des brebis, et quoiqu'ils les assaillissent de traits sûrs et de coups puissants, elles ne perdirent ni poil ni brin de leur toison ; les gens de Munster ne réussirent ce jour-là qu'à mettre en pièces leurs armes et leurs vêtements. Lorsque le jour fut sur son déclin et la nuit près de tomber, ils se séparèrent et rentrèrent dans leurs camps respectifs.

50. Le lendémain de bonne heure ils vinrent reprendre le combat dans les mêmes conditions et se mirent, d'un commun accord, à s'entr'égorger de nouveau dans le gué. Et ce n'était pas agréable pour les quatre provinces de l'Irlande d'entendre, jusque dans leurs camps, le fracas des boucliers se fendant (?), les durs coups de glaives, le bris des armes, et le massacre de héros que faisaient les brebis. Quoique les bataillons opposassent une résistance opiniâtre, celles-ci percèrent et bousculèrent leurs rangs, décapitèrent les guerriers et laissèrent toute la troupe sur la place, sens dessus dessous et côte à côte; les brebis firent un monceau de leurs vêtements et de leurs armes, empilèrent leurs têtes en un tas, et les laissèrent ainsi; les adversaires se séparèrent alors pour rentrer dans leurs camps. Les guerriers de Munster emmenèrent avec eux les dépouilles de leurs gens.

C'est ainsi que furent défaits quatre cent huit guerriers de Munster.

Après ces combats les gens de Munster remarquant que c'était de bestiaux formidables qui les avait tous mis à mort ainsi, décidèrent de renoncer à (ces combats) où ils engageaient un corps d'armée, et ils n'acceptèrent plus aucun combat dès lors.

51. Cormac réclama ensuite le tribut, et on ne le lui donna pas. C'est alors qu'il dit à ses druides : « Eh bien, et la promesse que vous m'avez faite ? » — « Que t'avons-nous promis ? » dirent-ils. — « Vous m'avez promis », dit-il, « d'altérer la population de cette province, et de cacher les fleuves et les eaux de la province, sauf la quantité qui m'est nécessaire à moi-même et à mon armée. Et je ne me suis fié, ni ne me fie à ma propre force, mais bien à la promesse que vous m'avez faite d'accabler de tous les fléaux qu'il me plairait cette pro-

śloigh. Ar ni toebh rem n*ert* fein dorat*us* na doberim *acht* is edh ro ghell*abhur*-si da*no*, ga*c*h eicendail budh ail damh do thab*air*t ar an *cuiced* gan chath, gan chomlu*nn* uaim-si doibh *acht* an eic*en* dob*er*thai-si forro no gu nam toire-sa mu riar cu h-ait a mbeinn ".

52. Ra dhichelsatair iarsin uis*gi* in cuicidh uili *acht* in cutraime no foghn*ad* do Chor*mac* 7 da *sluagh*, 7 ni raibhi dicheilt doibh-sidhe forro. *Ocus* d*ano* tucsat tart 7 ita ar lucht in cui*cid* uili iter daine 7 almhai 7 innile. Ro cuinghedh in cain iarsin o Chor*mac* 7 ni tuc*a*dh do. Is e ní arroimpaset fir M*u*m*han* iarsin, uair nach scemnta nó sirthi doghnidh Cor*mac* : loimm 7 ass 7 medg do thab*air*t cuca o a muindteruibh a ngach in*a*d a mbitis. Ro hinnis*ed* do Chor*mac* sin 7 ro raidh fria draidhibh : " Cidh dia ndingnet fir M*u*m*an* aitidiu*gud* damh-sa gin gu faghbhat u*isge* cein fogabhut ass 7 loim 7 medg ?". — "; Ni duilghi lin-ni ", ar siat, " a llacht do breith o na buaibh inat na hus*gedha* do dhiclith ar na sloghuibh ". *Con*adh ann-sin r*u*csat a lacht o na buaibh. *Ocus* d*ano* t*u*cs*a*t tart for ech*aibh ocus* cairibh 7 buaibh 7 ar uilibh innilib in *cui*cid. *Ocus* cia m*a*d idir sloghaib in cuic*i*d uili no betis ní mo do boghéimn*igh* 7 do śitrigh 7 do sreodhfadaigh doghendais almhai in *cuicid*.

53. Ro cuinghedh in chain iarsin o Chor*mac* 7 ni tucadh do. Is e ni doronsat fir M*u*m*han* iarsin, fuil do lec*u*d as a n-almhaibh 7 as a n-innilibh 7 a tabuirt i leastraibh 7 a tabairt cuca i featanaibh. *Ocus* is *edh* roghnitis, drucht do tinol g*a*cha madanraidh 7 a chur triasin fuil 7 a lecud aml*aidh* sin [174 b] no gu nd*er*n*ad* linnfuil de 7 a h-ol iarsin tria cuisleannaibh 7 tria fedanaibh. Cidh tra ro fannuige*adh* iat-som de-sin 7, ro l*e*thnuighset a tengtha 7 ruc[oi]dh a n-urlabra uathaibh act r*u*c a luth 7 a lathar, ruc a nert 7 a tract 7 a seitir uaidibh, conadh ar eicin do thuicedh nech dibh ní do irlabhra ó a chele.

54. O ro rath*aigh* Fiacha a mbeith ar bru bais 7 ecca 7 oi-g*e*da fon n-inn*us*-sin do raid friu : " G*a*ch recht co h-eicin ", ar se, " deall*uighter* dhibh fein 7 g*a*ch ni ro chuin*igh* Cor*mac*

vince, sans que j'aie à livrer bataille ni à combattre contre eux; il suffirait, disiez-vous, des fléaux dont vous les accableriez, jusqu'à ce que l'objet de mon désir me soit apporté au lieu même où je me trouverais ».

52. Les druides cachèrent alors les eaux de toute la province, excepté la quantité nécessaire à Cormac et à son armée, qu'ils ne cachèrent pas. Toute la population de la province fut alors en proie à une soif dévorante, gens, troupeaux et bétail. Cormac demanda alors le tribut et ne l'obtint pas : voici à quoi eurent recours alors les gens de Munster, du moment que Cormac ne commettait ni déprédations ni ; ils se firent envoyer du lait de chez eux dans chaque endroit où ils se trouvaient. Cormac en fut instruit et dit à ses druides. « Comment les gens de Munster se soumettraient-ils, bien que privés d'eau, aussi longtemps qu'ils auront du lait ? » — « Il ne nous est pas plus difficile », dirent-ils, « de tarir le lait des vaches que de priver les armées d'eau ». Et là-dessus ils tarirent le lait des vaches, et assoiffèrent les chevaux, les moutons, les bœufs et tout le bétail de la province. Et quel que fut le nombre de toutes les armées de la province, tous les troupeaux de la province ne faisaient pas un moindre tapage, en beuglant, hennissant et s'ébrouant (?).

53. Cormac demanda ensuite le tribut, et on le lui refusa. Et voilà ce que firent les gens de Munster : ils saignèrent leur bétail et leurs troupeaux, ils mirent le sang dans des vases, et se le firent envoyer dans des tuyaux. Et, de plus, ils recueillaient la rosée chaque matin, la mélangeaient avec le sang, et l'y laissaient ainsi jusqu'à ce qu'il s'en formât une sorte d'eau sanglante, qu'ils buvaient ensuite à travers des chalumeaux et des tuyaux. A ce régime ils s'affaiblirent, leur langue gonfla, ils perdirent la parole, ils perdirent la force et l'énergie, ils perdirent entièrement toute vigueur, si bien que c'est à peine s'ils pouvaient se comprendre les uns les autres, quand ils parlaient.

54. Quand Fiacha constata qu'ils étaient sur le point de périr de cette façon il leur dit : « Nécessité n'a pas de loi ; qu'on envoie de votre part vers Cormac (?) ; tout ce qu'il réclame,

7 ima tainic o bic gu mor, tabhur do ". Do cuas uaidib iarsin do saichtin Chor*maic*, 7 do raidh in tecta : " A Chor*maic* ", ar se, " g*a*ch ní uma tanacuis o bhic cu mor, dob*er*thar d*uit* ". Do eir*igh* borrf*a*d 7 dium*us* romor a Cor*mac* 7 a maithibh L*ethi* Cuinn de-sin 7 do raidset fria Cor*mac* : " Ní ra gaibt*er* feibh na ferunn ", ar siat, " on righ gheb*us* in chain-sin o n*a*ch t*u*cadh dhó co Temhr*aigh* hí, no gu t*ar*dtar ní bh*us* ail 7 b*us* inbail 7 b*us* anduthcha 7 b*us* airrius ar in *cuiced*-sa gu b*rath* a n-inad a imluaidh o a tigh ", ar ro ba doigh leo-som n*a*ch ar ben sluagh no dlig*eadh* in ro chuinn*igh* Cormac gin gu t*u*-cadh sluag*ad* f*air* dia cuingid.

55. *Ocus* ro thog*a*d acu-san in ail 7 in anduthcha dobertha ar an cuicedh ar aen risin cain úd 7 a rochtain dho dia thigh. *Ocus* as í anduthcha ro tog*a*d ann : biadh budh ingant*a*ch 7 budh ingnathach do thab*air*t in g*a*ch raithe o g*a*ch righ abhus da g*a*ch righ budh thuaidh 7 o gach righdamna abhus da gach rigdamna b*udh* t*huaidh*, 7 o gach oicthighernd abhus da g*ach* oictigern b*udh* t*huaidh* 7 mac *nó* i*ngen* gach fir ibhus i laimh gach fir b*udh* t*huaidh* frisin cain-sin do chomal*laimh* 7 intan nach fuighthe sin o gach fir ibhus a mhac *nó* a i*ngen* do mharb*ad* 7 gial nua dara eisi 7 in biadh do ic iarum. *Ocus* da*no naomhad* g*a*cha tor*aid* no fasfudh i crich M*uman* d'idhnacul b*udh* t*uaidh* gan dul a n-airiumh chána ná smachta.

Tancatar t*ech*ta Cor*maic* rissin. *Ocus* ro foemhadh ac feraibh M*uman* in cain-sin ciar forlunn ar mhet [174 b 2] na heicne i rabhutar.

56. Intan tra ro bhatar Dairine 7 Dergthine isin ghabhadh-soin is and do riacht athair m*ath*ar Fiach*ach* Mull*ethain* isin mórdhail cuca, .i. Dil m*ac* Da Creca o ata Druim nDil isna Deisibh, 7 o atat Crecraig*e* na hEir*enn* 7 do ghabh Fiacha

et qui fait l'objet de son expédition, des plus petites choses aux plus importantes, qu'on le lui accorde ».

On alla trouver Cormac de la part des Munstériens, et le messager dit : « Cormac, tout ce que tu es venu demander, des moindres choses aux plus importantes, te sera accordé ». La colère et l'orgueil le plus excessif s'emparèrent à ces mots de Cormac et des nobles de Leth Cuinn, et ceux-ci dirent à Cormac : « Puisse le roi qui recevra ce tribut n'accepter ni honneur, ni domaines (du moment qu'on ne lui a pas apporté ce tribut à Tara), mais qu'il inflige d'abord, à cette province des servitudes humiliantes, excessives, indignes
et éternelles, pour l'avoir contraint à quitter sa résidence ». Car il leur semblait que ce que réclamait Cormac lui était dû sans qu'il eût besoin de recourir aux armes et sans qu'on lui imposât une expédition pour le réclamer.

55. Et ils firent alors le choix de conditions honteuses et indignes à imposer à la province, en sus du tribut déjà réclamé, qu'on devait apporter à Cormac dans sa résidence. Et voici en quoi elles consistaient : tous les trois mois chaque roi du Sud de l'Irlande devait envoyer à chaque roi du Nord les provisions de bouche les plus excellentes et les plus rares ; et de même chaque prince du Sud à chaque prince du Nord, chaque seigneur du Sud à chaque seigneur du Nord ; chaque habitant du Sud devait remettre son fils ou sa fille au pouvoir d'un habitant du Nord, pour garantir l'acquittement du tribut ; que si un habitant du Sud manquait à s'acquitter, son fils ou sa fille serait mis à mort, un nouvel otage fourni et les provisions livrées. De plus, le neuvième de toutes les récoltes de Munster devait être envoyé dans le Nord, sans entrer en ligne de compte quant au tribut et aux autres obligations.

Les messagers de Cormac vinrent proposer cela. Les gens de Munster consentirent à ce tribut, tout écrasant qu'il fût, si grande était la détresse dans laquelle ils se trouvaient.

56. Comme les Dairine et les Dergthine se trouvaient dans ce danger, le grand-père maternel de Fiacha Muillethan vint les trouver à l'Assemblée générale. C'est de lui, Dil mac Dacreca, qu'est nommé Druim Dil dans les Deisi, et c'est de lui que des-

ar a acall*amh* 7 do raidh : " Caidhi bar ndraidecht-si, bur ndraidhe*cht* in l*eithi*-sea intan na h*e*tuidh furt*acht*, na foir*id*in, forne isin gab*a*d i tam ". " Ni thic dhín, " ar Dil ". " Fort a con*ai*ngeel [1] ", ar F*iacha*, " ar, gen gu tis*e*d dhibh *acht* u*isge* namma do thabairt duin, ni aomhfamais in cain úd cein no b*eth* nech i mbeth*aid* isin *cuiced*; *ocus* in bhfetrais bhós", ar se "nech aile isin *cuiced*-sa dia ti*sed* ar bhfoir*id*hin ? " " Ni fetar amh", ar Dil " *acht* mene thi*sed* dott oidi-fein, do Mhogh Ruith, ár is ra laimh-sidhe doron*us*-sa h'altram-sa. *Ocus* da*no* is é ro thairngair dait-si in la rot rucadh in forbhuis i ta L*eth* Cuind fort aniu 7 ni thic do neach h'foiridin muna thi dhesiumh ár is i Sith Cairn Breacnatan, ic Ban Buanainn, bandrai *ingen* Dergdhual*aigh* ro foghluinn Mogh Ruith foghluim na *seacht* ceidbliadhan. *Ocus* da*no* ni fuil i Sidh *ná* gan Sidh ib*hus* na thall draidh*echt* n*a*ch derna, ar ni dhech*aid* duine *con* a churp d'feruibh Ei*renn* d'fogh*luim* draidh*echt*a a sidhuibh, acht Mogh Ruith. Acht cena ni dhigne gan loig*hideacht* mor, ar ni ro hairichleadh do dochm*us* na dh' anoir na d'fiadhuch*uid* anallana 7 ní tucsabar dia bur n-oidh he.

57. " Ga luaighidh*eacht* is doich lat-sa do, chuinghidh dho ?" ar Fiacha. " Ro ba doich lim, " ar Dil " ailgeas criche 7 feruinn dó, ar is iar gcul 7 is cumang lais in baile i tá .i. Inis Dairbre ". " Dá [2] ar mbreit*hir* ", ar siat " gidh in treas ri bh*us* ail dho do bheth uadh for Mum*ain* co brath, doberthar dho, gin gu t*u*cadh d'foiridin dun *acht* us*ge* nama. Adubratar fir M*umhan* ra Dil : " Datraei ben*nacht* ", a*r* siat, 7 eirg ris sin 7 fiar*fuig* do Mogh Ruith ind etfa [175 a] foir*id*in 7 da n-eta beimit-ne uili fo chís 7 chain do-fein 7 d'fir a inuidh n-a dhiaigh, da mac 7 da ua 7 da iarmhua 7 a br*eth*-fein do fair sin gin gu t*u*ca dun acte inní dá bhfuil foir*nd* do dingbhail dín ".

1. Cette phrase énigmatique se retrouve, à peu de chose près, § 89.
2. Lire *dar*.

cendent tous les Crecraige d'Irlande. Fiacha lui adressa la parole et lui dit : « Où est donc votre science magique, où est la science magique de l'Irlande du Sud, ô vous qui ne savez nous aider ni nous secourir dans le danger où nous sommes ? ». — « Nous nous n'y avons pas réussi », dit Dil. — « C'est bien le moins » dit Fiacha. « En effet, quand bien même vous n'auriez réussi qu'à nous fournir de l'eau, nous ne nous serions jamais soumis à ce tribut, tant qu'il serait resté un homme vivant dans la province. Connais-tu », dit-il, « personne d'autre dans cette province qui pût nous tirer d'affaire ? » — « Je ne sais », dit-il, « à moins que ton propre précepteur, Mogh Ruith, n'y parvienne. C'est avec son aide que je t'ai élevé. D'ailleurs c'est lui qui t'a prédit, le jour de ta naissance, que Leth Cuind t'assiègerait, comme cela se produit aujourd'hui, et personne n'est capable de te secourir, si lui n'y parvient, car c'est à Sidh Cairn Breacnatan, avec Ban Buanainn, la druidesse, fille de Dergdhualach, que Mogh Ruith a acquis la science des sept siècles. Et il n'y a point de sortilèges qu'il ne puisse accomplir ou à l'extérieur ou à l'intérieur du « Sidh [1] », de ce côté-ci ou de l'autre, car nul, parmi les habitants d'Irlande, n'est allé en chair et en os, apprendre la magie dans les domaines des fées, excepté Mogh Ruith. Cependant il ne fait rien que pour une récompense élevée, car il n'a été jusqu'à présent ni ..... ni honoré et bienvenu, et vous ne vous êtes point soucié de lui ».

57. « Quel genre de récompense penses-tu qu'il désirerait obtenir ? » dit Fiacha. « Il me semble », dit-il, « qu'il désirerait un domaine et un terrain, car le lieu où il vit, Inis Dairbre, est bien retiré et bien exigu à son goût ». — « Sur notre parole », dirent les gens de Munster, « même s'il demande qu'un roi de Munster sur trois soit choisi parmi ses descendants, et cela à perpétuité, on le lui accordera, sans lui demander d'autre secours que de nous fournir de l'eau ». Et ils dirent à Dil : « Nous te rendons grâce ; pars pour cette ambassade, et demande à Mogh Ruith s'il peut nous porter

1. Le terme *Sidh* « tertre, mont », mais aussi « domaine des fées » n'est guère traduisible.

58. Do·chuaidh roime iarum Dil i cenn ṡeda 7 imth*echt*a cu riact cu Dairbre 7 o rainic ro bendach do M*ogh* R*uith* 7 do ferastar M*ogh* R*uith* failte fris 7 atb*er*t : " Canas tic Dil ? " ar se. " As Sleibh Cind Cl*aire* ", ar se, " in bhaile ita *cuic*id M*uman* um Fhiach*aigh* ". " *Cinas* atathar annsin ? ", ar M*ogh* R*uith*. "Is olc atathar and gud dalta-sa, " ar Dil. " Cidh ón ? " ar M*ogh* R*uith*. Do innís Dil iarum na h-ildraid*hecht*a 7 na h-ileicne roi merset draithe Cor*maic* orro, *ocus* da*no* Corm*ac* i forbuis a n-ardchnoc draidh*echta* osa cinn ac noug*udh* a chisa 7 a chana fein orro. " Cidh ma tancais-si fris sin ? ", ar M*ogh* R*uith*. " Ni *ansa* ", ar Dil, " fir M*umam* rom cuiristar dot accall*aimh*-si 7 da fiafr*aigidh* dhid in etfa a bhfoir*id*in 7 da tis*ed* did sodh a ndraidh*echt*a forsin luct úd, cach sochar do crich 7 do thir 7 do thalm*ain* b*us* ail duid rat fia. *Ocus* gidh edh budh ail d*uit* g*ach* treas rí tre bithu betha uait for Mhum*ain* no raghadh duid ".

59. " Nuchun edh amein na budh dual damh righe do gha-b*ail*. *Acht* ni hedh ro chuineghuinn forro, gidh doneinn a bhfurt*acht* 7 is doigh n*ach* fuil dibh sin eicean n*ach* soidh-finn-sea dib, uair ita briathar mh'oidi-se, .i. Shimoin m*eic* Guill m*eic* Iarguill, 7 Pe*tair* ris na soeidfid*er* orum mo dana cein bear beo ".

" Apair da*no* ", ar Dil, " mad ghebhe do laimh foir*id*in forro cia loighidh*eacht* 7 cia comha chuingi ".

60. " Ni *ansa*, " ar M*ogh* R*uith*. " Ced mbo mbóthana mblaithedrocht mbleaghain ; *ced* muc mucclasa ; *ced* ndamh ndaimhghnímha ; ced n-ech n-echerma ; *coica* leann caine-droct cliatha ; in*gen* fir *no* dhara fir bus ferr thoir do *crud* [1]

1. Lire *do chruthradh*.

secours, et s'il le peut, nous serons tous soumis à tribut et à redevance envers lui et envers son successeur après lui, son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils, et accorderont tout ce ce qui lui plaira en sus de cela, sans rien lui demander en échange que de nous délivrer d'un seul des fléaux qui nous accablent ».

58. Dil se mit alors en route et parvint à Dairbre. Aussitôt arrivé il salua Mogh Ruith et Mogh Ruith lui souhaita la bienvenue. « D'où vient Dil ? » dit-il. « De la montagne de Cenn Claire où la province de Munster est réunie autour de Fiacha ». « Comment cela va-t-il là-bas ? » dit Fiacha. « Cela va mal pour ton élève », dit Dil. « Comment cela ? » dit Mogh Ruith. Dil lui raconta tous les sortilèges et les fléaux dont les druides de Cormac avaient accablé les gens de Munster, et comment, les dominant du haut d'une colline druidique où il était campé, il leur réclamait un tribut. « Quel est le but de ta démarche à ce sujet ? » dit Mogh Ruith. « C'est bien simple, » dit Dil, « les gens de Munster m'ont envoyé pour m'entretenir avec toi, et te demander si tu pourrais leur porter secours ; au cas où tu pourrais retourner leurs sortilèges contre leurs adversaires, on t'accorderait toute concession de terre et tout domaine qui te plairait. Bien plus, si cela peut t'être agréable qu'un roi de Munster sur trois soit choisi parmi tes descendants à perpétuité, on te l'accordera ».

59. « Ce n'est pas que je n'aie aucun droit à exercer la royauté. Cependant ce n'est pas là ce que je leur demanderai si je leur porte secours ; je ne pense pas qu'ils soient affligés d'aucun fléau dont je ne puisse les délivrer, car mon maître Simon mac Guill mac Iargaill, ainsi que Pierre, m'ont promis que je n'échouerais jamais dans mon art, tant que je vivrais ».

« Dis moi », dit Dil, « quel salaire et quel présent veux-tu, si tu te charges de leur porter secours ? »

60. « C'est bien simple », dit Mogh Ruith : « cent vaches du cheptel à la robe éclatante et blanche, donnant du lait ; cent porcs bien engraissés ; cent bœufs fort travailleurs ; cent chevaux de course ; cinquante manteaux beaux, blancs et moelleux ; par-dessus le marché, la fille du premier seigneur de l'Est, ou celle du premier après lui, pour me donner des enfants,

cloinne damh ria, daigh am soer*clann* om aithribh, cur bat saer*clanna* mu cl*an*na oa maitribh, gu rup rem cl*ainn* samhailter cech ogthigernd soer ar soerclan*nacht* ; taisigh*eacht* marcsl*uagh* rig M*uman*, [175 a 2] ar daigh cu rab alladh righ coicidh ar fear mh' in*uidh* do g*res* 7 ni gebhtar ris tria bhithu, act gu ra comalltar frium-sa g*a*ch ní gealltar dham ; fer comhairli 7 sanais uaim ag righ M*uman* 7 dia nd*er*ntar a comairli sidhe biaidh buaidh furre ; a mheath, *nó* a éc da n-innisi do neoch aili in run ro cluin se ocon righ *acht* mar bhas maith lais in righ ; dala do thab*air*t dom śil 7 triar i frithchetfaidh in righ 7 fer a lamha deise 7 mu ragha do thir Mhum*an* do thabairt damh, am-ar thimcillfit mu ghille ind oen ló, gan maer, gan etarla gan urlamhus righ M*uman* ar an bhferann si*n* tria bithu, gan ghiall do ghab*ail* ar fir mh' inaidh *acht* a eachlasc dara eis *nó* glac righ M*uman* d'iadhadh um cael a choisi. *Ocus* nuchon aithnim-si dom śil merbhe na m*etacht* do dhenamh *acht* atberim riu dul i sochraide righ M*uman* i cath 7 i comlunn dar cenn bend*achta* 7 chomallta friu a loighidh*echt*a. Dia tardthar *immorro* dhamh-sa sin toet Mogh Corb m*ac* Corm*aic* Chais m*eic* Oililla Oluim 7 Donn Dairine 7 maithe M*um*an arcena dar cenn choicidh M*uman* 7 gabhat forro a comalladh-sin 7 rag*a*t-sa leo fesin. *Ocus* asb*ert* mu briathar *co n*dingeb-sa in eicin-sin dibh "

61. Tainicc Dil ris-sin aniar cu ro*acht* co Claire, ait i raibhi Fiacha cu sloghu Mum*an* uime. Gabs*a*t ann-sin fir M*uman* oc iafraighidh meisnigh an druadh 7 ba beg la cach a ghuth. Ra indis Dil meisn*each* in druadh 7 a loighid*heacht* 7 a chura dhoib. " Dobertar do-sum sin uili ", ar fir Mum*an*. *Ocus* ro coimeirigset na cu*ir* 7 ro naisc*set* ar feruibh M*umhan* immá

car je suis moi-même bien né par mes pères, et veux que mes descendants soient bien nés aussi par leur mère, si bien que c'est par comparaison avec ma race qu'on jugera de la noblesse des jeunes chefs de noble race ; la première place dans les défilés des troupes du roi de Munster, de façon que mon successeur ait à perpétuité le rang de roi de province, et qu'on n'enfreigne jamais cette condition, mais que l'on accomplisse à mon égard tout ce qu'on m'a promis ; que le roi de Munster choisisse son conseiller et confident dans ma descendance ; si l'on suit ses conseils, ils assureront la victoire ; s'il répète à qui que ce soit le secret que lui aura confié le roi, sans l'aveu de celui-ci, qu'il soit destitué ou mis à mort : que l'on donne à mes descendants l'accès aux assemblées(?), que les trois hommes qui siègent en face du roi soient choisis parmi eux, ainsi que celui qui se tient à sa droite. Que l'on me donne, d'une terre de mon choix en Munster, la superficie dont mes serviteurs pourront faire le tour en un jour, sans que les rois de Munster puissent jamais avoir des représentants, prélever des otages ou exercer une suzeraineté sur cette terre, et sans qu'on puisse demander à mon successeur d'autre garant que son fouet laissé à sa suite, ou de fermer sur sa cheville la main du roi de Munster. Je ne sache pas que ma race ait jamais fait preuve de faiblesse ou de lâcheté, mais je leur recommande de faire alliance avec le roi de Munster et de combattre pour lui, afin de l'obliger et de reconnaître sa fidélité à s'acquitter envers eux du salaire (à moi promis). Si l'on m'accorde tout cela, que Mogh Corb mac Cormaic Cais meic Oililla Oluim, ainsi que Donn Dairine et les autres nobles de Munster viennent me trouver au nom de la province de Munster et qu'ils garantissent l'accomplissement de ces clauses. Je partirai en personne avec eux, et, sur ma parole, je les délivrerai de ce fléau ».

61. Là-dessus, Dil alla vers l'Est, jusqu'à Claire, où les armées de Munster étaient réunies autour de Fiacha. Les Munstériens lui demandèrent quelles étaient les intentions du druide, quoiqu'ils n'eussent plus qu'un souffle de voix. Dil leur fit connaître les intentions du druide, le salaire qu'il réclamait, les garants qu'il avait désignés. Les gens de Muns-

righ a comallamh dar a cenn 7 ro chomluidhset imth*eacht* ar cend an righdruadh.

62. O rancatar tra co Dairbre ro feradh f*ailte* friu 7 ro bui reir freastail 7 fritholmha ar a cinn, ar ba deimhin la M*ogh* R*uith* co ricfaitis. *Ocus* ro ghabh M*ogh* R*uith* ar a bhfosd*ad* 7 ro gabhsat-so*m* ga obadh 7 ro raidset : " A fir sochair " ar siat "[175 b 1] 7 a chul urbhaidhi, is mor in gab*a*d i dtát fir M*uman* 7 recuid a leas a bhfoiridin 7 gach ar chuingis ataim-ne ra a aiśu*dhudh* 7 ra comall*adh* d*u*it 7 naisc foirnd ". " Naiscfet-sa ", ar se " 7 ni raghum gu muchu lai imar*ach* ". Batar ann-sin ar cainf*r*eastail 7 frithol*amh* 7 gab*hus* M*ogh* R*uith* occ gair-diug*ud* forro 7 oc iafraighidh scel dibh. *Ocus* do raidh in rethoi-re*c*-sa 7 do fre*a*ga*ir* M*ogh* C*orb*.

" Sceul do chein, cluinntir libh . . . ".

As a aithle-sin ro gab M*ogh* R*uith* oc iaf*r*aighidh na com-lunn 7 ina torchuir isna comlunn*aibh* 7 ro innis Mogh Corb dho uili : " Trom amh linn sin ", ar M*ogh* R*uith*, " *ocus* da [1] ar mbrei*thir*, " ar se ", dia n-edam-ne toeth dias ann cech fer dib-sin 7 toeth fuille*d* fair 7 toeth in coicer dor*a*t in ardai-nicin [2] sin ar an *coiced* ".

63. Gabs*a*t ann-sin co mucha lai ara barach. Is ann-sin do raid M*ogh* R*uith* ra a dalta .i. ra Ceannmhar a thaichim conaire do thab*a*irt chuigi .i. a da dhamh chuana choilgdirghiu as Sleibh Mis .i. Luath Tren 7 Loth Lis 7 a charpat caemh curata [175 b 2] cairthind cona feirtsibh findruine, con im*ead* gheam corrmhocuil, guna coml*eth*ibh glaine 7 ba comhsolus la 7 aghaidh don lucht no bidh ann. *Ocus* a cholgdeut dru-mannglas 7 a ghoithne umaidi 7 a dha śl*eig* cruaidi coicrinne gu cranduibh suarcaibh sodhibhraicthe ; co semannaibh fithe findruine ; con a seich*id* tairb maeiluidir i bhforfairsiung a carpait ar sesaibh 7 sliastaibh fai. Guna sochraite śluaghaidh

1. Lire *dar*.
2. *Ardainicin*, composé de *ainicin*, cf. § 45.

ter accordèrent tout : les garants se levèrent et s'engagèrent pour les gens de Munster réunis autour de leur roi à assurer l'accomplissement du contrat qu'ils allaient conclure en leur nom ; ils se mirent en marche pour aller trouver le roi-druide.

62. Lorsqu'ils arrivèrent à Dairbre on leur souhaita la bienvenue et l'on était prêt à les servir et à les traiter, car Mogh Ruith n'avait aucun doute qu'ils ne vinssent. Mogh Ruith se mit en devoir de les retenir et eux de décliner son invitation, disant : « O protecteur, tête très chère, les gens de Munster sont en grand danger et ils ont besoin de secours ; nous venons pour t'offrir tout ce que tu demandes et exécuter nos promesses ; il ne te reste plus qu'à conclure le contrat avec nous ». « Je le conclurai », dit-il, « mais nous ne partirons pas avant demain matin à la première heure ». Ils restèrent là, bien servis et bien traités, et Mogh Ruith se mit à festoyer avec eux et à leur demander des nouvelles, et il dit cette rhétorique dont Mac Corb lui fournissait les réponses : « »

Mogh Ruith s'informa ensuite des combats livrés et des pertes éprouvées dans ces combats, et Mac Corb lui raconta tout : « Nous en sommes désolés », dit Mogh Ruith, « et, sur notre honneur, si nous le pouvons, deux hommes périront pour chacun d'eux... et d'autres avec eux, et les cinq périront, qui ont attiré cette calamité sur la province ».

63. Ils demeurèrent là jusqu'au lendemain à la première heure ; c'est alors que Mogh Ruith dit à son élève, Cennmar, de lui amener son équipage de voyage : ses deux bœufs nobles, rapides comme le glaive, venus de Sliab Mis et qu'on appelait Luath Tren et Loth Lis, son beau chariot guerrier de sorbier aux brancards de bronze blanc, tout incrusté d'escarboucles, aux portières de cristal, tel que la nuit paraissait aussi brillante que le jour aux gens qui s'asseyaient dans le char. Il y avait aussi son sabre à poignée d'ivoire, dur et bleu, ses lances de bronze, ses deux javelots aigus à cinq pointes, aux bois commodes et aisés à lancer, portant rivets de bronze blanc tressés (?) ; une peau de taureau brun sans cornes s'étendait sur toute la largeur du chariot, sur les bancs, et sur ses cuisses. Autour de lui se tenait l'escorte qui l'accompagnait dans

lais .i. *tricha* ar *ced*, amhuil asbert Cormac m*a*c Cuill*eannain* :

" Ba forneirt a thegl*ach* o theighedh for set
im charpat in righ druadh *tricha* fer ar ced ".

64. Ro coimeirighs*e*t iarsin 7 tancatar rompa am*a*ch 7 ro bhui M*ogh* R*uith* oc miniug*hudh* dia dhalta g*a*ch neith amhl*aidh*-so 7 asbert :

" Cingthe, a Cennmhair choscu*r*uigh . . . doclodh ".

Gabsat rompa iardain i cend ṡeda 7 imthechta 7 dochuaidh M*ogh* R*uith* in a charpat. *Ocus* do raithset na maithe sin ris : " Cia thoghfas crich 7 ferann duit ", ar siat. " Ni do neoch erbabhat-sa sin eidir ", ar M*ogh* R*uith*, " *acht* damh fein. *Ocus* tabhur úir gach tíri dara ragh dhamh 7 finnubh for a boludh an crich bús fearr dhibh 7 thoghf*a*t in crich-sin ; ni thiber aithber [176 a 1] ar neach *acht* oram fein gidh maith gid olc hi.

65. Tancatar rompa gu Glinn Bethbhe i crich Corcoduibhne 7 rucadh úir Bethbha chuigi 7 t*u*c a bolud fo a ṡroin. *Ocus* atb*e*rt in rethorhec ic a dichur. " A Bethbe . . . ".

" Nucan í-so crich gebut-sa dar cenn mu loighidh*echta* ". " Nucon falair*feter* fort eidir ", ar siat :

Tancatar rompa iarsin cu Crich Eogun*achta* Corcoduibhne Ciarr*aige*. *Ocus* tucadh a huir dho 7 nis ra ghaibh 7 do raidh in reth*orec* oca dichar. " Conchenn Cuachbel . . . ".

" Ni gebh-sa so ", ar se. " Ni ragha fort eidir ", ar siat. Tancatar rompa iarsin cu hAes Cuile 7 co hEalla 7 t*u*cad úir in da crich dhó 7 do raidh in ret*horec* ic a ndichur : " Cuile bega . . . ».

Tancatar rompa gu Crich Cairiche, risin abar Muscraidhi Fheaga aniua 7 t*u*cadh uir na crichi-sin do, 7 do raid aca dic*ur*. " Tir mhin ainmhin . . . ".

" Ni ghebh-sa on, " ar se, " 7 ni ṡiruighiuibh mo braitre, uair foghebhut nech aili dia sarug*ud* ". Tancadar rompaiarsin cu Tech Forannain Fhinn, frisin abar Cenn Abhrat inniu. " Nuchan as-so ragat-sa ", ar M*ogh* R*uith*, " cu ra toghthar mu crich 7 m'ferand, ar ni ar rochtain cusan sluagh ro etfad crich na ferann do chuingidh forro . Tucad cuigi-sin ann-sidhe úir Cliach Mail mheic U*gaine* a Min-Mairtine Muman. *Con*udh ann asbert oca tuarascbhail 7 oca hobadh.

ses expéditions, au nombre de cent trente, comme le dit Cormac mac Cuilleannain :

« Une forte escorte entourait le chariot du roi-druide lorsqu'il se mettait en route : cent trente hommes ».

64. Ils se levèrent ensuite et partirent, et Mogh Ruith expliquait à son élève toute chose, comme suit, en disant :

« Marche, Cennmar le victorieux, etc. ».

Ils se mirent alors en marche et Mogh Ruith monta dans son char. Et les seigneurs (de Munster) lui dirent : « Qui te choisira ton domaine et ta terre ? » — « Je ne m'en remettrai pour cela à personne qu'à moi-même, » dit Mogh Ruith. « Qu'on me donne de la terre de chaque pays où je passerai, et je découvrirai, rien qu'à l'odeur, quel est le meilleur domaine, et je le choisirai ; si bien que, que la terre soit bonne ou mauvaise, je ne pourrai m'en prendre qu'à moi-même ».

65. Ils allèrent jusqu'à Glenn Bethbhe dans la région de Corco Duibhne et on lui apporta de la terre de Bethbhe, et il en huma l'odeur ; il dit cette rhétorique, en la refusant : « O Bethbhe, etc. ».

« Ce n'est pas ce domaine que je prendrai pour mon salaire », dit-il. « Nous ne chercherons pas non plus à te l'imposer », dirent-ils.

Ils allèrent ensuite jusqu'à Crich Eogunachta dans le Corco Duibhne en Kerry. On lui donna un peu de cette terre, et il ne la prit pas et dit cette rhétorique en la refusant : « ... ».

« Je ne prendrai pas cette terre » dit-il. « Elle ne viendra donc pas en ta possession », dirent-ils.

Ils poursuivirent alors jusqu'à Aes Cuile et Ealla, et l'on donna de la terre de ces deux contrées à Mogh Ruith, et il prononça cette rhétorique en les refusant : « ... ».

Ils allèrent à Crich Cairiche, aujourd'hui appelé Muscraidhi Fheaga ; on lui donna de la terre de cette contrée, et il dit cette rhétorique en la refusant :

« Terre douce et dure, » etc.

« Je ne la prendrai pas », dit-il, « et je ne dépouillerai pas mes frères, du car ils trouveront quelqu'un d'autre pour les dépouiller ». Ils poursuivirent jusqu'à Tech Forannain Finn, aujourd'hui Cenn Abhrat. « Je ne quitterai pas ce lieu », dit

" Cliu chathach ".

" Inathar galair Mum*an* sin, " ar se, " 7 belach bodhbha 7 aircne. Ní gheb-sa eiter. *Ocus* dano bidh mach*uiri* nachtan cin cu pedh inniu [1] ".

66. Tancas uadaibh-sium iurdain ar cenn úire Chorrchaille Meic Con, .i. Cailli Menne m*ei*c Erca m*ei*c Degadh frísín abar Firmhaighi inniu. Is aire atb*er*tar Cailli m*a*c n-Eirc ris, ar ro bhatar a mheic ann. .i. Menne m*a*c Erca 7 Uatha m*a*c Erca 7 Ailbhe m*a*c Erca. Ainm ele do Firmuighi Méne, ar imut a mianaigh isna sleibibh fileat imbe 7 da*no* cloch mhein in g*a*ch ghurt ann bheos. Ainm ele dho, Corr Cailli meic Con, ar rob é ruidlius Cl*ainne* Dairine, 7 is ann ata Ros*a*ch na righ 7 is ann ro bhai M*a*c Con no gu tuc*a*dh Cath Cinn Abhratt.

Rucudh chuigi-sium iar*um* úir na c*ri*chi-sin 7 ro raidh na briathra-sa oc a tagha.

" Sliab um figh. figh um magh ".

67. Ro faem-som tra in tir-sin 7 asb*er*t ra clannaib ag tab*air*t a teasta .i. coimhneimh inntibh 7 comchonnailb 7 comthuaichlius fria nathrachuibh etorra-sein, ar is aml*aid* bít-sein 7 nai nathr*a*cha dib oc doth isin n-aoinnit 7 as i lianchaire bís etorra cu n*a*ch mo leasaighius g*a*ch naithir dibh in t-en b*e*ri*us* fein ina g*a*ch en archena bis isin nit. " Is aml*aidh*-sin erbaim-si dom claind a mb*eth* i n-aeingnim 7 cein bheth aml*aidh* ní b*é*ra crich

1. Sans doute faut-il voir ici une allusion à la destruction des forêts du Munster central par les feux druidiques, racontée § 115.

Mogh Ruith, « avant d'avoir choisi mon domaine et ma terre. Car ce n'est pas une fois de retour près des armées que je pourrai leur demander terre ou domaine ».

On lui apporta alors de la terre de Cliu Mail meic Ugaine, dans Min Mairtine en Munster. C'est alors qu'il dit en la décrivant et en la refusant :

« Cliu guerrier », etc.

« C'est de là que naîtra la maladie qui dévorera le Munster », dit-il, « c'est le chemin de la dissension et du pillage. Je ne prendrai sous aucun prétexte ce domaine. Au reste cette plaine sera un jour un désert, quoi que ce n'en soit pas un aujourd'hui ».

66. De là ils s'en allèrent vers la terre dite Corchaille Meic Con, ou Caille Menne meic Erca meic Degadh (Caille de Mennè) que l'on appelle aujourd'hui Fir maighe. On l'appelle Caille mac nEirc, parce que les fils d'Erc y habitaient : Menne mac Erca, Uatha mac Erca et Ailbhe mac Erca. Son autre nom, Fir Maighi mene, s'explique par la quantité de minerai qu'on trouve dans les montagnes environnantes, car l'on trouve des morceaux de minerai dans chaque camp encore de nos jours. Un autre nom est Corchaille Meic Con, car il appartenait en propre au clan des Darine et c'est là que se trouve Rosach na Righ, où résida Mac Con jusqu'à la bataille de Cenn Abhratt.

On lui apporta alors de la terre de ce domaine et il dit ces mots en la prenant :

« La montagne autour du bois, le bois autour de la plaine, etc... ».

67. Il prit donc cette terre-là, et il conseilla à ses enfants, en leur faisant ses recommandations (?) d'être aussi venimeux intérieurement, et aussi affectionnés l'un à l'autre, et aussi rusés que des serpents ; car les mœurs des serpents sont telles que si neuf serpents couvent dans un même nid, ils sont si affectionnés les uns aux autres que chacun d'entre eux n'est pas plus affectionné à sa propre portée que ne l'est n'importe lequel de ceux qui sont dans le nid avec lui. « C'est ainsi que je veux que soient mes descendants, agissant de concert. Aussi longtemps qu'ils seront ainsi le pays environnant ne pourra

impaibh a n-imarcraigh 7 níis lemha nech *acht* in ní [1] foirgea airdri in coicidh ; ár ní ra daingnib eli dob*er*im-si toebh dhoibh, acht ra a *con*nailbhi fein eturra, 7 ra hemghibh mo chor 7 ra muinnteras sil Fhiachach. Intan da*no* na comallfa cach dibh fria cheile sin,is ann raghuid in lucht da tabhraim-si sochar aniu ar tairr mu cl*ainne*-sa, co mb*er*at a bhferunn uathaibh co mba hiar*aid* iat fein [2] ar inndith ragus forro ind, 7 con n-eipre in fer dona sleibibh impaibh " nach he-sud in tír i ra butar Fir Maighi seghdha ". Is airi atberair Fir M*aighi seghdha* dibh ar is eadh erbaim-si friu, ildana 7 seghdh*acht* acu 7 fer imarbhadha Mum*an* tria bithu ".

68. " An hí sin crich thoghai ? " ar siat — " As i, " ar sé. " Cia ragh*us* dia cuma 7 dia midhemhain na criche-sin dait ? " ar siat. " M*a*c caich a dhalta, " ar se, " 7 tiaghuid mo dhalta-sa ". Ocus batar ead na daltai .i. Muchet, dia ta Corco Muichit in Uibh Conaill 7 Bent, dia tat Benntraidhi fo Eirinn 7 Bui*r*ech dia tat Ui Buirigh i Crich Fossaigh moir i coiccrich Ua m*ei*c Caille 7 Ua Tassaigh, 7 Dil mor mac Da Creca o ata Druim nDil [176 b 2] 7 Crecraidhi fo Eirinn, *ocus* Ceannm-har a Chaire Comain a Cloenloch na nDeisi. Ro coimeirighset iarsin na gilli-sin 7 ro raidhset. " Cin*us* midfider in tir, a aidiu inmain ? " ar siat. " A hord ar an indeoin, " ar M*ogh* Ruith, " .i. o tha Figh in Uird a nOrbraidhi co hIndeoin is na Deisib. *Ocus* in mir o tha sruthanma na Tuadcaille frisin apar Gleann mBrighdi inniu, cusin rod da sileann sruth na nOi-th*in*(?) fo nGiusaigh nglais ngablanaigh renfas a caill ar Co-laem "

1. Nous traduisons comme s'il y avait *in ti*.

2. « Si bien qu'ils seront à chercher », c'est-à-dire « si bien qu'ils auront disparu ». Cf. un autre exemple de cette locution peu commune, § 3.

résister à leur nombre et nul ne leur tiendra tête, s'il n'est capable de résister au grand roi de la province, car je ne garantis leur prospérité que moyennant qu'ils observent trois conditions : vivre en bonne intelligence réciproque, s'en tenir au terme de mon contrat, et s'entendre bien avec la race de Fiacha.

« Si tous ne remplissent pas ces obligations mutuelles, c'est alors qu'interviendront les gens à qui je viens en aide aujourd'hui, pour le malheur de mes descendants ; ils leur prendront leur domaine si bien qu'ils disparaîtront entièrement, anéantis par le désastre qui s'abattra alors sur eux ; et un jour on dira devant les montagnes qui les environnent : « n'est-ce pas ici qu'habitaient les Fir Maighe imposants ? » — Et, voici pourquoi on les appellera ainsi : parce que je leur recommande surtout d'être généreux, et pleins de dignité et de combattre pour le Munster, à perpétuité ».

68. « Est-ce là le domaine que tu choisis ? » dirent-ils. « Oui », dit-il. « Qui ira tailler et délimiter ce domaine pour toi ? », dirent-ils. « L'élève d'un chacun lui tient lieu de fils », dit Mogh Ruith, « ce sont mes élèves qui iront ». Et ces élèves étaient : Muchet, d'où est nommé Corco Muichit dans le pays des Ui Connell ; Bent, de qui descendent tous les Benntraidhi d'Irlande ; Buirech, de qui descendent les Ui Buirich, dans la région de Fossach mor, dans la région limitrophe des Ui meic Caille et des UiTassaigh : Dil Mor, mac Da creca, de qui est nommé Druim nDil, et tous les Crecraidhe d'Irlande. Enfin Ceannmar, originaire de Caire Comain dans Cloenloch en Deisi.

Les jeunes gens se levèrent alors et dirent : « Comment délimiterons-nous la terre, très cher père ? » « A l'aide du marteau sur l'enclume », dit Mogh Ruith, « c'est-à-dire depuis le lieu où se trouve Fidh in Uird (le bois du marteau) en Orbraidhe jusqu'à Indeoin (l'enclume) en Deisi : la portion depuis les flots (?) de Tuadcaille (aujourd'hui Glenn mBrighdi) jusqu'à la route où coulent les flots de l'Oithen, sous la forêt de Giusach, verte et branchue vers Colaem.

69. Tancatar rompa siar dhes 7 Muichit i remhth*us* accu 7 ro gabh-side claen in tseda fo*cet*oir ar ro faillsig*ed* do cu m*ad* thiar no bhiath a aitreabh iardain. *Ocus* tancatar rompa do Bunraidi bud dhes 7 do Cleitig 7 do Dundailche Finnlethet 7 do taeibh ṡl*ech*ta an leith sair gu dir*ea*ch 7 do Glind Brigdi 7 do Carnd Tigernaigh meic Deghaid. *Ocus* ro gab*us*t*ar* Buirech i remt*us* reampa 7 gab*us* cloen*ad* in tseuda fo*cet*oir ar forfidir cum*ad* ris indes no biath clann 7 cin*ed* do. *Ocus* tancatar rompa co Gluair Fer Muighi Fene 7 suas do Clugh na Cruithn*ech*ta ; do Lic Failmir ; do Glinn Cusaigi Croilinnche ; do Bern na nGall ind airter Tailche Aedha, do Bern Doire Cailli Mon*ad*, risin abar B*er*n Leachta Ua Setna aniu ; do Charn Aedha m*ei*c Lidhne ; do Lic Uidhir ; do Charn Maelglasain ; d'Ath Cille Buinden ; d'Ath da abhunn.

70. Ocus co T*e*ch Forannain Find doridhisi, ait i ra bhat*ar* na sloigh 7 M*ogh* R*uith* ar a cind. " In ra crich-sibh [1] sin ? " ar se. " Ra crichsam, " ar siat. " As doigh lim, " ar se, " ro facsab*air* ní dia n-eb*er*t-sa fribh cin timcheall*ad*, ar a luas tancabar ". " Ní ro facoibh-sium, " ar siat. " Tuguidh bur mbunna damh, ar se. " Dob*er*um ", ar siat. Atnaidhit iarum a mbunnu dhó, cun*ad* ann isbert M*ogh* R*uith* :

" Buind fria brath ".

71. [O'Longan 176 a 1] " Cidh rom ba dhamh, a Mhuicit ?" ar M*ogh* R*uith*. " Ro faillsig*ed* dhamh ", ar Muich*et*, " comadh rium aniar no biadh mo crich 7 mh'ferann 7 nír ail ḋam mu dhiceall fein do dhenamh. " As fir, " ar M*ogh* R*uith*, " is and bhias 7 ni bha tusa ros mela ", 7 asbeart.

Rae Muchet meic Muich*it* ní rop é ros meala.

Terci thiri air 7 imat feagha.

" Cidh ram ba dhamh, a Bent, " ar se. " Mo ṡenord*hacht* 7 mu crine, " ar se, " 7 ní raba a n-aghuid chaich. Rop sen

1. Cette forme est étrange. Faut-il voir une 2e personne pluriel *analytique* du prétérit ? On attendrait *ra chríchsid*, ou *ra crichsabhar*.

69. Ils s'en allèrent devant eux vers le Sud-Ouest, Muchet à leur tête, et celui-ci prit une fausse route dès le commencement, car il avait appris par révélation que sa résidence serait par la suite dans l'Ouest. Ils allèrent a Bunraide dans le Sud, à Cleitech à Dun daiłche Finnlethet, et de là gagnèrent directement le lieudit Slich tin Leith à l'Est, vers Glenn Brigdi et Carn Tigernaigh meic Deghaid. Buirech prit ensuite la direction, et il prit un faux chemin dès le début, car il prévoyait que ce serait dans le Sud qu'il établirait sa maison. Et ils poursuivirent leur route jusqu'à Gluair Fer Muighi Fene, et remontèrent jusqu'à Clugh na Cruithnechta, à Leac Failmir, Glenn Cusaigi Croilinnche, Berna nGall (à l'est de Tailech Aedha), Bern Doire Cailli Monad, aujourd'hui Bern Leachta ua Setna, Carn Aedha meic Lidhne, Leac Uidhir, Carn Maelglasain, Ath Cill Buinden, Ath da Abhunn.

70. De là ils revinrent à Tech Forannain Finn, où se trouvaient les armées et Mogh Ruith à leur tête. « Avez-vous terminé votre tâche ? » dit Mogh Ruith. « Nous avons terminé », dirent-ils. « Il me semble », dit-il, « que vous avez omis de faire le tour d'une partie du domaine que je vous avais désigné, si j'en juge par la rapidité avec laquelle vous êtes revenus ». « Nous n'avons rien omis », dirent-ils. « Montrez-moi vos semelles », dit-il. « Soit », dirent-ils. Ils montrèrent leurs semelles à Mogh Ruith et c'est alors que Mogh Ruith dit : « ... ».

71. « Qu'est-ce donc qui m'a fait tort, Muchet ? » dit Mogh Ruith. « Il m'a été révélé, » dit Muchet, « que mon domaine et mes terres seraient situés devant moi, vers l'Ouest, et il ne me plaisait pas de négliger mes propres intérêts ». « C'est vrai, » dit Mogh Ruith, « ton domaine sera là, et ce n'est pas toi qui en profiteras ». Et il dit :

« La terre de Muchet mac Muichit, que ce ne soit pas lui qui en profite. Il y a là peu de terre, et beaucoup de bois ».

« Qu'est-ce donc qui m'a fait tort, Bent ? », dit-il. « Je suis vieux et fatigué. Je n'ai pas voulu tenir tête à tous. Puisses-tu prospérer jusqu'à ta postérité la plus reculée (?) ».

« Qu'est-ce qui m'a fait tort, Buirech ? »

« Il m'a été révélé que c'est dans la région que je

imsnimh tu go ate*lainn* (?) do g*res* " " Cidh ram ba dam, a Bhair*ech* ? ", ar se. " Ra faills*iged* dam cu mad isin crich rat caighius im*ad* -sa do biath clann 7 cin*edh* dhamh. "Robiath*a* a Bhuir*ech*... ni radhbiathat uille caich anis 7 anuas ort, 7 ni dech tar teinidh gu leth do śil do g*res*. " — " Cidh rom ba dhamh, a Cennmair ? " " Ro faills*iged* dhamh, " ar se, " cu m*ad* frium aniar no biath crich 7 feran damh 7 nir ail dam cumh-cug*ud* fair. " " Rop cumhang crich 7 ferann do śil do g*res*, " ar se, " rob slat acair do slat 7 t'fuadach do gres. " " Cidh ram ba damh, a Dhil, " ar se. " Immon cedna, " ar Dil. " Ni rab tarba h'feruinn duib, "ar se, " *acht* h'ainm ar ein crich nama, 7 do śil fo Eirinn iarum sin .i. Creacraidhi, 7 ni rab nidh fogabhtar sin in g*a*ch inad hi cirbrech a-n-aitreabu, innas cach in*ad* aili a nEirinn. Tothucht na crich moire adub*ar*tus bid ar in crich sea [o'L. 176 a 2] 7 ni bia a n-imar*cadh* impaib 7 gu mbia a longport tri la 7 tri hoigthi is na Deisibh ni bhiad a n-imar*cadh* inntib *acht* ocus co lann imar*cadh* acu-san on a Deisibh. *Ocus* bid ris in bhfonn-soin saimhealtar g*a*ch fonn maith a nEir*inn* ". Is annsin ro athnaisc-sium forra a choraibh.

72. *Ocus* ro choimheirigset rompa co śleibh Cind Claire airm i mbui Fiacha co bhferuibh Mum*an*. Ro choimeir*ig*set fir M*uman* um F*iachaigh* d'f*er*thuin f*ailte* ra M*ogh* R*uith* 7 tucsat uili cenn*acht* 7 loighid*heacht* do 7 ro raidset gu comhallf*at*ais in cennacht 7 in loighidh*eacht*-sin ra a śil 7 ra śeimedh ó ar m*a*cuib-ne 7 ó ar n-uaib. " *Ocus* caidhi do ragha tochmuirce ? " ar siat. " Eimhne, i*ngen* Aenghasa Tirig, " ar se " dalta Mhogha Corb. " *Ocus* is uaiti ainmniter Cul Emhne aniu. " *Ocus* da mad ferr le mu m*a*c-sa .i. Buan, rofaiedh lais. Do *cuiredh* [1] a rogha na h-i*ngine*-sin 7 as e rogha ruc sí : " In ti is tuaithi 7 riaruighit fir Mum*an* 7 dobheir śochur do cach

1. Tout ce passage, depuis *rop cumhang* est, dans le mannscrit, d'une lecture difficile et parfois peu sûre.

pour toi que serait ma descendance et ma race ». « Il en sera ainsi (?), ô Buirech... et puisse ta race ne dépasser jamais (en nombre) un feu et demi (?) ».

« Qu'est-ce qui m'a fait tort, Cennmar ? » « Il m'a été révélé », dit-il, « que c'est en face de moi en allant vers l'Ouest que seraient situés mon domaine et ma terre et il ne m'a pas plu de rogner sur eux ".

« Que le domaine et la terre de ta race soit exigus, à jamais, que ton vol et ta rapine soient à jamais ».

« Qu'est-ce qui m'a fait tort, Dil ? » dit-il. « A peu près la même chose », dit Dil. « Que ta terre ne vous soit d'aucun profit », dit-il, « mais que cependant ton nom soit donné à un district, et que ta race (celle des Creacraidhi) soit répandue par toute l'Irlande, dans la suite.

leur habitation, que toute autre province en Irlande. Les biens de cette grande province, j'ai dit qu'ils seront

ils seront campés trois jours et trois nuits en Deisi

Et c'est avec ce -là que l'on comparera tout en Irlande ".

C'est alors qu'ils s'engagèrent par des contrats réguliers.

72. Ils se dirigèrent vers la montagne de Cenn Claire où se trouvaient Fiacha et les gens de Munster. Les gens de Munster se levèrent autour de Fiacha, pour souhaiter la bienvenue à Mogh Ruith, et tous lui accordèrent la suprématie et le salaire qu'il réclamait, et lui assurèrent que leurs fils et leurs petits-fils respecteraient cette suprématie et les avantages accordés à lui vis-à-vis de sa descendance. « Qui as-tu choisi pour fiancée ? » dirent-ils. « Eimhne, fille d'Aengus Tirech, élève de Mogh Corb ». C'est d'elle que tire son nom Cul Emhne, de nos jours. « Si elle préfère mon fils Buan qu'elle dorme avec lui ». Ceci fut remis au choix de la jeune fille. Voici le choix qu'elle fit : « celui qui est le plus avisé et qui assurera la protection d'un chacun, c'est avec lui que je dormirai. »

is lais ḟaifet-sa ". Ra athnaiscset na cuir ann sin ra *gach* ní arcena.

73. O thairnic sin ro choimheirighset fir Mum*an* uili co hait a raibi M*ogh* R*uith* 7 na maithi-sin. " Masa mith*id* libh-si, " ar se, " bhur foiridhin innosa abraid ga foi*ritin* raghus f*or*uib do na heicendaluib a taithe. " " An t-uisci tra, " ar siat. " Caidhi Cennmar innosa ? " ar M*ogh* R*uith*. " Ata sunn, " ar Cennmar. " Domroicheat mu ṡleagha draidh*echta* uait. " Tug*a*dh do 7 faluigset ind aier 7 ind fir*ma*m*int* 7 faca neach gur toirinn ibfaired a troigeadh. " Caide Ceannmha*r* ? " " Sunn ", ar Cennmhar. " " Tabuich, " ar se, " in baile . . . dtí rinn na sl*ighi*. " " Loighidh*echt* dam ? " ar Cennmar " H'ainm for in sruth ", ar M*ogh* R*uith* ; gabus araill [o' L. 176 b 1]oc tabuch in talm*an* 7 oc iar*aidh* an uiscai 7 do r*a*dh M*ogh* R*uith* in reth*orec* oc iar*aidh* ind usci bes .i. [1]

" Aliu sruth sainemhail. "

74. Intan tairnic sin is and ro mheb*aidh* comhdaingne talm*an* don uisci ; robu mhor a ḟuaim 7 rob opair do cac uili an imdhiten ar an uisci. Ocus adub*air*t Cennmhar ac forcloistin an uisci ria siu atcuala cach a ḟuaim .i. " Sithal lan . . . . . "

75. O thairnic dona maithibh a ol do rer tidhnacuil in druadh, is ann adub*air*t M*ogh* R*uith* : " ibhidh sút ", ar se, " co tuca lúth 7 ḟathar 7 lancoibl*edh* gail 7 *gach* nert 7 tract 7 enech dhaibh. " Dos rala cum an uisci iar*um* an a mbuidhn*ibh* 7 an a n*dre*chtuib 7 dos farluics*e*t fair uile eider daine 7 eochu 7 almha g*ur* bat daitinigh ; [O'L. 176 b 2] ro scail*edh* iar*um* int uisci-sin fo chach for amas a muinnteri 7 ro scail*edh* uaidhibh-sidhe fo glenntaibh 7 aibhnibh 7 tipratabh in cui-

1. D'après Keating, II, 320. Mogh Ruith lança en l'air une lance magique, et une source jaillit là où elle retomba : *san ait nár tuirling an ga doling tobar fior-uisge*. Sans doute est-ce ainsi qu'il faut comprendre notre texte, ici peu lisible ?

Ils signèrent alors les contrats et on régla tous les arrangements en même temps.

73. Ceci fait, les gens de Munster se rendirent au lieu où se trouvait Mogh Ruith et les seigneurs déjà nommés. « Si vous jugez qu'il est temps que je vous porte secours, » dit-il, « dites moi de quelle façon je puis vous secourir dans la détresse où vous êtes plongés. » « Fournis-nous de l'eau, » dirent-ils. « Où est Cennmhar ? » dit Mogh Ruith. « Ici », dit Cennmhar. « Donne-moi mes lances magiques ». On les lui donna.

« Où est Cennmar ? » « Ici », dit Cennmar. « Creuse la place qu'a frappée la pointe de la lance ». « Quelle sera ma récompense ? » dit Cennman. « Le fleuve qui jaillira portera ton nom, » dit Mogh Ruith. Cennmar se mit à gratter la terre et à chercher l'eau, et Mogh Ruith dit cette rhétorique en cherchant l'eau :

« Salut, flot délicieux.... »

74. Lorsqu'il eut terminé cela, l'eau jaillit brisant l'écorce de la terre, et elle faisait un grand fracas et tous eurent grand' peine à se protéger de l'eau, et Cennmar dit en écoutant venir l'eau, avant qu'un chacun n'entendît son fracas : « Coupe pleine... ».

75. Lorsque les nobles eurent fini de boire ce que leur donnait le druide, Mogh Ruith dit : « Buvez cela, » dit-il « pour que votre force et votre énergie, et votre aptitude aux armes vous reviennent, avec votre vigueur et votre dignité. »

Ils se pressèrent vers l'eau, en troupes et en groupes, et tous y étanchèrent leur soif, gens, chevaux et bétail, si bien que l'eau suffit à tous. Ensuite les eaux se répandirent et se distribuèrent de toutes parts, vers leurs gens, et de là, elles se répandirent dans les vallées, les cours d'eau et les sources de la province, et les délivrèrent de l'engourdissement magique qui pesait sur eux, et les eaux se manifestèrent de cette façon à tous ; les troupeaux et le bétail de la province furent amenés vers les eaux, et burent leur content.

cidh 7 ros cuiredh in scithlim draidh*echta* bai forro dibh 7 ro faillsighit na h-usc*a*dha do cach fon n-innus-sin. Tugait *immorro* almhai 7 innile in cuicidh cusna uscaibh 7 atibhset cur bat dáithinigh.

76. Ro curset fir Mum*an* iar*um* iluch commaidhmhe. *Ocus* ro clos gu longport Corm*a*ic sin. *Ocus* docuas o feruibh M*uman* da innisi do Chorm*a*c 7 do neamchomall na cana 7 d'fuagra in eisidha. Ro ghabh grain 7 omhon L*eth* Cuinn um Chorm*a*c annsin 7 ro crithn*igh*set 7 ro ghabh a n-airi cur fir a ndobratar a ndraidhe fein riu, oc tairmeasc a sloighidh impaibh.

" Datrae bend*acht*, a M*hogh* R*uith* ", ar fir M*uman*, " 7 in cutraime ro geall*adh* d*uit*, bera uile gen gu tugtha dhuín d'foiridin, *acht* int usca nama ". — " Nuchon air ata m'incesact eit*er*, ar bur foi*ri*din. *Acht* is mo adaghar a neamhchomall rem clannuib 7 rem chinedh dar mh'eisi in tsochuir doratabairsi dhamh. " Tucsat-som uili a mbenn*acht*a da g*a*c aen do comaillfedh 7 tuc Mogh Corb 7 Donn Dairine 7 na cuir ar c*en*a.

77. Ro fiafr*uigh* M*ogh* R*uith* arnamharach : " Ga cabhuir is fearr libh raghus duibh innosa ? " " An cnoc do thairnium ", ar siat, " ár is mor in muich 7 in phlaidh dhun ar nám*ai*d do beith uas ar cinn i n-ardcnoc druidh*echt*a 7 sinn fein i bhfan, 7 con*ad* r*a*darc dhun a bhfeg*a*d uain suas ar airdi. " " Tabhur mh'ag*aidh* risin cnoc, " ar M*ogh* R*uith* ; *ocus* tug*a*dh on co hinilldireac. 7 o thugad dochoid-sium i muinighin a dhea 7 a cum*hachta* 7 ro aidhbligh he fein cu nar bhó nemhairdi he anas in cnoc, 7 ro mheduigh a chenn co mba meid*eth*er re hardchnoc ara mbiath daire [177 a l] cailli moire, gur ghabhustar uamon cid a m*uinte*r fein roime.

78. Is andsin doro*acht* comalta dho-som cuigi .i. Gadhra a Druim meic Criadhnaidhi, mac derbhsethar Ban Buanaindi,

76. Les gens de Munster poussèrent alors une clameur de joie, qui fut entendue jusqu'au camp de Cormac. Et les hommes de Munster envoyèrent vers Cormac, pour lui apprendre ce qui s'était passé, refuser de payer le tribut, et dénoncer la trêve.

Le parti du Nord, groupé autour de Cormac, fut saisi d'horreur et d'épouvante : ils tremblèrent à l'idée que leurs druides leur avaient dit la vérité, lorsqu'ils s'étaient opposés à cette expédition.

« Nous te rendons grâce (?) Mogh Ruith, » dirent les Munstériens, « la récompense qui t'a été promise t'est désormais acquise, quand bien même tu ne nous fournirais pas d'autres secours que de nous avoir rendu l'eau. » — « Ce n'est pas que je veuille vous marchander mon secours, mais je crains fort qu'on ne s'acquitte pas envers mes enfants et envers ma descendance de ce que vous m'avez accordé par contrat. » Tous alors donnèrent leur bénédiction à tous ceux qui exécuteraient les conditions : Mogh Corb, Donn Dairine et les garants firent de même.

77. Le lendemain Mogh Ruith demanda : « Quelle aide préferez-vous maintenant ? « Abaisse la colline », dirent-ils, « car c'est une grand affliction et une grande calamité pour nous, que nos ennemis soient ainsi installés au-dessus de nos têtes sur une colline magique lorsque nous sommes nous-mêmes au pied si bien que nous ne pouvons les voir qu'en levant les yeux. » « Qu'on tourne mon visage vers la colline », dit Mogh Ruith. C'est ce qu'on fit sans balancer. Aussitôt, il invoqua son dieu et sa puissance et grandit si bien qu'il n'était pas moins grand que la colline, et sa tête crût jusqu'à être aussi grosse qu'une haute colline couronnée de grands bois de chênes, si bien que même sa suite fut saisie de terreur à sa vue.

78. C'est alors que vint le trouver son camarade, Gadhra, de Druim meic Criadhnaidhi ; c'était le fils de la sœur de

bandrai ingine Deirg Dua*laigh* ; d'furt*acht* 7 d'foiridin do M*ogh* R*uith* táinic. *Ocus* ba soidhealbha i lleth ra M*ogh* R*uith* do bhí a dhealbh in la-sin, 7 ra feruibh Mum*an* ar *cen*a. Ba heitigh aineachtac a dealbh 7 a ecosc i lleth ra Cor*mac* cona sl*uagaibh* .i. iss é garbh giusaidhi 7 méi*dether* righthech a chenn, meid*ether* righchaire ce*acht*ur a dha sul ria a cenn ane*acht*air, a gluine na deag*aid* 7 a escudu reme. Gabhullorg iarnd mhor na laim. Araid odhur ghlas imbe guna lan do chongaib 7 do chnamaib 7 d'adharcaibh, boc 7 reithe na leanm*ain* gu ngabhudh crith 7 omhon gach nech atceth fon n-ecasc sin.

Ocus ro fiafr*uigh* M*ogh* R*uith* de : " Cidh ima tainic ? " " Tanac ", ar se, " do thab*air*t creath 7 uamhain for na slo*gaibh* 7 do tab*airt* neirt mhna siuil in cech fir dhibh re huair catha 7 comhluind. " *Ocus* do riacht roimhe fon ecusc-sin co Druim nDamgaire 7 tainic fo tri a timcheall in chnuic 7 a tri bodharbheicedha ass 7 ro thaispenustar doib he fon n-innus-sin gur ghabh grain 7 omhun uili iat, co rucastar leath luidh 7 lanchoibhlidh o g*ach* fir dhibh.

79. Ros facuibh fon n-innus-sin 7 tainic roime cu h-airm a mbai M*ogh* R*uith*. *Ocus* ro bai M*ogh* R*uith* ica fiafraig*id* dhe in nderna na tosca risi tainic, *ocus* ica fiafraigidh dhe beos cinnus toethsaitis na s*lóigh*, in a n-aenuibh nó n-a ndrechtuibh no n-a bhfichtibh, nó n-a cedaibh. *Ocus* adb*ert* M*ogh* R*uith* tos*ach* na laidi 7 do freagair Gadhra :

[*M. R.*] Cidh dia tanaic, a Ghadra ? In re dogra brigh mbechta ?

[G.] Do tab*air*t creatha is uam*ain* ; sunn ar sl*uaghaibh* na h-echtra.

[*M. R.*] Innis duin do gnim gaili ·in ba gaire gnim Cor-m*aic* ?

[*G.*] Beicfid, buirfid re deogail· beit ar seolaib s*lóigh* Cor-*maic*

[*M. R.*] In ba i n-aenuibh no i ndeduib, no n-a nd*recht*aibh ro didbuid

Ban Buanana, la druidesse, fille de Derg Dualach. Il venait à l'aide et au secours de Mogh Ruith. Belle était son apparence, ce jour-là, du côté tourné vers Mogh Ruith et vers les gens de Munster, odieuse et monstrueuse était son apparence et sa mine du côté tourné vers Cormac et vers ses armées : il était rude et piquant comme un pin (?), et aussi gros qu'un château royal. Chacun de ses deux yeux était ausi gros que le chaudron d'un roi, et ils saillaient au dehors de sa tête ; ses genoux étaient par derrière, et ses talons par devant. Il tenait à la main un grand trident de fer ; il était enveloppé d'un manteau d'un brun gris, corné, tout hérissé d'os et de cornes ; un bouc et un bélier le suivaient. Ils étaient frappés de terreur, tout ceux qui le voyaient en cet équipage.

« Pourquoi es-tu venu ? » lui demanda Mogh Ruith. « Je suis venu », dit-il, « pour faire trembler et pour épouvanter les armées, afin qu'il ne reste plus que la force d'une femme en couche à chacun de leurs guerriers au moment du combat. » Et il s'en alla en cet équipage jusqu'à Druim Damhgaire ; il fit trois fois le tour de la colline, et poussa trois cris assourdissants et se montra aux ennemis de cette façon, si bien qu'ils furent saisis d'horreur et de terreur ; il priva ainsi tous les guerriers de la moitié de leur courage et de leur valeur guerrière.

79. Il les laissa en cet état et s'en fut rejoindre Mogh Ruith ; Mogh Ruith lui demanda s'il avait exécuté le dessein en vue duquel il était venu ; il lui demanda aussi comment les armées succomberaient; homme par homme ou par groupes, par vingtaines ou par centaines : Mogh Ruith commença donc le poème (suivant) et Gadhra lui répondit.

Mogh Ruith. Pourquoi es-tu venu, ô Gadhra ! Est-ce pour apporter la désolation, pouvoir certain (?).

Gadhra. C'est pour répandre l'horreur et l'épouvante parmi les armées ennemies.

Mogh Ruith. Dis-moi quels exploits tu as accomplis, est-ce que l'action de Cormac était ?

Gadhra. Ils crieront, ils imploreront miséricorde (?). L'armée de Cormac sera en désarroi.

Mogh Ruith. Est-ce isolément ou deux par deux, ou par masses qu'on peut les compter ?

[*G.*] Bid i n-aenuib 's a ndeduib· taeths*at* siritiu siabhraid

[*M. R.*] [177 a 2] In ba i fichtibh no a *cedaibh* ·no n-a d*rechtaibh* ra tuirim ?

[*G.*] I bhfichtib ced is dre*acht*aibh· toethsat clann Chuinn na cu*rad*.

[*M. R.*] Cidh na marbha na sluagha ·is na tuadha ro thinol ?

[*G.*] Ni leicen dano be bannba ·snifes a tharbha cidh on. Cidh.

80. Do bhat*ar* annsin andis oc furn*aimh* in catha 7 Gadhra n-a ecosc fein. *Ocus* gabhus M*ogh* R*uith* for seidedh in cnuic, 7 ni fetad fer do Leith Cuind bheith i n-a bhoith ar mhet na h-ainbhthine *ocus* ní fetatar an draithi canas tainigh dhoibh ind ainbthine. Gabhustar M*ogh* R*uith* amlaid-sin for seit*edh* in cnuic 7 ro raid na bri*athra*-so :

" Soeim atsoeim... ".

81. [177 b 1]. Do cuaidh tra an cnoc ar neicfni n-a dlumuibh dubhai 7 n-a choire chiach gumba lor dh'uathbhas d'oes midhbadh gair in tsloigh 7 tairmgrith na n-ech 7 na carp*at* 7 briscbruar na n-arm oc beim in cnuic ra a bun*ad*. Soch*aide* tra don tsl*uagh* ro facuib i croilighi mbais 7 ra facbhuit uile fa choir dubhaighi 7 droichm*en*m*an*. Ro ba maidhium la fira Mum*an* sin 7 ro cuirset ilaich commaidme 7 ro bo buadhu*gud* mor leo. Cidh tra in forbhfailtius 7 in t-aineas ro fuair in s*luag* thuaidh roime-sin, tainic ar in sl*uag* fo dhes. An bron *immorro* 7 in dogaillsi ro bui ar in sl*uag* thes roime-sin do dech*aid* ar in sl*uag* budh thuaid. Batar amh*laidh*-sin co madain.

82. Ro rath*aigh* Leth Chuind annsaidhe sodh a dana forro. *Ocus* ro ghabh Cor*mac* occ eiliu*gud* n andruagh ro bhatar aigi fein. Is annsin ro ei*righ* Colptha ra h-imnaire an chairighthi thuc Cor*mac* fair 7 ro ghabhustar a sciath dubh duaibhseach for a cliu i ra bhutar se fichit fertraigh cona bile

Gadhra. C'est un par un et deux par deux qu'ils périront, ces magiciens.

Mogh Ruith. Est-ce par vingtaines ou par centaines ou par masses, à ce que tu penses ?

Gadhra. C'est par vingtaines de centaines et en masses qu'ils périront, les descendants de Conn, chef de héros.

Mogh Ruith. Pourquoi n'ont-elles pas péri par toi, les tribus et les armées qu'il a réunies ?

Gadhra. Il n'est pas nécessaire , leur avantage
Même ainsi.

Même ainsi.

80. Ils étaient tous les deux en train de se préparer au combat : Gabhra avait repris son apparence normale. Mogh Ruith se mit alors à souffler sur la colline ; aucun guerrier du parti du Nord ne pouvait se tenir dans sa tente, tant était grande la tempête. Et les druides ignoraient l'origine de cette tempête. Mogh Ruith, en soufflant ainsi sur la colline prononça ces paroles : « Je tourne, je retourne, etc... ».

81. La colline disparut alors, enveloppée dans des nuées sombres et dans un tourbillon de brouillard, si bien que le commun de l'armée fut saisi d'épouvante, au cri des bataillons, au tumulte des chevaux et des chars, au fracas des armes brisées retentissant lorsque la colline fut tranchée de ses fondements. Une partie de l'armée en resta plongée dans les affres de l'agonie, tous s'abandonnèrent à l'abattement et au découragement.

Cela remplit les Munstériens de joie : ils poussèrent une clameur en célébration, et s'en enorgueillirent fort. En un mot, l'enthousiasme et la joie qui régnaient parmi l'armée du Nord auparavant passèrent à l'armée du Sud, et, inversement, l'affliction et le désespoir où était plongée auparavant l'armée du Sud, furent le lot de l'armée du Nord. Ils restèrent dans cet état jusqu'au matin.

82. Le parti du Nord remarqua alors comment leurs sortilèges avaient été retournés contre eux. Cormac se prit à faire des reproches aux druides qui étaient à son service. C'est alors que Colptha, tout honteux de la semonce que lui avait infligée Cormac, se leva ; il prit au bras gauche son bouclier noir et

iaruind n-a timcheal 7 a claid*ebh* trom tortbhuilleach a ndech*aid tricha* caor comdlutta 7 a dha śleigh dhubha dhethaighi dhuaibhsecha n-a laimh. *Ocus* do chuaidh fein a ndeilb bhuirb brogdha bachlachdha i ra butar da fichit dec traighedh ar airdi gan imtoicheall airium na etuigh acht sin. Tainic tra Cairp*re* Lifacair dia laidh*iud* 7 tancatar rompa siardes as an longphort i freacar in comlaind.

83. O atcondcadar fir Mum*an* sin ro raidset ra M*ogh* R*uith* : " A fir śochair 7 śochr*aite*, ata sunn Colptha i freacur in comluinn feibh as duaibhs*eaca* thainic riam ". " Cia thic lais ? " ar M*ogh* R*uith*. " Cairp*re* L*iffacair*, " ar siat. " Caidhi Cennmhar inosa ? " ar Mogh Ruith. " Sunn ", ar Cennmhar. " Eirigh ", ar se, " 7 freitche [1] frithailimh in aithigh ud. " " A aide inmhain, " ar Cennmhar, " ra śires-sa in dom*un* tair 7 siu immaille frit-sa 7 ni ro raidhis-si frim-sa cath na comlu*nn* riamh. *Ocus* dano ci peadh a ndernus ni dernus in comh*lunn* aeinfir, [177 b 2] ci peadh do thincsin do berainn a raen ra cach a freacor áid *nó* irghoili. " " Coiméirigh, araisin, " ar M*ogh* R*uith*, " 7 rag*at*-sa fein lat. "

84. Comlais M*ogh* R*uith* co Ráithin animairic ra h-ath aniar-dhes 7 Cenmhar maill*eris* (?) Ocus is amlaidh thainic M*ogh* R*uith* mar bhud he fein tised isin com*hlunn*, feibh is ferr thicedh riam cona sciath ilbreac reltanac fair, cona bhile findarg*ait* uime 7 cl*aidebh* curata i n-ardghabhail for a cliu 7 a dha śl*eig* niamdha neimhnaca i lamhuib leis. *Ocus* tainic fon tuaruim-sin cona armghaisced con eisidh i Ráithín ind imairic re h-áth aniardhes. Cidh tra mar do thocbhadh Cairb*re* Lithfacair atuaidh ar aen ra Colptha, ro thocb*ad* Mog Corb ar aen ra Cennmhar. Or rob iat-sin a bhfiadhnuise ider thosach 7 der*ed* cein ro batar oc ferthain a coml*uinn* 7 is acu ro bhui fir 7 derb na moireicenn ro im*ir* cach for a cheli dhibh.

1. Cette forme paraît signifier : « prépare-toi », ou : « va. » Faut-il la rattacher à un composé *fris-tiag-* auquel s'ajouterait ici une désinence dépotente ?

sinistre, qui ne mesurait pas moins de cent vingt pieds, et était entouré d'un cercle de fer ; il prit son sabre lourd et perçant, où s'étaient fondues trente masses de métal flamboyant, il prit ses deux lances noires fumeuses (?) et sombres, dans sa main. Et lui même revêtit une apparence horrible, immense, grotesque, d'une stature de deux cent quarante pieds, sans faire entrer dans le calcul ses vêtements (?) . Cairpre Liffacair vint avec lui pour l'exhorter et ils sortirent du camp, marchant vers le Sud-Ouest pour livrer bataille.

83. Lorsque les Munstériens virent cela, ils dirent à Mogh Ruith : « O notre ami et notre allié, voici venir Colptha pour livrer bataille, sous l'apparence la plus sinistre sous laquelle il soit jamais venu. » « Qui vient avec lui ? » dit Mogh Ruith. « Cairpre Liffechair, » dirent-ils. « Où est Cennmhar, maintenant ? » dit Mogh Ruith. « Ici », dit Cennmar. « Lève-toi », dit-il, « et prépare-toi (?) à tenir tête à ce manant ». — « Très cher père », dit Cennmhar, « j'ai visité l'Orient et ai demeuré ici avec toi, et tu ne m'as jamais invité à combattre. Et, quoi que j'aie pu accomplir, je n'ai jamais combattu en combat singulier ; quoi que je sois capable d'entreprendre, je m'effacerai devant n'importe qui en matière de combat et de faits d'armes. » « Mets-toi en route, cependant, » dit Mogh Ruith, « et j'irai moi-même avec toi. »

84. Mogh Ruith se rendit à Raithin in Imairic (au tertre de la rencontre) sur le gué, au Sud-Ouest : Cennmar le suivait avec répugnance. Mogh Ruith vint équipé comme si c'était lui-même qui devait livrer bataille, et aussi bien qu'il l'avait jamais été : il portait un bouclier bien construit, étoilé, entouré d'un cercle d'argent, un sabre guerrier se dressait (?) à son côté gauche et il tenait en outre deux lances ennemies, empoisonnées, dans ses mains. Il s'avança ainsi avec ses armes offensives et défensives jusqu'au tertre au sud-ouest du gué ; à l'instant même où Cairbre Liffacair apparaissait, venant du Nord, accompagnant Mogh Corb, Colptha apparut avec Cennmhar. Car c'étaient eux les témoins de la bataille que les deux guerriers se livrèrent, du commencement à la fin ; c'est eux qui constatèrent avec certitude et évidence les coups cruels que s'infligèrent mutuellement les combattants.

Do ráid M*ogh* R*uith* ra Cennmhar : " Domroich*ed* mo chloch neme 7 mu lia laime 7 mo coml*unn* cet 7 mo dhithderg*ad* ar mo naimdiu " ; 7 tuc*ad* do 7 ro boi ica mol*ad* 7 ic cor breachta neme inti 7 doraidh in rethoirec-so :

" Ailim mo lic laime. . . " [1].

85. [178 a 1] O tairnic sin d*os* fuc i láimh Cennmair 7 ro raidh fris. " Intan ticfa Colp*tha* san ath cugat teilc-si in cloch isin ath 7 dom breit*ir* ", ar se, " as derb leam-sa con dinge[b]a gnimha gaili Colp*tha* dit. "

Do roacht iar sin Colp*tha* co Raithin ind imairic re h-ath, 7 cein ro bui Colptha oc tiachtuin on longport conice sin, do chuir M*ogh* R*uith* anal draidhechta n-a adh*aigh* fo thuaidh, con derna sin cor bhat f*oi*the fergacha feoghghoirte cl*ocha* 7 gaineam in talm*an* o tha in longport c*us*an ath. Co mba meidit*er* la Colp*tha* na tairn*eth* cos for talm*ain* do ar a mhét no l*et*raitis 7 no loiscdis na foithe, *ocus* cor bhaat saghaler labra l*et*ratacha maighseisc 7 m*ura*in na mona ac dlom*ad* 7 acc eicet air. *Ocus* cor bat tuirc trotacha trebliadhn*aigh* tulfoit 7 morbai in mhaighe ar énghair 7 ar airmgrith cuigi. *Ocus* cor bhat daimh dedla dimora agarbha iar ream*ur* muin*etha* moirsciach in muighi oc beicidh*aigh* 7 oc buirf*e*d*aigh* oc a roachtain. *Ocus* ro ghabh grain 7 omun fon n-innus-sin Colpt*ha*.

86. M*ogh* R*uith* *immorro*, teit-sein i ndeilbh n-aineactha ndimhoir fó a samhuil-sium. Sillis Colp*tha* dar ath fo dhes fair-sium 7 forfid*ir* ba se doroine na h-anrechta ut batar forsin muigh. *Ocus* dano ba hingn*ad* lais M*ogh* R*uith* do bheith fo armghais*ced* 7 se dall 7 do raidh in *retoric*-sa : " Gas atu atuarat cind. *et rel.* " Do freagair M*ogh* R*uith* co feigh 7 co feochair 7 do raidh an *retoric* .i. " Fearta druadh dolbaim-si *et rel* ".

1. Cf. un essai de traduction de cette rhétorique dans O'Curry, *Manners and Customs*, II, 279.

Mogh Ruith dit à Cennmhar : « Donne-moi ma pierre empoisonnée, et ma pierre plate de main, et mon « combat de cent, » et ma « destruction de mes ennemis » ; on la lui donna, et il se mit à la louer, et à y mettre un charme empoisonné et il dit la rhétorique : « Je prie ma pierre de main, etc. »

85. Lorsqu'il eut fini, il la mit dans la main de Cennmar, et lui dit : « Lorsque Colptha entrera dans le gué et s'avancera vers toi, jette cette pierre dans le gué, et sur ma parole, » dit-il, « je n'ai aucun doute qu'elle ne détourne de toi les coups de Colptha. »

Colptha se rendit alors au tertre de la rencontre sur le gué, et tout le temps que Colptha mit à venir du camp jusque là, Mogh Ruith envoya contre lui vers le Nord un souffle druidique ; cela transforma les pierres et le sable du sol en brandons ardents, furieux, durs et coupants, sur tout le trajet depuis le camp jusqu'au gué, si bien qu'il était très pénible à Colptha de poser son pied à terre, tant les mottes le blessaient et le brûlaient. Les laiches de la plaine prirent la voix de chiens et devinrent coupantes, et les herbes du marais se mirent à le repousser et à contre lui ; des sangliers batailleurs de trois ans, et les fourmis de la plaine criaient tous ensemble et faisaient un grand fracas à son approche. Et des bœufs sauvages, immenses, hardis, derrière les épais buissons d'aubépine de la plaine, hurlaient et mugissaient à son approche. Si bien que Colptha fut saisi d'horreur et d'épouvante.

86. Quant à Mogh Ruith, il s'avança donc sous une apparence imposante et immense. Colptha jeta les yeux sur lui à travers le gué, vers la rive Sud : il devina que c'était lui qui avait suscité les phénomènes extraordinaires qu'on voyait dans la plaine. Il s'étonna de voir Mogh Ruith en armes, quoique aveugle ; il récita la rhétorique : « . . . . . ». Mogh Ruith répondit de façon tranchante et sévère et il récita la rhétorique : « . . . . . »

87. O thairnic dona draith*ibh* an imacall*amh*-sin, gabsat oc gnó. *Ocus* dochuaidh Cennmhar for amus in atha 7 nis faca Col*ptha* con eisidh ar ur in atha 7 *cu*reas in cloich roime san áth 7 doghni murescang sith-remair dhi, fe*i*bh atcuadham*ur* romuinn. *Ocus* atnaidh Cennmhar fein a ndeilbh cloiche, for an ath. Cloch mor *immorro* bai isin ath soighter iside i richd Cennmhair. Gabhaidh iarsin anfadh for an ath, amal tonna dileand i llo cruadhghaeithi earr*aig* fo anf*a*d in mhor-mara. *Ocus* ba d*eth*bir do ceachtar n-ai inni-sin, or ba doig la clann*aibh* Cuind um Cormac ba druidhecht 7 diab*al*dan Moga R*uith* ro comlaisetar na tonna-sin, *ocus* ba doigh la Fiacha 7 la fira Mum*an* ba druidhecht 7 diab*al*dan Chol*ptha* no chomhlai in moranfad-sin for lar in mor-muighi n-a bhfhiadhn*uisi*, curgabh uromon ceathra coiged Eir*enn* fon samail-sin.

88. Ni h-indister tra comlunn na coimeascar do dhenam do Cennmar 7 do Chol*ptha* annsin 7 ni he Colp*tha* [178 a 2] na taircedh, or, intan atconnaic ecasc Cennmhair isin ath, sceindis cuigi 7 imselais tri beiminda dho don cl*aidem* mor mhilita bui n-a laim co taillfedh m*ac* midaeisi i fuillslicht g*ac* beime dhib isin cloich. Sceindis an escang cuigi-sium ann saide 7 gabus tulpart a édain 7 a aighthi fair 7 gabsat seachnon ind atha co tancatar fecht fo tri n-a thimcheall 7 Colp*tha* a n-uachtar gach re fecht 7 in eascong in fecht aili. Ro scar*a*d Colp*tha* ra armaibh ann sin 7 ro bruighmhinaigit im a lamhaib. Ro fortamlaigh tra in escong for Col*ptha*, 7 benais fria chnes, 7 tig timcheall a neirt 7 doni noi snadma dhi im-a churp fria a dhoitibh anechtair 7 tic traigh dhi fai 7 traigh uasa 7 intan no triall*ad* coisceim do breith do bei*r*ed sí builli da herr dar an cois no*us* tocbhadh 7 do b*e*r*edh* beim dhe fria tal*main* 7 intan no thocbad a cheann no gheibhedh an escong ider a dha carp*at* in blagh ba sia uaithi don cinn, 7 imseladh beim dhe frisin sruth.

87. Après cet entretien les druides en vinrent à l'action. Cennmar s'avança vers le gué et Colptha ne le vit point avant qu'il ne fût installé au bord du gué ; Cennmar plaça la pierre devant lui dans le gué, et la transforma en une énorme anguille de mer, comme nous l'avons déjà dit. Cennmar lui-même se posta sur le gué, sous l'apparence d'une pierre. Il y avait d'ailleurs une grande pierre dans le gué ; elle prit l'apparence de Cennmar.

Ensuite une tempête s'éleva sur le gué, telles les vagues puissantes un jour de grand vent au printemps, lors d'une tempête en haute mer. Aucun des deux partis n'avait de doute quant à son origine, car les descendants de Conn, qui environnaient Cormac, attribuaient l'amoncellement de ces vagues à l'art magique et diabolique de Mogh Ruith, tandis que Fiacha et les gens de Munster voyaient un effet de l'art magique et diabolique de Colptha dans cette tempête furieuse qu'ils voyaient s'élever au beau milieu de la plaine. Les quatre provinces d'Irlande furent plongées dans l'épouvante à cette vue.

88. L'histoire ne rapporte aucune rencontre ni aucun combat livré par Cennmar et Colptha ce jour-là. Ce n'est pourtant pas Colptha qui se déroba, car, lorsqu'il vit le faux Cennmar dans le gué, il bondit sur lui et il lui asséna trois coups avec le grand sabre meurtrier qu'il tenait dans sa main, si bien qu'un homme adulte aurait trouvé place dans la trace sanglante que laissa chaque coup dans la pierre.

L'anguille bondit alors sur lui et le saisit par la face et ils tombèrent en travers du gué, si bien qu'ils roulèrent par trois fois alentour, Colptha et l'anguille se trouvant successivement par-dessus. C'est alors que Colptha fut séparé de ses armes qui se brisèrent en mille morceaux entre ses mains. — L'anguille prit alors l'avantage sur Colptha ; elle s'accrocha à sa peau, l'entoura de façon à le paralyser, et fit neuf nœuds autour de son corps, en emprisonnant ses mains ; et un pied de Colptha fut pris par-dessous, et l'autre par-dessus. Lorsqu'il essayait de faire un pas, l'anguille donnait un coup de queue sur le pied qu'il soulevait, et le renvoyait contre

89. O atconnuic M*ogh* Corb gur fortaml*uigh* an eascang for Cholptha, atbert ra Cennmhár : " Fort do colaingcel [1] ", ar se, " is olc dhuid gan ní do maisi an ecta 7 clu marbhtha an aithigh do b*eith* fort ". Is ann sin ro gabh Cennmhar slegh draidhechta Mogha R*uith* n-a laim, 7 saidhis hi a Col*ptha* os a chinn co fortren feramail 7 aithnes M*ogh* C*or*b dhe a imdhiten fair. Sceindis Cennmhar chuigi iarum co *claidem* mor mil*eta* M*ogh*a Ruith, con selustar beim dho, con tob*acht* a cenn de. *ocus* facb*us* in cend ann sin 7 tic for tir 7 toitid a taem-laem gen aid*echt*a air 7 a thaisi marbhtha 7 mele. Sceindis M*ogh* Corb isin ath 7 gabh*us* in cenn 7 tic lais.

90. Imsoei Coirbri Litfacair dia longport ; *ocus* ro cuirset fir Mhum*an* ul*ach* commaidme in comh*luinn*-sin ; *ocus* doronsat nualghubha fo chuitbhidh obloire, 7 eisdrecht fer M*uman* ac commaidim Chol*ptha* : " In libh in maidium ? " ar M*ogh* R*uith*. " " As linn 7 ita sunn M*ogh* C*or*b 7 an cenn aigi ". " Caidhi Cennmar ? " ar M*ogh* R*uith*. " Dorochair taisi midbad fair ", ar siat. " Truadh sin ", ar se. " Da m*a*d he this*e*d lasin cenn, ni gebhtha fior n-aeinfir rá fer dia śil co brach, *acht* cu m*a*d arm nei*ch* dom śil-sa do biath aigi ". " Tabair frim-sa in mbreithir- sin ", ar M*ogh* C*or*b, " or as me thuc in cenn leam 7 is me [178 b 1] fuil re comall*adh* do śochair 7 as í m' ingen ro thoghais 7 ni mesa mhe fein oldas Cennmhar ". " Dober-sa ón ", ar M*ogh* R*uith*, " cein chomalla do coracais frium-sa, acht gu rub arm fir dom śil-sa la*is* nach fer dod śil-sa ". *Ocus* atb*e*rt an rand.

" M*a*d arm fir do śil Mogha
C*us*an cathghail re a cura
Taethsat leo 7 fosraegat
acht nar śaebhat a cura "

1. Cf. à peu près la même formule § 56.

terre ; lorsqu'il levait la tête, l'anguille prenait entre ses mâchoires le sommet de sa tête (litt. la partie de la tête qui était la plus éloignée d'elle), et l'envoyait frapper contre le courant.

89. Quand Mogh Corb vit que l'anguille avait le dessus sur Colptha, il dit à Cennmar : « », dit-il, « cela te fait grand tort de ne rien faire pour t'assurer le bénéfice moral de cette mort et la réputation d'avoir tué ce manant ». Cennmar saisit alors la lance druidique de Mogh Ruith, et il la darda sur Colptha, par-dessus sa tête, avec force et énergie, et Mogh Corb l'engagea à être sur ses gardes. Ensuite Cennmar sauta sur Colptha, avec le grand sabre meurtrier de Mogh Ruith, et en porta (à Colptha) un coup qui lui trancha la tête. Il laissa la tête là et regagna la rive ; il fut alors saisi par la crise rapide comme l'éclair
ainsi que par sa transe mortelle et douloureuse (?).

Mogh Corb sauta dans le gué, saisit la tête et s'en alla avec.

90. Cairpre Liffacair s'en retourna à son camp. Les gens de Munster poussèrent une clameur de réjouissance, en l'honneur de ce combat, et les bouffons poussèrent des gémissements par dérision, parodiant les Munstériens en train de célébrer la mort de Colptha.

« Est-ce vous qui chantez victoire ? » dit Mogh Ruith. « C'est nous, car voici Mogh Corb portant la tête ». « Où est Cennmar ? » dit Mogh Ruith « Il a été saisi de sa crise de , » dirent-ils. « C'est dommage », dit Mogh Ruith. « Si c'était lui qui était venu avec la tête, aucun homme de sa descendance n'aurait jamais été vaincu en combat singulier, à condition seulement qu'ils portent les armes d'un de mes descendants dans le combat ». « Accorde-moi le privilège que tu viens de dire, » dit Mogh Corb, « puisque c'est moi qui ai apporté la tête avec moi, que c'est moi qui veille à l'accomplissement de ton contrat, que c'est ma fille que tu as choisie et que je ne vaux pas moins que Colptha ». « Je te l'accorde », dit Mogh Ruigh, « aussi longtemps que tu accompliras tes engagements à mon égard, à condition que chaque homme de ta descendance porte dans le combat les armes d'un homme de la mienne ».

" Ni saebobhthar fort-sa sin co brath ", ar M*ogh* Corb. *Ocus* dod'chubhus, dena faitsine dhun 7 forfindam uait in mbia maith d'ar sil eid*er nó* aitheirge oruinn fein.

" Biaidh, " ar M*ogh* R*uith*, " 7 geba fein rigi Mum*an* 7 geinfidh uaidh soch*aide* ghebus ". *Ocus* do raidh an r*eth*o*ric* : " La M*ogh* C*or*b cath*uig*im, 7 reliqua ".

Aidh*ed* Cholp*tha* ar' Ath na n-óc in-sin 7 is o Cholp*tha* ainm*n*i*ghther* o sin ille.

91. Badar annsin co mucha lai ara bharach, *ocus* ro coiméi*righ* Lurga maiden mhoch ar in ath cedna i freacar in com*lain* 7 Cairbre L*ithfacair* leis, 7 do freagair Ceannmhár o feruibh M*uman* sin 7 M*ogh* C*or*b leis 7 a lia laime 7 sleagh draidechta M*ogha* R*uith* n-a laim. Ocus is eimhilt cena tuarusc*bail* air*m* 7 eid*igh* gac enn duine thic isin com*lainn* d'indisi ; is airi-sin facabhair cein innisi.

92. O do riacht Ceannmar co Raithin ind Imairic ra h-ath aniar-dhes gabustar Lurga ga fe*gad* 7 ga agall*aimh* 7 ba tren 7 ba tairptec in treinfer sin 7 ba mor a omhun ar Cheannmhar in la-sin 7 ro geallustar a aidi dho co mbher*ad* coscar 7 commaidim Cennmhair lais i ndigail Colp*tha*. Is amlaidh bui Ceannmar in la-sin co nar bo mesa lais bas 7 aidh*edh* d'faghail min badh fosaidh a traig 7 min bhadh cruaidh a *cride* 7 min bhadh badbdha a beim 7 min badh innilldirech a urchar ra frithailimh Lurga a n-in*ad* na meraighechta dorala do in la roimhe oc frithail*imh* Colp*tha* ; 7 gabs*at* for acall*aimh* araili 7 tug cach dib freacra fon cas da chele ann-sin.

Gab*us* Cennmar for amus ind atha 7 a lia cl*oich*i n-a laimh 7 gab*us* ica mol*ad* 7 ica h-et*ar*ghuigi 7 ic faitsine ind air do-

Et il dit le quatrain :

« Tant qu'ils porteront dans le combat les armes d'un guerrier de la descendance de Mogh — selon leur conventions.

Ils mais que ces conventions ne soient pas enfreintes ».

« Ceci ne sera jamais enfreint à tes dépens », dit Mogh Corb. « Et, en toute conscience, fais-nous une prophétie, et apprends-nous si notre descendance prospèrera, et si nous-mêmes nous élèverons ». « Oui », dit Mogh Ruigh. « Tu accèderas toi-même au trône de Munster, et il sortira de toi une longue dynastie qui l'occupera. » Et il dit la rhétorique : « Avec Mogh Corb je combats », etc.

Ceci est la mort de Colptha à Ath na nOc, et c'est d'après Colptha qu'est nommé ce gué depuis lors.

91. Ils restèrent ainsi jusqu'au lendemain de bonne heure. Au début de la matinée, Lurga se mit en marche vers le même gué pour livrer bataille ; Cairpre Liffacair était avec lui. Cennmar se présenta pour relever le défi de la part des Munstériens, et Mogh Corb avec lui ; il tenait à la main la pierre plate de main et la lance druidique de Mogh Ruith. Ce serait perdre son temps que de décrire les armes et les armures de chaque personnage qui va au combat ; aussi s'est-on dispensé de le faire.

92. Lorsque Cennmar parvint au tertre du combat, au sud-ouest du gué, Lurga se mit à le considérer et à l'interpeller. C'était un guerrier plein de force et de fougue, et grande était la terreur qu'il inspirait à Colptha. Le père nourricier de Lurga lui promit qu'il remporterait la victoire, et la gloire d'avoir tué Cennmar, vengeant ainsi Colptha.

Quant à Cennmar, il était ce jour-là dans de telles dispositions qu'il aurait mieux aimé encourir mort et trépas que de ne pas affronter Lurga de pied ferme, d'un cœur résolu, portant ses coups avec fureur, et lançant ses traits avec fermeté et sûreté ; au lieu que la veille, en affrontant Colptha, il était plongé dans le désarroi le plus complet.

Ils engagèrent la conversation et se répondirent alternativement l'un à l'autre.

ghen*a*d, 7 teit i muinigin a dhea 7 primhdruadh in dom*u*in .i. M*ogh* R*uith* 7 do raid :

" Lia chloiche, cloch cena, gun beba[1] . . . ".

93. O tairnic an imcal*lam*-sin, tainic Lurga isin ath 7 do fregair Cennmhar co cruaidh, 7 imselustar cach dhibh builli ar builli da cheli 7 freagra fon tacra. Acht chena ger calma in comlunn-sin, ni ro dipaid arm chechtar de ar loe nach ar finda do curp na edghadh cechtar n-ae. Ni na dingnedis tra na loeich-sin gu cruaidh 7 gu curata in comlann-sin ; acht dodech*aid* etarra in neirt-lia chatha 7 in coml*unn* ced 7 in forrach soch*aidi* .i. in muirescang mhor mil*e*ta dar bo comainm Mon*gac* Mhaeithremur, 7 imsceinn side co Lurg*a* feib ro sceind gu Colp*tha* 7 dodech*aid* discail do na laechaibh trit-sin, 7 dodech*aid* forrach do Lurga. *Ocus* ba deitb*ir* on, or is ann teighedh a neim draidechta da gac aen frisi mbean*a*dh in eascang, ó no benadh fris. *Ocus* ní fada ro anustar Cendmhar ra leacadh comluinn eaturra cin a riachtain fein cuca gun selustar beim don sduagh[2] loinn tinn teindtighe bui n-a laimh cu tall a cenn de co ndech*aid* a n-aier 7 ni roacht lar, intan ro ghabh Ceannmar co hathlum 7 co hiarannta. Conadh amhl*aidh*-sin dorochair Lurga.

94. Cid tra cein ro bas oc den*amh* an coml*uinn* is aml*aidh* batar díderctha do na slogh*aibh* boi oc faircsi in coml*uinn* da g*a*c aird imon áth 7 bai cach dib ga radh. " A dhe da n-adhram ", ar siat, " do mheal*laid* dun med in anfaidh 7 i*ma*t an uiscai isin ath con*fa*cmis an draic theindtighi doní in coml*unn* úd, 7 gu mbeth ní dia tuarusc*bail* againd. "

95. Is ann-sin ro ghabh in beisd dring sin ath fo thuaidh i slichtlorg Cairbre L*ithfacair*, fo seisilbh sl*oigh* Corm*aic*, *ocus* gabhustar Ceannmhar n-a deghuid ic a fasd*ud* [179 a 1] 7 oc a

1. Cf. un essai de traduction de cette rhétorique, O'Curry, *Manners and Customs*, II, 281 sq.

2. Lire *tuagh*.

Cennmar s'avança vers le gué, sa pierre plate en main. Il se mit à la louer, à la prier et à prophétiser le carnage qu'elle accomplirait. Il invoqua son dieu et le premier druide du monde, Mogh Ruith et il dit : « Pierre plate, etc. ».

93. Cet entretien terminé, Lurga entra dans le gué, et Cennmar lui tint tête furieusement : les coups succédaient aux coups et la riposte à l'attaque. Mais quoique ce combat fût ardent et furieux, les armes des guerriers ne tranchèrent brin ni poil du corps ou du vêtement de l'adversaire, non pas que ces guerriers combattissent mollement et sans courage, mais se dressa entre eux la force de la « pierre de combat », le « combat de cent », le « vainqueur des multitudes », la grande et meurtrière anguille de mer, qu'on appelait « la Chevelue de Maeithremur ». Elle bondit sur Lurga comme elle avait bondi sur Colptha si bien que les deux guerriers furent séparés, et que Lurga succomba. Et cela ne pouvait manquer d'arriver, car son poison magique s'insinuait en tous ceux qu'elle frappait dès qu'elle les frappait.

Cennmar ne les laissa pas longtemps combattre tous deux, mais il s'approcha d'eux et d'un coup de la hache féroce, éblouissante et flamboyante qu'il tenait à la main, il coupa la tête de Lurga. Cette tête sauta en l'air, et n'atteignit pas la terre en retombant, car Cennmar la rattrapa au vol, avec dextérité et .

C'est ainsi que périt Lurga.

94. Pendant qu'ils étaient en train de batailler, ils étaient invisibles pour les armées qui regardaient le combat, de toutes les hauteurs environnant le gué. Et tous disaient : « O dieu que nous adorons, la violence de la tempête et la masse des eaux dans le gué nous empêchent de voir le dragon de feu qui livre ce combat, si bien que nous n'aurons rien à décrire ».

95. Là-dessus le monstre se mit en marche dans le gué, vers le Nord, à la poursuite de Cairbre Lithfacair, sous les clameurs de l'armée de Cormac. Cennmar se mit à la suivre, la retenant, lui parlant et lui disant qu'elle ne devait pas suivre Cairbre Lithfacair, que les gens de Munster seraient désolés qu'elle se dirigeât vers l'armée, qu'eux-mêmes se chargeraient d'infliger à celle-ci tels mauvais traitements qu'ils jugeraient

hacaldaimh 7 gá rádh fria nar dligh-si Cairbre *Lithfacair* do leanm*ain*, 7 gur bha bron la firu M*uman* a dul ar<ar>amus in tsl*oigh*, cu mad iat fein dober*ad* ind aineicein [1] budh ail doibh forru. Ar da m*ad* t*us*ca risad-si ni tharaiste guin na forgamh na comaidhium aici. *Ocus* gabustar Cennmhar oc a fasd*ud* aml*aidh*-sin 7 oc tab*air*t a tuaruscbala 7 atb*er*t :

" Fos, a muinceach Mhaeithremur... loigh ar laimh min mor Mhogha, ra fet is ra fos. Fos ".

Imsoi sí iar sin n-a richt 7 n-a cruth fein 7 do dech*aid* cach fo thuaidh 7 fo des da arus 7 da longport iarsin co maiduin.

96. Iarsin tra ro coimeirighset na cair*igh* madan mhoch ara barach 7 as aml*aidh* badar sein con dath lachtna forra gu cruaidh-cennuibh cnamha, gu cnesaibh codhnaidhi, gu nguilbnibh iaraind, gu luas ai*nnle* [2] gu n-athluime iaraindi gu n-athluime, en [3] gu taircsin chet ra huair comhl*uinn* 7 irghaili.

97. " A fir sochair tra ", ar fir M*uman*, " atat sunna cetna i richt tri caerech l*a*chtna 7 cetfer n-armach bhis i croilghi 7 i mbas uathaibh ". " Dingebhut-sa dhibh iat ", ar M*ogh* R*uith*. " 7 na bidh a n-egla foruibh ". *Ocus* ro fiafraigh do Cennmhár : " Caidhet na haidme druidhechta thucus-sa it laimh ra frithailimh an lochta ut ? " " Itat agum ", ar Cennmhar. *Ocus* rob iat sein .i. tallann tein*ed* Shimoin 7 clocha gaine Daineoil 7 sponga Etheoir Ilcrothaig, 7 tug*a*dh i laim M*ogha* R*uith* 7 is aire robdar é sin na hadbair : ar dig co mbèath cruas cloiche a cridhibh 7 a cennuibh doibh ra huair comlainn. *Ocus* loiscthigi tein*ed* 7 aentaigi datha frisna caeiribh.

98. Imselustar M*ogh* R*uith* tri beimenna don tall*ann* ar na clocha cu ro ghabh gu hathlum 7 co hait na tri dlaithe spuingc [179 a 2] 7 dosfuc i forfairsing a etaigh 7 ro chan in rethoirec-sa :

" Fo cuan chain coimeirgh*id* 7 *reliqua* ". Atb*er*t M*ogh* R*uith*

1. *aineicein*, cf. le composé *ardainicin*, §§ 45 et 63.
2. Cf. § 21.
3. Dans l'interligne : *fo luamain*, « en volant ».

bon. Au cas où elle tiendrait à atteindre Cairbre, que du moins elle s'abstînt de le maltraiter et de le blesser. Cennmar donc s'appliquait ainsi à la retenir et il la décrivait en disant : « Doucement, chevelue de Maeithremur... couche-toi sur la main douce du grand Mogh Ruith. Doucement ».

Elle reprit ensuite son apparence et sa forme primitive, et chacun s'en retourna, qui au Nord, qui au Sud, à sa résidence et à son camp, jusqu'au matin.

96. Les brebis se mirent en marche le lendemain de bonne heure. Elles étaient de couleur brune ; leurs têtes étaient dures et osseuses, leur peau cornée ; elles avaient des becs de fer. Elles avaient la rapidité de l'hirondelle, l'agilité de la belette, la rapidité des oiseaux et étaient capables de tenir tête à cent guerriers à l'heure du combat.

97. « O Protecteur », dirent les gens de Munster, « les voici revenues sous forme de trois brebis brunes, et elles sont capables de plonger cent hommes dans les affres de l'agonie et de la mort ». « Je les écarterai de vous, ne craignez rien », dit Mogh Ruith. Il demanda à Cennmar: « Où sont les ustensiles druidiques que je t'ai donnés pour combattre ces gens ? » « Je les ai », dit Cennmar. Les ustensiles étaient : « le briquet de Simon, le silex de Daniel et l'amadou d'Ether le Bel. On les donna à Mogh Ruit; voici la raison d'être de ces instruments : ils donnaient la dureté de la pierre à la tête et au cœur des Munstériens à l'heure du combat ; le flamboiement du feu et la même couleur que les brebis.

98. Mogh Ruith porta trois coup, avec le briquet contre les pierres, et saisit adroitement et doucement les trois brins d'amadou, qu'il mit dans le pli de son vêtement, et il récita la rhétorique : « Levez-vous », etc.

Il dit ensuite à Cennmar : « Regarde ces matériaux. Sont-ils déjà prêts ? » Cennmar regarda et dit : « C'est bien, il en est né deux chiennes et un chien mâle ». Il les prit dans sa main pour les examiner, puis les remit par terre, en leur tournant le visage vers le Nord, du côté des brebis. Ils n'étaient d'abord

iarum ra Cennmhar. " Feg lat na habhrasa-so in at aicde irlamha beos ". Do feg Cennmhar 7 do raidh. " As maith ", ar se " doroine da saigh 7 fercoin ", 7 dusfuc ar a laimh chuice dia dheimhniug*ad* 7 ro*us* leicc uadh ar lar doridisi, 7 ro choraig a n-aighthe fo thuaidh fris na cai*ribh*. Batar *immorro* co hanmunn ar tus amar cuileana. *Ocus* gac fi*c*si thicdis na cair*igh* doib no foirbreadh nert na gcon 7 meidig*each*t 7 sainnt gnima.

99. *Ocus* ro fiafraigh M*ogh* R*uith* do Cennmar : " Na caerigh cinnus docengadar ". " As cugainn-ne th*iag*uit " ar Ceannmhar " 7 in cura as sine dhibh i remthus 7 in as so fa der*edh* ". " *Ocus* na coin fa dechta cinnus do fegadar? ". " Itat ", ar se < ar se >, " mar bít cuilena, ic oscul*ud* a sul 7 as iat na cair*igh* feg*ad* ". " *Ocus* na cair*igh*, cinnus docengait? " " Dá chair*igh* dibh taebh ra t*aebh* 7 cura fa deoig, 7 is luath th*ia*guit ". " *Ocus* na coin cinnus dofeg*a*dar? " " Itat ic bertnug*ad* a sul 7 a cl*uas* 7 as iat na cair*igh* fegat bheos ". " *Ocus* na cair*igh*, cinnus focengat ? " " Itat mar bit tri rodhaim riadhta fo aen chuing cruaidh cudrama 7 ni theit aen dib sach araili 7 as dian 7 as dream*un* 7 as dasachtach 7 as comluath 7 as comurlamh th*iag*uit ind-airius in coml*uinn* ". " *Ocus* na coin cinnus do fegatar? " " Ro b*ert*naighistar a cluasa 7 ro thocuibset a seirthi 7 gabsat oc imlighi a mbel 7 a cindu for a righthibh 7 a mbeoil duinti ". " As iat sein uili na buagha ", ar M*ogh* R*uith*, " ar dia mbeitis a mbeoil osl*uig*thi ic dul isin comhl*unn* no biath dem*uin* merclig oc gait a n-aithesa forru ; uair isat duinti *immorro* doghenat áithius, as fon innus-sin doghena a sil 7 a sem*ad* aithus do gres ".

100. As ann adub*air*t M*ogh* R*uith* ra Cennmhar na coin d'idhnacal co Ráitin ind Imair*ic*. *Ocus* ro boi M*ogh* R*uith* ga aithne do na conuib cu m*ad* túsca bas 7 aidheadh dhoibh inat na cair*igh* do dul uath*aibh*.

As ann-sin ro siachtadar na coin co Raithin ind Imairicc ; *ocus* do roachtadar na cair*igh* cus-an raith ba coimrecarthach

pas plus fort que des chiens nouveau-nés, mais à mesure que les brebis s'approchaient d'eux, la force, la taille et l'ardeur batailleuse des chiens croissaient.

99. Mogh Ruith demanda à Cennmar : « Comment marchent les brebis ? » « C'est vers nous qu'elles marchent », dit Cennmar. « La brebis la plus âgée marche en tête, et la plus jeune en queue ». « Et les chiens, de quoi ont-ils l'air ? » « Ils sont semblables à de petits chiens : ils ouvrent les yeux, et ce sont les brebis qu'ils regardent ».

« Et les brebis, comment marchent-elles ? » "Deux d'entre elles côte à côte et une derrière elles, et elles vont vite. » « Et les chiens, de quoi ont-ils l'air ? » « Ils roulent leurs yeux, et agitent les oreilles, et ce sont encore les brebis qu'ils regardent. » « Et les brebis, comment marchent-elles ? » « Elles sont comme seraient trois grands bœufs attelés à un même joug, dur et bien proportionné ; aucune d'entre elles ne s'avance en avant de l'autre, et c'est avec ardeur, fougue et violence qu'elles s'avancent au combat d'une même allure, et d'une même résolution ». « Et les chiens de quoi ont-ils l'air ? » « Ils ont agité les oreilles et hérissé leur poil et se sont mis à se lécher la bouche, frottant leurs têtes contre leurs pattes, et la bouche fermée ». « Toutes supériorités pour eux », dit Mogh Ruith, « car s'ils avaient la bouche ouverte en allant au combat, il se trouverait un démon voleur pour leur voler leur ardeur guerrière : comme c'est la bouche fermée qu'ils vainquent, c'est de cette façon que leur race et leur descendance vaincra dorénavant ».

100. C'est alors que Mogh Ruith dit à Cennmar de diriger les chiens vers le tertre du combat. Et il instruisit les chiens à subir mort et trépas plutôt que de laisser échapper les brebis.

C'est alors que les chiens parvinrent au tertre du combat. Et les brebis arrivèrent au tertre correspondant et ils se mirent à se considérer l'un l'autre.

dhi 7 gabhus cach dib oc feg*a*d a cheli [179 b 1]. As aml*aidh* badar na cair*igh* 7 tri corrtaire tein*e*d ar derglas*a*d am braigdibh dhoibh, co nar farcsat sop na dlaieachda gan lóscad a n-urphortaibh in atha idiu 7 anall, 7 gabus cach dib oc imesarcain a cele ann-sin do clochaibh 7 do sithfoitib in talm*a*n a cosaib 7 hingnib doib tar ath, fo thuaidh 7 fo d*eas*.

101. Scibhid na coin ceim n-imarran cuca-san, 7 in ferchu i remthus rompa, ar as cian o ta in sen-focal : " con dulá g*a*c fer dhul fortamlus ", 7 insceinn side cusan cair*igh* fa mo 7 fa hairegda atconnuic do na cair*ibh*, 7 ro ghabh cach dib fon tuaruim-sin da cheili 7 ba mor 7 ba cruaidh ind imesarcain 7 ba fada ro bas oca denum 7 as eimilt a indisi feibh doronsat a coml*unn*. Araidhe, as aml*aidh* ro batar na coin, 7 tri corrthaire thein*e*d ar derglas*a*d a craesaib doib. *Ocus* mar rancatar 7 na cair*igh* a ceili imscibhesdar in lasair fo na cair*ibh* cu na farcoib loe na finna forru gan los*ca*d. Ni raibhi *immorro* loiscthighi na neime draidechta forsan tein*id* ro bhoi i mbraigdib na caerach, gia no comhraicdis ra nech. *Ocus* iss *eadh* fodera son .i. intan ro suidheasdar M*ogh* R*uith* i Cinn Claire iar torachtuin co feruibh M*uman*, anal d*ruadh* do chur a firm*im*int cor thuit ar longport na ndruadh i n-a neul ciach cu nad eadh-sin r*uc* a neim druidechta da gac draidh ro bhui i farr*a*d Cormaic, ut dixit Daniel fili

" Condailset draithi dhail Cuind
os urd comar min
Soidhis M*ogh* R*uith* da anail ain
an draidhechta dhib ".

102. O ro rathaigh sat tra na cair*igh* gur fortamhla do na conuib a nert 7 a ndraidhecht inas doib fein, gabsat a cosa don tal*main* oc aslach theith*id* for na conaibh amail as bes do cair*ibh* 7 nir foemudh uathaib-sium ón. Conud ann-sin doratsat na cair*igh* a ndruim forra 7 dorala i rrot madma 7 teith*id* 7 ni ro irisetar don rith-sin cu rancatar co Dubhcaire, conad ann-sin do chuadar i fudhom*ain* 7 i fonngrian in tal*man* ar teith*ed* na gcon, 7 do*s*rala na coin [179 b 2] n-a ndiaigh conus ro ghaibh dhoibh tis 7 ro fortamlaigset na coin for na cairibh, con*us* duadar do cnamhaibh. *Ocus* dod*ea*cadar imach iarsin 7

Voici comment étaient les brebis : elles avaient trois franges de feu, au flamboiement rouge, autour de leur cou, si bien qu'il ne resta ni brin ni touffe qui ne fût brûlé aux environs du gué, en deçà et au delà. Ils se mirent ensuite à se massacrer mutuellement avec les pierres et de grosses mottes de terre, qu'ils jetaient avec leurs pattes et leurs griffes par delà le gué, vers le Nord ou vers le Sud.

101. Les chiens bondirent...vers les brebis et le chien mâle à leur tête, car c'est depuis longtemps que dit le vieux proverbe : « Il convient que l'homme s'avance en premier ». Il sauta sur la brebis la plus grosse et la plus imposante qu'il vit parmi elles, et ils s'attaquèrent l'un à l'autre, et ce fut un carnage violent et furieux, et ils furent longtemps à combattre. Ce serait perte de temps que de décrire ce combat.

Voici pourtant comment étaient les chiens : trois franges de feu au flamboiement rouge sortaient de leurs gueules. Lorsque les chiens et les moutons se rencontrèrent, le feu sauta sur les brebis, si bien qu'il ne leur resta ni brin ni poil qui ne fût brûlé. Le feu que les brebis portaient autour du cou n'avait ni ardeur ni poison druidique, même lorsqu'elles s'attaquaient à quelqu'un. Et en voici la cause : lorsque Mogh Ruith s'installa à Cinn Claire, après s'être joint aux gens de Munster, il mit dans l'air un souffle druidique qui tomba sur le camp des druides sous forme d'un nuage noir. Le résultat fut que le poison druidique de tous les druides qui accompagnaient Cormac leur fut dérobé, comme dit le poète Daniel : « Les druides de la suite de Cormac Mogh Ruith avec son souffle leur a enlevé leur pouvoir magique ».

102. Lorsque les brebis constatèrent que la force et la puissance magique des chiens surpassaient les leurs, elles regagnèrent la terre, tentées de fuir devant les chiens, comme les brebis ont l'habitude de le faire, et les chiens les empêchaient de le faire. Elles firent donc demi-tour et s'enfuirent en déroute, sans s'arrêter de courir jusqu'à ce qu'elles eussent atteint Dubhcaire ; c'est là qu'elles disparurent dans les profondeurs et les entrailles de la terre, fuyant devant les chiens. Les chiens se précipitèrent à leur suite et se saisirent d'elles au fond ; ils eurent l'avantage sur elles, et les dévorèrent jusqu'aux os.

d*us*rala siar i Mum*ain* 7 tarbhchoin turusa 7 graigb*er*tuigh 7 gille echr*aidi* 7 formna aesa ocb*adh* Lethi Chuinn n-a ndiaig, con dechadar dib ar eicin idir da ṡeiscenn. Or is amhlaidh do batar 7 formna in da ṡ*luag* id*er* at*uaidh* 7 anes ar cnocaib 7 ar tulcuibh oc fairc*s*i in coml*uinn* 7 retha na caerach. Ni f*a*ca *immorro* Cormac na Fiacha or as aml*aidh* ro bhatar 7 uath*ad* bec impaibh n-a longportaib, gan toidh*echt* amach.

103. As aml*aidh*-sin ro forbadh an comhlunn-sin na gcon 7 caer*a*ch. *Ocus* is ó na cairib-sin atat Cluithre Caer*ach* inniu i crich Mairtine M*uman* o Druim Dam*hghaire* fo thuaidh, re n-ab*ar* Long Cliach inniu. *Ocus* dono is do ṡil na gcon soin na coin con*faidh* fo Eir*inn* inniu 7 a ra mbiat co mbrach.

Ro chuirset fir M*uman* ann-sin uluich comaidme in choscair-sin gu closs fon *cuiced* uili.

104. Atconnaic dono Cithruadh aidhead na caerech; tainic i remthus in tsl*oigh* anonn co hait a mbai Cor*mac*. Do fiaf*ruigh* Cormac do Chithr*uadh* : " Cidh uma tat na gairthe-sea, 7 cia doni ? " — " Fir M*uman,* " ar Cithr*uadh,* " ac comaidhium in lochta as ro muinighis-si 7 frisi tartais taebh, ar na marb*adh* do conuibh draidhechta doroine M*ogh* R*uith* ". Cidh tra ba dubac drochm*en*mac ro bui sl*uagh* Cor*maic* de-sin 7 ba subac ro badar fir M*uman* 7 ro chan Cithruadh in l*aid* : " It subhuig na sluaigh-si thes, 7 *rel* ". " Ma as fír a n-abrai-si ", ar Cor*mac*, " as deithb*ir* doib s*u*bh*a*ch*a*s do dheanamh ". " As fir ", ar Cithr*uadh,* " 7 moghenar is do L*eth* M*oga* anocht 7 mairg as do L*eth* Cuind 7 ro budh ferr leam-sa mu tech do beith ic Seich na Sogh inocht, gid fas*a*ch, inas a beith ic Rubaib Ratha Ronan, ge at imdha treabhu uimpi. *Ocus* as oraibh-si raeinfes an cath don cur-sa 7 muirbfider sl*oigh* 7 *sochaide* ann, *ocus* ni ba ferr duin-ne ar triar brathar, or doghena M*ogh* R*uith* tri clocha dhin, re tiachtain don turus-so " ; 7 atbert : " Mairg innocht is do Leith Cuinn, 7 *rel.* "

Ensuite ils sortirent et s'en allèrent vers l'Ouest de Munster. Les molosses, les valets d'écurie et les palfreniers ainsi qu'un grand nombre de jeunes gens du parti du Nord se mirent à leur poursuite, si bien que c'est à grand'peine qu'ils leur échappèrent entre deux tourbières. Car il se trouvait que la plus grande partie des deux armées, aussi bien du Sud que du Nord, était postée sur les collines et les hauteurs, regardant le combat et la fuite des brebis. Cormac ni Fiacha ne le virent pas, cependant, car ils étaient dans leur camp, environnés d'une petite suite, et ils n'en sortirent point.

103. Ainsi finit le combat des chiens et des brebis. C'est de ces brebis-là qu'est nommé Cluithre Caerach, de nos jours, dans le district de Mairtine en Munster, au Nord de Druim Damhgaire, aujourd'hui Long Cliach. D'autre part, c'est de ces chiens-là que descendent tous les chiens enragés qu'il y a en Irlande de nos jours, et qu'il y aura à jamais.

Les Munstériens poussèrent alors, pour célébrer ce combat, une clameur qui fut entendue par toute la province.

104. Lorsque Cithruadh eut vu périr les brebis il se rendit à la tête de l'armée jusqu'au lieu où était Cormac (en deçà de la rivière) ; Cormac demanda à Cithruadh : « Pourquoi pousse-t-on ces clameurs, et qui est-ce qui les pousse ? » « Les gens de Munster », dit Cithruadh, « qui célèbrent leur victoire sur les gens en qui tu as mis ta confiance et ton espoir, car les chiens magiques qu'a faits Mogh Ruith les ont tués. »

L'armée de Cormac fut alors plongée dans la tristesse et le découragement, tandis que les Munstériens se réjouissaient, et Cith Ruadh chanta le poème : « Les armées du Sud se réjouissent, etc. ». « Si ce que tu dis est vrai », dit Cormac, « il n'y a pas de doute qu'ils n'aient lieu de se réjouir ». « C'est vrai », dit Cithruadh, « heureux qui est avec le parti du Sud, ce soir, et infortuné qui est avec le parti du Nord, et j'aimerais mieux que ma maison fût à Sech na Sogh, ce soir, quoique ce soit un lieu désert, qu'à Rubai Ratha Ronan, quoiqu'elle y soit environnée d'une population nombreuse. La fortune du combat sera contre vous cette fois-ci, des bataillons et des bataillons succomberont, et notre sort ne sera pas meilleur, à nous, les trois frères, car Mogh Ruith nous transformera en trois pierres,

105. Iarsin tra atb*ert* Cor*mac* ra Cithr*uadh*: " Dena ", ar se, " ni d'faitsine dhun bheos, or as amhl*aidh* itai gu rub tu [1] primh-drai agum athair 7 agum sen-athair 7 agum fein, 7 ni aburta breic, 7 ni mo ro raidhis don cur-sa, *acht* nach did ro adhraimis-ne 7 ní fuil againn budh*echt* acht impod friut 7 is aithrec linn a tarts*am* do tarcasal fort ".

" Ni fuil acum-sa ", ar C*ith*r*uadh*, " faitsine geall*us* maith duit, acht as fort meabh*us* don cur-sa 7 *gac* ni ima tat fir M*uman* bud leo a bhuaid ".

Ro ghabustar Cor*mac* beos ic acall*aimh* Cith R*uaidh*, 7 ica radh ris dul d'acalduim Mogha R*uith*, 7 a mbrathairsi bhu-n*aidh* do tab*air*t ar aird do 7 a radh ris gan tortromad ar L*eith* Cuind 7 gur bho do mhaithib L*eithi* Cuind ath*air* 7 sen-ath*air* dho ; " 7 tairg na comhtha-sa dho re thaeibh-sin ", ar Cor*mac* " .i. fl*aithius* Ul*ad* 7 cumhul m*ac* nUisl*enn* 7 bo g*ac* lis o Themhraidh co Carraic mBracuidi 7 tri *cet* each 7 tri *cet* corn, 7 tri *cet* faluch 7 mu lamh dheas oc ol ".

106. Gluaisius C*ith* R*uadh* frisin techtair*acht*-sin co M*ogh* R*uith*, ait i raibhi ar lai imthechta co Sith Cairn Breacnatan bu dhes. Ro siacht Cith Ruath chuigi ann-sin 7 atbert ris ainmne do dhenum co tagradh fris an techtaireacht frisa tainic o Chormac, 7 a mbrathairsi bunaidh do chuimhn*iugad* 7 gan L*eith* Cuind do cur fa dhoc*har* 7 fa dhaeire. " Ro ba commain dam-sa tortromadh forro ", ar M*ogh* R*uith*, " or t*u*csat Ferghas ar loingius 7 ro bensat righi nUl*ad* de 7 t*u*csat gan ferunn gan ae*n*ech he 7 as briathar dam-sa co scer iat-som fria hard-fl*aith*i*us* 7 co mbiat a saerclanna ambroid i tighibh echtran n-a eraicc ". " As uathad do L*eth* Cuind ", ar Cith R*uadh*, " do chogar in sarughudh-sin 7 in ngebhe na comhadha-sa o Cormac ? " 7 ro slonn do uili na comtha. " Na habair ", ar M*ogh* R*uith*, " doigh ni treicfinn-si mu dhalta ar a fil d'or ar

1. En marge : *ro bui*.

lorsqu'il viendra cette fois-ci ». Et il dit : « Infortuné cette nuit celui qui est du parti du Nord », etc.

105. Après cela, Cormac dit à Cithruadh : « Fais-nous quelque prophétie, car tu fus le principal druide de mon père, et de mon grand-père, comme tu es le mien. Et tu ne nous as pas dit de mensonge, et tu ne nous as pas davantage conseillé cette expédition ; mais ce n'était pas à toi qu'allait notre faveur, et, si nous t'avons témoigné peu de considération, nous le regrettons ». « Je ne puis te faire aucune prophétie favorable, dit Cithruadh ». « C'est toi qui seras vaincu cette fois-ci, et dans toutes les actions où se trouveront les gens de Munster, ce sont eux qui remporteront la victoire ».

Cormac resta à délibérer avec Cithruadh et lui dit d'aller causer avec Mogh Ruith et de lui faire remarquer leur parenté d'origine, et de lui dire de ne pas accabler les gens du Nord, parce que son père et son grand-père étaient de la noblesse du Nord. « Offre-lui ces récompenses par-dessus le marché », dit Cormac : « Le royaume d'Ulster et les dédommagements dus pour la mort des fils d'Uisliu, et un bœuf de chacun des domaines entre Tara et Carraic Bracuidi, trois cents chevaux, trois cents cornes à boire, trois cents manteaux et la place à ma droite à table ».

106. Cithruadh partit donc pour cette ambassade, et alla voir Mogh Ruith au lieu où il se trouvait, le jour où il partit pour Sith Cairn Breacnatan vers le Sud. Cithruadh le rejoignit là, et lui demanda de lui prêter son attention, afin qu'il lui transmît le message de Cormac, de se souvenir de leur parenté originelle, et ne pas plonger le parti du Nord dans l'affliction et la servitude. « C'est pour moi un devoir de les accabler », dit Mogh Ruith, « depuis qu'ils envoyèrent Ferghus en exil, et lui enlevèrent le royaume d'Ulster, et le privèrent de tout domaine et de tout rang ; je me suis juré que je les priverais de leur titre de grand-roi et que leur race vivrait en esclavage dans des maisons étrangères, en châtiment ».

« Ce n'est qu'un petit nombre parmi les nobles du Nord », dit Cithruadh, « qui ont comploté cette injustice ; ne veux-tu pas accepter ces récompenses de la part de Cormac ? » Et il lui

an tal*main*. 7 innis-si do Cor*mac*, gen gu b*eth* neach aili isin Mum*ain* acht M*ogh* Corb, n*ac* treicfinn-si mo tiughbhaidh "

107. Ro dheal*uig*set na draithe ann-sin 7 nir aem M*ogh* R*uith* o Chith R*uadh* inni im a tor*acht*. [180 a 2] *Ocus* ro siacht Cith R*uadh* gu Cor*mac* 7 ro innis nar aemh M*ogh* R*uith* fortacht na foir*idi*n forro. *Ocus* do batar clann Cuind ann-sin co dubac dobronac a n-a longport.

108. Ord Mogha R*uith immorro*, teit side co teach Banbuanainne bandrai co Sidh Cairn Breachnatan, do chuing*id* foirithne forre, da fiafraig*id* cinnus ticfidis fir M*uman* isin cath. *Ocus* o ro siacht ro ferud caein-failte fris 7 ro boi aghaidh ann, 7 ro fiafraigh ord o thus co der*edh* um dhal in catha. *Ocus* asb*er*t Bannbuana fris-sium. " Eirg-si mochtrath amarach, " ar si " 7 budh lat buaid in catha, 7 la firu M*uman* " *Ocus* atbert in rethoirecc-sa.

" Saigh-siu immach moch-eirghi, 7 *rel.* " Eirgeas M*ogh* R*uith* m*ai*ten mhoch 7 doni timna celeaburta 7 gabuidh lamha ar imthecht. Conad ann asbert Buan, .i. mac M*ogha* R*uith*. " Atconnac fis ", ar se, " 7 ber-si br*eith* torre, a M*hogh* R*uith*". " Abair, " ar M*ogh* R*uith*. Is ann tuc Buan in segdai sen-focail for ard oca hindisi 7 atbert : " Tadhbas domadbassa... ".

109. As a haithle-sin, dodech*aid* M*ogh* R*uith* airm i ra butar fir M*uman* um Fiach*aig* co Cenn Claire. *Ocus* gabhus*tar* Fiacha ac fiafraigid scel de. *Ocus* atbert M*ogh* R*uith* : " Gebutsa tra umad chis, 7 toibgighfet n*eith*i eli duit ", 7 tuc in retoiric ar aird, .i. " Cis coduil cothaighfet, 7 *rel* "

110. Ord Corm*aic immorro* gabh*us*tar for ag*allaimh* C*ith* R*uaidh*, 7 ga fiafraighidh dhe in rai bhi aigi fortacht ar na sloghuibh. " Ni fil ", ar Cith R*uadh*, " ni not cobra, acht tene druadh do dhen*amh* ". " Cinnus dogniter saidhe ", ar Cormac,

exposa quelles étaient ces récompenses. « Ne parle pas ainsi », dit Mogh Ruith, « car je n'abandonnerais pas mon élève pour tout l'or de la terre ; va dire à Cormac que quand bien même il n'y aurait en Munster personne que Mogh Corb, je n'abandonnerais pas la lutte (?) ».

107. Les Druides se séparèrent alors, et Mogh Ruith n'accepta pas la proposition que Cithruadh venait lui faire. Cithruadh s'en retourna vers Cormac et lui dit que Mogh Ruith n'acceptait aucunement de leur venir en aide ou de les protéger. Les descendants de Conn furent alors plongés dans la tristesse et le désespoir fut dans leur camp.

108. Quant à Mogh Ruith, il alla trouver Banbuanann, la druidesse, à Sidh Cairn Breachnatan, pour y chercher de l'aide et pour lui demander comment les Munstériens devaient marcher au combat.

Dès qu'il arriva là, on lui souhaita la bienvenue ; il passa la nuit en ce lieu et demanda, du commencement à la fin, tout ce qui avait rapport à la guerre. Bannbuana lui dit à ce sujet : « Mets-toi en marche demain de bonne heure, tu remporteras la victoire avec les gens de Munster ». Et elle prononça la rhétorique suivante : « Sors de bonne heure, lève-toi », etc.

Mogh Ruith se mit donc en marche et sortit le matin de bonne heure ; il prit congé et se mit en devoir de sortir. C'est alors que Buan, le fils de Mogh Ruith, dit : « J'ai eu une vision, dis-moi ce que j'en dois penser, Mogh Ruith ». « Parle », dit Mogh Ruith. C'est alors que Buan eut recours à la vieille langue vénérable, pour raconter sa vision, et il dit : « Il m'est apparu », etc.

109. Mogh Ruith se rendit ensuite au lieu où se trouvaient les gens de Munster autour de Fiacha, à Cenn Claire. Et Fiacha lui demanda les nouvelles; et Mogh Ruith dit : « J'obtiendrai pour toi un tribut, et je réclamerai d'autres choses encore pour toi ». Et il dit la rhétorique : « Un tribut, etc. »

110. Quant à Cormac, il se mit à délibérer avec Cithruadh, et lui demanda s'il avait quelque moyen de venir en aide aux armées. « Il n'y a rien qui puisse te secourir, excepté de faire un feu druidique. » « Comment le fait-on ? » dit Cor-

" 7 ga tarbha a dhen*amh*? ". " Mar so, " ar Cith Ruadh : " Eirgit na sl*oigh* fon caill 7 tabhrat cairthen*n* leo ár is ann saidhe ata formna ar ndala-ne. *Ocus* as doigh freicerthar anes sin 7 o thairset na teindti d'fatud bidh cach oc forchoimet a thein*ed*. *Ocus*, da m*ad* edh no bhiath ann cu m*ad* fo dhes no impuigdis na teinnti (7 ni saeilim), " ar Cith R*uadh*, " rob maith in leanm*ain* for firu M*uman* uaib-si. *Ocus* m*ad* anes impuit, beridh-si sibh fein as, ar bid oruib meabh*us* gid airisium doghnithe ". Tiagat iarum na sl*oigh* fon caill *acht* m*ad* suail bec im Cor*mac*, 7 t*u*csat connadh caerthainn leo.

111. Ro rath*aigh*sit fir M*uman* sin 7 ro raidhset ra M*ogh* R*uith*. " A fir sochuir ", ar siat, " ga ret sut doni L*eth* Cuind ? " " Ga ret doghniat ? " ar M*ogh* R*uith*. " Fedmunna ramhora do thinol i n-ait n-aenbhaili cu nach lugha inas in cnoc ro thurnais-si in dumha chonn*aid* fil aca ". " Is fir ", ar M*ogh* R*uith* ra fira M*uman*, " a freacra-sin as coir ; ra a dhruidhibh-fein ro impa Cor*mac* 7 tene draidhichta ro gnithir acu-sin ". *Ocus* ro raidh M*ogh* R*uith* ra feruibh Mumhan : " Imtigidh ", ar se, " fo chaill L*eth*aird fo dhes 7 na rub luga bhar lamhac eisdi 7 tabhraid brosna braei laime gac ein fir libh, acht m*ad* Fiacha a oenar 7 tabhradh-sein asgl*ann* gualunn leis do chrunn cruaidh dagcacait eoín earraig a taeibh uir-śleibhi frisi mbenait na tri foscaidh .i. fosc*adh* gaeithi marta, 7 fosc*adh* gaeithe mara 7 f*oscadh* gaeithi luisin, ar daig gu rub lasom*ain* ra *cet*atudh fon teined. *Ocus* ni benfaider ar nech daar bhur n-eis an deda sin [180 b 2] do thabairt libh .i. braei laime 7 asclann ghualann. *Ocus* na tabhr*aid* cuala ider na rub fotha aiscthi duibh da bar n-eisi, 7 nach abartar cualuighi ribh "

112. Tiagat iarsin fo chaill L*eth*aird frisin ab*ar* Caill Fhian aniu. *Ocus* is o na fiannuibh-sin Fiach*ach* Muillethain m*eic* Eog*ain* ainmn*ighther* in caill o sin ile. Doroacht leo iarum in forgn*amh* 7 in tinol ro haithned dibh cu fos*a*dlar in longphuirt. *Ocus* do raidh M*ogh* R*uith* ra Cennmhar : " Atto 7

mac, « et à quoi cela sert-il ? » « Voici », dit Cithruadh. « Que les armées aillent dans le bois, et qu'elles apportent du bois de sorbier avec eux, car c'est avec cela que nous faisons les meilleurs feux. Et vraisemblablement on répondra du Sud de la même façon ; lorsque les feux commenceront à flamboyer, chaque parti surveillera son feu. Et s'il arrive que les feux se tournent vers le Sud (ce que je ne crois pas) vous aurez intérêt à vous mettre à la poursuite des gens de Munster. Si c'est vers le Nord qu'ils tournent, déguerpissez, car vous serez vaincus, quand bien même vous vous obstineriez à tenir tête. »

Les armées allèrent donc dans le bois sauf une petite suite, autour de Cormac. et apportèrent du bois de sorbier avec eux.

111. Les gens de Munster remarquèrent cela et dirent à Mogh Ruith : « O protecteur, qu'est-ce que le parti du Nord est en train de faire ? » « Que font-ils ? », dit Mogh Ruith. « Ils réunissent de gros fagots en un même lieu, si bien que le bûcher qu'ils ont n'est pas moins haut que la colline que tu as abaissée ». « C'est vrai ! » dit Mogh Ruith, « il nous convient maintenant de leur riposter. Cormac a eu recours à ses propres druides, et ils sont en train de faire un feu druidique. » Mogh Ruith dit alors aux gens de Munster : « Allez dans le bois de Lethaird, vers le Sud, et que votre dextérité ne soit pas moindre (que la leur) ; que chacun de vous apporte un morceau (?) ou une poignée, excepté Fiacha seul ; que lui apporte une charge de l'arbre dur aux beaux des oiseaux de printemps (?) pris au flanc de la montagne, où se rencontrent les trois abris : l'abri du vent de Mars, l'abri du vent de la mer et l'abri du vent de façon que le feu flambe aussitôt qu'on l'allumera. Et on n'enlèvera à aucun de vos successeurs (le droit à) ces deux choses : une poignée et un fardeau d'épaule. Et n'apportez aucun fagot, afin qu'on n'en fasse pas reproche à vos successeurs, et qu'on ne les appelle pas « fagotiers ».

112. Ils allèrent ensuite dans le bois Caill Lethaird, que l'on appelle aujourd'hui Caill Fhian. C'est des guerriers de Fiacha Muillethan mac Eogain que ce bois a pris le nom qu'il porte encore. Ils rassemblèrent et apportèrent avec eux la cueillette qu'on leur avait demandée, qu'ils déposèrent au milieu du camp.

innil ramhthus na tein*ed* ". Ro ei*righ* Cennmhar 7 as e sui-d*iugud* tuc furre a*mal* bis *coi*chin [1] tre-eochair 7 tri huilli fair acht batar *seacht* ndorais forri 7 ni ra butar acht tri doirrsi ar in tein*id* thuaidh. *Ocus* dano ni raibi suid*iugud* na corug*ud* forre, acht a chur n-a cheann cheana in conn*id*.

113. *Ocus* ro raidh Cennmhar : " As urlumh so, acht gan tene ann ". Ben*aidh* M*ogh* R*uith* ann sin a thallann tein*ed*; *ocus* rob url*amh* an tene thuaidh annsin. Ro ghabhadar som uili gr*asacht* 7 omun 7 tinni*us* annsin. *Ocus* ro raidh M*ogh* R*uith* ra feruibh M*uman* : " Bean*aid* uili co tinnisn*ea*ch taebh-snas do crannuibh bur sl*egh*. *Ocus* ro bensat 7 tucsat do. Doroine-sium cuimmscin [2] mor de-sin 7 do cuir in tene inn 7 ro ṡuaitheas-dar iarsin 7 ro raidh.

" Suathuim tene trethn*ach* tren.
reidhfidh figh, feoighfidh ſer
lasair lonn, lor a luas.
ro sia snas sruith neamh suas.
cnaifid fech fegha fuinn
claifid cath ar Clann Cuinn " 7 *cetera*.

Do chuir-sium in tene fon so-dheithb*ir*-sin 7 ro ba lan lasom*ain* ro las 7 ro bo lanmhor a fuaim. *Ocus* do raidh an reth*oric* .i.

" De druadh mu dhe tar g*ac* nde... "

114. " Gabtar mo dhaimh dam-sa i bhfecht sa ", ar M*ogh* R*uith*, " 7 coraighther mo carpat forro 7 dano geibid-si baa n-eocha bid i lamhaib libh, 7 mad budh thuaidh soidhit nr teindti rob maith in leanm*ain* uaib-si forro-s*um* 7 m*ad* aml*aidh*-sin bhias, na hanaidh-si dib cu ro anar-sa. *Ocus* mad a t*uaidh* thisat denaid-si bar n-imdhitean forro 7 tabhr*aid* deabhtha doib i mbeilghibh 7 a n-imcuimgibh 7 a n-eicindi-naibh in *cuicid*. *Ocus* as doigh n*ach* bha heicen duibh 7 mar budh eic*en* rob aml*aidh* ſoichillti-si ". *Ocus* (is aml*aidh* ro can-s*am* sin) ro chuir anal druadh ind aieor 7 i fir*mim*int co

1. Faut-il rapprocher de ce mot irl. mod. *cuigean*, « fait de baratter le beurre, baratte », ou faut-il comprendre *cuaichin*, « petite coupe » ?

2. *cuimmscin*. Nous n'avons pas retrouvé ce mot ailleurs. Sans doute doit-on y voir un composé de *mesc-* « mélanger ».

Mogh Ruith dit à Cennmar : « Allume et prépare le feu. » Cennmar se leva alors et il disposa le bûcher ainsi : il en forma comme une baratte (?) qui avait trois côtés et trois angles, mais sept portes. Or le feu du Nord n'avait que trois portes et il n'était ni disposé ni arrangé mais on s'était borné à entasser le bois comme il était tombé (?).

113. « Le feu est prêt », dit alors Cennmar, « il ne lui manque que d'être allumé ». Mogh Ruith alors frappa son briquet. Or le feu du Nord était prêt alors. Tous furent saisis de crainte et d'une précipitation fébrile. Mogh Ruith dit alors aux gens de Munster : « Hâtez-vous de couper des copeaux au côté de vos bois de lance. » Ils les coupèrent et les lui donnèrent. Il en fit un mélange (?), il y mit le feu, et il l'agita en disant : « J'agite un feu efficace et puissant... » et il jeta le tout dans le feu, en toute hâte. Il s'alluma une grande flamme, avec un grand fracas. Mogh Ruith dit la rhétorique : « Dieu des druides, mon Dieu avant tout autre dieu », etc.

114. « Maintenant », dit Mogh Ruith, « amenez mes bœufs et attelez-les à mon char ; tenez vos chevaux prêts et en main. Si les feux se tournent vers le Nord, il vous faudra vous mettre à leur poursuite, et, dans ce cas, n'arrêtez pas de les poursuivre que je ne m'arrête moi-même. Si au contraire les feux viennent du Nord, défendez-vous contre eux, et livrez-leur bataille parmi les routes, les défilés et les retraites de la province. Sans doute, ne serez-vous pas contraints à le faire, mais préparez-vous pour le cas où cela se produirait ».

Ainsi parla-t-il, puis il envoya un souffle druidique dans l'atmosphère et dans le ciel, si bien qu'il se forma au-dessus de Cenn Claire une obscurité et une nuée sombre d'où tombait une pluie de sang. Et Mogh Ruith dit la rhétorique : « J'envoie un sortilège à l'aide d'un nuage, une pluie de sang en tombe sur l'herbe », etc.

nderna mothar 7 duibh-nel os Cinn Claire, 7 braen fola as-side. Ocus do raidh M*ogh* R*uith* in reth*oiric*.

" Ferim brict a nirt nel, cu ma braen fola ar fer ", etc.

115. O thairnic in reth*oiric*-sin ro*s* geibh an cith co raibhi os Cinn Claire, ro*s* geibh as-sidhe co mbai os cind long-phuirt Chor*maic* 7 ros geibh as-side co Temr*aigh*.

Do raidh Cor*mac* ra Cith R*uadh* : " Ga fuaim-so rocluineam ? " " Braen fola ", ar Cith R*uadh*, " doron*ad* tre dian draidechta, 7 as rinne ticfa a uillida ". Ba holc la Leth Cuind sin 7 doronsat glor 7 seisilb moir uime. *Ocus* atb*er*t Cith R*uadh* in l*aid*. " Atciu-sa cith do Claire 7 *rel*. ".

Do batar tra coillte 7 fegha mora ar clarmhedhon Mum*an* intan-sin, .i. an Ghiusach o tha Druim nEogubuil sair co bealuch Chaille Tochail, *ocus* Colltanan o Druim Eogubhail suas co Claire 7 Ros Cno o Druim Eogobail siar co hEsmaige, 7 Glenn mBebhthach ider dha rot o Druim Eogobail sis gu hAine, 7 gu carn Ferad*haigh*.

116. Ro fiafraig M*ogh* R*uith* : " Cinnus atait na teinnti ? ' " Atat ", ar siat, " cach dibh ag falmaisiu a cheili re hor sleibhi siar 7 sis iarsin co Druim nAsail 7 co Sinainn, 7 iarsin c*us*inn ait chetna ".

Ro fiafraigh M*ogh* R*uith* : " Cinnus atat na teinnti ? " " Atat fon tuaruim cetna ", ar iat, " 7 ni farcaibset figh na fer ar clarmhedhon Mum*an* gan losc*ad* ". *Ocus* as machaire o sin ille.

Ro fiar*faigh* M*ogh* R*uith* : " Cinnus atat na teinnti ? " « Adhrachtadur, " ar siat " co fir*mim*int 7 co neolu nime, 7 atat mar bít da laech lonna luthmura *no* da leoinn letarthaca, cach dhibh oc folmaisi a cheili ".

117. Tucad tra a seche thairb maeil uidhir co M*ogh* R*uith*, 7 a encennach alath brec con-a foluam*ain* ethaidi, 7 a aidme draidh*echta* ar cena. *Ocus* dosrala suas a comuidecht na teined ind aeor 7 i firmi*mint* 7 gabust*ar* ac sodh 7 ag bual*adh* na tei-

115. Dès qu'il eut fini cette rhétorique, la nuée se mit en marche et vint au-dessus de Cenn Claire, de là au-dessus du camp de Cormac, et de là à Tara.

Cormac dit à Cithruadh : « Quel est ce bruit que nous entendons ? » « C'est », dit Cithruath, « une pluie de sang, suscitée par un sortilège druidique, et c'est nous qui en supporterons les effets funestes. » Le parti du Nord prit cela fort mal, et tous firent un grand bruit et un grand tumulte en l'entendant. Cithruadh prononça le poème : « Je vois une nuée au-dessus de Claire », etc.

Il y avait alors des bois et de grandes forêts dans la plaine centrale de Munster : le Giusach, depuis Druim nEogubuil en allant vers l'Est jusqu'au chemin de Caille Tochail, Colltanan depuis Druim nEogubuil en remontant jusqu'à Claire, Ros Cno depuis Druim nEogubuil en allant vers l'Ouest jusqu'à Esmaige ; enfin Glenn Bebhthach (entre les deux routes), depuis Druim nEogobuil en descendant vers Aine et Carn Feradhaigh.

116. « Comment sont les feux ? » demanda Mogh Ruith. « Ils se poursuivent l'un l'autre », dirent-ils, « en rasant la montagne, à l'Ouest et au Nord, jusqu'à Druim nAsail, jusqu'au Shannon, puis reviennent à leur point de départ. »

« Comment vont les feux ? » demanda Mogh Ruith. « Toujours de même », dirent-ils. « Ils n'ont laissé ni bois ni herbe dans toute la plaine centrale de Munster, sans les brûler. » Et ce lieu est une lande depuis.

« Comment sont les feux ? » demanda Mogh Ruith. « Ils se sont élevés jusqu'au firmament et jusqu'aux nuages du ciel », dirent-ils, « et ils sont semblables à deux guerriers puissants et furieux, ou à deux lions dévorant se poursuivant l'un l'autre. »

117. On apporta alors à Mogh Ruith sa peau de taureau brun sans cornes et sa coiffure-oiseau tachetée au vol ailé, et ses autres instruments druidiques : et il s'éleva dans l'air et dans le ciel en même temps que les feux, et se mit à les

n*ed* budh t*huaidh*, 7 ro chan in reth*oric*-so : " Saigti druadh dolbaim-si, 7 *rel.* ". Gab*us* M*ogh* R*uith* ag bual*adh* na tein*ed* budh t*uaidh* iarum. *Ocus* gabh*us* Cith R*uadh* fon cuma cedna a-t*uaidh*. Arai-sin, ro impo M*ogh* Ruith na teinnti fo t*úaidh*, 7 do*us*rala i ceann longphuirt Cor*maic* 7 nir leic Mogh R*uith* cenn do thocbhail doibh o ro*us* turn einfecht. Dorochair Cith R*uadh* ann sidhe co n-a slogh druadh in all*a th*is 7 co n-a slógh sidhe. *Ocus* ro coirghit acu-san na catha crodha commora conacaillti, 7 ro coirged lorg 7 tos*ach* forro, 7 tug*ad* leibinn sciath imp*a* da g*ac* l*eth* 7 gabsat rompa i remthus tseda 7 imdheachta, or nír leics*et* a ndraithi doibh fosug*ud* ra tabairt catha na comhl*ain*n 7 do aithnedar dhibh maith do dhenamh intan b*ud* eicen.

118. Tainic dono M*ogh* R*uith* anuas iarsin, 7 dodech*aid* a n-a charpat caemh cumdachta for damaibh dreamhna das*achta*ca cu luas gaeithi Marta, con athlaime ethaiti 7 seche thairbh maeil uidhir lais 7 tainic i remtus rompa, 7 do chuir Cennmhar uatha do gres*acht* fer Mum*an* 7 tancatar co hescad i lenm*ain* in druadh. [181 b 1] O ro siachtadar co hArd Cluain na Feinne, is ann-sin rug*ad* ar deir*edh* in tsloigh, 7 nir imposit friu in lucht aile. Gabsat fir M*uman* annside anoir 7 aniar futhaibh amar tiag*ait* coin fa min-chetraib, .i. treotha 7 tarrsa ic a ndicennad 7 ica n-airsecar ider anes 7 a t*uaidh*, ag cur na n-ar forro cu rancat*ar* co Magh nUachtar i crich Ur-Mum*an*, frisin ab*ar* Magh Raidne aniu. Ocht cet *immorro*, ba he esb*aith* in tsl*oigh* conice sin.

119. Cun*ad* annsin ro fiar*faigh* M*ogh* R*uith* is se i ramtus rompa : " Cia is nesa dun annso ? " 7 forfid*ir* gia ro*s* fiar*faigh*. " Ata triar forusta finnliath ann ", ar siat, " Cecht, Crota, Cith R*uadh* sín ". " Ro geallustar mu dee dam-sa co ndingnitis clocha dhib intan no bherainn-si forro, acht cu tarduinnsi mo anal futhaib. " 7 t*uc* som anal druagh futhaibh conderna clocha dibh, 7 is do na cloch*aibh*-sin gairther Leaca Raighne aniu. Antan tra no trialidais fir M*uman* airisium, is

battre de façon à les tourner vers le Nord, en chantant la rhétorique : « Je fabrique les flèches du druide (?) », etc.

Il se mit donc à frapper les feux pour les tourner vers le Nord. Et Cithruadh se mit à les frapper de même vers le Sud. Malgré ses efforts, Mogh Ruith tourna les feux vers le Nord, et ils s'en allèrent au-dessus du camp de Cormac, et il ne permit point aux feux de se dresser une fois qu'il eut réussi à les rabattre. Cithruadh s'abattit alors par terre avec son armée de druides et de fées. Ils se mirent alors à ranger les vaillants bataillons nombreux et ; ils disposèrent l'avant-garde et l'arrière-garde et les encadrèrent d'une muraille de boucliers. L'armée se mit alors en marche, sans que les druides leur permissent de s'arrêter pour livrer bataille ; ils recommandèrent aux hommes de faire leur devoir lorsqu'il serait nécessaire.

118. Mogh Ruith descendit alors et monta dans son beau chariot bien orné attelé de bœufs impétueux et furieux aussi rapides que le vent de Mars, aussi agiles qu'un oiseau. Il prit avec lui sa peau de taureau brun sans cornes, et s'avança à la tête de l'armée. Il envoya Cennmar presser les gens de Munster, et tous s'avancèrent pleins d'ardeur à la suite du Druide.

Lorsqu'ils parvinrent à Ard Cluain na Fene, ils rejoignirent l'arrière de l'armée, sans que le reste de l'armée se portât à son secours. Les guerriers de Munster parcoururent les rangs ennemis de droite et de gauche, tels des chiens au milieu de petit bétail, les traversant, les transperçant, les décapitant, les au Nord et au Sud, les massacrant, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à MaghUachtair, dans la région est du Munster, aujourd'hui Magh Raidhne. Les pertes de l'armée s'élevaient alors à huit cents hommes.

119. C'est alors que Mogh Ruith demanda, comme il s'avançait le premier : « Qui donc se trouve immédiatement devant nous ? » Et il le savait, quoiqu'il le demandât. « Ce sont trois guerriers imposants aux cheveux gris », lui répondit-on, « Cecht, Crota et Cithruadh. « Mon dieu m'a promis que je les transformerais en pierres quand je les aurai à ma portée, si seulement je parviens à souffler sur eux ». Il leur envoya un souffle druidique, si bien qu'il les transforma en

ann-sin ba daithe 7 ba treisi no bidh M*ogh* R*uith* ic maidim cucca, 7 nir leic dhoibh anad co rancatar co Sliabh Fuait in la-sin. Ro saidh*ed* pupall Fiachach annsin 7 as e ainm an in*aidh* sin, Inad pupla Fiach*ach* o sin ille.

120. Taircit L*eth* Chuinn iarum g*ac* giall, 7 g*ac* cain 7 g*ac* cis bud ail d'fer*aibh* Mum*an* do tab*air*t daib forro. O ro feidh-ligheastar ann nir gabh M*ogh* R*uith* 7 Mogh Corb 7 Fiacha 7 Fir M*uman* ar cena no gu mbeidis da mi 7 da raithi 7 da bliag*ain* tuaidh. *Ocus* adubhradar gidh annsin, nach gebhduis coma aili no gu ti*sed* Cor*mac* fein leo co tech Fiach*ach*, o na fetastar tra Cormac a imdhiten forra 7 na rabha aca cumhang gabhala dhibh a chriche d'innr*udh* 7 d'arg*ain*. Tàinic fein 7 t*uc* a chain 7 a chis doibh.

Ro choimeirigh Fiacha co bhferuib M*uman* 7 tancatar rompa i ramthus tseta 7 ni hindist*ar* a n-imthusa cu rancat*ar* cnoc Raphund.

Tucad íarum Connla m*ac* Taidg m*eic* Cein, mac bratar athar d'Fiach*aigh* eisein for altram do Cor*mac*; 7 ro leasaiged ag Cor*mac* in m*ac*-sin fo chain lesaighthi. Ocus bat*ar* aml*aidh*-sin re cian 7 treimhsi fa sidh-corus etarra.

121. Gabhsat fir M*uman* ga fiar*faighidh* do M*ogh* R*uith* ga lin [181 b 2] idir àbhus 7 tuaidh 7 cia dhe as mo ro dith*iged* ann. As leir tra ro eirnestar dhoibh 7 t*uc* in l*aid* ar aird :

" Ceathra cet laemh laechda a lín· da *cethrachait* ra a coimrim.
D'feruibh Mum*an* co mb*echta*· ro marbs*at* na haindrechta[1].
Cúic druidh Chorm*aic* dolbs*at* dan· ar L*eith* Mogha na mor dhal.
Lin ro marbta fa gnim ghle· tre doilbhtib dealbtha draidhe.

1. Graphie phonétique pour *ainrechta*.

pierres ; c'est de ces pierres-là que tire aujourd'hui son nom Leaca Raighne.

Lorsque les gens de Munster essayaient d'arrêter, Mogh Ruith les poussait avec une vitesse et une énergie redoublées ; il ne leur permit de s'arrêter que lorsqu'ils eurent atteint Sliabh Fuait, ce même jour. Fiacha planta sa tente là ; depuis on appelle ce lieu « Inadh pupla Fiachach » (Emplacement de la tente de Fiacha).

120. Le parti du Nord offrit alors aux gens de Munster de leur donner tous les otages, tributs et contributions qu'il leur plairait. Mogh Ruith, Mogh Corb, Fiacha et les gens de Munster n'acceptèrent rien avant qu'ils eussent passé deux mois, deux trimestres et deux années dans le Nord à dater du jour où ils s'arrêtèrent là. Même alors ils déclarèrent qu'ils n'accepteraient aucune contribution à moins que Cormac lui-même ne vînt avec eux jusqu'à la demeure de Fiacha, du moment que lui, Cormac, n'était pas en état de se défendre contre eux et de les empêcher d'envahir et de dévaster sa province. Il vint donc en personne leur remettre son tribut et sa contribution.

Fiacha se mit en marche avec les gens de Munster ; ils poursuivirent leur route, mais l'on ne dit rien de leurs aventures jusqu'à leur arrivée à Cnoc Raphann.

Connla mac Taidg meic Cein, fils du frère du père de Fiacha fut envoyé à Cormac pour qu'il l'élevât, et Cormac prit soin de l'éducation de ce jeune homme, cette éducation lui étant imposée en manière de redevance. Ils restèrent ainsi pendant longtemps en paix les uns avec les autres.

121. Les gens de Munster demandèrent à Mogh Ruith quelles étaient les pertes subies par les partis du Nord et du Sud, et lesquelles avaient été le plus considérable. Mogh Ruith le leur exposa clairement, et il récita le poème :

Quatre cents braves guerriers — tel est leur nombre — et de plus quatre-vingt, d'après mon calcul. Tel est exactement le nombre des guerriers de Munster qui ont été tués par les prodiges.

Cinq druides de Cormac forgèrent des sorts contre les provinces du Sud aux grandes assemblées. Tel fut le nombre tué lors d'une action brillante par les sortilèges spécieux des druides.

Dolbsat [1] tri cona cora· do dhith na caerec crodha.
Dolbs*a*t murescong fo muir· ra dith Colptha 7 Lurguin.
Ro sos na teindti bhu t*uaidh*· ar L*eth* Chu*inn* na cl*aidem* cruaidh
T*ucus* nert mna *siul*ta sair· a clannuib Chuinn *Cetcathaigh*
Ro claen*ad* in cath ar Conn· la Mum*ain* miad*aigh*, met nglonn
Ar ndith a n-aesa dana· ra dirgit ra dighbala.
Ceatra *cet* ruirech is righ· do s*lógh* Cor*maic* ra a coimhrimh
Co Formaeil ba g*res* os graigh· do cl*annaib* C*uin*d Cetcat*haig*
Ceatra cet gilla nglomhair· do sl*ogh* Cor*maic* ar conuir
Ro marbtha fa coimlin gle· ider Formaeil is Raidne.
Crota, Cect, Cithruadh don muigh· draithi sil Cuinn C*et*cat*haig*
I Maigh Raidne do ruadh graigh· ro sodh*us* i cruadhclocha*ibh*.
Cl*ocha* coimh*et*uit ferta· beit an co brachuib be*ch*ta
Bidh ail do L*eth* Cuinn a n-ainm. Leaca Raidhne re roghairm.
Cúic morseisir bat*ar* ann· gan ainm orro acht *cuic* anmann
Tucsat ceim cuire for cul· ga neoch uili *acht* m*a*d eintriur.
Seacht Cecht, secht Crota gu coir· *seacht* Cith*aigh* is *seacht* Cit*hmoir*
Seacht Cithruaidh co ngnim ngarbh ngle· gu ndanuibh doilbthe draithe.
. . . . Ath [2] an ts*luaigh*· sist o Maigh Raidne budh thuaid
Sluagh *seacht* f*ich*it ro gaet ann· do sl*uagh* Cor*maic* ni chelam
Da f*ich*it 7 dá *cét* · on ath-sin sair no chu b*r*ec
Os gach conuir do L*eth* Cuind· doibh nír comuidh a liattruin

1. Ici le poète semble oublier que ce poème est placé dans la bouche de Mogh Ruith, et il emploie la 3e personne au lieu de la 1re qu'on retrouve au distique suivant.

2. Sans doute y a-t-il une lacune avant ce mot; le vers en effet ne se osande pas.

Ils créèrent trois chiens bien dressés pour détruire les brebis cruelles. Ils créèrent une anguille de mer sous les flots, pour tuer Colptha et Lurga.

J'ai tourné les feux vers le Nord contre le parti du Nord aux glaives valeureux. Je n'ai laissé que la force d'une femme en couches aux habitants de l'Est, aux descendants de Conn Cetcathach.

Le combat tourna mal contre Conn, au bénéfice des vaillants Munstériens (grande action). Après la mort des hommes de l'art, ils furent plongés dans la détresse.

Quatre cents seigneurs ou rois des armées de Cormac, d'après mon calcul (furent tués) jusqu'à Formael — leurs chevaux ne firent qu'une étape — parmi les descendants de Conn Cetcathach.

Quatre cents brillants valets d'armes de l'armée de Cormac sur la route, furent tués — d'après un calcul loyal — entre Formael et Raidne.

Crota, Cecht, Cithruadh dans la plaine, les druides de la race de Conn Cetcathach; dans Magh Raidhne aux chevaux rouges, ils furent changés par moi en dures pierres.

Les pierres qui signalent leur tombe resteront à perpétuité. Leur nom sera une honte pour les provinces du Nord. C'est Leaca Raidhne qu'on les appelle.

Il y avait là cinq groupes de sept hommes qui n'avaient à eux tous que cinq noms. Toutes les armées battirent en retraite, tous, excepté trois hommes (?).

(Il y avait) sept Cecht, sept Crota — en vérité — sept Cithach et sept Cithmor, sept Cithruadh — fière et brillante leur action — qui possédaient le secret de mystérieux sortilèges druidiques.

Ath an tsloigh (Le Gué de l'armée) quelque peu au Nord de Maigh Raidhne. Cent quarante hommes y périrent parmi les armées de Cormac — je ne le cache pas.

Deux cents quarante périrent à partir de ce gué en s'en allant vers l'Est (ceci n'est pas un mensonge). Sur chaque chemin, pour le parti du Nord.....

Mille quarante et huit hommes durant la poursuite, telles furent les pertes éprouvées par le parti du Nord combattant

Deic *cét* 7 da *fichit* ·dias ar seiser ro saighet
Ba si esb*aidh* L*eithi* Cuinn· ra ua nAililla oluim.
O Druim Damhgh*airi* duan*aigh*· co slig*id* moir Midhual-
l*aigh*.
Mor in gnimh, ro cloen*a*d cro· is a dhenamh a n-aenlo
As e uidhi is mo ruc fian· ar gnimuib *glé* 7 gliagh
O Chinn Clairi ba cuairt gle· bud th*uaidh* gu G*lenn* R*igh*
Righe.
Ro cind Fiacha fictib sl*uagh*· ro cind M*ogh* Corb C*laideb*
r*uadh*
N*ac* biad a riar da g*ac* alt· no go m*a*d e a ngiall Cor*mac*.
O ro eimdhigh Cor*mac* cain· imgab*ad* Fiacha fum[ ].
Nir gabhudh uadh *acht* a dhail· ge thairg*id* mor fo*cet*air.
Ro scailseat fir Mhum*an* iarsin o chnucc Raphann, 7 docoidh cach dib da thigh 7 da [182 a 1] dhún-aras fadhesin. *Ocus* dochoidh Cor*mac* co T*emraigh*.

122. Ro leasaig*ed* tra Connla ag Cor*mac*, amal adubhrumur, cur bo inghnima 7 cur bo urram*ad* 7 gur saml*uigh* Ere fris ar a mhaitius. Cur ghabh leannanacht re araili mnai a Sidh Locha Gabar 7 gur saruigh hi gan deoin di. *Ocus* ro chuinn*igh* si ascaid fair, .i. dul le isin sith, 7 ní dhech*aid*. " Tar ", ar si, " co t*u*ca h'adh*aidh* ar an ndun anunn co n-aicet in tsluaigh, o nach teighi fein inn ". Teit-sium co tard a adhadh ar an sidh. Ro indis in ben fo*cet*oir thall in gnimh doron*a*d fria. Bat*ar*-som oc iaruidh chora fair. *Ocus* ni thuc. " Ro mhillis ar n-ein*e*ch ", ar siat. " Adeirthi-si ", ar se, " do mhill*ius* ". " Millfimit-ne h'ein*e*ch-sa inn ", ar iat-som. *Ocus* t*u*csat a n-anala uili fai cu ro fas bruth maeili claime o mhulluch cu bonn trid 7 ba himurcach dano an bruth-sin for a chinn 7 for a aid*hidh* 7 rob aithr*ea*c in tur*us*-sin.

123. *Ocus* [illegible]po ar cula gu brocach brocumac co hairm contre le petit-fils d'Oilill Olum, depuis le célèbre Druim Damhghaire jusqu'à la grande route de Midhuallach.

C'est une grande et sanglante action et qui fut accomplie en un seul jour. C'est là la plus grande expédition que guerrier ait jamais entreprise, la plus féconde en actions d'éclat.

Depuis Cenn Claire ce fut une route splendide jusqu'à Glenn Righ Righe dans le Nord. Fiacha aux nombreux bataillons et Mogh Corb au sabre rouge décidèrent qu'ils ne seraient pas satisfaits que Cormac ne fût devenu leur otage.

Du moment que le beau Cormac a refusé ce que Fiacha lui offrait, il ne recevra de lui que ce qu'il plaira à Fiacha, quoique celui-ci lui ait d'abord beaucoup offert.

Les Munstériens quittèrent ensuite Cnoc Raphann, et s'en retournèrent à leurs demeures et à leurs résidences respectives. Cormac de son côté s'en retourna à Tara.

122. Connla fut élevé près de Cormac, comme nous l'avons déjà dit, si bien qu'il devint habile au métier des armes et bon gentilhomme et qu'il était cité en modèle à toute l'Irlande, tant il excellait en tout. Il se prit d'amour pour une femme de Sidh Locha Gabar, et il l'outragea, malgré sa résistance. Celle-ci lui demanda comme une grâce de venir avec lui dans sa demeure magique : il n'y vint pas : « Viens du moins », dit-elle, « et tourne ton visage vers la place forte qui est en face de toi, pour que la population (du Sidh) puisse te voir, du moment que tu n'y vas pas en personne ». Il vint avec elle et tourna son visage vers la demeure. La femme aussitôt raconta aux gens de l'autre rive l'outrage qu'on lui avait fait.

Ils demandèrent alors réparation à Connla. Il refusa : « Tu nous as déshonorés », dirent-ils. « Vous pouvez bien le dire », dit-il. « Nous te déshonorerons donc », dirent-ils. Et tous projetèrent leur haleine sur lui, si bien qu'une éruption de gale chauve poussa sur lui, de la tête aux pieds, et cette éruption était abondante sur sa tête et son visage ; et il regretta, alors, son action.

123. Il s'en retourna, tout souillé et défait auprès de Cormac. Celui-ci jeta les yeux sur Connla, et éclata en gémissements. « Qu'as-tu donc, Cormac, mon cher ami ? » « J'ai que

i mbai Cor*mac*. Sillis Cor*mac* ar Connla 7 mebhais a chai fair. " Cidh ima tai, a mu poba, a Cor*maic*? " " A truma leam ", ar Cor*mac*, " do b*eith*-si aml*aidh*-sin 7 met do gradha leam. *Ocus* fos, as tu ro saeileas do dhidhuil mu chnedh ar Fhiach*aigh* ic cosnum righi Muman dhuid [1] ". " Ni ro cualai ", ar Connla, " 7 ní ro foirfedh nech ar an ngalar-sa ". " Gia ro chuala ", ar Cormac, " ni fuigbea-sa id*ir* he ". " Cidh eiside ? " ar Connla. " Fuil righ flatha ", ar Cormac, 7 t'fothragad eisde. " Cia eside ? " ar Connla. " Fiacha Muill*ethan* ", ar Cormac, " as e in flaith 7 ro bad fingal d*uit*-si a marb*ad*, 7 as doig dia ruca fort, co ticfa th'foiridin de ". " As ferr leamsa ", ar Connla, " bas carat damh inas mo b*eith* fein aml*aidh*-so, da m*ad* derbh leam c*ena* sin ". " Toingim na toing mo thuath ", ar Cormac, " cu n*ad* fior ". " Ragat-sa fris dano ", ar Connla.

124. Teit iarum cu Cnoc Raphunn co tech Fiach*ach*. Ba bron mor la F*iacha* a b*eith*-sium amhl*aidh*-sud, 7 ro choi uime 7 ro fer f*ail*te fris. *Ocus* ro triall*adh* a leighes aigi iardain 7 t*uc* trian a chogair do 7 a leab*aidh* a comhairdi fria leab*aidh* 7 as e no slonnadh aitheasc uaidh 7 cuigi 7 doberthea logh imp*i*di dho. *Ocus* bat*ar* co cian fon innus-sin. *Ocus* teigh*ed* amach 7 amuigh immalle 7 Fiacha co m*in*ic. Co tancatar la n-aen ra taeb na Suire [182 a 1] 7 ro thimghair F*iacha* a fothragad, 7 ben*us* a ed*a*ch dhe 7 facbhais a laighin leathanglais tuas ag Connla. Ro gab Connla in laighin 7 dorat a bFiacha co ruc urrind trit. « Truagh sin », ar F*iacha* « as bron ar braithre sin 7 as breis nn echta 7 as tre moirindlach mbidhb*ad* doron*ad* ». Ocus atbeart : « Indlach bidb*ad*. bron ar braithre... ».

125. Atbert Fiacha : « Dena th'fothrag*ad* am*ail* adubr*ad* friut. Acht c*ena*, gidh done, ni targha do chab*air* de, 7 bidh fail*id* rat naimdib sin ». Conad he sin fata bais 7 aid*e*dh*a* Fiach*ach*. Ass ann doron*ad* sin ag Ath Leathan, re n-ab*ar* Ath Isiul

1. La souillure qui atteignait Connla rendait impossible son accession au trône, et réduisait par là même à néant les projets de Cormac.

je ne puis supporter », dit Cormac, « de te voir dans un tel état, tant est grande l'affection que je te porte. Et de plus, c'est sur toi que je comptais pour venger mes griefs envers Fiacha, car je t'aurais assuré le trône de Munster ». « Ne connais-tu », dit Connla, « aucun remède qui puisse avoir raison de cette maladie ? » « Quoique j'en connaisse », dit Cormac, ce n'est rien que tu puisses obtenir ». « Quoi donc », dit Connla. « Le sang d'un roi », dit Cormac, « pour t'y baigner ». « Qui est ce roi ? » dit Connla. « Fiacha Muillethan », dit Cormac, « est ce roi, et tu te rendrais coupable du meurtre d'un parent en le tuant. Mais si tu t'appliquais son sang, tu en recevrais la guérison ». « J'aime mieux », dit Cormac, « que périsse un ami, plutôt que de rester moi-même dans cet état, si du moins je dois croire ce que tu me dis ». « Je te jure le serment que jure mon peuple », dit Cormac, « que cela est vrai ». « J'irai donc le trouver », dit Connla.

124. Il alla à Cnoc Raphann, à la résidence de Fiacha ; Fiacha fut désolé de le voir dans cet état, il s'en affligea, et lui souhaita la bienvenue. Il s'efforça de le guérir, lui donna le tiers de sa confiance, un lit aussi haut que son propre lit ; c'est Connla qui expliquait les avis (?) qu'il envoyait ou recevait, et il recevait le salaire dû à ses offices de messager. Et ils furent longtemps ainsi : Connla sortait et rentrait souvent avec Fiacha.

Un jour ils allèrent sur le bord de la Suir et Fiacha désira se baigner, et il se dévêtit et laissa sa lance large, au fer brillant, entre les mains de Connla. Connla saisit la lance, et porta à Fiacha un coup tel que la lance le transperça. « Hélas ! » dit Fiacha, « c'est une action affreuse contre un frère ; c'est un grand meurtre, et ce crime est le fait d'une grande inimitié (?). » Et il dit : « Crime d'un ennemi, etc. ».

« Baigne-toi comme on te l'a dit », dit Fiacha, « mais malgré cela tu n'en recevras aucun soulagement et tes ennemis s'en réjouiront. »

Ainsi périt tragiquement Fiacha. Ceci se passa à Ath Leathan, aujourd'hui Ath Isiul, c'est-à-dire Tuisiul (de la chute). C'est de là que vient le nom que le gué porte depuis lors, comme le dit le quatrain :

aniu .i. tuisiul. As de ata int ainm forsan ath o sin ille a*mal* ad*er* in *rann* :

Ath Tusil ainm in atha· do cach as fis firfatha

Tusil t*uc* Connla a Cnoc Den· for F*iachaigh* maith Mhuille*than*.

Ni fuair tra Connla a chabair de-sin 7 as gorta 7 claimhe ros marbh, ar nir leic nech do cl*ainn* Eog*uin* n-a thech o nar fiu leo dig*ail* aili fair [1].

1. Keating (*History*, II, 324) mentionne un fait qui semble expliquer que la parenté de Fiacha n'ait pas tiré une plus prompte vengeance de sa mort. Fiacha aurait vécu assez pour protéger son cousin et meurtrier et ordonner qu'on n'attentât pas à sa vie.

« Ath Tusil (Gué de la chute) est le nom du gué, tout le monde en connaît la raison. Connla de Cnoc Den y fit tomber le brave Fiacha Muillethan. »

Ceci n'apporta aucun soulagement à Connla, et c'est de faim et de gale qu'il mourut, car aucun membre de la famille d'Eogan ne le laissa entrer dans sa maison. Ils ne pensèrent pas que ce fût la peine d'exercer contre lui aucune autre vengeance.

(*A suivre.*) M. L. Sjoestedt.

THE FIGHTING SNAKES

IN THE

HISTORIA BRITONUM OF NENNIUS

In a brief study published recently in this review [1] I had an occasion to trace the so-called episode of *Vortigern's Tower* to the wide-spread belief that a human sacrifice is necessary at the laying of foundations, to appease the chthonic powers, the *genius loci*, usually in the form of a snake, a toad, or a lizard. There can be no doubt that this belief was common among the Celts as among many other races, the Egyptians, the Greeks, the Romans, and the various Teutonic clans. There is then no need to emphasize the typically Celtic character of the story of *Vortigern's Tower*, nor is it justifiable to go to the opposite extreme and declare the story a borrowing from ancient sources.

The problem, however, does not end there. In the first place, it is to be observed that the account of Nennius is considerably more complicated than the German parallel I was able to cite and to which I could now add a second from Austria [2]. For it is not a snake pure and simple which is discovered underneath the surface, but two dragons are found in a tent, the one white, the other red, which begin to fight, until the red one conquers its opponent and drives it off. Then the boy-prophet (Ambrosius) declares that the red serpent represents the Celts, the white one the Saxons. Geoffrey of Monmouth, who reproduced this episode with a number of minor alterations, doubtless of his own making,

1. Vol. XLI, pp. 181-188.
2. Th. Vernaleken, *Alpensagen*, Wien, 1858, p. 149.

adds the famous prophecy of Merlin to the description of the snake fight [1].

In the narrative of Nennius and still more in that of Geoffrey the reader will easily see the work of the compiler who stitched together various traditions, doubtless of various origins, to form a continued and on the whole plausible account. In fact, the two fighting snakes have as little to do with the *genius loci* in snake form as the subsequent career of Ambrosius-Merlin has with the foundation sacrifice. The question arises : Do we have parallels elsewhere for the symbolical snake fight as we have them for the foundation sacrifice and the snake-shaped *Genius loci* ? In the following pages I shall endeavour to answer this question and to point out the probable origin of this part of the episode of the *Historia*.

In his treatise on the Monuments of Constantinople the Byzantine chronicler Nicetas, who flourished in the second part of the twelfth century, describes a sculptured group of a basilisk and an asp engaged in a desperate struggle [2] :

Now this, too, should be added, although it is not my purpose to note everything. A pleasing sight and by art probably the most wonderful of all was the stone base on which stood an animal which one would hesitate to think represents an ox because it had a very short tail and no such large dewlaps as are peculiar to the Egyptian oxen ; neither were its hoofs cloven. With its jaws it held another animal tightly compressed, whose entire body was covered with such rough scales that it could hardly be touched without hurt. The former animal was thought to be a basilisk, the latter, which was held compressed by the mouth of the former, was believed an asp, and there were some who thought the one to be a hippopotamus, the other a crocodile, but this difference of opinion is of no importance here. I shall only say that a new kind of struggle was witnessed in both, both inflicting and suffering harm, both destroying the enemy and being destroyed, both conquering and being conquered..... For the

1. *Historia Britonum cum additamentis Nennii*, ed. Th. Mommsen, in *Chronica Minora saec. IV, V, VI, VII*, tom. III ; *Mon. Germ. Hist. Auct. antiqu.* tom. XIII, Berlin, 1898, pp. 181-186. *Galfredi Monmutensis Historia Britonum* nunc primum in Anglia novem codd. mestis collatis ed. J. A. Giles, London, 1844, lib. VI, cap. 17-19.

2. *Nicetae Choniatae Historia* ex rec. I. Bekkeri, Bonn, 1835 (*Corpus script. hist. Byz.*), pp. 866-868.

one, which was thought a basilisk, was swollen from head to foot and covered as it were with copper-rust, being all over its body greener than a frog, because the poison was in all its arteries and had caused the color of death. Its knees were therefore bent, its eyes extinct, its strength of life faded, nay, the beholders must have thought it about to fall, because dead already, but for the soles of its feet supporting it and keeping it erect. The other beast, held tight by its jaws, swinging its tail already more languidly, with open mouth because hurt by its opponents teeth, was seen struggling to get free from the grip of its teeth and its bite, but was unsuccessful, because its shoulders and forefeet and the parts of the body adjoining the tail were held in the open mouth and compressed by the jaws of its adversary. Thus they destroyed one another in mutual slaughter; the struggle was equal and equal the victory, equal their destruction. It occurs to me that one can express mutual slaughter and deadly, ruinous vengeance..... not only in monuments, nor do they befall only powerful animals, *but they occur also among many peoples who made war on us Byzantines; for they destroying each other in mutual slaughter, will perish by the virtue of Christ who scatters the peoples that rejoice in war, who does not enjoy bloodshed and who shows the just man treading on the asp and basilisk and trampling down the lion and the dragon.*

We have then here a struggle between an asp and a basilisk, that is, two beasts which were considered as falling under the denomination of snakes or dragons, according to the handbooks of mediaeval zoology. Both are compared with two factions of the Franks, destroying one another in internecine struggle, thus enabling the " just man ", i. e. the Byzantine Greek, to tread upon them both. The entire narrative, it will be observed, is the fanciful interpretation of a statue in the city of Constantinople, destroyed in 1204, and is in complete accordance with the general mediaeval notion that the monuments of antiquity had been erected by the wise of old, experts in magic, with some practical end in view [1]. Far from being purely symbolical, the statue was thought actually to bring about the fratricidal struggle between the Frankish factions, just as for example a relief representing ships with ladders on them and armed men

1. Cf. on this subject : D. Comparetti, *Vergil in the Middle Ages*, London, 1895, pp. 239 ff. ; A. Graf, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo*, II (Torino, 1883), pp. 196 ff. ; R.M. Dawkins, *Ancient Statues in Mediaeval Constantinople*, *Folk-Lore*, XXXV (1924), pp. 209-248.

going up these ladders to storm a city, was imagined to foreshadow and, later, to have brought on the attack of the city by the crusaders in 1204 [1], and just as a statue of Athena was thought to beckon the Western barbarians to invade the Empire, for which reason it was destroyed by the mob [2].

How a learned Byzantine of the twelfth century could mistake a hippopotamus for a basilisk is a question not easy to answer; but it may be said that mediaeval zoology as embodied in the bestiaries was guilty of monstrosities quite as absurd. In this case the interpretation of the fighting animals as fighting snakes appears to have been forced upon the Greeks by a floating folkloristic motif of Eastern origin, as I shall show presently.

In a tale of the *Arabian Nights* [3] the hero, Abdallah, when traversing a desert, beholds a black dragon pursuing a white one. He kills the former, whereupon the latter assumes the shape of a woman and makes herself known to him as the daughter of a king of the Jinn. The black snake was the vizir of another king of the Jinn and her unwelcome suitor.

In another story of the same collection [4] the heroine, Zobeide, sees a snake pursued by a dragon. She kills the latter with a stone, and the snake flies away. She falls asleep, and when she wakes up she finds by her side a young girl who tells her that she is a Jinn and in the form of a snake had been pursued by another Jinn in the form of a dragon.

In a third episode of this character, likewise from the *Arabian Nights* [5], Kaslâne the Lazy, after having lost his wife, wanders through the desert, where he beholds two serpents, one brown, the other white, fighting with one another. He kills the brown one and learns that he had to deal with two Jinn, the one an infidel, the other Mohammedan. With the

1. *Ibid.*, p. 221.
2. *Ibid.*, p. 224.
3. Burton, VII, 364; Chauvin, *Bibliographie*, V, 2.
4. Burton, I, 149; Chauvin, V, 5.
5. Burton, III, 282; Chauvin, VI, 66.

help of the latter he wins back his wife abducted by an evil spirit.

An Arabic legend which goes back to the first centuries of the Hegira [1] connects the motif with the Queen of Sheba, whose birth was fabled to have come about in this wise. Her father, a king of China, while hunting, met two snakes in deadly combat, a white one and a black one. He killed the latter and carried the former into his royal palace. On the following morning he was not a little surprised to find a pretty girl in his private apartment and to hear from her own lips that she was a Peri and that he had delivered her, on the preceding day, from the black snake, her mortal enemy. To show him her gratitude she offers him her sister in marriage, an offer which, it is needless to say, the king was pleased to accept. By his Peri wife he became in due time the happy father of a girl, the future Queen of Sheba.

A similar tale is reported as a historical fact, said to have occurred in the reign of the calif 'Othman (644-656) [2] :

> There came a man to the caif 'Othman who spoke as follows :
> " When I was in the desert I saw two ribbons come together and separate again. Upon reaching the spot I found a fine yellow snake which spread an odor of musk, from which I concluded that it must be a good snake ; I took it, wrapped it up in my turban and buried it. Then I heard a voice shouting : " These were two snakes of the Jinn which fought with one another, and the one which you have buried died the death of a martyr for the faith ; it was among those which listened to the revelation of Mohammed. "

It is a well-known fact that the Arabic Jinn were believed to appear in the shape of snakes [3], and it is also a matter of common knowledge that the Mohammedans distinguished between good and evil Jinn. But it is much to be doubted

1. E. S. Hartland, *The Science of Fairy Tales*, London, 1891, p. 316.
2. C. van Vloten in *Feestbundel aan Prof. M. J. De Goeje*, Leiden, 1891, p. 38.
3. V. Robertson Smith, *Lectures on the Religion of the Semites*, London, 1894, pp. 119 ff. ; C. van Vloten, *op. et loc. cit.* ; Nöldeke, *Zeitsch. f. Völkerpsychologie*, 1860, pp. 412 ff. ; J. Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, Berlin, 1897, p. 137.

whether this dualism is of Arabic, that is, of Semitic, origin. The sharp distinction between the powers of good and evil, a distinction extending over the kingdoms of animals and plants as well as over the spirit world, is not in any way peculiarly Semitic, although in the form of literary motifs or even as a tenet of popular creed it may have invaded the Arabian peninsula in pre-Islamic times. Its home must be sought on the highlands of Eran, where the most distinctly dualistic religion the world has ever known was developed several centuries before our era. This conjecture is confirmed by the oldest version of the *Fighting Snakes* known to us and found in the *Book of Esther*, itself most probably of Eranian origin [1].

In chapter XI of the Vulgate Version, Mordecai dreams of two great dragons fighting one another (vv. 2 ff.). The dragons, we are then told, signify himself and his opponent. the anti-semitic Haman [2].

This version differs from the foregoing in that it forms the contents of an animal dream and has therefore no basis in reality. Further, according to the allegorical explanation given in the *Book of Esther* [3], the snakes do not symbolize peoples or factions as in the Celtic and Byzantine versions, but two individuals. The episode represents therefore an allegorical animal dream of the type met so frequently in Old French, Scandinavian and Middle High German poems and sagas [4]. This difference, which is quite important, makes

1. Cf. Sir J. G. Frazer, *The Scapegoat*, London, 1913, pp. 360 ff., esp. 401 ff.

2. Cf. *Esth.* XI, 5 : et hoc ejus somnium fuit : Apparuerunt voces et tumultus..... ; 6 : et ecce, duo dracones magni paratique contra se in proelium. X, 5 : Recordatus somnii, quod videram, haec eadem significantis : nec eorum quidquam irritum fuit. 6 : Parvus fons, qui crevit in fluvium et in lucem solemque conversus est, et in aquas plurimas redundavit, Esther est, quam rex accepit uxorem, et voluit esse reginam. 7 : Duo autem dracones, ego sum, et Aman.

3. *Esth.* X. 7.

4. W. Henzen, *Ueber die Träume in der altnordischen Sagaliteratur*, Leipzig, 1890, and my own study *The Dreams of Charlemagne in the « Chanson de Roland »*, *Publ. Mod. Lang. Assoc.*, XXXVI (1921), pp. 134-141, where other bibliographical data are given.

it very unlikely that the episode in Nennius owes its existence to Biblical influences, as is the opinion of Feuerherd [1]. But there are still other considerations which stand against such a hypothesis.

It is to be noted that none of the Oriental versions represents the fighting snakes as talismans any more than does the *Historia Britonum*. In this feature the Byzantine legend, whose existence can be inferred from the concluding sentence of Nicetas' text, appears to stand alone. There exists, however, another Celtic source in which we find this additional trait, thus clearly proving the Eastern origin of the whole episode and indicating moreover the road by which it entered Europe.

The *Mabinogi of Lludd and Llevelys* narrates at some length how King Lludd is advised by his brother to find two fighting dragons, representing the Welsh and the Saxons, and to bury them in the centre of Britain. So long as they are buried there no harm from foreign invasions will befall the realm [2]. According to the *Fifty-third Triad* [3], Vortigern unearths the dragons to revenge himself on the Welsh with whom he was unpopular, and the Saxon invasions followed.

The talismanic character of the dragons in this narrative is amply clear; they evidently belong to the same category as Vergil's belltower, magic fly and brazen snake, the statue preventing the eruptions of Mount Etna or Mount Vesuvius, and so many other *palladia*, both in Constantinople and Southern Italy. At the same time, the episode of the *Mabinogi* explains how the motif of the *Fighting Snakes* came to be linked with that of the foundation sacrifice, as we find it in Nennius and Geoffrey : both as a *genius loci* and as a talisman the snake had to live underground, and the connexion of the two motifs, which originally had nothing in common, was therefore very easy to accomplish [4]. But it is to be noted

1. Paul Feuerherd, *Geoffrey of Monmouth und das Alte Testament*, Diss. Halle, 1915, pp. 69 ff.

2. J. Loth, *Les Mabinogion*, Paris, 1913, I, 236 f.

3. W. Probert, *The Ancient Laws of Cambria*, London, 1823, p. 395.

4. It is noteworthy that in the Orient, too, foundation sacrifices were

that in Nennius and his derivative the talismanic character of the dragons has disappeared, naturally, since it is no longer Vortigern but Ambrosius-Merlin who unearths them. There can then be no doubt that the version of the *Mabinogi* stands closer to the archetype than the episode of the *Historia* and that it forms the connecting link between the Byzantine legend (where the talismanic symbolism first occurs) and Nennius.

To conclude : The episode of the *Fighting Snakes* is sprung from a Byzantine legend attached to a monument of Constantinople which was destroyed in 1204. It was carried thence to Britain, most probably by Welsh pilgrims returning from the Holy Land by way of Constantinople. Before the localization in Byzantium the motif was current in the Near East, the oldest version being found in the *Book of Esther*. It is most probably of Eranian origin, having arisen at the time when the dualistic religion of Mazdaism was flourishing in Persia.

Minneapolis, Minn.

Alexander Haggerty Krappe.

offered to the snake-shaped Jinn ; cf. E. Westermarck in *Tylor Mem. Vol.*, p. 367.

NOTES

ETYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES

(*Suite*).

---

391. Les morts lavés chez les Celtes insulaires ; le gallois enneint.

L'usage de *laver* les corps des morts est attesté chez les anciens Irlandais par divers textes. Dans le récit épique *the Boroma* (tiré du Livre de Leinster), les deux filles du roi Tuathal, Fithin et Dáirine, meurent de saisissement et de honte ; leurs corps sont lavés à un endroit qui depuis porta le nom de *Garbh-thonach* (rude lavage) ou d'après une variante à *Áth toncha* (le gué du lavage) : *Revue Celt.* XIII, p. 39, § 5. La même coutume est attestée dans *Acallam na Senorach* 4172, 4173 n. (*tanach*).

Cet usage n'a pas été jusqu'ici signalé chez les Brittons. Il me paraît attesté par le vers suivant conservé dans un poème obscur parce qu'il a été très maltraité par les scribes, mais qui ne peut être postérieur au XI-XIIe siècle (*Myv. Arch.* 123-1) :

cochwet calanet ar eneint

« des cadavres sanglants sur « bain ». *Eneint* est régulièrement écrit *enneint* et a le sens certain de *bain* ; pour le sens de ce mot, cf. J. Loth, *Mabin.* [2] I, 203-204 ; 423 ; *Ystoria de Car. Magno*, p. 101 ; *Anc. Laws* I, 258 ; *Myv. Arch.* 441, 1, etc. On le trouve traduit dans des dictionnaires modernes par *ointment* ; ce qui est vrai, c'est qu'en moyen-gallois, il a fini par prendre le sens de *potion*, *breuvage médicinal*, par un rapprochement faux avec *anoint* (cf. T. Lewis, *a welsh Leechbook*, Liverpool, 1914, 883, 91. 371).

Enneint me paraît remonter à un vieux brittonique *an-nígā-*

ntio-. En partant de *nig-*, je n'arrivais qu'à *ennyeint*. Mon collègue, J. Vendryes, m'a suggéré un moyen de lever la difficulté : c'est de supposer, à côté de l'irl. *nigim* (*nig-*, *nige-*), un thème *nigā-* qui aboutit en vieux-gallois à *neg-* : *enneint* = **an-negāntio-*, précédé par *an-nigāntio-*. Il me signale, en latin, *lavere*, à côté de *lavāre* (**lovā-*), *lavere* étant transitif (dans des conditions particulières), *lavāre* étant intransitif et transitif; cf. *Mém. Soc. Ling.*, XVI, p. 300.

L'usage de laver les cadavres est bien connu chez les Latins et chez les Grecs (Iliade XVIII, 350; Odyssée XXIV, 44).

L'irlandais *tonach*, écrit aussi parfois, même en irlandais moyen, *tanach* = **to-nĭgo-* [1] (ide. *nigu-*).

Le dérivé irlandais moderne *tonnachadh* (écrit par deux *nn*, par assimilation à *tonn*, vague, flot) ou *tonnadh*, mort [2] a conservé un sens des plus curieux : Dinneen le traduit par : *act of preparing a corpse for waking* ; *also* sometimes preparation of a person for death such as *closing the mouth*, etc. *Tonnachaim* a un sens analogue. S'il n'y a pas confusion entre deux mots d'origine différente, il en résulterait que *tonach* aurait fini par désigner, outre le lavage du mort, certaines cérémonies accessoires.

392. Irlandais LONG ; gallois LLONG ; irlandais LUIGHE ; irlandais moyen COBLACH, moderne COBHLACH.

Long, navire, est généralement regardé comme emprunté au latin *longa* (navis). Il est incontestable que le latin a influencé l'irlandais aussi bien que gallois au point de vue du sens. Un passage des *Anc. Laws of Ireland*, IV. 104, 3, est particulièrement instructif, à ce sujet. *Long* est nettement distingué de *barc*, barque, et de *curach*, canot, (gall. *corwc*). La glose à *saer ler longa* précise encore davantage : *in saer doní co ler no co lor* [3] *na longa for a m-bi imrum .i. na longa fada*, « l'artisan qui fait avec soin et en nombre les navires destinés à la navi-

1. Le mot est devenu féminin, vraisemblablement par analogie (le datif sing. est *tonuch*).

2. Félire Oéngusso, Ep. 352, dat. sg. *tonnud*, mort. *Tonnadh* a le sens particulier de *mort par le poison* et n'a rien a faire avec *tonach*, bain.

3. *ler* pour *léir* ; *lor* pour *lór*.

gation, c'est-à-dire les *navires longs* » (cf. *Cormac's Gloss.*, p. 100)[1].

Or, *long* a aussi, en irlandais, le sens de vase, parfois même de *petit vase*, ce qui est invraisemblable si on fait venir ce mot par analogie avec les deux sens de *lestar*, du latin *longa* passé précisément en irlandais même dans le sens de *navire long*. *Long*, vase, est d'un emploi courant : O'Donovan, *Suppl.*; *Anc. Laws* IV., 510, 10, *long foilcthe*, baignoire. L'expression *longbard* signifie proprement *barde à vase* ; comme cela ressort clairement d'un passage emprunté à la transcription des *Brehon Laws* faite par O'Curry pour les *Brehon Law Commissioners* (O'Donovan à *bard*). Les *longbaird* sont des personnages pauvres se livrant au panégyrique. Le *longbard* doit son nom au petit vase qui l'accompagne ; ce sont des vases de fer à trois angles, et ils peuvent prétendre à une part de chaque liquide que l'on partage devant eux [2]. Ces bardes jouissaient de fort peu de considération : cf. *Fled Bricrend* 68, 18 :

bati longbaird loingsither.

Ce passage n'a été compris ni par Windisch ni par Henderson (qui d'ailleurs ne le traduit pas). *Bati*, comme le propose Windisch, est très vraisemblablement le pluriel de *báit*, clown. *Loingsither* est à lire : *loingsithel* : *Acall. no Senór.*, 202. 123 : *long-shitheal*, bassin. On peut traduire : « des clowns, des *longbard* à bassins [3] ».

Outre *long*, O'Reilly donne *luighe*, caldron, kettle, pan. Il est possible que ce soit une prononciation dialectale pour *luinge*. O'Donovan, *Grammar*, p. 35, constate que *-ng-* est prononcé *-gh-* dans les comtés de Louth, Cavan, Monaghan, et quelques parties de l'Ulster. Mais *luighe* est donné avec le

1. Cf. *long-phort*, camp pour navires sur le rivage, et simplement *camp*. Cf. *long-both*, maison, enclos pour navire (*In Cath Cath.* 2227).

2. *Longbaird din .i. persaind beca co n-aircetal, agus adroille ainm don leastar beg bis in a choimdecht .i. longa tre-eochracha di earna, agus conecaid loim do cach lind dáilter ocaibh. Loimm* signifie proprement : *gorgée, goutte.*

3. *bati longbaird loingsither* est traduit (*L'épopée celtique en Irlande*, cours de litt. celt. I, p. 127) par : *il chasse les bouffons du camp. Longbaird* a été pris pour le plur. de *long-phort*.

même sens par le Dictionnaire d'Armstrong pour l'Écosse. Ce qui assure l'existence de cette forme et prouve du même coup que *long* est indigène, ce qu'on ne pouvait soupçonner, c'est le moyen-irl. *coblach*, flotte = **com-lŭgo-* ou **com-logo-* ; irl. mod. *cobhlach* ; éc. *cabhlach* ; *cabhlachach*, un marin.

Le v. norr. *lung* a été cité par Stokes, *Urk. Spr.* à *long* d'après Bezzenberger ; il rapproche *long* et *lung* de *lagoena*, ce qui n'est à aucun point de vue satisfaisant.

Falk-Torp n'en font pas mention, ce qui pourrait inspirer des doutes, mais, comme me le fait remarquer Vendryes, l'existence de ce mot en vieux-norrois est assurée du fait que C. Marstrander s'en est occupé (*Bidrag til det Norske sprogshistorie i Irland*, p. 59). Si on admet l'emprunt, seule l'explication de C. Marstrander est plausible ; le mot vient non du nominatif irlandais, ce qui est évident, mais des formes obliques: génit. *lunga*, à côté de *luinge*, dat. *luing*, de même que *lurkr*, massue, vient non de *lorg*, mais du génitif *lurga*, dat. *luirg* [1].

Long serait pour **lungā* et il aurait existé, à côté, une forme sans nasale : **lŭg-*. *Luighe*, vase = **lugio-*. *Coblach* (flotte) = **comlŭgo-*.

Si *lung* n'est pas emprunté, on aurait affaire à un mot commun aux Celtes et aux Germains, comme terme de navigation, ce qui ne serait pas sans importance.

393. Gallois LLWCH ; LLUCH, LLUCHWYNT, LLUCHIO ; allemand LUFT ? irlandais LUCHTAIRE.

Lluch, écrit déjà parfois en moyen-gallois *lluwch*, LLYWCH, indique poussière ou neige, soulevée et amoncelée. Thomas Richards (*Welsh-Engl. Dict.*, 2e éd.) traduit exactement ainsi *lluchio* : to drive the snow together in drifts or heaps, *as the wind does* [2].

Cf. *Lluwch eiry mynydd* « poussière de neige de la montagne » (*Myv. Arch.* 367.1).

1. On trouve, il est vrai de bonne heure, *lunga* pour *lunge* (dépalatisé), de même que *lurga*, au nominatif.

2. Cf. J. Morris Jones, *Grammar*, p. 118 ; *lluchio*, *lluwchio*, to drive *dust* or *snow*.

Lluchio est donné dans les Dictionnaires avec le sens évidemment dérivé de « lancer » qui est, en effet, courant aujourd'hui encore. *Lluchwayw* a dans les Mabinogion le sens de « javelot, lance de jet ». *Lluchvar* (*bar*, trait en général, lance) a un sens équivalent (*Myv. Arch.* 171.1 [1]).

En composition, *lluch* apporte l'idée de *souffle violent*, d'impétuosité. C'est clair dans *lluch-wynt* qui figure dans cet exemple de la première moitié du XIVe siècle (Gwenogvryn Evans, *The poetry in the Red Book of Hergest*, p. 84, col. 1) ; le poète veut caractériser la rapidité de son protecteur Gruffudd ab Madawc, dans ses conquêtes :

Yn gynt nor lluchwynt dir Llewed Ystrat
Dovei ugeinwlat....

« Plus vite que le vent impétueux (ne domptait) la terre d'Ystrat Llewed, il domptait vingt pays [2] ».

Lluchvar a le sens d' « attaque furieuse » : *emys lluchvar* « attaque furieuse d'étalon » (*Myv. Arch.* 252.1 ; XIIIe s.).

Seul, *lluch* en moyen-gallois, paraît avoir pris le sens de « impétuosité, attaque impétueuse ». M. A. 143.2 (XIIe s.) :

Lluch fy nghledyf fy ngheiniaw ni llwyd

« prompte à l'attaque est mon épée [3] ; se moquer de moi ne réussit pas ». Cf. *ibid.* 143.1 en parlant de son épée : *lluch ei anwyd* « impétueuse à l'attaque est sa nature ».

Le dérivé *lluchyad* a un sens analogue : M. A. 176.2 :

Detholeis vy rwyf yn rwyt rad wasgar
yn llachar yn lluchyad

1. *Balch y daw yn llaw lluchvar* « fièrement viendra en main le javelot ». Dans un autre passage (M. A. 159.1) *lluchvar* paraît avoir, comme second terme, *bar* « fureur ».

2. Thomas Richards (ainsi qu' O. Pughe) donne *lluchfa* avec ce sens : *a drift* or *heap* of snow driven together *by the wind*.

3. *Ceiniaw* n'a pas été compris par S. Evans qui le traduit par « percevoir, apercevoir ». Il faut le rapprocher de *ceintach* « déprécier, quereller » et de l'irl. *cáinim* (**kakn-* ou *kagn-*).

« j'ai choisi pour mon chef un homme répandant facilement la faveur, brillant, prompt à l'attaque [1] ».

Ibid. 188.1 : *pan llat yn lluchyad*

« lorsqu'il tue impétueusement ».

Lluchynt paraît avoir aussi le sens d'attaque impétueuse, inattendue :

The poetry in the Red Book 64.1 :

meglyt dreic llachar lluchynt Medrawt

« éviter le dragon brillant, attaque impétueuse (subite) de Medrawt ».

Llwch, poussière, est une forme de la même racine. *Pulvériser* se traduira par : *curo peth yn llwch* « réduire (en frappant) une chose en poussière ». Le mot indique souvent la poussière sur le sol, mais peut avoir le sens de « poussière soulevée ». *Mor-llwch* paraît bien avoir le sens d' « écume, vapeur trouble de la mer ». Cf. *The poetry in the Red Book*, 120.1 : le poète injurie un ennemi : *Cwll kimwch mor llwch* « estomac de homard de la mer écumante » ; *mor-lwch* est traduit par *vapeur* par Salesbury (vapeur de mer); O'Pughe le traduit par : *sea spray*.

Llwch pourrait représenter un vieux-celtique : **lup-s-* ; *lluch* = **loup-s-* : i. e. **lub*, **lup* ; **leub*, **leup*. La parenté avec l'allemand *luft* paraît très probable; le norvégien *luft* est emprunté à l'allemand ; comme le v. norr. *lopt*, il a le sens de « vent ». Le moyen-bas-allemand *lucht* a aussi le sens de « brouillard, vapeur ».

L'allemand *luftig* a aussi le sens de nuageux, vaporeux, et, au moral, d'évaporé, volage. L'expression allemande : *seiner Wuth Luft machen*, donner libre cours à sa fureur, laisser éclater sa fureur, rappelle le gallois *lluch-var*.

D'après Falk-Torp (à *luft*), le norvégien moderne *luft* a le sens de « couche supérieure de l'air », mais il aurait, à l'origine, aussi bien désigné la couche sur le sol. Partant de cette idée, ils l'identifient avec *loft* (v. norr. *lopt*), « étage, toit ».

1. Parfois, il y a influence de *lluched*, éclair.

Serait apparenté le vieux-haut-all. *louft*, écorce d'arbre, folliade, brou de noix ; *loft* aurait, en conséquence, désigné d'abord un toit fait d'écorce d'arbre. En conséquence, ils citent l'irl. moyen *luchtar*, canot, fait primitivement d'écorce d'arbre.

En ce qui concerne les mots gallois *llwch*, *lluch*, rien n'indique une évolution de sens semblable : le sens d'étage ou toit paraît même en opposition avec le sens intime de ces mots.

L'irlandais moderne *luchtaire*, whirlpool, rappelle certains sens de *lluch*.

394. Irlandais moderne REABHÓG ; gallois moyen RHEFAWG.

Dinneen donne *reabhóg* avec le sens de *folded string*. Je ne l'ai trouvé dans aucun texte ancien, ce qui, avec la terminaison *-óg*, est une présomption en faveur d'un emprunt au gallois. *Rhefawg* apparaît dans des textes comme l'*Ystoria de Carolo Magno*, avec le sens de « corde tressée » parfois faite d'osier : *nyddu pedair gwialen a gwneuthur pedair rhefawg i'w rwymo* « alors de tresser quatre baguettes (d'osier) et d'en faire quatre cordes pour le lier » (d'après Thomas Richards, *Welsh Dict.* ; cf. O'Pughe, l'orthographe est modernisée). *Rhefawg* = **rebākā*. Pour les formes germaniques correspondantes, cf. Falk-Torp, *Norw. dän. Et. W.* à *reb*, *rev*. II, 118.

395. Gallois RWGN, RHYGNU.

Rhwgn a le sens de « frottement, friction » ; *rhygnu* « frotter ».

Rhygnu a un sens très particulier dans ce passage d'un poète cité par O'Pughe [1] :

Rhygnasant rif naw cant celain

« ils marquèrent le nombre de neuf cents cadavres ». Ce sens est expliqué par le composé *rhygn-bren*, score stick « baguette à entailles », c'est-à-dire à compter par entailles. Le thème gallois a donc eu les deux sens de « frotter » et « entailler ».

1. O. Pughe donne comme référence *H. ab O.* S'il s'agit de Hywel *ab Owein*, l'exemple serait du XIIe s.

On peut partir de **runk-no-* ou **rung-no-*, et comparer le skr. *lūñkáti* « il arrache », latin *runco*, sarcloir ; gr. ῥυκάνη, rabot ; prob. aussi ὀρύχω et ὀρύσσω (cf. Walde, *Lat. Etym. W.* à *runco*). Stokes a rapproché de **ruk-*, **runk-* l'irl. *rucht*, porc.

396. Irl. mod. SEARR, SEARRAIM.

Searraim a le sens de « je distends, j'étends mes membres pour être à l'aise » (Dinneen) ; le substantif *searr* a le même sens. Ces mots appartiennent à la même racine que *sernaim*, « je disperse » (vieilli) et « je délie » : irl. moy. *sernim*, j'étends (Wind., *Wört.* ; cf. Pedersen, *Vgl. Gr.* II, 626) ; *searr* = **ster-ro-s*.

397. Irlandais SALTRAIM ; vannetais SAUTREIN ; gallois SATHRU, AMSATHR, SATHAR ; v. irlandais SAIL ; irl. SALACH ; v. breton SALTROCION ; gallois SALDER, SALDRA, SALW ; v. gallois HALOU ; v. breton HALOC ; bret. mod. SAOTRA.

L'irlandais *saltraim*, je piétine, foule aux pieds, a été assimilé par Pedersen (*Vergl. Gr.* I, 137) au gallois *sathru* qui a le même sens : il a pensé que *sathru* pouvait être pour un plus ancien *saltr-*, d'après l'analogie (discutable) de *athraw* pour *alltraw* (*alltraw* existe). Or *sathru* est un dérivé d'une racine qui a donné *sathar*, piétinement, bruit de piétinement ; *sathar* a deux syllabes et, en poésie du moyen-gallois, *sathar* rime, à la finale du vers, avec des mots en *-ar*.

Myv. Arch. 252.1 :

gwr balch yn holi seri sathar

Ibid. 211.1 : *meirw sengi mal seri sathar*
« fouler aux pieds les morts, comme le piétinement des *chevaux* (?) ». Le sens de *seri* n'est pas certain, cf. Book of An. (Skene, *F. a B.* 11, 82 :

Brithwy adwiar sathar sanget [1].

sath- paraît se retrouver dans l'irlandais moderne *sata-*

1. Cf. Gorchan Maelderw, 107.1 : *Britgue adguiar sathar sanget.*

-luighim, je foule, écrase sous mes pieds (Dinneen) : remonteraient-ils à un vieux-celtique **spatt-*, **s(p)ad-n-* (ide. *sphed-*, *sphend-* ? Cf. Falk-Torp, a *spatt*, *spette* [1].

Sathru est largement représenté à toute époque [2].

L. Aneurin 101.5 (*ny sathraut*) — L. Tal. 127, 31 (*sathrant*, 3e pers. plur. présent, fut.)

amsathr est bien traduit par : *locus undique calcatus*, *vestigia hominum et calcationes* :

L. Noir 9, 13 (G. Evans 40, 16-17) *amsathir in y bon*, « traces de piétinement à sa base ».

Myv. Arch. 199, 1 : *amsathyr gorwyt*, le piétinement des coursiers. Cf. Myv. Arch. 159. 2 ; 261. 1.

Saltraim a le suffixe *tr-* : Stokes, *Urk. Spr.* a vu *sal-* sauter, dans *do fuislim* (**to-fo-ess-salim*), gl. *laboi tarm-cho-sal*, transgression ; mais c'est *sel* = gall. *chwyl* qu'il faut y voir (Pedersen, *V. Gr.* II, 622-623). En revanche, c'est bien *sal-* sauter, qui paraît dans *salt* .i. *léim*, Corm. (*salto-*) ; de même dans l'irl. des *Anc. Laws* : *salad*, action de fouler aux pieds (III. 296, 16 ; IV, 86, 21) ; irl. mod. *saltairt*, action de fouler aux pieds (cf. latin *salio*, *saltō* : v. Walde, *Lat. Et. W.*).

Le correspondant brittonique exact de *saltraim* est le vannetais *sautrein*, fouler aux pieds ; *sautrein en had*, marcher sur les sillons ensemencés (à Groix : Ernault, *Dict. breton.-fr. du dialecte de Vannes*) : *au* dans *sautrein* est un o fermé, représentant *ao-* ; phonétiquement, il est identique au léonard *saotra* (*saltr-*), mais *sautrein* a aussi le sens de *saotra* (salir, gâter) ; il est donc vraisemblable que dans *sautrein* (*saltr-*) deux racines différentes se sont confondues : *sal-*, sauter ; *sal-*, salir. La confusion a pu être favorisée par les idées corrélatives de salir par saut, éclaboussement. La racine *sal-*, dans le sens de « salir » est largement représentée en celtique (cf. Vendryes, *Mém. Soc. Ling.*, XXI, 42) : vieil-irl. *sail*, gl. *labe* ; irl. mod. *saluighim*, je salis, corromps, pollue ; *salach*,

1. Irl. *seir*, cheville ; gall. *ffer* (*sper-*).

2. A signaler le sens dialectal de *sathru* en Denbigh : *camu fel milwr*, marcher comme un soldat (anglais : pas imité de l'allemand) : *Creiffteirieu amaethwyr Dinbych* (*Bulletin of the board of celtic studies*, 1921, p. 42).

sale ; *sailche*, saleté, impureté ; *Anc. Laws* IV, 318 ; V, 306, 13, 508, 13, *sal*, tache sur l'honneur.

Le gallois présente *salw*, vil [1], morose, sans valeur, dérivé subst. *salweď* : *salw* = **salṵo-* ; cf. v.h.a. *salo*, sombre, malpropre (germanique *salwa-*). En gallois et en breton, il y a des doublets avec *h* initial représentant *s* vieux-celtique : v. gallois *halou*, gl. *stercora* ; v. breton *haloc*, gl. *lugubri*. Stokes s'est demandé s'il ne fallait pas voir dans *salw* une influence germanique (ags. *salu*). Mais des doublets de ce genre ne sont pas sans exemple.

Le vieux-breton *saltrocion* glosant *graciles*, de prime abord, semble inexplicable par *sal-*, salir. Cependant le gallois *salder*, *saldra*, fragilité, a aussi le sens de *mauvais état de santé* et même de *vileness* (O. Pughe). C'est probablement du sens de *couleur sombre*, de *mauvais augure* qu'indique la glose *lugubri* et qui est fortement marqué dans les mots correspondants en germanique, qu'il faut partir pour expliquer *saltrocion*. C'est la couleur, indice d'un mauvais état de santé, qui explique l'évolution de sens.

398. Irlandais SILIM ; breton DISHILYA, DIHILYA.

Le breton *dihilya*, *dishilya* (*l* mouillé) a été généralement expliqué comme un composé de *dī-*, *dis-*, et d'un dérivé de *hil*, semence, race, irl. *síl*. Ce mot a des sens variés : égrener en froissant les épis, s'égrener, s'échapper, fuir comme le blé d'un sac percé, d'un épi ou d'une gerbe quand la sécheresse l'en fait tomber par grains (Ernault, *Gloss.* à *dishilya*). Mon collègue C. Marstrander, dans une lettre datée du 30 juillet dernier, m'écrit que c'est l'équivalent exact de l'irl. *silim* [2] (inf.

1. En vieux slave, le mot correspondant a le sens de « bleu » (des yeux) ; en russe, celui de « jaune, couleur isabelle ».

2. Windisch, *Wört.* et *Gr.*, § 56, fait remonter *silim* à **sṵel-* en se fondant sur les formes *sibl-* de son prétérit et de son futur. Ainsi, Táin B.C. 6078 : *go ro shiblur-sa mh'fhual uaim*, pour que j'évacue (fasse couler) mon urine. « *Silim*, m'écrit Marstrander, a emprunté son subj. *sibl* à *sel*, *con-sela* **sṵel-* a dû former son présent en **-io-* (**seilim*, **silim*) et a ainsi été confondu avec *silim*. Plus tard le dénominatif *sela-* est devenu régulier ».

sileadh) qui a le sens ordinaire de : je verse goutte à goutte, je fais couler lentement, je distille. Il me cite à l'appui des expressions qu'il a lui-même relevées dans l'irlandais de Blasket Island et qui me paraissent décisives : *tá na gráinneacha silte cheana asna léiseacha, ta an choirce comh habaidh sin* « les grains sont tombés des épis ; l'avoine est si mûre » — *tá an arbhar a sileadh* « le blé est en train de répandre (les grains) ».

Comme il en fait la remarque, le celtique *sil-* est identique au germanique *sil-* : suédois dial. *sila,* couler doucement (v. n. *sīl* stillstehendes oder langsam fliessendes Wasser zwischen zwei Fällen). C'est le même mot qui se retrouve dans le got. *ana-silan*, abandonner, cesser, devenir calme. C'est de ce sens qu'on est parti pour rapprocher le latin *sileo* : opinion avancée par Falk-Torp et que serait disposé à admettre Marstrander. On peut appuyer l'hypothèse qui ramène *sileo* à l'irl. *silim* et aux mots germaniques dérivés de *sil-* par le breton de Cornouaille *dishillañ*, *dishilloñ* (*ll* mouillés : Troude, *Dict. bret.-franç.*) : le moment où la mer *cesse de monter*.

Hil dans *dihilya* peut remonter à un vieux-celt. *sīl-* ou *sĭl-* dont l'*i* aurait été fixé par une terminaison **-io-*. La racine indo-europ. est **sēi-, sĭ-* qui a le sens général de « couler lentement ».

L'irlandais moderne *siolán*, passoire, filtre, est dérivé du même thème que *silim*.

A la même racine *sēi, sĭ-* remontent : irl. moy. *sithlaim*, mod. *siothluigim*, je passe, je filtre ; *siothlán*, passoire ; gallois *hidlo*, même sens ; breton moyen *sizl*, passoire, *couloir* ; mod. *sil* [1] ; vieux-celt. **sītl-* remonte à un indo-eur. **sētl-* ; germanique **sādla-* (v. n. *sāld* [2]). L'irlandais a généralement un *ĭ* bref. Cependant dialectalement on constate *ī* : Dinneen, à côté de *sioltán*, *sioltuighim* donne *síoltan* (Donegal) : cf. éc. *síoladh*. Au lieu de *sithlaim*, on eût attendu *sīlaim* ; c'est vraisemblablement un fait d'analogie. La forme régulière paraît se trouver dans

1. *sizl* à côté du gallois *hidl* s'explique par la phonétique de phrase ; cf. *sĕ, hĕ*, en gallois, en breton. *se*(*ze*) et *he*, pronom démonstratif.

2. Un got. *sēdl* est indiqué par le karélien *siekla*, finn. *seula*, tamis (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *sold*).

l'irlandais moderne *séaluighuim*, je passe, je filtre ; *séalán*, passoire, filtre (**sitlo-*, puis *setlo-*). Dinneen cite le curieux sens : *do shéaluigh sé*, il mourut (Connaught) : il a passé, cessé de passer.

399. Irlandais moyen TANGNACHT, gallois IR-DANG.

Tangnacht se montre dans le *Táin B.C.* l. 6528, p. 814 : *ar tangnacht*, contre la fourberie. Windisch s'appuie sur O'Clery : *tangnacht* .i. *meabhal no feall*. H. Add. donne *air tanghnacht*, ce qui rendrait la forme douteuse, mais c'est sans doute une fausse lecture ; en effet, on trouve dans le *Lecan Gl. tangnacht* 422 et même *tanga* i. *feall*, M. 233. C'est peut-être un terme de même origine qui paraît dans le composé gallois *ir-dang*, stupeur (John Walters, *Dict.* : *irdang*, amazement). La graphie *irdang* ferait penser à *tang*, *tanc*, paix, mais le sens s'y oppose : c'est sans doute dû à une fausse analogie.

Ir a le même sens que dans *ir-llonedd*, colère ; *ir-dant*, fréquent en moyen-gallois et qui paraît avoir un sens analogue à *îr-dang*.

400. Gallois RHAWD, GAEAFRAWD ; irl. moy. GEIMRED, SAMRAD (mod. GEIMHREADH, SAMHRADH) ; irl. RÁITHE ; gall.-moyen ROT, mod. RHOD, RHODWEDD ; vieil irl. ROITHIUD.

Ifor Williams (*Bull. of the board of Celt. stud.* II, p. 30) rapproche fort ingénieusement le moyen-gallois *gaeafrawd* de l'irl. moy. *gemred*, hiver.

Rawd serait un ancien mot jouant le rôle de suffixe au même titre que *-ret* et appartiendrait à la même racine.

rhawd se trouve fréquemment en moyen-gallois avec le sens de *troupe*, *volée de* (*rawd o beleidyr* [1], volée de traits, *Myv. Arch.* 165,1).

L'auteur cite à côté de *gaeafravd*, *caethrawd*, captivité, période de captivité.

Il me paraît sûr que *rhawt* est pour un indo-eur. **rōt-*, à un autre degré vocalique que **-ret*.

Il apparaît dans le composé *bedrawt*, cimetière. Osthoff a

1. Les exemples abondent. Il y en a un dans le *Gorchan Tutrwlch* (*F. a. B.*, II, 93.9).

vu, dans le second terme de ce composé, le même mot que l'irl. *ráth*, *ráith*, fort, résidence fortifiée, ce qui est contraire au sens. *Bedrawd* (moyen-breton *bezret*) est un collectif, une série, une succession de tombes, une nécropole.

Myv. Arch. 231.1, le poète demande le pardon à Dieu :

Kyn bwyf rawd bedrawd ymplith beteu. Il est possible qu'il y ait une sorte de jeu de mots dans l'intention du poète qui paraît savoir le sens *collectif* de *bedrawd* : « avant que je ne sois un membre du cimetière au milieu des tombes ».

On pourrait peut-être aussi donner à *rawd* le sens de « période de temps » : « avant que je n'atteigne (aie [1]) la période du cimetière ».

Ce sens me paraît certain dans l'exemple suivant (*M. A.* 140.1) : le poète fait l'éloge funèbre de Gruffudd *ap* Cynan et s'étend sur ses exploits guerriers avant sa mort : *cyn rewinrhawd* « avant la période de la ruine (destruction, mort) ».

Ainsi s'explique un mot irlandais curieux, sur lequel on a beaucoup divagué ; c'est *ráithe*, quart d'année. Ce sens particulier lui vient du fait que l'année irlandaise a été partagée en quatre saisons. On retrouve même *rāt-* (*rawt-*) ou son équivalent dans deux de ces saisons ou périodes : *gemred*, hiver, *samrad*, été.

Le sens de « période, cours » est bien marqué dans le gaélique d'Écosse : *ráithe sneachdach* ; *ráithe réotach* : période neigeuse, période de gelée. En irl. dialectal (Derry), d'après Dinneen, *ráithe* a le sens de *tourbillon* en parlant de neige : souvenir du sens étymologique de **rāt-*. C'est un sens analogue que l'on reconnaît dans *gaefrawd* qu'Ifor Williams traduit par *Winter-storm*.

Rod existe seul dans un sens analogue à *rhodwedd*. *Rhodwedd* a nettement le sens de « course, carrière » dans cet exemple de Phylip Brydydd poète du XIIIe siècle (*Myv. Arch.* 259.2) :

Tra fo lloer a heul ar eu rhodwedd

« tant que la lune et le soleil parcourront leur carrière ».

1. Sur la valeur de *bod* dans le sens d'avoir, cf. *Rem. et add.* à l'*Introd. de Strachan*, p. 101.

Il peut y avoir ici une influence de *rhod*, roue [1]. De plus la quantité de *o* est incertaine ; on peut cependant le supposer bref, *rot* existant seul avec un sens différent mais qui peut s'y ramener.

M. A. 165.1 :

Gweleis y glod a rod

« j'ai vu sa gloire et sa marche glorieuse ». *Ibid.*, 246.1 (en parlant du grand chef Llywelyn ab Iorwerth) :

Hud el yn ryvel hyd yn Ruvein
ae raclod ae rod

« Ira sûrement en guerre, jusqu'à Rome sa gloire incomparable et sa marche (triomphante) ». C'est très vraisemblablement ce *rot* qu'on a dans le nom propre v.-gall. *Rot-ri*, plus tard *Rhodri* ; les trois degrés vocaliques *ĕ*, *ŏ*, *ā* (*ō*) existant aussi bien en goidélique qu'en brittonique, à côté de *rĕt-i* l'irlandais a un verbe causatif à degré *ŏ* : vieil-irl. (*Thes. pal.* I, 116, 27) : *in roithiud roithes alaithe alaill riam* « l'impulsion par laquelle le jour pousse l'autre devant lui ». (Cf. Pedersen, *Vergl. Gr.* II. 600, *Anm.*). *Rāt-* (*rōt-*) apparaît au prétérit dans les deux groupes (gall. moy. *gwarawt*, *gwrthrawt*).

Le gallois *rhodres*, orgueil, pompe, paraît avoir pour premier terme *rhod* ; mais c'est fort douteux à cause de la forme *rhyodres* qui a le même sens. *Rhodres* peut être pour *ro-odres* : de même *dodrefn* se trouve plus anciennement sous la forme *do-odrefen*, à côté de *dyodrefn*. Pour *rhy-odres*, cf. le vieux-breton *ro-gotetic*, gl. creditam ; cf. irl. mod. *gothadh* qui a, au pluriel, le sens de « prétentions, avis avantageux, vantardise » (Dinneen).

Le gallois *rhodwydd* n'a pas été compris par les lexicographes gallois, à commencer par John Rhys et Gwenogvryn Evans dans leur édition du *Book of Llandav*.

1. J. Vendryes me fait obligeamment remarquer qu'il y a deux **roto-* en celtique ; l'un signifiant *roue* (cf. latin *rota* et gr. τροχός), l'autre signifiant course (cf. gr. τρόχος). On a, en vieil-irl., ajoute-t-il, *i-routh*, gl. *in stadio* (*Wb.* 11 a 3). Cf. *Rev. Celt.*, XXXIII, 374.

Ils traduisent le nom de lieu *Rotguidou* par *timber forts* et rapprochent *rot* de l'irl. *ráth*. O' Pughe traduit *rhodwydd* par *open-course*. *Rhodwydd* est évidemment identique au moyen-breton *rodoed* : Cart. de Landévennec *Rodoed carn*, vadum corneum. Pour les formes bretonnes de ce mot, cf. *Chrest. bret.*, p. 162. On peut rapprocher *rhodwydd* de *rhyd*, gué, d'après le sens mais le gallois *-wydd* et le breton *-weđ*, *-oed* (*weđ*) supposent un vieux-celtique *u̯eid-*, dont l'origine est obscure.

401. Gallois RHIW.

Rhiw est connu à toute époque et est commun dans la toponomastique galloise ; son sens courant est : « acclivité, déclivité d'une colline ». Il semble, d'après certains textes, qu'il désigne plus précisément une pente abrupte, d'un accès difficile, facile à défendre :

L. Rouge 281.4 :

Kyndylan kae di y riw
Yn y daw Lloegyrwys hediw

« Kyndylan, ferme la pente, jusqu'à ce que (en attendant que) viennent les Loegriens aujourd'hui ».

Le mot est féminin comme l'indique le nom de lieu *y Riw veien* (L. Rouge 266.16). *Rhiw* paraît isolé dans la famille celtique. Sa parenté est probable avec le latin *rīpa*, grec ἐρείπνη, pente abrupte, cf. v. isl. *rīfa*, rumpere (Walde, *Lat. Et. W.*).

402. Gallois RHUMEN.

Le gallois *rhumen*, *rhummen* f. a le sens de « panse » et « mamelle » (ce dernier sens chez Thomas Richards). *Rhumen* est singulatif. O. Pughe donne même le substantif *rhumog*, f. avec ce sens. Le mot est isolé aussi bien dans les langues brittoniques que dans les goidéliques. Si *rhumen* est celtique, comme il n'y a pas à ma connaissance de raison d'en douter, *rum-* suppose un vieux-celtique **rou-smo-* ou **rou-smā-*. La parenté avec le latin *rūmen*, estomac, œsophage, paraît très probable (cf. Walde, à *rūma*, *rūmen* [1]).

1. Walde traduit *rūmen* par *säugende Brust*.

403. Irlandais moyen USSARB ; gallois SERVYLL, SERVAN.

Ussarb est glosé par *bás*, mort (Corm., p. 43, ap. *Wind. Wört.*) ; ce sens est confirmé par *ussairb*, 3e pers. sg. prés. (Whitley Stokes, *Eulogy of Cúrói* : Eriu II, p. 12 et suiv.). Stokes l'a rapproché de l'all. *sterben*, angl. *to starve*.

O. Pughe traduit *serfyll* par : *waggling*, *dizzy*, *crazy* (usé, décrépit). Il en donne cet exemple tiré d'un poète de la fin du XVIe siècle : *serfyll oer bebyll yw'rbyd*

« c'est une tente froide, ruineuse (prête à tomber ou en ruines) que le monde ». Pour Thomas Richards le sens est : *sur le point de tomber*. J. Morris Jones (*Gr.*, p. 148) le traduit par *prostrate*. Le dérivé de la même racine, *serfan* chez H. Salisbury, a le sens de *stupid*, dérivé évidemment de : qui reste interdit, en état de stupeur, figé. Ces variétés de sens se retroûvent en grande partie dans les langues germaniques : Walde, *Lat. Et. W.* a *torpeo*, explique l'anglo-saxon *stearfan*, mourir, par *erstarren*, être rigide, raide ; le vieil-isl. *stjarfe*, est traduit par lui par *starrkrampf*.

L'irl. *ussarb* remonte à **ud-sterb* ; **serb* = indo-europ. *sterbh* (cf. στρέφνιος chez Hesychius « raide »). *Serfyll*, *serfan* sont des dérivés de **sterbh* (O. Pughe donne le verbe *serf-u*, mais sans exemple).

Peut-être pourrait-on rapprocher de *serfyll* le nom propre breton assez répandu *Servel*.

404. Vieil-irlandais SERR ; irlandais moderne SEARR ; gallois SERTH, SWRTH, SYRTH, SYRTHIO ; breton SERZ.

Serr (Gl. de Cormac, p. 41) est expliqué d'une façon *a priori* contradictoire : *serr*, *cach n-uallach ocus cach n-ogla* ; *serr*, tout ce qui est hautain et tout ce qui est timide. En irlandais moderne, *searr* qui correspond à *serr* de Cormac, n'a qu'un des sens : tout petit animal craintif, prompt à tressaillir (par exemple, un petit enfant sur les talons de sa mère ; Dinneen). O'Reilly donne *searr*, frayeur. Le brittonique donne l'explication de cette apparente anomalie. Le gallois *serth* a le sens de : « qui est à pic, escarpé » et en même temps de « qui est en pente rapide, penché ». Les nombreux composés de *serth* participent de ce sens : *serthan* f., précipice, falaise ; *serthus*, en

pente. Le breton *serz* ne signifie que « ferme, droit », *serr* « vertical » (Le Moal, *Suppl.*). Cependant, en parlant du vent, *serza* signifie : monter, s'élever [1] : opposé à *gouziza*, baisser. Tous ces sens se retrouvent dans les mots germaniques dérivés de *ster-*, *stert-* ; *starr* a le sens de *raide* (cf. Falk-Torp à *staer*, II). Le moyen haut all. *sterzen* [2], v. norr. *upstertr*, qui s'élève au-dessus, a le sens de se dresser, s'élever, comme le breton *serz* (Falk-Torp. à *stjert*).

A côté de *serth*, le gallois a *syrth*, chute ; *syrthio*, tomber, primitivement, semble-t-il, s'écrouler, se précipiter [3]. C'est le sens du norvégien *styrte*, tomber, s'abattre ; or *styrt*, v. norr. *stirdr*, qui ne peut en être séparé, a le sens de « raide, qui ne plie pas, hostile ». Ce mot *styrt* sort de **stertio-*, dérivé de **sterto-*. Le sens de l'irl. moderne *searr* se retrouve dans le moyen-anglais *sterten* (anglais *start*), tressaillir, sursauter ; dans l'anglais *startle*, faire tressaillir (cf. ags. *steartlian*, trébucher). Falk-Torp ramène ces différents sens à la même racine *ster-*, raide.

Le gallois *syrthio*, tomber, pourrait remonter à **stert-*, mais non *syrth*, chute, à moins qu'on ne suppose un vieux-celtique **stertī*. Au contraire, *syrth* dériverait régulièrement de *swrth* = **stur-to-* par **stur-tio-* ; *swrth* a le sens de « tombé, abattu ».

1. A Molènes, on dit *serza'ra an avel*, quand le vent tend à souffler de la région du ciel entre est et nord. Tout vent dans cette direction s'appelle *avel zerz* ou *avel uc'hel*. Quand il vient jusqu'à *biz* (nord-est), on dit *serzet eo* « il est haut en plein ». Quand le vent tend à souffler entre ouest et sud, on dit : *gouziza'ra an avel* (communication de J. Cuillandre).

2. Le norvégien *starra*, *sterra*, se raidir, s'évertuer ; *storra seg*, se tendre, concentrer, rappelle le sens du gallois *ymserthu*, *ymserth*, discorde : *ymserth gwreig sydd fel defni parhaus* « les querelles (O. P. traduit par *contention*) ou mauvais propos de la femme sont comme des gouttes d'eau incessantes ». *ymserthu* paraît avoir aussi le sens de « s'abaisser à ». Le sens primitif a dû être « se dresser contre, se tendre ».

3. Ce sens paraît indiqué dans ce passage du L. Tal. (Skene *F. a. B.*, II, 216.4) :

neu'r byt bei syrthei
Pyar yt gwydei

« ou bien si le monde s'écroulait, sur quoi tomberait-il ? » Le texte de Skene porte *syrchei*, erreur évidente, de même *syrch* pour *syrth* 214.2 ; 237.2.

Le féminin *sorth* a pu amener la création d'un masculin *swrth*, mais il faudrait en trouver des exemples anciens.

Si *swrth* remonte à un vieux-celtique **sturto-*, il est à comparer au grec πτύρω = *πτυρίω, je rends craintif ; πτύρομαι, je deviens craintif, je prends peur. Walde ramène *-stern*, dans *consternare*, grec πτύρω, v. h. a. *-stornên*, être frappé d'étonnement, de stupeur, à un indo-eur. **pster*, **pstur*. *Swrth* = *stur-* (**pstur-*) s'en accommoderait au point de vue phonétique. *Swrth* a le sens d'abattre, mais aussi, d'après O. Pughe, le sens de : disposé à s'assoupir, indolent, lourdaud : ces sens pourraient procéder de celui de : stupéfié, ahuri.

Mais *syrth*, qui ne peut en être séparé, a le sens non seulement de « chute », mais de « penchant » : *syrth anian*, penchant de nature ; *lle syrth*, signifie « lieu escarpé » ; *swrth*, *syrth* ne peuvent être séparés de *serth*. Mieux vaut, en conséquence, supposer un vieux-celtique **storto* : l'*u* de *swrth* aurait remplacé *o* [1] ce qui se produit devant liquide + spirante (*twrch*, *iwrch*). Les sens relevés en gallois, en irlandais et en germanique, s'expliquent bien par *ster-*, avec des variantes vocaliques *stor-*, *str̥*.

Ster- raide, ferme, explique bien le vieil-irl. *seirt*, « force » de **sterti-*. Peut-être peut-on y rapporter aussi le gallois *ystern* dans ce passage de L. Tal. *F.a. B.* II, 133, 32.

curw pan yw ystern « ... que la bière est forte ».

Pedersen, *Vergl. Gr.* II, 626, tire *sernim*, je distends, de **ster-(n-)* ainsi que les formes bretonnes : v. bret. *strouis*, gl. *stravi* ; vannet. *strẹẅein*, éparpiller, disperser, étendre ; *streuet* (bas-vann. *strəẅət*) litière qu'on étend dans la cour et dans les endroits où passe le bétail pour en faire du fumier [2].

Stokes (*Urk. Spr.*, p. 301) tire *sernims* de *s(p)ernō* et y rapporte *sréim*, *srédim*, je jette (σπαίρω, v. h. a. *sprestan*) mais se demande si on n'est pas en présence de *sterno*. L'irlandais moderne distingue nettement *sernaim*, je délie, relâche, disperse (sens vieilli) de *serraim*, je distends, étends mes membres pour

1. *Sorth* paraît dans le L. Tal. (*F.a. B.*, II. 188. 6), mais le sens n'en est pas clair.

2. A remarquer le sens du lit. *strōja*, écurie avec de la paille étendue.

me mettre à l'aise ; *serradh*, action de distendre les membres, distendre la bouche pour bâiller, gonfler un ballon. Il est très probable qu'il y a eu confusion entre *ster* et *sper* : cf. norv. *sperre*, écarter ; all. *sperren*, écarter largement (écarter les jambes) ; cf. Falk-Torp à *sperren*, *sprede*.

405. Irlandais moderne SEARATHÁN, SPEARTHACH.

Sperthach, m., est une corde pour le bétail. *A priori*, on est tenté de conclure à un emprunt, en raison de *sp* initial. Cependant, il n'y a, en anglais, aucun mot, à ma connaissance, s'y rapportant. L'anglo-saxon *spearrian* n'a que le sens de *barricader* (cf. anglais *spar*). De plus, ce qui paraît décisif, il y a un mot de même sens et de forme celtique qu'on ne peut supposer emprunté : *searathán*, corde liée autour des tendons d'une bête à corne au-dessus du jarret pour l'empêcher de vagabonder ; c'est aussi une ficelle nouée autour du pantalon à la hauteur du genou, quand on laboure (Dinneen).

S'il s'agit, comme il semble, de deux mots appartenant à la même racine, *searathán* supposerait une racine **spĕr-* et *spearthach*, un indo-eur. **zbhĕr-*, c'est-à-dire **spher-* et **bher-* (*zbher-*) : cf. Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*, à *sparre*, *sperre* et *barre*.

406. Irlandais moyen SERRIACH ; latin PARRA ; anglais SPARROWHAWK.

Serriach, milan, est évidemment un composé de *serr-* et de *féach*, corbeau. Stokes (*In cath cath.* Index, 3206) cite un doublet orthographique *serr-féäch*. La composition rappelle celle de l'anglais *sparrowhawk*, épervier ; v. norr. *sporrhawkr*. Quant à *serr*, il se rattache d'un côté au latin *parra*, oiseau dont le cri est de mauvais augure, et au v.h.a. *sparo*, anglais *sparrow*, moineau, par son *s* initial (Falk-Torp, à *spurve*). *Parra* = **paresā* ; *serr-* = *sperrā-* ou *spĕrro-* ; ide. *spersā-*. Walde (*Lat. Et. W.*) cite l'étymologie de Hoffmann qui les rapproche de σπαιρει. ἅλλεται, σκιρτᾶ ; latin *sperno* ?

407. Gall. TORRI, TORREDLU, *torredwynt* ; bret. *torr*, *terri* ; cornique TORRAF, TERRY, TYRRY.

Torri, *terri*, *tyrri* sont usités à toute époque dans le sens de

« briser ». L'étymologie n'en est pas sûre. Le gallois moyen présente deux composés intéressants :

torredlu et *torredwynt*.

Torredlu paraît dans le *Brut Gruff. ab Arthur* (*M. A.* 594.1) : *e menegit idaw vot er amherawdyr wedy lluestu yn agaws eno a thorredlu ganthaw* « on lui annonça que l'empereur campait là auprès avec une armée formidable. » Dans les notes, *ibid.*, p. 594, note 561, le mot est ainsi commenté : *a chymeint o lu ganthaw ac nat oed hawd y neb y arhos* « et une si grande armée avec lui qu'il n'était facile à personne de l'affronter. » *Torredlu* a le sens de « irrésistible, qui doit tout briser. »

Le poète Llygat Gwr (*M. A.*, 240.1) compare ainsi un chef :

twryf torredwynt mawr uch mor ddiffeith

« fracas d'un grand vent impétueux au-dessus de la mer stérile. » *Torredwynt* est le vent qui souffle en tempête et brise. Il existe en moyen-gallois un futur *torredawt* : L. Rouge (*F. a. B.* 11.236, 3) :

Torredawt geir a chreirieu

« on brisera la parole donnée et les reliques. »

En présence de ces composés, on pense tout naturellement au point de vue de l'origine, au latin *torrens*. On le tire de la même racine que *torreo*, ce qui paraît quelque peu forcé.

408. Irlandais moyen SCRET, irlandais moderne SCREAD, SGREAD ; gallois moyen DYSCRETHEIN.

Scread a le sens général de « cri » avec diverses variétés de signification (cri perçant, vocifération, etc.). Il a de nombreux dérivés : *screadach*, action de crier ; *screadach*, qui crie ; *screadachán*, petit enfant qui crie ; *screadaim*, je crie ; *screadán*, bruit de toute chose qu'on déchire (par exemple, du papier), etc. Windisch (*Wört.*) cite *scret-gaire na n-arm*, le cliquetis ou fracas des armes, *LU.*, p. 123-29.

Le seul mot gallois de même origine et primitivement de

même signification est, à ma connaissance, le moyen gallois *dyscrethein* (*M. A.*, 546.2 : *Brut Gr. ab Arthur*) : *ac velly e buant en emfustiaw eny ettoed e rei byw en kolli eu synywyr o dostur klywet e rei meirw en dyscrethein ac en dilwyn eneit* « et ils furent ainsi se battant au point que les vivants perdaient leur raison par douleur d'entendre les mourants râlant et rendant l'âme. » La version publiée dans la M. A. sous le titre de *nodiadau*, notes (ce sont des variantes assez étendues) remplace *dyscrethein* par le mot vague de *cwynvan*. plainte, lamentation (*M. A.*, p. 596, note 591).

Le sens réel s'éclaire par la comparaison avec les langues germaniques. *Scret*, *-screth-* supposent un vieux-celtique **skrett-* que Zupitza explique de façon fort satisfaisante par un indo-eur. **skred-nó-* (*K. Z.*, 36, 243). Il en rapproche le danois *skratte*, faire entendre un *ton* brusque, norvégien : *rire aux éclats* ; vieux-danois *skrade*, râle, râlement. Zupitza cite également l'ags. *scrallettan*, all. *schrill*, perçant (son) = **skradl-*, *skredl-*. Schröder, *Z. f. d. A.*, 42, 63, rattache *schrill* = **skrid-lo-*, au got. *dis-kreitan*, déchirer, ce qui rappelle le sens de *screadán* (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *skralte*, et p. 1544, à *skralde*).

Dyscrethein = *di-* (*dy-* atone) + *screttanī* [1].

409. Gallois CRE, DYCHRE ; gallois CRYG, YSGRECH ; irlandais moyen SCRECH, irlandais moderne SCRÉACH, GRÉACH ; breton SCREO.

Cre, à toute époque a le sens de « croassement, croasser » : M. A. 207.1

y fort y gertwyf gwrt yd gre branhes

« par où je passe, vigoureusement croasse la troupe des corbeaux. »

Ibid. 226.1 *creynt kicvrein* « les corbeaux croassaient. »

1. J. M. Jones, *Grammar*, p. 389, ii. 4 rapproche avec raison les substantifs verbaux comme *llefain*, *germain* des infinitifs grecs comme *do-μεν-ai* (*germain* = *garmmanī* = ide. *gar-smen-ai*). En revanche, il n'est pas prouvé que ce soit par analogie que *-ain* se trouverait ailleurs que dans les formes en *-man* (*-men*), *-mani*, par exemple dans *diaspedein* (*diaspat*, grand cri).

Dychre a le même sens : M. A. 204.2 :

Rac gelyn Bryneich branhes dychre

« devant l'ennemi de Bryneich, la troupe des corbeaux croasse. » (id. *ibid.* 214.1).

Dychre a peut-être un sens intensif : il est composé de *di-* (non accentué *dy*) *-s* (ex) *-cre*. *Cre* peut représenter *(s)kreg-* ou *crep-* (cf. latin *crepo*, Walde, *Lat. Et. W.*) ; pour *(s)kreg-*, cf. Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *skrig*. On pourrait aussi songer à un substantif **krīgā*, à cause de *cryg*.

Le gallois *cryg*, rauque, remonte à **kriko-* ; *ysgrech*, *yscrech*, cri perçant, représente **(s)kriknā* ou **(s)krig-nā* (cf. grec κρίζω, κρυγή).

L'irlandais moyen *screch* a été expliqué par un vieux-celtique **skrikā*, et *grech* qui a un sens analogue par **grikā*. Mais l'irlandais moderne *scréach*, *sgréach*, *gréach*, ne peuvent s'expliquer ainsi en raison de la longueur de *ē* due évidemment à un allongement compensatif. On a longtemps cru aussi que *crecht*, blessure, avait un *ĕ* bref, faute d'avoir tenu compte de la graphie moderne *créacht* ; *crécht* se trouve d'ailleurs, avec le signe de la longueur en irlandais moyen. C'est un *u̯* que *scréach* a dû perdre. Il existe, en effet, à Molènes, d'après une communication de M. Cuillandre, un oiseau de mer au cri perçant du nom de *screo* (*scre̯o* en une syllabe), plur. *scre̯vet* (*u̯* devenu *v* entre palatales). Il y a aussi un pluriel *scravet*, formé sur un sing. usité ailleurs *scrav*, *scraf*, éterlet, oiseau de mer ressemblant à un pigeon blanc, la tête en partie noire, les pattes rouges (Le Pelletier, d'après Ernault, *Gloss.*). *Scrav* suppose *skrab-* ; cf. lit. *skrebĕti*, faire du bruit, crépiter ; doublet *(s)krep-*, crepare (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *skravle* : v. norr. *skrafa*, bavarder, jacasser ; v. n. *skarfr*, cormoran, cité aussi par Ernault).

Scréach remonterait donc à *skreu̯ākā-*. *Gréach* suppose de même *greu̯ākā*. *Screo* sort de *skreu̯o-* (ce pourrait être aussi *skrau̯io-*) ; *scréach*, *sgréach*, *gréach* feraient penser à un indo-européen **zgreu̯*, *greu̯-*.

Si en irl. mod. *screch*, *grech*, ont réellement *ĕ* bref, il y aurait

eu deux formations différentes, ce qui ne serait pas surprenant dans ces mots commençant par *kr-*, *skr-* où l'onomatopée joue un rôle important.

410. Breton STEUDENN ; gallois AN-SOḎI ; irlandais SÁIDIM, SÁITHIM ; gallois HODI ; breton DIHODEIN ; breton ARSTUD, ARSTUZ, STU.

Le breton *steudenn* a deux sens fort différents (Ernault, *Gloss.*).

1° tenon de mortaise ; *pointe* : *tacho steuden ver*, des clous à pointe courte ; *steudennet mat*, bien fixé, bien monté ; languette d'une balance [1] ; *steut*, au sens métaphorique dérivé de l'idée de fixer, planter, a le sens d'attention : *rein steut* (et *steu*) *d'ergoz*, faire attention à la conversation ; *gant steud*, avec attention ;

2e rangée, file, série ; *steut*, f., rangée de gerbes ; *bernou foüen graet a steudennou*, tas de foin faits par rangées ; vannetais *sted* (bas-vann. *stöt* avec *ö* bref), rangée, aussi volée de coups de bâton, *a stet*, à la file ; *stedein*, aligner (le foin : Le Goff, *Suppl.*).

Dans le premier sens, *steut*, *steuden* suppose vieux-celt. *stā-t-* ; avec un suffixe différent *-d-*, il est identique au gallois *-sawḋ*, *-soḋi* : Brut Gruff. ab Arthur, *M. A.*, p. 582 : *y tarw a ansoda y gyrn yndunt*, « le taureau plantera ses cornes en eux. »

De ce sens de « planter, fixer », *ansawḋ* a pris le sens de « condition stable, état dans lequel on se trouve, personnage dont on fait fonction [2] ».

Avec *com-*, *ansoḋi* prend le sens de « composer, constituer, établir ». En vieil-irl. *in-sáidim*, gl. jacio (Priscien de Carlsruhe, *Thes. pal.* II, 228, 297) ; *saidim* gl. figo (Cormac Transl. 76) ; *sáthud* (Atk, *Leb. Pr.* 1236) a le sens de planter (des clous), ce qui rappelle le breton *tacho steuden ver*. En irl. moderne,

1. Dans ce sens, cf. vannetais *stedel*, ficelle qui agit sur le loquet (Groix, d'après Le Goff, *Suppl.*). Cela s'expliquerait par le sens de « lancer ».

2. S. Evans cite aussi un passage du saint Graal où *ansawḋ* porte sur des vivres ; cf. dans la grammaire de John David Rhys, *ansawḋ o fwyd a llyn*, provision de nourriture et de boisson. Le sens a dû être « fond. »

sáithim a le sens de « lancer, pousser, piquer, planter » ; *sáidhte*, « fiché, planté dedans, enfoncé ». Pedersen (*Vergl. Gr.* II, 605) croit *sād-* plus ancien que *sāt-* (*sáthud*). Le gallois *ansoḋi* serait en faveur de cette hypothèse, mais à côté de *sawḋ*, on trouve en gallois des composés en *-sawt*, qui cependant paraissent moins anciens. Ce qui établit l'existence d'une forme *sāt-* en vieux-britt. c'est le breton *steut*, *steud*. Il faut donc admettre l'existence en vieux-celtique d'une double forme *stā-t-*, *stā-d-*. L'irlandais pourrait s'expliquer par un indo-eur. *sād-* : (*ansádail*, « incertain, pas fixé, instable »). Pedersen, en effet, y voit un causatif à *sed-* (*sod-* : *suide* = *sodio-*), mais l'accord de sens avec le gallois et le breton doit faire préférer la dérivation de *stā*.

A *stu-* (**steu*, **stou*), se rapporte le vieux-breton *arstud*, gl. cuspis [1] ; voc. corn. *stut* (*stuḋ*) culex; breton *astuz*, vermine; gallois *cystuḋ-* au sens métaphorique « affliction, douleur ». Le bas-vannetais *stu* (*štu*) employé couramment, notamment dans la région de Guémené-sur-Scorff, a le sens d'« assolement, première façon donnée à la terre ; pour le sens, cf. l'allemand *brache*, jachère (action de briser la terre, l'ouvrir pour la première fois). *Stu* est pour *stuḋ* : cf. léonard *di-stuz*, traduit par « jachère » (qui est en jachère) ; proprement qui n'a pas été labouré, qui n'a pas reçu un premier labour.

Le sens de *steut*, attention soutenue, malgré la différence de dentale, est identique à celui du latin *studeo*, qui paraît aussi plus anciennement avoir eu le sens de chercher où frapper (Walde, *Lat. Et. W.*). A ce thème, on rapporte le got. *stautan*, v.h.a. *stozan*, allemand *stotzen*, heurter, pousser avec les cornes. Cf. Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *støde*. Pour *stud-*, *tud-*, cf. Walde à *tundo*.

A *steut*, *steuden*, se rattache le gallois *ystawd*, *ystod*, qui a,

1. Le breton moyen *esteuzet* a le sens de percé (d'un glaive de douleur) ; (mère) navrée (de douleur). C'est un participe de *esteuziff*, qui a le sens d'éteindre ; *steusia*, s'abîmer, disparaître (Ernault, *Gl.* à *esteuziff*). Dans le sens de percé, navré, *esteuzet* rappelle singulièrement *arstuḋ* et le gallois *cystuḋ*. Il y a une variante *estuziff* qui n'est pas décisive, car *u* peut représenter *o*. En tout cas, dans ce sens, on peut supposer un mot dérivé de **stād-* comme *steudenn* à côté de *stuḋ* dérivé de **stoud-*. *Esteusiff* remonte à **ex-stād*.

en matière d'agriculture, le sens d'*andain*, fauchée. En parlant du temps, *ystod* a le sens de *période* : *steut*, *ystod* = **stā-tā*. Pour le sens, cf. v. norr. *stadi* (*sta-t-*), tas de blé dans la grange ; v.h.a. *stadal*, tas de blé (cf. Falk-Torp, à *støl*, et *stod* = **stātó-*).

Stokes (Index à *In cath Cath.*, 3163) rapproche *sádud* (qui serait, d'après lui, pour *sáthud*) d'un gallois *hode*, action de planter, percer. *Hode* doit être une mauvaise graphie pour *hodi* qui ne me paraît pas exister dans ce sens. En revanche, *hawd* existe avec un sens précis. O. Pughe cite l'expression du gallois du Sud : *y mae yr yd yn ei hawd* [1], the corn is in its time of earing. C'est exactement le sens du vannetais *di-hodein*, *inhodein*, monter en épi, graine. *Hodi* a existé en gallois dans ce sens. Il faudrait donc, si on admet le rapprochement avec *sáthud*, qu'il y ait eu un **sāt-*, **sŏt-*, diffèrent de **stād-*, **stāt-*, en vieux-celtique. Ce qui tendrait à fortifier ce rapprochement, c'est l'existence d'un pluriel *hodi* dans le sens de *wild schrubs, brakes*. Le breton *-hot-* suppose *sŏt-*. *Hot-* serait plutôt apparenté à *sat-* (irl. *saithe*, gall. *haid* ; breton *hed*, essaim, et *had*, semence).

411. Breton STIOGEN, STIOGAN.

Ce mot, qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire, est en usage dans la région de Cap-Caval (Finistère), au témoignage de M. Cuillandre, professeur au lycée de Quimper, dans le sens de « pieuvre ». C'est un mot isolé dans la famille celtique. Cependant son origine ne paraît pas douteuse : *stiogen* est un singulatif formé sur *stioc* qui a dû exister, s'il n'existe pas encore, dans le sens collectif. *Stioc* vient de **stīgākā*, de la racine *stīg-*, « piquer, s'accrocher à » ; cf. latin *instigare*, grec στίζω, στίγμα ; got. *stiks* ; vha. *stih*, all. *stich*, piqûre, point. Le sens de piquer, s'accrocher, se fixer à, est celui de l'allemand appartenant à la même racine *stecken* et caractérise parfaitement la pieuvre. La terminaison *-oc* pour *-euc*, *-ec*, est connue du côté de Cap-Caval. *Stiogan* montre la terminaison *-an* bien

1. O'Pughe décompose *Hawdclyr* (Hauteclair), nom français de l'épée d'Olivier en *Hawd clyr* qu'il traduit par the *whisk of the hornet* !

connue, qui a parfois en gallois un sens diminutif comme l'irl. *-án*.

Il existe en bas-vannetais un mot qui pourrait s'y rattacher : c'est *sti* (*ṡti*) qu'aucun dictionnaire ne donne et qui figure dans une strophe de la version de la fameuse chanson de la *Soupe au lait*, que j'ai recueillie et dont j'ai donné le texte avec traduction dans le recueil de Bourgault-Ducoudray, *Trente mélodies populaires de Basse-Bretagne*. Chaque couplet commence par une invitation au biniou et à la bombarde de jouer avec entrain. Voici celui où figure *sti* :

Zonet-u zonerian[1], *zonet munut a sti*
Ma er zouben d'er lech e tonet ar en ti

« sonnez, sonneurs, sonnez fin et serré, voici que la soupe au lait vient sur le sol » (on la descend du trépied).

Dans le couplet suivant *sti* est remplacé par *stanc* (*ṡtanc*) qui a le sens courant de « serré (sans arrêt) » :

Zonet-u zonerian, zonet munut a stanc
Ma er zouben der lech e tonet ar er banc

« sonnez, sonneurs, sonnez fin et serré, voici que la soupe au lait vient sur le banc » (du lit où sont les nouveaux mariés).

Sti a pu signifier d'abord « accroché à, qui ne se relâche pas » ?

412. Irlandais moyen TRÍATH ; gallois TRWYD.

Le Glossaire de Cormac donne *triath*, gén. *tréith* dans le sens de roi : *tríath* rex enim dicitur (p. 41) ; *orc tréith* .i. *nomen do mac rig* (nom à un fils de roi, p. 34). Il donne aussi *tríath* .i. *torcc*, mais avec un génitif *tréithe*. Les deux sens de « roi, chef » et de « sanglier » paraissent confondus. Dans le *Metrical Dindshenchas* (éd. d'Ed. Gwynn, p. 150), *mucca delbda druidechta*, les sangliers enchantés de sorcellerie, sont des princes ; ils tuent Glas à Belach Conglais :

dofucsat tréith i tescad
Co Bri Leith.

1. La terminaison *-iān* pour le haut-vannetais *-iōn* n'est usitée dans le canton de Guémené que dans trois ou quatre communes à l'est ; ailleurs c'est *-ien*.

« les sangliers emportèrent le prince en le mettant en pièces jusqu'à Brí Leith. »

Ed. Gwynn dans ses notes, croit que par *tréith*, il faut entendre les chefs qui suivent la chasse, et non les sangliers eux-mêmes. Il résulte du contexte que chefs et sangliers ne font qu'un (vers 13-14) :

Fir na selgga sin amne
mucca derga Dreibrinne

« Les héros de cette chasse étaient ainsi (sous cette forme), les sangliers rouges de Drebriu. » C'est encore confirmé par le poème sur *Duma Selga* (p. 387).

Le sens du gallois *trwyd* a, sans doute, été le même à l'origine. Sur le *twrch trwyd* (cf. *Orc tréith*), cf. J. Loth, *Mabin.* I, p. 310. Comme je l'ai montré, la forme *trwyth* n'est pas la forme sincère et primitive. Le *twrch trwyd* est lui aussi un fils de roi : il est fils du prince *Tareď*.

Il me paraît très probable que *tríath*, chef et *triath*, sanglier, ne sont à l'origine qu'un seul et même mot. Pour cette métaphore cf. le vieux-norr. *jǫfurr*, prince, proprement sanglier (allem. *eber*).

Cependant il peut rester des doutes, ces mots étant isolés dans la famille indo-européenne [1].

413. Gallois TROCHIAD.

Ce mot ne peut être un dérivé de *trwch*, coupé et coupure, incision, bret. *trouch*, ni de *trwch*, violent. *Trwch* a donné *trychiad*, qui coupe, *trychu*, couper. (*Trwch* violent, suppose **truks-* ; cf. latin *trux*, *trucis*). *Trochiad* est assez fréquent en moyen-gallois : Myv. Arch. 262.2 :

cad gyrchyad llavyn drochiad llew

« lion qui cherche le combat, lame d'épée.... »

1. En irl. moderne, il s'est formé une nouvelle déclinaison sur *triath*, chef, génit. *triaith*. *Triath* a été donné comme féminin, probablement d'après l'analogie de *mucc*.

L. Noir 39.4, *trochiad* se dit de Higwel ap Goronwy ; cf. *Myv. Arch.* 188.1 (Cynddelw) :

Traws trochiad, kyrchyad, pell kyrchir y veirch

« ce violent... qui cherche (le combat) : ses chevaux, on va les chercher au loin [1]. » Cf. *ibid.* 157.1. *Troch* se trouve seul dans un passage du Livre de Taliessin 150.37 :

Tri dillyn diachor droch drymlúawc

« Trois élégants [2] qu'on ne peut atteindre.... à l'armée accablante [3]. »

Phonétiquement *troch*, *trochiad*, en gallois, ne peuvent s'expliquer que par *tronk-*, comme *trochi*, immerger, se baigner ; breton moy. *gouzroncquet*, baigner, se baigner. Pour le sens, on ne peut les identifier que par une métaphore quelque peu aventurée et une forte ellipse. *Trochiad* pourrait s'expliquer par : qui aime à se baigner (dans le sens de « à plonger »). Il y a une apparence de justification dans l'expression : *golchiad ei lain*, sa lame d'épée qui se lave ou lave dans le sang : (cf. laver une injure dans le sang, en français). Ce sens est des plus clairs dans Myv. Arch. 161.1 :

Golchynt eu deurut dewr weissyon o gad

« Ils lavaient leurs joues (c'est-à-dire) leur honneur [4] (dans le sang), ces vaillants serviteurs sortant du combat. » *Golchiw* (je laverai) paraît employé dans un sens analogue, L. Noir, 56.8. Si *trochiad*, comme cela paraît plus naturel, est à séparer de *trechi*, il dériverait d'une forme **tronko-*, apparentée au lit. *trenkiù*, violent, à la poussée menaçante ; *trankùs*, rude (Walde, *Lat. Etym. W.* à *truncus*). Dans ce cas, le latin *truncus* et le gallois *trwch*, émoussé, coupé, seraient à séparer des formes lituaniennes.

1. C'est indiquer qu'il étend ses ravages et ses conquêtes au loin.
2. Peut-être *dilyn* : à la poursuite irrésistible ?
3. *Trymluog*, en gallois mod. a le sens d'accablant, opprimant ; cf. irl. *tromlach*.
4. Les joues comme le visage étaient synonymes d'honneur.

414. Breton TUS ; irlandais TUAS-.

Dans tout le Vannetais et aussi une partie au moins de la Cornouaille, le conducteur pour faire tourner bœuf ou cheval à gauche, emploie l'expression *tus*. S'il y a un attelage de deux ou plusieurs bêtes, en bas-vannetais on emploie la 2e pers. du plur. de l'impératif : *tusset*. Ce sont les seules formes en usage. *Tus* est l'opposé de *dehel* (*dəhḕl*) « à droite ».

Tus fait songer d'abord à l'irl. *túas*, dans *tuascert*, à gauche, nord ; moderne *tuaisceart*. Mais son existence à l'état isolé n'a pas été établie. Stokes, *Urk. Spr.*, p. 307, le décompose en *tuai-scert*, supposant une forme **scert*, correspondant à une forme galloise **-sparth* qu'il voit dans *dosparth*, division, discrimination, système.

Les mots **-scert*, **-sparth* remonteraient à un vieux-celtique **squ̯erto-*. Or cette forme jusqu'ici ne trouve aucun appui certain dans les groupes linguistiques les plus apparentés. Stokes, ou plutôt Bezzenberger, cite, avec un doute justifié, le grec σπαράσσω. D'un autre côté, on n'est pas autorisé, bien au contraire, à diviser *dosparth* en *do-sparth*. *Dosparth* a été précédé par *do-osparth* qu'on trouve dans les *Anc. Laws* et à une époque plus récente dans l'*Elucidarius*, 19 : *creadur doosparthus*, creatura rationabili (ab omni) ; *do-* est pour *do-u̯o-* ; *do-* est comme en irlandais la forme proclitique de *dī-*, *de-*. Quant à **u̯osparth*, on le trouve fréquemment en moyen-gallois sous la forme *gosparth* (L. Noir, *F. a. B.* II, 6. 7). En vieux-breton, c'est la forme sans *s* que l'on trouve : *guparth*, gl. remota ; *gupart(h)olaid*, privilegia ; *imgupart(h)on*, se abdicant. La forme correspondante à *descert* est aussi sans *s* : *deheubarth*. Quant à *s* infixe après *u̯o-*, il n'est pas très rare ; *gosgryn*, terreur (*cryn*) ; *goslef*, son (*llef*, voix). C'est vraisemblablement un reste de la préposition *ex* ; cf. *escar*, ennemi. Dans certaines formes verbales, *s* peut être un pronom infixe. En revanche l'existence de *cert* et *parth*, à l'état isolé, est assurée, quoi que l'on puisse penser de leur origine. *Cert*, comme *parth*, a incontestablement le sens de « part ». *Cerd Chuinn*, la part de Conn, est donné comme l'équivalent de *Leth Cuind*, la moitié de Conn, c'est-à-dire la moitié de l'Irlande, le nord (*Rev. Celt.*, XX, 406).

L'explication courante pour *tuascert* qui devrait être *tuathchert*, c'est que *tuath-* est devenu *túas* sous l'influence de *desscert*, mod. *deisceart*, à droite, sud, ces deux mots étant continuellement employés à la suite l'un de l'autre.

Une première objection se présente à l'esprit ; c'est que *túath* persiste dans d'autres composés où il est couramment opposé à *dess-*, comme l'irl. moyen *Tuath-muma* (vieil-irl. *tuadmumu*, *Thes. pal.* II, 365) ; *dess-muma* ; aujourd'hui *tuath-mhumha*, Nord-Munster, Thomond ; *deas-mhumha*, Munster du Sud, Desmond [1]. C'est plus frappant encore dans l'irl. moy. *túathbel*, à gauche, nord ; *dess-bel*, à droite, sud ; mod. *túaith-bheal*, *tuaitheal* ; *deiseal* : *bel* et *sel* de **su̯el-*. Il ne semble donc pas que *túas-* pour *túath-* soit dû à l'analogie.

Cette impression est encore renforcée par l'irl. moyen *tuasra*, main gauche, à gauche ; *dessre*, *dessra*, main droite, à droite.

Les deux mots se trouvent dans un même passage du *Táin B. C.*, l. 2538 : *rogab idata aurslaicthi a ech 7 a del intlaissi ina desra* [2]. *Ro gabastar a éssi astuda ech ina thuasri* « Il (le cocher) prit les entraves ouvertes (relâchées) de ses chevaux et son bâton rehaussé d'or (?) dans sa main droite ; il prit les rênes pour maintenir les chevaux dans sa main gauche. » Kuno Meyer, *Contr.* donne l'acc. *desred*, *desreth* (for a) *LU.* 73 b 42 ; datif *déserud* (à lire *dessrud*) *L U.* 113 b 23. Ces formes supposent un composé de *dess* et de *reth* = v. celt. *reto-* Les formes *desrigh* (*Táin B. C.*, l. 5553) ou *túasri*, comme me l'écrit C. Marstrander à la science duquel j'avais eu recours pour les formes variées et embarrassantes parfois de ces mots, sont composées, non pas, comme je l'avais d'abord pensé avec *-reg*, marquant la direction, mais avec *righ*, bras, avant-bras en irl. moderne (nomin. *rī*, acc. *rĭg*, datif *rī* et *rĭg* [3]). Le sens dans le passage cité du *Táin* est des plus clairs [4].

1. C'est la forme du génitif *Mumhan* qui a prévalu.
2. Le texte porte *dessa* (vieil-irl. *desse*) ; *desra* est la forme du *L U.*
3. Cf. *Táin B.C.*, l. 924 *rig-láma*, poignets ; cf. p. 871 : *a dá riogh-láimh*, en note. Le dérivé mod. *righe* a le sens d'avant-bras depuis le poignet jusqu'au coude, et aussi de coudée, jambe d'animal.
4. Marstrander, avec raison, fait sortir *desraid* de *desrigh*, *d* équivalant

Si on n'avait affaire qu'à l'irl. *túas-*, on pourrait l'expliquer par une confusion avec *túas* = *t-uas*, en haut, qui désigne lui aussi le Nord. Dans un passage du *Táin*, l. 1201 *túas* (*thúas*) a sans doute ce sens et c'est ainsi que Windisch l'a interprété. C'est d'autant plus frappant que quelques lignes plus haut, Cúchulinn, avec son cocher, se dirige au sud (*fo dess*).

Il reste en somme à trouver une forme vieille-celtique commune à *tus* et à *túas-*, dans le sens de « à gauche » et « au nord ». Il va de soi que la racine est la même que dans *túath*. Il y en a une qui me paraît plausible. Pedersen, *Vergl. Gr.* II, p. 19, fait l'importante remarque qu'à côté de formations adjectives en *-*to-*, il y avait pour la même racine, des formations en *-*sto-* : *gnáth*, habituel ; *gnás* [1], habitude. On peut supposer par analogie, à côté de *túath* = **touto-*, une formation originairement substantive : **tou-sto-*, donnant respectivement *túas* et *tus*.

Le sens primitif de *túath* paraît avoir été : *bon, favorable* [2]. Ce double sens existe chez bon nombre de peuples indo-européens.

Il est remarquable que chez plusieurs peuples où *gauche* avait eu aussi le sens de *côté favorable*, il ait pris une signification contraire : c'est la droite qui a pris sa place. Stokes l'a attribué à une influence chrétienne : la bénédiction se donne par la main droite. Peut-être plutôt l'infériorité de la main gauche dans les actes journaliers de la vie a-t-elle fini par avoir raison de traditions et de croyances qui sont allées s'affaiblissant. Chez les Grecs, par exemple, les augures se tournaient non vers l'Est, mais vers le Nord.

415. Haut-vannetais TUEC ; gallois TUDDEDYN, TUDDED ; vieil-irl. CUMTÚTH.

à *g* après voyelle palatale. Il me signale pour le sens : *dae .i. righ no guala* ; O'Dav. : *in raig 7 in doit cusin alt gualand*, Cormac 17 (*Wind.*, *Wört.*). *Righ* paraît donc aussi avoir désigné le bras jusqu'à l'articulation de l'épaule.

1. Cf. gallois *gnawd*, habituel, connu ; *guaws*, *naws*, coutume, habitude.
2. Cf. l'article sur *Morgan Tut* (Morgan le Fée) dans mes *Contr. à*

Cillart de Kerampoul donne *tuec* avec le sens de « taie d'oreiller ». C'est un des sens du gallois *tudded*, singul. *tuddedyn*, d'après Thomas Richards, *Welsh Dict.* Le mot *tuec* représenterait un vieux-breton *tuđoc*, s'il est masculin. *Tudded*, à toute époque, en gallois, indique un vêtement de dessus, un manteau, une couverture de lit (L. Noir, *F. a. B.* II, 5. 87. L. Rouge, *ibid.* 287. 16, un manteau ; L. Tal. 17 b 14, une riche couverture de cheval). *Tuded*, métaphoriquement (L. Rouge, 279.20) s'emploie pour la parure des bois l'été :

gwisgwys coet
kein dudet haf.

« le bois a revêtu le beau manteau d'été ».

Daear dudet désigne la terre qui recouvre une tombe (*Myv. Arch.* 250. 1 [1]).

Tuded est un dérivé de *tuđ* qui a le sens de couvrir, border (*protéger*) ; L. Noir, 30. 5 :

Pieu y bet yn yr amgant
ae tut mor a goror nant.

« à qui est la tombe dans le pourtour, que couvre (protège ?) la mer et la bordure (l'extrémité) du vallon ? [2].

Tuđ, vieux-celt. **toud-* (indo-eur. **teu-d*) appartient à la racine *teue, tu*, à laquelle Stokes (*Urk. Spr.*, p. 131) rattache le vieil-irl. *cumtúth* (*cum-ud-túth*) : *SG.* 31 b 8 : *do chumtúth a sóere* « pour défendre leur liberté » (*pro libertate ruebant*), cf. *tueor, tutus, tutor*.

l'étude des romans de la Table Ronde. J'y ai joint une note explicative de Vendryes sur le sens de *túath*.

1. Dans un passage du L. Rouge, 287.16, *tudet* paraît désigner un haut-de-chausses :

mein vyg coes, nym oes dudedyn

« ma cuisse est mince, je n'ai pas de haut-de-chausses ? A la rigueur ce peut être une tunique ou un manteau.

2. *Ibid.*, v. 8 :

Pieu y bet yn ir inis
ae tut mox a goror guris.

416. Addition à gall. TRAWS, TRAW, TRA- ; bret. TREUZ ; v. bret. TRO- ; DYDREU (cf. *Rev. Celt.*, t. XXXII, p. 59).

Traws est connu dans le sens adjectif de « violent, cruel » ; *trosed* a le sens de transgression.

En breton *treuz*, adjectif, a le sens de « qui est de travers » ; en cornique *trus*, de même.

En gallois moyen, *traws* a le sens de « direction, côté » : *Mabin*. L. Rouge, 279 b 21, *a pha draws* « et de quel côté ? » *Mab.* 51 b 6 : *ac yr artal* « et dans l'endroit du pays » ; mais Pen. 4 : *y traws y manegassei ef vot y gwr ar gaer*, « l'endroit où il lui avait indiqué être l'homme et le fort ».

Traws entre aussi en composition :

trawsgwydd, trawsglwydd.

Traw, draw a un correspondant breton dans le moyen bret. *dydreu*.

417. Gall., bret., corn. TRO (cf. *Rev. Celt.*, XXXIV, 175).

Le gall. bret. corn. *tro* « tour », a été rapproché ordinairement du latin *traho* (*tragh-*), comme d'ailleurs l'irl. *traig*, gall. bret. *troed* « pied », l'irl. moy. *trog*, descendance, *Trogan*, la Terre, v. irl. *trágud* « reflux » ; gall. *treio* ; gall. *godro* « traire », v. bret. *guotroit* (cf. français *tirer* les vaches); cf. Pedersen, *Vergl. Gr.* I, 39, 97. Walde remarque avec raison que *tro* dans le sens de « tour » rappelle singulièrement le latin *trepit, vertit*, le grec τρέπω. Il me paraît probable que *trogh-*, en brittonique a été confondu avec **trop-* et que *tro* « tour » représente exactement le grec τρόπο-ς.

En gallois moyen on emploie parfois *troi* dans le même sens que *trossi* « diriger vers » » :

M. A. 271. 1 :

am troho i'r trohedd goreu

« (que Dieu) me dirige au but (direction) le meilleur ». *Ibid.* 133. 1 chez le même poète :

an trosso ni i bob trosedd gorau

« que Dieu nous dirige vers toute direction la meilleure. » *Troseđ* a habituellement le sens de « transgression ».

418. Breton TOSSEN, TUCHEN, TOSTAL.

Tossen, dans les dictionnaires, a le sens de « butte, montée ».

Le vannetais connaît la variante *tostenn* (bas-vann. *tǫštən*). *Tossen* désigne fréquemment des « tumulus » : *Tossen-Maharit*, *Tossen-Ruguezec* ; *Tossen-ar-Run* ; *Parc-an-Dossen*, à *Porz-ar-Saoz* en Trévérec ; *id.* en Scrignac, etc. (Du Châtellier, *Époques préh. et gauloises dans le Finistère* : passim).

Tossen est un singulatif féminin ; *s* dur fait songer à deux *ss* provenant d'une affriquée en vieux-celtique. C'est un son qui eût été peut-être écrit, en moyen-breton, par *cz*. Usité en vannetais, il ne peut provenir d'une spirante dentale sourde comme dans *diouez* (de **di-wth*, pour *di-wrth*, en proclise). Il ne peut guère s'expliquer que par *t-ss* néo-celtique, ou *-ts-* vieux-celtique, remontant à *-st-* ou *-tˢt-* indo-européen [1].

On ne sait encore d'après quelle loi se fait l'évolution de *-st-*, *-tˢt-* en *-ts-*. *Toss-* a-t-il la même origine que le gallois *tusw* (**touss-*) et le gaulois *tuđos*, *tuddos* (cf. J. Loth, *Les Graffites de la Graufesenque*) ? *Toss-* alors viendrait de **tūstā*. *Tostal* est donné par Le Goff, *Suppl.*, avec le sens de « flanc » ou « partie basse d'une colline » (peut-être « front » en voyant la colline d'en bas) ; *tostalec* qualifie un terrain raboteux. Le mot se trouve en toponomastique : *Tostal*, village en Saint-Jean-Brévelay ; *Tostal* en Theix ; *Tostal* à la Vraie-Croix en Sulniac ; hauteur dite *Butte de Tostal*, sur laquelle s'élève un retranchement romain dans la même commune (Rosenzweig, *Dict. top. du Morbihan*). *Tostal* pourrait être un composé de *toss-* et de *tal*, front.

Tuchen, dans le Dict. de Troude, a le sens de « butte, motte » *tuchen verien* « fourmilière » (butte aux fourmis). Rosenzweig ne le donne pas ; mais le commandant Le Pontois a fouillé, il y a une vingtaine d'années, deux tumulus

1. Cf. Ernault, *Gloss.*, p. 15, 148 et *Rev. Celt.*, XI, p. 353-356 ; cf. J. Loth, *Contr. à l'étude des romans de la Table Ronde*, p. 25-27.

très intéressants dans la commune de Plœmeur, Morbihan, connus sous les noms de : *Tuchenn Pol*, *Tuchen Bonfemme* (sans doute équivalent à *groac'h*, vieille femme, sorcière). *Tuchen* désigne aussi, dans le Finistère, des tumulus : tumulus de *Goarem-an-Dnchen* en Briec. Le son *ch* (š) est souvent, en breton, d'origine française ; il a, comme Ernault en a fait la remarque, une certaine parenté avec l'affriquée de *tossen*. En vannetais *ch* peut représenter *-sc-* entre voyelles palatales, mais non en cornouaillais ni en léonard. Il faut donc supposer un son mouillé **tussien* pour **tust-*, **tuts-* : **toust-* : cf. *tusw*.

419. Gallois YSCRUT, YSGRUT. — Norvégien SKRUBB, SKROGG.

Silvan Evans (*Llen. Gymr.*) donne *ysgrud* comme un équivalent de *ysgerbwd* « squelette, cadavre ». Thomas Richards le traduit par « skeleton, carcase ». La forme et le sens de ce mot sont assurés par des textes du XIIIe et même du XIIe siècle.

Myv. Arch. 234. 1 (poème d'Einion Wann, XIIIe s.). Le poète fait l'éloge funèbre du roi Llywelyn ab Jorwerth :

tervynwyd y amser
ysgrud vud [1] *dreic feleic fer*

« son temps est fini ; ce n'est plus qu'un cadavre muet, le dragon, le chef vigoureux. »

Dans une poésie de Cyndelw (2e moitié du XIIe siècle), *ysgrud* qualifie l'orgueil du monde : Myv. Arch. 169. 2 :

ysgrud glud [2] *glewyd* [3] *vyd valchder*

« c'est un cadavre visqueux ? durci qne l'orgueil du monde ».

1. Le texte de la Myv. Arch. porte *ysgryd glud*, faute évidente. Le ms. original publié par Gwenogvryn Evans dans la *Revue Celt.*, 1923, p. 307, porte *ysgrud*.

2. *Glut*, substantif, a le sens de « glu » ; adjectif il signifie « tenace, adhésif ». Richards le traduit aussi par *stiff*, qui pourrait être ici le sens.

3. *Glewyd* est dérivé de *glew* « vaillant » mais aussi « dur ». Daf. ab Gwilym (éd. de Liverpool), p. 96 : *fest a glew ymae'n rhewi*, « il gèle ferme et solidement. »

yscrut paraît aussi dans le *Book of Tal.* (Skene, *F. a. B.* II, p. 115, 22 ; Gwenogvryn Evans, p. 7, 26), mais le sens général du vers est obscur.

Thomas Richards donne le doublet *ysgrwd* et en cite un exemple tiré d'un poète de la seconde moitié du xve siècle, Sion Cent :

ni roir pen un o'r cennin
Er ei ysgrwd o'i ysgrin

« on ne donnera pas une tête d'oignon pour son squelette hors de son cercueil. » Ce peut être une mauvaise lecture pour *ysgrud*. Cependant O'Pughe donne comme une expression en usage : *hen ysgrwd* [1], old wretch.

L'irlandais, à ma connaissance, ne présente rien de semblable. En revanche, la racine **skru-* est représentée dans les langues germaniques. Le norvégien *skrubb* a les deux sens de « vieillard, décharné » et de « *loup* », le type d'animal maigre. A la même racine se rattache le norv. dial. *skrogg*, loup, identique au v. norr. *skroggr*, surnom du renard, isl. *skröggr*, sorte de spectre (germanique **skrawwa-*) : Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *skrubb*. Le gallois *yscrud* remonte à **skrou-to-* ; *ysgrwd*, s'il existe, à **skrŭ-to-*.

Pour *ysgerbwd*, je n'en connais pas d'exemple ancien. Si le mot est indigène, ce serait vraisemblablement un composé. *Yscer-* sortirait de la racine **sker-* apparentée à **skr-u-*.

(*A suivre.*)

J. Loth.

1. Th. Richards pour *ysgrwd* renvoie à *crwd* qu'il ne traduit pas. O. Pughe le traduit par *old lump*, qui ne repose que sur sa seule *autorité*.

ΚΑΜΕ ΕΙΣ ΤΑ ΤΟΥΤΟΥ ΓΟΝΑΤΑ ΤΙΘΕΙΣ

(Démosthène, *contre Aphobos*, II, 16).

Je voudrais ajouter un texte grec — un texte attique — aux vers d'Homère que M. J. Loth a cités dans un important article de la *Revue Celtique*, XL, 1923, p. 143-152 : *Le mot désignant le genou au sens de génération chez les Celtes, les Germains, les Slaves, les Assyriens*[1].

M. J. Loth a montré, avec une richesse d'exemples qui fait de son article un précieux chapitre de droit historique, que, chez nombre de peuples, le chef de famille (*pater*) en prenant à sa naissance l'enfant sur ses genoux le reconnaissait comme étant bien de son sang et faisant partie de la famille. Par ce geste il affirmait une relation de droit entre l'enfant et lui. M. A. Meillet ajoute à l'appui de cette thèse une étymologie remarquable : « le latin *genuinus* qui signifie « authentique » a dû signifier à l'origine « reçu sur les genoux »[2].

Pareille coutume a-t-elle existé chez les anciens Grecs ? M. J. Loth et avant lui Stade[3] se fondent sur deux passages d'Homère pour répondre affirmativement.

1. L'article avait été précédé d'une communication à l'Académie des Inscriptions dans la séance du 2 décembre 1922 : *Comptes rendus*, 1922, p. 145-146. Cf. *Comptes rendus*, 1926, p. 49. A consulter, sur le même sujet, E. Benveniste, *Un emploi du nom du « genou » en vieil irlandais et en sogdien*, dans *Bull. Soc. Linguist.*, XXVII, 1926, p. 51-53 et M. Cahen, *Genou, adoption et parenté en germanique, ibid.*, p. 56-67.

2. Sur le sens du mot *pater*, voy. A. Meillet, *Comptes rendus*, 1926, p. 45. Il « désigne, non celui qui a physiquement engendré des enfants, mais celui qui est le chef de la famille, le *pater familias* ». Pour *genuinus*, voy. *ibid.*, p. 46, et *Bull Soc. Linguist.*, XXVII, 1926, p. 54-55.

3. Dans la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, VI, 1886, p. 143.

Iliade, IX, 455. — Phénix rappelle les imprécations qu'a lancées contre lui son père Amyntor, dont il avait épousé la concubine (παλλακίς). Amyntor demandait en même temps aux Erinnyes « de n'avoir jamais à faire asseoir sur ses genoux un fils né de moi » :

μήποτε γούνασιν οἷσιν ἐφέσσεσθαι φίλον υἱὸν
ἐξ ἐμέθεν γεγαῶτα.

Odyssée, XIX, 401. — Autolykos le père d'Antikleia arrive à Ithaque au temps où sa fille vient de mettre au monde un fils. La nourrice Eurykleia place l'enfant sur les genoux du grand-père et le prie de lui donner un nom. Autolykos demande à Laertès et à Antikleia de le nommer Odysseus :

τὸν ῥά οἱ Εὐρύκλεια φίλοις ἐπὶ γούνασι θῆκεν.

Il est remarquable que, dans ces deux passages, c'est le grand-père et non le père qui recevrait ou reçoit l'enfant sur ses genoux. Amyntor demande aux dieux de frapper de stérilité le mariage de son fils. Il ne s'engage pas à ne pas recevoir sur ses genoux l'enfant né de son fils. Si son fils l'avait reconnu, l'enfant ferait bien partie de la famille et le grand-père n'aurait pas à le désavouer. Amyntor demande et obtient des dieux que l'union demeure stérile. Phénix sent si vivement l'affront qu'il veut tuer son père, mais mieux inspiré « par quelqu'un des dieux » il s'expatrie.

Dans l'*Odyssée* le grand-père maternel n'a pas qualité pour reconnaître l'enfant de Laertès. Le mariage de sa fille Antikleia n'a pas éteint le pouvoir qu'Autolykos a sur elle, et, si par hasard il vit encore au moment où mourra son gendre, il redeviendra — pour user d'un terme de droit attique — le κύριος d'Antikleia et pourra la donner de nouveau en mariage. Mais c'est Laertès qui a reconnu son propre fils. Père et mère font à l'aïeul l'honneur de lui demander un nom pour leur enfant ; encore l'aïeul prie-t-il ses parents de lui donner celui qu'il a choisi lui-même.

Sous ces réserves, M. J. Loth a raison de conclure de ces deux passages d'Homère — du premier surtout — que les

anciens Grecs ont attribué une valeur juridique — au fait du père ou de l'aïeul recevant l'enfant sur ses genoux[1]. Un troisième texte, postérieur de plusieurs siècles, un texte attique du IVe siècle avant notre ère, va nous montrer, sinon la survivance, au moins le souvenir très effacé de cette ancienne coutume.

*
* *

L'orateur Démosthène, dans son second plaidoyer contre l'un de ses tuteurs, Aphobos, a résumé en un tableau frappant les dernières volontés de son père et les dernière recommandations qu'il adressa aux trois tuteurs de ses enfants. Le morceau est achevé et mérite d'être cité ; j'y joins, non sans la modifier sur quelques points, la traduction donnée par R. Dareste (*Les plaidoyers civils*, 1875, I, p. 37) :

Démosthène XXVIII, 15 : Ὁ γὰρ πατήρ, ὦ ἄ. δ., ὡς ᾔσθετο τὴν νόσον οὐκ ἀποφευξόμενος, συγκαλέσας τούτους τρεῖς ὄντας, καὶ συμπαρακαθιτάμενος Δήμωνα τὸν ἀδελφόν, τὰ σώματα ἡμῶν εἰς τὰς χεῖρας ἐνέθηκε παρακαταθήκην ἐπονομάζων, τὴν μὲν ἀδελφὴν Δημοφῶντι καὶ δύο τάλαντα προῖκα διδοὺς εὐθύς, καὶ γυναῖκ' αὐτῷ ταύτην ἐγγυῶν, ἐμὲ δὲ πᾶσι κοινῇ μετὰ τῶν χρημάτων παρακατατιθέμενος, καὶ ἐπισκήπτων μισθῶσαί τε τὸν οἶκον καὶ συνδιασῶσαί μοι τὴν οὐσίαν, (16) διδοὺς ἅμα τε Θηριππίδῃ τὰς ἑβδομήκοντα μνᾶς, καὶ τούτῳ τήν τ' ἐμὴν μητέρα ἐγγυῶν ἐπὶ ταῖς ὀγδοήκοντα μναῖς, κἀμὲ εἰς τὰ τούτου γόνατα τιθείς.

Cf. Démosthène XXVII, 4 : ἅπαντα ταῦτα (c'est-à-dire, la fortune, le fils, la fille et l'épouse) ἐνεχείρισεν Ἀφόβῳ τε τούτῳ καὶ Δημοφῶντι τῷ Δήμωνος υἱεῖ..., ἔτι δὲ Θηριππίδῃ τῷ Παιανιεῖ. — 5 : Δημοφῶντι δὲ τὴν ἐμὴν ἀδελφὴν καὶ δύο τάλαντα εὐθὺς ἔδωκεν ἔχειν, αὐτῷ δὲ τούτῳ τὴν μητέρα τὴν ἡμετέραν καὶ προῖκα ὀγδοήκοντα μνᾶς.

« Quand mon père se sentit malade à n'en pas revenir, il

1. Il va de soi qu'il faut écarter les passages des poèmes homériques où le père assied son fils sur ses genoux pour le nourrir par exemple (Hector et Astyanax, XXII, 500-501). Phénix lui-même rappelle, dans son long discours à Achille, qu'il l'a plus d'une fois tenu sur ses genoux à l'heure des repas.

appela ces hommes, tous les trois ensemble, et ayant fait aussi asseoir à côté de lui son frère Dêmon, il nous remit nous-mêmes entre leurs mains, à titre de dépôt : ainsi qualifiait-il son acte. Ma sœur fut donnée à Dêmophon, avec deux talents de dot payables sur-le-champ, et c'est en qualité de future épouse qu'elle fut remise entre ses mains. Pour moi, je fus déposé entre les mains de tous les trois conjointement, comme les biens. Mon père leur recommanda d'affermer le patrimoine et de veiller ensemble à la conservation de ma fortune. En même temps, il donna à Thérippide les soixante-dix mines; à Aphobos il donna ma mère en mariage avec les quatre-vingts mines de dot, et moi-même il me plaça sur ses genoux. »

« Scène douloureuse et solennelle », écrivait G. Perrot, qui l'a présentée aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, non sans la mouiller de larmes : les deux enfants « pleuraient en voyant pleurer leur mère... Au milieu des larmes qui coulaient, tous lui promirent, lui jurèrent de respecter ses désirs...[1] » Il n'y a rien de tout cela dans Démosthène, ni larmes, ni serments, et la scène n'en est pas moins frappante. Elle se passe vraisemblablement à Athènes, dans la maison de ville de Démosthène le père; certainement en 376 av. J.-Ch., puisque le futur orateur a sept ans[2]. Sa sœur est alors âgée de cinq ans. Les trois tuteurs réunis dans la chambre du malade (« autour de son lit de mort », dit G. Perrot, qui ajoute encore au texte), sont ses deux neveux : Aphobos, le fils d'une sœur, et Dêmophon, le fils de son frère Dêmon; le troisième est un ami d'enfance, Thérippidès du dème de Pæania, auquel appartenait Démosthène et où sera inscrit l'orateur en 366-365[3]. Démosthène le père a tenu à faire asseoir à côté de lui son frère Dêmon; nous verrons d'ailleurs que les trois tuteurs sont également assis. Ni les deux enfants, ni Kléoboulé l'épouse de Démosthène ne peuvent manquer. Voilà réunis tous les personnages nommés dans le plaidoyer.

1. N. du 1er juin 1872, p. 617.
2. Démosthène, XXVII, 4. Cf. XXX, 17.
3. XXX, 17.

Certes la scène est solennelle, mais la solennité tient aux actes symboliques qu'a rappelés l'orateur. Il faut entendre que Démosthène a réellement placé (ou fait placer, si les forces lui manquaient) entre les mains des tuteurs ses enfants (τὰ σώματα ἡμῶν) ; qu'il a réellement remis sa fille entre les mains de Dêmophon, le futur époux. J'ai modifié ici la traduction de Dareste qui rend ἐγγυῶν par fiancer, et je suis revenu au sens étymologique, concret : mettre dans la main [1]. Il faut entendre encore que Démosthène a réellement remis sa femme Kléoboulé entre les mains d'Aphobos, le futur époux; enfin qu'il a réellement placé lui-même ou fait placer son fils sur les genoux d'Aphobos. Ces actes symboliques exigeaient que les tuteurs fussent assis, et ce n'est pas seulement pour éviter la répétition de συγκαλέσας que l'orateur a employé συμπαρακαθισάμενος. Le nouveau verbe ajoute un trait de couleur au récit de la scène qui prend fin sur les mots : κἀμὲ εἰς τὰ τούτου γόνατα τιθείς. « Il y a ici, dit en note Dareste [2], une sorte de cérémonie symbolique qui était étrangère à la loi, mais prescrite par les mœurs et sans doute aussi par les idées religieuses. » Une fois de plus Dareste a vu juste. Ces gestes symboliques sont étrangers à la loi et n'ont aucune valeur juridique. Le seul acte qui compte pour assurer le respect des dernières volontés de Démosthène est le testament (τὰ γράμματα ταῦτα) [3], que les tuteurs feront disparaître après la mort du testateur. C'est dans le testament que sont inscrits le montant de la dot de sa fille, « les soixante-dix mines » à remettre à Thérippide, « les quatre-vingts mines » qui formeront la dot de Kléoboulé. L'emploi de l'article devant ces chiffres n'est pas indifférent : Démosthène, dans la scène solennelle que rappelle son fils, se réfère audit testament. Il emploie aussi des termes de droit que l'avocat ne manque pas de citer, car il parle devant un tribunal populaire où ils sont plus familiers que des cérémonies d'un autre âge : παρακαταθήκη, dépôt, qui traduit en quelque sorte en langage courant la

1. Voy. E. Hruza, *Die Ehebegründung nach attischem Rechte*, 1892, p. 39. — J. Partsch, *Griechisches Bürgschaftsrecht*, I, 1909, p. 89.
2. *Les plaidoyers civils de Démosthène*, I, p. 42, note 9.
3. Démosthène, XXVIII, 5-6.

remise des enfants entre les mains des tuteurs, et plus loin παρακατατιθέμενος. Pareillement ἐγγυῶν est entendu couramment dans le sens de donner en mariage, et c'est ainsi que l'auront compris les héliastes.

Pour nous en tenir au dernier geste de Démosthène posant son fils sur les genoux d'Aphobos, quelle signification pouvait-il lui attribuer ? « Aphobos, dit G. Perrot, était celui auquel il assignait le rôle principal, celui qui devait occuper près du foyer la place du chef de famille, épouser sa veuve et servir de père aux orphelins ». Disons plus simplement qu'Aphobos est surtout, aux yeux de Démosthène, chargé de veiller à la conservation du patrimoine pour permettre plus tard à son fils de tenir dans la cité le rang qui lui convient. Aphobos n'a d'autres devoirs à remplir que celui de tuteur. Jamais l'idée n'est venue à Démosthène de lui faire adopter son fils : il le lui confie et recommande solennellement; son geste suprême n'a pas d'autre valeur. De la coutume ancienne décrite par M. J. Loth il ne subsiste que des apparences et des cérémonies étrangères au droit. Les lois sont la seule défense du jeune Démosthène. Il n'en reste pas moins que nous devons au second de ses plaidoyers contre Aphobos une précieuse indication qu'il faut joindre aux témoignages déjà publiés dans la *Revue Celtique*.

Saint-Prix, juin 1926.

† Bernard HAUSSOULLIER[1].

1. [Cet article, que l'illustre helléniste avait spontanément envoyé à la *Revue Celtique*, est un des derniers qu'il aura écrits ; il n'a même pas eu le temps d'en voir les épreuves. Une brusque maladie l'a terrassé le 25 juillet, en pleine activité de travail. La *Revue Celtique* s'associe au deuil des siens en accordant à sa mémoire les regrets les plus émus. N.d.l.R.].

SOME SCANDINAVIAN ELEMENTS

IN THE

RED BOOK OF HERGEST TRIADS

---

1. *Pann aeth llu y lychlyn*[1] : The triad mentions three hosts led from Britain, one led by Yrp Luydauc to Llychlyn, a second by Maxen Wledig and Elen Luydauc to Llychlyn (meaning in this instance Llydaw, probably for Latium) and a third led by Caswallon ap Beli in the wake of the departing Romans. The second expedition is the basis of Breuddwyd Maxen Wledig and has some historical foundation in the departure of Maximus « ad Gallias magna comitante satellitum caterva »[2] : the third may not be entirely without foundation : the first, despite its mythical appearance, has perhaps a stronger foundation than the other two and, though it is mentioned first, must have occurred last.

The account of it in the triad is fragmentary and perhaps, in an age of little mathematical knowledge, served as an example of geometric progression. Yrp, with his servant Mathuthauar, came from Llychlyn (Scandinavia) in the time of Cadyal, a mythical king, to raise forces in Britain and obtained in turn from each chief city twice the number of men with which he appeared before it : with the host thus recruited he went to two islands « on the coast of the Greek sea[3] », Clas and Avena. This expedition however started not

1. *Mabinogion*, Oxford Edition, pp. 297-8 : see also *Myv. Arch.* p. 395 : cf. pp. 390-391 and p. 401.

2. *De Excidio et Conquestu Britanniae*. Ed. Mommsen pp. 32-3.

3. With « y duy ynys yn ymyl Mor Groec » cf. « ynyssed denmarc... ene mor kyuarystlys a thal enys prydein » (Buchedd G. ap Cynan) : cf. also Annun ddy vrenhin Groeg (Heraldic Visitations, II, 64) = A. nigri

from Britain but from Ireland : its goal was not the Greek sea but Iceland.

There can, indeed, be little doubt that we have in the triad a confused account of the expedition of Aud, daughter of Ketil Flatnose, widow of Olaf the White, king of Dublin, and mother of Thorstein the Red : the expedition is described by Ari the historian, a descendant of Olaf the White in the Landnámabók[1]. Aud and her son set out from Ireland, via the Hebrides (where Thorstein founded a family and kingdom : he was ultimately killed by the Scots), the Orkneys and Faroe Islands to Iceland, where Aud settled. One of the twenty freemen with whom she accomplished the last part of the journey was Erp, son of Meldun, an earl in Scotland, and of Myrgjol, daughter of Gljomal, an Irish king, i. e. Erpr was a manumitted captive, and though not the most important of Aud's freedmen, may have been second in command. He was given land and complete freedom in Iceland and there founded the family known as Erplings : the names of his sons, as given by Ari, are Scandinavian with the exception of Dufnall.

The name Yrp, Erp, is more probably Scandinavian than Celtic : several instances of it occur in Lind[2]. The following are the forms of it to be found in Welsh : *Yrp* (R.B. H. triad), *Urb, Irp* (Myv. Arch. pp. 401, 412), *Yrb, Urbf* (Vita Cadoci, Rees, Cambro-Brit. SS. pp. 81-82)[3]. The form *Urbf* is noteworthy, for the man whose name is thus given was the father of Aulach (i. e. one of the several Welsh form of Oláf) and probably an Irish Dane.

With Yrp it is also possible that we should compare Pictish *Verp* : Neachtan nepō *Uerp*, cf. Nectan mor breac mac *Eirip* (*Irish Nennius*, Irish Arch. Soc. pp. 161, 164) :

regis Grecorum (Cognacio Brychan) : the name of this king might indeed come from Lat. *Antonius*, but it occurs in an obviously Germanic ancestry and may perhaps be approximated to ON. *Ǫnundr*, *Anundr*, for which see Lind, *Dopnamn* 1252.

1. Text in *Corpus Poeticum Boreale* : See cap. 14-15.
2. *Norsk-Isländska Dopnamn*, 244-5.
3. Possibly also *Yryf* (*Mabinog*. Oxford Ed., p. 301).

the occurrence of *Ulfa* and *Amlaeb* (*ibid.* pp. 131, 151) points to inclusion of Scandinavian matter in Pictish sources.

2. *Tri marchlwyth ynys prydem*[1]. Marchlwyth, literally « horseload », is here a metaphor. That is clear, first of all, from the name of the first horse, *Du y Moroedd*, « Black one of the seas ». We may compare the Icelandic *lög-fákr*, « sea-horse, ship » :

Gekk Hlǫrriði, greip á stafni
vatt með austri upp lög-fáki

[The Thunderer stepped forward, caught hold of the bow, swung the wave-steed up with the bilge. — *Corpus Poeticum Boreale*, I, 223.]

Also :

Hákon reið á bak báero borð-hesti vestan
[Hakon rode over the billows on his wooden horse — *Ibid.* II, 31].

Indeed the metaphor is frequently found in Icelandic poetry. Du y Moroedd carried Elidir Mwynfawr, his wife and five of his servants from Penllech Elidir in the North to Penllech Elidir in Mon[2] — the load and the route imply not a horse but a ship : moreover, Albeinwyn, the cook, « swam with his hands on the horse 's crupper » for no reason that is discovered in the triad, but it is possible that here, as in later times, relations between the cook and the crew were not cordial. Following this triad comes one concerned with *Teir llynghes gynniweir*, « three hovering fleets » : the juxtaposition is perhaps not fortuitous.

It is not possible to date Elidir Mwynfawr by reliable evidence, but more can be done with the second « marchlwyth », consisting of Gwrgi and Peredur, sons of Eliffer Gosgorddfawr. They belonged to the Cynferchin and lived probably in the latter ninth century[3] ; with their father's name, *Eliffer*, cf.

1. *Mabinogion*, Oxford Edit., pp. 300-1.

2. Mr. H. Higgins informs me that there is a ring fort of Scandinavian type near Penllech, on the S.E. coast of Anglesey.

3. See *Cymmrodor*, 1925, pp. 117-156 : with them were carried, according to the version in Myv. Arch. 384, Cynfelyn Drwsgl and Dunod Vwr, i. e. three generations or the Cynferchin travelled at once. Judging by the R. B. H. version, however, something is lost from the middle of the triad.

ON. *Eilífr*. No evidence exists by which to date the third « marchlwyth », the sons of Grythmwl wledic. *Grythmwl* can hardly be Welsh and this « gwledig », if historical at all, was an invader [1].

G. Peredur Jones, M. A.
University of Sheffield.

1. (Note additionnelle de M. J. Loth). *Eliffer* (Mab. Oxf., ed., p. 301,6) et *Elidir* (ibid., p. 300,28 ; *Elidyr*, p. 300,29) sont deux noms entièrement différents et ne sont pas confondus. La forme la plus ancienne est *Eleuther* (Anc. Généalogies galloises, J. Loth *Mab.*, 2e éd., II, 336). On trouve *Eleufer* dans les Triades (*Myv. Arch.* 404, 38). Il est fort possible qu'un roi breton ait porté le nom d'Eleuther. Bède (*de sex aetat. saeculi*, à l'année 167 ; *H. E.* I, c. 4) nous apprend que le roi breton Lucius demanda au pape Eleuthère de se faire chrétien et que sa demande fut accueillie. Elidir a-t-il quelque rapport avec le nom scandinave *Eilífr* ou a-t-il été confondu avec lui, c'est au moins douteux.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. G. DOTTIN, L'épopée irlandaise. — II. Alice S. GREEN, History of the Irish State to 1014. — III. A. MEILLET, La méthode comparative en linguistique historique. — IV. W. J. GRUFFYDD, Llenyddiaeth Cymru o 1540 hyd 1660. — V. John J. PARRY, The Vita Merlini. — VI. Arthur C. L. BROWN, The Grail and sir Perceval. — VII. Ifor WILLIAMS, Chwedlau Odo. — VIII. T. O' RATHILE, Laoithe Cumainn, Dánta Grádha, Búrdúin Bheaga. — IX. Pembrokeshire. — X. Gaston ESNAULT, Métaphores occidentales. — XI. F. EWALD, Die Entwickelung des K- Suffixes. — XII. F. MULLER, Altitalisches Wörterbuch.

I

Georges DOTTIN. *L'Épopée irlandaise*. Paris, La Renaissance du livre. 1926. 208 pages in-12, 5 fr.

Notre savant collaborateur, qui a déjà tant fait pour répandre la connaissance des choses celtiques, à l'exemple de son maître d'Arbois de Jubainville, reprend dans ce volume une des tâches auxquelles celui-ci s'était consacré avec le plus d'ardeur. Le tome V du *Cours de Littérature Celtique*, publié en 1892 sous le titre l'*Épopée celtique en Irlande*, était un recueil de traductions de textes épiques, choisis parmi les plus attrayants. L'année même de sa mort, d'Arbois de Jubainville terminait la traduction de la *Táin bó Cuailnge*, la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale (publiée chez Champion de 1907 à 1911). Entre temps, le public allemand prenait connaissance de la littérature irlandaise médiévale par les *Sagen aus dem alten Ireland* de M. Thurneysen (Berlin, 1901). Quant au public de langue anglaise, de beaucoup le plus favorisé, il avait à sa disposition les traductions nombreuses que les celtistes d'Outre-Manche, à commencer par Whitley Stokes, joignaient d'ordinaire à leurs éditions. Depuis d'Arbois de Jubainville, aucun nouvel

effort n'avait été tenté pour mettre en français l'épopée irlandaise. Le livre de M. Dottin sera donc le bienvenu ; et comme il est édité par une maison dont l'activité est des plus appréciées, on peut espérer qu'il touchera un public étendu et attirera aux études celtiques de nombreux adeptes.

Ce n'est pas qu'il n'apporte que du nouveau. Parmi les dix-huit morceaux qu'il contient, six — et ce sont les plus importants et les plus longs — figuraient déjà dans les recueils de d'Arbois de Jubainville. M. Dottin les a certainement retenus à cause de l'intérêt qu'ils présentent : des récits comme le Cochon de Mac Dathó ou l'Exil des fils d'Usnech ne pouvaient rester absents de son recueil. Il est peut-être regrettable qu'il n'ait pas retenu aussi le Voyage de Condlé fils de Conn, qu'il a jadis traduit pour la *Revue archéologique* (t. XIV). Ce charmant récit, si émouvant dans sa simplicité, est des plus caractéristiques de l'esprit celtique. Mais on peut regretter surtout qu'il n'ait pas tenté de rajeunir sa matière en traduisant un plus grand nombre de textes moins connus en France, comme les *Scéla Cano meic Gartnáin* ou l'*Airne Fingein*, ou l'*Imram curaig Máileduin* ou des morceaux de la *Togail Bruidne dá Derga*. Ces textes, qui n'ont jamais été traduits en français, mériteraient vraiment de l'être. Si le succès, comme on doit l'espérer, est assez complet pour justifier une nouvelle série, ils sont de ceux auxquels M. Dottin devra songer.

Les traductions sont accompagnées d'une introduction et de notes. En regard de la page de titre s'étale le fac-simile d'un fragment de page du *Lebor na hUidre* [1]. L'introduction renseigne utilement sur les caractères principaux de l'épopée irlandaise et les conditions dans lesquelles elle nous est connue. C'est un sujet que le savant auteur connaît bien et sur lequel il a déjà souvent écrit. Il n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs pour la rédiger ; il l'a fait avec sa précision et son exactitude habituelles. Les notes sont trop peu nombreuses. L'épopée irlandaise est tellement loin de nous qu'elle exige pour être comprise un commentaire qui l'éclaire et en mette en valeur tout l'intérêt. Nombre de détails resteront fermés

1. Ce fragment est à la page 82 de l'édition fac-simile du *Lebor na hUidre*, publiée par la Royal Irish Academy. Il est fâcheux qu'il n'ait pas été choisi parmi les morceaux dont la traduction est donnée dans l'ouvrage. Mais le plus fâcheux est que la première phrase en est incompréhensible, parce qu'il en manque une partie qui figure sur le manuscrit en fin de la ligne précédente. Les mots *do Domnandchaib do comrac fri Coinculaind. Derbbráthair* doivent être rétablis à la fin de la première ligne du fragment.

au lecteur Français, qui ne pourra goûter pleinement la saveur de l'original. On peut regretter aussi l'absence de renvois plus fréquents; bien des passages s'éclairent l'un l'autre ; M. Dottin est trop sobre de comparaisons qu'un simple renvoi indiquerait. Un court index des noms propres cités aurait également été utile. Ces noms propres sont donnés tantôt en traduction et tantôt sous leur forme irlandaise. Mais M. Dottin ne traduit pas toujours de façon conséquente. On conçoit qu'il ait préféré conserver à Ethne Aitencáithrech (p. 124) son nom irlandais. Mais le même personnage est appelé Conall Cernach et Conall le Victorieux (p. 98-100) ou Senach Siaborthe (p. 129) et Senach le Fantômal (p. 135). Il valait mieux adopter le principe de faire toujours suivre le nom irlandais de sa traduction entre parenthèses, quand cette traduction est possible.

Là où il reprenait des textes déjà traduits, M. Dottin a naturellement tenu compte des progrès de la philologie irlandaise et corrigé les interprétations fautives de ses devanciers. Les traductions de d'Arbois de Jubainville laissent aujourd'hui parfois à désirer : elles ont en général le défaut d'être un peu lâches, elles ajoutent souvent au texte ou le déforment par un souci de fausse élégance. M. Dottin a revu ses textes de près et sur bien des points il fournit une traduction neuve et personnelle. Çà et là pourtant on peut y trouver à reprendre. Voici quelques observations relevées au cours d'une lecture rapide. P. 65, l. 4, « dans un autre désert » pour *i n-áraile dithrub* (*R. Celt.*, VI, 174) est inexact. On peut en appeler à M. Dottin lui-même qui, traduisant le même morceau pour le *Cours de Littérature celtique* (t. V, p. 15) a donné le bon sens : « dans un désert ». P. 68, dern. ligne, au lieu de « aucune plaine ne sera vide de cendre », il faut traduire : « il nous réduira en pure cendre » (*atanebla*, de *adagim*). — P. 69, l. 3, non pas « qui tombera », mais « s'ils tombent ». — P. 69-70, le sens est : « Un grand nombre d'entre eux avaient eu précédemment maille à partir les uns avec les autres. La guerre régnait entre eux depuis 300 ans avant Jésus-Christ ». — P. 86, l. 16, l'expression « une chandelle de pierre précieuse » ne pouvait être conservée sans une note (ou un renvoi à la note de la page 133). — P. 90, l. 4, la phrase « les lois d'Uaithné furent alors » ne se comprend pas. Le texte publié dans la *Z. f. Celt. Phil.* IV, 36, 11 porte *bátir cáin uaitni*; sur cette expression, cf. *Félire* d'Oengus, 29 avril. — P. 92, l. 3, « c'est toi que j'ai aimé » est ambigu : *is tú rocharus* veut dire « c'est à toi que j'ai donné mon amour », par conséquent « c'est toi que j'aime ». — P. 94 et 96, il fallait éviter la traduction mot à mot « ses lèvres

(ou tes lèvres) mourront » qui n'offre aucun sens en français ; l'expression *atbélat do beoil* veut dire simplement « tu mourras » (cf. *Rev. Celt.*, XL, 433). — P. 118 et 119, la traduction « ce sont des cercles qui entourent mon manteau » est d'un mot à mot bien gauche. — P. 137, l. 8 du bas, le mot *bét* « faute, méfait, échec » a été mal compris ; c'est le contraire de *buáid* et le sens est : « je ne sais si j'ai accompli un exploit ou commis une faute », c'est-à-dire « si j'ai réussi ou échoué ». — P. 138, l. 2, le texte porte *tricha cét*, ce qui fait trois mille et non trois cents. — P. 149, l. 17, le verbe *adetha'* ne signifie pas « il mangea », mais « il prit » (K. Meyer, *Contrib.*, p. 21) : il faut donc comprendre : « Cuchullin prit la moitié du chien de la main de la sorcière et plaça cette moitié sous sa cuisse gauche ». La traduction « Cuchullin mangea de sa main » reproduit par mégarde une erreur de Wh. Stokes (*R. Celt.*, III, 177).

J. Vendryes.

II

Alice Stopford Green, *History of the Irish State to 1014*. London, Macmillan and Co. 1925, xj-437 p. 8°, 12 sh. 6 d.

Les lecteurs de ce livre ne manqueront pas d'être frappés des ressemblances qu'il offre avec les ouvrages de M. Eoin Mac Neill. Il est visible que les deux auteurs ont vécu dans une intime communion de pensée, qu'ils ont médité ensemble sur l'histoire et les destinées de l'Irlande au cours de la période toute récente où un ordre nouveau s'enfantait dans la souffrance et les larmes, qu'ils se sont exaltés mutuellement. Mrs. Green s'est inspirée des idées que M. Mac Neill professait et enseignait à ses disciples. On retrouve même dans son livre en plus d'un endroit ce mouvement du discours parlé et cette flamme qui caractérise si hautement les *Phases of Irish History*.

Cela n'est pas dit pour diminuer les mérites de Mrs. Green. Elle a depuis longtemps fait ses preuves ; son ardeur de patriote est aussi connue que ses qualités d'historien et d'écrivain (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, 484). Elle est douée d'un esprit constructeur, mais qui a besoin qu'on lui fournisse des matériaux. La période dont elle traite ici est de celles où les documents sans doute ne manquent pas, mais où ils sont d'accès difficile et où ils exigent une critique sévère, parce qu'ils sont en général bien postérieurs aux événements. Il faut aller les chercher à des sources diverses et disparates. La

littérature irlandaise, même la plus romanesque, fournit parfois des données aussi précieuses que les Annales ou les Généalogies. M. Mac Neill, qui connaît à fond tous les monuments de l'histoire ancienne de son pays, a pourvu Mrs. Green d'une documentation exceptionnellement riche. Même sur certains détails il a bien voulu rédiger pour elle de courtes notes qu'elles a introduites dans son livre sans changement. Ce livre fournit ainsi à certains égards un complément utile aux *Phases of Irish History*. Il a même sur ce dernier ouvrage l'avantage de contenir des références ; encore sont-elles en nombre trop limité, et on souhaiterait souvent d'en trouver davantage à la fin de plus d'un chapitre.

On sait combien les idées de M. Mac Neill, très originales, ont modifié les conceptions qui régnaient jusqu'ici sur l'histoire la plus ancienne de l'Irlande. On sait aussi qu'elles ont été parfois contestées. M. J. Loth a fait connaître ici même le désaccord qui le séparait de M. Mac Neill en ce qui concerne la date de l'arrivée des Celtes en Irlande (v. *Rev. Celt.*, t. XXXIX, 75 ; cf. t. XXXVIII, 259). Mrs. Green reproduit sur ce point la doctrine de M. Mac Neill. Ce n'est pas à dire que la force des arguments de M. J. Loth en soit diminuée. M. Mac Neill émet sans doute aussi une doctrine contestable en enseignant que les Belges étaient en majeure partie de race germanique. Mrs Green accentue encore, s'il est possible, ce caractère germanique des Belges qui paraît bien exagéré (v. J. Loth, *ibid.*). Mais il ne convient pas de s'arrêter à ces critiques. Les éloges doivent l'emporter, et de beaucoup. Tout ce qui est dit ici des anciennes divisions de l'Irlande, des différences de civilisation entre les diverses populations qui s'y sont installées, du rôle des Pictes et des Galiáin, etc. tout cela vient de M. Mac Neill et ce sont des données qui paraissent définitivement acquises. On voit aujourd'hui comment l'Irlande est passée du système des cinq provinces, tel que le cycle d'Ulster en fait connaître la pratique, à un système nouveau; celui de la royauté suprême, inauguré par les rois de Connaught dans leur extension vers l'Est. L'hégémonie du Connaught se traduit par l'institution de l'*ardri*. C'est Tuathal Techtmar qui passe pour l'avoir établie en prenant possession d'Uisnech; mais plus encore Cormac mac Airt en s'avançant jusqu'à Tara. Dans cette histoire, dont les textes ne donnent qu'une image incohérente et fragmentaire, on voit apparaître grâce à M. Mac Neill, le jeu continu des forces en présence. L'hypothèse d'une révolte populaire qui aurait bouleversé l'état politique des cinq royaumes (moins peut-être en Connaught qu'ailleurs) et à la suite de laquelle l'élément picte aurait repris force en Ulster, est une des

plus séduisantes du livre. Il est de fait que l'opposition entre la civilisation du cycle de la Branche Rouge et celle du cycle de Finn suppose deux organisations politiques et sociales absolument différentes. M. Mac Neill a eu le grand mérite de mettre tous ces faits en lumière.

Ce qui est personnel à Mrs. Green dans le livre, c'est d'abord son talent d'exposition. Elle écrit une belle langue, colorée, vivante. Elle a le don d'évocation du passé. Ses descriptions sont d'un charme qui prend le lecteur. Ses portraits sont saisissants. Elle a consacré à Saint Patrice, à Saint Colum Cille des chapitres excellents, où la figure de ces deux grands apôtres apparaît sous les couleurs les plus nettes et les plus sympathiques. Mrs. Green sent profondément ce qu'il y a d'original dans le caractère irlandais ; et elle en goûte tout l'agrément. Elle loue l'Irlande (p. 105) d'avoir échappé au « rouleau compresseur » qui a ramené presque au même niveau toutes les nations de l'Europe continentale. Et cet éloge est mérité. Malgré toutes les tentatives, tous les efforts de compression, souvent violente, l'Irlande est demeurée en Europe un monde à part, le « monde occidental ». Mais l'affectueuse admiration que l'auteur éprouve pour un peuple réellement très attachant lui fait peut-être voir trop en beau son organisation politique et sociale. Une civilisation se juge aux fruits qu'elle porte. Si l'on examine l'histoire d'Irlande à ce point de vue, on ne peut que déplorer un système politique qui a eu pour résultat le morcellement constant, la désunion anarchique et l'impuissance devant l'étranger. Il y a dans l'histoire d'Irlande les plus violents contrastes. On y admire des exploits d'une haute moralité, des actes d'héroïsme, des œuvres poétiques d'une imagination charmante, d'une fantaisie exquise. Mais sur le terrain politique, ce sont surtout des ruines qui apparaissent, et dont les divers conquérants de l'île ne sont pas seuls responsables.

L'idée générale de Mrs. Green s'exprime dans le titre de son livre. Elle a voulu retracer l'histoire de l'État irlandais. Mais y a-t-il jamais eu dans le passé un État irlandais ? M. G. Curtis, dans un livre récent, reconnaissait que la notion de l'état avait manqué aux Irlandais et que ce défaut leur avait coûté cher (cf. *R. Celt.*, XLI, 480). Il paraît bien avoir raison. L'unité de langue, dont Mrs. Green fait justement ressortir l'importance, n'implique en rien une unité politique. On le voit bien par la Grèce antique, où le sentiment d'une communauté linguistique était si fort. On ne doit reconnaître à l'Irlande qu'une unité de civilisation ; et ceci suffit à sa gloire, car la civilisation irlandaise, en grande partie refondue

et unifiée par le christianisme, comme Mrs Green le souligne avec raison, est une des plus originales de l'Europe.

Dans un spirituel discours qui est mentionné plus loin (p. 239), M. Macalister montre les archéologues irlandais partagés en deux camps, celui des anglophiles et celui des anglophobes, les premiers passant sous silence ou dénigrant la civilisation propre aux Irlandais pour faire valoir les avantages de la conquête anglaise, les autres exaltant au contraire outre mesure les vertus nationales pour condamner par contraste les crimes commis par les Anglais. Ce serait assurément faire injure à Mrs. Green que de l'impliquer dans une pareille classification. Mais d'un point de vue plus général, on peut dire qu'il y a dans l'histoire, comme dans la médecine, des docteurs Tant-pis et des docteurs Tant-mieux. Les premiers jettent un regard sévère sur les cas qu'on leur soumet ; ils n'y découvrent que le résultat des pires faiblesses de l'humanité, la sottise, la déraison, la haine. Les seconds sont portés au contraire à embellir tout ce qu'on leur montre ; ce sont des fervents de l'idéal. Mrs. Green est certainement du nombre de ces derniers. Le tableau qu'elle trace de l'Irlande médiévale est réellement idyllique. Il respire la bonté de cœur et l'amour du prochain, la simplicité des mœurs et la bienfaisance. On pourrait sans doute trouver quelques figures qui justifient cette opinion flatteuse. Mais à côté, que de violences, que d'injustices, que de trahisons ! Mrs. Green a des pages charmantes sur les saints irlandais, dont les vies si poétiques sont le florilège de toutes les vertus. Mais quiconque a pratiqué si peu que ce soit l'hagiographie irlandaise sait quelle misérable idée elle donne de la bêtise et de la crédulité humaines. Quand elle est écrite par les femmes, l'histoire peut présenter une apparence des plus séduisantes. Le malheur est qu'elle a été faite par les hommes, et cela la gâte furieusement [1].

J. VENDRYES.

1. P. 22, ce n'est pas seulement aux Grecs qu'Homère donne l'épithète de « dompteurs de chevaux » ; plusieurs vers de l'Iliade commencent par Τρώων ἱπποδάμων (Ζ 461, Θ 71, Λ 568, etc.). — P. 97, *Domnach Airte* ne peut être traduit par « The Lord's House ». C'est *domnach* tout seul qui a ce sens. *Airte* est ici le génitif d'un mot signifiant « hauteur » ; il est écrit suivant une orthographe archaïque remplacée plus tard par *airde*. — P. 98, le texte de la *Confessio* porte non pas *Banauem taberniae*, mais *Bannauem*, et M. Bury a proposé de corriger en *Bannauenta Berniae* (ou peut-être *Berniciae*). Mais M. Bury n'est même pas cité dans les notes au chapitre VII consacré à Saint Patrice ; c'est un oubli bien étrange. — P. 128, la phrase attribuée à Noisiu est de Fergus dans l'*Oided mac n-Uisnig* (*Ir. Texte*. t. II, 2

III

A. Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique.* Oslo-Paris, 1925 viij-117 p. in-12. (Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, serie A, II).

La *Revue celtique* a précédemment parlé de l'Institut pour l'étude comparative des civilisations fondé à Oslo en 1924 (v. t. XLII, p. 191). Cet Institut est des plus actifs, et les publications s'en succèdent avec une remarquable rapidité. L'un des premiers volumes de la collection est de M. A. Meillet; il reproduit une série de conférences que celui-ci avait été invité à faire à Oslo même, lors de l'inauguration de l'Institut.

Le savant linguiste n'a cru pouvoir mieux répondre à cette invitation qu'en allant exposer les principes sur lesquels est fondée la science qu'il représente si magistralement. Depuis près de quarante ans que M. Meillet fait de la linguistique historique, il y applique les règles de la méthode comparative. Il était donc plus qualifié que personne pour analyser le mécanisme de cette méthode, en décrire le fonctionnement, en définir la portée. Il commence par en proclamer la nécessité. « La comparaison est le seul instrument efficace dont dispose le linguiste pour faire l'histoire des langues ». Cette formule, par laquelle se termine le premier chapitre, est de nature à rassurer, mais aussi à inquiéter. Elle est rassurante, en donnant au linguiste la certitude qu'il ne s'égarera jamais en appliquant strictement la méthode comparative. Elle a ceci d'inquiétant que, s'il y a des langues où cette méthode est inapplicable, aucune étude

p. 126, ll. 124-125). — P. 130-131, une référence au travail de M. John Thomas McNeill sur les Penitentials s'imposait (*Rev. Celt.*, t. XXXIX et XL). — P. 154, à propos de l'emploi du mot « abbé », cf. *R. Celt.*, XLII, 148 ; l'exemple *Astiages abb cen fell* est dans un poème de L. L., 131 a 10. — P. 252 n., on peut contester l'ingénieuse explication que donne M. Mac Neill de l'emploi du mot *Rōma* (*Ruam*) au sens de « cimetière » par confusion avec irl. *ro uam* « grande caverne ». Le même emploi est attesté en brittonique. On lit dans le *Liber Landauensis* (p. 1) que l'île d'Enlli, auj. Bardsey Island, servait de cimetière à vingt mille saints, tant confesseurs que martyrs, et qu'à cause de cela elle était appelée « la Rome de Bretagne », *insula Enlli quae more Britannico uocatur Roma Britanniae.* Mais il n'est pas exclu qu'après coup les Irlandais aient senti un rapport par jeu de mots entre *Rōm*, *Ruam*, nom de la ville, et *ro uam* « grande caverne » (cf. l'édition des poèmes de Tadhg Dall O'Huiginn par Miss Eleanor Knott, t. II, p. 288).

historique n'en est possible. Et en effet, une langue isolée est dénuée d'histoire. On ne peut faire l'histoire d'une langue qu'en remontant à une langue commune initiale, et la restitution d'une langue commune ne peut se faire que par la comparaison. C'est une nécessité à laquelle doit se résigner la linguistique. Il y en a d'autres encore. Sur le domaine même où elle est possible, l'application de la méthode comporte certaines limites qui imposent certaines réserves quant aux résultats. Passant en revue les différentes parties de la tâche du linguiste, M. Meillet indique comment la méthode comparative se comporte dans chacune d'elles. Il ne manque pas de circonstances qui en rendent l'emploi difficile, voire même scabreux. L'étymologie par exemple échappe pour la plus grande part à la méthode comparative ; et la morphologie ne s'y soumet qu'à la condition d'offrir un développement continu, régulier, excluant les mélanges de langues. On mesure du regard, en lisant M. Meillet, l'étendue, la complexité, la difficulté du métier de linguiste; et on se demande comment un être humain peut avoir l'audace d'entreprendre de se donner la culture linguistique intégrale. Mais cette culture est nécessaire à quiconque veut interpréter le moindre fait de langue, et par conséquent à tous les philologues. C'est en partant d'idées d'ensemble que le travail de détail, même le plus menu, peut s'effectuer. C'est en s'appuyant sur des principes généraux qu'on peut donner à ses conclusions valeur et portée. Le petit livre de M. Meillet, si riche de réflexions profondes, devra être lu et médité aussi des celtistes [1].

J. Vendryes.

IV

W. J. Gruffydd. *Llenyddiaeth Cymru, rhyddiaith o 1540 hyd 1660.* [*Littérature galloise, la prose de 1540 à 1660*]. Wrecsam, Hughes a'i fab. 1926, 217 p. in-12, 6 sh.

Pour le plus grand profit des études celtiques, M. W. J. Gruffydd

Contrairement à ce qui est dit p. 41, le vieux mot **brīwā-* « pont » n'a pa subsisté dans les langues celtiques modernes. Celles-ci l'ont remplacé par des mots nouveaux comme *drochet* en irlandais, *pont* (emprunt latin) en brittonique. Mais le sens de **brīwā-* en vieux celtique est attesté par une glose du manuscrit de Vienne : *brio ponte* (Dottin, *la langue gauloise*, p. 213), et par le nom ancien de Pontoise, *Briua Isarae*, dans l'Itinéraire d'Antonin.

continue sa tâche d'historien de la littérature galloise. Dans un volume précédent, dont la *Revue Celtique* a parlé t. XL, p. 193, il avait étudié la période de 1450 à 1600 en s'attachant particulièrement à la poésie. Cette fois, il traite de la prose. Il réserve pour une publication ultérieure l'étude de la poésie en mètres libres aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Cette façon de découper sa matière répond à un plan très arrêté, dont on ne peut qu'approuver la conception. Mieux encore que le précédent volume, celui-ci met en pleine lumière la méthode que pratique l'auteur. Il ne s'attache à l'étude particulière de chaque écrivain et ne donne de renseignements sur sa vie que dans la mesure où cela est utile à l'intelligence du développement de la littérature. Il se propose d'étudier l'histoire des genres et non celle des hommes, de marquer l'origine et la direction des courants, de montrer quelle a été sur la littérature l'influence de la structure sociale et des grands mouvements d'idées. La simple énumération des chapitres de son livre fera apprécier cette méthode : 1. Avant la traduction de la Bible ; 2. Les premiers livres imprimés ; 3. Wiliam Salesbury et son « Testament » ; 4. Le Nouveau Testament de 1567 ; 5. La Bible de 1588 ; 6. Après la traduction de la Bible ; 7. Littérature de la Réforme ; 8. Littérature de la Contre-réforme ; 9. Littérature de la Renaissance ; 10. Littérature des Puritains. Tel est le plan de ce bel ouvrage, destiné à exposer comment s'est formée la prose galloise moderne, sous quelles influences et par quels moyens.

La prose et la poésie ont eu en Galles des destinées différentes, tellement différentes qu'on peut se demander si les circonstances qui favorisaient l'une n'étaient pas néfastes à l'autre, et réciproquement. Le XVe siècle valait surtout par la poésie. La prose était alors bien loin de fournir des œuvres qu'on pût mettre en balance avec les *cywyddau* de poètes comme Dafydd ab Edmwnd, Guto'r Glyn ou Llewis Glyn Cothi. Après l'époque des Mabinogion et cette magnifique floraison de contes romanesques et d'ouvrages d'histoire, la prose galloise était tombée dans une lamentable décadence. Les exercices d'école qu'on désigne sous le nom d'*araith* sont d'une complication puérile et artificielle, véritablement indignes d'un passé qui avait connu une prose si fraîche, si aisée, si originale. Au XVIe siècle la situation se renverse. La poésie subit un arrêt brusque, suivi d'une longue décadence. La prose au contraire prend un essor décisif, dont le mouvement ne devait plus s'arrêter. C'est que les conditions du pays avaient changé. En quelques pages lumineuses, M. W. J. Gruffydd fait ressortir les

motifs qui devaient favoriser la prose au détriment de la poésie. Pour que la poésie se développe, il suffit de l'existence de petits cénacles dans des cours princières. Au xve siècle comme au xe, les Gallois menaient la vie du clan (*bywyd y llwyth*) ; le chef du clan avait autour de lui une clientèle, parmi laquelle figuraient des poètes. Une vie plus large est indispensable à la prose. La période qui vit naître les Mabinogion était une période où le Pays de Galles participait au mouvement général des idées du monde occidental. Mais au xive et au xve siècles, la conquête anglaise eut pour résultat de couper les relations du Pays avec le monde extérieur, d'élever un mur entre lui et le continent. Cela n'arrêta pas la poésie, cela fut néfaste à la prose. Que fallait-il pour faire revivre celle-ci ? Une transformation dans les mœurs. Il fallait qu'à la vie de clan se substituât une vie nationale, que les écrivains fussent amenés à cesser d'écrire pour le cercle étroit d'un public de cour et à se tourner vers le peuple. Car si la poésie est d'essence aristocratique, en ce qu'elle peut se contenter de satisfaire une petite élite, la prose est foncièrement populaire et s'adresse à un vaste public. Or, la Réforme provoqua cette transformation. C'est avec la Réforme que la prose reprit essor. Et la date de 1563 où un acte du Parlement rendit obligatoire la traduction de la Bible et des livres de prières en langue vulgaire accessible à tous marque une date décisive dans l'histoire de la prose galloise.

Sans doute, M. W. J. Gruffydd ne tombe pas dans l'exagération de ceux qui considèrent que la prose galloise moderne est tout entière sortie de la Traduction de la Bible, mais il soutient avec raison qu'elle doit la majeure partie de son essor à cette traduction. De là l'importance dans son livre des trois chapitres où cette traduction est étudiée. Trois chapitres n'étaient pas trop pour cette étude. La traduction de la Bible se fit en effet pour ainsi dire en plusieurs temps et s'échelonne sur une période d'une vingtaine d'années. En 1567 parut le Nouveau Testament, traduit par Wiliam Salesbury, *Testament Newydd ein Arglwydd Jesu Christ*. En 1588 seulement parut la traduction complète de la Bible par William Morgan, *y Beibl cyssegrlan, sef yr hen Destament a'r newydd*. Les deux traductions sont d'un caractère très différent.

Le Nouveau Testament de 1567 n'était pas le premier ouvrage imprimé en gallois (cf. *R. Celt.*, XLII, 182). Mais ceux qui avaient paru antérieurement étaient déjà en tout ou en partie des livres d'édification. Le premier imprimé, *yn y lhyvyr hwnn*, contient les principales prières et quelques morceaux d'instruction religieuse. Le second, *Oll synnwyr pen Kembero y gyd* (vers 1546), est un recueil

de proverbes ; mais un des suivants, *Kynniver llith a ban or yscrythur lan ac o ddarlein yr Eccleis* (1551), est un recueil d'extraits de la Bible pour l'usage des offices dominicaux. *Yn y lhyvyr hwnn* avait été composé par syr John Prys, mais à l'instigation de William Salesbury. Le recueil de proverbes, élaboré par Gruffydd Hiraethog, était précédé d'une adresse au lecteur composée par William Salesbury ; et enfin, c'est du seul William Salesbury que le *Kynniver llith a ban* est l'œuvre. Tous ces ouvrages sont donc intéressants à étudier parce qu'ils nous renseignent sur l'esprit dans lequel Salesbury se mit à la traduction de la Bible. Sans doute il n'était pas seul traducteur. Dès l'acte du parlement de 1563, l'évêque Richard Davies avait entrepris la traduction de deux épîtres de saint Paul et des épîtres de saint Pierre et de saint Jacques. Un autre traducteur, Thomas Huet (ou Hewett) s'était chargé de l'Apocalypse. Mais William Salesbury prit le reste, c'est-à-dire de beaucoup la plus grosse part.

Comment s'acquitta-t-il de sa tâche ? La postérité fut sévère pour lui. De son temps déjà, Morris Kyffin déclarait sa langue insupportable à l'oreille de tout vrai Gallois ; et tout le XIXe s. a vécu sur le jugement sévère de Gwallter Mechain (1761-1849), qui passa pour une condamnation définitive. Celui-ci déclare que s'il lui fallait donner à l'orthographe de Salesbury un nom emprunté aux 24 mètres poétiques, c'est le nom de *clogyrnach* qu'il choisirait comme le mieux adapté (p. 57) ; or *clogyrnach* rappelle *clogyrnog* qui signifie « rocailleux, raboteux ». Et ce n'est pas seulement l'orthographe de Salesbury qui est en cause ; c'est sa langue même, et son style, et ses principes de traduction. M. W. J. Gruffydd, sans prendre la défense de Salesbury, cherche, comme c'est le devoir d'un critique, à comprendre et à expliquer ses intentions. Il montre fort justement que Salesbury a voulu avant tout rendre son texte aisément accessible au peuple. Mais la langue du peuple manquait d'unité, parce qu'elle n'était pas fixée. Et Salesbury n'avait ni le goût ni le moyen de remonter à la tradition des Mabinogion ou des Vies de saints pour trouver une langue littéraire toute faite. Il prit donc tout bonnement la langue populaire avec ses incohérences et ses faiblesses. Son orthographe, qu'on a tant critiquée, tant moquée, est née du désir d'altérer le moins possible la forme des mots pour les rendre compréhensibles. Il laissait à chaque lecteur le soin de faire lui-même les corrections nécessaires conformément à son propre parler. L'habitude qu'il prit de mettre en marge de sa traduction des gloses aux mots du texte pour les interpréter par des synonymes gallois ou parfois même les traduire

en anglais trahit à la fois son désir de se faire comprendre de tous et l'embarras que lui causait l'absence d'une langue commune constituée.

L'œuvre de Morgan fut inspirée d'un tout autre esprit. M. W. J. Gruffydd n'exagère pas en écrivant p. 73 et suiv. que la publication de *Y Beibl Cyssegr-lan* en 1588 est l'événement le plus important de l'histoire de la littérature galloise. L'évêque Morgan, il est vrai, qui avait pu réfléchir sur l'exemple de Salesbury, « prit son temps » pour choisir le modèle sur lequel il formerait la prose qu'il rêvait. Deux modèles s'offraient à lui : d'une part le langage vulgaire, tel que Salesbury l'avait utilisé ; et d'autre part la seule langue littéraire qui existait alors, celle de la poésie lyrique. Il prit sans hésiter le second. Ce n'est pas à dire qu'il n'en atténuât, qu'il n'en assouplît la raideur en empruntant quelques traits à la langue vulgaire. Mais voulant faire œuvre littéraire, il estima qu'il devait s'adresser à la littérature pour y prendre un modèle ; et il fit bien. C'est grâce à lui que le pays de Galles, seul de tous les pays de langue celtique, possède aujourd'hui encore une langue littéraire, qui a un double mérite : celui d'être une langue commune, fixée par les règles de la grammaire, et que l'on peut apprendre et que l'on doit parler partout de la même façon ; et celui aussi de se rattacher à la grande et belle tradition médiévale, dont la poésie est une des gloires du pays. Une prose enrichie de la dignité de la littérature poétique, c'était une nouveauté pour le peuple. Le peuple s'en est vu imposer l'usage et l'a rapidement adopté parce que c'était la langue de l'église nouvelle.

Le résultat de l'œuvre de Morgan fut de mettre à la disposition du peuple la langue commune qui lui manquait. Le profit que le peuple tira de cet outil qu'on lui donnait est immense. Sans doute, Y *Beibl cyssegr-lan* n'était qu'une traduction. Mais c'était la traduction d'une des plus belles littératures du monde, dont les Gallois devaient faire leur nourriture pendant des générations. La Bible communiquait sa richesse, son ampleur, sa majesté à la langue galloise ; et c'était un beau succès pour celle-ci de se montrer à la hauteur des pensées sublimes qu'on lui infusait. En fait, bien des morceaux de la traduction de Morgan sont et demeurent des chefs-d'œuvre de prose galloise.

Le succès en fut considérable ; si bien qu'une nouvelle édition devint nécessaire dès les premières années du XVIIe s. Elle fut faite en 1620 par les soins de l'évêque de Llanelwy Richard Parry (1560-1623) ; mais il semble que la part principale de cette nouvelle édition ait incombé à John Davies. Celui-ci révisa l'œuvre

de Morgan ; il se rapprocha plus encore de la tradition littéraire, et manifesta même un souci constant de purisme. Mais la langue était assez forte pour n'avoir rien à craindre des grammairiens. L'impulsion que lui avait donnée Morgan était telle qu'elle continua son développement dans le sens qu'il avait fixé.

L'importance de la traduction de la Bible est telle qu'elle domine tout le travail de M. W. J. Gruffydd. Mais les chapitres qu'il lui consacre ne doivent pas faire négliger les suivants, qui ne sont ni les moins attrayants, ni les moins instructifs du livre. D'un bout à l'autre on admirera, outre l'érudition de l'auteur, le talent avec lequel il sait mettre sa matière en valeur. Il a fait un excellent livre, dont plus d'une page mérite de rester classique.

J. VENDRYES.

V

John Jay PARRY, *The Vita Merlini* (University of Illinois Studies in Language and Literature, vol. X, n° 3, August 1925). Urbana, 138 p. gr. 8°. £ 1.50.

La *Vita Merlini* n'avait pas été rééditée depuis l'ouvrage de San Marte (A. Schulz), *die Sagen von Merlin*, publié en 1853. On sait pourtant à combien de discussions ce curieux poème a donné lieu, surtout de la part des romanistes. Une réédition s'imposait. On doit savoir gré à M. Parry de l'avoir entreprise. Il a revu de près les manuscrits et il a recouru pour l'interprétation aux travaux les meilleurs et les plus récents. Il a établi son texte avec soin ; il y a joint une traduction anglaise. Une substantielle introduction et des notes abondantes complètent le volume.

L'introduction expose les principales questions que soulève le texte, et avant tout la question d'authenticité. Les derniers vers du poème (1525-1529) mentionnent comme auteur Gaufrey de Monmouth. San Marte (*op. cit.*, 269), Brugger (*Z. f. franz. Spr. und Lit.*, XXX, 215) et Sir John Morris-Jones (*Taliesin*, 49), à la suite de Thomas Wright qui donna en 1837 une édition de la Vita en collaboration avec Fr. Michel, ont repoussé ce témoignage, en le déclarant apocryphe ; ils considéraient les derniers vers comme une ajouture destinée à faire passer sous le nom d'un écrivain célèbre un poème composé bien après lui. M. Parry examine leurs raisons avec prudence et sagacité. Il ne les croit pas valables, et finalement il se range aux côtés des nombreux critiques qui ne contestent pas à Gaufrey la paternité du poème. Il croit même pouvoir le dater. Le

poème est dédié à un évêque de Lincoln, nommé Robert : ce serait Robert de Chesney, qui occupa ce siège épiscopal en 1148. Une allusion donnée aux vers 1498-1504 se rapporterait au sanglant combat de Coleshill (Flintshire), dans lequel Madawc ab Maredudd et Randolf, comte de Chester, furent battus par Owen Gwynedd (1150). D'autre part, Gaufrey semble avoir dédié son œuvre à Robert de Chesney pour obtenir de lui le poste de Saint-Asaph, dont il fut investi en 1151. Le poème aurait donc été composé à la fin de 1150 ou au début de 1151, c'est-à-dire presque au terme de la carrière de Gaufrey, qui mourut en 1155. Ces raisons paraissent plausibles. M. Parry les avait exposées déjà dans un article de *Modern Philology* (« the date of the Vita Merlini », t. XXII, p. 413). Il les reprend ici en les confirmant.

Comme tout ce qui est parti de la plume de Gaufrey, la *Vita Merlini* est d'un grand intérêt pour les celtistes. Elle fourmille de détails empruntés aux plus vieilles traditions brittoniques ; elle donne lieu à des comparaisons constantes avec les vieux poèmes gallois, dont l'interprétation en est parfois éclaircie. Sir John Morris Jones ne s'est pas fait faute d'y recourir dans son livre sur Taliesin. M. Parry a lui-même composé une étude spéciale sur « the Celtic tradition and the Vita Merlini » (*Philological Quarterly*, IV, 193). C'est un sujet sur lequel des recherches ultérieures apporteront certainement du nouveau. Le personnage de Merlin est un des plus intéressants du cycle arthurien ; il a été constitué d'éléments variés dont on trouve çà et là le point de départ dans l'histoire et dans la légende ; il joue un rôle de premier plan dans la matière de Bretagne ; son nom est mêlé aux récits, aux poèmes les plus fameux de la littérature galloise et de la littérature française. Il mériterait une étude d'ensemble, où toutes les données éparses dans ces deux littératures seraient analysées, classées, coordonnées. C'est une tâche qui devrait tenter quelque jeune médiéviste.

La façon dont s'est constituée la légende de Merlin s'éclaire souvent de comparaisons avec l'Irlande. La folie de Myrddyn Wyllt a un pendant dans celle de Suibhne Geilt : les deux aventures se développent dans des cadres semblables et ont de nombreux traits communs. M. Parry ne manque pas de rappeler ce rapprochement. On en peut faire d'autres. Miss Paton (*Modern Language Notes*, t. XVIII, 165) a signalé un curieux rapport entre la *Vita Merlini* et l'*Imram Curaig Maelduin* ; c'est l'épisode des pommes magiques qui rendent fous ceux qui en mangent (*Vita Merl.*, v. 1417 et ss., *Imr. Cur. Maeld.*, chap. 29, *R. Celt.*, X, 70). On peut

s'étonner que M. Parry n'y insiste pas davantage, vu que Maelduin figure nommément dans le poème de Gaufrey. Le fou qui raconte à Merlin l'aventure des pommes magiques (vers 1452) y porte le nom de Maeldinus. San Marte (*die Sagen von Merlin*, p. 335) a proposé pour ce Maeldinus diverses identifications fantaisistes. Par prudence sans doute, M. Parry s'abstient de se prononcer. Mais il n'y a pas à chercher bien loin l'identification du personnage. C'est évidemment le Maelduin irlandais. L'*Imram Curaig Maelduin*, qui jouit en Irlande d'une grande popularité et dont nous avons à la fois une version en prose (*R. Celt.*, t. IX et X) et une autre en vers (*Anecd. from Irish MSS.*, t. I), est un récit extraordinaire ; il a été constitué d'éléments variés, où se mêlent aux souvenirs classiques des traditions celtiques, même en partie communes à la Grande-Bretagne et à l'Irlande (cf. Wh. Stokes, *R. Celt.*, IX, 449-450).

Il est probable qu'en cherchant bien on trouverait dans la *Vita Merlini* plus d'un rapprochement avec l'Irlande. Ce curieux texte réserve encore aux celtistes un beau champ d'étude. Il s'en faut que tous les problèmes qu'il pose soient résolus.

J. Vendryes.

VI

Arthur C. L. Brown, *The Grail and the English « Sir Perceval »*, reprinted for private circulation from *Modern Philology*.

Du volume XVI au volume XXII de *Modern Philology*, c'est-à-dire de mars 1919 à novembre 1924, M. Arthur C. L. Brown a publié une série de six importants articles consacrés aux rapports du *Conte de Graal* de Chrestien de Troyes et du *Sir Perceval* anglais. L'ensemble forme un volume d'environ 110 pages, qui est fort important pour l'histoire des romans arthuriens. La portée en dépasse même de beaucoup l'objet indiqué dans le titre ; c'est au fond l'origine du cercle du Graal qui est en question.

M. Brown est parti de l'idée que le *Sir Perceval* est indépendant du *Conte* de Chrestien et qu'il contient même des éléments plus anciens que celui-ci. Chrestien est mort vers 1175 et le *Sir Perceval* est daté des environs de 1340. On ne peut pas établir que l'auteur du *Sir Perceval* ignorât l'existence de l'ouvrage de Chrestien, et ce serait peu vraisemblable. Quelques détails montrent même que l'auteur anglais a subi dans une certaine mesure l'influence de Chrestien, mais dans une mesure restreinte. Ce n'est

pas de Chrestien qu'il a tiré le fonds même de son poème ; c'est d'une autre source, dont sont également sortis le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach (écrit vers 1210) et le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven. Ce dernier raconte qu'il tenait l'original français de son récit d'un otage de Richard Cœur de Lion, Hugo de Morville, venu d'Angleterre en 1194. Et Gaston Paris a prouvé que cet original français pouvait remonter à environ 1160. D'autre part, on observe certains rapports entre le *Lanzelet* et un poème du XIIIe s., *Floriant et Florete*. Les mêmes rapports unissent ces deux poèmes au *Sir Perceval* anglais (v. *Modern Philology*, XVII, p. 82).

Quelle est donc la source dont tous ces récits dérivent ? En étudiant la littérature irlandaise, M. Brown y a découvert dans le cycle de Finn et notamment dans les *Macgnimartha Finn* (*Rev. Celt.*, V, 195) et dans le *Fotha Catha Cnucha* (*Rev. Celt.*, II, 86) certains traits qui se retrouvent exactement dans *Sir Perceval*. Il faut que *Sir Perceval* et ces récits irlandais remontent à un original commun (*M. Ph.*, XVIII, 46). Cet original était un conte populaire roulant sur un combat mené entre des demi-dieux et des géants au moyen d'armes enchantées. Et ce conte populaire devait être irlandais (*ibid.*, p. 50-52). Aussi bien, l'intrigue de *Sir Perceval* porte-t-elle toutes les marques d'une origine irlandaise : c'est au fond une lutte entre deux clans, celui d'Arthur avec Gauwain et Perceval et celui de Gollerotherame avec le Chevalier rouge et le Chevalier noir. Or, le système du clan, qui est inconnu en Angleterre ou en France, est à la base même de la société irlandaise. L'origine irlandaise du conte dont *Sir Perceval* est inspiré ne saurait donc faire de doute. M. Brown se hasarde même à indiquer ce que ce conte contenait (*Mod. Phil.*, XVIII, 154 et ss.) ; c'était un conte du cycle de Finn. Il ajoute que la transmission du conte irlandais à l'auteur de *Sir Perceval* a dû se faire par l'intermédiaire de versions galloises ou françaises (*ib.*, 161).

C'est donc du côté de l'Irlande qu'il convient de chercher la source des principaux épisodes de la légende du Graal et de cette légende elle-même. La bataille des dieux et des géants est un thème dont la littérature irlandaise offre des développements bien connus, à commencer par la « Bataille de Moytura » (*Cath Maige Tured*). On en retrouve l'écho dans plusieurs récits, comme le *Serglige Conculaind*, l'*Echtra Loegaire*, le *Longes mac n-Duil Dermait*, antérieurs à la date où se sont constitués les romans arthuriens. Une analyse assez poussée de ces récits irlandais en fait voir le rapport avec *Sir Perceval*. Le fond même de celui-ci n'est-il pas l'histoire

d'un jeune héros, d'un enfant merveilleux, élevé dans une forêt par une mère adoptive, et amené soudain à la cour d'un roi, où il reçoit le meilleur accueil, et où grâce à ses talents et à ses armes magiques il tue un tyran dont le pouvoir surnaturel opprimait le pays. Or telle est précisément l'histoire de Lug dans le *Cath Maige Tured* (*Mod. Phil.*, XXII, 86). Un autre récit irlandais, l'*Oided Chloinne Tuired*, qui n'est malheureusement conservé que dans une recension du XVIIIe siècle, mais dont on trouve le sujet exposé dans un poème des environs de 1100 (Thurneysen, *Z. f. Celt. Phil.*, XII, 243), montre combien les talismans jouaient un rôle dans les luttes entre les fées et les Fomorians. Or, le *Sir Perceval* est également rempli de talismans. Dans le nombre, on trouve une lance, un anneau, une armure ; on trouve aussi une coupe d'or, celle que le Chevalier Rouge déroba à Arthur. Cette coupe devait être originellement un « vase d'abondance » comme le chaudron de Dagda et comme enfin le Graal. Nous voici donc amenés à considérer les traits essentiels de la légende du Graal comme d'origine irlandaise. Sans doute, tous les romans arthuriens existants, y compris le *Conte* de Chrestien, ont été touchés par des influences chrétiennes, mais leur fond est païen et vient du folk-lore celtique. Si le Graal est chrétien, c'est parce qu'il a été transformé ; originellement c'est un « vase d'abondance » de la mythologie féerique et sa légende conserve un grand nombre de traits où se révèle cette origine.

Tel est le terme auquel M. Brown a conduit cette longue étude, où il se montre à la fois celtiste et romaniste, témoignant ainsi du profit que l'on peut tirer de l'accord des deux disciplines. Suivant une méthode très patiente et très sûre, la démonstration se poursuit par un enchaînement de preuves habilement ordonnées. Aucun historien de la littérature médiévale ne pourra ignorer ce beau travail. Les lecteurs de la *Revue Celtique* devaient être informés au moins des conclusions auxquelles il aboutit. Il faut laisser à d'autres le soin de le critiquer, s'ils le peuvent.

J. VENDRYES.

VII

Ifor WILLIAMS, *Chwedlau Odo*, gyda rhagymadrodd, nodiadau a geirfa [Les Fables d'Eudes, avec introduction, notes et vocabulaire]. Wrecsam, Hughes a'i fab. 1926. xljv-70 p. in-12, 5 sh.

Le quatrième volume des *Fabulistes latins* de Léopold Hervieux (2e édition, Paris, Firmin-Didot, 1896) est en majeure partie con-

sacré aux fables et paraboles d'Eudes de Cheriton. L'édition du texte latin de cet auteur y est précédée d'une introduction de 170 pages où tout ce qui concerne sa vie et ses ouvrages est très minutieusement étudié. On y apprend qu'il portait en latin le nom d'*Odo de Ceritona* ou *Cheritona* ou *Ciringtonia* et que ce nom est tiré du village de Cheriton, près Folkstone en Kent, d'où Eudes était sans doute originaire. Il florissait dans la première moitié du XIIIe siècle ; sa mort se place aux environs de 1247. Il appartenait certainement au monde religieux, dont il fut, au dire d'Hervieux, une des personnalités les plus remarquables ; mais il n'est pas sûr qu'il fut moine de Cîteaux, comme quelques-uns l'ont pensé. Il est l'auteur de sermons, qu'il destinait à l'instruction religieuse du peuple, et aussi de fables ésopiques, où il se proposait un objet très spécial, celui de combatre la démoralisation du clergé de son temps. Mais les fables ont été par la suite détournées de cette destination et introduites dans la trame des sermons. Certains prédicateurs, en les recopiant pour s'en faire un recueil des matériaux, les ont allongées ou raccourcies, diminuées ou accrues en nombre suivant leurs besoins propres ou la fantaisie de leur imagination. Aussi, l'étendue de la collection varie-t-elle beaucoup d'un manuscrit à l'autre ; et la tâche d'en reconstituer l'état primitif est parfois des plus malaisées. Léopold Hervieux, dès sa première édition en 1884, avait donné les fables d'Eudes sous une forme plus complète que ses devanciers, puisque le total s'en élevait à 112, alors que, après le travail du dernier éditeur M. Voigt (1878), on n'en connaissait que 74.

Le succès des fables d'Eudes de Cheriton fut très grand au moyen âge. On en peut juger à la fois par le nombre des manucrits qui les ont conservées — Léopold Hervieux en connaissait vingt-cinq — et par les traductions qui en furent faites. Il en existe une traduction française dans un manuscrit de la fin du XIIIe siècle conservé à Cheltenham. Paul Meyer en a fait une étude complète, dont il a publié les résultats dans la *Romania*, t. XIV, p. 388-397. Cette traduction française ne comprend que 65 fables. Il en existe également une traduction espagnole, qui sous le nom de *Libro de los gatos*, « Livre des chats », renferme 64 fables ; elle a été publiée en 1860 dans la *Biblioteca de autores españoles* (t. LI, p. 543-560) par M. Pascual de Gayangos. Et enfin, fait que Léopold Hervieux n'avait pas connu, il existe des fables d'Eudes une traduction galloise, dont la copie la plus ancienne se trouve aux folios 509-521 du manuscrit Llanstephan n° 4, copié vers 1408 et conservé à la National Library d'Aberystwyth. Elle ne comprend que 21 fables ;

mais l'examen du manuscrit montre qu'il en contenait d'abord 24.

M. Ifor Williams rend un nouveau service à la philologie galloise en publiant à l'usage des écoles le texte des *Chwedlau Odo* « Fables d'Odo ». Il a fait précéder son texte d'une introduction où il résume l'histoire du genre de la fable depuis Ésope jusqu'au moyen âge, et où il étudie, surtout d'après Léopold Hervieux, la vie et les œuvres d'Eudes de Cheriton. Il donne d'utiles renseignements sur les manuscrits de cette traduction galloise et sur les éditions qui en furent faites avant lui, notamment dans *Y Greal* (Londres, 1806) et dans les *Aberystwyth Studies* (t. III, 45-70), cette dernière par M. Gwynn-Jones, accompagnée d'une traduction. On aimerait à savoir comment a procédé le traducteur gallois ; s'il a fait lui-même un choix dans l'ensemble des fables latines, et alors quel principe l'a guidé ; ou s'il s'est borné à traduire un recueil latin lui-même incomplet. Les indications que donne M. Ifor Williams à ce sujet, p. xliij, sont un peu vagues. Eudes de Cheriton fut en tout cas apprécié des Gallois. On rencontre des allusions à ses fables dans des écrits bien postérieurs, par exemple dans des poèmes de Sion Tudur, qui vivait au temps d'Élisabeth (*Chwedlau Odo*, p. 30 et 39).

Le traducteur gallois a traité son original avec une certaine liberté, si l'on s'en rapporte à la comparaison du texte de l'édition d'Hervieux. Ce dernier a été souvent modifié, raccourci, augmenté ; qu'on en juge par les divergences de la première fable (Hervieux, p. 180) : « nigram » est rendu par *yn drwc y thrwsyat*, « cauda pauonis » par *esgyll y paun*, « deridere et inclàmare » par *kellweiraw a greu a llefein*, « turpis et nuda » par *yn hagyr anffurueid megys yd oed gynt*, « de ornatu suo » par *oe adurn a'e wisgoed a'e drwssyat*, « nudus et turpis » par *yn anurdedic gewilydyus*, « nihil secum afferet de omnibus bonis suis » par *nys kanlyn dim o'e olut bydawl ef dyeithyr tlawt amdo y'r daear*, etc. La fin de la fable est plus modifiée encore ; même le texte d'une citation latine est changé, puisqu'au lieu de *in multitudine* la traduction galloise porte *pro multitudine*. Certaines des modifications précédentes peuvent être dues à un souci de style. Mais d'autres motifs ont pu en inspirer aussi. Dans la seconde fable le texte gallois substitue la taupe (*gwad*) à la tortue. Cela a entrainé des modifications dans le détail du récit : au lieu de « manens in locis humidis et profundis », on lit *a oed yn y daear yn cladu* et plus loin, au lieu de « in foramine meo » *y'm llochwes yn y daear ac y'm keneuin*.

Le texte gallois de certaines autres fables est plus différent encore du texte latin, surtout dans les « morales ». Il aurait été

bon de signaler en appendice toutes ces divergences. Car si l'on ne peut en conclure que le traducteur avait sous les yeux un texte latin différent de celui qu'a édité Hervieux — auquel cas le texte gallois aurait une grande importance pour l'histoire des fables d'Eudes de Cheriton — ces divergences permettent du moins de voir dans quel esprit travaillait ce traducteur.

Le gallois des *chwedlau* est en général d'une prose simple et aisée, très proche de celle des écrits historiques du XIVe siècle. On y trouve quelques mots empruntés de l'anglais, comme *adyrcop* (de *attercop*), *barcut*, *ffald* (de *fold*), *gwedyr* (auj. *gwedder* de *wether*), etc. ou du français, comme *cwrtynys*, *ffreutur*, *partrissot* « perdrix (pl.) », *pwrcas*, *trwssyat*, *tunnell*, *usur*, etc. Le traducteur a conserver « Chantecler » (Hervieux, p. 198) qu'il a transcrit *Syawndyclyr*, mais il a laissé de côté *Ysemgrinus* (*id.*, p. 198) qu'il traduit *e bleid*. Quelques mots et tours gallois sont intéressants : de *lleyg* « laïque » (empr. latin), fém. *leeces* en v. gallois (Loth, *Vocab.*, p. 172), pl. *lleygyon* (Chwedlau Odo, p. 5, 24), a été tiré *lleygwr* (*ibid.*, p. 45, l. 16) qui s'applique à un soldat comme *laech* en irlandais. L'emploi de l'auxiliaire « faire » (*a wna*, *a oruc*, *a wnaeth*) est extraordinairement fréquent : on rencontre même *gwneuthur... a wna* (p. 7, l. 16). Le démonstratif *yr hwnn* sert parfois de relatif (5, 11 ; 6, 10). A noter encore la locution *tu ac att y keilyauc* « du côté du coq » (p. 18, l. 2) et l'expression *bod wrth* dans *wynt a dywedant na bydei un ohonunt wrth bedwar o'r Ffreingk yn ymlad* « ils disent que pas un seul d'entre eux ne cèderait à quatre Français dans le combat » (p. 4, l. 13).

M. Ifor Williams a fait suivre son texte de notes abondantes, où il relève les principales particularités grammaticales et explique les formes ou mots rares par des comparaisons tirées d'autres textes du moyen-gallois. Tout cela est d'une érudition solide et d'une bonne doctrine philologique. Sur quelques points on peut hésiter à suivre le savant auteur. P. 31. L'hypothèse que dans *llochwes* le *w* se serait développé spontanément après *ch* aurait besoin d'être appuyée d'autres exemples : jusque là elle paraît insoutenable. — P. 35. Le cas de *twrdd* est des plus complexes. Il y a d'une part un mot celtique désignant le bruit, qui s'est conservé dans l'irlandais *dord* ; le *t* initial du gallois peut être expliqué comme le fait M. Pedersen *Vgl. Gr.*, I, 494. D'autre part, l'alternance de la spirante labiale et de la spirante dentale est un fait fréquent en gallois (cf. *Mélanges F. de Saussure*, p. 312), si bien que *twrf* peut sortir par dissimilation de *twrdd*. Mais il a dû se produire une confusion entre *twrdd* (*twrf*) et le mot *torf* « foule » emprunté du latin *tur-*

ma on *turba*. — P. 41. Si *or gwney* contient *ry*, cette particule n'a pas ici le rôle qu'elle joue devant le prétérit ; elle marque la possibilité (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXIX, 55). — P. 54, à propos de *mordwy* il fallait renvoyer à Osthoff, *Z. f. Celt. Phil.*, VI, 414-432, et notamment p. 426. — P. 60. La note sur *dotwy* (p. 21, l. 4) est intéressante ; mais il manque la mention du breton. En général, les philologues gallois dédaignent le breton et le cornique ; ces dialectes sont trop étroitement apparentés au gallois pour mériter cette disgrâce et d'autre part ils sont assez différents pour que la comparaison en soit utile. C'était le cas au sujet de *dotwy* dont on ne peut séparer le breton *dozvi* (*dovi*), m. bret. *dezuiff* « pondre ». Les deux formes ne se recouvrent pas exactement ; le rapprochement n'en est que plus instructif. L'irlandais offre d'ailleurs le correspondant du gallois sous la forme *doth* (ci-dessus, p. 66, § 67).

J. Vendryes.

VIII

Tomás O'Rathile [Thomas O'Rahilly], *Laoithe Cumainn*, Cló Ollsgoile Chorcai [Cork University Press], 1925, 39 p. in-12, 1 s. 6 d.

Le même, *Dánta Grádha*, part I, Text, with an Introduction by Robin Flower, 2e édition, Cork University Press, 1926, xxxiv-148 p. in-12. 5 s.

Le même, *Búrdúin Bheaga*, Dublin, Browne and Nolan, 1925, IV-74 p. 8o, 2 s.

M. T. O'Rahilly est l'auteur d'une collection de *Dánta Grádha* « Poèmes d'amour » dont la première édition, publiée en 1916, fut rapidement épuisée. En attendant une réédition, entreprise sur un plan plus vaste, il publia en 1925 sous le titre *Laoithe Cumainn* « Lais de tendresse », un choix de vingt-trois poèmes, extraits d'avance de l'édition future. En faisant ce choix anticipé, M. O'Rahilly n'avait pas seulement pour but de faire prendre patience au public. Il pensait surtout aux étudiants, auxquels il fournissait des textes qui se recommandaient autant par l'aisance et la simplicité de la forme que par la beauté du fond. Un petit glossaire des mots rares ou difficiles, une courte liste des noms propres et des noms d'auteurs, quelques indications sur les mètres terminaient ce petit volume en ajoutant à la commodité du lecteur.

La seconde édition des *Dánta Grádha* vient enfin de paraître,

considérablement augmentée. Au lieu des 37 poèmes que contenait la première, nous en avons maintenant 106, qui par leur variété de fond et de forme constituent un ensemble du plus haut intérêt. On ne saurait être trop reconnaissant envers l'auteur de la peine qu'il s'est donnée pour rassembler tous ces poèmes, épars dans divers manuscrits, et dont beaucoup n'étaient pas seulement inédits, mais inconnus. Par la date ces poèmes s'échelonnent du milieu du XIVe siècle aux environs de 1750 ; mais la majorité appartient en fait aux XVIe et XVIIe siècles. Presque tous sont anonymes. Rares sont les auteurs dont on a conservé le nom. Dans le nombre il y a des nobles et des roturiers, des amateurs et des professionnels, il y a même Geoffroy Keating, le grave et savant historien, qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans un recueil consacré à l'amour. Mais c'est que l'amour est traité ici comme un genre littéraire.

On connaît déjà un recueil de poèmes d'amour irlandais ; c'est celui qui est dû à M. Douglas Hyde, les charmants *Love Songs of Connacht* (Dublin, 1909). Bien que quelques morceaux de ces *Love Songs* figurent, avec quelques variantes il est vrai, parmi les *Dánta Grádha* [1], l'inspiration des deux ouvrages est en général bien différente. On goûte dans les poèmes qu'a réunis M. Hyde une saveur populaire et rustique. C'est une poésie partie du peuple, âpre dans la tendresse, violente dans la passion et d'une sincérité émouvante. C'est souvent même une poésie de bannis et d'outlaws. Le recueil de M. O'Rahilly est d'un genre beaucoup plus relevé. Les poèmes y sont l'œuvre de gens cultivés, pour qui l'art n'a pas de secrets. Ce sont des morceaux littéraires qui soutiennent la comparaison avec les meilleures productions des littératures étrangères.

On trouve dans le nombre des madrigaux, galamment et spirituellement tournés, qui rappellent les plus jolis vers de Théophile ou de Tristan L'Hermite. Les effets et les chutes y sont habilement préparés, les métaphores savamment filées, comme dans la Maison de Sylvie ou mieux encore le Promenoir des deux amants. Par exemple le nº 13 est d'une grâce précieuse, qui eût ravi l'hôtel de Rambouillet. Comme chez nos précieux, l'érudition déborde :

1. Par exemple le nº 83 de M. O'Rahilly (l'histoire piquante du comte de Rome et de sa femme) est déjà dans les *Love Songs*, p. 142 ; de même le nº 99, qui est un petit chef-d'œuvre d'ironie, se trouve à la page 138 des *Love Songs*. Enfin le nº 82 des *Dánta Grádha* est reproduit à la page 157 des *Love Songs*. Mais M. D. Hyde fait observer lui-même que le ton de ces morceaux tranche assez nettement sur le ton ordinaire de son recueil.

mais c'est beaucoup moins l'érudition classique, qui d'ailleurs n'est pas absente, que l'érudition celtique avec l'abondant cortège des héros de l'épopée médiévale. Ainsi l'auteur du poème n° 7 rappelle la conduite amoureuse de Diarmaid et Grainne, de Noise et Derdriu, sans oublier Cuchullin, Uaithne mac Conaill Chernaig, Mongan mac Fiachra et bien d'autres. L'auteur du poème n° 71 énumère toutes les héroïnes qui se sont laissé enlever par des amants pour décider sa bien-aimée à suivre leur exemple : ici l'érudition se fait badine et plaisante.

D'ailleurs, la préciosité ne va jamais sans son frère le burlesque. Il ne manque pas parmi les *Dánta Grádha* de pièces où le comique est poussé à la charge : telle celle qui porte le n° 99, où le poète accumule tous les clichés du langage amoureux pour les tourner en ridicule. Enfin la satire s'y fait parfois mordante. Ainsi dans la pièce n° 94, où le poète se moque d'un mari jaloux, dont la femme fort laide ne fait envie à personne : les précautions dont ce mari entoure sa femme sont, dit-il, comme « une haie sans pré », *sin an fál gan ghort*.

Mais ce qui domine dans l'ensemble c'est une poésie très délicate, où les nuances du sentiment de l'amour sont finement exprimées par des poètes qui en savent cependant la vanité, la fragilité. Dans les effusions les plus idéales ils ne perdent jamais le sens aigu de la réalité ; et ce mélange de mysticisme et d'humour est bien irlandais. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus chez eux de la fantaisie qui leur donne des ailes ou de l'ironie qui les retient de voler trop haut.

Le recueil de M. O'Rahilly ne comporte ni glossaire, ni notes. Mais ce n'est, le titre l'indique, qu'une première partie. Il est à souhaiter que l'auteur ne fasse pas trop attendre une partie de comentairem. Un commentaire est souvent indispensable à l'interprétation du texte et nul ne saurait le donner avec plus de compétence.

En 1925 aussi, l'infatigable M. T. O'Rahilly a publié sous le titre *Búrdúin Bheaga* un recueil de quatrains, recueillis par lui au cours de lectures dans divers manuscrits. Le mot *búrdún* est apparemment tiré du mot français *bourde* désignant une plaisanterie facétieuse. Dans une note, p. 44, M. T. O'Rahilly lui donne un sens technique plus précis : *búrdún* désignerait une pièce à rythme accentuel, mais non destinée à être chantée, par opposition aux *amhráin* qui sont des chansons et aux *dánta* qui sont des poèmes à rythme syllabique. Ces *Búrdúin bheaga* sont accompagnés de notes et d'un court glossaire. On a souvent besoin de recourir aux unes

et à l'autre, et on estime même parfois qu'ils sont tous deux trop courts. C'est que l'auteur a transcrit les poèmes dans une orthographe spéciale qui gêne assez fortement les non-initiés. Il serait bien à souhaiter que les écrivains et les savants irlandais se mettent d'accord pour unifier leur orthographe. La diversité des systèmes en usage ne facilite guère aux étrangers l'apprentissage d'une langue, qui par elle-même n'est pas des plus faciles.

J. VENDRYES.

IX

Pembrokeshire, An Inventory of the ancient Monuments and Constructions in the county of Pembroke. London. H. M. Stationery Office, 1925, lviij-490 p. f°. £ 3, 3 sh. 0 d.

Ce volume est le septième de la collection publiée par la « Royal Commission on the ancient and historical monuments and constructions in Wales and Monmouthshire ». Cette commission, qui a pour président Sir Vincent Evans, pour secrétaire M. Edward Owen et qui comprend parmi ses membres Sir John Morris-Jones, fait un admirable travail que pourraient envier bien des sociétés scientifiques d'autres pays. Les publications qu'elle met au jour sont d'une perfection digne à tous égards de la plus haute estime. Ce volume, consacré au Pembrokeshire, en est une preuve ; il contient tout ce qu'on peut désirer sur l'histoire et l'archéologie de ce comté. Il est pour la plus grande part l'œuvre de M. Edward Owen, auquel il fait grand honneur. Ce n'est pas la première fois que le nom d'Owen se trouve attaché au Pembrokeshire. En 1603, parut la première partie d'une *Description of Pembrokeshire*, dont l'auteur était George Owen, de Henllys (1552-1613). Les autres parties restèrent manuscrites. Mais l'ouvrage a été publié en 1892 par M. Henry Owen pour la société des Cymmrodorion.

Par une ironie de l'histoire, le Pembrokeshire, où la langue galloise est en majeure partie sortie de l'usage depuis plusieurs siècles, est un des plus gallois par l'antiquité des traditions et l'importance des monuments. Il comprend le siège épiscopal de Saint David, le plus ancien de la Principauté ; c'est-à-dire qu'au point de vue religieux, il a été longtemps le centre des aspirations du pays. Au point de vue des légendes, c'est en Pembroke, l'ancien pays de Dyfed, qu'ont été localisés certains des récits conservés dans les Mabinogion : Pwyll tenait sa cour à Arberth (auj. Narberth). La disparition du gallois s'explique historiquement par

le grand nombre des invasions diverses que le comté a subies. La péninsule de Pembroke, faisant pointe dans la mer, attirait les visiteurs et les pirates étrangers. C'est là que les Irlandais eurent les établissements les plus anciens et les plus durables. C'est là que les Scandinaves exercèrent le plus de déprédations, comme on l'apprend par les Bruts, où il est souvent question des descentes de « Kenedl » dans le pays de Dyfed (v. notamment *R. B. Br.*, II, 264). C'est là enfin que dès le début de la pénétration anglo-normande furent établis les bastions les plus solides en vue de la conquête définitive dn pays. C'est là que le roi Henri II installa uue colonie de Flamands qui y adoptèrent l'usage de l'anglais et contribuèrent à faire du pays ce qu'on a appelé « little England beyond Wales ». Pour toutes ces raisons, le Pembrokeshire offre l'histoire la plus variée ; et comme il a conservé des monuments des différentes périodes de cette histoire, on peut dire que c'est pour l'historien et l'archéologue un des comtés les plus intéressants de la principauté.

On y a trouvé des pierres taillées de l'époque paléolithique, des poteries et des armes de l'âge du bronze, des mégalithes. dont plusieurs dolmens sont parmi les plus beaux du Royaume-Uni. Bien mieux : la pierre dont sont faits les monuments de Stonehenge semble avoir été tirée des Prescelly Mountains, dont la chaîne s'étend à l'Est de Fishguard. De l'époque romaine datent des restes de forteresses et de constructions encore visibles. La trace des établissements irlandais se lit sur des inscriptions oghamiques qui comptent parmi les plus importantes, tandis que de nombreuses inscriptions latines témoignent de l'antiquité de la religion chrétienne dans le pays. Comme monuments anglo-normands, les châteaux de Carew, de Manorbier, de Cilgerran, de Newport, de Pembroke montrent les ruines les plus imposantes. Et parmi les monuments religieux, il faut citer en premier lieu la cathédrale de Saint David, où se voit la tombe de Giraud de Cambrie, qui était né à Manorbier et fut recteur à Tenby.

Ce court résumé donne une faible idée des richesses archéologiques du comté de Pembroke et de l'intérêt qu'il offre à l'historien. L'ouvrage de la Royal Commission est composé sur un plan géographique, c'est-à-dire qu'il énumère les paroisses l'une après l'autre dans l'ordre alphabétique en indiquant pour chacune d'elles les monuments qu'elles possèdent. Chacun de ces monuments fait l'objet d'une description et d'une étude détaillées, le tout superbement illustré. Une substantielle introduction présente un exposé d'ensemble de l'histoire du pays par période. Il est un point sur

lequel l'auteur de cette introduction passe un peu vite. C'est celui qui touche aux relations du Pembrokeshire et de l'Irlande. Ces relations ont été fort importantes. L'arrivée des Dési, expulsés d'Irlande, qui fit donner au pays le nom de *Moniu Deorum* (v. J. Loth, *R. Celt.*, XXXVII, 315) fut un grand événement historique et méritait d'être souligné. Ce ne sont pas seulement des récits irlandais qui nous renseignent sur cette invasion. On en trouve l'écho dans la Vie de Saint David (*Rev. Celt.*, XL, 191) ; et plusieurs noms de lieu, comme Cilgerran ou Llangolman en conservent visiblement la trace. Plusieurs des croix conservées dans le pays ont un aspect irlandais (v. p. 263). Et l'un des monuments les plus importants pour l'histoire des relations entre Irlande et Galles, la pierre qui porte l'inscription funéraire bilingue de Voteporix, si elle n'est pas dans les limites du Pembrokeshire, s'en trouve du moins toute voisine, à un mille et demi au Nord de Llandewi Velfrey (cf. Wade-Evans, *Life of St David*, p. 76). Quant aux établissements scandinaves, dans un passage de sa magistrale *History of Wales*, cité p. xxxjx, M J. Lloyd semble tenté d'en diminuer l'importance. En fait de nombreux noms de lieu en conservent la trace ; et, si l'on rencontre hors du Pembrokeshire Anglesey ou Swansea, c'est en Pembrokeshire que se trouvent, plus ou moins déformés par l'anglais, Fishguard (gall. Aberguaun) et Gatholm, Hasguard et Haverford, Milford et Ramsey, Steynton et Tenby. L'étude des noms de lieu du Pembrokeshire est indispensable pour l'histoire des invasions qu'a subies le pays. Dans l'histoire galloise proprement dite, le Pembrokeshire occupe une place qu'on n'attendrait guère, à considérer sa position excentrique. D'âpres luttes s'y décidèrent. L'introduction contient quelques pages, qui semblent définitives, sur la localisation de Mynydd Carn, où eut lieu en 1081 une fameuse bataille, qu'on a appelée le Hastings gallois (v. p. xliij-xlvj).

J Vendryes.

X

Gaston Esnault, *L'imagination populaire, Métaphores Occidentales, Essai sur les valeurs imaginatives concrètes du français parlé en Basse-Bretagne comparé avec les patois, parlers techniques et argots français* (thèse de doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de Paris). Paris, Presses Universitaires. 1925, 348 p. 8°.

Il y a plus de douze ans que la *Revue Celtique* annonçait la thèse

de doctorat de M. G. Esnault (v. t. XXXIV, p. 102). Comme beaucoup d'autres travaux universitaires, cette thèse a souffert de la crise qui a bouleversé le monde. Il a fallu à l'auteur un rare courage pour se recueillir et se remettre à la besogne après tant de préoccupations étrangères à la science que les circonstances lui imposaient. A vrai dire, la thèse qui lui a valu le grade de docteur n'est pas tout à fait celle que la *Revue Celtique* avait jadis annoncée. L'étude du français parlé en Basse-Bretagne reste un vaste et beau sujet pour le bretonisant qui voudra le traiter d'ensemble. M. G. Esnault s'est proposé seulement d'étudier les métaphores populaires usitées dans certaines parties de l'Ouest de la France et de tirer de cette étude des conclusions d'ordre sémantique.

Le titre qu'il a donné à sa thèse n'est pas ce qu'elle a de meilleur. Ce titre est à la fois compliqué, obscur et inexact. Il a été probablement inspiré par le désir d'étonner le lecteur et de piquer sa curiosité. Le même désir explique certaines autres originalités qui ne sont guère plus heureuses. M. Esnault aime à surprendre et à dérouter. La liste des abréviations qui aurait dû figurer en tête du volume, est insérée entre les corrigenda et les index ; elle est d'ailleurs d'une complication qui en rend la consultation fort malaisée. La « préface » commence à la page 53 et vient après un long exposé de doctrine, au milieu duquel le lecteur a quelque peine à se reconnaître. Il y a plus grave encore. L'auteur s'est fait une langue et un style à lui. Il donne parfois aux mots usuels des sens nouveaux, il modifie la valeur des termes techniques les mieux établis, il se forge une nomenclature personnelle, souvent imprécise, et qui malheureusement semble parfois correspondre à un manque de précision de sa pensée. Pour dire les choses les plus simples il se torture l'esprit et en tire laborieusement des métaphores prétentieuses et pédantesques.

Cette manie, dira-t-on, est inoffensive. Cela dépend. Elle peut avoir l'inconvénient de rebuter le lecteur et de l'engager à fermer le livre ; ce qui serait un geste regrettable. Car l'ouvrage est un recueil très riche de faits intéressants et il offre beaucoup à prendre aux linguistes. M. Esnault est un fureteur ; il se tient à l'affût des mots rares et pittoresques, des expressions colorées qui naissent sur le terreau fécond du parler populaire. Il prend plaisir à les attraper, à les classer, à les épingler et il en fait des albums, dont sa thèse est un exemplaire d'une originalité incontestable. La division qu'il a adoptée est tirée des principaux motifs qui servent à former des métaphores, c'est-à-dire à la fois de la nature et de la société. Successivement il étale sous les yeux du lecteur les métaphores qui se

rapportent à la vie animale ou végétale, à l'agriculture et à l'industrie, à l'armée, à la marine, à la religion, etc. Tout cela est fort intéressant.

Il ne faut cependant pas exagérer l'importance qu'ont pour le linguiste les collections de ce genre. On ne doit les utiliser qu'avec critique, parce qu'elles présentent un gros danger : c'est qu'on ne sait jamais au juste si la métaphore recueillie est un fait de langue, accepté comme tel par un groupe linguistique déterminé, ou bien la création éphémère d'un individu, artiste de génie ou simple loustic. La distinction est d'importance, car elle touche au problème général du rôle de l'individu dans l'évolution linguistique, c'est-à-dire au problème de l'esthétique du langage. Ce problème dépasse évidemment le cadre que M. Esnault s'est tracé, et à plus forte raison celui de ce compte rendu. Mais il était nécessaire de l'indiquer, parce qu'il domine toutes les recherches du genre de celle-ci et qu'il y répand une équivoque dont le lecteur reste souvent fâcheusement impressionné.

Il y a dans le livre une autre cause d'incertitude. C'est que malgré les indications de la préface (p. 56 et s.), les limites géographiques de l'enquête sont des plus flottantes. On est souvent surpris que l'auteur donne comme occidentales beaucoup d'expressions qui sont employées dans diverses parties de la France. En quoi des métaphores comme « avoir des mains de beurre » (p. 153), « se jeter (sur quelque chose) comme la misère sur le pauvre monde » (p. 224), « être près de ses pièces » (p. 225), et tant d'autres, sont-elles spécialement occidentales ? On les entend aussi dans le Nord et dans l'Est. L'expression « avoir la vasivite » (pour la « diarrhée », p. 192) peut bien être lyonnaise ; mais on dit couramment en Ile-de-France « avoir la vavite ». Il ne suffit pas qu'un tour ait été recueilli à Rennes ou à Brest pour être taxé d'occidental.

Ce défaut serait peu grave en lui-même s'il n'en cachait un autre. Il y a une question qui hante l'esprit du lecteur pendant tout le cours de la lecture. Ces métaphores, qui sont présentées comme occidentales, révèlent-elles une mentalité particulière, celle des habitants de l'Ouest de la France et notamment celle des Bretons, puisqu'elles ont été recueillies surtout en Bretagne ? Cette question aussi est d'importance, et il ne semble pas que l'auteur ait cherché à la poser, sinon à la résoudre. Qu'on dise dans le breton des Côtes-du-Nord *mont d'ar Roch* » aller à la Roche » pour « ronfler », parce que ce verbe se dit en breton *roc'hal*, voilà un fait linguistique étroitement localisé. Mais il ne révèle en rien une mentalité spé-

ciale. Car les jeux de mots tirés des noms propres géographiques sont repandus dans toute la France, et depuis fort longtemps : « aller à Niort « pour « nier », « aller à Mortagne » pour « mourir », « aller à Cachan » pour « se cacher » se disaient aux XVIe et XVIIe siècles ; le dernier est employé dans le *Roman bourgeois*. Le précieux classement psychologique, que M. Esnault a placé en appendice à sa thèse (p. 301 et ss.), gagnerait beaucoup si on y trouvait des indications sur ce qui est général, humain au sens le plus large, et ce qui est particulier à la province étudiée. L'emploi du nom générique « oiseau » pour désigner le « membre viril » est une singulière métaphore (p. 182), répandue dans bien d'autres pays que la Bretagne. Le fait qu'on y substitue en Bretagne des noms spécifiques particuliers (p. 302) n'a rien de spécialement breton. Les figures de *Monsieur et Madame Pouliguen* à Guérande (p. 81) ont des correspondants dans d'autres régions bretonnes : c'est à Vannes, *Vannes et sa femme*, à Malestroit, *Malestroit et sa femme*, deux figures grotesques sculptées au pignon d'une maison ou à l'angle d'un mur. Il est vraisemblable que le même usage se rencontre ailleurs qu'en Bretagne ; mais on aimerait être fixé sur ce point.

Les questions de vocabulaire sont d'une extrême complication, parce qu'elles touchent à tous les détails de l'activité humaine. Il n'est pas étonnant que M. Esnault, malgré son érudition, sa minutie et sa subtilité, fasse parfois désirer à son lecteur plus qu'il ne lui donne. Mais ce qu'on désirerait surtout chez lui, c'est un esprit de synthèse qui de l'amas touffu des faits particuliers, dégagerait et mettrait en lumière des conclusions générales.

J. Vendryes.

XI

Ferdinand Ewald, *Die Entwicklung des K-Suffixes in den indogermanischen Sprachen*. Heidelberg, Winter, 1924, vij-32 p. 8°. (Indogermanische Bibliothek, III, 4).

Cette brochure décevra tous ceux qui la liront. Elle est d'une pauvreté rare et n'apporte ni un fait nouveau, ni une idée nouvelle. Les spécialistes seront choqués d'y rencontrer tant d'erreurs et de lacunes et regretteront qu'un beau sujet y ait été gâché. C'est apparemment le travail scolaire d'un débutant, et qui ne méritait pas d'être publié.

Il s'en faut que l'auteur ait embrassé le développement du suffixe *-k-* en indo-européen. Ses exemples sont presque uniquement

empruntés au grec et au latin ; là où il ne se borne pas à reproduire des listes bien connues, sa doctrine est des moins sûres. Il donne p. 14 le lat. *iūdex* comme présentant le développement d'un thème **deye-* « lumière » au moyen du suffixe **-k-* ; cela donne une idée de son sens historique. Sa compétence philologique ne vaut pas mieux. Il enseigne p. 11 que les adjectifs latins en *-āx* sont tirés de thèmes nominaux en *-ā-*. En quoi il contredit l'enseignement même de Priscien (II, 140, 7 Keil) : *in* -ax *plerumque uerbalia inueniuntur ab omni coniugatione*. Il suffit de parcourir la liste des adjectifs en *-āx* dressée par Paucker (*Vorarb.*, I, 45) pour constater qu'en grande majorité ces adjectifs sont tirés de thèmes verbaux. Comme la formation en est restée vivante pendant toute la latinité, on comprend que le suffixe ait été ajouté parfois à des thèmes nominaux : *pugnāx* de *pugnāre* pouvait sembler un dérivé de *pugna*. Mais ce n'est là qu'un cas exceptionnel (cf. F. Stolz, *Hist. Gr.*, 521).

Il est à peine question des langues celtiques, dont l'auteur ne semble pas avoir une connaissance directe (p. 24, gall. *bydaf* « nid de guêpes » est transformé en *byd-of* « Bienenstock »). Le suffixe *-k-* y est pourtant répandu, et dans des conditions assez semblables à celles où il apparaît en latin (v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 29 et 98). Ainsi l'irlandais présente les mots suivants, noms de minéraux, d'animaux ou de plantes, etc. : *ail* f. « rocher, pierre » gén. *ailech* dat. *ailig* (et *ail*) ; *láir* « jument « gén. *lárach*, *nathir* f. « serpent d'eau » gén. *nathrach* ; *dair* (*daur*) « chêne » gén. *darach* (et *daro*), *eó* « if » gén. *iuech* King and Hermit 21, *rail* f. « chêne » gén. *ralach* L. L. 108 a 22, *scé* « épine » gén. *sciach* L. U. 80 a 8 ; *casair* « grêle « gén. *casrach* (et *casra*) ; etc. En face de lat. *latex* « liquide », l'irlandais a le féminin *lathach* « boue ». Il convenait de rappeler ces exemples qui prouvent l'importance du suffixe en italoceltique.

J. Vendryes.

XII

Frederik Muller Jzn [Professeur à l'Université de Leide], *Altitalisches Wörterbuch*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1926, vij-583 p. 8°.

Les linguistes qui ont aujourd'hui dépassé la soixantaine se sentiront rajeunis en feuilletant ce gros ouvrage ; il leur rappellera le temps où le *Vergleichendes Wörterbuch* d'August Fick leur servait de livre de chevet. Il se réclame en effet de la méthode qui prétendait à reconstituer le vocabulaire des peuples indo-européens aux époques

préhistoriques. Et il n'est pas indifférent d'apprendre que l'idée en a été inspirée à l'auteur par un des meilleurs disciples de Fick, Fritz Bechtel Sans doute, M. Frederik Muller est un philologue trop moderne et trop soucieux des réalités pour ne pas avoir été tenté d'appliquer dans un esprit nouveau les méthodes un peu vieillies de l'école de Fick. Cette école avait un grave défaut : elle sacrifiait trop au système et simplifiait à l'excès : la vie des choses, et même ce qu'on a appelé la vie des mots comptait peu pour elle. On trouvera au contraire dans l'ouvrage de M. Muller un souci constant d'indiquer l'état civil de chaque mot latin, la date où il apparaît, la postérité qu'il a laissée dans les langues romanes, les sens variés qu'il a reçus des circonstances où il fut employé. Mais l'idée première du livre est bien dans les traditions de Fick. Il s'agit du dictionnaire d'une langue reconstruite, et dont les mots sont rangés sous la forme que la reconstruction comporte avec indication des rapprochements comparatifs qui justifient la reconstrucrion.

Il n'y a rien à dire ici de cette reconstruction. Elle est arbitraire, comme il est fatal, en ce sens d'abord que la forme donnée aux mots représente un vague état de langue, évidemment archaïque, mais d'époque indéterminée, et où les contradictions ne sont pas rares. Elle l'est aussi par le fait que bon nombre des mots enregistrés ne remontent peut-être pas, au moins sous la forme qui leur est donnée ici, à la période de l'italique commun. Mais on ne s'arrêtera pas à ces critiques. Le plan étant adopté, il fallait se résigner aux conséquences qn'il entraîne et les accepter malgré leurs défauts. L'ouvrage est un essai intéressant de rajeunissement d'une vieille méthode, et par l'abondance de faits qu'il contient il rendra certainement des services.

Sa principale nouveauté est de présenter le vocabulaire du groupe italique tout entier, c'est-à-dire de faire à l'osque et à l'ombrien la place qu'ils méritent à côté du latin. Ces deux dialectes, malgré la pauvreté du vocabulaire que nous en connaissons, conservent cependant quelques vieux mots du fonds italique commun ; on doit savoir gré à M. Muller de les mettre en valeur. Mais dans les rapprochements établis avec les autres langues indo-européennes, les celtistes regretteront que les langues celtiques n'aient pas été mieux traitées. Il y a entre l'italique et le celtique des rapports de vocabulaire qui méritaient d'être particulièrement soulignés. Le plus souvent, l'auteur se borne à ranger la forme celtique parmi celles des autres langues au milieu ou parfois même en queue de liste, alors qu'elle eût dû être placée en tête comme ayant avec la forme

italique le rapport le plus étroit. Ainsi l'irlandais *muin* « cou » devait être immédiatement rapproché de *monile* (p. 274) et l'irlandais *sech*, gallois *heb*, de *secus* (p. 424) : le sens premier, commun à ces trois derniers mots, est « en dépassant, au delà de » tandis que le sanskrit *sácā*, *sákám* a un sens assez différent. Sous **aues* (p. 55) est bien cité bret. *contr*, mais le rapport étroit du mot brittonique et du latin *auonculus* n'est pas marqué comme il convient (cf. Meillet, *M. S. L.*, IX, 141). C'est par exception que l'auteur souligne un rapport de vocabulaire italo-celtique (ainsi p. 59 sous **badios* ou p. 575 sous **ṷred-*) ; le cas s'en présentait assez souvent (par ex. pour le nom de la « terre », p. 488).

Il arrive même que les mots celtiques manquent, là où on les attendrait. L'auteur ne cite pas irl. *ár* à propos de *ager*, ni irl. *connigim* à propos de *fingō*, ni irl. *écen* à propos de *necesse*, ni bret. *anaoun* à propos de *animus*. Il sépare *loquor* de irl. *-tluchur* (p. 230) et *latus* de irl. *leth* (p. 451). Pourtant le parallélisme dans l'évolution de ces derniers mots (devenus tous deux prépositions, irl. *le*, *la*, franç. *lez*) semble indiquer une même origine ; et il n'est pas difficile de les ramener à un prototype commun : soit **let-e/os-*, **lot-e/o-s* avec une alternance comparable à celle de βένος et βάθος: πένθος et πάθος. (Cf. avec vocalisme zéro, πάτος et πλάτος); en latin même s'observe une alternance vocalique entre *saxum* (**sak-s-o-*) et *secespita*. Il eût fallu aussi, sous **manus* citer l'irlandais *montar muinter*, en même temps que le vieux allemand *munt*, v. isl. *mund*, et faire ressortir la valeur juridique du mot dans les trois dialectes. C'est un fait de civilisation des plus importants (cf. d'Arbois de Jubainville. *R. Celt.*, XXV, 2 et ss.) Il est possible que le mot *muinter* ait subi dans son sens et même dans sa forme l'influence du latin *monasterium* (ou mieux *monisterium*). L'hypothèse de l'emprunt pur et simple est en tout cas impuissante à expliquer les sens variés de l'irlandais *muinter*, et surtout les sens les plus anciens.

M. Muller n'a pas admis entre l'italique et le celtique certains rapprochements pourtant plausibles et que l'on peut préférer à ceux qu'il propose lui-même. Ainsi il ne dit rien, p. 125-126 de irl. *duine* sous *homō* ou de *dóini* sous *hūmānus* (cf. *R. Celt.*, XL, 437), p. 164 de irl. *dligim* sous *indulgēre* (*ib.*, XL, 428), p. 43 de irl. *ad* sous ombrien *arsmor* (*ib.*, XXXV, 212), p. 512 de gall. *dryll* sous *frustum*, p. 122 de irl. *accobor* sous *cupiō* ombr. *kubrar*, etc. A propos de *bellua*, *bēstia* (p. 153) on devait attendre l'irlandais *dásacht* « fureur » (en parlant d'un animal), *dástir* prétér. *rodássed* (L. U., 63 a) « s'emporter, se mettre en fureur », *dásaim*

« je rends fou » ; tous ces mots remontent à **dwasta* de **dwosta-* en alternance avec le radical **dhwest-* de l'italique et du germanique (m. h. a. *getwâs* « spectre, fantôme, revenant »).

Ce n'est pas le lieu de discuter tous les points d'étymologie proprement latine sur lesquels on peut différer d'opinion avec M. Muller. Il suffira de quelques exemples. P. 69, l'explication qu'il donne de *carmen*, *germen* se heurte à de grosses difficultés. On ne voit pas pourquoi il rejette l'hypothèse de prototypes **can-men*, **gen-men*; le passage de *-nm-* à *-rm-* à l'intérieur des mots est d'un type connu par ailleurs (cf. en cornique *dremas* de **der-mas*, **den-mas*, « bonhomme » *R. Celt.*, XXXIV, 176, ou breton *premoc'h* de *per-moc'h*, *pen-moc'h* « porc », *R. Celt.*, XXXV, 28). P. 286, le grec νίζω est rangé sous **neideiō* est rattaché au latin *renideo* ; on est tenté d'en appeler de M. Muller latiniste à M. Muller helléniste. L'étymologie de νίζω donnée dans le *Grieksch Woordenboek* du même auteur [1] paraît encore la meilleure. — P. 237, il a échappé à M. Muller que M. Cuny a reconnu une forme empruntée à l'ombrien *vesklu* dans un passage de Plaute (*Trin.* 888) ; l'hypothèse est ingénieuse et méritait une mention (cf. *Rev. Ét. Anc.*, XVIII, 248).

La partie celtique du livre aurait eu parfois besoin de la révision d'un spécialiste. P. 151, v. irl. *to-ucc-*, *ro-ucc-* est rangé sous **deukō*. Cela ne va pas tout seul. L'hypothèse que lat. *dūcō* contiendrait un *d-* préverbial ou, comme dit M. Muller, « préformatif » ne peut en tout cas se rapporter qu'au préindo-européen ; car l'existence en indo-européen d'une racine **deuk-* « tirer, mener » est suffisamment établie par la comparaison de lat. *dūcō*, got. *tiuhan*, gall. *dygaf*, et probablement gr. δαιδύσσεσθαι. D'autre part, l'irlandais *to-ucc-* au sens de « comprendre », comme M. Meillet l'a montré (*R. Celt.*, XXIV, 171), doit-être rapproché de arm. *usanim*, « j'apprends », v. sl. *wyknǫti* « apprendre », got. *biuhts* « accoutumé à », lit. *jùnkstu* « je m'accoutume » ; c'est un thème de présent à nasale qui n'a rien à faire avec lat. *dūcō* etc., ni pour la forme, ni pour le sens. Seulement le celtique présente cette particularité que les types radicaux **deuk-* et **to-unk-* y ont été confondus, de telle sorte que dans la flexion du verbe irlandais signifiant « porter », *berim*, des formes de type *-ucc-* ont été introduites par supplétisme ; et qu'inversement le verbe

1. C'est une occasion de recommander publiquement cet excellent livre, un des meilleurs dictionnaires grecs qui existent ; il vient d'en paraître une 2e édition corrigée. Sous un format des plus commodes, il contient tous les renseignements philologiques et linguistiques qu'on peut désirer. Après plusieurs années d'un emploi constant, un Français ne peut lui reconnaître qu'un défaut, c'est d'être écrit en hollandais. Une édition française de ce dictionnaire serait vraiment souhaitable.

qui signifie « comprendre », *do uccim*, présente en vieil irlandais un infinitif *tabart* (Ml. 42 c 13 et 44 d 6), emprunté à la racine de *berim*. La confusion a dû partir du composé **to-ber-* qui au sens de « apporter, amener » se trouvait en synonymie avec **deuk-*. On est passé de **deuk-* à **to-ukk-*, d'où le thème **ukk-* est entré dans la flexion du simple *berim*. Comment cela s'est-il fait ? Il est difficile de le dire exactement, car l'accident est fort ancien. On ne peut l'expliquer seulement par l'influence du type **to-ukk-* « comprendre » sémantiquement assez lointain. Il est permis de penser que l'intermédiaire essentiel a dû être un type **dukk-* forme à géminée de la racine **deuk-*. Le sens se prête assez à une formation expressive de ce genre; et on sait par ailleurs combien la gémination est un procédé fréquent du vocabulaire celtique. Un impératif **duic* (de **dukke*) « amène » aurait été changé en *tuic* comme s'il contenait le préverbe *to* ; et un prétérit *do uc -tuc*, *do ucsat -tuscat*, etc., en aurait été tiré. Quant aux formes brittoniques m. gall. *goruc* « il a fait », gall. *amygaf* « je combats, je détends », bret. *amouka* « tarder » que M. Pedersen rattache à irl. *do ucc*, elles en sont assez éloignées pour le sens et même pour la forme. La flexion de *amygaf* est évidemment modelée sur celle de *dygaf*, mais cela n'implique pas identité radicale (cf. J. Morris-Jones, *Welsh Gr.*, 371). — P. 400, est cité un verbe irlandais *saigim* « je dis » ; ce verbe n'existe pas (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 606). — P. 423, sont citées les formes *sétaim*, *fétaim* d'un verbe irlandais signifiant « je puis », lequel verbe est rattaché à une racine indo-européenne **swen-*. Il y a là une série de méprises. Le verbe *fétaim* n'existe qu'en irlandais moderne (*féadaim*); il est issu d'un ancien composé de type *éta-*, sur lequel on consultera Thurneysen, *Hdb.*, p. 329 et Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 638. Un verbe *sétaim* n'existe pas. Il n'existe qu'une locution *is sétir*, comme l'a montré M. Thurneysen, qui y voit avec raison un substantif au génitif singulier (*Z. f. Celt. Phil.*, XI, 310 et s.) [1]. — P. 153, à propos du celtique *dusius*, manque un renvoi à J. Loth *R. Celt.* XXXVI, 63 et à propos du gallois *gogof* à J. Loth, *Arch. Celt. Lex.*, III, 259. — P. 153, à propos de lat. *hortus*, il convient de signaler que le brittonique possède à la fois une forme en **-to-* et une forme en **-dho-* : gall. *garth* et *gardd* (cf. *R. Celt.*, XXXIV, 143 et XXXVI, 174). La forme *gardd* est ancienne ; elle se lit B.B. C., p. 49, 2 Ev. : *heb art in y chilchin* « sans clôture autour de lui ».

J. Vendryes.

1. Ce substantif figure dans le texte édité ci-dessus par Mlle Sjœstedt, p. 52, l. 31 : *a seitir* « leur capacité, leur force, leur pouvoir ».

CHRONIQUE

SOMMAIRE. I. Mélanges offerts à M. Ferdinand Lot. — II. Festschrift L. Gauchat. — III. Thèses de doctorat de Mlle M. L. Sjœstedt. — IV. Statistique de la langue galloise en Galles. — V. Le problème du bilinguisme. — VI. Actes du Congrès d'histoire des religions de 1923. — VII. Les fouilles de Glozel (Allier). — VIII. Anciennes relations entre l'Irlande et la péninsule ibérique. — IX. Éphémérides d'Alesia par M. S. Reinach. — X. *Pro Nervia* et les marques de potiers de Bavay. — XI. Le système des poids chez les Germains, d'après M. Marstrander. — XII. Un livre de M. Devoto sur la phonétique latine. — XIII. L'accentuation des mots grecs en latin. — XIV. M. Bertoldi et les noms du myrtille. — XV. L'identification de Bleheris ou Bréri, par M. Loomis. — XVI. Suite de l'édition de Gerbert de Montreuil par le Dr Mary Williams. — XVII. Extraits de Keating par M. O. Bergin. — XVIII. Poèmes irlandais inédits par le même. — XIX. Réflexions du P. Lehmacher sur la langue irlandaise. — XX. Chansons populaires de l'île de Man. — XXI. Le passé et l'avenir de l'archéologie irlandaise d'après M. Macalister. — XXII. Un cas de mélange de grammaires, par M. Sommerfelt. — XXIII. Traductions du français en gallois par M. Hudson Williams. — XXIV. La vie la plus ancienne de Saint Corentin. — XXV. L'onomastique du Cap Sizun. — XXVI. L'histoire de la langue française de M. Brunot, t. VII. — XXVII. Livres nouveaux.

I

Le 30 décembre 1925, dans une salle de l'École des Hautes-Études, une cérémonie touchante réunissait autour de M. Ferdinand Lot une foule compacte d'amis et d'élèves. Il s'agissait d'offrir au maître des études médiévales un volume de Mélanges [1].

1. *Mélanges d'histoire du Moyen âge* offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves. Paris, Champion, 1925, xlj-770 p. 8o, avec quatorze planches hors texte, 125 fr.

La cérémonie était présidée par M. Meillet, président de la section historique et philologique de l'Ecole des Hautes-Études. Outre le discours de M. Meillet, on entendit M. Bémont, M. Ganshof, M. Fawtier, et M. Lot lui-même, qui dans une improvisation charmante exposa l'histoire critique de sa vie et fit son examen de conscience de professeur et de savant. Les *Mélanges Ferdinand Lot* ne contiennent que de l'histoire du moyen âge, mais de l'histoire entendue au sens le plus large, c'est-à-dire comprenant aussi la littérature, et en un mot toute la civilisation. L'auteur des *Derniers Carolingiens* et du *Règne de Hughes Capet* n'est-il pas en même temps celui du *Lancelot en prose* ? L'ancien élève de Fustel de Coulanges et d'Arthur Giry n'a-t-il pas aussi écouté les leçons de Paul Meyer et de Gaston Paris ? Même, par une initiative qui ne fut pas assez suivie, il ne dédaigna pas de suivre l'enseignement de d'Arbois de Jubainville et de M. Gaidoz ; il collabora au *Cours de Littérature celtique* et il affirma dans plusieurs travaux sa compétence en matière celtique. A ses yeux, on n'a jamais de la littérature française du moyen âge qu'une connaissance incomplète, si l'on n'est pas capable de remonter soi-même aux sources qui sont de l'autre côté du détroit. La bibliographie qu'ont dressée MM. Halphen et Fawtier en tête du volume montre la variété des talents et des curiosités du donataire.

Le celtique n'est pas absent de ce volume. M. Bémont y a donné un joli article (p. 41-54), où il défend l'authenticité de la bulle Laudabiliter (cf. *Rev. Celt.*, XL, 225). M. Fawtier, poursuivant ses études critiques sur la Bretagne armoricaine, exprime dans un article subtil les doutes que lui inspire l'historien Ingomar (p. 181-204). M. Merlet étudie p. 549-562 l'origine de la famille des Bérenger, comtes de Rennes et ducs de Bretagne. Enfin, un dernier article, signé du rédacteur de cette chronique, est consacré à Pharamond dans la tradition irlandaise (p. 743-767). C'est la participation d'un profane. Elle a une double excuse ; en plus d'un témoignage d'amitié, elle est un acte de reconnaissance pour la place que M. Ferdinand Lot a prise dans le petit groupe des celtistes français.

II

L'année 1926 a vu paraître un beau volume de Mélanges offert au Professeur Louis Gauchat, de Berne, par ses amis et élèves de la Suisse (*Festschrift Louis Gauchat*, Aarau, Sauerländer, xviij-522 pages 8°). Les collaborateurs ont naturellement fait porter leur

contribution sur des questions de philologie ou de littérature romane. Ce n'est pas à dire que les celtistes ne puissent çà et là tirer de l'ouvrage un grand profit. M. Bally, *Sphère personnelle et solidarité* (p. 68-78), donne un nouveau modèle de ces pénétrantes études où il analyse si finement la syntaxe du français moderne. Partant de la notion de sphère personnelle, qui comprend les choses ou les êtres associés à la personne, il en dégage la notion de solidarité ou de participation et il montre comment l'une et l'autre s'expriment dans diverses langues indo-européennes, et notamment en français. L'expression en paraît souvent capricieuse. C'est qu'elle est sujette à des renouvellements fréquents. Il faut avoir bien soin de distinguer les tours consacrés par l'habitude, qui survivent d'une expressivité antérieure, et ceux qui viennent d'être créés par un besoin de renouvellement de l'expression. Quiconque a pratiqué les ouvrages de M. Bally imagine sans peine combien de fines et délicates remarques il y a à tirer de son joli article ! Distinction de l'article et du possessif dans : *baisser les yeux*, *fermer la bouche*, *tourner la tête*, *donner la main* et dans *veux-tu baisser tes yeux ! ferme donc ta bouche ! ne tourne pas ta tête ! donne-moi ta main !* Le premier tour forme une locution stéréotypée symbolisant un acte subjectif et instinctif ; le second tour implique une participation moins étroite et par suite un effort volontaire accompli sur l'objet (p. 72). Il est question p. 73 de la différence du pronom personnel et de la personne désignée par un substantif dans des cas comme : *on lui court après*, *on court après le voleur* ; *on lui tombe dessus*, *on tombe sur l'ennemi*. En fait, l'opposition n'est pas entre ces deux tours ; mais, dans le cas du pronom, entre : *on court après lui* et *on lui court après*, *on lui tombe dessus* et *on tombe sur lui*. Et il s'agit d'une opposition entre la langue littéraire et l langue parlée. Cette dernière, qui tend à faire un tout du groupe verbe + adverbe (*crier après*, *marcher dessus*), donne à ce tout un régime pronominal à la place ordinaire : *on te crie après*, *tu me marches dessus*. Mais quand le régime est un subtantif, cette construction est impossible et le tour ancien subsiste : *on crie après le roi*, *tu marches sur mon frère*. Il est vrai que la langue populaire a toujours la ressource de dire : *Le roi*, *on lui crie après* ; *mon frère*, *tu lui marches dessus*.

M. Max Niedermann étudie, p. 40-51, des cas d'épenthèse de *r* en roman. Suivant une explication dont il a déjà donné la formule (*Indog. Anz.*, XVIII, 75), après M. Behrens (*Z. f. rom. Phil.*, XIV, 367) et en même temps que M. Gauchat lui-même (*Mélanges Chabaneau*, *Roman. Forsch.*, XXIII, 871 et ss.), il ramène ces cas

d'épenthèse à des faits de dissimilation consécutifs à une production de phonème par assimilation. Type : lat. *tab(u)la* devenant **tlabla* d'où franco-prov. *trabla* ; ou, en sens inverse, gr. ancien βλίτον devenant *βλίτλον d'où gr. mod. βλίτσο. M. Niedermann donne de chacun de ces types des exemples nombreux tirés des langues romanes. On peut être tenté de faire une distinction entre les deux. Le premier est un fait d'anticipation, dont le processus phonétique est bien connu. Le second se ramène souvent à un phénomène morphologique de changement (ou d'addition) de suffixe. Les langues celtiques en fournissent maint exemple, que l'on trouvera mentionnés dans la *Vergl. Gr.* de M. Pedersen t. I, p. 332 (avec des additions, *R. Celt.*, XXXI, p. 515).

Un article qui touche de plus près au celtique est celui de M. J. U. Hubschmied (p. 435-438).

Il existait en celtique des suffixes **-kʷi-* **-kʷo-* ou **-kʷā-*, qui sont régulièrement conservés en brittonique sous la forme **-pi-*, **-po-* ou **-pā-* (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, p. 33). M. J. U. Hubschmied étudie quelques mots gaulois qui lui paraissent contenir ces suffixes :

kassipā* (kossipā*), de **kaksipā* (**koksipā*) « objet foulé aux pieds » (radical **koksā* « pied »). De là seraient tirés une série de mots romans de type *kospa*, *kaspa*, *gaspa* désignant le marc de raisin.

**pelpā* « tournant » (de la racine **kʷel-*), conservé dans le nom de lieu *Belp*, près de Berne, anc. *Pelpa* ou *Perpa* (Cartulaire de Lausanne, an 1228). Le mot a été traduit en alémanique sous la forme *kēr*. De là le nom de lieu *Kehrsatz* (Satz = terrasse), porté par un hameau de la commune de Belp.

**wospā* (d'où **waspā*) et **wespā* « pâturage », tirés de la racine **wes-* « se nourrir, manger » (cf. *Rev. Celt.*, t. XXXV, p. 89) ; il y en a des représentants en roman : d'un côté normand *gâpe* « résidu de battage servant à nourrir le bétail », d'où fr. dial. *gaspailles* « ce que le van jette à terre » et **gaspilles* (d'où le verbe *gaspiller*) ; de l'autre, *Vespia* nom ancien (attesté en 1100) de la ville de *Viège*, all. *Visp* en Valais.

**alpa-* ou **alpi-* « pâturage », de la racine **al-* synonyme de **wes-* ; c'est de là que le nom des Alpes serait tiré.

III

L'édition du *Forbuis Droma Damgaire*, par laquelle débute le présent fascicule de la *Revue Celtique*, a servi à Mlle Sjœstedt de thèse complémentaire pour l'obtention du grade de docteur es

lettres. La thèse principale roulait sur un sujet de linguistique, *l'Aspect verbal et les formations à affixe nasal en celtique*. Il en sera rendu compte dans un prochain fascicule. La soutenance des deux thèses a eu lieu en Sorbonne le 12 juin 1926 devant un jury composé de MM. J. Loth, A. Meillet, J. Marx, A. Ernout, J. Bloch et J. Vendryes. La candidate a obtenu à l'unanimité la mention très honorable.

IV

On nous communique les résultats du recensement de 1921 en ce qui concerne l'état linguistique du Pays de Galles (y compris le Monmouthshire). Nous les reproduisons ci-dessous en un tableau par comté. La première colonne donne le chiffre global de la population ; la seconde le chiffre de la population au-dessus de trois ans, sur lequel repose la répartition linguistique. Viennent ensuite dans les colonnes 3 et 4 les chiffres de la population ne parlant que gallois, et ceux de la population parlant anglais et gallois ; les deux sont additionnés dans la colonne 5 qui donne le chiffre global des individus parlant gallois. Enfin, la colonne 6 contient les chiffres de la population qui ne parle qu'anglais, et la colonne 7 ceux de la population au-dessus de 3 ans sur laquelle aucun renseignement linguistique n'a été fourni.

	Population totale	Population au-dessus de 3 ans	Ne parlant que gallois	Parlant anglais et gallois	Total de la population parlant gallois	Ne parlant qu' anglais	Population non recensée pour la langue
Anglesey.....	51.744	48.877	15.202	26.479	41.681	5.752	1.444
Carnarvon.....	130.975	124.960	32.774	61.199	93.973	28.974	2.013
Merioneth.....	45.087	42.806	12.743	22.557	35.300	6.547	959
Montgomery...	51.263	48.396	4.324	16.216	20.540	26.826	1.030
Denbigh.....	154.842	145.939	12.470	58.778	71.248	68.725	5.966
Flint.....	106.617	100.361	2.366	30.872	33.238	61.497	5.626
Brecon	61.222	57.640	2.626	19.004	21.630	32.821	3.189
Radnor.....	23.517	22.313	103	1.291	1.394	20.097	822
Cardigan.....	60.831	58.010	15.297	32.752	48.049	7.305	2.656
Carmarthen....	175.073	164.319	27.158	108.886	136.044	24.839	3.436
Pembroke.....	91.978	86.423	5.079	21.345	26.424	57.895	2.104
Glamorgan	1.252.481	1.167.969	25.827	346.725	372.552	753.816	41.601
Monmouth	450.794	423.875	1.047	26.081	27.128	387.776	8.971
Totaux.. .	2.656.434	2.491.888	157.016	772.185	929.201	1.482.870	79.817

Si l'on compare ces résultats avec ceux du recensement de 1901, tels qu'ils figurent dans la brochure de J. E. Southall, *the Welsh Language Census of 1901* (Newport, 1904, 60 p. 8°, with a coloured map of Wales, 6 d.), on constate d'abord que la population ne parlant que gallois a fortement diminué. Elle atteignait encore le chiffre de 280.985 en 1901 ; elle n'est plus en 1921 que de 157.016. Si l'on tient compte des bilingues, on constate que le parler gallois se maintient à peu près stationnaire, toutefois avec une légère tendance à décroître. De 1891 à 1901 se marquait une tendance inverse, puisque la population parlant gallois atteignait en 1901 un total de 929.824 individus contre 898.914 en 1891. Il est instructif de suivre par comté les fluctuations du parler gallois de 1891 à 1921. En voici les chiffres :

	1891	*1901*	*1921*
Anglesey	30.021	43.554	41.681
Carnarvon	105.771	105.301	93.973
Merioneth	57.157	42.755	35.300
Montgomery	31.856	24.341	20.540
Denbigh	71.322	75.604	71.248
Flint	27.021	37.290	33 238
Brecon	18.689	23.119	21.630
Radnor	987	1.360	1.394
Cardigan	77.751	53.638	48.049
Carmarthen	99.028	113.947	136.044
Pembroke	24.171	28.333	26.424
Glamorgan	316.071	344.892	372.552
Monmouth	39.069	35.690	27.128

Pour être exactement interprétés, ces chiffres doivent être d'abord rapportés à ceux de la population globale du pays. On s'aperçoit alors que le gallois décroît sérieusement. La population de la principauté a en effet beaucoup augmenté, passant de 1.771.174 en 1891 à 1.864.696 en 1901 pour atteindre en 1921 2.656.434. Cette augmentation n'est due qu'en partie à la natalité ; elle résulte surtout de l'immigration, l'industrie galloise attirant à elle un nombre croissant de travailleurs étrangers au pays. Les statistiques accusent d'ailleurs d'assez forts déplacements de population entre les divers comtés ; c'est ainsi que visiblement les comtés ruraux tendent à se dépeupler au profit des centres industriels, surtout miniers. Ces conditions sont peu favorables au maintien du gallois, qui se trouve plus exposé à l'action destructive de l'anglais et moins capable de s'en défendre.

V

Le problème du bilinguisme est un des plus délicats de la linguistique ; il a un côté théorique et un côté pratique, c'est-à-dire qu'il intéresse à la fois l'historien et le pédagogue. C'est au point de vue pédagogique, « educational » comme on dit en anglais, que se sont surtout placés les auteurs d'un petit livre publié en 1924 à Wrexham (librairie Hughes and Son, 112 p. in-12, 2 s. 6d.), sous le titre *The bilingual problem, a Study based upon experiments and observations in Wales.* Ces auteurs sont au nombre de trois, M.D.J. Saer, M. Frank Smith et M. John Hughes. Le premier a déjà été mentionné dans la *Revue Celtique*, comme l'auteur de *The Story of Cardiganshire*, (t. XXXIII, p. 122).

Le principal intérêt de leur ouvrage est qu'ils se sont résolument placés sur le terrain de l'expérience et des faits. Ils sont partis des données statistiques relatives au langage pour tracer la courbe de la décadence du gallois depuis le début du xxe siècle. Pour le recensement de 1921, les chiffres qu'ils ont eus à leur disposition, et qui étaient des chiffres provisoires, diffèrent légèrement de ceux qui ont été reproduits ci-dessus d'après les documents officiels. Mais cela ne modifie guère les conclusions qu'on en peut tirer. Le gallois perd du terrain ; c'est un fait incontestable ; et le nombre des individus qui ne parlent que gallois diminue si rapidement qu'on peut prévoir un moment prochain où tous ceux qui parleront gallois seront bilingues. Cela crée au gallois une situation à part, qui réclame toute l'attention des autorités scolaires. La question est de savoir comment doit être donné l'enseignement des deux langues. Faut-il dès le début les faire apprendre conjointement toutes les deux et donner à l'école les éléments de l'une aux enfants qui chez eux ne parlent que l'autre ? ou bien y a-t-il intérêt à pousser l'étude de l'une pour remettre à un âge plus avancé l'apprentissage de l'autre ? Les auteurs ont institué des enquêtes sur les effets du bilinguisme, quant au développement intellectuel des enfants ; et ils en publient les résultats, qui sont assez inattendus. Le principal est que les enfants monoglottes se développent plus rapidement et mieux que les bilingues. Aussi les auteurs concluent-ils en proposant de ne faire apprendre aux enfants qu'une seule langue (l'anglais ou le gallois) jusqu'à l'âge de neuf ans. C'est alors seulement que devrait commencer l'apprentissage de la seconde langue, et par la méthode directe. On discutera sans doute leurs conclusions ; on discutera surtout les expé-

riences qui les y ont conduits. Il est certain que l'usage des tests, tels que le pratiquent certains psychologues, laisse souvent à désirer ; on ne doit en tirer de conclusions qu'avec la plus grande prudence. Mais la discussion reste ouverte. Le témoignage que les auteurs de ce petit livre versent aux débats mérite en tout cas une attentive considération.

VI

Il s'est tenu à Paris au mois d'octobre 1923 un congrès d'histoire des religions, sous les auspices de la Société Ernest Renan. En se faisant connaître au monde savant par une initiative des plus fécondes, cette société accomplissait un acte de piété envers son patron, dont on célébrait la même année le centenaire (cf. *Rev. Celt.*, XL, 205). Les *Actes* du Congrès ont paru à Paris chez l'éditeur Champion en 1925. Ils forment deux forts volumes de 519 et 466 pages grand 8°, avec figures et 2 planches hors texte. Le prix en est de 125 fr.

Le Congrès comprenait douze sections dont la neuvième avait dans son apanage la religion des Celtes. C'est à cette section que M. Czarnowski présenta le travail sur l'arbre d'Esus et le culte des voies fluviales en Gaule, publié depuis dans la *Revue Celtique*, t. XLII, p. 1-57. Les *Actes du Congrès* n'en contiennent qu'un résumé fort bref, t. II, p. 163. Une communication de M. G. Poisson sur les influences ethniques dans la religion irlandaise n'est également donnée qu'en résumé dans les *Actes* (t. II, p. 208). En revanche on y trouvera au complet la communication de M. Albert Bayet sur les sacrifices humains en Gaule (t. II, p. 178-198). L'auteur y discute les textes sur lesquels on s'appuie d'ordinaire pour prouver l'existence en Gaule de sacrifices humains ; il leur dénie à peu près toute valeur et conclut que si les Gaulois, comme d'autres peuples, ont parfois immolé des victimes, la réputation de férocité qu'on leur a faite provient de légendes hostiles et est démesurément exagérée. L'auteur paraît surtout préoccupé d'ôter tout caractère rituel ou religieux aux meurtres dont il accepte la véracité. Il est regrettable que dans son étude il ait complètement négligé ce que nous savons des Celtes insulaires et notamment de ceux d'Irlande. Il ne cite même pas le beau travail de M. F. N. Robinson, que la *Revue Celtique* a analysé, t. XXXIV, p. 470.

Le celtique est touché çà et là dans quelques autres mémoires présentés au Congrès. Ainsi, à la page 152 du tome Ier des *Actes*, on trouvera un article où M. van Gennep rattache le culte de

Saint Antoine, tel qu'il existe aujourd'hui en certaines parties de la Savoie, au culte gallo-romain de la déesse Epona et du dieu Mullo (Mars Mullo). Le culte actuel de Saint Antoine dans cette région est en effet celui d'un protecteur des chevaux, ânes et mulets ; il y aurait dans les cérémonies encore en usage lors de la fête du saint des restes d'un vieux rituel gaulois.

A la page 238 du même tome Ier, M. P. Saintyves, expliquant le mythe de Josué par la méthode comparative, rappelle l'anecdote de la vie de Saint Fechin, où le saint « arrête » le soleil pour permettre à quelques-uns de ses moines, fatigués par une longue marche, de rentrer au monastère avant la nuit. M. Saintyves ne connaît ce miracle que par Bugatta, dont l'ouvrage, *Admiranda orbis Christiani*, date de 1695. Il fallait renvoyer à l'édition des *Vitae Sanctorum Hiberniae*, de notre savant collaborateur C. Plummer, t. II, p. 83, § xx.

VII

Il se fait quelque bruit depuis plusieurs mois dans le monde des archéologues au sujet de trouvailles provenant de Glozel, commune de Ferrières-sur-Sichon, département de l'Allier. Il s'en fera plus encore, quand ces trouvailles seront connues davantage, surtout si les fouilles continuent à être aussi fructueuses qu'elles l'ont été jusqu'ici.

Le 1er mars 1924, un cultivateur de Glozel, M. Émile Fradin, en labourant un champ, mit au jour deux petites briques à cupules qui attirèrent son attention. Des recherches immédiatement entreprises firent découvrir une longue fosse ovalaire, dont le fond était constitué de seize grandes dalles cuites portant de nombreuses empreintes digitales. Poursuivies sur les indications d'une institutrice du pays, Mlle Picandet, puis d'un instituteur d'une commune voisine, M. Clément, les fouilles devinrent méthodiques lorsque M. le Dr Morlet, de Vichy, en eut pris la direction, au mois d'avril 1925. Elles ont amené la découverte d'objets fort variés de l'industrie préhistorique, parmi lesquels des haches, des tranchets, une erminette, un aiguisoir, des maillets, des instruments agricoles, une palette à cupule et un timbre matrice avec dépôt d'ocre pour peinture corporelle, diverses poteries avec ou sans décor, des briques à empreintes de mains, des lampes en argile, des cornes sacrées en pierre, des idoles à type viril, des polissoirs à main, galets perforés, des anneaux en schiste, des flèches et des harpons en pierre et en bois de cerf, enfin un atelier complet de verroterie.

L'importance d'un pareil ensemble est assurément considérable ; mais l'auteur de cette chronique laisse à de plus compétents le soin d'en apprécier la valeur. Aussi bien, le principal intérêt de la trouvaille n'est-il pas là ; ce qui assure à la station de Glozel la plus grande part de sa célébrité, ce sont les documents « écrits » qu'elle a fournis. En plus de tous les objets précités, les fouilles ont en effet mis au jour trente-cinq tablettes d'argile portant des inscriptions ! C'est une découverte sensationnelle [1].

Sur la portée de cette découverte, les sentiments ont été dès le début et restent encore très partagés. Certains ont mis en doute l'authenticité des objets trouvés et conseillé le scepticisme. Mais le scepticisme est une attitude vaine s'il n'inspire pas le doute méthodique d'où naît la recherche de la vérité. Des savants qualifiés, qui ont pris la peine de se rendre sur les lieux pour contrôler l'exécution des fouilles, en garantissent sans hésiter les résultats.

L'explication des caractères gravés sur les tablettes de Glozel a été cherchée déjà dans les voies les plus diverses. Pour les uns, il s'agirait de tablettes magiques du temps des empereurs romains, et l'écriture devrait pouvoir en être déchiffrée avec un peu de patience et de soin. Mais cela n'explique pas la présence de ces tablettes dans une station dont l'outillage est néolithique. Pour d'autres au contraire, on aurait à faire à une écriture contemporaine de l'âge du renne ; une des inscriptions de Glozel figure en effet sur un galet où est représenté un renne ; il faut donc croire que cette écriture était en usage à une époque où le renne n'avait pas encore quitté le centre de l'Europe pour se retirer vers les régions boréales. Mais cette époque est singulièrement lointaine, au dire des préhistoriens, et on est un peu effrayé des conclusions où ce raisonnement conduit.

Quelle que soit l'explication de la présence du renne sur un

1. Voici dans l'ordre chronologique les publications auxquelles les fouilles de Glozel ont donné lieu jusqu'ici :

Dr A. Morlet et Emile Fradin, *Nouvelle station néolithique* (1er fascicule) Vichy, imprimerie Octave Belin, 1925, 54 pages (avec 54 illustrations);

Les mêmes, *Nouvelle station néolithique, L'alphabet de Glozel* (2e fascicule), Vichy, Octave Belin, 1926, 24 pages (avec 20 illustrations);

Les mêmes, *Nouvelle station néolithique, le Glozelien* (3e fascicule), Vichy, imprimerie Wallon, 1926, 54 pages (avec 58 illustrations);

Dr A. Morlet, *Invention et diffusion de l'alphabet néolithique*, Paris, extrait du *Mercure de France*, numéro du 1er avril 1926 ;

Dr A. Morlet, *L'alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances*, Paris, extrait du *Mercure de France*, numéro du 1er juillet 1926 (suivi de *Une visite à Glozel* par A. van Gennep).

galet de Glozel, l'écriture des inscriptions, qui est d'un type linéaire manifestement déjà très évolué, n'apparaît pas comme quelque chose de tout à fait inconnu. Bien au contraire. En parcourant des yeux l'alphabet qu'a établi M. le Dr Morlet, on est frappé des ressemblances qu'il présente avec l'alphabet dit égéen ou égéo-crétois.

On connaît par les belles découvertes et les publications de Sir Arthur Evans l'écriture dont se servaient les peuples de la Méditerranée orientale antérieurement à l'arrivée des Grecs. On peut même suivre l'évolution de cette écriture, qui apparaît sur les plus anciens monuments sous la forme d'idéogrammes à peine stylisés et qui aboutit à une écriture linéaire sur les monuments plus récents (v. Sir Arthur Evans, *Scripta Minoa*, p. 114 ; et le même, *Cretan Pictographs and praephoenician Script*, 1895). Ce type d'écriture se rencontre aussi en Égypte. Les fouilles de Petrie l'ont fait découvrir sur des poteries contemporaines de la XIIe dynastie (cf. Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 140-142), et Sir Arthur Evans a reconnu l'identité des signes inscrits sur ces poteries et des alphabets linéaires créto-égéens (*Further discoveries of Cretan and Aegean Script with Libyan and Proto-egyptian comparisons*, 1898). Cette identité démontre l'extension à l'Égypte de la civilisation égéenne. Elle s'étendait également à la côte de l'Asie Mineure, comme l'ont prouvé les fouilles de Schliemann à Hissarlik, sur l'emplacement de l'antique Troie. Les monuments trouvés à cet endroit notamment les poteries, vases ou fusaïoles, présentent aussi des inscriptions dont l'écriture offre de grands rapports avec celle des inscriptions de Glozel (voir A. H. Sayce, *die Inschriften von Hissarlik* dans le grand ouvrage de Schliemann, *Ilios*, Leipzig, 1881, p. 766-781 ; cf. aussi W. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, Berlin, 1902, t. I, p. 427).

Enfin, il y a une vingtaine d'années, on a découvert en Transylvanie, dans une localité du nom de Tordos, à l'Ouest de Broos, sur la rive sud du Maros (Comitat de Hunyad), une station néolithique qui a fourni des poteries portant des signes gravés très semblables à ceux d'Hissarlik (v. Hubert Schmidt, *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXXV, 1903, p. 438-469, notamment p. 459) ; la ressemblance est naturellement la même avec les inscriptions de Glozel.

Celles-ci ne sont donc pas isolées. Elles rentrent dans une série dont le point de départ est en Crète et qui par l'Égypte et la Troade s'étend à la Transylvanie et à l'Europe occidentale. Il conviendra de modifier en conséquence quelques détails du bel article que Sir Arthur Evans publiait en 1908 sur « the European diffusion of primitive pictography », p. 40-41 (*Anthropology and the Classics*,

six lectures delivered before the University of Oxford by Arthur G. Evans, Andrew Lang, Gilbert Murray, F. B. Jevons, J. L. Myres and W. Warde Fowler). Nous tenons maintenant un nouveau centre d'écriture égéenne. Glozel est le point extrême actuellement connu où cette écriture ait pénétré dans la direction du Nord-Ouest.

On ne pourra évidemment tenter un déchiffrement des signes de Glozel que le jour où les scripta minoa auront livré leur secret. Il n'est pas dit d'ailleurs que les mêmes signes recouvrent les mêmes sons d'une même langue à Cnossos et à Mycènes, à Negadah, à Hissarlik, à Tordos, à Glozel. On peut même se demander si l'écriture linéaire glozélienne ne renferme pas encore quelques idéogrammes. Un fait important est l'usage du svastika. Ce signe est des plus fréquents sur les poteries d'Hissarlik (v. Schliemann, *Ilios*, 1882, p. 389 et *Troja*, 1884, p. 132; Dörpfeld, *Troja und Ilion*, t. I, p. 256 et ss. et *Troja 1893*, Berlin, 1894, p. 117, 119, etc.). Il apparaît également sur les poteries de Tordos et on le retrouve dans l'écriture linéaire de la Haute-Egypte, aussi bien que sur des terres cuites étrusques. Or le svastika fait partie des signes qu'a relevés le Dr Morlet (voir notamment dans le 3e fascicule, les figures 34 et 35). Cela donne à penser que les tablettes de Glozel pourraient bien être des tablettes magiques, contenant certains signes à valeur idéographique comme le svastika [1].

VIII

L'existence de relations directes entre l'Irlande et l'Ibérie dans les temps préhistoriques n'est pas une pure hypothèse, que de vagues traditions irlandaises sur les migrations des Milésiens viendraient seulement appuyer. Plusieurs faits archéologiques la confirment, et notamment la forme et l'ornementation des objets de cuivre (haches-poignards) et d'or (croissants ou *lunulae*) trouvés dans les stations préhistoriques de l'Irlande et de la péninsule hispanique. A ces témoignages bien connus, M. J. Loth en ajoute un nouveau, qui paraît décisif. Dans les *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne* (1925, p. 137-155), il rappelle la découverte mentionnée par W. C. Borlase (*The Dolmens of Ireland*, London, 1897, t. II, p. 456) de trois larges urnes ou jarres mises

1. D'ailleurs le svastika n'est pas particulier à l'art égéen : on le rencontre aussi au Yucatan ! Sur l'emploi du svastika, voir J. Déchelette, t. II, pp. 453, 468, 481, 1500 et 1502.

au jour en 1737 près de Castle Saffron, Co. Cork. Borlase reproduit la description qu'en donne Charles Smith dans *The ancient and present state of Country and City of Cork*. Il en résulte que c'étaient des urnes funéraires dans lesquelles le cadavre avait été introduit par morceaux découpés, que des fils de cuivre réunissaient en partie. Or, les sépultures en jarre sont très communes dans le sud de l'Espagne ; et l'habitude de décharner et de désarticuler les cadavres avant de les mettre en jarre est attestée à l'époque préhistorique dans les îles Baléares. Cet usage est trop particulier pour qu'on en puisse expliquer la présence dans les deux pays autrement que par une communauté de civilisation, peut-être même de population. L'examen des courants marins prouve qu'il y a entre l'Espagne et l'Irlande de singulières facilités de communication, que les navigateurs préhistoriques connaissaient et utilisaient certainement. Une escale s'offrait à eux, en Armorique. Aussi n'est-il pas étonnant que le sol de notre Bretagne ait fourni tant d'objets qui attestent des relations communes avec les deux terres occidentales de l'Europe.

IX

Le mont Auxois est avec le mont Beuvray et la montagne de Gergovie un des plus illustres témoins de nos origines nationales. Des trois, c'est le plus émouvant, le plus vénérable, puisqu'il a vu les derniers efforts de Vercingétorix luttant pour l'indépendance. Il a en outre sur les deux autres un grand avantage : le sol de Gergovie attend toujours d'être fouillé, et celui du Beuvray a cessé à peu près de l'être depuis la mort de Bulliot en 1902 (v. *Rev. Celt.*, XX, 373 et XXV, 90). Au contraire, on continue à explorer régulièrement et méthodiquement le plateau d'Alésia. Ce qu'on y a trouvé forme un ensemble imposant, réparti entre les deux musées du village. Le champ de fouilles est vaste et bien entretenu. Notre passé gaulois et gallo-romain y apparaît à découvert. Alésia est notre forum romain, notre Delphes. Tout Français cultivé devrait y venir en pèlerinage.

En dehors des publications scientifiques, où des savants compétents rendent compte des fouilles et en discutent les résultats, le touriste a pour s'orienter le *Guide du visiteur à Alésia*, édité par la Société des Sciences de Semur et qui se vend sur place au prix de 5 fr. (nouvelle édition, 63 pages gr. 8° avec 25 figures). On y trouve, avec quelques renseignements pratiques, une description de l'état actuel des fouilles et des objets conservés dans les musées.

Mais il est utile au visiteur de pouvoir se représenter en perspective les principaux événements historiques dont le mont Auxois a été le théâtre et d'avoir une sorte de chronologie raisonnée à fois des découvertes qu'on y a faites et des thèses archéologiques que ces découvertes ont suscitées. C'est pour répondre à ce besoin que M. Salomon Reinach a composé une brochure intitulée *Éphémérides d'Alésia, Histoire, Fouilles, Controverses* (Paris, Leroux, 1925, 75 p. gr. 8°. 5 fr.). Le savant auteur y a employé une méthode dont il avait déjà donné un modèle dans son *Répertoire de l'art quaternaire* (Paris, 1913, p. xij-xxxviij). Son but a été d'abord de rendre hommage à l'activité de ceux qui ont constitué, souvent aux dépens de leur santé ou de leur fortune, ce trésor de monuments ; mais aussi de montrer, documents en main, par combien de tâtonnements et d'efforts en sens divers réussit à se constituer la science archéologique. C'est une bonne leçon de méthode qu'il donne aux jeunes en mettant sous leurs yeux ce qu'ont fait les aînés. Dans ces *éphémérides* il n'y a pas cependant que des exemples à suivre. On est peiné, en les lisant, de voir la place qu'y tiennent les rivalités personnelles et les conflits d'intérêts privés. Sur le sol d'Alise, où ont eu lieu les combats les plus héroïques pour la cause la plus sacrée, naissent aujourd'hui entre savants de misérables querelles. Ainsi va le monde. C'est le Lutrin après l'Iliade.

X

Pro Nervia, tel est le titre d'une revue qui se publie à Avesnes sous le patronage du Syndicat d'Initiative de la région de Bavay et qui est consacrée à l'histoire et l'archéologie de. l'ancien pays des Nerviens. Le directeur en est M. Maurice Henault, bibliothécaire à Valenciennes et directeur du Musée de Bavay. Dans les premiers numéros, M. Paul Darche publie une importante série de marques de potiers, figurant sur des poteries trouvées à Bavay. Il est intéressant de les confronter avec les marques des poteries de la Graufesenque (v. *R. Celt.*, XLI, p. 52). Les noms *Albanus*, *Albinus*, *Albus*, *Privatus*, etc. se retrouvent notamment aux deux endroits.

XI

Dans les *Videnskapsselskabets Skrifter* de Kristiania (Hist. fil. Klasse), M. Marstrander a publié en 1924 une brochure de 34 pages sur l'histoire des mesures de poids chez les Germains (*Spredte Bidrag til Voegtens og Voegtterminologiens Historie hos Germanerne*).

Ses conclusions sont résumées p. 31 et s. Il ne croit pas que la linguistique puisse déterminer quel était le système de poids en usage chez les Indo-Européens, même du groupe occidental. Il ne croit pas davantage que la linguistique puisse établir l'existence d'un système de poids germano-celtique et prouver une part quelconque d'influences celtiques dans le système de poids des Germains. Celui-ci, qui était en vigueur au temps de la civilisation de Hallstatt, vient directement des Romains. C'est le plus archaïque de l'Europe, puisqu'il reproduit le système romain de la seconde moitié du IIIe siècle. Le latin *aureus* a passé en scandinave sous la forme *eyrir* ; et on retrouve le latin *argenteus* dans le premier terme du composé *ert-ug*, qui a pour second terme le mot **wāgu-* « poids ». L'*ertug* est la troisième partie de l'*eyrir* comme le *tremissis* de Valérien (p. 23) était le tiers du *solidus*. Quant au mot *skilling*, german. anc. **skeldulingaz*, c'est une traduction du latin *clipeolus*, nom vulgaire des médailles romaines à effigie impériale. C'est ainsi que l'étymologie vient confirmer une idée, soutenue précédemment par M. A. W. Brogger pour des motifs archéologiques, celle de l'origine romaine du système de poids en usage chez les Germains.

Le celtique, cela va sans dire, n'est pas négligé dans ce savant travail. M. Marstrander l'invoque, p. 9 et s., à propos de la racine germanique **met-* « mesurer » ; et cela donne lieu à une intéressante étude sur les dérivés irlandais de cette racine. A signaler aussi la mention p. 19-20 des formes celtiques empruntées au radical latin *argentum*.

XII

Sous le titre *Adattamento e distinzione nella fonetica latina*, un jeune linguiste italien, M. Giacomo Devoto, a publié en 1924 à Florence (maison F. Le Monnier, xij-132 p. 8°, 20 lire) un livre que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des langues liront avec le plus grand profit. C'est un livre en effet nourri d'idées générales, et où l'auteur, qui sait voir juste et penser par lui-même, a appliqué au latin une doctrine linguistique originale. Le titre ne donne pas une idée exacte du contenu. M. Devoto dans sa préface l'interprète par « conguagliamento e differenziazione », qui n'est pas beaucoup plus exact. En réalité, le problème débattu ici est de l'un des problèmes fondamentaux de la « parole », au sens que de Saussure donne à ce mot ; il s'agit de la position psychologique de l'individu à l'égard de la « langue », il s'agit de cet ensemble complexe d'analyses et de synthèses, d'imitations et de créations que l'on accom-

plit en parlant. Le titre ferait croire à une simple étude phonétique. C'est bien plutôt d'esthétique du langage qu'il est question ici, puisque tout s'y ramène à fixer la part des innovations conscientes de l'individu et celle des servitudes qui lui sont imposées par le milieu où il vit.

Partant de cette idée que la perception d'une phrase quelconque par l'esprit comporte non seulement la distinction d'éléments abstraits d'importance diverse, mais encore l'évaluation du caractère individuel de chacun d'eux, M. Devoto s'est proposé de l'appliquer à interpréter l'évolution de la phonétique latine. La phonétique ainsi entendue englobe naturellement tout ce qui dans la morphologie résulte de l'action des deux facteurs opposés, conservation et innovation. Aussi l'exposé touche-t-il pour une bonne part à la morphologie. Dans le détail, malgré l'érudition de l'auteur qui est remarquablement informé, on pourrait trouver çà et là matière à certaines critiques. Il suffisait de marquer ici l'intérêt et l'originalité de l'ensemble.

XIII

L'étude des mots empruntés d'une langue par une autre soulève toujours d'intéressants problèmes de phonétique. C'est notamment le cas pour les mots latins empruntés du grec, en ce qui concerne l'accentuation. M. Michele Orlando, professeur au Gymnase Garibaldi de Palerme, a publié en 1923 une dissertation sur « l'accentuazione delle parole greche in italiano » (Palerme, casa editrice « l'Attualità », viij-88 p. 8°, 10 lire), c'est-à-dire sur les traces conservées en italien de l'accentuation des mots grecs passés en latin. La question est d'importance vu qu'il y a parfois pour le même mot deux systèmes d'accentuation attestés, l'un conforme aux règles grecques, l'autre aux règles latines. Les doublets du type *platéa piázza* ou *sinfonia zampógna* peuvent être laissés de côté parce que le premier mot de chaque groupe est un mot savant d'origine livresque. Mais il y a des doublets comme *butirro búrro* qui remontent au contraire à deux prononciations différentes usitées en latin même, comme l'attestent les diverses langues romanes. Le cas des mots comme βούτυρον, proparoxytons grecs à pénultième longue, faisait particulièrement difficulté aux Latins. Ceux-ci étaient embarrassés pour conserver à de pareils mots l'accentuation propre au grec, parce que cette accentuation contredisait les règles latines. On sait qu'ils se tirèrent d'affaire de deux façons : tantôt en déplaçant l'accent d'une syllabe, tantôt en

abrégeant la pénultième. De là des mots latins comme *áncŏra*, *ére mus* (Prudence, Psychom. 371) et d'autre part comme *asĭlum camĭnus*, tirés des mots grecs ἄγκυρα, ἔρημος, ἄσυλον, κάμινος. M. Orlando a fait un relevé utile des mots de ce genre conservés en italien. Il n'a pas cependant pris suffisamment garde de mettre à part les mots savants, dont le témoignage est nul au point de vue de l'accent. Il paraît en outre trop enclin à expliquer les mots où l'accent grec subsiste par l'hypothèse d'un contre-accent initial dans les mots dérivés : soit *Táranto* de Τάραντον d'après *Tárantĭnī*. L'hypothèse est peut-être justifiée dans quelques cas ; elle ne saurait en tout cas expliquer *áncŏra* ou *éremus*. L'embarras où se sont trouvés les Latins quand ils avaient à accentuer des mots grecs contraires à leurs règles les a troublés aussi quand ils eurent à accentuer les mots gaulois. On sait qu'en ce cas aussi, ils ont souvent choisi entre la quantité et l'accentuation, pour sacrifier l'une à l'autre. De là des formes comme *Bourges* de *Bitúrīges*, et des doublets comme *Nimes* (prov. *Nemse*) et *Nemours* de *Némōsos*, *Chorges* et *Chéry* de *Catúrīges*, *Condé Condat* et *Condes Cosne* de *Condāte* (devenu sans doute suivant le cas *Condāte* [attesté chez Ausone avec *a* long] ou *Cóndāte*).

XIV

Dans un nouveau périodique, *l'Italia dialettale* (t. I, p. 1-55), M. Vittorio Bertoldi, privatdozent à l'Université de Bonn, a publié en 1925 une étude sur les noms désignant le *myrtille*, autrement dit l'*airelle* (uaccinium myrtillus). Et c'est une bonne étude de géographie linguistique. La plante en question dont l'habitat s'étend de l'Irlande à la Russie et de la Scandinavie à l'Espagne du Nord, l'Italie du Nord et la Transylvanie, porte dans les pays romans des noms variés qui se répartissent en diverses couches. L'une des couches est préromane ; il y en a une autre qui est romane commune ; il y a enfin un certain nombre de dénominations locales nées indépendamment dans les divers parlers romans. L'objet que vise M. Bertoldi a une portée générale : c'est d'étudier un lent procès de pénétration lexicographique en montrant les rapports des diverses couches entre elles.

Un des noms les plus anciens du myrtille se conserve sous les formes *glastin*, *glastioni*, *glastoni*, employées dans certaines régions de l'Italie du Nord. Il faut le rattacher au celtique *glastum*, qui désignait une plante tinctoriale, l'isatis, en français pastel ou

guède (cf. Pline, *H.N.*, XXII, 2) [1]. Ce mot *glastum*, a laissé des dérivés en moyen-cornique (*glesin* gl. sandix, *Z.* E. 1076) comme en moyen-irlandais (*glaisin*, *Arch. f. Celt. Lex.*, I, 341) pour désigner des plantes. C'est proprement un nom de couleur ; l'adjectif *glas* signifie « bleu, vert, jaune, gris, pâle », aussi bien en irlandais qu'en brittonique.

XV

Malgré de nombreux essais d'identification, on n'est pas d'accord sur le personnage que Thomas appelle *Bréri* (Tristan, v. 2120), le continuateur de Wauchier de Denain *Bleheris* (*Perceval*, éd. Weston, *Romania*, XXXIV, 100) et d'autres *Blioblehcris* (Chrestien de Troyes, *Erec*, v. 1714). Le seul fait sûr est qu'il servit d'intermédiaire pour faire connaître en France les thèmes de la littérature celtique. M. Roger S. Loomis croit pouvoir préciser davantage. Dans un article des *Modern Language Notes* (June 1924), vol. XXXIX, p. 319-329, il cherche à établir que Bleheris eut une grande part dans la diffusion sur le continent de la légende de Tristan ; et il croit pouvoir fixer la date de cette intervention si mémorable. Bleheris, originaire de Galles, était persona grata à la cour du comte de Poitiers ; cela est dit formellement par le continuateur de Wauchier (v. le passage cité ci-dessus). De quel comte s'agit-il ? Ce ne peut être que Guillaume VIII, qui régna de 1127 à 1137 ; il était fils de Guillaume VII, bien connu comme poète, et il eut lui-même pour fille la célèbre Eléonore d'Aquitaine. Or, c'est à l'entourage de cette princesse que ramènent les plus anciens témoignages relatifs à la légende de Tristan en France. Le poème de Thomas (1185-1200) fut, semble-t-il, écrit sous son patronage (cf. Loomis, *Mod. Lang. Notes*, t. XVII). Marie de France dédia le lai de *Chievrefoil* au second mari d'Éléonore, le roi Henri II, ou peut-être à son fils. Eilhart composa son *Tristrant* à la requête d'une de ses filles, Mathilde de Saxe. Chrestien de Troyes écrivit la plupart de ses ouvrages à l'instigation de Marie de Champagne, une autre de ses filles. Bernard de Ventadour, qui mentionne souvent Tristan dans ses poèmes, est connu par la passion que lui inspira Éléonore (cf. Deister, *Mod. Langu. Notes*, t. XIX, p. 287). Mention est faite de Tristan dans un poème de Cercamon, qui n'est pas postérieur à 1150 (cf. Appel, *Z.f. Rom.*

1. C'est par erreur que M. Bertoldi attribue le passage latin qu'il cite p. 3 à César, *De bello Gallico* XX, c. 7, 59 [*sic*].

Phil., XLI, 223) ; or Cercamon était en relations étroites avec la cour de Guillaume VIII ; il célébra dans un poème le mariage d'Éléonore et de Louis VII de France (en 1137). La réunion de tous ces détails donne à réfléchir. Sans doute la légende arthurienne était connue sur le continent avant Bleheris. Les noms d'*Artusius* et de *Galvanus* se rencontrent dans des documents du Nord de l'Italie au début du XIIe siècle (cf. Rajna, *Romania*, XVII, 161 et 355). Mais c'est la légende de Tristan, ce beau sujet de passion fatale et d'amour dévorant, que Bleheris a fait connaître à la cour de Poitiers. Où l'avait-il été chercher ? sans doute dans la Bretagne armoricaine, où la légende de Tristan, venue de Galles, s'était constituée au XIe siècle. Telle est la chronologie que propose M. Loomis. Elle a l'inconvénient de ne pas tenir compte des découvertes que M. J. Loth a faites en Cornwall et des preuves qu'il a fournies à l'appui d'une localisation cornique de la légende. Il ne suffisait pas de dire, p. 328, que la théorie de M. J. Loth a été critiquée par M. Smirnov (*Romania*, XLIII, 121). La démonstration est assez solide pour résister à cette critique, et à quelques autres.

XVI

La librairie Champion a mis en vente en 1925 le second volume de la continuation de Perceval par Gerbert de Montreuil (v. *Rev. Celt.*, XLI, 294). Ce second volume qui forme le tome 50 de la collection des « Classiques français du moyen âge », comprend les vers 7021-14078. Il est dû, comme le premier, à Mrs Stephens (Dr Mary Williams), professeur à l'University College de Swansea. Il s'arrête à la fin de l'aventure de Gavain, « qui molt li fu dure » (v. 12380), c'est-à-dire à la fin de l'équipée qu'il fit sur Gringalet et de ses amours avec la « damoiselle ». Tout ce long délayage a sans doute beaucoup d'intérêt pour l'histoire de la littérature française du moyen âge. Mais les celtistes n'y trouveront guère à prendre. Si le fond a contenu jamais des ingrédients celtiques, la saveur en est tellement diluée qu'elle ne se sent plus. Tout est français dans ce récit. Seuls quelques noms propres, ou de rares traits, comme le serment par saint David (v. 10042, v. 11911), rappellent l'origine insulaire de la légende.

XVII

Seize ans après la publication de ses *Stories from Keating's History*

of Ireland (cf. *R. Celt.*, XXX, 326), M. Osborn Bergin en donne une seconde édition [1]. Tous les amis de l'irlandais se réjouiront du succès de ce petit livre, dont l'étude est l'introduction la plus commode et la plus sûre à la connaissance de la langue moderne. D'Arbois de Jubainville le comparait aux *Selectae e profanis scriptoribus historiae* de Jean Heuzet, par lesquelles tous les collégiens de France depuis deux cents ans débutent dans l'apprentissage du latin. Il n'est pas d'éloge plus flatteur.

Cette seconde édition contient les mêmes morceaux que la précédente, au nombre de trente et un. Mais le texte en a été révisé et çà et là corrigé : par exemple, à la page 14, dans le morceau 7, l. 28, *dhá tabhach* a été substitué à *dhá tobhach*. Le texte de Keating dans l'édition Dinneen, vol. II, p. 256, l. 3984, porte *ag a tabhach* ; mais on sait que M. Bergin a utilisé un manuscrit de Keating que M. Dinneen n'a pas connu. La grande innovation de cette seconde édition est dans la graphie. Conformément à un principe préconisé par lui-même, et approuvé par des maîtres comme l'abbé O'Leary (v. *R. Celt.*, XXXII, 499 et XL, 185), l'auteur a abandonné l'usage des caractères gaéliques au profit des caractères latins. Dans un livre destiné à des écoliers, c'est une mesure excellente, dont on peut attendre beaucoup pour la diffusion même de l'irlandais.

L'introduction et le lexique ont été revus et augmentés ; les notes, fort abondantes, sont en grande partie neuves. On y trouve à glaner une masse d'observations utiles pour la connaissance de la langue et de la grammaire. L'introduction mentionne les sources auxquelles Keating a puisé sa documentation. Le morceau n° 11, qui a pour objet le siège de Druim Dámhaire, est donné comme provenant d'un récit épique encore inédit. Cette indication n'est plus vraie aujourd'hui, comme on peut le constater au début même du présent fascicule de la *Revue Celtique*.

L'introduction contient en outre un abrégé de grammaire et des listes de mots empruntés. Parmi les mots empruntés du latin figure toujours *muintear*, malgré les protestations que d'Arbois de Jubainville ne manquait pas d'opposer à cette hypothèse de Zimmer. Il ne parait pas douteux que l'irlandais a possédé un mot indigène *muinter* de **manutero-*, qui désignait la personne en tutelle légale, *in manū*, comme disaient les Latins. Que ce mot ait été modifié dans son sens par l'influence du latin *monasterium* (ou mieux

1. Chez Hodges, Figgis and Co., à Dublin, 1925, xxxij-120 p. in-12.

monisterium), c'est fort possible. Mais certains de ces emplois excluent l'hypothèse de l'emprunt ; cf. ci-dessus, p. 210.

La liste des emprunts au latin contient aussi, avec un point d'interrogation il est vrai, le mot *uball* « pomme ». M. Bergin nous fait savoir que ce mot doit être rayé ; c'est un mot indigène. Il ajoute même qu'il n'a rien de commun avec *Abella* ; en quoi il nous paraît aller trop loin. L'essentiel sur la question de l'extension du pommier se trouve dans le *Reallexikon* de Schrader, p. 42 et suiv. Mais il est vrai que le nom de l'arbre, aussi bien que celui du fruit, soulève des difficultés variées. L'irlandais ancien distingue *aball* f. « pommier » de *uball* n. « pomme » ; la différence du vocalisme radical est malaisée à expliquer. En gallois, la différence est dans le suffixe : *afall f.* « pommier » et *afal* m. « pomme » (au singulatif *afallen* et *afalen*) : *ny phell gwyd aval o avall* « la pomme ne tombe pas loin du pommier » est un vieux proverbe gallois (Book of Aneirin 94.7 Skene = 26.8 Evans). Il a dû se produire dans chaque langue des actions variées, en grande partie mystérieuses. Mais l'hypothèse d'un radical commun à l'italo-celtique et au germanique ne paraît pas discutable. Il s'agit d'un nom d'arbre appartenant au vocabulaire du Nord-Ouest.

XVIII

M. Osborn Bergin a continué dans les *Studies* l'édition d'« unpublished Irish poems », dont la Revue Celtique a jadis annoncé les premières séries (t. XXXVIII, p. 236 et 367). Cette suite comprend les morceaux suivants :

15. *A Winter campaign*, poème composé par Eochaid O'Héoghusa au sujet des souffrances endurées par son patron Hugh Maguire pendant la pénible campagne d'hiver qu'il mena en Munster au début de l'an 1600 sous les ordres de O'Neill. Maguire devait périr le 1er mars de cette même année dans une escarmouche aux environs de Cork. Mangan s'est inspiré de ce poème dans son « O'Hussey's Ode to the Maguire » ; malheureusement, comme il ignorait l'irlandais, il n'a connu le texte d'O'Hussey que par une adaptation en prose anglaise de Ferguson, remplie de grossiers contresens.

16. *A lover's quarrel*, poème du XVIe siècle, peut-être par Maghnus O'Domhnaill, l'auteur bien connu du *Betha Colaim Chille* (*Rev. Celt.*, XXXIX, p. 87) et de nombreux *dánta grádha*.

17. *Neglected merit* ; composé dans le mètre dit *sédnadh*, ce poème est anonyme, mais il y est question du chef des Mac Car-

thys de Carbery, c'est-à-dire probablement Finghin mac Domhnaill, qui mourut en 1566.

18. *The Phantom*, attribué dans un manuscrit à Eochaid O'Héoghusa (ci-dessus, nº 15), mais sans doute à tort. C'est un poème d'amour, où le poète feint d'avoir été frappé à mort par la vision angélique d'une créature céleste ; le texte est plein de mots à double entente et d'énigmes.

19. *On the recapture of Enniskillen* ; il s'agit du château des Maguire à Enniskillen, pris par les Anglais le 2 février 1594 ; le 17 mai suivant, le château était repris par les troupes irlandaises ; pour célébrer cet heureux événement, ce poème fut composé par Eochaid O'Héoghusa (ci-dessus, nº 15).

20. Poème religieux, composé dans le mètre dit *dechnad mór*.

21. Poème d'Eochaid O'Héoghusa. adressé au fils de Cú Chonnacht, Aodh, qui périt en 1600 dans la campagne d'hiver en Munster. Le poète y insiste avec une calme assurance sur les droits qu'il a aux libéralités de son maître.

22. *To a harp*, éloge d'une harpe superbe, possédée, semble-t-il, par Díarmaid, fils de Donnchadh Mág Eochagáin, Lord de Cenél Fiachach, en Westmeath. L'auteur, Gofraidh Fionn O Dálaigh, mourut en 1387, et le poème fut composé après 1382, au moins les dix premières strophes ; douze strophes supplémentaires y furent ajoutées après coup.

23. *On the death of a poet*. Le poète dont il est question ici est Eochaid O'Héoghusa ; et le poème fut composé durant sa dernière maladie, par un inconnu.

24. *Consolations*. L'auteur inconnu de ce poème s'y console de la perte d'amis chers en se rattachant aux amis qui ne trompent pas, ses livres, son épée, son jeu d'échecs et par-dessus tout, sa harpe. La langue est celle du XVIe siècle.

25. *On the breaking up of a school*, élégie composée par Tadhg Og O Huiginn sur la mort de son maître et frère aîné Fearghal Ruadh ; elle est du commencement du XVe siècle.

26. *An irritable genius*, poème qui date de 1213 ; il est l'œuvre de Muireadhach O'Dálaigh dit Muireadhach Albanach (l'Écossais), bien connu en son temps pour son caractère irritable ; ayant été insulté par l'intendant d'O'Donnell, il le tua d'un coup de hache : ce meurtre l'obligea à chercher un refuge d'abord en diverses régions de l'Irlande, puis en Écosse, auprès d'un Fitz William, dont il implore la protection dans ce poème.

27. *The dead wife* ; ce poème, consacré par Muireadhach Albanach à la mémoire de sa femme Maol Mheadha, est conservé dans

le Book of the Dean of Lismore, écrit comme on sait en une sorte d'écriture phonétique ; M. Bergin a dû opérer un déchiffrement des plus malaisés ; le poème comprend 24 quatrains, il n'en a pu restaurer complètement que seize.

28. *A palmer's greeting*, salut adressé à Murchadh fils de Brian Dall par Muireadhach Albanach au retour d'un pèlerinage en Terre-Sainte.

29. *On Cathal Redhand.* C'est encore l'œuvre de Muireadhach Albanach, qui y implore l'aide du roi de Connaught Cathal Crobhdherg (mort en 1224). Le poème est postérieur à 1213.

30. *Great expectations*, poème de Lochlainn Og O'Dálaigh, qui florissait au milieu du XVIe siècle ; il a pour sujet l'éloge de trois jeunes membres de la famille régnante en Thomond.

31. *The passing of the old order.* C'est un poème de Fear Flatha O Gnímh, qui est également l'auteur des n°s 8 et 10 de la collection. Il est adressé à Sir Arthur Magennis (mort en 1629), fils de Sir Hugh (Aodh, surnommé *an fear dorcha*, mort en 1595) ; et il a pour objet de déplorer la décadence du métier de poète. C'est un sujet fréquemment traité au début du XVIIe siècle.

Ces dix-sept poèmes s'échelonnent dans les *Studies* entre le numéro de septembre 1921 et celui de septembre 1925.

XIX

Dans le numéro des *Studies* de mars 1923, le Père Gustav Lehmacher a publié « some thoughts on an Irish Literary language », qui partent d'un esprit généreux et candide. Ayant pris la peine d'apprendre l'irlandais, tant ancien que moderne, il a été peiné de constater que l'irlandais d'aujourd'hui est constitué seulement par quelques parlers locaux fort différents les uns des autres ; pour rencontrer le langage vivant, il faut l'aller chercher sur les lèvres de paysans ou de pêcheurs habitant les coins les plus reculés de l'île et ce langage n'a ni unité ni cohésion. Il est donc tout à fait différent non seulement des langues comme l'allemand, l'anglais ou le français, mais encore de l'irlandais du moyen âge, qui existait comme langue commune et fixée dans l'usage des écrivains. Les filid distinguaient fort bien la langue littéraire qu'ils employaient pour des fins artistiques (*cerd*) et le parler vulgaire, qui variait sans doute d'une région à l'autre (*canamaint*). La langue littéraire commune a disparu ; il ne reste plus que des poussières de parlers présentant des variétés souvent considérables. Le P. Lehmacher estime qu'un état de choses aussi lamentable ne doit pas

durer. Pas de langue, pas de nation (*gan teanga, gan tir*) : « an unified language in vocabulary, form and pronunciation must be created in Ireland ».

Mais comment effectuer cette création ? La solution idéale serait dans l'apparition d'un grand génie littéraire, un Dante ou un Shakespeare qui écrirait en irlandais et imposerait sa langue à tout le pays. A défaut de cette solution, qui tient un peu trop du miracle pour que les prévisions humaines puissent en tenir compte, le P. Lehmacher en indique trois autres, qui seraient plus pratiques. D'abord, il paraît croire à l'efficacité de mesures politiques, de directives imposées, ou même seulement proposées à tous les maîtres chargés d'un enseignement de l'irlandais. Mais quel dialecte prendre comme norme ? Celui d'Aran, parce qu'il a fait l'objet d'un exposé d'ensemble en allemand par Finck et aussi parce qu'il se rapproche plus que les autres du vieil-irlandais. Ces deux raisons sont singulières, et la seconde est d'ailleurs des plus contestables. Une autre solution consisterait à faire un mélange habile et sagement mesuré des divers dialectes, à prendre comme langue vivante la langue écrite traditionnelle, seulement allégée des surcharges inutiles que l'érudition historique y a ajoutées, et nourrie d'éléments empruntés aux parlers locaux ; on obtiendrait ainsi une langue commune qui ne serait pas très différente, comme formation, de l'allemand littéraire commun. Enfin, il y aurait comme dernière solution à remonter résolument à l'ancien irlandais et à l'imposer de toutes pièces aux cerveaux modernes. La langue des récits épiques a l'abondance, la richesse, la souplesse et la variété de la vie. La prononciation moderne défigure et estropie en mille façons, suivant les lieux, cette belle langue ancienne. Le P. Lehmacher se demande si l'on ne pourrait pas la restaurer, non seulement dans sa morphologie, mais encore dans sa phonétique. C'est apparemment comme si les Anglais, n'ayant à leur disposition que les dialectes actuels et désireux de se constituer une langue commune, faisaient revivre dans ce dessein la langue d'Alfred et d'Aelfric. Cette simple comparaison permet d'apprécier le caractère pratique de la proposition.

L'article du P. Lehmacher a provoqué des réponses de la part d'autorités irlandaises comme le Dr Sheehan, les professeurs Bergin, T. O'Rahilly, T. O'Máille, F. W. O'Connell. Ces réponses n'ont pas satisfait le P. Lehmacher, qui s'en montre fortement désappointé. Ce désappointement est une nouvelle preuve de candeur. Le P. Lehmacher est un idéologue. Il fait le plan d'une langue commune comme J.-J. Rousseau traçait des constitutions. Il ne

manque rien à ses projets si ce n'est d'être viables. Le P. Lehmacher ne tient pas assez compte d'un fait essentiel : l'Irlande possède aujourd'hui, comme hier, une langue commune : mais au moyen âge cette langue commune était l'irlandais, aujourd'hui c'est l'anglais. Avant de songer à répandre l'usage d'un irlandais commun, il faut d'abord abolir en Irlande l'usage de l'anglais. Les deux faits sont liés et ne dépendent ni de la décision d'un homme politique, ni de l'influence d'un écrivain de génie, ni de l'habileté d'un maître d'école. Ce sont les nécessités de la vie qui imposeront, s'il y a lieu, aux Irlandais, l'usage d'une langue irlandaise commune. Comment se constituera-t-elle ? est-ce tel dialecte qui imposera sa norme ou se créera-t-il une sorte de langue mixte à laquelle plusieurs dialectes collaboreront ? La question est fort oiseuse. Le jour où l'Irlande ayant abandonné l'usage de l'anglais aura besoin de se créer une langue commune, la création se fera d'elle-même. Pour le moment, les tenants de chaque dialecte défendent leurs droits et refusent de se laisser étouffer par les autres ; ils ont raison. C'est la concurrence vitale qui fait la sélection naturelle. La première mesure à prendre aujourd'hui est d'ordre moral. Elle consiste à encourager chez les Irlandais la volonté de parler leur langue. L'avenir décidera de la forme que cette langue prendra.

XX

Le n° 29 du *Journal of the Folk-Song Society* (t. VII, décembre 1925) contient la suite du recueil des chansons populaires de l'île de Man publié par Miss A. G. Gilchrist. La *Revue Celtique* a parlé du premier fascicule au tome précédent, p. 212. Il y en aura encore un qui mettra fin à cet important recueil.

Celui-ci contient d'abord des additions au fascicule précédent (p. 203-224). Mais la partie principale en est constituée par 21 chansons qui sont du genre « carval » (p. 225-276). Le mot *carval* dans l'île de Man est le représentant de l'anglais *carol* ; mais il a conservé un sens des plus précis, quasi technique. Il désigne les chants qu'il était d'usage de faire entendre dans l'église pendant la nuit de Noël, la nuit de l'*Oie'l Verry* (« Veille de la fête de Marie »). Ces chants étaient accompagnés d'un certain nombre de cérémonies, sur lesquelles renseigne utilement l'introduction due à Miss Gilchrist (p. 225 et ss.). La tradition s'en maintint jusque vers 1870. La composition des carvals remonte principalement au premier quart du XVIIe siècle et s'échelonne sur un espace de plus d'un siècle. Le dernier connu est des environs

de 1836. Ils sont essentiellement de caractère religieux, et plus spécialement calviniste ; bien qu'ils fussent destinés à la fête de Noël, ils s'attachent de préférence à décrire le sort affreux des pécheurs et l'horreur des supplices infernaux. Mais ce sont en même temps des chants populaires, que chaque chanteur transformait ou amplifiait suivant son inspiration. Le clergé n'avait même aucune part à la préparation et à l'exécution des carvals. Quelques-uns ont un réel mérite poétique, ceux par exemple que composa le Rev. Thomas Christian, auteur d'une traduction mannoise du *Paradise Lost* de Milton. Tous sont révélateurs du caractère des gens de cette île, où régnait au XVIIIe siècle un puissant enthousiasme religieux, porté à son comble lors de la traduction de la Bible en langue mannoise (1772). L'inspiration des carols est en majeure partie biblique ; mais on y retrouve aussi des thèmes traditionnels, qui remontent au moyen âge. Ainsi l'un des carols de la collection roule sur le débat du corps et de l'âme. Dans une note jointe au texte notre savant collaborateur M. A. Martin Freeman, p. 243-248, résume l'histoire de ce débat, si en faveur dans l'Europe médiévale et compare le carval qui en traite au poème latin de Walter Mapes et à la version irlandaise ; il ne mentionne pas les trois poèmes du Black Book of Carmarthen (nos V, VI et VII), qui présentent de ce débat une version originale, indépendante, semble-t-il, des sources auxquelles ont puisé les pays voisins.

Ce n'est pas le premier recueil de carvals qui soit publié. Antérieurement à la collection du Dr Clague, qui fait la base de la présente publication, une autre collection avait vu le jour : celle à laquelle collaborèrent M. John C. Fargher, propriétaire du journal *Mona's Herald*, le Capt. Christian, de Baldromma, et surtout Speaker Moore. Elle parut en 1891 sous le titre *Carvalyn Gailckagh*. Une seconde série a été imprimée dans les colonnes du journal *The Isle of Man Examiner* entre le 31 juillet 1915 et le 1er janvier 1917. Il existe d'autre part des collections encore inédites. Celle qui est publiée par Miss A. G. Gilchrist a le grand mérite d'être la première qui contienne les airs notés au-dessus des paroles. Elle se recommande en outre par une méthode critique excellente : le texte en a été établi avec soin et éclairci de notes substantielles par des érudits compétents.

XXI.

Dans un pays comme l'Irlande, si riche de monuments du

passé, l'archéologie est depuis longtemps en honneur. Les noms de Brash, de Graves, de Ferguson, de Joyce, de Conwell ne sont pas moins illustres que ceux d'O'Donovan et d'O'Curry. En ces dernières années, l'Irlande a perdu trois archéologues de premier ordre, Coffey, Westropp, Armstrong. Mais ceux qui restent sont de taille à maintenir les bonnes traditions. Et au nombre des plus éminents, il faut compter M.R.A.S. Macalister, le savant éditeur des inscriptions oghamiques. Devenu président de la Society of Antiquaries of Ireland, il y a prononcé le 27 janvier 1925 un discours qui est en même temps un acte[1]. Il ne s'est pas borné à jeter un coup d'œil sur le passé et à se féliciter des résultats acquis, si glorieux qu'ils soient. Il a dressé un programme pour l'avenir, dénonçant les dangers que court en Irlande l'étude de l'archéologie et les combattant résolument. Cette attitude donne à son discours un singulier intérêt. Il s'y montre vivant, personnel ; il va droit à ses adversaires pour les saisir à bras le corps et les terrasser. Il manie avec adresse les armes de la dialectique, et la meilleure de toutes, qui est l'esprit. Son discours est tout parsemé d'ironie et d'humour. Ce sont des qualités qui sont fort prisées en Irlande. L'auditoire n'a donc pu manquer d'apprécier les arguments de l'orateur, et l'on peut croire qu'en cette soirée bien des gens, jusque là réfractaires aux idées de M. Macalister, ont été conquis.

Parmi les avis qu'il a exprimés, il en est un dont il a été question précédemment (ci-dessus, p. 184) : c'est celui qui se rapporte à la nécessité d'envisager les faits du passé objectivement, en faisant abstraction de tout préjugé national. C'est un avis fort sage, auquel dans tout pays chacun souscrira. Il en est un autre, qui s'adresse particulièrement à ses compatriotes et qui dans sa bouche a une grande valeur : c'est celui par lequel il leur recommande d'apprendre et de pratiquer la langue irlandaise. La langue doit faire partie de l'éducation nationale, surtout dans un pays qui possède une littérature si riche. On ne saurait trop recommander aux Irlandais d'étudier leur langue. Mais pourquoi M. Macalister préconise-t-il cette étude au détriment de celle du français ? Les deux peuvent se concilier. Il importe peu que le français appris à l'école soit assez différent de celui qu'on entend dans les rues de Paris. Sans parler de l'excellente gymnastique qu'elle impose à

1. *The Present and Future of Archaeology in Ireland*, an address delivered at a meeting of the Royal Society of Antiquaries of Ireland, held on 27 January 1925 by the President R.A.S. MACALISTER. Dublin, Falconer, 24 p. 8°.

l'esprit, l'étude du français littéraire a l'avantage de mettre en contact avec des œuvres qui, pour la forme et le fonds, sont parmi les plus belles que l'humanité ait conçues. Et peut-être M. Macalister n'aurait-il pas écrit un discours si alerte, si incisif, si pénétrant, s'il n'avait été lui-même dans sa jeunesse, au témoignage de ses maîtres, « diligent in French ».

XXII

Il y a un précieux enseignement de linguistique générale à tirer de l'article publié par M. Sommerfelt dans les *Avhandlinger utgitt av det norske Videnskaps-Akademi i Oslo* (II. Hist. Filos. Klasse, 1925, n° 3) sous le titre « Un cas de mélange de grammaires ». On sait combien les opinions divergent entre les linguistes au sujet du mélange des langues : certains vont jusqu'à soutenir que toute langue est plus ou moins une « langue mixte » ; d'autres affirment au contraire qu'au moins pour le sys ème grammatical, un mélange de langues est une impossibilité. Il convient en effet de distinguer le vocabulaire, la phonétique et la grammaire. Chacun admet qu'une langue peut recevoir une quantité presque illimitée de mots étrangers. L'influence d'une population étrangère sur un système phonétique n'est pas davantage niable. Mais la possibilité d'un mélange d'éléments empruntés à deux systèmes grammaticaux est malaisée à établir. M. Sommerfelt montre fort bien qu'il faut pour cela le concours de certaines circonstances. Des langues dont le système grammatical est très particulier, très compliqué, très ferme — c'est le cas des langues indo-européennes de type ancien — se prêtent peu à subir des actions étrangères : un mélange de systèmes grammaticaux est donc ici à peu près exclu. Il faut tenir compte en outre de la différence que présentent la structure des langues en contact et plus encore leur valeur sociale. Pour des langues étroitement apparentées, comme sont les dialectes d'un même groupe, les mélanges morphologiques sont possibles, mais sans grande conséquence, parce que les traits de l'un des systèmes ont avec ceux de l'autre des affinités naturelles : ils peuvent s'échanger sans altérer le caractère général de la langue. Le cas qu'a rencontré M. Sommerfelt est au contraire des plus probants : il s'agit d'une langue qui par elle-même possède une extrême variété de formations de pluriel dans les noms ; cette langue a auprès d'elle une vaste langue de civilisation à grand prestige, qui la domine, qui la pénètre, et qui pour le pluriel des noms a réussi à se créer un type de formation quasi unique.

Quand des mots de la première langue ont un pluriel qui manque de netteté par suite d'accidents spéciaux, on y remédie en empruntant à la seconde son procédé de marquer le pluriel. L'exemple est saisissant : M. Sommerfelt a le grand mérite de l'avoir découvert, et le mérite non moins grand de l'exposer avec une clarté pleine d'élégance et d'en dégager les conclusions qu'il comporte.

Nos lecteurs ont sans doute deviné déjà que les deux langues en question sont le gallois et l'anglais. La sifflante caractéristique du pluriel des mots anglais se rencontre en gallois parlé dans des mots qui n'ont pas par eux-mêmes d'expression nette de pluriel. Par exemple dans des collectifs : on dira *sers* « étoiles » en face du « singulatif » *seren*, ou *kirts* « cordes » en face du « singulatif » *kortin*. Ou bien dans des cas de flexion anomale : on dira *milguns* « lévriers » au lieu de *milgun*, pluriel de *milgi*. Ou enfin, lorsque des accidents phonétiques rendent le pluriel indigène semblable au singulier : ainsi on dira *sgoturs* « pêcheurs » (de *pysgotwr*) ou *χurnurs* « grondins » (de *chwyrnwr*) ou *byturs* « mangeurs » (de *bwytawr*), dans le dialecte de Caernarfon, où le *-wyr* du pluriel se confond avec le *-wr* du singulier.

XXIII

On nous signale des traductions du français en gallois publiées dans *Y Geninen* par M. T. Hudson Williams, Professeur de grec à l'University College de Bangor. Les numéros de juin 1925, novembre 1925 et janvier 1926 contiennent une traduction de l'*Athalie* de Racine, sous le titre *Athaliah*. A titre d'échantillon, voici les paroles d'Abner au début de la tragédie :

Ie, wele finnau yma yn ei dy
yn rhoi fy mawl i'r un tragwyddol Dduw
yn ol ar arfer gysegredig hen,
yn cadw gyda chwi yr uchel ddydd
y rhoed y ddeddf i ni ar fynydd Sinai.

La traduction est exacte, rend tous les mots du texte, sans y ajouter, comme il arrive trop souvent. C'est une jolie réussite. M. T. Hudson Williams a également traduit dans *Y Geninen* la vie de saint Alexis (d'après l'édition Gaston Paris) et des sonnets de Heredia.

XXIV

André Oheix, ce jeune érudit dont la *Revue Celtique* a jadis déploré la perte (v. t. XXXVIII, p. 245), laissait en mourant la copie d'un texte inédit d'une Vie de saint Corentin, qu'il avait découvert à la Bibliothèque Nationale. La Vie de saint Corentin n'était connue jusqu'ici que par une édition due à Dom François Plaine et publiée en 1886 au tome XIII du *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*. Cette édition consistait en la contamination de deux textes, l'un contenu dans un manuscrit de l'abbaye de Sainte-Saulve à Montreuil-sur-Mer daté de 1664, et l'autre dans un sanctoral de Quimper appartenant à la bibliothèque des Bollandistes à Bruxelles. Tous deux paraissent remonter à un original commun, que l'un a abrégé suivant ses besoins, que l'autre a développé au contraire en y ajoutant notamment des tirades contre le clergé. A quand remontait cet original ? Dom Plaine le supposait antérieur à l'an 878, date de la translation du corps de saint Corentin à Montreuil-sur-Mer, où ce texte l'aurait accompagné. Et l'argumentation de Dom Plaine a été acceptée par le comte de Calan, dans ses *Mélanges historiques* (Vannes, 1908, p. 108). Mais A. de la Borderie considérait la vie de saint Corentin comme un document de mince valeur historique, tout au plus du XIIIe siècle (*Histoire de Bretagne*, I, p. 320).

Le manuscrit où André Oheix découvrit la *Vita Corentini* n'est pas daté. Mais un examen comparatif de ce texte permet de le croire antérieur à celui qu'a édité Dom Plaine. Il est même probable que les deux versions amalgamées par Dom Plaine dérivent toutes les deux du texte qu'a découvert Oheix. Ce texte n'est cependant pas l'antique original que supposait Dom Plaine. En publiant la copie d'André Oheix dans les *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne* (1925, 56 p.), Mme Ethel Fawtier-Jones l'a fait précéder d'une savante introduction, où elle étudie l'histoire de cette *Vita Corentini*. D'après la toponymie, un certain saint Corentin était vénéré anciennement des deux côtés de la Manche. Plusieurs documents, datant du Xe au XIIe siècle, attestent qu'une tradition faisait de ce personnage un évêque de Quimper. Quant à la *Vita Corentini*, composée au XIIIe siècle, à l'aide d'un texte antérieur, mais antérieur de peu et de même caractère, ce serait un document tendancieux, qui a exploité cette tradition, mais ne nous apprend rien de plus sur le personnage.

XXV

Les noms de lieu de la Bretagne armoricaine, si importants pour l'histoire, l'archéologie et même la linguistique de la province, n'ont pas encore été étudiés d'une façon complète et méthodique. M. J. Loth a été l'initiateur de nombreuses recherches, tant dans les *Annales de Bretagne*, que dans la *Revue Celtique*. Et nos lecteurs savent que la toponomastique bretonne a en M. Largillière, élève de M. J. Loth, un représentant qui promet. M. Loth a formé un autre élève, M. Daniel Bernard, qui inaugure une série d'études sur les noms d'hommes et de lieux du Cap Sizun dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* (Quimper, 1926, p. 1-34). Ces études sont faites d'après des documents d'archives conservés à Quimper ou à Nantes, qui fournissent les formes les plus anciennes des noms. Elles serviront de préparation utile à la confection du Dictionnaire topographique du Finistère, et, au moins pour la région du Cap, elles permettront aux érudits d'attendre cet instrument indispensable. Le travail de M. Bernard, inspiré et contrôlé par M. J. Loth, est des plus solides. Il donnera aux chercheurs une bonne leçon de méthode en leur montrant combien de pièges recèlent les graphies officielles des noms. A défaut de formes anciennes, c'est toujours à la prononciation actuelle qu'il faut recourir. Sur quelques points, des doutes subsistent. P. 16, on ne voit guère comment le nom d'*Audierne* aurait pu être « influencé par le mot italien et espagnol *odierna* ». — P. 15, le nom de famille *Doedy* attesté en 1540, n'est-il pas le même que le nom actuel *Douady* ? — P. 25, l'explication donnée pour *Plomodiern* (écrit *Ploemordiern* dans une vie de saint Corentin) ne tient pas compte du fait que les gens du village l'appellent *Plodiern* (prononcé *Ploudiern* avec accent sur *i*). On est tenté de croire que *mo* y a été pris pour l'adjectif possessif, si souvent préfixé dans les noms propres celtiques.

XXVI

Malgré des occupations multiples, dont chacune aurait suffi à l'activité d'un seul homme, M. Ferdinand Brunot a poursuivi sans fléchir la confection de cette magistrale *Histoire de la langue française des origines à 1900*, dont le septième volume vient de paraître (Armand Colin, 1926, 360 p. 8°). Ce volume est consacré à la propagation du français en France au cours du XVIIIe siècle. Il fera l'admiration de tous les lecteurs par l'effort de renouvellement

et d'enrichissement qu'il atteste. Sans doute la méthode est aussi terme que dans les volumes précédents, l'érudition aussi abondante et sûre. Mais le point de vue s'est élevé, et l'horizon s'est élargi. Ce n'est plus seulement la matière grammaticale, nécessairement un peu sèche et fragmentaire, ce sont les idées, les mœurs, les conditions de la vie, dont l'évolution est présentée dans toute son ampleur, telle qu'elle est reflétée par l'histoire de la langue. C'est là un livre de linguistique au vrai sens du terme, puisque c'est en même temps un livre de géographie humaine, d'histoire économique et de sociologie.

Un chapitre est consacré à l'extension du français dans la Bretagne armoricaine (p. 249-267). Ce n'était pas le plus facile à faire, car les documents sont peu abondants. M. Brunot a réuni tout ce qu'il est possible de tirer des travaux des historiens ou des récits des voyageurs, des ouvrages imprimés ou des pièces d'archives. Sur la répartition des langues entre les classes sociales, sur l'organisation de l'enseignement, sur l'influence des centres urbains, sur le rôle du clergé, etc., il donne des renseignements d'un puissant intérêt, et qu'on ne saurait trouver ailleurs. C'est un morceau important de l'histoire externe du breton. Le jour où quelqu'un entreprendra d'écrire cette histoire, il trouvera dans le livre de M. Brunot un de ses chapitres tout fait.

XXVII

Livres nouveaux dont il sera rendu compte ultérieurement : Tadhg O'Donnchadha, *Prosóid Gaedhilge*. Corcaigh agus Ath Cliath, Cló Ollsgoile Chorcaighe [*Prosodie irlandaise*, Cork et Dublin, Presses Universitaires de Cork], 1925, vij-107 p. in-12. 3 sh.

Holger Pedersen, *Le Groupement des dialectes indo-européens*, Copenhague, 1925, 57 p. 8° (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab., Hist. filol. Meddel. XI, 3).

Thomas F. O'Rahilly, *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*, fasc. I. Dublin. Hodges, Figgis and Co. 1926. 130 p. 5 sh.

Nunzio Maccarrone. *Le denominazioni del « tacchino » e della « tacchina » nelle lingue romanze*. Torino, 1926, 118 p. avec 6 cartes (Estratto dall'*Archivio Glottologico Italiano*).

K. Van der Heyde. *Composita en verbal Aspect bij Plautus*. Amsterdam, 1926. 122 p. 8°.

August Oxé. *Die Töpferrechnungen von der Graufesenque*. Bonn. 1926, 99 p. 4°.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE. — I. Language. — II. Annales de Bretagne. — III. Revue des Études Anciennes. — IV. Bulletin de la Société de Linguistique. — V. The Classical Review. — VI. American Journal of Philology. — VII. Glotta. — VIII. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — IX. Zeitschrift für romanische Philologie. — X. Zeitschrift für celtische Philologie. — XI. Indogermanische Forschungen. — XII. Analecta Bollandiana. — XIII. Bulletin of the Board of Celtic Studies.

I

Le 28 décembre 1924, s'est tenue à New York la première séance de la *Linguistic Society of America*. Cette société doit sa naissance à l'initiative des Professeurs Leonard Bloomfield, G. M. Bolling et E. H. Sturtevant, et de vingt-six autres linguistes américains appartenant pour la plupart à l'enseignement universitaire. Parmi les noms des premiers adhérents, figuraient ceux de Franz Boas, Carl D. Buck, Hermann Collitz, Aurelio M. Espinosa, J. L. Gerig, Roland G. Kent, Truman Michelson, C. W. E. Miller, Edward Prokosch, Edward Sapir, H. A. Todd [1] etc. La jeune société a reçu à sa première séance une adresse de félicitations et de vœux envoyée par M. Meillet au nom de la Société de Linguistique de Paris. La cotisation est de 5 Dollars par an, payable entre les mains du secrétaire-trésorier M. le Prof. Roland G. Kent, University of Pennsylvania, Philadelphie.

La société publie une revue, qui porte le nom de *Language* (Waverley Press, Baltimore) et paraît en quatre fascicules par an.

1. Henry Alfred Todd, Professeur de philologie romane à Columbia University depuis 1893, est mort le 3 janvier 1925 à l'âge de 70 ans. Six jours avant sa mort, il prit part à la première séance de la société et y fit une communication. Il avait fondé deux importants périodiques, *Modern Language Notes* et *The Romanic Review*.

Les fascicules du premier volume (1925) ont un contenu des plus variés qui touche à toutes les parties de la linguistique depuis la linguistique générale jusqu'à l'assyriologie et les langues américaines, en passant par le lydien et le hittite, sans négliger les langues classiques. Le celtique n'y est que très peu représenté. Dans un article sur des alternances de suffixes en indo-européen, M. M. Bloomfield aurait pu citer p. 93 le cas de l'adjectif gallois *cadr* « fort » (mbr. *cazr* auj. *caer* « beau ») de **kat-ro-* à côté de *cad* « combat » (irl. *cath*) de **kat-u-*.

Dans le même volume, p. 119-129, M. Louis H. Gray étudie le préfixe négatif en *n* de l'indo-européen. Il ne manque pas p. 116 de citer les formes celtiques qui s'y rattachent : **n̥-* dans v. irl. *anhumal* « non humble » *in-derb* « incertain » *é-trocar* « impitoyable » (cf. Pedersen *Vgl. Gr.* II, 212); **ne-* dans irl. *nech* gall. *neb* « quiconque » de **ne-k^{w}o-* « personne » ; gall. *ne mawr* « pas grand » bret. *ne tra* « rien » sortent plutôt, comme le disent sir John Morris-Jones (*Welsh Gr.* p. 313) et M. J. Loth (*Chrest.* p. 501) de **nep mawr*, **nep tra*.

II

Le dernier fascicule du tome XXXVI des Annales de Bretagne contient la suite de l'*Historia Peredur vab Evrawk* par M. J. Le Roux (p. 528-557) et la fin du travail du Chanoine Pérennès sur les *Hymnes de la fête des morts en Basse-Bretagne* (p. 558-599). Cette dernière partie comprend les complaintes en dialecte de Cornouaille (au nombre de trois, dont le fameux cantique du Père Maunoir, *a den a vezo quer calet* « y aura-t-il quelqu'un d'assez insensible ?... », publié avec les variantes des différentes éditions) et deux cantiques en dialecte léonais (*Klemmou an Anaon* « Plaintes des Trépassés » et *guerz ar garnel* « chant du charnier »). Nous signalions au tome précédent (p. 218) que la traduction de ces hymnes laissait parfois à désirer. La même remarque doit être répétée ici : p. 588, *n'hon euz kavet nemedomp ac hon oberiou mat* est traduit par « nous n'avons retrouvé en ce monde que nos bonnes œuvres », alors qu'il faut traduire « nous n'avons gardé (avec nous, c'est-à-dire emporté) que nous et nos bonnes œuvres ». P. 590, *o c houlen diganeoc'h ma teuot d'ober... or peoc'h* « vous demandant de faire notre paix » (*ma teuot* n'est pas traduit). Il y a aussi des fautes d'impression, *dale'het* (p. 564 et p. 566) au lieu de *dalc'het*, *Done* (p. 566) au lieu de *Doue*, *varmomp* (p. 582) au lieu de *varnomp*. — A signaler le composé *ebers* « bientôt » (p. 576 et

p. 578) tiré de *prest* « vite » avec une métathèse dont il y a d'autres exemples en breton (cf. *R. Celt.*, XXXV, 27), et aussi la forme *alc'hoèt* « clef » (p. 580) ; l'*Atlas Linguistique* de M. P. Le Roux ne présente du nom de la clef qu'une seule forme à *t* final, c'est *elfet* à Névez, près de Pont-Aven. — Le chanoine Pérennès a eu l'excellente idée de joindre au texte des chansons la notation des airs sur lesquels elles se chantent (p. 596).

M. F. Vallée publie dans le même fascicule (p. 484-485) une chanson sur « la Puce » (*ar c'hoanenn*) à laquelle on comparera « la chanson des puces » (*zon ar c'huenn*) enregistrée par Luzel dans ses *Soniou*, t. II, p. 86.

Enfin, on lira avec intérêt et émotion le bel article nécrologique que M. G. Dottin consacre à la mémoire de l'abbé Duine (p. 629-645).

III

Dans la Revue des Études Anciennes t. XXVII, p. 25-28, M Seymour de Ricci propose d'ajouter deux nouveaux milliaires aux onze que l'on connaît déjà de l'empereur Claude en Gaule. L'un a été trouvé à Beaulieu, sur la route de Lyon à Bordeaux ; il n'est connu que par une ancienne copie, mais la comparaison d'un milliaire de Billom permet de le compléter et en même temps de l'authentiquer. L'autre provient de Saint-Pierre les Églises sur la route de Poitiers à Bourges. Il est d'une restitution plus difficile, et moins sûre.

Dans le 2e fascicule du même tome XXVII, on notera une étude de M. Jullian sur « l'enceinte gallo-romaine de Bazas » (p. 119-121) et une note du même sur « une cella gallo-romaine » conservée à Germain la Rivière (Gironde) sous le nom d'Ermitage de Saint-Aubin (p. 122-124) ; une étude de M. Raoul Montandon sur « la topographie de Genève à l'époque gallo-romaine » (p. 125-132) ; une de M. Jacques Soyer sur le « *Nouiodunum* des Bituriges », dont il maintient l'identification avec Neung-sur-Beuvron pour des raisons qui semblent excellentes (p. 133-134) ; enfin une de M. F. Pajot sur « la question d'*Olino* et de *Vesontio* » [le premier nom ne serait qu'une erreur de transcription du second dans la Notitia dignitatum] (p. 135-137). Dans les notes d'archéologie rhénane de M. Albert Grenier, on doit signaler la mention d'un travail de M. Keune, suivant lequel il faudrait rayer les *dii Casses* du panthéon celtique. Ce nom ne figure que sous la forme du datif dans des dédicaces *diis Cassibus* (Holder, I, 824) ou *Cassubus*

(Corp. XIII, 6668), et il s'agirait tout simplement des « dieux Hasards », comparables au *bonus Euentus* des Latins. Cette hypothèse est donnée comme remontant à Domazewski, mais sans référence.

Le quatrième fascicule contient une étude de M. Bidez (p. 312-318), d'où il résulte que l'empereur Magnence était né à Amiens d'un père breton et d'une mère franque. M. Bidez a trouvé ce renseignement dans une note marginale du Ms. Vossianus 77 III (= v) f° 30 v°. Il est fort précieux, parce qu'il explique nombre de particularités de la vie de Magnence, aventurier qui se fit proclamer empereur au cours d'un banquet en 350 et qui succomba à la bataille de Moursa, sur la Drave. dans la lutte qu'il avait entreprise contre Constance.

P. 327-328, M. Jardé conteste, pour des raisons historiques et topographiques qui semblent plausibles, l'identification de l'*Arbricum* (et non *Arebricum*), mentionné dans la Vie d'Hérifrid, évêque d'Auxerre au IXe s., et du hameau qui s'appelle aujourd'hui *les Bries* ; c'est-à-dire qu'il repousse l'étymologie sur laquelle M. Niedermann a appuyé la jolie hypothèse mentionnée *R. Celt.*, t. XLII, p. 188.

IV

Dans le Bulletin de la Société de Linguistique, t. XXIV, p. 214, M. J. Loth étudie les « noms d'homme en *-ā-* long en celtique ». Contrairement à l'enseignement de M. Dottin (*La langue gauloise*, p. 117), M. Loth soutient que les dialectes insulaires ont connu des noms en *-ā-* se rapportant à des hommes. Sans parler des noms de peuples, comme *Demetae* (auj. *Dyfed*) ou **Connactae* (d'où *Connachta*), il rappelle les mots irlandais *cerd* et *techt* qui signifient à la fois l'un « art » et « artiste », l'autre « voyage » et « messager ». Dans les deux cas, ce sont des féminins en *-ā-*. En gallois, *cerdd* « art, poésie, musique » s'emploie aussi au sens d' « artiste, poète », mais dans ce sens on lui a donné une forme de pluriel masculin, *cyrdd* (*B.B.C.* 58.21 Sk. = 104.11 Ev., *kyrt*; *B. Tal.* 120.31 Sk. = 11.10 Ev., *kyrd* ; *M. A.* 160 a 42, 338 a 6). Le correspond gallois de *techt* est *teith*, auj. *taith*, qui ne signifie que « voyage » ; mais au sens de « messager » le gallois a un mot *cennad* qui est anciennement féminin, comme il l'est en moyen-breton (*ganat*) et en moyen-cornique (*cannas*, *Beun. Merias.*, v. 1433). L'irlandais a d'ailleurs aussi un mot *echlach* « messager », qui dans la *Táin bó Cuailnge* est féminin.

Dans le même volume du *Bulletin*, p. 219 et ss., M. A. Sommerfelt ajoute une correspondance à celles déjà connues entre l'indo-iranien et les langues occidentales. Il s'agit de l'irlandais *cuanna* « joli, distingué » de **cuan-dae*, gallois *cun* « charmant, aimable », que M. Sommerfelt rattache à la racine **ku-* dont le sanskrit a tiré, avec divers élargissements (**kudh-*, **kubh-*, **kuq-*) les mots *çundhati* « il purifie » partic. *çuddháḥ* « purifié », *çubhráḥ* « brillant, beau », *çócati* « il luit » *çúciḥ* « brillant, pur ». Le gallois *cun* de **kouno-* est même directement superposable au sanskrit *çóṇaḥ*, si l'on admet que la présence de la cérébrale est un fait de moyen-indien. Le celtique **kouno-* figure encore dans plusieurs noms propres, comme v. irl. *Coonu*, plus tard *Cuanu*, gén. *Cuanach*, qui semble sortir d'un ancien composé avec i.e. **okʷ-*, cf. lat. *ferōx*, *atrōx*, gr. γλαυκώψ, etc.

A signaler encore, p. 283, deux notes étymologiques de M. Meillet ; il résulte de l'une que le radical **smerto-* de gaul. *Rosmerta*, *Smertullus* etc., pourrait bien être rapproché du nom d'une des parques en vieux latin, *Morta* ; de l'autre, que lat. *agnus*, gr. ἀμνός, à cause de leur voyelle *a*, doivent rester séparés de irl. *uan*, qui a un ancien *o*, et de v. sl. *agnę* qui suppose un ancien *ō*.

C'est dans ce même volume que M. Grammont a publié son travail sur l'Assimilation (p. 1-109), qui est un magistral exposé de phonétique générale. Les phonéticiens liront également avec fruit la jolie note de M. Sommerfelt sur les changements phonétiques (p. 138-141).

Le tome XXV du même périodique contient, avec les Remarques signées J. Vendryes sur les Graffites de la Graufesenque (p. 34-43), un article de M. J. Loth sur un groupe de mots du celtique insulaire qui commencent par *b-* et *sb-* ; il y voit un fait d'alternance consonantique, comme en a signalé déjà M. Pedersen (*Vgl. Gr.*, I, p. 88). Ces mots sont les suivants : irl. *brúan* « fragment » et *spruadhna* (pl.) « même sens » ; irl. *brúar* et *sprudhar* « miette » ; irl. *brus* et *sprus* « déchets de blé » ; irl. *bairnech* et *spairnech* « furieux ». Bien qu'il y ait quelques exemples de développement spontané d'un *s* initial en irlandais (*spréidh* « bétail, proie » à côté de *preidh*), M. Loth croit que l'alternance en question remonte au vieux-celtique. Il en donne comme preuve l'opposition de gall. *ffer* bret. *fer* « cheville » irl. *seir* g. *sered* (mais duel *di ferid* L.U. 69 a 30, comme de *sine* « mamelle, pis » *bó tri-phne* L.U. 77 a 38) « même sens » corn. *fer* « jambe » et de gall. *berr*, corn. *ber* « jambe » ; il existe d'ailleurs un mot irlandais *speir*, gén. *speire* « jarret. jambon ». Ce qui suppose pour le celtique commun à la

fois **berrā*, **ʒberā*, **sperā* et **spernnā*. M. J. Loth explique de même le corn. *sprus spus* « pépins » (collectif), bret. *splusen sprusen* et *spus* « semence qui fait germer » par un prototype **ʒbrousto- *ʒbousto-* (cf. v. isl. *sproti* « bourgeon, pousse » et suéd. dial. *sputa* « jaillir ») ; de même aussi bret. *sper* « semence, lignée » par une racine **ʒbher-*, doublet de **bher-* « porter, engendrer » et de **sper-* « semer »,

V

On retiendra avec intérêt de THE CLASSICAL REVIEW, vol. XXXVII (1923) p. 60, une note de M. A. E. Housman d'après laquelle le nominatif singulier *Allobroga* et le nominatif pluriel *Allobrogae* n'existeraient pas. Ces deux formes, enregistrées par le *Thesaurus Linguae Latinae*, résultent d'une mauvaise interprétation du scholiaste de Juvénal (satire VII, 214). Il n'existe pas d'autre nominatif singulier que *Allobrox* (Horace, *Epodes* XVI, 6; Gram. Lat. suppl. p. 119 et *C.I.L.* XII 3109), d'autre nominatif pluriel que *Allobroges* (Schol. Juu. ad VIII 234). Cela est évidemment conforme à ce que l'on attend d'après la déclinaison gauloise ; cf. d'Arbois de Jubainville, *C.R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1892, p. 383.

Même périodique vol. XXXVIII (1924), p. 146 et suiv., M. D. Atkinson publie une inscription récemment découverte par les soins de la Birmingham Archeological Society sur l'emplacement de l'antique *Viroconium*, auj. Wroxeter, près Shrewsbury. Cette inscription a l'intérêt de nous fournir le nom du peuple celtique dont *Viroconium* était la capitale sous la forme *Cornou*[*ii*]). On sait que la géographie de Ptolémée (II, 3), place immédiatement à l'Est des *Ordouices* le peuple des *Cornauii* (sic : Κορναουιοι). Le géographe de Ravenne (I, 3), dans une liste de noms de cités bretonnes, donne *Utriconium Cornoninnorum*, ce qui est une faute manifeste ; certains éditeurs modernes, comme Wright (*Uriconium*, p. 1) ont corrigé en *Cornauiorum*, d'autres comme Haverfield (*V.C.H. Shropshire*, vol. I, p. 215 f) en *Cornouiorum*. L'inscription qu'a mise au jour la Birmingham Archeological Society prouve que cette seconde leçon est la bonne.

VI

Dans le tome XLVI de l'AMERICAN JOURNAL OF PHILOLOGY, p. 101-127, M. G. L. Hendrickson étudie « Archiloque et les victimes de ses iambes ». Il ne pouvait manquer de rappeler le rôle

des poètes satiriques en Irlande, tel qu'il a été mis en lumière dans un excellent travail du Prof. N. Robinson (v. *R. Celt.*, XXXIV, 94). Aussi trouve-t-on en appendice (p. 124 et suiv.) un excursus sur des analogues irlandais et arabes. On sait de quel pouvoir redoutable les poètes, en Irlande comme en Galles, étaient investis. Aussi ne les recevait-on pas volontiers chez soi. A la porte d'Emain Macha, se tenait un guetteur chargé d'éconduire les poètes satiristes qui se présentaient (L.U. 61 b : *fri snádud neich dathissad co n-airchetul*). C'était une mesure de protection fort sage. Tout ce que M. Hendrickson rapporte sur le compte d'Archiloque ne peut manquer d'intéresser les celtistes, qui y trouveront des motifs nombreux de comparaison.

L'étude de M. Walter Petersen sur « le génitif adnominal » (p. 128-160) consiste en une analyse très serrée des emplois variés de ce cas pour en déterminer l'origine. C'est une difficile question sur laquelle Delbrück (*Grundr.* III, 186, 333) et Brugmann (*ibid.*, 2e éd., II, 2, 567), MM. E. Schwyzer (*I.F.* XXIII, 162), van Wijk (*Der nominale Genitiv singular im Indo-germanischen in seinem Verhältniss zum Nominativ*, p. 178) et d'autres encore ont exprimé des opinions variées. M. Petersen se propose de prouver qu'il existait jadis un type de génitif sans désinence placé auprès d'un nom avec une valeur d'apposition ou de dépendance, c'est-à-dire pour marquer une idée accessoire appartenant à la sphère de ce nom. Le principal argument à l'appui de sa thèse est tiré des noms composés, dont le premier terme qui est généralement un thème nu peut exprimer avec le second terme un rapport quelconque. M. Petersen estime que ces thèmes nus, premiers termes de composés de dépendance représentaient à date préhistorique ce qui devait plus tard être des génitifs. En effet les rapports si variés qu'implique la composition peuvent tous s'exprimer au moyen du génitif. C'est postérieurement, avec le développement des langues que le génitif aurait pris sa forme, par suite de la différenciation des divers emplois. S'il en est ainsi, il n'y a pas à établir une hiérarchie entre ces emplois ni à chercher lesquels seraient tirés des autres (p. 143) ; ils sont contemporains. Passant en revue ces divers emplois (génitif possessif, génitif dépendant d'un adjectif verbal, génitif descriptif, génitif appositionnel, génitif de matière ou d'origine, génitif complément d'un nom verbal, génitif partitif), M. Petersen montre par des exemples que la composition présente des substituts de tous ces emplois du génitif. Ainsi l'on trouve en grec ἀ̣γυροθήκη et θήκη ἀ̣γύ̣ρου, βούνευρον et νεῦρον βοός, τειχοφύλαξ et φύλαξ τοῦ τείχους. Il conclut de là que le

génitif s'est formé par addition d'un élément pronominal au thème nu primitivement employé pour le substantif en apposition ; ainsi dans les thèmes en **-o-*, le génitif aurait été formé par l'addition d'un élément démonstratif **so* ou **syo*. L'hypothèse est hardie et indémontrable. Ce qui est dit p. 159 de l'origine du génitif pluriel (tiré d'un ancien neutre singulier **rēg-o-m genos* « race royale » d'où **rēg-ōm genos* sous l'influence des thèmes en **-o-* et en **-a-* où il y aurait eu contraction) dépasse les limites de la vraisemblance. On admettra difficilement que dans le type grec ἰατρό-μαντις ou κακο-δαίμων le premier terme ait la valeur d'un génitif partitif. Mais il y a dans cet article des vues de détail intéressantes et justes. Le celtique y est à peine utilisé ; on trouve cités de rares exemples irlandais : p. 147 *muince tri n-ungae* et p. 151 *lestar n-arggit*. Ils n'apportent rien de nouveau. En revanche, l'irlandais manque là où il pourrait fournir un témoignage positif, par exemple pour montrer que l'équivalence du procédé de la composition et de l'emploi du génitif s'était conservée en celtique, et surtout pour y attester la survivance des expressions redondantes du type skr. *sákhā sákhīnām*, *R.V.*, I, 30, 11 (p. 155) ; irl. *sui na suad* « sage des sages » (ci-dessus, p. 26, § 24). Ces expressions sont courantes en irlandais (cf. *Rev. Celt.*, XXXVII, 286 et XLII, 401) ; elles existent également en brittonique. Elles sont même si caractéristiques de la syntaxe celtique qu'on les rencontre en latin sous la plume d'écrivains auxquels la pensée celtique était familière. Ainsi Nennius écrit *nullus Britto Brittonum*, *deus deorum*, *miraculum de miraculis*, *os de ossibus*, *rex inter reges* (F. Liebermann, *Nennius the author of the* Historia Brittonum, dans les *Essays in Mediaeval History presented to Thomas Frederick Tout*, Manchester, 1925, p. 32); cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 345 n. Ce n'est pas le seul idiotisme celtique qu'on observe dans le latin de Nennius (cf. Windisch, *das keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur*, p. 288).

P. 358-362 du même volume, M. Hermann Collitz traitant du gotique *barusnjan* « εὐσεβεῖν » (Timoth. I, v, 4) y voit le dérivé d'un adjectif **baru-* emprunté au grec βαρύς « grave, sérieux, digne » (cf. ἐν βάρει εἶναι « être un objet d'honneur ou de respect » *Thess.* I, II, 6). Il rejette l'hypothèse de M. R. Much (*Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1900, Samml. Göschen, p. 46), suivant laquelle l'adjectif gotique **baru-* aurait été emprunté au celtique. Cette hypothèse avait contre elle qu'on ne rencontre pas en effet de mot **baru-* dans les langues celtiques (cf. toutefois Wh. Stokes, *Urk. Sprachsch.*, p. 186, qui imagine un thème **bru-* pour expliquer gall. *bryw* « vigueur »).

VII

Glotta, t. XIII, p. 171-188. M. Havers présente d'intéressantes remarques sur l'emploi syntaxique du neutre en latin et en grec. Le neutre s'emploie parfois à l'accusatif là où on attendrait un cas oblique. La répugnance à employer les cas obliques du neutre est particulièrement nette dans les bas temps, au moment où le système de la flexion commence à se détraquer C'est au neutre surtout que l'indéclinabilité est admise dans des « ablatifs » absolus comme : *nascente uulnus*, *inuocato nomen*, *foedus inito*, *perpetrato facinus*, tour très fréquent en bas latin (Mommsen, *Index* aux *Getica* de Jordanis, p. 177, col. 2 ; Löfstedt, *Phil. Kommentar zu Peregrinatio Aetheriae*, p. 292 ; Niedermann, *Festgabe für Blümner*, p. 328 et s.). M. Havers explique le fait en admettant, comme divers linguistes l'avaient déjà supposé, que le neutre était à l'origine indéclinable (cf. Meillet, *M.S.L.*, XX, 172), et qu'il n'avait lieu d'être employé qu'à l'accusatif parce que c'était le cas qui normalement lui appartenait (cf. Uhlenbeck, *I. F.*, XII, 170). Dans le cas des pronoms neutres, l'emploi de l'accusatif au lieu des cas obliques est attesté en slave (Vondrack, *Vgl. Gr.* II, 339) et en baltique (Mühlenbach, *I.F.*, XIII, 222) ; cf. Delbrück, *Vgl. Synt.*, I, 341. M. Havers est tenté de joindre à ces langues l'irlandais, où *sin* « ceci, -ci » est indéclinable. Mais au masculin et au féminin *som* et *si* ne se déclinent pas davantage (cf. Pedersen *Vgl.Gr.*, II, p. 139 et 188). Il était peut-être plus opportun de rappeler que, l'article neutre étant en voie d'élimination dès le commencement du xe siècle (T. O'Máille, *The Language of the Annals of Ulster*, p. 124), c'est après les prépositions, c'est-à-dire aux cas obliques, que la substitution du masculin au neutre paraît avoir commencé (id., *ibid.*). Mais en somme, l'irlandais, où la survivance du neutre est menacée dès les plus anciens textes, ne donne guère idée de ce que pouvait être l'emploi du neutre en indo-européen.

VIII

M. Wolfgang Krause avait fait paraître au tome LII de la Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (pp. 223-249) un article sur une vieille construction elliptique de l'indo-européen, celle dont Zimmer s'était jadis occupé dans le même périodique (t. XXXII, p. 153) parce que l'irlandais en conserve des traces :

icind tricha bliadan condricfem and ocus tú « dans trente ans nous nous rencontrerons ici, [moi] et toi » (note du L.Br., p. 83, au *Félire* d'Oengus, 5 mars ; éd. Stokes [1880], p. lxj) ; *intan dorega su col buaib anair doridisi, fibaid sund inn aidchi sin dadaig ocus Findabair* « quand tu seras revenu ici de l'Est avec tes vaches, vous coucherez cette nuit-là même ensemble [toi] et Findabair » L.L. 251 b 25 ; *rogabsom didiu iarsin rige Lagen ocus batar hi corae ocus Cobthach* « il prit alors ensuite la royauté du Leinster et ils furent en paix [lui] et Cobthach » L.L. 270 a 2 ; etc. Cette construction en entraîne une autre, dont M. Pedersen *Vgl. Gr.*, II, 138, a donné des exemples typiques : *immanarnaic dóib 7 in maccaillech* « il y eut rencontre pour eux, [lui] et la jeune nonne » L.L. 285 b 47 ; *scith limm comrac dúib 7 Cúchulaind* « j'ai regret de ce combat entre vous [toi] et Cuchullin » L.U. 68 a 44.

La question est reprise par M. Thurneysen dans le volume LIII de la *Zeitschrift f. vergl. Sprachf.*, p. 82 et ss. Il s'agit d'un idiotisme dont la règle doit se formuler ainsi : après un pronom pluriel combiné avec une préposition suivant l'usage celtique, on peut exprimer un substantif impliqué dans le concept du pronom en le faisant précéder de la conjonction « et », mais le substantif se met alors au nominatif. C'est au nominatif en effet que sont les mots *maccaillech*, *Cúchulaind* dans les exemples précédents, et de même dans les exemples suivants : *iss inund máthair dóib ocus int Eochu* « ils ont une même mère, [lui] et Eochu » L.U. 20 a 17 ; *doécastar imbi hinun folud bis indib ocus a cétnide* « que l'on voie si c'est le même objet qui est en eux, [lui, le dérivé] et son primitif » Sg. 188 a 5 ; *fechta cath Muighe Tuired etorra ocus Fir Bolc* « la bataille de Moytura fut livrée entre eux [les Tuatha De Danann] et les Fir Bolg » *R. Celt.* XII, 58, § 10 ; *doroinde sith celgi etarro ocus a clann* « elle conclut une paix trompeuse entre eux, [Crimthann] et ses enfants », *R. Celt.*, XXIV, 178, § 7 ; *cethardha ndillata leis ocus a ben* « quatre vêtements à lui et [à] sa femme » *Anc. Laws*, IV, 312, 1 (le tour conforme à l'usage ancien serait *leo* « à eux, [lui] et sa femme »). Toutefois quand l'article est employé devant le substantif, ce dernier se met au cas que réclame la préposition : *etarru son ocus in gréin* « entre eux [lui] et le soleil » Ml. 112 a 8 : *in ré rachtaigh in bidbu aturu ocus in féichemuin toicheda, Anc. L.*, V, 380, 5 (à côté de *eaturu ocus féchem* V, 378). Dans la phrase de la *Fl. Br.* § 26 (L. U. 103 a 35), citée par M. Thurneysen, *Hdb.* § 400, il faut lire *co tisad gaeth etorro ocus talam* (et non *talmain* ; ms. *tal-*). Les manuscrits plus récents ont *etir é ocus talm(ain)*, ce qui est déjà de l'irlandais moderne.

Le tour s'explique de deux façons. D'abord par le fait que le pronom étant réuni à la préposition, celle-ci perd en quelque sorte sa capacité de gouverner un autre mot. Et ensuite par ceci que le nominatif ne sert pas seulement de cas sujet et de cas prédicat, mais aussi qu'on l'emploie partout où le substantif s'emploie librement dégagé de tout rapport avec le reste de la phrase ; c'est le symbole du mot, indépendant de toute flexion (cf. Thurneysen *Hdb.* § 248 et Baudiš, *Z. f. celt. Phil.*, IX, 311) ; c'est donc au nominatif que se met naturellement le substantif là où rien n'exige l'emploi obligatoire d'un autre cas.

Cette conclusion est confirmée par un autre idiotisme irlandais. Quand le pronom compris dans la particule *de* ajoutée à un comparatif est développé au moyen d'un substantif, celui-ci se met aussi au nominatif. Ainsi : *ni móiti eneclann na flatha in céile sin aice* « le prix de l'honneur du chef n'en est pas plus grand, par le compagnon qu'il a avec lui » *A. Laws*, V, 218, 8 ; *ba nertiti leis a menma na scéla adfiadar dó in gilla* « son esprit en était plus fort, par les récits que le garçon lui racontait » *Ir. Texte,* I, 212, l. 16. Le tour s'est conservé en de nombreuses locutions proverbiales jusqu'à aujourd'hui, *is tighe-de an brat, a dhúbladh* « le manteau en est plus épais, par sa doublure ». (T. O'Rahilly, *A miscellany of Irish proverbs*, p. 101, n° 316 ; cf. le même, *Dánfhocail*, p. 12, n° 59). Il faut donc voir un nominatif dans *óibniti in tech for tichtain* « la maison en est plus agréable, par votre venue », malgré K. Meyer, *Univ. of Illinois Studies in Language and Literature*, II (1916), p. 600.

Il y a d'autres faits de même ordre, comme l'emploi bien connu en poésie d'un possessif proleptique (proprement un ancien génitif) repris au vers suivant par un nominatif. Dans le *Saltair na Rann* un substantif réuni par *ocus* à un groupe à un autre cas se met au nominatif (K. Meyer. *Sitzb. Berl. Ak.* 1917, p. 646). Dès que le lien syntaxique se relâche, le substantif reste au nominatif. Tout cela prouve la détérioration du système flexionnel.

IX

Dans la Zeitschrift für romanische Philologie, t. XLIII, (1923), p. 385-402, M. Thurneysen étudie « eine irische Parallele zur Tristan-Sage ». Il s'agit d'un curieux récit intitulé *Scéla Cano meic Gartnáin*, dont Kuno Meyer a publié le texte d'après le Yellow Book of Lecan, p. 128 a et ss., dans les *Anecdota from Irish Manu-*

scripts, t. I, p. 1-15. Ce récit est d'un type assez répandu dans l'Irlande du moyen âge : sur quelques données historiques, utilisées d'ailleurs avec une fantaisie qui s'inquiète peu des inexactitudes ou des anachronismes, l'auteur bâtit un roman, dont le principal intérêt est dans la peinture des mœurs. Le *Forbuis Droma Damhghaire*, publié ci-dessus par Mlle Sjœstedt, est un autre exemple du même genre, mais d'un intérêt plus vif encore par tous les renseignements qu'il fournit sur la magie.

Ce que les Annales irlandaises nous apprennent sur *Cano mac Gartnáin* est maigre. Sa mort est mentionnée à l'année 688 (où d'ailleurs son père est appelé *Gartnait*, suivant une forme fréquente dans l'onomastique des Pictes). A l'année 668, on signale l'arrivée en Irlande des fils de Gartnait venant de l'île de Skye, et à l'année 670 leur départ d'Irlande. Le récit fait de Gartnán le fils d'Aed mac Gabrain et le neveu d'Aedan mac Gabrain : Aed et Aedan se seraient trouvés en compétition pour le trône d'Écosse. En réalité, Aed et Aedan ne sont qu'un seul et même personnage, des mieux connus ; c'est celui que Saint Colomba sacra roi d'Écosse en 574 et qui mourut en 606. Reeves, considérant toute cette généalogie comme des plus suspectes, avait supposé que le père du Cano mort en 688 était le roi des Pictes Gartnait filius Domnaill, dont les Annales mentionnent la mort en 663. Mais M. Thurneysen maintient (p. 402) la succession *Gabrán*, *Aed* (*Aedán*), *Gartnait*, *Cano*, en se référant à deux passages des Annales d'Ulster (a. 672 et 704) qui mentionnent un certain *Conamail* fils de Cano. Quoi qu'il en soit, l'histoire du VIIe siècle était visiblement peu familière à l'auteur du récit.

De quelle date est ce récit ? C'est difficile à dire. Le titre en est mentionné dans la liste de l'*Airec Menman Uraird* (*Anecdota from Irish mss.*, II, 46) sous la forme *Serc Crede do Chanainn mac Gartnain* « L'amour de Cano fils de Gartnan pour Cred ». Mais le seul manuscrit qui l'ait conservé, le Yellow Book, est de la fin du XIVe siècle. Il renferme plusieurs poèmes, assez mal transcrits d'ailleurs. L'un de ces poèmes contient une strophe qui est reproduite dans un traité de métrique, dont la date est peut-être de la fin du IXe siècle. En gros le texte aurait donc pu être rédigé aux alentours de l'an 900. M. Thurneysen s'est proposé pour objet d'en faire connaître la traduction aux romanistes. Mais une tâche préalable et nécessaire était d'en examiner la tradition manuscrite pour l'établir aussi solidement que possible. La traduction est donc accompagnée de notes, où le savant auteur fait preuve de sa maîtrise habituelle et qui constituent en quelque sorte un apparat critique au texte. Il

est utile de les reproduire ici pour permettre à nos lecteurs de les reporter sur leur exemplaire :

P. 1, l. 7, au lieu de *indsi*, lire *intreb* « mobilier » ? — l. 13, corriger *teluch* en *telluch* et *cet(s)nama* en *cech snama*.

P. 3, l. 6, maintenir *a meicc* malgré K. Meyer. — l. 13, lire *mac*. — l. 19, corriger *burg(ar)adar* en *burgarad*. — l. 22, au lieu de *i faile forthano*, lire *faile fortanu*.

P. 4, l. 14, corriger *ni bat rigna fotha* en *ni ba rigne fota* « ce ne sera pas long ». — l. 16, lire *nim mairfider*. — l. 17, corriger *segaithsi* en *regait se* « j'irai ».

P. 5, l. 5, comprendre *di-ar n-inchaib-ne* « loin de notre honneur », c'est-à-dire « en nous dégageant de toute dette d'honneur envers eux ». — l. 10, comprendre *do thetarreacht ar mbaegail* « notre péril a été conjuré » expression empruntée au jeu d'échec, cf. *Ériu*, V, 32. — l. 13, lire *isin tir*. — l. 24, comprendre qu'ils ne se déshabillèrent pas pendant deux jours.

P. 6, l. 3, lire *Gesi Cernai 'mos-rabthus, dom liiec ni-mo* (= *mad*) *-ragbus*. — l. 8, ajouter quatre syllabes comme *lochain locha*. — l. 9, reporter *is beg tarba* (3 syll.) au vers suivant et supposer la chute de quatre syllabes après *cluim*. — l. 18, au lieu de *ben* lire *bath* « mer » (Corm. n° 53). — l. 20, il manque deux syllabes au vers. — l. 21, au lieu de *isi or* lire *isind uair*. — l. 22, il s'agit du combat de Carn Conaill, livré en 649, où Diarmuid vainquit Guaire. — l. 23, lire *in mbale*.

P. 7, l. 1, lire *a imchomarc*. — l. 5, lire *cia dordu* « bien que (ou ce que, ou à qui) je fredonne » et l. 6, lire *a orba* « son patrimoine ». — l. 7, lire *a camai* « ce que tu chantes ». — l. 9, lire *rom-šá* « qui m'obtienne ». — l. 11, lire *diambé i n-ingnais* « duquel est éloigné » au lieu de *diamongnais*. — l. 12, lire *roliad si iarum ar Cholcain* « elle eut ensuite des relations avec Colco », cf. *Otia Mers.* III, 47 : *ro liad ind righan for mac... Dichoeme*. — l. 15, lire *a fele*. — l. 24, corriger *chadud* en *chadugud* (= *cholugud*). — l. 26, au lieu de *ceathroimthi*, lire *iii cethramthana*.

P. 8, l. 10, au lieu de *saidig*, lire *gaibid* comme dans la suite. — l. 16, lire *dia bliadna* « au bout d'un an, l'année d'après » (se rattache à *or se* qu'il faut rétablir dans le texte). — l. 19, corriger *or* en *o*.

P. 9, l. 4, lire *'na diaid ind aigi*. — l. 23, l. *a con* (ou traduire « seine Hunde »).

P. 10, l. 6, au lieu de *co na tictis*, lire *con-atecht si* « elle demanda ». — l. 14, lire... *a anim. A mathair robui...* —, l. 16, corriger *lici* en *liac*, et *tallsath* en *tall*. — l. 22, au lieu de *lochrad inim nadmain*, lire *romchráiter im nadmaim*.

P. 11, l. 10, changer *cach anna* en *cacha nona* et l. 15, *rotfersat* en *rotferfat*. — l. 30, au lieu de *forbol* lire peut-être *forbairt*.

P. 12, l. 11, au lieu de *araid merach* lire peut-être *aradain each*. — l. 19, 21, 23, cf. *R. Celt.* XIII 94 et XVII 161. — l. 22, corriger *inmend* en *is mend* « est clair ». — l. 26, lire peut-être *ni anub céin beo-sa uadh* ; les vers

25-26 se retrouvent avec des variantes dans les *Ir. Texte* III, p. 18, § 51 et p. 46, § 73.

P. 13, l. 6, au lieu de *iar mbernas* lire quelque chose comme *iarnber nglas*. — l. 7, corriger *Illadon* en *Illandáin* et par suite *alladon* en quelque chose comme *alluid áin*.

P. 15, l. 2, au lieu de *nisela*, l. *nad-sela* ou peut-être *nod-sela*. — l. 4, lire *a lie* « sein Stein ». — l. 5, lire *comonaccaib doib. Don-arthet teora longa*... — l. 7, il faut supposer une lacune après *a gnuis seom*. — l. 8, corriger *in ligi* en *in lie* [1].

Les Scéla Cano meic Gartnáin ne brillent pas par la composition. Plusieurs épisodes y sont entremêlés. Au § 13, le narrateur s'arrête pour insérer deux anecdotes burlesques sur le fameux poète Senchan Torpeist. Il ne reprend le fil de son histoire qu'au § 15. L'épisode qui prête à un rapprochement avec Tristan et Iseult n'occupe dans l'ensemble qu'une place restreinte ; il commence assez gauchement aux §§ 11-12, puis reprend au § 16 et se termine en quelques phrases rapides au § 23. On peut le reconstituer ainsi : Cred, fille du roi de Connaught Guaire, est l'épouse de Marcan, qui a lui-même un fils du nom de Colcu. Cred s'éprend de Cano sur le récit de ses exploits avant même de l'avoir vu ; et lorsqu'il vient à Derlus, la cour de Guaire, elle sent sa passion s'affirmer. Mais elle est elle-même aimée de Colcu, auquel elle refuse de céder du vivant de son père. Le poète Senchan, peut-être à l'instigation de Colcu, s'arrange pour faire partir Cano de Derlus. A la nouvelle de ce départ, Cred, que la passion possède au point qu'il faut quatre hommes pour l'empêcher de s'enfuir, endort par un philtre tous les habitants du château et restée seule avec Cano, lui déclare son amour. Celui-ci, invoquant les lois de l'hospitalité, résiste ; mais il promet de s'unir à elle quand il sera roi d'Ecosse

1. Ci-joint quelques remarques ou suggestions sur le texte. P. 1, l. 3, sous l'énigmatique *inis ūc Uchen* ne pourrait-on chercher à retrouver *inis na Cruithne*, puisque d'après Reeves, *Life of St Colomba*, p. 290, l'île de Skye était occupée par les Pictes avant que les Scots en eussent pris possession, en 668. — P. 6, l. 18, le mot *du* ne doit-il pas être traduit par « terre », suivant son sens propre et étymologique ? — P 9, l. 23 (traduction p. 397, l. 11) *a chon* « de ses chiens à lui » et non « de leurs chiens ». — P. 11, l. 1 (trad. p. 398, l. 23), *nit-rirfider* « tu ne sera pas vendu » et non « vous ne serez pas ». — P. 11, l. 16, n'a-t-on pas affaire à la locution *breith i calad* « mener au port » (au figuré), dont K. Meyer, *Contrib.* p. 308, fournit des exemples ? — P. 13, l. 14, lire peut-être *a śneachta huaraighthe láim, duit in Dun B. nib sám* « ô neige qui refroidis les mains, pour toi il n'y a pas de repos à D.B. ».

et il lui remet en gage une pierre qui enferme son âme. Puis il quitte les lieux. Cred garde précieusement la pierre dans un coffre qu'elle vient voir chaque jour. Vingt-quatre ans s'écoulent, pendant lesquels les deux amants restent fidèles l'un à l'autre et, semble-t-il, font pour se rencontrer des tentatives que la jalousie de Colcu réussit à déjouer. Enfin, un jour, ils se donnent rendez-vous à Loch Creda, dans le N. de l'Irlande. Cred se tient sur le rivage, la pierre à la main. Elle voit approcher la barque de Cano venant d'Ecosse. Mais à ce moment, trois barques entourent celle de Cano, la renversent, et lui-même est jeté à la mer, Cred aperçoit dans les flots le visage de son amant, probablement ensanglanté ; elle le croit mort et se laisse tomber du rocher, où elle se tue. La pierre se brise en même temps ; et Cano, qui était sorti de l'eau sain et sauf, retourne en Ecosse et meurt neuf jours après. Il y a assurément des analogies entre ce récit et celui de Tristan, surtout dans le dénouement. L'auteur des Scéla Cano, dont la fantaisie se jouait parmi les thèmes littéraires, a pu connaître les aventures de Tristan et s'en inspirer partiellement. Aussi bien, le récit de Tristan, qui est essentiellement celtique, était-il probablement fixé dans ses grandes lignes à l'époque où les Bretons et les Goidels formaient encore une unité. C'est l'opinion de M. J. Loth qui dans une communication à l'Académie des Inscriptions (1924, p. 122) a discuté le parallèle établi par M. Thurneysen.

Aux pages 206-215 du tome XLIV du même périodique, M. P. Marchot étudie « le gaulois archaique *apia* ». Ce mot se trouverait comme second terme dans une série de noms désignant des cours d'eau ou des lieux riverains dans la région du Nord : *genapia* « source ? » ou « fontaine ? » d'où *Genappe*, *Gennep*, *Guemps*, et *Annappes* (de **Ex-genapia* « lieu dépourvu de source ») ; *alterepia* « ruisseau annexe » (d'où *Lautreppe*, *Autreppes*, *Otreppe*) ; *vellapia* « bonne source » (d'où Waleppe) ; *garanapia* « eau des grues » ou *vernapia* « eau des aulnes » (d'où *La Garnache* en Vendée) ; *altapia* « eau de la hauteur » (d'où *Oteppe*) ; *glissapia* « eau de la glaise », cf. *glisso-marga* « marne blanche » Pline XVII, 46 (d'où *Gileppe*, par *gislapia*) ; *Toranapia* « eau de Taranus » (d'où *Tourneppe*, flam. *Dworp*) ; *voesapia* « les deux eaux d'Esus » (d'où *Wiseppe*) ; *gemapia* « confluent » (d'où *Jemmappes*, *Jemeppe*, *Guémappe*, *Gamache*) ; *hanapia* « marécage », cf. *anam paludem* du glossaire d'Endlicher (d'où *Hannapes*, *Hannaches*). Le simple *apia* expliquerait peut-être aussi les noms de *Eppes* (commune du département de l'Aisne, *Apia* en 1147, *Appia* en 1250) et *Epe* (village hollandais dans la Gueldre, *Eep* en 1125) ; mais un nom de lieu *Apia*

pourrait être aussi le pluriel de *apium* « ache » ou le dérivé du gentilice *Appius*. L'article de M. Marchot contient quelques détails contestables, à commencer par son explication de *Voesapia* et de *Gemapia*. Mais dans l'ensemble il paraît avoir raison.

X

Le tome XIV de la Zeitschrift für celtische Philologie contient, comme toujours, une partie importante de textes inédits :

Miss M. E. Dobbs termine p. 44-144 l'édition commencée par elle au tome précédent du *Senchas Sil hIr* (cf. *R. Celt.*, XLII, 229); elle y ajoute un index complet des noms de personnes et des noms de tribus. C'est un texte précieux par l'abondance des renseignements historiques qu'il fournit ; mais il exigerait un commentaire pour être tout à fait utilisable, car un bon nombre des détails et des allusions qu'il renferme demandent à être éclaircis. En plus d'un passage il est visible que, malgré son érudition et son zèle, l'auteur n'a pas triomphé des difficultés de son texte. Les morceaux en vers ne sont généralement pas traduits, même là où ils offrent un sens. P. 58, l. 17, pourquoi écrire *clar Cliu* et *clar ndeis*, alors qu'il s'agit évidemment d'une opposition entre la « plaine de gauche » et la « plaine de droite » comme entre les *cadain* « bernacles » et les *gesi* « cygnes ». P. 66, l. 8, la traduction ne se comprend pas : *ceannide* désigne un objet recouvrant la tête, un capuchon. P. 86, l. 16, il fallait écrire *conige* en un seul mot (= *connici seo*).

La même miss M. Dobbs a publié aux pages 395-420 un curieux récit de la bataille de Findchorad d'après le ms. B. IV. 1 a de la R. Irish Academy, p. 17. Le texte en est malheureusement assez mal transmis. Çà et là une correction s'impose. P. 406, l. 14, il faut évidemment lire *anmand dési din* « [sont] les noms de deux d'entre nous » ; à la ligne 18, le vers a deux syllabes de trop ; il faut lire quelque chose comme *folt o bond co ind* ou *folt ó ár m-bond coár n-ind* « nous sommes chevelus des pieds à la tête » (cf. *otá m'ind gom bond*, Z. E. 954, l. 30, et pour des locutions analogues avec *bathis*, K. Meyer, *Contrib.*, s. u.). La traduction n'est pas toujours exacte. P. 400, l. 25 *dam dretill* c'est « le taureau favori » ; p. 404, l. 24, *asna* signifie « côte » et non pas « boyau ».

Sous la signature Käte Müller-Lisowski, sont édités, p. 145-163, des textes relatifs à la légende de Mog Ruith. Cela commence par un récit de la mort de saint Jean-Baptiste et des miracles accomplis par sa tête. Ce récit, tiré du Yellow Book of Lecan, figure aussi, sous une forme légèrement différente, dans les *Passions and*

Homilies du Leabhar Breacc (éd. Atkinson, p. 64 et ss.). Mais dans le Leabhar Breacc il n'est pas question de Mog Ruith ; tandis que ce personnage est introduit dans le récit du Yellow Book comme étant le seul homme qui ait consenti à décapiter le Précurseur. Et c'est ce qui attira sur l'Irlande trois maux dont elle souffre encore, le froid, la faim et la maladie. Dans les morceaux qui suivent, il n'est plus question de saint Jean-Baptiste, et Mog Ruith est seul en cause. Mog Ruith était le fils d'un poète (*éces*) nommé Cuindeasg descendant de Fergus mac Rossa et d'une servante du roi d'Irlande Roth mac Righuill. Cette esclave s'appelait Cacht ; elle était fille d'un Breton de l'île de Man nommé Catman (c'est le nom gallois bien connu *Cadvan*) ; sa mère avait été emmenée en esclavage en Irlande avec cinquante autres femmes. Le roi s'occupa de l'éducation de Mog Ruith, dont un druide avait prédit la gloire future ; et Mog Ruith fut envoyé auprès de Scathach apprendre le métier des armes, ce qui est un souvenir de Cuchullin. Comme Cuchullin aussi il est sur le point de tuer sans le reconnaître un fils qu'il avait eu de Dron, fille d'Oengus Mac Echach (cf. K. Meyer, *Fianaigecht*, p. 22). Ce Mog Ruith devait devenir un des druides les plus puissants d'Irlande, comme nos lecteurs ont pu s'en faire idée en voyant la part prise par lui au siège de Drum Damhghaire (ci-dessus, p. 57 et ss.). Il est d'ailleurs mis en rapport avec Simon le magicien, *Simon drui* (cf. *Z. f. celt. Phil.*, VIII, 332). L'édition de Mme Müller-Lisowski prête à quelques critiques. P. 151, l. 9 et 13, *tiag* ne désigne pas en général un sac, mais une boîte, une caisse ; c'est le latin *thēca*. P. 150, l. 4, *nirgabadar uada* est mal traduit ; comme l'indique le passage correspondant de *P. H.*, l. 998, il faut comprendre « elles n'acceptèrent pas [cela] de lui ». Quant au poème sur Tlachtga, édité p. 158 et ss., il fait partie du *Dindshenchas* en vers et il faut le lire aujourd'hui dans l'édition de M. Edward Gwynn, t. IV, p. 186, où la traduction notamment diffère sensiblement de celle qui est donnée ici.

Deux éditions sont dues aussi au Père G. Lehmacher. L'une, pp. 173-178, est celle d'un poème d'Eochaid Ua Flainn, qui commence par *Éiriu co nuaill co nidnaib*. On le trouve déjà dans le *Leabhar Gabhála* de MM. Macalister et Mac Neill, p. 154 et ss. ; mais ici texte et traduction sont notablement améliorés. Dans l'autre, p. 212-269, il s'agit d'une version de l'*Eachtra Conaill Gulban*, contenue dans un manuscrit de Bruxelles, n° 6131-3 (f°s 74-76). Cette version est d'ailleurs incomplète. Les observations au texte sont incorporées à la traduction, si bien qu'elles ne ressortent pas toujours suffisamment ; quelques-unes sont critiquées par M. O

Briain, même volume de la *Zeitschrift*, p. 324 n. A relever, p. 265, l. 10, l'expression *dorónsat tir cloidimh* « ils dévastèrent le pays » (déjà dans K. Meyer, *Contrib.* p. 379), à laquelle il faut comparer *ar nglanad a claideamtir doib* « après qu'ils eurent fait place nette du pays » dans le même volume de la *Zeitschrift*, p. 64, l. 11.

M. Thurneysen a donné au même volume une série de notes qui intéressent l'irlandais et le gaulois (pp. 1-17); il publie d'abord une courte liste de titres de récits épiques empruntée à un manuscrit d'Edimbourg et qui ajoute quelques titres à la liste donnée dans l'Introduction au Senchus Mor; il explique la locution *co nómad náu* (*nó*) en voyant dans le dernier mot une sorte de génitif donné au nom de nombre « neuf » (ci-dessous, autre explication de M. M. O' Briain); il justifie les formes *égthiar rigthiar*, *dringthiar* etc. de l'Amra Choluim Chille comme des graphies destinées à marquer, en l'exagérant, la prononciation palatale de la syllabe finale; il cite le nominatif de *roida* (Sg. 204) sous la forme *ruud* Anc. L. IV, 278, 8; il explique le nom propre *Connlongas* comme anciennement constitué de deux mots séparés *Conn Longas*, le dernier étant un génitif pluriel, soit « Chef des équipages »; il voit dans le mot *cumsanad* « séparation » (à ne pas confondre avec *cumsanad* « repos ») un composé de **com* + *uss* + *sana-*, le simple apparaissant dans les Lois sous la forme *sanna-* (sous l'influence apparemment de *ranna-*); il propose de corriger en *madesgné* la forme *madesgre* du ms. de Cambrai (*Thes. Pal.* II, 246, 29) et peut-être aussi *saithor* en *saither* (ibid. 247, 8); il interprète quelques phrases gauloises, celle de l'inscription de Voltino (Pauli, *Altital. Forsch.*, I, table II, 20 et J. Rhys, *Proceed. Brit. Acad.* II, 65, n° XXXV) *tomezeclai* par *to-med-ec-lai* « me pose » ou « m'a posé », celle de l'inscription C.I.L. XIII 10012, 19 *toberte* par « donne » ou « a donné », celle que la mère de saint Symphorien lui cria comme il marchait au supplice *mentobeto to diuo* par « souviens-toi de ton dieu » (*mentabēre* verbe gallo-romain, fr. *mentevoir*, cf. Meyer-Lübke *R.E.W.* n° 5507); il explique le nom des Helvètes par **helu-ēt-io-* « qui a beaucoup (irl. *il*, got. *filu*) de terrain (irl. *iath* gén. *iatha*, thème en *-u-*) »; il propose de lire *cuique* (au sens de *a quo*) au lieu de *quique* dans la phrase où Gildas fait allusion à sa naissance (*De excidio et conquestu Britanniae*, ch. 26); enfin, il publie avec traduction allemande un court passage du Livre de Lecan (f° 183 v° b) sur l'arbre mystique qui a les pieds au fond de la terre et le sommet dans le firmament.

Sous le titre « Hibernica », M. Michéal O' Briain publie p. 309-334 une série de notes en majorité grammaticales. Bien peu

entraînent la conviction. Qui croira par exemple que la particule négative *neph-* (*neb-*) sorte de **nesw-* (*sw-* représentant la partie *su-*, gall. *hy-* ?) ou que l'élément *os* de *os-mé* soit le nominatif singulier du participe présent **sont-s* du verbe substantif ? ou que les formes relatives du verbe soient d'anciens participes présents combinés avec une particule **yod* marquant relation ? Suivent quelques étymologies. Le m. irl. *irráir*, auj. *aréir* « hier soir » est expliqué par un mot *fár f.* « aube, crépuscule du matin » équivalent de gall. *gwawr* f. « même sens » ; cf. irl. *camár*, dat. *camáir* « aube ». L'accusatif *fáir* est donné par Cormac, n° 605. C'est ingénieux. Mais que irl. *méadal* « gros ventre » remonte à un même prototype que lat. *mentula*, ou irl. *és* « trace de pas » que lat. *pansa* ; que irl. mod. *sonuachair* « épouse » remonte à **snusocaris* ou *námae* « ennemi » à **ne-amant-s* ! Tout cela est bien peu satisfaisant. L'explication de *co nómad nau* par *n-au* de *aue* « descendant » est meilleure ; et aussi celle de *géd* « oie » dont la voyelle, en face du gall. *gwydd*, ne se serait pas diphtonguée sous l'influence de *géis* « cygne ». M. O' Briain explique fort bien les mots *fochla* et *faitse* désignant la place respective du cocher et du guerrier sur le char. Mais l'explication n'est pas nouvelle. On la trouve tout au long dans l'*Archiv fur Celt. Lexic.*, t. II, p. 337, donnée par Wh. Stokes, qui sans doute ne l'avait pas inventée. Les derniers mots traités sont : *trogaim* « je produis » d'où le nom de la « truie » (bas lat. *troia* de **trogyā*) aurait été tiré ; *femen* emprunté du latin *fēmina* dans *Mag femen* substitué à un plus ancien *Mag na mBan* ; *útais* « domestique femme » du français « hôtesse » ; *toth* « membrum muliebre » rapproché de lat. *Tutunus*, *tutulus* ; *odor* « brun » dérivé du nom de la « loutre ». La série se termine par une étude sur les anciens noms de l'Irlande, *Ériu*, *Banba*, *Fotla*, *Fail*, *Elca*. L'auteur croit le nom de *Banba* emprunté d'un gallois **Banja* représentant **Bannomagos*, et il interprète *Fotla* (prononcé *Fodla*) comme issu d'un ancien **wo-dolo-* désignant le couchant, l'Occident (cf. albanais *dal* « je m'en vais ») ; c'est de ce mot **wo-dolo-* que les Gallois auraient tiré le nom de *Gwyddyl* d'où l'irlandais *Góidil* serait emprunté.

M. Pokorny publie p. 270 une note sur la forme *da-* qui figure en de nombreux noms de lieu ; cette forme appartient souvent au nom de nombre « deux », *Glenn dá locha* « Glendalough » (Vallée des deux lacs) ; mais souvent aussi elle ne peut s'expliquer ainsi. M. Pokorny propose d'y voir une forme de l'article au génitif pluriel, *da* pour *inda*, syncopé avant le passage de *inda* à *inna*. P. 272, il rattache le nom de montagne gall. *Aran* et *Arenig*, conservé en

Ecosse comme nom d'île, *Arann*, du mot basque *aran* qui veut dire « vallée » ; en revanche, il nie tout rapport entre celtique *ratis* « fougère » et basque *iratze* « id. ». P. 334, il signale le rattachement du nom du Barrow, irl. *Berbae*, à la forme Βιϝγος de Ptolémée en supposant une confusion de γ et de ϝ dans la graphie. Mais il resterait à prouver que Ptolémée employait le digamma ! Cela étonnerait bien des hellénistes. Heureusement il y a une autre possibilité : c'est que le Βιϝγος de Ptolémée n'ait rien à faire avec *Berbae* et soit conservé dans le mot *bearg .i. sruth* d'un glossaire du Ms. H. 3. 18.

M. Joseph Schnetz continue p. 35-42 et 274-308 ses études sur les noms de lieu et de fleuve celtiques dans l'Allemagne du Sud. Il s'agit des mots Rednitz, Zusam, Kissingen, Kinzig, et d'anciens mots en *-ācum*.

De M. St. John D. Seymour, deux articles sont à signaler : sur « les sept ciels dans la littérature irlandaise » (p. 18-30) et sur « l'eschatologie de l'ancienne église d'Irlande » (p. 179-211). De M. L. Mühlhausen une note sur les *Aithech-thúatha*, dont la généalogie est conservée sous deux formes, que les Quatre Maîtres et Keating ont cherché maladroitement à concilier (p. 31-34). De M. G. Schaaffs (p. 164-172), une discussion serrée de l'argumentation de M. Macalister relativement à des mots en écriture romaine qui figurent sur des inscriptions ogamiques, (Macalister II, 23 et III, 158).

Enfin, M. Thurneysen commence p. 335 une série d'importantes études sur le droit irlandais. On sait combien ce domaine est difficile à explorer, parce qu'il exige une double compétence de juriste et de celtiste. D'Arbois de Jubainville qui possédait les deux s'y était exercé avec succès et on doit regretter qu'il n'y ait pas travaillé davantage. M. Thurneysen y a été attiré par son collègue le juriste Partsch, anjourd'hui à Berlin. Et c'est tout profit pour le texte des Lois d'Irlande car chacun s'accorde à reconnaître que l'édition, la traduction et le glossaire préparés sous la direction de R. Atkinson laissent beaucoup à désirer. Dans cette première étude, le savant celtiste étudie le système des allocations par lequel un homme, libre ou non, est lié à un maître dont il dépend. Le rapport du maître à celui qui reçoit l'allocation est appelé *céilsine* « compagnonnage » et il y a deux types de compagnons, le *saer-chéle* et le *daer-chéle*, comme il y a deux types d'allocations le *saer-rath* et le *daer-rath*. M. Thurneysen publie ici avec un précieux commentaire le texte des Lois qui se rapporte au *daer-rath*. Ce dernier n'était pas un « esclave » ; sa situation, inférieure à celle

du *saer-chéle* était désignée sous le nom de *giallna* ou de *aicillne*. C'est de *cain aigillne* qu'il est ici question. Une liste des mots étudiés termine cet important et utile travail (p. 335-394).

XI

Dans les INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN, t. XLIII, p. 40-46, M. F. Sommer explique les parfaits ombriens en *-nç-* comme tirés du parfait *purtinçus* « porrexeris », lequel devrait sa formation (*-d-inç-*) à une contamination du thème *di-* de la racine **dō-* « donner » et du thème **enk-* de la même racine que le grec ἤνεγκον. M. Brugmann a expliqué déjà par une contamination analogue le présent gotique *briggan* (*Ind. Fschg.* XII, 150), qui remonterait à **bhr-enk-*. A quoi le celtique offre sans doute un analogue dans le gallois *hebrwng* « amener » qui remonte à **bhr-onk-*. On a également le vocalisme *o* de la seconde racine dans le prétérit germanique qui est à la base du gotique *brāhta*. On peut éclairer tous ces faits des fines remarques qu'a publiées Gauthiot dans les *Mélanges de F. de Saussure*, p. 115. Le présent *briggan* en gotique a la valeur perfective.

Sur le nom de la ville de Lucerne, all. *Luzern*, M. Karl Ettmayer accumule p. 10-39 une série de savantes hypothèses qui plongent fort avant dans la préhistoire. Il croit que ce nom est antérieur à l'arrivée des Romains et fut donné par une population peut-être de langue étrusque, en tout cas d'une langue qui était différente de l'italique et du celtique, si elle était indo-européenne. La démonstration repose sur un échafaudage d'arguments variés, dont quelques-uns sont contestables. P. 23, pourquoi M. Ettmayer veut-il que la plupart des substantifs latins en *-ex* (*-ix*), noms de minéraux, de plantes ou d'animaux, soient d'origine étrangère : *culex* et *salix* ont des équivalents en celtique, *rādix* rappelle le v. islandais *rót* (pourquoi serait-il emprunté du grec ?). Le suffixe à gutturale est italo-celtique ; ci-dessus, p. 208. — P. 38, pour le nom de la *bruyère*, il ne faut pas parler d'un gallo-étrusque **brucco-*, mais d'un gaulois *brūko-*, ou *brūkā-* qui s'explique parfaitement par la phonétique celtique (cf. *R. Celt.*, XXXIX, 404).

M. Havers a donné au même volume, p. 207-257, un article sur le « nominatiuus pendens » dans les langues indo-européennes. On n'a pas oublié le copieux ouvrage consacré par le même auteur au « datiuus sympatheticus ». La syntaxe des cas devient sous la plume de ce savant auteur un labyrinthe aux chemins tortueux portant chacun une étiquette destinée sans doute à provoquer l'ahurissement ou, suivant le cas, le sourire des passants. M. Havers voit

les faits en grammairien scolastique, c'est-à-dire qu'il est satisfait quand il les a répartis en une multitude aussi variée que possible de subdivisions où toutes les langues doivent entrer de gré ou de force. L'article en question donne un nouvel échantillon de cette méthode. Certains estimeront qu'il valait mieux jeter bas toute cette scolastique inutile et chercher seulement à dégager de ce monceau de fiches les deux ou trois idées générales qui y restent noyées. L'article, il est vrai, aurait tenu en trois ou quatre pages au lieu de cinquante, mais le lecteur n'y eût-il pas gagné ?

L'idée principale est que la langue parlée aime à mettre en vedette les mots importants de la phrase et, pour obtenir ce résultat, cherche à les soustraire non seulement aux règles d'ordre des mots, mais aussi aux règles d'accord entre les mots. On peut dire en français parlé : « Je commence à avoir assez de votre chien », mais imaginez que l'on tienne à insister sur l'idée du chien, qui d'ailleurs se présente la première à l'esprit ; on ne dira jamais : « De votre chien, je commence à avoir assez » ; on dira : « Votre chien, je commence à en avoir assez. » Ce tour qui peut être observé tons les jours dans toutes les conversations est facilité par l'absence de flexion nominale en français. Parler en français de « nominatiuus pendens » et joindre pêle-mêle les exemples français de ce type à des exemples sanskrits, grecs ou latins, est vraiment jouer sur les mots, et méconnaître le génie de la langue française, qui se distingue avant tout des langues anciennes par l'absence de flexion. Dans les langues qui n'ont pas de flexion nominale comme le français et l'anglais, on ne peut pas parler de « nominatiuus pendens » sans introduire une contradiction dans les termes.

Une autre question est de savoir comment les langues à flexion expriment le tour que le français rend par une rupture de l'accord des mots. Le nominatif y est souvent employé à cet usage ; et c'est bien alors qu'il s'agit d'un « nominatiuus pendens ». Le fait prouve que déjà en grec et en latin, le nominatif tendait à exprimer la notion du mot indépendamment de la flexion (cf. l'article de M. Thurneysen analysé ci-dessus, p. 255). Et c'est une conclusion capitale qui ne doit pas être seulement mentionnée en note, comme une observation accessoire. Il existe d'ailleurs en latin d'autres procédés pour détacher un mot et le mettre en vedette (cf. Meillet-Vendryes, *Traité*, p. 573). L'attraction *urbem quam statuo uestra est* est à ranger dans la même catégorie que le nominatiuus pendens. C'est un tour qui a une raison d'être et un point de départ analogue.

Il y a une autre idée générale qu'il convenait de faire ressortir.

C'est que de pareils tours appartiennent essentiellement à la langue parlée ; ils naissent dans la langue parlée et s'y maintiennent aussi longtemps qu'ils restent vivants. Le jour où ils deviennent un procédé de style, fixés et stéréotypés, ils perdent leur valeur expressive, et il faut que la langue parlée les remplace. L'étude du tour en question suppose donc une délicate appréciation des rapports de la langue parlée et de la langue écrite. — P. 240 les exemples irlandais sont mal écrits et mal traduits. P. 228 le tour français « Pierre, il est venu » ne rentre qu'imparfaitement dans le cadre de cette étude. Il faut tenir compte pour l'interpréter correctement de la tendance à souder le pronom sujet et le verbe, qui se développe beaucoup en français parlé et qui est tout autre chose.

XII

Tous les hagiographes devront lire de près l'important article publié par le Père H. Delehaye dans les Analecta Bollandiana, t. XLIII (1925), p. 1-85 et p. 305-325 sur « les recueils antiques de miracles des saints ». C'est un utile complément aux *Légendes hagiographiques* du savant auteur (Bruxelles, 1905. xj-264 p. 12°).

Nous possédons de ces recueils en grec et en latin, c'est-à-dire qu'il y en a un groupe oriental et un groupe occidental. Ces deux groupes ne se distinguent pas seulement entre eux par la langue, mais encore par l'esprit qui les inspire.

Les Θαύματα grecs offrent une grande variété. Les saints qui en font l'objet sont assez nombreux ; ils vivaient dans des pays très différents et leur culte s'est développé dans des sanctuaires fort éloignés les uns des autres. C'est ainsi que Thessalonique, Constantinople, Séleucie, Alexandrie possédaient respectivement les sanctuaires de Saint-Démétrius, de Saint-Artémius, de Sainte-Thècle, des Saints-Cyr et Jean ; saint Théodore était honoré à Euchaïta dans le Pont, saint Ménas en Egypte et en Phrygie. Les miracles attribués par la tradition à ces divers saints sont souvent très éloignés de nos habitudes occidentales ; s'ils nous amusent et nous touchent parfois par leur fantaisie poétique, ils nous choquent aussi par leur frivolité ridicule, par leur puérilité, même par leur obscénité.

Au contraire des précédents, les *Mirabilia* latins se rapportent à trois saints seulement, saint Etienne, saint Julien, saint Martin. La légende de ces trois thaumaturges s'est constituée tout entière en deux régions : l'Afrique du début du ve s. et la Gaule de la fin du vi^e^, et elle se réclame de deux hommes illustres, Augustin

d'Hippone et Grégoire de Tours. Les recueils occidentaux sont donc plus simples que ceux d'Orient ; ils sont en général aussi plus raisonnés, plus exégétiques, mieux faits pour prouver et convaincre. Ce n'est pas à dire qu'on n'y trouve pas d'extravagances. Le P. Delehaye, dont on connaît la prudence, insiste dans sa conclusion sur les lacunes de l'information si éloignée de nos exigences modernes, sur l'insuffisance des précautions prises sinon pour garantir l'authenticité des faits, du moins pour permettre de les interpréter. Ces livres de miracles n'en forment pas moins un monument imposant de la confiance populaire en des intercessions surnaturelles et ils apportent ainsi un précieux témoignage à l'histoire de l'esprit humain.

Le Père P. Grosjean a publié, p. 115-121 du même volume, un poème latin de 52 vers sur les saints irlandais honorés en Belgique. Ce poème, conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, paraît être l'œuvre du Père Jésuite Henry Fitz-Simon, né à Dublin en 1566 et mort à Kilkenny en 1643. Le P. Fitz-Simon fit son noviciat à Tournay et enseigna la philosophie à Louvain. Ainsi s'explique le sujet auquel il employa son talent pour les vers latins. Ce talent tenait d'ailleurs plus de la jonglerie que de la véritable poésie ; le poème est écrit dans une langue compliquée, recherchée et qui dans quelques passages, va jusqu'au galimatias.

Le même Père Grosjean propose p. 241-250 une correction à un passage du Book of Armagh. Dans l'introduction aux Collectanea de Tirechan sur saint Patrice, se trouve la phrase suivante : *et antifana assiduo erat ei de fine ad finem in nomine Domini Dei Patris et Filii atque Spiritus sancti Jesus Christi Benigni* ; *hoc autem dicitur in scotica lingua* ochen (*Thes. Pal. hib.*, t. II, p. 45). Ni Wh. Stokes (*Tripartite Life*, t. II, p. 303), ni E. Hogan (*Documenta de S. Patricio*, p. 192), ni J. Gwynn (*Liber Ardmachanus*, p. CCLXXXIIJ), n'ont fourni de ce passage visiblement corrompu une interprétation satisfaisante. Le P. Grosjean est parti d'une suggestion de K. Meyer (*Z.f. Celt. Phil.*, IX, 181, n. 1) qui voyait dans *ochen* la traduction de *antiphona*, en comparant la locution *fir ochaine* « chanteur » (*R.Celt.*, VI, 187 et *Ériu*, II, 20, l. 3). Son hypothèse est que la phrase « *hoc autem dicitur...* » ayant été écrite au début d'une ligne, les derniers mots qui dépassaient la longueur de cette ligne ont dû être insérés dans un blanc de la ligne précédente, suivant l'usage des scribes ; on devrait donc lire : *...in nomine Domini Dei patris et filii atque spiritus* (ou gén. sg. irlandais *spirto*) *sancti* ; *hoc dicitur in scotica lingua ochen Jesu Christi benigni*. Le cantique en question

aurait porté le nom de *Ochen Jesus Christi benigni*. C'est fort ingénieux, mais on peut conserver des doutes : s'il s'agit de donner une précision sur la nature du cantique, on ne comprend guère que le glossateur ait fait intervenir l'irlandais ; il lui suffisait de dire : *hoc autem dicitur antiphona J. Christi* ; s'il voulait au contraire traduire en irlandais le mot *antiphona*, il n'avait que faire d'ajouter les mots *Jesu Christi benigni*, qui ne sont pas irlandais. L'idée que *ochen* (à lire *fochen*) sert à gloser *benigni* peut conserver des partisans. Il resterait d'ailleurs à justifier l'appellation du cantique supposée par le P. Grosjean ; mais c'est l'affaire des hagiographes ou des historiens de la liturgie.

XIII

Le tome II du BULLETIN OF THE BOARD OF CELTIC STUDIES comprend, comme le précédent, trois parties, qui sont également riches d'informations variées.

L'une est consacrée à la langue et la littérature. C'est la plus importante. On y trouve à la fois des éditions de textes et des études philologiques.

M. Ifor Williams, qui est un des collaborateurs les plus actifs du Bulletin, publie p. 8-16 un « vieux traité d'économie domestique » d'après le Livre Rouge d'Hergest (c'est la traduction d'un ouvrage franco-normand de Walter de Henley, *Le dite de Hosebondrie*, comme l'établit M. Peredur Jones dans le même tome du *Bulletin*, p. 132) ; p. 16-25 les « Conseils de Caton » d'après trois manuscrits, dont le Livre Rouge de Talgarth (c'est la traduction galloise des *Disticha Catonis*) ; et p. 26-36 une interprétation galloise du texte de ce même Caton, tiré du manuscrit P. 3, copié aux environs de 1300. P. 118-130, il publie deux poèmes du Livre Rouge de Talgarth. L'un est intitulé *Kyssul Adaon* « Conseil d'Adaon » ; il reproduit trois strophes d'un poème du Livre Noir de Carmarthen, p. 44 Sk. (= 84 Ev.). Adaon ou Afaon est connu ailleurs comme fils de Taliesin (*R.B.Mab.* 150. 17, 160.1, 303.15 et 29, 304.7). Le second poème est un dialogue du corps et de l'âme, sujet favori du moyen âge et dont le Livre Noir de Carmarthen contient aussi des fragments, d'ailleurs différents. M. Ifor Williams a joint à ces deux textes un savant commentaire, dont nous extrayons les observations suivantes : p. 121, sur le mot *mat* « bon » dans *mat ganet* (ct. *ny mad rianed o plant adaw* B.B.C. 53, 14 Ev.), dont il rapproche irl. *mathgen* « druide « (*R. Celt.* XII, 127) gall. *Madyein* (*B. An.* 16, 12), nom de femme, et gaul.

Matugenus; p. 124, sur le mot *bwyeit* (B.B.C. 8.11, 84.4 Ev.) où il voit avec beaucoup de raison le mot latin *Beati*[1] nom d'un psaume (le nº 118 de la Vulgate), très en faveur au moyen âge (cf. *Z.f.c.Ph.*. XIV, 203) ; p. 124 aussi, sur le verbe *golychaf*, *gwollychaf*, *adolychaf* et *adolygaf* « je prie, j'implore », de la même racine que irl. *atluchur* « je remercie », mais avec une formation différente (il faut partir d'une racine terminée par un *k*, et M. Ifor Williams suppose que *adolychaf*, *golychaf* sont issus d'un subjonctif sigmatique *adolychwyf*, à côté de l'indicatif *adolygaf*; ce serait le le cas du grec βούλομαι, mais d'une racine de ce sens on peut même supposer un ancien présent désidératif, du type lat. *quaesō* en face de *quaerō*) ; p. 129, sur l'adjectif *mwynfawr* « riche, profitable ». Enfin, p. 269-286, M. Ifor Williams donne une édition critique d'un curieux poème, un dialogue entre Arthur et son neveu Eliwlad changé en aigle et niché au sommet d'un chêne dans une forêt du Cornwall. Ce dialogue figure déjà dans la *Myvyrian Archaeology*, 2e éd., p. 130-132 ; mais on en connaît plusieurs copies, dont une a été publiée dans le *Cymmrodor*, t. VIII, p. 177-190. M. Ifor Williams a pris comme base de son édition une copie qui figure dans un manuscrit d'Oxford (Jes. 3 1-3), du début du xve siècle, mais il donne en note les variantes de dix autres textes, manuscrits ou imprimés. Ces variantes sont instructives. Elles nous montrent combien les textes gallois du moyen âge ont été altérés, dénaturés, disons le mot, tripatouillés par les copistes et les éditeurs successifs. Il est souvent malaisé de restituer le texte primitif ; mais le copiste du manuscrit d'Oxford a dénaturé le sien par des erreurs grossières, d'une énormité parfois plaisante (v. p. 282). Au milieu du dialogue on retrouve quelques strophes du Livre Noir de Carmarthen (p. 84 Ev.), les mêmes qui ont été signalées plus haut dans le *Kyssul Adaon*. Le poème dans son ensemble ne paraît pas à M. Ifor Williams postérieur à 1150.

P. 184-200 M. John T. Jones publie des extraits de la grammaire du prêtre Einion. Cette grammaire est la plus ancienne que l'on connaisse du gallois ; M. Ifor Williams a établi qu'elle a pour auteur « Einion offeiriad » (v. le tome V du *Beirniad* et le tome XXVI du *Cymmrodor*). On en connaît plusieurs copies, notamment dans le Livre Rouge d'Hergest, dans le ms. Llanstephan, nº 3 et Peniarth, nº 20. La copie qu'édite M. John T. Jones se

1. Le latin *beātī* ne pouvait pas donner *bwyeit* en gallois. Il faut partir d'une forme **bēatī* qui s'explique sans doute par la prononciation emphatique de l'initiale du mot par lequel débutait le psaume et qui lui servait de titre.

trouve dans un manuscrit de Bangor ; ce manuscrit est incomplet, mais M. Jones le complète au moyen de deux manuscrits de la collection Peniarth, nos 169 et 191.

P. 201-229, M. Henry Lewis, à qui l'on doit l'édition des sept sages de Rome dont la *Revue Celtique* a parlé (t. XLII, p. 421) publie une version de ce même texte, tirée d'un manuscrit du XVIe s., le C. 5 (p. 163-225). Elle présente, par rapport à la précédente, certaines différences, notamment à la fin. Le récit en général y est allongé, délayé ; en revanche, un morceau n'y figure pas, le numéro 13 (Senescalcus). Le copiste s'en nomme à la fin : il s'appelait Elis Grufydd, natif de Gronnant Uchaf, paroisse de Saint-Asaph, comté de Flint, et il copia le texte en 1527 à Londres dans le palais de sir Robert Wyng, alors député à Calais.

P. 135-148 et 229-242, M. T. Gwynn Jones continue la publication de glossaires tirés de la collection Peniarth.

Les enquêtes lexicographiques et étymologiques sont dues à MM. Ifor Williams et Lloyd-Jones. Le premier étudie p. 36-48 quelques mots tirés du ms. Pen. 3 : *dibewyd* « désir, volonté, amour » et *dybeu* « id. » (qui auraient la même origine) ; *anhyed*, *ymanhyed* « flatterie » et aussi « persuasion, sollicitation », écrit *anhwyet B.B.C.* 75.12 (sortirait de la même racine que irl. *adsegat* « ils implorent », *ascid* « requête, cadeau » ; la forme *ymanhwed* attestée au moyen âge, auj. *ymhŵedd* « implorer, supplier » résulterait d'une confusion entre *anhyedd* « flatterie » et *cymhŵedd* « moquerie, plaisanterie ») ; *drut* « fou, sans frein », d'où « cher, coûteux » ; *ymhoffi* « se flatter, se vanter » et *hoffi* « louer, vanter » (sens fréquents au moyen âge, dérivent de *hoff* qui signifiait « joli » avant de signifier « cher, aimé » comme aujourd'hui) ; *tapplys* (empr. à l'anglais *tables* au sens de « table à jeu, trictrac ») ; *cywestach* « coït », *gwest* « id. » R.B.Mab. 100, 3 (sortent de la racine **wes-* « coucher, habiter »), *dirwest* « jeûne » et *darwest* « id. » (de **do-ro-wes-t-* et **do-are-wes-t-* ; cf. v. gall. *it darnesti* à corriger en *i tdaruestim*) ; *anghreifft* « reproche » (empr. lat. *increpitō*), d'où « exemple » (la forme *anghraiff* pourrait sortir de *antigraphum*) ; *crynodeb* « utilité, profit », *cryno* « amasser, thésauriser, épargner » et *digryno* ou *anghryno* « dépenser » (de *crwn* « rond », cf. irl. *cruindigim* « j'assemble, j'amasse »). — P. 299-311, M. Ifor Williams étudie les mots suivants : *cynnydd*, *cynnif* « effort » (qu'il tire de la racine **snī-*, irl. *cosnam*, etc.) ; *hin* « limite », *amhin*, d'où *amin* « seuil, limite », *amhinog* « limitrophe » (cf. irl. *sinim* « j'étends ») ; *cynnor* « porte, devant de porte » autrefois *cyntor* et *cynhor*, de **kintu + or*, cf. *goror* = irl. *forar*, gl. finis, *cyfor*, etc.) ;

gorsin « montant de porte » (et aussi *gorsing*, comme *prin pring* et *lladin llading*; peut contenir comme second terme le même mot que zend *stūna-* « pilier »); *trefn* « arrangement, bon ordre » d'où « logement, mobilier » (se rattache à la même racine que *tref*; le verbe *trefnu* signifie proprement « se poser, s'installer », cf. *cv treigil cv threwna* « où se répand-elle ? où s'arrête-t-elle ? » *B.B.C.* 88,10 en parlant de la mer, *ef a antrefna* « il ne se pose pas » B. T. 37,17 en parlant du vent).

M. J. Lloyd-Jones donne, p. 1-8, des notes lexicographiques relatives aux mots suivants : *daered*, *daerawd* « service funèbre » (de **do-ad-rel-* et **do-ad-rōt-*; le sens propre est « remise, versement d'argent, taxe »;) *cyfarws*, *cyfarwys* « présent, cadeau » (formé non pas, comme le dit M. Lewis, sur *cyfar(f)* = irl. *comarba* « héritier », mais tiré de la racine **weid-*, soit **kom-are-wid-lo-*); *coned* « orgueil » (rattaché à *gogawn* et *gwogawn*, *gogoned*, *gogoniant*; racine celtique **kān-*; cf. lat. *cōnārī* ?). Ces notes sont continuées p. 103-113 à propos des mots suivants : *amod* (de **m̥bhi-bhutā-*, **ambutā*, comme *amrant* de **m̥bhi-bhrṇt-*, *amwlch* de *m̥bhi-bhulk-*, etc.; de la rac. **med- *mod-* sont tirés *armes*, *gomedd*, *gormodd*, *gormedd*, *gormes*; de la racine **(s)mik-*, *dameg*, *dirmyg*, *edmyg*, *ermyg*, *tremyg*; de la racine **bhen- gomyn*, *tremyn*; tous ces mots contiennent le préfixe **m̥bhi-*); *glaweir*, forme archaïque de *eirlaw*; *aroglau* (de **are-upo-klow-*, même racine que *clywed* « entendre, sentir »; manque un renvoi à J. Loth, *R. Celt.*, XL, 359); *gwyrfai* nom de lieu (peut être formé de *gwyr* = irl. *fiar* « en pente » et de *mai* plur. de *ma*, cf. *gwylfa*, *gyrfa*, *trofa*, *Gwynfei*, *Myddfai*; ou bien de *gwyr* pl. de *gwr* « homme », cf. irl. *Fir manach*, *Fir árda* comme nom de lieu); *Penamnen* (de *Pennant Beinw*); *Gogarth* (de *go* + *certh* « clair, visible »).

Le même M. J. Lloyd-Jones signale p. 297-298 quelques mots gallois qui seraient empruntés du latin : *caddug* « brouillard sombre » (de *cadūcus*), *carth* « chanvre, étoupe » (de *carptum*), *cerrynt* « courant » (de *currentem*), *cyrawal* « sorte de baies » (de *cēreolus*), *glain* « perle » de (*glandium*), *glwys* « joli, pur » (de *glēsum* ?), *menybr* « poignée » (de **maniprum* pour *maniplum*), *naid* « saut » *neidio* « sauter » (de *natis* « fesse »), *pant* « pente » de *panctum*; mais cf. J. Loth *R.C.*, XLII, 354), *Powys* (de *pāgensis*), *serth* « abrupt » (de *serptum*), *wylo* « pleurer » (de *ēiulō*). Beaucoup de ces explications sont des plus contestables. P. 289-297, le même auteur relève des traces d'ancienne contraction vocalique en gallois (*Olion sein-dawd cyntefig yn gymraeg*); ce sont des faits préceltiques, même souvent indo-européens, mais il y en a peu de convaincants.

Enfin, il faut citer la publication par M. Henry Lewis d'une lettre de William Salesbury à Gruffydd Hiraethog (p. 113), et par M. Fynes-Clinton d'une série de mots tirés du Dictionnaire latin-gallois de Davies (p. 311) ; une note de M. Robin Flower sur le fameux acrostiche *Sator arepo tenet opera rotas* (p. 131), une autre de M. Saunders Lewis sur la Signification du Pater (*Pwyll y Pader*) d'après Hughes de Saint-Victor (p. 286), et un article de Miss Jessie L. Weston sur l'Évolution du roman arthurien d'après J. D. Bruce (p. 173).

L'intérêt de la partie philologique de ce beau volume ne doit pas faire négliger les deux autres parties consacrées l'une à l'histoire et législation, l'autre à l'archéologie et aux beaux-arts. Dans la première sont surtout à signaler les publications de MM. William Rees et Garmon Jones (anciennes chartes et documents paroissiaux, liste d'ouvrages sur l'histoire municipale) ; dans la seconde une chronique archéologique fort bien tenue par M. R. E. M. Wheeler.

J. Vendryes.

NÉCROLOGIE

Le printemps de 1926 a vu se produire deux morts qui pour des motifs différents touchent profondément les études celtiques et la rédaction de cette Revue : celles d'Anatole Le Braz et de Maurice Cahen. Les deux nécrologies paraîtront dans le fascicule suivant.

CHRISTIAN SARAUW

Né le 19 septembre 1865 à la maison forestière de Peterswœrft (près Stensbyskov sur la côte Sud de Seeland) où son père était en fonctions, Christian Sarauw est mort subitement à Copenhague le 22 novembre 1925. Son nom avait depuis plusieurs années disparu des bibliographies celtiques ; et on ne pouvait que le déplorer, en se rappelant les travaux si originaux, si personnels que ce linguiste excellent avait publiés sur la phonétique et la morphologie notamment de l'irlandais. C'est qu'il s'était laissé accaparer par d'autres études. Son universelle curiosité qui l'avait poussé à visiter la plupart des pays de l'Europe et à en apprendre les langues, l'avait également entraîné à des études aussi différentes que la philologie grecque, la linguistique sémitique, la philosophie et la littérature allemandes. Il appartint d'abord à l'enseignement secondaire comme professeur d'allemand et d'anglais. Privat-dozent à l'Université de Copenhague de 1901 à 1907, il y obtint ultérieurement la chaire magistrale d'allemand. Comme sémitisant, il a donné de 1906 à 1912 une série d'articles à la *Zeitschrift für Assyriologie* sur l'assyrien, l'hébreu, l'araméen, l'arabe. Comme germaniste, outre plusieurs manuels d'enseignement à l'usage des classes, on lui doit en particulier de savantes études sur le Faust de Gœthe : *Entstehungsgeschichte des Gœthischen Faust* (1918) et *Gœthe's Augen* (1919). Mais la *Revue Celtique* ne saurait oublier qu'elle a eu la primeur de ses travaux comme celtiste. L'article qu'il y publia

en 1896 (t. XVII, p. 176) sur le verbe *fil*, et dont les conclusions sont aujourd'hui acquises à la sience, était son article de début. En 1900, il présentait à l'Université de Copenhague comme thèse de doctorat ses *Irske Studier*, bien connues de tous les celtistes, où plusieurs des questions les plus obscures de la philologie irlandaise sont abordées, discutées, résolues de main de maître (v. le compte rendu de M. Pedersen, *Indog. Anz.*, XII, 94). Ses autres publications sur l'irlandais sont les suivantes : *Remarks on the Verbal System of Modern Irish*, *Z. f. celt. Phil.* IV, 72 ; *Syntaktisches*, *Z. f. vergl. Sprachforsch.* XXXVIII, 145 ; *a few Remarks on the Thesaurus Palaeohibernicus*, *Z. f. celt. Phil.*, V, 505 ; *die Lautwerte von irish* l n r, *Z. f. vergl. Sprachforsch*, XLII, 53 ; *Specimens of Gaelic as spoken in the Isle of Skye*, *Miscellany Kuno Meyer*, p. 34.

Christian Sarauw était membre de l'Académie des Sciences (Videnskabernes Selskabet) de Copenhague. A la séance de cette compagnie en date du 26 mars 1926, sa mémoire a été honorée par un discours nécrologique de M. Holger Pedersen, auquel ont été empruntés les renseignements biographiques qui précèdent.

J. VENDRYES.

CORRIGENDA

M. Max Förster nous écrit pour protester, fort courtoisement d'ailleurs, contre une critique qui lui a été adressée au tome précédent, p. 452, à propos de son article sur la nationalité de Nennius. En soutenant que le nom anglais du *Defon* (gallois *Dyfneint*) remontait à une ancienne forme à *i* radical, M. Förster entendait par là une forme du vieux-gallois (et non du vieux-brittonique), où *i* était la notation de la voyelle écrite plus tard *y* ; cf. v.-gall. *cilchet*, *Diuungualhun* L.L. 223, *Cinbelin*, *Cimeiliauc*, *Cimro*, etc. Cette graphie a été étudiée par lui dans son *Keltisches Lehngut im Englischen*, p. 117. Il admet donc l'étymologie qui rattache *Dyfneint* à *Dumnonii* (il la mentionne lui-même dans son *Altenglisches Lesebuch*, 2e éd., 1921, p. 41) ; et par suite, la critique qui lui a été faite tombe d'elle-même. Cette critique reposait sur une méprise. Comme toute critique fausse, elle est regrettable. Nous donnons acte bien volontiers à M. Förster de sa rectification.

Le Propriétaire-Gérant : ÉDOUARD CHAMPION

MACON, PROTAT FRERES, IMPRIMEURS. — MCMXXVI

CATH CUMAIR

THE INTRODUCTION

This text is the last of the four named in the *Rev. Celt.*, vol. XXXIX, p. 2, as relating to Eochaid Feidlech and the pre-táin period. Only one copy of it is known, viz., that in the paper ms. 23.K.37 (R.I.A). This copy was finished in 1717. The first four pages are in very neat handwriting. The rest of the text is in a poorer and later hand. The language is modern and the literary style bombastic. It has been shown (see vol. XXXIX, pp. 1, 2) that the copies of *Cath Leitreach Ruibe* and *Cogadh Fergusa* in 23.K.37 are representative of older texts. They have not been modernized in style like *Cath Cumair*, but this latter may be taken from a source quite as ancient, for the main incidents are the same as in the Dindsenchus of Druim Criaich (edited in *Todd Lectures*, XI, p. 42, by E. Gwynn) which is in the Book of Leinster. It seems certain that the Dindsenchus is a summary of one of the classic tales enumerated in LL at p. 190, and in the *Airec Menman I. m. Coisi*, viz., " Argain Echach for a macaib ". If it was a classic in the twelvth century it was probably far older in origin and was told with many variants and suffered from corruptions and emendations. For these reasons I suggest that the first six paragraphs are not modern invention entirely though they have no corroboration in the Dindsenchus. They contain a story in themselves : the quarrel between Eochaid and his queen which led to the paricidal attack on Eochaid. Other and independant allusions give a family history which was probably the original explanation of the crime. Eochaid's queen was the daughter of Airtech, a Connaught

prince, and Eochaid slew him in battle (See *R. Celt.*, vol. XXXIX, p. 10). This was the older and more natural explanation and I suggest it was that given in the original story to explain why the queen incited her sons against their father.

It is evident that the modernizer knew the Dindsenchus poem as he quotes from it.

In transcribing the text I have given the spelling and the accents as I found them.

Some obviously missing letters are enclosed in brackets [ ]. I have not been able to make sense of some of the poetry and have indicated this by blank spaces. In conclusion I regret I am not continuing my translation into French as in the preceding texts, but this particular text was finished in English some years ago and laid aside till those which rightly preceded it had been brought out. Only for this reason I should have done my best to work in the medium of the language most appropriate to the *Revue Celtique* and to all exact and clear translation.

MAIGHREAD NÍ C. DOBS.

CATH CUMAIR

D'APRÈS LE MS. 23.K.37, DE LA ROYAL IRISH ACADEMY, PP. 1-31

1. Bhi[a] righ amhra oir*eadha* fair Éir*enn* fecht a n-aill .i. Eochaidh F*éidhlioch* mhic Finn mhic Finnlogha 7 *cetera*. Maith amh ro bhí Éire a n-aimsir an áirdrigh sin or robsad[b] cuibhdh[e] a choig*idh* um comhroinn a chrióch. Nirsad úaimhnech im-eglach a huirreadha re hiomad no re huathadh a sochaidhe a n-oireachtaibh air oile. Robsad tathaigh*each* a thuatha um a thaoisechaibh re tuirgnamh a dhiorrama. Robsad biádhmhaira beoir(?)-lionmhura[c] a bhrughaidh 7 a bhiath-*áigh*; 7 muna tteagm*adh* uamhan aisge no athaise o fhiall*aigh* ath-iomrádh air thionn-mhnaibh Eirenn ni badh eagail d'aon

a. in margin ; " Ann. 3940 " — b. in margin ; *robsa... dobhád...* — c. b*eth*- in ms.

THE BATTLE OF CUMAR

ENGLISH TRANSLATION

1. There was a great and illustrious king over Ireland once upon a time viz., Eochaid Feidlioch, son of Finn son of Finnlogh etc. Ireland was prosperous indeed in that high-king's time for her provinces were agreed concerning her territorial boundaries; her chiefs were not alarmed or uneasy on account of either the multitude or the paucity of their retinues in each other's assemblies; her tribes were united round her chiefs against popular sedition; her farmers and her innkeepers were well supplied with food and beer (?). Only for the fear of scandal or disgrace in chivalrous report not one of

mhnaoi dhiobh Éire do thaisdioladh, no do thiomchiolladh, ò Thuinn cairrge cuipghile, chneis-anfenaighe, cuan-thórthairth*aighe* Chliodhna [1] go Tonn chairig*ach* ghairbhe bhuantoruidh b*adh* th*uaidh* [2] ; 7 o Bheinn fhéir-mhín fhásaighe iasgthórthaigh Eadair [3] anoir go Dubh-charrg*ach* [4] dubh-aibhseacha dlúimh-fliucha dián-anfennacha a n-iartar choigh*idh* chaomhâluinn Connacht.

Nior bh'iónghnadh amh Éire do bheith go maith isan aimsir sin or robsad búireadhach búan-bhleacht a bhuar ba dha bhán-tolchadh. Robsad ceann-áirda cuach-bhláidhach coirrlemhna ceart-reamhra caomh-chennsóighe a fhiodhbhaidhe. Robsad míne maoith-fheúra mór-thórthacha a mhuighe re taph*air*t gach toradh do throm-thréad. Robsad comh-mine crann-reidhi cnuas-thróma craobh-thorrthacha a coilte. Robsad lán-chúine leur-iaṣgmhura a línnte 7 a loch-aibhne. Robsad seamhaighe súthaine soirrata (a) sruth-glana selg-throma a sléibhte. Robsad caoimhe com-laidre cneis-réidhe clár-theagh*laidh* [a] a cuáin. Robsad tiorma tracht-ghlana taobh-reidhe treathan-mhín a traga. Niorbsad t*or*icecht a túatha re tromthomhus a cciósa d'a ttaoisech*aibh*, no chlos fós foghair fiodhb*aidhe* do griobhghuil gaoithe no frasa folcmhura feartanna acht madh driúcht far na mor-mhuighe go meódhain gach láoi lán-ṡolais.

Niór bh'iongnadh amh a taigneamh [b] sin aig na haird-rennaibh isan aimsir sin uair masa cheart na chomh-airmhe re a radh do r*iar*(?) chaidh-seghdha ṡuathn*idh* ṡolus-litr*each* ṡolumdha an dara mac-dalta [5] uasal ealaidhna ghlic-úghdairdha Augus*dín* (?) fhír-fhol*adh*. Is ag tinsgadal an tres [6] bliadhain de fhlaithes Eoch*aigh* Feidhlioch ro fhír-ghin 7 ro fhior-chobhligh an tsáoir-ghin ṡuathn*adh* ṡo-ghníomhach na soillse ṡúthaine agus an Coimh-Dhé comh-choitcheann ro chum an chethardhuil 7 an Caon-mhac ro choimprisd*ear* o'n ingh*in* eabhrach gan ionaithmhaich a hóighe. Agus is an tres [7] bliagain do fhlaithes *Con*aire ro céasadh é.

2. Reimhios dha bhliagan dég oirechus Eoch*aigh* Féidhlich o'n am fair torchradh an fhlaith rióghdha il-bhreithech .i.

a. leg. *clár-théiglidhe* ? — b. *a*[*n*] *taigneadh* ?

the fair ladies of Ireland would have feared to journey (or make the circuit) round from the rocky foam-white storm-ruffled prolific harbour of Cliodna's Wave to the rocky rough ever-fruitful Wave [2] in the North ; or from the Peak of Edar [3] with it's fine grassy wastes and rich fisheries in the East to gloomy Dubcarrgach [4] wrapped in mist and storm in the west of the beautiful province of Connaught. It was not indeed surprizing that Ireland was prosperous then, for her cattle were lowing and ever giving milk on her fair hills (?) ; her groves were lofty, adorned with cuckoos and single elms, very thick and exquisitely peaceful ; her plains were level, soft-grassed and fertile, yielding every crop to huge herds ; her forest trees were smooth and straight, heavy with clusters and very branching ; her ponds and river-pools were calm and full of fish ; her mountains were peaceful, untroubled, tranquil, clear-streamed and full of game ; her harbours were beautiful and strong, unruffled and smooth ; her strands were dry, with clean dunes, sloping smoothly in fine ripples ; her people were not tormented (?) with heavy rents to their chiefs. Nor was the roar of forests heard under the scream of the wind, nor showers of cleansing rain, but there was dew on the vast plains till noontide of each brilliant day. Such radiance in the great planets at that time was not indeed surprizing for, if the synchronisms are right in so saying, the second adopted son [5] of Augustus, noble accomplished and sagacious, ruled (?) with illustrious majesty, with marvel, with brilliance and gravity, a true governor. It was at the beginning of the third year [6] of Eochaid Feidlioch's reign that was truly begot and generated the free glorious commendable conception of the Eternal Light, of the common Creator who made the universe, and the gentle Son was conceived of the Hebrew virgin without dissolution of her virginity (?). It was in the third [7] year of Conaire's reign that He was crucified.

2. The reign of Eochaid Feidlioch lasted twelve years from the time when fell the royal all-judging prince viz., most

Fachtna Fáthach fiór-neimhnech a cCath Leithruidhe Ruidhe [8] ar leasaibh *Con*achlach Coruinn [9] a ttuaidh. Ro bhí amh Teamh*uir* gona teághlach faoi tig*ear*nmhus an trén-mhilidh sin g*an* ean*n* ogbhail [a] a haith*ighe* da haird-chinel*aibh*, gan a hollamhuin agus gan a húasal gh*ra*idh d'amhriara*idh* go haindhlight*heach*, gan a fhailbhe 7 gan a fhoch*er*d (?) lucht cadhus a n-oirech fair áird.

Ro bhí céile cáoimh corpnúa 7 ainnir áilgean aigesion .i. Cloithfhionn [10] cneis-śolais ingean Airt*igh* Uchtl*eath*ain [11] mac Ferguis m. Oililla Aidhnigh [12] 7 rob í sin matha[i]r chlainne an chath-mhilidhi .i. tri[13] mic molbthacha mor-ghniomhacha 7 sé hinghine aille áird-mhaisecha ; ut dixit poeta,

Meidhbh 7 Mumain maoith-ch*ru*th*ach*
Eile 7 *Deir*bhre dhreach*ach*
Clothrionn 7 Eithne.....[14]

7 trí mic umorro .i. na trí Finn Eamhna .i. Bres brióghach briáthrach borrfadha 7 Nár neimhneach neartmh*ur* nua-dhelbach 7 Lothar laochda liónmhur luath-ghonach, 7 is uime deirthi na Fínn Eamhna friú .i. a nEamhain Mhacha ro hoileadh iad 7 [15] Eochaidh Salbuidhi [16] mac Loduin athair mathara Concubh*uir* ro chaoimh-leasaigh iad 7 tug a n-áthair fearan dóibh .i. garbh-chriócha na nGamhanr*aidhe* .i. Eas rióghdha rámhach réidh-thibroidéach Ruadh [17] (se sin áit ann air báitheadh Aodh Rúadh mhac Badhairnd m. Argeadmhur) gus an oilean ngreadhach ngeal-tonnach ngear-chairrgach ngarbh-rois risa raiter Corca Baisginn .i. Léim Chon chomhramhaigh Choluinn [18]. As e sin fa fearann dona Fionnuibh Eamhna Ul*adh* [b]. Dixit an laoi,

Tri mic Eoch*ach* Fheidh*ligh* fhinn :
Breas brioghach fa briathair-bhinn,
Nar sgiamhdha nar sguir teaghlach
Lothair neamhdha [c] nua-dhealbhach.
A nEamhain mhín-ghlais Mhacha
ro hoileadh na húrsgatha [d].

a. leg. *éan-foghail* ? — b. leg. *ut* ? — c. leg. *niamhda* — d. leg. *scotha* ?

venomous Fachtna Fathach, in the battle of Leithruidhe Ruidhe [8] on the slopes of Conachail in Corann [9] southwards. Tara with it's manor was indeed under the rule of that strong soldier without any plundering of her peasants by her nobles, without illegal opression by her poets and aristocracy, without (?)...

He had a lovely fresh-bodied wife and gentle lady viz., Cloithfionn [10] the bright-skinned, daughter of Airtidh the Broad-chested [11], son of Fergus son of Oilill Aidneach [12]. She was mother of the warrior's children viz., his three [13] admirable featful sons and six lovely most elegant daughters. As said the poet :

> Medb and Mumain of delicate form,
> Eile and comely Deirbre,
> Cloithrionn and Ethne [14]...

And three sons also, viz., the three Finna of Emain viz., vigorous talkative arrogant Bres, and venomous strong fresh-formed Nar, and heroic abundant quick-wounding Lothar. They are called the Finna of Emain because they were brought up at Eamain Macha [15] and Eochaid Yellow-heel [16] son of Lodun (father of Concobar's mother) educated them well. Their father gave them estates viz. ; the rough land of the Gamanraidhe = the royal navigable smooth-welled Cascade of Ruadh [17] (that is the place where Aodh Ruadh son of Badarn was drowned) to the cheerful (?) bright-waved sharp-cragged rough-jutting island which is called Corca Baisginn, viz. the leap of combative Cu Chullain [18]. That was the estate of the Fionna of Emain of the Ulaid. The poem said :

> Three sons of fair Eochaidh Feidlioch :
> lively Bres of sweet speech,
> comely Nar whose house hold clave to him,
> bright fresh-shaped Lothar.
> In Emain Macha smoothly green
> were reared the noble youths,

Triár feardha fa grinn gleaca
na Finn Eamhna oirdh*ear*ca.
É ro leasaigh iad fo bhlaigh
Eoch*aid* Salbhuidhi suthain,
fer gan léan airnach [a] frí laige
rob é sin a ccaóimh-oide.
Oig Ul*adh* fa macr*aidh*e m*ear* [b]
tugadh iomp*ach* da ndidion
gosr*aidh*e [c] úr nar thriall meabhail
mun triar ffeata ffolt-leabhair.
Thug Eochaidh Feidhl*ioch* na ffleadh
dha mhacaibh fearann fhód-ghlan
o Eas Ruaidh — fa riogha an roinn —
go Leim Chonn chrodha Cholainn.
A raibhe d'fearann re headh
gan [d] Ghamhanraidh nár traothadh
a ccuigedh Chonacht na ccliár
thug Eochaidh sin do'n choimh-triár.
7 *cetera.*

3. Iomtusa an airdrigh Eochaidh Feidhlioch : ro bhí séan a tTeamhraigh gan torchradh o thuathaibh gan imdioll o oirechtaibh gan amhriár o rióghaibh gan chriothnughadh o chuigedh.

Laithe naon da mbaoi an t-airdrígh a tTemhraidh a n-uath*adh* sloigh 7 sochaidhe acht ceathrar amháin .i. é féin 7 Ceit mhic Maghach [19] 7 Conall Cearnach mhac Amhirgin [20] 7 Glunchenn Draoi, 7 do raidh Gluinche*a*nn Draoi : " o támaid comh-úaignech 7 so tiagham a tteach na mban go bhfaghmaid fithchioll ann. " Thangadur rompa iarsin isan ghrianán rinnradharcach, sdúadhach, stablanach, seaghdha, socrach, sinisdrech, cuanna, clúthmhur, colbhamlaigh, fairsing, fleadhach, fairgsionnach, comhlach, coilceach, corrogach, lán-áird, lúachrach, lochrannach a raibh an riógan : 7 is amhlaidh ro bhí sí a ccatháoir chaoimh comh-dachta 7 a bantracht bith-álainn dreac [e] soluis ag búain ag a ir-chóirth*air* ar a beladh [f], 7 ní raibh ansa ccathaoir eile acht Meas Búachalla [21] (.i. ingen Eoch*ach* Airemhuinn) [i]na macaoimh og iol-dhealbhach 7 ba

a *airthach* ? — b. leg. *macradh mhear* — c. leg. *gasradh* — d. [*a*]*g an* ? e. *breac* ms. — f. leg. *bélaibh* ?

a manly trio in keen strife,
the famous fair ones of Emain.
They were gently reared
by Eochaid Yellow-heel the constant,
a fortunate man — pledge against weakness (?) —
he was their excellent tutor.
The youths of the Ulaid — active lads —
were placed round them as guards;
noble boys who planned no treachery
round the gentle long-haired trio.
Festive Eochaid Feidlioch gave
a clean-sodded territory to his sons
from the Cascade of Ruadh — a royal portion —
to the Leap of gallant Cu Chullain.
All the territory which at a time belonged
to the indomitable Gamanraidh,
in the province of Connaught of the poets,
Eochaid gave to the fair trio.

3. Concerning the high-king Eochaid Feidlioch : there was prosperity at Tara without slaughter by the peasants or plotting by the nobles or oppression by kings or revolts in provinces. One day the king was in Tara without any host or retinue save four only viz. : himself and Cet son of Maga [19], and Conall Cernach [20] son of Amergen, and Glunchenn the druid. Glunchenn said, " As we are alone together let us go to the Ladies' House that we may have a game of chess there. " They went off accordingly to the pinnacled (?) arched solid stately comfortable windowed elegant sheltered pillared spacious festive immense doored chalk-white cornered lofty rush-strewn lamp-lit salon where was the queen. She was sitting in a beautiful decorated chair with her lovely bright-faced ladies cutting out their embroidery before her. There was no one in the other chair except Meas Buachalla [21], the daughter of Eochaid Airemun, a youthful beautiful girl. The period of her courtship did her honour and she was fit and of a suitable age for a bridegroom. They seated the high-king

honorach aois a tochmhairc dhi 7 ba cosmhuil comh-aoisa ced-núachair í ; 7 suidh*eadh* an t-airdrígh aca 7 tugadh an fhichiol chuca dha fath im*ir*t. Ro bhí Ceit 7 Conall ag tegasg fri Gluincheann Draoi 7 rug righ Eirenn cosgur an chluiche forra. " A Fhiona ", ar an riogan, " cia da ttabharthaoi cosgur an chluiche sin ? " " Is duitsi do bhearuinnsi e ", ar Gluinchenn Dráoi, " da madh me do bhearadh é ". " Da bhfaghainn fein air an*na* [a] b*adh* marthainne na e anso ", bhar Eochaidh, " ní bheruinn o ingen mo bhrathair é 7 an ní fúarus ni bheir. " " Do bheirim mo bhriathair chena amh ", ar an riógan " go madh cuma liom gidh dhí do bhertha id aonta aonleaptha anocht. " Ro hogluigh*eadh* go hanadhbhal an t-airdrigh re haithesg na hingene. " Do bheirim mo bhriathar chena, " bh*air* eision, " gion go ttug*ar* dhisi anocht n*ach* ttuibhar dhuitsi o nocht amach go brath. A inghiona, " ar an righ, " disguir*idh* bhar ndegh-ghresa 7 gabhthar bhar ng*ra*idhe 7 coimh-innilltear bar ccarbaid agus eirgidh a ccomhair bhar n-err*edh* 7 bhar n-éid*igh* 7 cengaltar 7 cumhdaighther bhar ccáoin-iomdh*adh*a 7 éirgh*idh* [b] bhar ngille 7 bhar nglas-sluaigh do thiumsughadh bhar ttréud 7 do thiomáin bhar n-almha 7 bhar n-innille agus bhar n-imírcedh. Agus snadhm*adh* [c] Ceit agus Conall Cernach dís le caóin-núachair na hingine ud ionnus go mbeith sí a nUllt*aibh* 7 cath-mhílídh comhlann do Conachtuibh fair dhaingnúgh*adh* a diolmhuine ". Agus adubhairt ansin, " do dhilsi dhuit o nach achmhuing fanamhna do d' hamhdhéoin fil againne 7 o nach ffuil id' hintinn no id' haigneadh a bh*eidh* ag roinn righe no rófhlaithemhnus rin*n* imeochamaoid 7 eidir-dheileochamuid rer ccairde agus re ar ccoigeiledh ". Agus do ráidh an t-áirdrigh a ccedóir, [d] " imthigh a rióghan " (ol se) " go ro luath 7 go ro phrap co nach ffaicidh taighleoir no taisdiolecha tíre thig go Temhr*aigh* do chrodh gan criócha no esonóir ar haois grádha no dhol fo inechaibh hinghenraidhe no gan tathaigh*eacht* trom-ślóigh id' thech no gan éigsi god' hadhradh no gan aóis ciuil id' chodal-thech ós dáil dioghbhala do dhegh-

a. ms. an*n* — b. ms. éirgh*eth*. — c. ms. snadhm*eth* — d. Hand-writing changes completely at this point.

and they brought them the chess-board to play, and Glunchenn the druid was coaching Cet and Conall, and the king of Ireland won the game against them.

" Fair sirs, " said the queen, " to whom do you give the winning of that game ? "

" It is to you I would give it, " said Glunchenn, " if it were I gave it. "

" If I myself were receiving here more lasting treasure than that, " said Eochaidh, " I would not take it from my niece ; and what I got she takes not. " " I give you my word indeed, " said the queen, " that I would not care though thou gave it to her in thy own couch tonight. "

The high-king was prodigiously enraged by the lady's reply. " I also give you my word, " said he, " though I do not give it to her tonight, I shall not give it to thee from this night out for ever. Ladies " said the king " leave off your handiwork. Let your horses be caught, your chariots be harnessed and go fetch your robes and dresses. Let your good beds be tied up and covered. Stir up your servants and bondsfolk to gather your flocks and to conduct your herds, your cattle (?) and your removal. Let Cet and Conall Cernach both bind over the marriage property of that lady so that she will be with the Ulaid, and a fighting champion of the Connaught men as surety of her liability. "

And then [she] said : " Take thine own property as we have no means of remaining in thy despite and, since thou hast no thought or intention of dividing the kingdom or high sovereignty with us, we will go away and we will separate with our friends and our companions. "

At once the high-king said : " Depart, oh Queen, quickly and promptly so that visitors and travellers coming to Tara see not thy cattle without land, or thy followers in disgrace or being taunted by girls, no crowds frequenting thy house, no scholars doing thee reverence, no musicians in thy bedchamber. For it is an evil state of things for a gentlewoman

mnáoi an t-ionadh in a mbiáidh re h*eadh* go honorach ó do arreoch*adh* [a] dúl da chadhus for ccula a bh*eith* aga adhra fa esonóir ".

Ro ling trá recht ro-mhor isan n-inghin de sin gur gríosadh a gnúis 7 gur ro gab*adh* ar a gáoidhilg [b] 7 gur ro fergthar a ruisg go hegcoimsigh gur bho hiomthais a herr*adh* ar a hionch*aibh* ó dhlúthughadh a der, 7 ro iár*r* a herr*adh* anffoisdine go hobann 7 ro bhrosd a gille um a hecr*aidh*e do ghabhail 7 fo a cárbaduibh do inioll, 7 thangadar sion rompa gus na fantaibh feurmara fas*acha* ar ar fhagbhadar a necraidhe 7 ro fogradh d'aodharibh iom-choimheda na hecraidhe eirghe as a mbothaibh bega brat-ghlasa béol-fhairsinge 7 a ngraidhe gléasda glom-śladhacha gnath-lesuighe do ghabhail, 7 do rinnedar san samhlaidh 7 thangadur go Temhr*aigh*e ár tinnenus 7 do chengladar a nechraidhe ar an bhfaiche in a bhfiághnuisi.

4. Iomthusa na rióghana : do thiomuin ceileabhradh cáoin cairdhemhail do śluagaibh na Temrach, 7 thainig roimpe aniár-neas a hecraidh 7 ro chuirid in a carbad fo chedoir í, 7 ro thog*aidh* a lamha go lán-árd 7 ro-dhluith ghuidhes na dee go dián go dióchra 7 go droch-aigentach ar gan techt re na hagh no ré na himdioll no ré na honóir tré na hion*nliged* [c] 7 tré na haindligh*eadh* anbhúain ettechtaigh eir*igh* um Eochaidh, 7 ro hogal-gresadh a hechraidhe o Themr*aigh*e badh thúaidh. Thangadur a bantracht 7 a bandhala go haidhlesguil [d] 7 go heisl*eadh*ach o Themh*raigh* in a lenmhuin. O do chí Gluinchenn Draoi an ní sin do ráidh so ann :

Ní fo fath ferg fórbhrist*eár*,
fhichis aigneadh ard-fhlatha.
Iomguin*nach* [e] do re a dheisgiobl*aibh*.
Dál da chol áoifidh*ear* [f]
Cairdine ingen Airtigh a śluiges.
F*ear*sad clanna Clofhinne.
Cinfid céim go Crúachuin Raithi.
Carsad caomhthach Clothrainne.
Cruthuis a siúr saobhśechta.
Soidhfidh coimpt*each* [g] caomh-śluagh[a].

a. from *ar-crinim*, or *airighim* ? — b. See *Caithreim C.C.* Irish Texts Soc., Vol. 5, p. 37, note 1. — c. *ionnlach* ? — d. leg. *aimhlesgamhail* ? — e. leg. *iomghuineadh* ? — f. *da cclaoidfidhes cairdine* ? — g. *coimptar* or *-tre* ?

the place where she will be in honour for a time when the elements of reverence which would be paid to her would decline in dishonour. " Then indeed the lady flew into a violent passion so that her countenance blazed and her speech was taken from her. Her eyes were so full of wrath that her garments were soaked with the press of her tears. Suddenly she demanded her property very calmly and hurried her servants to fetch the horses and harness the chariots. They went off to the grassy desolate slopes where they left their horses, and summoned the herds who guarded the horses to arise from their tiny, grey-roofed, wide-doored huts and to catch their groomed, shining, well-conditioned, broken-in horse-team. They did so and came with haste to Tara and they harnessed the horses on the lawn before them.

4. As to the queen, she bade a gentle amicable farewell to the company at Tara, and her horses came before her from the south-west, and first she was placed in her chariot ; and she raised her hands on high and fervently prayed to the gods, earnestly vehemently and with evil intent, not to oppose her success or defense (?) or honour on account of the abuse and continual lawless injustice arisen through Eochaid — and her horses were driven furiously northward from Tara. Her ladies and her women followed her very unwillingly and reluctantly from Tara. When Glunchenn the druid saw that thing he said this :

It is not a good reason
incenses the sovereign's mind.
Deeply wounding...
. . . . . .
The children of Clofinn will...
They will march to Rath Cruachan
They loved the companion of Clothrann.
Their sister fashioned false appearances.
A fair army...
the battle of Cumar whence blood will be spread

Cath Comair ó cuirfidh*ear*
crú tair chorpuibh cath-mhilidh,
Cet is Conall ; cirrfuidh*ear*
corpa cur*adh* Craob[h] R*uaidh*e.
Crú-báis beabhais árd-Eoch*aidh*.
Iomghoin*n* dóibh re ndegh-athair.
Dala tríghbha [a] a ttiorchanuim :
taothfuid Fin*n* re flaith-Eochaidh.
Fiuchfuid *cro*idhe Clothrainne.
Cuic*eadh* Eoch*aigh* os mamdha.
Ion*n*sa dith a dheirbh-fhine.
Durrthuis triamhna trom-chumha.
T*eann*-throm [b] tuitim Eoch*aidh*, uch ! Uch !
Ba ferg. Ní fo. Ní fo.

5. Táinig an ríoghan .i. [22] ben bhreidh-gheal bhlath-eirradh*ach* roimpe a n-inghnúis fhiodhr*aidh*e 7 fo-śluaigh ogbh*aidh*e 7 fiall*aigh* imeirce agus thangadar rompa go Dubha-an-bhanghubh[a] .i. Cionn-śleibhe maoith-fheraich Modhairn [23], 7 is ó chodalt*acht* corr*ach*a 7 ó throm-chumh*aidh* nimhel*aigh* na hingenraidhe an oidhche sin slointear an t-ionadh .i. Druim Banghubha ar ndéalach*adh* dhóibh re gasr*aidh*e gnúis-ruitnigh gaoidh*éal* 7 re teghluigach trom-śluaigh na Temhrach. Thangad*ur* rompa iarsin go Faiche-na-nDrúadh [24] go hEmoin, 7 od' *con*ch*us* an dirim bhanda sin don bhaile thainig Leabharcham lúaimnech na n-aghaidh go n-aithnigh*eadh* ciá ro bhi ann 7 ro leig a hard-ghairm in a béol eachlachdha os áird re hadn*adh* athmholta na hinghine 7 re truime a troim-thiodhluict*aigh* na rióghna 7 thainig roimpe tair a hais go hEmhoin 7 do innis do churaidhibh rechtmhura réidh-Chlainne Rughr*aidh*e an sgéal sin ; 7 thainig Conchubhar go mór-bhuidhnibh do chuing*eadh* an chuig*eadh* leis in a comhair 7 ro fearsad failte luinnech lióncharlán-mhuinntirdha ris an rióghain 7 do fhiafraighdur dhi ciá um a ttainig ó a fior 7 ó Themraigh, 7 ro innis an riogan dóibh gurab é Eochaidh ro léig í 7 go ttug dióghruis dhegh-choir in a diolmhuine dhi, 7 do raidh Concubhur an rann :

Créad um a ttangais od'thigh,
a rióghan Eochaigh Feidhligh ?

a. leg. *tiughbha* ? — b. ms. t*ent* trom.

on the bodies of heroes, Cet and Conall.
The bodies of heroes of the Red Branch
will be mangled.
Noble Eochaid will die of mortal bleeding.
They fight with their good father.
As for the last thing (?) which I prophecy :
The Finna will fall by the prince Eochaid.
Clothrann's heart will boil.
....
Harder the loss of his own family.
Thou hast shed..... deep grief.
Heavy is the fall of Eochaid.
Alas ! Alas ! It will be wrath.
It was evil, evil.

5. The queen, that [22] white-robed beautifully dressed lady, proceeded without..... without a detachment of soldiers without military escort, and they went on to Duba an Banguba viz., the fine-grassed mountain-summit of Modarn [23]. It is from the broken sleep and heavy anguish of the ladies that night that the spot is named Druim Banguba (= the ridge of the women's lament) after their parting from the bright faced youths of the Gael and the numerous household of Tara. They proceeded after that to the Druid's Lawn [24], to Emoin, and, when that multitude of women were seen approaching the place, nimble Leabharcam came to meet them to find out who it was. She gave a loud cry with her horse-like (?) mouth on account of the laudable gift (?) of the lady, and the weightiness of the queen's largesse, and came back to Emoin and told that news to the proud heroes of the noble Clan Rudraide, and Concobar came with a great company of champions of the province and they welcomed the queen eagerly lovingly and cordially. They asked her why she had left her husband and Tara, and the queen told them that it was Eochaid cast her off and that he did [not] give true and just affection in his love for her. Concobar spoke this verse :

Why camest thou from thy house,
oh queen of Eochaid Feidlech ?

Innis gan mheabhail do mhodh,
an deab*aidh* no an duibh-leiginn ?

Tugadh iarsin iath-ínile ar thorthach fa thalmhain 7 fa a harghaibh, 7 ro hes*readh* arusa árd-fhairsionga fa úrchomhair na rioghna do bharr-bhognuaidhe beithe 7 d'arlúachair bhoigleabhair barr-úaine 7 d'úrchluimh cholchuige chuill, 7 ro hórduigheadh aca toighthe aoibhne oir*eadh*a ré húr-ghardughadh, 7 griánana gasda gloine grian-śoillse re huaignes 7 re hiodhalgrésuibh [a] re corrthur*uibh* re cumhduighth*uibh* [b] re cenn-mhaisibh [c] re sunna 7 re socard*eai*gh*adh* [d]. Ro fr*e*asdal*adh* 7 ro friothaileadh go huasal onorach a n-Emhuin an oidhche sin iád, 7 ro cuireadh fesa 7 fiór-thechta o'n rióghain ar cionn a mór-mhaca, 7 tugadh da hionnsoidhe iád as a haithle 7 do fhiafraighdur don riógan ca fochuin ró thoghlúais ó a fior í 7 ca hadhbar eisiódha 7 eidir-dhealuig*ighthe* fa rabhadur. " Do bheirim mo bhriáthar amh ", ar an riógan, " nach feadarsa do fhochuin aige acht méad bhar miosguisi fein agus bhar mór-fhuata lais 7 ar uamhan bhar ttecht in a aghaidh fein 7 d'egla a thafainn ó Temhr*aigh*. " " Do bheirmidne dar mbreithir amh " (ar iadsan) " nar smáoinmuirne ionar menmoinn 7 nar chogramur ré ar ccaomh-ślúagh an comhairle sin ".

" Ma denaidsi, a dhegh-mhaca, éisdecht rem' chom*ur*lesi 7 re com*ur*le Conchubha[i]r 7 a mhaca " (ar si) " dioghl*aidh* mo mhaslasa 7 mo dhimiadh ar bhar n-athair 7 gairmth*ear* [e] bhar ngalgada gusmara garg-mhenmnacha agus fadhbaidh go ferrdha foirn*ach*a [f] go fiór-ghniomacha gacha ferainn ; ionarbaidh Eochaidh as a fherann is as ard-fhlaithes 7 tabhraidh teallaighe Temhrach gona throm-śluaigh da bhar ttoirrui*mhe* [g]. "

" Aingidhe ", (bhar iadsan) " 7 ní cosmhail ré cóir an an comairle sin, 7 do b*adh* mi-dháil da dh*eir*bhfine coimh-eirge cogaidh a ccenn an árdflaith iár ttecht urmhóir aoisi, ó nach bhfuigmís escara oile ar egla 7 ar fhirinne fein ag tiachtuin in

a. leg. *iol-grésuibh* ? — b. perhaps used in sense of ornaments or chasing ? — c. perhaps used in sense of a dome ? — d. perhaps used in sense of soft bedding ? — e. *grangtear* ms. — f. *Foirniata* at top of page — g. *tóiraidhe*

Relate your situation without deceit.
Is it a quarrel or is it the spleen ?

After that tilled land of the most fertile on earth was given [to her] with it's herds, and spacious dwellings were littered with tip-quivering birch and long soft green-tipped fresh downy beds of hazel for the queen. They arranged pleasant stately houses for enjoyment, and neat bright sunny salons for privacy, for all manner of (?) embroidery, for fringe-making, for coverings, for hair dressing (?), for comfort, and for combing wool softly (?). They were served and waited on nobly and honourably that night at Emuin and despatches and trusty messengers were sent by the queen to her distinguished sons. They were brought to her after that, and they asked the queen what cause took her away from her husband and what subject of quarrel and separation they had. " I give my word indeed, " said the queen, " I know no cause he has except the amount of your aversion and great hatred of him, and terror of your coming against him, and fear of being hunted from Tara. " " We give our word indeed, " said they, " we neither planned in our minds nor plotted with our brave army that design. "

" If you would listen, fair sons, to my plan and to Concubar's plan — and my sons, " said she, " avenge ye my affront and my disgrace on your father. Summon (?) your mighty fierce-minded champions and take ye every district in manly crushing energetic fashion. Expel Eochaid from his territory and from the sovereignty, and give the manor of Tara with it's large population to your raiders (?). "

" Evil " said they " is that counsel and not like justice. It would be a misfortune for his own family to stir up war against the sovereign in his old age, since we would not get another foe to attack him because of awe and of his own right feeling. It would be perversity, it would be impious in us, to stir up war against him throughout Ireland. "

a aghaidh. Ro b*adh* cláon céille 7 ro *badh* coirbthe an chomurle dhuinne togbhail cogaid in a aghaidh fo Eirenn. "

" Léigidh as na meadhracha sin, á óga, " (ar an caoimhfhlaith Concubhar) ; " agus a mhaca " ar sé " 7 an ccualabairsi gemadh beg mór duth*aigh* dhuine nocha n-airimhtear idar ardfhlaithi Eirionn é madh oba. Uair gion go ngab*aidh* sibhsi Temhair acht ré thrí ttrath biáidh menmna cath-mhil*edh* agaibh ré hárdfhlaithes Eirionn as a haithle 7 biaidh *cedfadh* lé bhar maca annsa chéim chéadna 7 ma eigintáoi [a] Eire do léigion úaibh dealeochaidh bhar n-úa ré ceimennuibh re ríghe 7 ni harimhtear bhar siól idar árd-ceineil*idh*e go brath. "

6. Agus *giodh* chláon an chomhairle sin ro faomhadh ag na Fionnuibh í tre chomuirle a mathar, 7 tre ionlug*hachtan* [b] aghmhara escairdemhla Ul*adh*, 7 tre comurlechaibh cealgacha cásídecha [c] comh-thnuthacha cruadh-neimhnecha *Concu*bh*air*. Ro ghabsad na meic do láimh an gniómh do ghrodughadh .i. a n-athair do sgaradh ré hárd-fhlaithes 7 do thafann a Themhr*ach*, 7 do fhiafraighdar do Chonchubhar ca congnamh do bhe*aradh* leo um iomchosnamh Eir*enn* uile " Do bhersa dhíbh, " ar an c[a]omh-fhlaith Conchobhar, " x. x. x. c. [d] do chath-mhiluibh 7 do churaidhibh na Cráobh Rúaidh*e* do bhar ccothugh*adh* 7 do bhar ccongbhail 7 cuiridh f*ein* bhar ccaoimhthechta chum gach coig*eadh* do thairmesg a ttinóil ag a ttighthibh 7 d'fosdogh a n-oirecht in a n-arusuibh 7 do chothughadh a ccuigecha in a ccrich f*ein* gonach coimh-eirghíd bhar n-agaidh 7 denaidh féin tionól 7 toichesdal tinnesnach ionnus go madh taóisga sgeimhiolta bhar ccaomh-sluag*adh* no fresdal na ccuigedach do'n righ ; " 7 do raidh an láoidh an : a sequitur.

Eirghidh, a Fionna [E]amhna,
co rachach [e] dibh mór-mhenmna.
Cosnaidh Temhra aille drech.
Marbhthar libh Eochaidh Feidhl*ioch*.
Is aithe gach dealg is so,
ní húabhar ní hiomargho.
Chaith bhar n-athair ní da aóis.
Ní char cuirn acht comh-aóis.

a. *éigin daoibh* ? — b. *ionluigheachan* ? — c. *casaoideacha* ? — d. written above in ms. *deich ccet fhithchit* — e. *go rachadh* ?

" Cease these jestings, young men, " said the noble prince Concobar; " my sons " said he " did ye never hear that whether a man's estate be big or little he is not reckoned among the monarchs of Ireland if he gives in (?). For, if you only held Tara for the space of three days, you will have the will to contest the sovereignty of Ireland afterwards and your sons will be adjudged the same rank. If you are obliged (?) to give up Ireland, then your descendants will be cut off from the succession to the throne and your family will not be included in the aristocracy ever again "

6. Though this counsel was perverse the Fionna accepted it on their mother's advice, and through the warlike malicious snares (?) of Uladh and the lying tortuous (?) envious venomous counsels of Concobar. The young men undertook to expedite the affair viz., to deprive their father of the sovereignty and to expel him from Tara. They asked Concobar what help he would give them to contest all Ireland.

" I will give you, " said Concobar the prince, " three thousand soldiers and heroes of the Red Branch to support and to help you. Send you yourselves your partizans to every province to hinder them assembling in their houses, to detain their nobles in their mansions, and to keep their provincial kings in their own boundaries so that they rise not together against you. Let you yourselves make prompt assembly and muster so that the ambushes of your fine army be quicker than the rallying of the provincial kings to the king. " And he recited the following poem :

Arise, oh Fionna of Eamain (?).
till ambition comes to you (?),
Defend Tara of fairest aspect.
Let Eochaid Feidlech be slain by you.
The younger thorn is always the sharper.
This is not a boast or a lie.
Your father consumes what is of his age,
He does not love... except of the same age than he.

Cosnaidh Temhair cenn a cceann.
Marbhthar libh árdrígh Eirenn.
Béthi féin 'a tTemhrach dhe.
A Fhionna Emhna, eirghidh.

Do riáchtadar tráth a slóigh 7 a sóchaidhe go hEmhuin an oidhche sin da n-ionnsoigeach 7 ro thinoil siad go tinnesnach tinnsg*ead*al, a tturis a n-oirchioll imchechta ar na mharach, .i. a ng*ro*idh gasda glómhara do ghlan-ghleas 7 a ccarbaid do chomh-innioll 7 do chomh-dhaingneadh 7 a n-edaigh*each* do examhlugh*adh* 7 a súathentais do śrethnugh*adh* ar a saor-errdh*aibh* go sainemhuil 7 a luireacha leabharghlasa luinnerrdha do lesughadh 7 a ccathbharra crúadh-śoillsi corr-mhogallach do choinnl*eadh* 7 a sgeith do śnoidhe 7 do sár-dhaingniugh*adh* 7 a ccloidhmhe tana taobh-ghorma do thesdugh*adh* 7 a sleadha gasda gadamhla g*ri*nn-rig*an* ; 7 ro chuiredar techta oibne ésgaidhe uatha go Nuadha Necht[25] mac Seadna Sithbhaic go flaith sotal sedmhar gniómhach gaisridhe gniómh-óirdheirce Galián[26], 7 go Lugh[27] laochda luath-bhuillech mac Lughach Laimh-fhinn go hárdrigh molbhthach morglonnach mín-l*eath*an Muman, agus go Daire Drech-dh*earg*[28] degh-śolus mac Deg*aidh* go hárdrígh cosgrach claidhm-dearg (ó sloinntear oirechus Eochaigh mac Lachtna[29]), do tairgsen trom-chomhadh do chradh 7 do chriochaibh dona cuigechaibh i gan com-eirge ann a n-aghaidh.

7. Iomthus thri meic Eochaigh Feidhligh iarsin : do eirghedar go moch ar na mharach 7 thangadur ó Emhoin siárdhes go Bealach na Boroimhe[30] (risa raidhtear Tulach Óg an Rí)[a] 7 a Sliabh Bethach[31] (risa raidhtear Éisidhéin), 7 tair cheann Fionn-locha Fobhail[32] 7 tar Mhagh nIth[33] ghlasnuaidhe mhac nIthe, 7 a nGlenn fráoichmhor Fhinne[34], do Bhern*nus* Mhor[35] 7 do Bhern*us* Bheg[36], 7 do Inbh*ear*-dhaegan*n*[37] (risa raidhtear Easa riógha R*uadh* an tansa) 7 do anad*ur* ann an oidhche sin ; 7 thangadur romp*a* ar na mharach tar Mhagh n-it*ir*mhóir n-úrthorthach nEine[38] 7 tair dhiánśrot*hach* Drobháois 7 Duibhe[39] 7 tair Mhagh ccnes-śolus g*Ced*ne[40] 7 tre Chrioch*aib* comh-thorthacha *Cair*bre[41] 7 tar

a. leg. *Og aniu* ?

Defend Tara bit by bit.
Let the high-king of Ireland be slain by you.
Thereby you will be at Tara.
Arise, oh Fionna of Emain.

Their host and army reached Emain then that night, and they rapidly assembled their vanguard for the march, preparing for the morrow's start viz. : grooming their swift muzzled horseteams, equipping and bracing up their chariots, variegating their clothes and distributing blasonry over their fine armour in great diversity, repairing their smooth grey glittering corselets, polishing their hard shining helmets with chain-mail points, chipping and bracing tight their shields, testing their slender blue-bladed swords and... their swift twisted tough spears. They despatched swift nimble messengers to Nuada Necht [25] son of Sedna Sithbac, the haughty rich energetic gifted (?) prince of the Galian [26], of famous deeds; to heroic swift-smiting Lugh [27], son of Lugaid Whitehand, the praise-worthy famous high-king of smooth broad Munster; and to illustrious Daire Red-face [28] son of Dega, the victorious red-sworded high-king (from whom Eochaid son of Lachtna takes his title [29]) to offer large concessions of cattle and of lands to the provincial kings that they should not rise against them.

7. Concerning Eochaid Feidlech's three sons after that : they arose early the next day and marched southwest from Emain to Boromhe Road [30] (which is called the Hill of Og today (?)), and to Betha Mountain [31] (which is called Eisidein) and past the head of fair Loch Fobal [32] and over the fresh green Plain of Ith [33] (son of Ith) to the heathery Glen of the Finn river [34], to Great Bernus [35] and Little Bernus [36], and to the Estuary of Two Salmon [37] (which is called the Cascade of Royal Ruad these times) and they stayed there that night. They went on the next day over the Plain of Eine [38] rich in corn and very fertile, over rapid-flowing Drobaois and Duibe [39], over the bright-surfaced plain of Cedne [40], through the fruit-

Sruth an Tobair Ghil [42] (risa raidhtear Sligech an tansa) 7 tar Es dián-śrothach D*a*ra [43] (.i. Dara Dearg dráoi d'Fomhorach robaitheadh ann 7 is uaidh a anmníte*r*), [7 do] Cés choimh-aláin Choruin [44] 7 do chorr-śliábh na Seghsa [45] 7 do Mhagh Luirg-an-Dágha [46] 7 do Mhagh Aói [47] mhaic Allghubha 7 a cComar na *Conair*e [48] go Cruachan [49] (7 Meadhbh in a bhfar-r*ad* ann [50]) ; 7 ní raibh acht Clothrann [51] chiab-śolus ag cothu-gh*adh* comh-roine dona caomh-śluagaibh a cCruachan, 7 thangadur na Finn Emhna i[n a] [a] carbad do agall*am* a śethar go Cruachan, 7 ó do chual*a* an ingen fuighle bhaoth-mheara a brait*rech* 7 mí-ghlor meadhrach a muintire ro bhí ag fosdogh na n-óg 7 ag toirmesg a tturais 7 ag bregadh a brait*rech*.

Do chíd ar sin Ruadh mac Roch*ed*uil 7 Loch mac Roch*ed*uil an dá priómh-drai da n-ionnsoigidh 7 do bhadar sin go dió-chra dasachtach ag toirmesg a tturus um na Fionna, 7 ro ráidh siad riú : " A mhaca, " ar iadsan, " ní cles ceill*ide* 7 ní gniómh gáoisi 7 ní haón chomhartha amhnusa dháoibhse bhar n-athair do aimh-riarughadh fo Eir*inn* a n-áoinbhliadain, oir ní ba suithin bar sáoghal ó osnadhaibh an airdthlaith ar na aimh-riárugadh 7 ní choiseonaidh bhar ccaoimh-ślúaigh sibh isan chath-lathar a ccomhruicf*ead* don chursa, óir ní lucht fiodhruigh na fo-sluaighse a ttrath iorgoile no iomghona fiocha no faisdine re flaitheas foirbhthe a ttrath foghla no foir-éigne do rígh Eirenn, 7 ní chláoidhfidh na meic mhí-chródha filid ann bhar bhfarradhsa iád ; " 7 cuma do bhi dha rádh 7 adubairt na briáthrasa :

ní faoil*idh* fionn forl*aidh*
forfos ré fiór-fhlatha.
Nid*at* faoil*idh* fan*n*-sl*uaigh*
figri rigfe, a mhaca.
Ní soidh oig re h*arrach*tain
oirb*eart* na neart cheidni. Ní ".

7 ro bhi Loch mac Roch*ed*uil ag a ttoirmesg 7 do ráidh na briathra-sa ann ;

Ffionna trena,
b*éad* [b] mor,

a. .i. ms. — b. b*ét* ms.

ful lands of Cairbre [41], over the Stream of the Clear Well [42] (which is called Sligech these times), over the rapid-flowing Cascade of Dara [43] (viz., Dara the Red, druid of the Fomorians, was drowned there. It is named after him), [to] beautiful Ces Coruin [44], to the Peaked Mountain of Segais [45], to the Plain of the Dagda's Track [46], to the Plain of Ae [47] son of Allguba, to the Valley of the Road [48], to Cruachan [49] (and Medb was with them there [50]), and there was no one there save sunny-haired Clothrann [51] dividing their portions to the fair company at Cruachan. The Fionna of Emain came in a chariot to talk to their sister at Cruachan and, when the lady heard the senseless talk of her brothers and the foolish babble of their followers, she began to hinder the youths and to delay their march and to deceive her brothers.

Then they saw Ruad and Loch sons of Rochedul, the two chief druids, approaching them and these earnestly and boldly endeavoured to avert the Fionna's expedition. They said to them: "oh sons" said they "it is not a wise device or sagacious deed or mark of acuteness in you to create rebellion against (?) your father throughout Ireland in the one year, for your lives will not be lasting by reason of the monarch's groans after the revolt, and your splendid army will not protect you in the battle-field where it will fight this time. For these few troops are no weak (?) folk in time of battle or wounding or wrath or prophecy against decaying rule, in time of havoc or violence offered to the king of Ireland, and the cowardly fellows who are with you will not defeat them." Thus he spoke, and he said these words:

. . . . . .

. . . . . .

And Loch son of Rochedul tried to delay them and said these words:

Oh strong Fionna, oh great deed.
A king destroys, lord (?) of battle.

mhill*eadh* ri,
ruan*n* [a] gliáigh.
Garg an gniómh,
gubha ten*n*,
taothfaidh feall,
fiorf*idh* ég.
Trúagh adad [b],
buán an b*ead*. Bed.

8. Thangadar na dráoithe uatha iarsin 7 ro f*ear*guid*idh* na Finn tre dhroch-fhaisdine na ndrúadh ag t*air*ng*ir*e a ttiugh-bháis don turus sin 7 ro cuireadh óig athlamha in a n-iarmho-recht da bhfosd*adh* gur mharbhsad na draoithe tre na ndroch-fhaisdine, gur ba Dumha na n Druadh [52] a cCrúachain b*adh* thuaidh ainm an ionaidh sin ; 7 thangadar rompa da sosd*aib* 7 da sióth-longportuibh an oidhche sin, 7 thainig Clothrann ar chnocán corr-ghlasa na Crúachan gur ro suidhest*ar* [53] ann 7 adchidh-siu*m* diás aille fo cheimennuibh [c] fionnbhán ar a cco-mair .i. cáoimh-ainner 7 cumhal, inghen throm-thaithne-mhach thaobh-solus seghdha sul-ghlas so-gradhach ro-gheal ro-mhín riogn*aidh*ę ngloinuidhe ngnúis-dherg ng*arecht*uigh mbárr-úir mbognuaidhe mbeál-chorcra ngasda nglacr*eidh* ngeal-bhraidigh chúana chióch-throm chorp-núaidhe ndrech-dh*eir*g ndead-ghil ndonn-mhailgh*idh* ; 7 is amhlaidh ro bhi an ingen sin 7 leini aoingheal éttlaith uimpe 7 ion*nar* maothsróil min*n*ren*n* aml*ach* iol-bhrec ridhl*andi* tana taobh-dhearg tai-thnemhach baillderg bhlathúr bhrec-náoidhe slemuinn snáth-gheal sáor-mhaisech ettrom ion*n*úar oigardha uimpe, 7 brat bog-chas blath-núadh thairis sin amúigh a n-echtuir, 7 eó chlarda chumhdaigthe. cosar-leptha [54] criosdail-gheimhec[h] ann, 7 niór bhfurus sill*idh* no siór-fhechain ar soighnén [d] seghdha so-thaithnemhacha saor-chineoil na solus-chem sin ar na suidhiugh*adh* go sár-mhaisech isan sár-dhealg sin, 7 bréid suaithnidh slemhoin sióduidhe tar abhar [e] a cas-chor-curlach, 7 da bhog-asa béal-cumtha brec amlacha ider a troi-thigibh tana 7 an talamh, 7 ro órd*aigh* f*ein* rogha crotha 7 dealbha uirre conach ingen b*adh* ferr taithniomh 7 tuarus-

a. leg. *ruad* ? — b. leg. *atúd* ? — c. leg. *coimenuib* ? — d. leg. *foinneadh* ? — e. leg. *a bhara* ?

Rough is the deed, bitter the lamentation.
Deceit will..... death will verify.
Sad is the kindling ?). Lasting the mischief.

8. After that the druids left them ; and the Finna were angered by the evil prophecy of the druids foretelling their speedy death in that expedition. Swift youths were despatched in pursuit of them to stop them and they slew the druids on account of the evil prophecy, so that " The Druid's Mound,[52] " at Cruachan to the north, was the name of that spot. They proceeded that night to their resting-places and peaceful camps, and Clothrann came up on the green-peaked hillock of Cruachan so that they sat on it.[53] They saw a noble pair opposite them in pure-white..... viz. ; a lovely damsel and a handmaid, a most attractive lady, bright-formed stately grey-eyed lovable pure-white delicate queenly (?) glittering rosy-checked laughing (?) bright-haired, soft and fresh, red-lipped sprightly smooth-handed white-throated elegant deep-bosomed fresh-bodied rosy-faced white-toothed, brown of eye-brow. The lady was dressed in this manner : a pure-white floating (?) tunic on her, and a soft silken fine-spotted (?) flowing variegated starred thin red-bordered shining red-spotted freshly-new bright-speckled smooth white-threaded elegant light cool youthful (?) robe on her, and a soft-curled freshly-smooth cloak over that on the outside, and a flat chased crook-pinned[54] crystal-gemmed brooch in it. It was not easy to look, or gaze steadfastly, at the stately attractive aristocratic flashing (?) of those bright gems that were set so exquisitely in that wondrous brooch. [There was] a bright smooth silky kerchief over her curly purple-hued hair (?), and two soft shoes, well cut, speckled and curled, between her slender feet and the ground. She

gbhail no í, uair ba dráoi ambra í. [55] Ba hí sin tra uair 7 áimsir bhí Bres sinnsear mac Eochaigh ag fechain a śluaigh*idh* 7 a śochruide cona bhfaca an mhnáoi ag imthecht an mhagha fa coimnesa dhoibh.

Gabhus Bres a n-áonar da hagall*aimh* 7 anus an ingen ris cona é dubhairt Bres. " Can as a tig*idh*, a ingen, 7 créad do bheir a t-aonar thú ? " " Thangusa d'agallaimh a bfuil do throch*aibh* ar an magh so, " ar isi. " Ní troich íad amh, " ar eision. " Is troich amh " ar an ingen, " óir da mádh áil leó saoghal b*adh* faide do bheith aca no gheibhdáois cumha a righ Eirenn. " " Cinnte linne amh, " ar Bres, " gan comha do ghabhail uadha acht cath do thabairt dho ionnus go ma linn fein ríghe nEirenn 7 nach ba leision. " " Is olc an chom*ur*le sin, " ar an ingen. Is annsin do chuir Bres a guala *tri* fód na faon-léirge 7 do chuaidh an a gnás 7 in a caomh-leb*aidh* 7 tairnic ris taghall aice. " Ort do dhon 7 do dhuabhas, " ar an ingen, " is mór an col 7 an egcóir do rinnis. " " Ciodh ón, [a] ingen ? " ar Bres. " Cia thusa ? " " Clothrinn ingen Eoch*aigh* Fheidligh misi, " ar si, " 7 is ar thainig dot' hath-mhilleadhsa conach biadh fiór catha agad a n-aghaidh hathar. " " Do chol 7 do chontracht ort, " ar Bres, " óir is agad ro bhí fios 7 ní hagamsa. " Ciodh tracht do choimh-riachtad*ur* na ttriúr ria 7 as e ann geánna [a] adubhairt friu cona Glenn an Chuil [56] for Chruach*ain* a ttúaith ainm an ion*aid* a ndearnadh sin. Dorála tráth caomh-thoirches don ingen uatha na ttriár go rug mac dhóibh .i. Lugaidh Sriabh-ndearg, amhail isbeart an file :

Beirios Clothrinn ndéad-gil
énmhac da triur dearbhrathar.
Cián a ainm *for*s*a*n [b] Glenn Sainbh [57]
Lughaidh Sriabh-ndearg [58] a fhiór-ainm.
Mac do Lughaidh milibh giáll
Criomhthann Cosgrach [59] na bhfionn-rián.
G*ear* bho ro-throm an col sin.
Clothrann rob í a matheir. Beirios.

a. *an gcéadna* ? — b. ms. ars*a*n.

endowed herself with the choicest arrangements of colour and form so that no lady excelled her in appearance or description, for she was a renowned enchantress.[55] Now that was the hour and the time when Bres, the eldest of Eochaid's sons, was inspecting his host and his army so that he saw the woman passing over the adjacent plain.

Bres went by himself to accost her and the lady waited for him. This is what he said : "Whence comest thou, lady? How is it thou art alone ? "

" I came to talk to all the death-doomed ones on this plain " said she.

" They are not indeed doomed to death, " said he.

" Indeed they are doomed, " said the lady, " for, if they did desire longer life, they would take terms from the king of Ireland. "

" We are indeed determined, " said Bres, " not to take terms from him ; but to give him battle so that we shall rule Ireland, and not he ".

" That is an evil design, " said the lady.

Then Bres threw her down on the sod of the sloping way and violated her. " On thee be the shame and the sorrow, " said the lady. " Great is the sin and wickedness thou hast committed. "

" How so, lady? " said Bres. " Who art thou ? " " I am Clothrinn daughter of Eochaid Feidlech, " said she : " and I came to compass your destruction that you should not have right on your side in fighting [our] father. "

" Your sin and your curse shall recoil on you ", said Bres, " for you knew — and I did not. "

However, the three lay with her, and that is the same thing she said to them (?), so that the " Glen of Sin[56] " at Cruachan southward was the name of the place where that deed was done. The lady conceived by the three and bore them a son, viz. Lugaid Red-stripe ; as the poet said :

Clothrinn the white-toothed bore one son
to her three brothers.
Cian was his name in Glen Sanbh ; [57]
Lugaid Red-stripe[58] was his real name.

9. Ciodh tracht ro eirged*ar* go moch ar na mharach 7 ro ghabhsad go hAth Luain timchioll[60] Eirenn go nuige sin 7 ro ghabhsad sosadh ann 7 saor-longport isan chnoc, dar chomh-ainm Cealt[61] aniú, gan fhios do righ Eirenn, 7 ro tog-badh puible aille iól-dhathacha dona Fionnaib ann an oidhche sin (.i. Raith na Poible ainm an ion*aidh* sin aniu), 7 ro chuir siád techta oibne eigne go a n-athair a ccéadoir go bhfol-mhuigheadh Temhair ar a cceann ; 7 ó rangadar na techta go Temhr*aigh* ro fhiafraigh Eochaidh sgéala dhiobh. " Is ar a thangamairne, " ar siad, " dá rádh riotsa Temhair d'folmhu-gh*adh* ar ch*eann* do mhacc*a* 7 righe nEir*enn* do léigion dóibh ". Gach aon imorro do bhi na luidhe isan toigh do eirgedar na suidhe 7 gach a bhi na sesamh thugad*ar* a n-aghthe a n-éinfhecht orra ionnus go rabhad*ar* ag éisdecht risan aithesg n-iongantach adchúalad*ar*. Is ann trath do bhi Conall Cernach an tan sin ar dheis rígh Eirenn 7 eir-ghes a ccéadoir 7 nochtus a chloidhiomh do dhith-chennadh na ttechtadh*aidh* ar a loinne risan aithesg do chualaidh leó. Thug Eochaidh Feidhlec[h] a lámh fris 7 do thoirmisg an gniomh. Ó do chúala tráth taoisech an lucht tighe sin, .i. Cet mor-mac Magach, fhobr*us* an gniomh céadna do dhe-namh. Toirmiosges Eochaidh an gniómh, 7 adub*air*t : " C'áit a bfuil Glúinch*eann* dráoi ? " ol se. " Ata sunna, " ar an dráoi. " Maseadh, fionntar leat dhuinn an fiór a ndub*ar*tsad na techta nó cionnus ar n-iomsgar*aidh* misi 7 mo mhaca ; " 7 is cuma ro bhi aga rad[h] 7 do bert an láoi ann :

[E.] Abair riom, a Ghluinchenn dráoi,
7 na habair iomar-gáoi,
iom*us* na ttri bhFinn Emhna
ca leith a bheraid a rabhra.

[Gl.] Is chugad bhe*ar*id, a fhir
an ruath*ar* sin, a Eoch*aidh*,
dot' bheith gan tsluagh gan fhl*aithius*
dot' ath-chur as do m r-mhaithes.

The son of Lugaid of the thousand hostages
was Criomthann the Victorious [59] of the white seas.
That crime was bitter and exceeding grievous.
Clothrann, she was his mother.

9. Howbeit they arose early on the morrow and went to Athlone (round Ireland [60] thus far) and halted and encamped at the hill (whose other name nowadays is Cealt [61]) without the king of Ireland's knowledge. Beautiful variegated tents were put up that night for the Fionna so that " Rath of the Tents " is the name of that place now. They sent swift hasty messengers to their father, immediately to retire before them from Tara. When the messengers arrived at Tara Eochaid asked them for news. " The reason we have come, " said they, " is to bid you vacate Tara before your sons and surrender the sovereignty of Ireland to them. " Everyone who was resting in the house sat up, and everyone who was standing turned simultaneously towards them, so as to listen to the amazing demand which they heard. At that moment Conall Cernach was at the king's right hand and at once he rose up and drew his sword to behead the envoys in his wrath at the demand he heard them make. Eochaid Feidlech laid his hand on him and checked the act. But when the captain of the household troops, Cet the great son of Maga, heard it, he tried to do the same thing. Eochaid restrained him and said : " Where is Gluinchenn the druid ? " said he. — " I am here, " said the druid.

" Well now, examine thou for us whether the messengers spoke truly — or why I and my sons should separate. " And this is how he spoke, and recited the poem :

E. Tell me, oh Gluinchenn druid,
and tell no falsehood,
concerning the three Fionna of Emain.
What direction will their wantonness take ?

G. Against thee, oh man, is made
this onset, oh Eochaid ;
to deprive thee of army and kingdom,
to thrust thee out of thy prosperity.

[E.] Abair riom ina mbiá dhe,
tabhair id t'aire id t'faisdine
iom*us* na bhFionn riogh fo blaid.
O tú uai omnim [a] abair "[62]
Abair.

"Dentar toichesdal 7 tino[i]l tinnnesnach agadsa," ar an dráoi, "óir atáid do thri meic chugad [i]na ttri cathaibh coirighthe comh-mora 7 deich ccéad fhichiod a ngach cath dhiobh."

10. Eirghios trath Eochaidh gona chairde annsin ó do chualaidh nach raibh acht cairde na haon oidhche aige ona mhaca, 7 an tan do eirigh Eochaidh do eirghed*ar* na .x. ccéad .x x. d'fearuibh fionnliáth[63] leis da ghnath-mhuintir fein 7 nach sgaradh ris do siór 7 ba hiad sin a ghnath-theghlach. Ro eirigh ansin an tabisech in lochta tighe 7 a chenn-comhairle 7 a chuinge catha .i. Cet mór-gharg mac Maghach. Is annsin thangad*ur* amhuis oga rí Eirenn, 7 ba dearbh-comhartha flatha dhósan a ttecht chuige re húmaig*aigh* na hiorghoile, 7 Conall Cernach cosgrach cath-bhuadhach curata coromhach mac Aimhirgin rompa .i. taoisech na n-amhus 7 a fhichet cead amhus uime. Is annsin thangad*ur* urradha Bregh 7 Midhe 7 Ráon[64] mac Roche*d*uil rí dhearg d'Ullt*aibh* rompa 7 Colamain[65] tenna na Temhrach mar an cceadna, fiche cead a lión fer re a n-ariomh. Trí fichid cead lión a sochroide an oidhche sin a n-aghaidh a thri maca, 7 thangad*ur* rompa go hAth Comair an oidhche sin 7 ro ghabhsad sosadh 7 longport ann[66]. "Caidhe Glúinchenn dráoi?" bhar Eochaidh. "Ata sonna," bhar an dráoi. "Ionnsoigh mo mhaca," ar an rígh, "7 beir cumha let uaimsi dhóibh." "Ca comha sin?" ar an dráoi. "Dha ttrián Eir*enn* dóibhsion 7 aón trián damhsa f*ri* Themhraigh."

Glúaisios an dráoi a ccéadóir go ha[i]rm a rabhadar na Finn cona slúagh 7 théid isan phóbal a rab[h]ad*ar*. "Fochion do thiáchtain, a dhráoi 7 a dheghfhir dana," bhar iadsan. "Tairesi linn an fhailte sin gus aniogh," bhar an dráoi. "Tairise dhuit aniogh ar bhfailtinne," ar iadsan. "O'n rígh thangusa do thairgsen comha dháoibhsi." "Ca comha sin?" ar iadsa. "Dhá ttrián Eir*enn* dáoibhse 7 aón trián dósan um Themh-

a. leg. *'na imśniom* ? or *na Iomnim* = descendant of Imne ?

E. Tell me what will come from it,
betake thyself to watching and prophecy
concerning the Fionna — the famous kings —
oh thou..... speak! " [62]

" Let prompt muster and assembly be made by you, " said the druid, " for your three sons come towards you in three marshalled battalions of equal strength, and three thousand men in every battalion. "

10. Then indeed Eochaid rose up with his friends when he heard he had only one'-night's respite from his sons. When Eochaid arose there rose up the three thousand veterans [63] with him, his own retinue who never left him. Those were his customary retainers. There rose up the captain of the household, his chief counsellor and battle-champion ; viz., Cet, the fierce son of Maga. The young mercenaries of the Irish king came (it was a true token of his sovereignty their coming to him for the rounding up (?) of the struggle) with triumphant victorious courageous combative (?) Conall Cernach son of Amergin at their head ; viz., the captain of the mercenaries and his two thousand mercenaries round him. There came the chiefs of Bregh and Meath and Raon [64], son of Rochedul, the red king of the Ulaid, at their head ; and likewise the grim Colamain [65] of Tara, two thousand their full number. His army numbered six thousand that night against his three sons, and they marched to Cumar Ford that night and encamped there. [66] " Where is Gluinchenn the druid ? " said Eochaid. " I am here, " said the druid. " Go to my sons, " said the king, " and offer them terms from me. "

" What terms ? " said the druid.

" Two thirds of Ireland for them and one third including Tara for me. "

The druid went at once to the place where the Fionna were with their army, and goes into the tent where they were.

" Your coming is welcome, oh druid, oh sage and excellent man, " said they.

raigh. " " Is dóigh liomsa, " ar Lothar, " do bhera 7 ni geabhthar uaidh é ". " Cia um nach geabht*bar*? " ol an draoi; " óir ní flaith fíre nach geabh*aidh* comha 7 ro badh fearr a ghabhail no a hobadh óir ge liónmar bhar slóigh 7 bhar sochaidhe ní rachaidh tair Sionainn siár aguibh acht trí naonbhair amarach 7 Druim Anúar ainm an droma so g*us* aniogh 7 b*udh* Druim Cró[67] amarach [a] ainm ó fhuil bhar ccorp, bhar meidh*cadh* 7 bhar muineil 7 b*udh* Tiobruid na cC*eann* ainm na tiobruide so síos; " 7 do ráidh an láoi :

Ní mar lodar le bhar ttoil,
a Fhionna Emhna, a hEmhoin.
Is dearbh nocha réim ratha,
is dréim a ccionn árdfhlatha.
Clothfionn ingen Airtigh Fhinn
dorad oruibh ágh is imrinn.
Robdar mudh*adh*[a] da bert*aibh*
da hedh*aibh* — da hilrechtuibh.
Ath Coma[i]r — comuir na ccúan —
Ath a ttroidfiéar na slúaigh.
Mo núar[b] an tainic bhar ttan,
A Fhionna. Ní ma[r] lodar. Ní.

11. Filles an dráoi dorídhisi na frithinge go rainig go hEochaidh F*eidhlioch* 7 innisidh a sgéala ó imthecht go fillead in a fhiaghnuise, 7 adub*ar*t an laói ann :

[G.] Eirigh, a Rí Temr*ach* te.
Agso chugad do mhaicne.
Truagh an gniómh — lonn rod*us* la —
ag iarr*aidh* an oighedha[c].

a. leg. perhaps *rob bar mudha* " you may be destroyed. " — b. leg. *monuaran* ? — c. leg. *oighreadha* ?

" That welcome was our honour till today, " said the druid.

" Our welcome is an honour to you to day, " said they.

" I came from the king to offer you terms. "

" What are those terms ? " said they.

" Two thirds of Ireland for you and one third for him including Tara. "

" It is my opinion, " said Lothar, " that he may give — and it will not be taken from him. " " Why will you not take it ? " said the druid. " For no true prince but accepts terms — and it would be better to accept than to refuse for, however numerous your army and following, there will not go westward over the Shannon tomorrow save thrice nine of you. Anúar Ridge was the name of this ridge till today : " Ridge of Gore [67] " shall be it's name tomorrow from the blood of your bodies, your trunks and necks — and " Well of the Heads " shall be the name of this well here below. " He recited the poem :

Alas that they went as you willed,
oh Fionna of Emain, to Emain.
It is certainly no fortunate course;
it is rebellion against a sovereign.
Clothfionn, daughter of fair Airtech,
brought danger and strife on you.
They were destroyed by her actions,
by her, by the numerous forms she turned into.
Comar Ford — meeting place of troops —
the ford where the hosts will fight.
Alas, your time is come, oh Fionna.

11. The druid went back the same way till he came to Eochaid and told his story from the time he went till he returned to his presence. He recited this poem :

G. Arise, oh king of pleasant Tara.
Behold, thy sons approach thee.
Sad is the fierce deed which has driven them
to seek their death.

[E.] Doil*igh* liom marbh[adh] mo mhac
ge thicsad san chath chomhnart.
Muna marbhthar taoithfad leó.
Truagh d'ar ccairdibh an cruadh-ghleó.

[G.] Eirghidh súas is *fri*thrigh th' fearg
b*udh* letsa Temhair thaobh-dhearg.
Torchair ré[a] flaith forghes gáoi
ní faoil*idh* óig ar aoin-cháoi.

[E] Cionnus theguid na trí Finn
go hAth Comair? Lúaidhidh rinn.
Cionnus cóirighid iad sunna
o ghabhus cách a gcomhlann ?

[G] Bres an*nea*s mar ata[68]
do chomhrac re Collamhna.
Nár gus 'na hamhusuibh — m*éad* nglonn —
Loth*ar* dhuitsi, a rí Eiren*n*.

[E.] Muirfigh*ear* liom Lothar luath
7 b*udh* lén do Nár na slúagh.
Muirfig[h]*ear* Bres cibe dhe,
b*udh* haithrech a luath eirghe .

Eir*igh*.

A haithle an chomhr*aidh* sin troisgios rígh Eir*enn* an oidhche sin *fri* Chomhair anóir-ttúaidh 7 anaid ann go maidin arna mharach ; 7 as é ro dhuisidh iád, na trí catha comh-mora ag a ccomh-moradh 7 ag a ccoimh-eg*ar* isan ceann oile do'n ath, 7 ro eirigh rígh Eir*enn* 7 gabhus a threalamh troda 7 tachair um a chneis. Ro ghabh cloidiomh trom toirt-bhuill*each* go ffeigh go ffaoidh go ffosg*adh*, sé[b] sliopta slemhuin chrúaidh ó a dhornnchla go a rinn. Gabhus a dha śl*eadh* seimhnecha śith-fhoda go ffeaithénuibh fionn-bhruinni 7 go mbriocht nimhe, 7 ro ghabh a sgiath mhór mhilita ina ttuillf*eadh* torc tré-bhliadhnach ina chomh-tharsna, go mbile aith-ghear iarnuidhe 7 go slabhradh*aibh* caomha congmhala. Gabhus iarsin a . . .[c] chathbh*ar*dha ciorach chlarach chethar-eochair ar na n-eg*ár* do leguibh loinneardha loghmhair 'ga n-uir-egar na cennbh*er*te sin.

Ro éirigh annsin áirdrígh aghmhar oirn*idh*e[d] Eir*enn* .i. an flaith ar flaithemhnus 7 an taphar ar thaitnemh*aidh*e 7 an

a. leg. *ri-* ? — b. leg. *as é*. — c. some word omitted; helmet ? or crown ? — d. in ms. margin oir*eth*a.

E. Grievous to me is the slaying of my sons
though they came to the fierce battle.
If they are not slain I shall fall by them.
The bitter strife is sad for our friends.

G. Rise up and whet thy wrath.
Red-sided Tara will be thine
The royal (?) prince fell by a spear-thrust (?).
Warriors are in no wise glad.

E. How do the three Fionna come
to Cumar Ford? Tell us that (?).
How do they marshall themselves there
since everyone accepted the combat?

G. Bres from southward is thus, [68]
fighting against the Colamain :
Nar against the mercenaries — share of deeds —
Lothar against thee, oh king of Ireland.

E. Swift Lothar will be slain by me.
Nar of the hosts shall suffer.
Bres will be slain — howe'er it be —
They will repent their hasty rebellion.

After this conversation the king of Ireland fasted that night at Cumar to the north-east. They remained there till the next morning and what woke them was the three strong battalions mobilizing and forming up at the other side of the ford. The king arose and put on his fighting array. He took a heavy hard-hitting sword sharp, and... and sheathed (?). It was polished, smooth and hard from hilt to point. He took his two rivetted lengthy spears with well-refined twists and venomous magic charms. He took his great soldier's shield, in which a three-year-old boar could repose cross-wise, with it's sharp iron edge and beautiful supporting chains. After that he took his helmet-like crested flat four-edged... arranged with glittering precious stones adorning that headgear. Then arose the warlike commanding high-king of Ireland viz., the most sovereign prince, the most pleasing..., the... of ennemies

tathugh*adh* biodhb*adh* d'ais 7 d'eig*ean* 7 an rígh ós na rióghuibh 7 an t-amhus ós na hamhusuibh 7 an leómhan ar luinne 7 an mathghamhuin morghlonnach ar mhire, 7 ro bhi ag egar 7 ag órd*ughadh* a mhuinntire [i]na ttri mbuidhnibh bruthmhara búan-nertmura .i. na hamhuis ar l*eath* 7 na Colamhoin ar l*eath* 7 an fiche cead fer foirfe finnliá uime sion fein, agus adubhairt Eochaidh an rithl*ei*rg ann :

Uch mo chráidhe na cháoib chró
Mun bam marbhsa ni bam beó.
Ni bam beó ni bam marbh,
plaigh f*ri feidm*, dall fri baidhbh.
Foirgl*eadh* gleic — mo thri meic cliú
mo chuirp tuitfit liom, uch.
Tri Finn cliú mo ghluinn
sgeithfid dath śrúan d'uch.

Uch.

12. Is ansin thangad*ar* a amhuis 7 a arm*aigh* chum righ Eir*enn* 7 do raidh siad rís : "A Airdrígh," bhar iadsan "léig dhuinne sos*ear* do chlainne .i. Nár mac Eochaigh, 7 is briáthar dhuinne gion go bfuilmaoid acht uath*adh* f*ear* 7 fein*neadh* annso go ccuingeobht*ear* sgiáthrach airm-dhluith ag ar laochne;" 7 is cuma ro bhi aga rádh 7 adubart taoisech ua na n-amh*us* an láoidh siós .i. Conall :

Léig dhuinne sois*ear* do chlainne
A Eochaidh go nemh-ghainne,
go ccomh-raicim drech fri dhrech
isan chath ag Druim Crith*idh*.
Atam tri *coicet* fer fionn
go n-armach curadh os ar ccionn.
Is dearbh nocha tteithfiom dhe
gur bam marbh an aónbhaile.
Da ttí Nár an ar n-agh*aidh*
ní ba sáor ar serr-fheruibh[a].
A lós sgeith is cloidhiom ciorr
as an lathar ni léigfiom.

Leig.

Iársin deónuighes righ Eir*enn* dona hamb*us* [illegible]

a. leg. *searradhaibh* ?

willy-nilly, the king of kings, the soldier of soldiers, the lion for wrath, the furious bear for frenzy, and he was marshalling and ordering his men in in three fiery staunch regiments; viz., the mercenaries apart, the Colamain apart, and the two thousand veterans round himself. Eochaid. recited this rhetoric :

Alas, my heart in a clot of blood.
If I am not dead — I will not live.
I will not live.— I will not die —
There is a plague against renown (?),
there is blindness against the goddess of war.
The contest is decided (?), my three sons, the body
of my body, will fall by me, alas!
The three Finn, the body of my knee,[68 a]
will vomit coloured streams, alas

12. Then came his mercenaries and warriors to the king of Ireland and said to him : " oh, High-king, " said they, " leave to us the youngest of thy children viz., Nar, and we pledge ourselves, though we are but few men and warriors here, that shield-straps will be tightly held by our heroes. "So they were speaking, and the leader of the mercenaries, viz., Conall, recited the following poem.

Leave to us thy youngest son,
oh generous Eochaid,
till we fight face to face
in the battle at Crithech Ridge.
We are thrice fifty fair men
with hero's weapons above us.
It is certain we will not flee
till we be dead in the one place.
If Nar should come against us
he will not escape from scythes (?)
By dint of shield and crested sword,
we will not let him escape from the field.

The king of Ireland then gave the mercenaries leave to attack

chathaibh d'ionnsoig*idh* 7 ba feidhm mór dhoibhsion sin. Is annsin adubhradar na fir liáth bhadur um Eochaidh, " Ciodh dhuinne gan togha ar fe*idh*ma 7 ar foghnamha ar iorgal do chloinnesi 7 ciodh tracht gan togha an tí do thoghsinn, .i. Lothar an mac-rí neimhnech nert-mhenmnach is mó gáois 7 gaisgeadh do śluagaibh Eirenn uile, 7 an tan do mharbhuis Facht[n]a Fathach[69] mac Rosa Rúaidh mac Rughraidhe do bhamurne go *feidm*-thenn fulang-thrén ag cosnamh righe nEirenn dhuitsi, 7 an tan do mharbhuis Eochaidh Uchtl*eath*an a ccath Clar*aigh* isan Choruinn[70] ro ba crúaidh cosgrach coimh-mhenmnach an laocraidhe sinne ann 7 do dhentar calma 7 crúadhghleca isan ló seo aniú againne re torrachtain macne Eoch*aigh* gus attaoithsad linn cona ccathaibh ; " 7 adubhairt na rainnsi ag ionnsoigh Atha Comuir, ut dixit :

Léig duinn go leig Lothur
go mbenn dochar frith dhochar.
7 nocha isúaill an fer
rug úain an sosar saor-gheal.
Sinne in ar bhfearuibh liáth
giodh mór ar mbl*adh* sar mbri[th]ar
Leisgidhe rinn dul ar ccúl,
doilghidhe duinn iompudh.
Ciodh rugadh rinn ar ratha
Ní rugadh ar n-armgretha.
Ní sguirfiom ré Lothar dhe
g*ur* bam marbh an aoin-bhaile.

Is annsin do ghabhad*ar* na hamhuis do laimh Bres mac Eoch*aigh* do dhiongbadh isan chath. Iársin do ghabhad*ar* fir Eir*enn* do laimh a n-ionaduibh catha 7 comhlainn isan chathlathar a ccomh-raicfidis dibhlionaibh 7 thugsat go feidhmlaidir fogartach fiór-ghniomhach iad go a n-ionadhaibh catha 7 go hurlár na hiorgoile ; 7 o do choncadar na meic sin ro choirgh*eadar* gleire feargach fír-neimhnech a n-úrchomhair 7 do rinnedar tri catha comh-mora comh-árda dhióbh in a ráon athlamh áointhir da n-ionnsoigh, agus ro thogbhadur a meirgeadha maisecha mín-leabhra ar a m[h]arr*ach* 7 a n-onchoin cháola chráos-ósluigthe 7 a stúadha armgeara aigmheile uathmara iorgoile, 7 thangadar go tinnesnach tresarnach torann-

Nar and his battalions and that was a serious undertaking for them. It was then the veterans who were round Eochaid said: " why should we not exert the best of duty and service in attacking thy sons, and why should we not choose the one we have chosen, viz., Lothar the deadly stout-hearted prince who excels in wisdom and valour all the hosts of Ireland? When thou didst slay Fachtna Fathach [69] son of Ros the Red, we held the kingdom of Ireland stoutly and patiently for thee. When thou didst slay Eochaid Broad-chest in the battle of Clarach in the Coruinn [70] we were a stern triumphant unanimous band of heroes there. We shall fight bravely and hard this day today against the onset of Eochaid's sons till they and their battalions fall by us. " When approaching Comar Ford he repeated these verses and said:

" Leave Lothar to us in the meanwhile
that we may return hurt for hurt.
He is no contemptible man
who took the bright youngest one from us.
We grey-haired men
though great is our fame and renown
we are more reluctant to retreat,
it is harder for us to turn.
Though we be overtaken in running (?)
our weapon's clang is not overtaken (?).
We will not part from Lothar
till we be dead in the one place ".

It was then the mercenaries undertook to repel Bres in the battle. After that the men of Ireland took up their positions for battle and combat on the battle-field where they would fight together. They went forcibly threateningly energetically to their posts in battle and to the field of strife. When the sons saw that, they marshalled fierce deadly picked troops against them and made three battalions of equal size and height to attack in a quick charge like one man. They raised their beautiful flowing standards on the morrow (?), and their slender gaping leopard-ensigns, and their weapon-sharp wondrous awful bows of war, and thus came quickly in warlike (?) thundering-wise to the battle. When the mercenaries and the

chlesach d'ionnsoigidh an chatha fon samhlaidh sin; 7 o do *chon*cad*ar* na hamhuis 7 Colamhoin thenna na Temrach 7 an *do céad* fer foirfe finn-liath an ní sin ro choirighsad iad fein in a ttri mbuidnaibh comh-dhluithe catha. Is annsin do chomhraic siád na catha crodha cechtardha do tul*ach* na sgiath sgiamhdha sgeallbholgach 7 do rennuibh na laighn*eadh* leathan-ghlas, 7 thugadar frasa trena tiúgh-dhluigh da n-oirigh*ibh* catha for a chéile no go rangad*ar* fo sochar a ccráoisech ccró-fairsing 7 ar a manaoisibh móra muirnecha miodhar-gheara 7 do chromad*ar* a ccriosluighibh a sgiath ccadad ccomh-dhualach 7 ro ionnsoigh cách a chéile dhióbh le cloidhmhidh caol-fhada cuinniolchráobhacha, 7 rob iom*da* ann re headh n-aithghoirid fein*idh* fáon-leadartha 7 feuch-bheal fr*is*-ghonta 7 colann chuirpchiorrtha.

Ro badh iomdha ann bheos troighthe tana trúaill-gherrtha 7 fiora fornnochta fiar-léadartha gur bho cosar chnámh chenn 7 cholann bher bhenn 7 bhorb-sl*eadh* gach ler[g] 7 gach lathar ar ar cinnsead na slóigh do dhibhleadhibh isin uair sin, 7 thugsad an cath-mhaoidhm sin go fióchda fearamhuil fóir-thren 7 go niata naimhdigh nemh-charthannach no go rainic an cath a ccennairrche an chomhlainn, 7 o do conairc Bres mac Eochaigh an t-áirdrígh 7 na Colamhuin fri thecht anoir ro ionnsoigh iád cona chathaibh go tresach tairpthech tinesnach amhail tuinne ro-áird ro-mhear robhartach ag techt ó huchtlinntibh mara mór anfadh*aidhe* chum tíre, no mar bhainne talcair trom-dhílionn ag tuitiom na dhiánsróthaibh re glenn leirge sleibhe. Is amhlaidh sin tra ro dhith-chuiredar na catha ar a cheile a rion*n*ghala r*uaidh* a roinn-emhna .i. a soighde sianghaile sior-luatha 7 a ffoghadha biorra braoin-neimhnacha 7 a sleadha seimhneacha snasda so-dhuibhruice.

13. Ba hí sin tra uair 7 aimsir rainig Bres tair sruth soir d'ionnsoigh na cColam*uin* 7 do riacht Cet mac Magach tair sruth siár d'ionnsoighidh Náir meic Eochaigh cona chathaibh. Ciodh tracht ro tolluidh 7 ro tulrebuid senacha sáor-chlann isan chath sin 7 rob iomdha srotha fórdherga fola ag snidhe re corpuibh curadh 7 cath-mhil*eadh* sechnóin an chatha o oirtear go a iarthair 7 ro bhadar sloigh 7 sochuidhe [i]na bhfáon-luidhe a bhfola 7 a sruth-linntibh cró sechnóin an chatha isan

stout Colamain of Tara and the two thousand veterans saw that thing, they marshalled themselves in three close battle-formations. It was then both the valiant batallions met, with the bosses of their shining bulging shields and the points of their broad grey lances. They gave each other strong incessant showers of their battle-drinks till they attained to the advantage of their wide-hooped lances and their big clanging dagger-sharp heavy spears. They stooped in the hollows of their hard chased shields and each one attacked the other with slender long swords with variegated branching. . . In a very short time there were many prostrate mangled champions there and shrunken lips pierced through and lacerated trunks. There were many slender feet lopped from the carcase and naked mangled backbones (?), so that each slope and spot where the armies had appointed with each other that day was a litter of bones, heads, trunks, spear-ends and sharp javelins. They gave that battle-charge in fierce manly vigorous fashion and in soldierly hostile inimical wise till the battle reached the centre (?) of combat. When Bres saw the high-king and the Colamain coming westward he attacked them with his battalions boldly proudly and hastily like an enormous rapid tidal-wave coming from the depths of the tempestuous ocean to land, or like the froth of the strong weighty flood falling in swift streams down the ravine of a mountain side. It is thus indeed the battalions dealt death to one another with their grievous red points, their. . . viz., their gusty swift arrows, their tested darts with poisoned drops, their rivetted neat lightly-flung spears.

13. Now that was the hour and the time Bres came east over the stream to attack the Colamain, and Cet son of Maga came west over the stream to attack Nar with his battalions. Howbeit the seniors (?) of noble families were pierced and lacerated in that fight, and many were the red streams of blood dropping from heroes' and soldier's bodies throughout the battle from east to west, and hosts and companies were lying prostrate in their blood and running pools of gore throughout

uair sin. Rob iomdha ann bheos meidhe maoil-dherga 7 cinn gan cholna 7 buinn anairde 7 fir a gcroling bháis ar fad an chatha sin o a oirtear go a iártair. Is ansin ro léig Bres mac Eochaigh é 'na bhuinne dhián-dhióghar dhasachtach 7 'na thorainn adhmhuir fhergach 7 'na śruth-dhióghar dhó-fhresdail dhegh-thapt*ach*[a] fo śluag*aibh* na cColamhan. Od' conairc tt*ra* an milidh mear-chalma .i. Ráon mac Roicheduil rí dhearg d'Ulltaibh sin .i. taoisech 7 tren-mhilídh na cColam*ain*, as é ro ráidh : " ata liomsa comuirle 7 cáoin-chuibhdhes dhaoibh," ar se " .i. coiridh bhar n-iodhna catha 7 comhluinn foraibh 7 fagbham an t-ach*adhso* ar a bhfuilmáoid do mac-rígh Eirenn dóigh is adhbhar triáth 7 tigearna dhuinn é[71] 7 crióch dhiongbhala dhuinn so, 7 da lennt*ar* thairis so sinn iompoidhidh 7 tabhraidh bhar ccuid chatha 7 chomhlainn dó 7 is doigh liomsa is romh*aibh* bus ráon 7 bus ruathar ". Ro faomuid sin uile an chomuirle sin 7 od' conairc Bres na Colamhuin ina ruathar soir ba deimhin le Bres cona śluag*aibh* gar bho maidm dhóibh an t-iompudh sin. Is ansin adubhairt Bres a lenmhain. "Cóir a dhenamh, "ar a mhuint*ir*, " go ria*cht*[b] a ttighthe 7 a ttrebha 7 gan sgur dhióbh no go ttugthar a ccinn 7 a ccosg*uir* 7 a ccomaoidhiomh uatha dar n-ionnsoighne. " Od' chualaidh sin tráth Raon mac Roicheduil cona Cholamhuin ro iampóidar a n-einfhecht 7 a n-áonúair a n-agh*aidh* siár 7 as é dlús 7 tighe ro bhadar go ccomhruicdis renna r*uadh*a ró-dherga na sleagh seimhneacha sith-fhoda slemhuin-chrúaidh slinn-leathan, 7 na cclóidhmh*idh* ccorr caol-ghlas crúadh rionnuighthe ag tolladh chorp 7 chnes 7 cruadh-luirech, gur bho man*ear* arm-dhluith fhúar-neimhnech na crach*n*na cliáth-ríghne crúadharmach do dhingedar tar mhor-sgiath*aibh* a cheile.

Is annsin ráinig Ráoin mac Rochedail ri dearg fon chath 7 thug a bharann mhileadh fo na slúaghuibh 7 do reidh*igh* slíghe ced 7 benn chomhramhach ar ionchaibh a ghnuise mor-mhileta 7 ro im*ir* a lúath-fherg orra 7 ro mharbh ced *fear* n-arm*ach* n-ionchomhlainn ar gach ndorus-bheal 7 reidhighes ród riógha ro-fhairsing go hairm a mbi Bres mac Eochaigh. Thug achmusan ath-gharbh ain-iarm*ur*tach dhó 7 ro nochtad*ur* a leabhair-

a. leg. *tairptach* ? — b. *riasaidh* ?

the battle in that hour. Moreover many were the shorn red stumps, and heads without bodies, and soles upturned, and men in death-agony throughout that battle from east to west It was then Bres went in a vehement audacious rush, in a warlike wrathful onset, in a vehement irresistible stream at the hosts of the Colamain. But when the brave active soldier, Raon son of Rochedul, the red king of the Ulaid, saw that (that is, the captain and champion of the Colamain) he spoke thus : " I have advice and fair counsel for you, " said he " viz., marshall your weapons of war and combat before you and leave this field we are in to the prince of Ireland (for he is our future chief and lord)[71], and this is a suitable boundary for us : and, if we are followed past this, turn and give him battle and show fight and — it is my opinion that it is before you will be rout and be overthrow." They all agreed to that advice, and when Bres saw the Colamain retreating eastward, he and his army were convinced that this turn meant they were routed. Then Bres ordered their pursuit. " It is the right thing to do, " said his men, " till they reach their houses and homes; and not to let go till their heads, their triumphs and their vauntings are transferred to us. " When Raon son of Rochedul and his Colamain heard that, they turned simultaneously and faced west. They were so close and thick that the ruddy deep-red points of the smooth long polished hard flat spears, and of the straight thin grey hard irredescent swords piercing body, skin and hard cuirass, were crowded together so that it was a weapon-set venomous enclosure, the hard phalanxed and weaponed... which they pressed on one another's great shields.

It was then Raon son of Rochedal, the red king, reached the battle and attacked the hosts with martial fury. A path for a hundred to pass and a horn of triumph was cleared before his most warlike face, and he raged among them and slew a hundred armed men fit for battle at every opening, and he cleared a royal spacious road to the place where was Bres son of Eochaid. He taunted him roughly and ominously, and

cholga lonnach-chrúaidhe lom-liomhtha 7 do ronnsad comhrac féigh fuil*each* fobhartach fóir-neimhnech dar bhailc*eibh* béimenn 7 dar hinnillthirgh*edh* diubhraicthe tair crann-bholg*aibh* na sgiáth 7 ro imped*ar* ar a lanna ro-ríghne 7 ar na slesuibh gur bho doirse báis na beimenna ionnus gur lingedar buinneada borb-fhola tar do*i*rsibh na bhf*ear*-chrecht. Acht madh áon ní chena : ráinic cáogadh crúadh-chrecht for Bhres mac Eoch*aigh* isan iomghoin sin 7 ro thog*aidh* Raón a chloidhiomh coin*n*leach corr-ghlan crúadh-fhaobhrach 7 thug béim ledarthach lán-chuimsech d'ionnsoigh aighthe Bhreis. Tógbhus Bres an sgiath do imdhídin a chinn go ttarl*aidh* an cloidhiomh deisgear [72] dornchar cert cudrama a bhfiaghnuisi an dá árdmhiledh. " An agam, a rí-mhil*idh*, " ar Bres, " go ndechain d'iarr*aidh* sgeith oile uair ní domh seitrech isin chomhlann gan sgiath. " " Fo liomsa sin, " ar Raón, " acht go bhfregrair do chomhlann doridhisi. " Iársin ttra do chomhraicadar na catha crodha cechtardha sin leath ar leath ; 7 fa torann-chles uathmhar aigmheil úr-dhearg crúadh-choig*ead*al chloidhiomh na cColamhan ar chathaibh Bhreis. A n-iomthus co nuige sin.

14. Iomthus catha Náir 7 na n-amhus ; do bherar ós aird annso amhail adubhramar romhuin. Rangad*ur* sin tar sruth siár d'ionnsoig an chatha 7 ro hiomaduig*eadh* na héchta aca ann. Ro crúadhigh*edh* na croidh*eadha* 7 ro dián-ghonadh na sár-mhilidh 7 ro egardhluthighidh a ccriosluig*ibh* a cheile gur bho frasa fola fórg*eir*i feareta a fáon-arm*aibh* curadh 7 cath-mhiledh re hiomad na n-arm*ach* na ffadhb*adh* 7 na ffain*n-fear* 7 na ffann-śluagh ag tuitim a n-eiseachra an chatha gur bo taighleach taithnemhach iol-bhrec iongantach an t-aidhior ó p*artaibh* donn-fhola 7 ó chaob*aibh* cró, gur bo tulcha tiúgha taobh-dhearga na muighe fa na mil*eadhaibh* ; 7 ro chosainsad na hamhuis nert na bhf*ear* 7 na bhf*ear*-ghlonn fria Nár gur chosainsad a lathar catha 7 comhlainn ris ionnus go ndorchair Nár cona thri cháogadh laoch friá torann-chles na n-árdamhus 7 ro chuirsad fir a bhfuighl*ibh* a ngon*aibh* 7 a gcrolig*hibh* 7 tugsad ár 7 esbadha 7 ainiginn for sluagaibh Náir. Iomthus na n-amhus 7 mheic-righ Eir*enn* go nuige sin.

Iomthus righ Eireann annso siós : thainigsion roimhe an

they drew their long cruelly hard bare-polished swords and made a brisk bloody disquieting venomous onslaught by which blows were strong and by which shots were aimed over the wooden bulges of the shields, and they plied on their tough coverings and on their shields so that the strokes were gates of death and so that torrents of proud blood leapt through the doors of the men's wounds. But one thing moreover : Bres received fifty severe wounds in that fight, and Raon raised his shining smooth-pointed hard-edged sword and struck a mangling well-aimed blow at Bres' face. Bres raised the shield to protect his head, and the sword fell..... [72] exactly equal before the two champions. "Desist from me, oh royal champion :" said Bres, "till I go and get another shield for I have no strength (?) in the fight without one."— "I am willing," said Raon, "provided you resume the fight again." Now, after that, both the valiant battalions met on either side and the hard harmony of the swords of the Colamain against the battalions of Bres was an awful piteous crimson onslaught. Thus far their adventures.

14. The adventure of Nar's battalion and the mercenaries is told aloud here as we said previously. They came west over the stream towards the battle, and exploits were multiplied there. Hearts were steeled, and champions were severely wounded, and they pressed against each other's bellies so that there were showers of bitterest pouring (?) blood from prostrate weapons, heroes and champions, with the multitude of soldiers, of armour, of fainting men and feeble folk falling in the tempest of the battle, so that the air was resplendent glittering many-coloured wonderful from the clots of brown blood and lumps of gore, so that the plains were thick red-sided hills beneath the soldiers. The mercenaries stood up to the might of the men and fighting-men with Nar, and they held their place in the battle and strife against them ; so that Nar with thrice fifty heroes fell under the onslaught of the mercenaries, and the men inflicted bleeding and wounds and beds of gore, and slaughter, loss and outrage on Nar's army. Thus far the adventure of the mercenaries and the prince of Ireland.

xx·c· *fear* foirfe finn-liáth ro bhi[a] 7 ro choirisad leibhen*n* sreith-gheal sliábh-ra*ng*[b], do sgiathaibh dísle donn-dhearga na n-uirthimchiall a amuigh 7 ro ghlesiad grinne śesmhach sl*ea*dh (?) aithgh*ear*[c] tre bhordaibh na sgiáth ccadad ccomh-dhúalach da n-imdhídion ar ghorm-armach*aibh* curadh 7 cath-mhileadh Lothair mheic Eoch*aigh*, 7 ro chuirsad an fiche-ced fear foirfe finn-liath a n-úrthosach na druinge sin go trea-bhar-dhluth troighes*aidh* (?), 7 ro orduighd*ar* an t-airdrigh ar cúl an chath[a] 7 dha mhilidh mhor-mhenmneacha ar a bheal-aibh da imdhídion for rennuibh 7 b*ear*uibh 7 faobr*aibh* eochar ghal*aibh* an catha .i. Cet morgharg mac Maghach do Conach-taibh 7 Conall Cernach mac Aimhirgin a hUlltaibh ; 7 thangad*ar* rompa for rubha ruadh-ármach 7 fo thoruinn thesbhratha d'ionnsaig lathair[d] [an chatha], 7 ro chomh-rainic dhóibh *fein* 7 do sluagaibh Lothair for lar-mheodhon an chatha, 7 dob é sin an trom-thres tairpthach tulchair tinnesnach 7 an iomghoin aghmhar athasach 7 an sián-ghleó sanntach saruighthach solamhaigh go n-aidhbhle ngon*ach* 7 go mbracht-amhlacht mbeimenn re luamh*airecht* laithri : 7 ro dhluighedar na deabh-atha 7 ro árdaighd*ar* na hiom-ogbh*adha*[e] 7 is mairg tharlaidh a n-aghaidh na ttresa sin muna ttegb*adh* cath*aighe* coimh-thenn no milidh lonn lamh-thren, 7 ní thainig fear do mhuinntir Lothair gan laighin leathan-ghlais 7 gan sgeith choinnlech 7 gan ligh-lamha láoich a[73] ccúastoll*aibh* na ccrum-sgiáth, 7 ro chom-hrainic dhóibh go dián duibhrictech degh-thap*ach* 7 go ferga fea-ramhuil friolmhach[f] 7 go niata naimhdighe nathardha, 7 ro chuimhnigh cách dhoibh a núa-fhala 7 a sen-fhala da chéile an tan sin : 7 ba trúagh trá éisdecht re gulgharibh na mirdh*ach* 7 na muadh-laoch ag a mudú[g]h*adh* 7 re sreng-fhadh*aigh* na bhfear sech-mharbh aga srothill*edh*[g] 7 re huchbhadhaibh na bhfear ngonta aga bhfothugh*adh* 7 re holl-ghaibhth*ibh* arda adhuath-mhara ar fáonthrachtuibh an chath[a] an tan sin, 7 níor sguir-sad dona hiorguilibh sin gur basuigh*eadh* béoil aca 7 gur bánui-gh*eadh* gnuisi 7 gur reabadh ruisc 7 gur tesgadh fuilt 7 gur ciorbadh cuirp 7 gur bho subhach saithech baidbh 7 brainneóin a thuil-śechtuibh[h] renn 7 faobhair an ruathair sin. Ro gháirsad

a. some words omitted here ? — b. leg. *sliabh-radhach* or *slabhradhach* ? — c. [*n*-]*aithgear* ? — d. or *Lothair* ? — e. leg. *iomadha* ? — f. *friothalmhach* ? — g. *sroichilledh* ? — h. *ó Fuilleachtaibh* ?

The adventure of the king of Ireland as follows : he came with his two thousand experienced veterans, and they arranged a bright-layered surface of trusty brown-red shields round them outwardly and they ranged stout bundles of sharp spears through the edges of the hard evenly-plaited shields to defend them from the blue weapons of the heroes and soldiers of Lothar. They set the two thousand experienced veterans in the fore-front of that host in dense nimble-footed wise. They placed the high-king behind the battalion and two high-spirited warriors before him to protect him against the points, darts, edges and skirmishes of the battle; viz., Cet the fierce, son of Maga of the Connaught men, and Conall Cernach son of Aimergen of the Ulaid. They advanced with red-weaponed slaughter (?) and hotly ardent onset to the field, and they and Lothar's army met right in the middle of the battle. That was the proud strong wilful hasty fight, and valorous effective conflict, and greedy injurious darting strife with vast wounding, with substantial blows, with swift slinging. The conflicts waxed denser and the strife rose higher, and woe to him who was opposed in that struggle unless he were a stout warrior or a fierce strong-armed soldier. None of Lothar's men came without a broad grey lance, without a shining shield, without a hero's hand-stone [73] in the pierced hollow of the curved shield.

They met vehemently rapidly swiftly. and manfully pluckily serviceably (?), and heroically inimically venomously; and every one of them remembered his present and former grudges against others then. It was pitiful truly to listen to the wailing of the . . . and of the softlings being destroyed, to the groaning of dying men being scourged (?), to the deep moaning of the wounded trying to survive (?), to the shrill and terrible lamenting (?) from the level stretches of the battle at that time. They ceased not from those slaughters till lips were dead and faces blanched and eyes torn out and hair lopped off and bodies mangled by them. The crows and ravens were merry and full from the traces of point and blade of that

fós bonnain 7 bocnna geilte gleinne 7 demhain aidhir do gach aird 7 do gach airchenn don chath chródha chechtardha sin. Iomthusa an chatha co nuige sin.

15. Dala Lothair immorro : do chuaidh-sen go húr an atha áit a bhfacaidh a athair 7 do conairc-sen [a] athair a ccert-mheódhon an atha 7 Conall Cernach ar a dheis 7 Cet mac Maghach for a chli aga iomchoimhed ; agus, amhail thug gach fear a chloch leis, thug Lothar mar an ccéadna 7 ro togadh Lothar iarsin an lamh go des degh-thapach 7 thug nert a cholna ar a righ*idh* 7 nert a righidh ar a dhorn 7 nert a dhuirn forsan lia fh*eadh*ma 7 dorad urchar direch dó-ghionga-bhalach d'ionnsoigh a athair áit a raibh ar chúl an chatha 7 do rinne rotha réim-thuibhruice don rhemh*air*-liá ar fosadh lár an atha 7 ro ghab go seolta d'ionnsoigh an airdrigh. O do conairc Cet mac Maghach 7 Conall Cernach mac Aim*ergin* an ní sin ro thogbhad*ar* an da sgéith lán-tiúgach, lán-mhóra a n-aonuair na haghaidh. Ciodh tracht do chuaidh an liágh thortilleach fh*eadh*ma idir an dá sgeith siár go ttarl*adh* tair leadhan-ochta 7 úrbhruinne don áirdrigh ionnus gur leg fáon fo tharsna for lár-mheadhon an atha é gona sgiath riogha ro-leadhan 7 cona thréalamh goile 7 gaisgeach a bhfothar-linntibh Atha Comair gur chuirestar úan cubhair dubh-fhola tair a bheal isan linn ; 7 ro eirigh rígh Eirènn súas annsin 7 an t-ionadh in a bhfac*adh* an cloch do tharsin thug a chos uirre 7 ro adhnaic isan ath í conach bhfuil acht aon trián ós talman dí 7 ro chuir a chos uirr*e* an gan[a] bhadar ag cur an chatha 7 mairidh fós isan n-ath 7 sliacht a throighthe innte[74] 7 mairidh go dí an brath. Ciodh tracht od' concadar an dá rígh-mhilidh ar threisi 7 ar thren-fherdhacht 7 an dá fhair-choin iorghoile ar ghoil 7 ar ghaisgeadh 7 an dá śuinne-catha a ló cliách 7 comhlainn 7 an dá uaithne iorguile fri fosagadh 7 fri gabhail ghíall 7 an dá leomhan ar lemhandacht 7 ar luinne 7 an dá mhathgham*ain* mhor-ghlonnach 7 an dá thoinn rabhartha 7 an dá bhuinne dhilionn 7 an dá nathir ar neimhnighe 7 an dá choin ar chu-ratacht .i. Conall Cernach mac Aimergin 7 Cet mór-gharg mac Maghach an t-urchar sin do legan an rígh, ro ghabhsad a

a. leg. *cein* ?

onslaught. Also sprites and goblins, madmen of the glens, and demons of the air screamed from every quarter and edge of that redoutable battle. So far the doings of the fight.

15. Now as to Lothar : he went to the brink of the ford where he had seen his father ; and he saw him right in the middle of the ford, and Conall Cernach on his right and Cet son of Maga on his left protecting him ; and as every one brought his stone with him so Lothar had done the same. Then Lothar raised his hand skilfully and swiftly and put his whole strength into his fore-arm, and the strength of his fore-arm into his fist, and the strength of his fist into the service-stone and made a straight unavoidable shot at his father where he was at the rear of the battle : and the thick stone became a straight careering wheel in the middle of the ford, and it went direct at the high-king. When Cet and Conall Cernach saw that thing they raised both their thick large shields at the same instant against it. Howbeit the strong serviceable stone went onward between the two shields till it struck the broad chest and noble bosom of the high-king so that it laid him prostrate, cross-wise in the very middle of the ford, with his royal broad shield and his hero's armour in the swampy pools of Comar Ford, so that he vomited a froth of black bloody foam in the pool. Then the king of Ireland rose up and where he saw the stone lying he put his foot on it and buried it in the ford, so that only one third of it is above ground, and he kept his foot on it as long as the battle lasted. (It remains still in the ford and the mark of his foot on it,[74] and it remains to the day of judgement.) But when the two kingly soldiers in their strength and manhood, when the two pugnacious war-hounds of bravery and heroism, the two battle-stakes in the day of war and strife, the two pugnacious pillars of shelter and hostage-taking, the two lions of ferocity and fierceness, the two bears of mighty deeds, the two tidal-waves, the two flood-bursts, the two snakes for venom, the two hounds for valour, viz. Conall Cernach and Cet the fierce, when they saw that shot lay the king low they seized their

ttrealamh troda 7 tachair orradh 7 thugsad an fiche-céd fer foirſe finnliath a mbrígh 7 a mbarann for na sluagaibh ionnus gur ciorrbadh cuirp 7 gur crechtnuigh*idh* colla 7 gur dalladh ruisg ré sáobh-śrothuibh na fola ag snídhe for fhairgsionnach. Ro trasgradh mir-mheic[a] 7 múadh-láoich[b] isan cosgur sin leó. Rob iomdha ann amhlaidh buinn fri mheidhe 7 meidhe fri bhonnuibh. Ro fadhbhuidh sluagh 7 ro díchennadh sochaidhe isan tren-thres sin.

16. Iomthus Chonaill Chernaigh 7 Chet mac Maghach : thugsad fon chath go coimh-thenn céim-dhióchra iád 7 ba samhalta re dhá órd for inneainn ath-gharbh iarnuidhe a lamh-*aibh* niád 7 nert-chur*adh* coighedal 7 comh-thúargain an dá righ-mhilidh rathmhara ro*arrachta* sin for na sluagaibh, 7 ro dhlu-th*aighsed* na catha dibhlion*aibh* 7 ro ghabhsad aga sloidhe 7 aga n-athchuma 7 an t*urus*(?)[c] fa tiúgh na slóigh do thanui-ghdis 7 ní biódh tana na tiughdis ag diogh*ail* anfhorl*ainn* rí Eir*enn* orra, 7 ní tugadh o sin ale gus aniogh urchar is treisi ro-dioghladh no an t-urchar sin oir do rochair céad fear n-ar-mach fria gach fer dhióbh 7 an comh-lión céadna fria gach fear dona fearuibh liá a bhfrithairigh*idh* an chatha chéadna. Ciodh tracht ro badh iomdha isa[n] chath chliathach sin nech arna thráoithadh re nert na miledh mor-mhenmnacha sin go ttarladh Cet mhac Magach 7 Lot[h]air for aroile isan chath 7 ní rainig imsgne na iom-agallamh eottrr*aibh*[d] acht thugsad rúathair fortille féim-laidir tair mór-sgiáthaibh a cheile 7 ó do conairc Conall Cernach an ní sin gonus 7 ath-gonus Loth*ar*. Fregrus Loth*ar* dosan mar an ccéadna 7 thug comáoin a ghona 7 ióc a leath ar Conall 7 do chongbaidh a chomhlann le Cet. Acht chena ní raibh láoch a n-eigin comhlainn badh mó no bheadh[e] ider iom-ghona an dá righ-mhilidh sin. Is ansin táinig *fer* n-armach d'ionnsoigh Lothair da chabhair. Ionnsoighid umorro na fir liath iadsan 7 brisid ráon cat[h]a orra tair áth siár 7 ro fhagbhadar Lothar a n-áonar ar na ghon[adh] ar láthair an chatha 7 an chomhlainn. Ó do concad*ar* an da chath oile an ní sin ro iompoighdar a n-aghaidh siár 7 ro thréigsad a ccinn*eadh* 7 a ccothughadh.

a. leg. *meirbh mheic* ? — b. *núa-*, in margin of ms. — c. leg. *tan* ? — d. leg. *eattorra*— e. leg. *na bheith* ? ms. bh*eth*.

battle and fighting array. The two thousand experienced veterans spent their force and fury on the hosts so that bodies were mangled, and trunks were gashed, and eyes were blinded with the obstructing (?) streams of blood pouring across the vision. Weak youths and softlings were overthrown by them in that victory. So there were many feet by necks and necks by feet. The army was spoiled (?) and the host beheaded in that strenuous combat.

16. As concerning Conall Cernach and Cet son of Maga : they went into the battle grimly and with eager step. Like two hammers on a rough iron anvil in the hands of champions and strong warriors was the concert and striking together of the two fortunate and powerful warriors upon the hosts. The battalions closed up on both sides and they began to slay and mutilate them and when the hosts were dense they thinned, and when they were thin they thickened them, avenging the king of Ireland's injury on them. There was not made from that day to this a cast more thoroughly avenged than that cast ; for a hundred armed men fell by each one of them, and the same by every one of the veterans in the waging of that same battle. Howbeit there was many a one in that skirmishing fight exhausted by the strength of those high-spirited soldiers, till Cet and Lothar met each other in the battle. There was neither talk nor parley between them, but they charged stoutly and with mighty effort across one another's shields each at other. When Conall Cernach saw that thing he wounded Lothar again and again. Lothar retaliated in like fashion, and exchanged wounds and paid back Conall, and kept up his fight with Cet, but indeed there was never a hero in greater stress of battle than to be between the attacks of those two champions. Then armed men came to Lothar to help him ; but the veterans attacked them and drove them in a charge over the ford westward, and they left Lothar alone in his wounds on the field of combat and of strife. When the two other battalions saw that thing they turned their faces west and abandoned their families and their sustenance.

17. Is annsin ro ionnsoighdar naonmar do macuibh riógh Ulltaibh da chomh-dhaltaibh Nár[75] mac Eochaigh 7 ro thogsad leó é as an ccosar chatha iár na chrosbaibh[a] gur cuirsad cróchar caolaigh fáoi ar ghúaillibh[b] galghadh 7 gaisgidhech. Ciodh tracht re iomad na n-iolar ro leathnuighedar na ruaga 7 do aibhlighedar na hechta 7 do dhíslighdar a ndromana 7 thangadar na mbuidhnidh sgithahacha sgenamhla 7 na ndiormahaigh truagha tuirsecha tar áth siár, 7 ro len Eochaidh iád go cenn iarthuraigh, 7 ro len gach fear ó sin súas a ghona fein 7 a chomhruic 7 as e torchair as sin go hiáth an ath-longport dhióbh go Chelt[76] .i. mile fear n-armach, 7 ro len cach a thoghairm ó sin súas go Sionuinn, 7 ro chuirsad a n-ár annsin gonach ternó tair Sionuinn dióbh acht naonmar um gach mac 7 chiodh iadsen ann a sgaoiltech sganruidhech do chúadar .i. naonmar dhióbh tar Snamh-dha-én[77] 7 naonmar tar Ath Liág[78] 7 an treas náonmar tar Ath Lúain[79] um Bhres mhac Eochaigh, 7 gabhus Ráon mac Roicedail Ruadh na ndiáigh tar Ath Lúain agus chiodh gach nech do chuir dhe ní hé Ráon go ráinig Magh n-alainn nAoi mheic Allghubha an drúadh, 7 ro marbh triár gach muintear an[n] 7 rainic fein go críóchaibh iárthair Conacht. Agus ad-chí Bres a dhún[80] 7 a dhegh-bhaile fein úaidh 7 ní raibh beó da mhuintear annsin do coingeobadh sgiáth tar a lorg da eise acht a aonmac fein .i. Da Thi[81] mac Bre[i]s, 7 do fhan an mac d'éis [a] athar 7 do rinne comhrac fri Ráoin 7 ro thortamhladh Ráoin fa dhéoigh ar isan comhlann gur bhain a cheann de, 7 lenus Bres iársin go fióchda fearamhuil 7 ní cián do chuaidh úaidh an tan do rug Ráoin fair 7 thugsad tuinnsiomha tenna trena nertmura da ccaol-armuibh cath-neimhnecha for aroile; 7 ó do choncadur lucht an dunaidh chuca [iad] ag a thrén-thogairm ro foisligteadh doirse an dunaidh leó; 7 o do cí Raoin an ní sin thug lamh mun tsleigh śim-remur śo-dhuibhruicthe ro bhi in a ghealghlaic 7 dorad rogha a n-úrchair dhí go ttarla a gcert-mheadhon dhroma an rí-mhileadh i ionnus gur bho chomh-throm an ccrois tres an laoch-mhilidh an tsleagh, 7 ro dhichenn é as a haithle a ndorus a dhunaidh 7 a d[h]egh-bhaile fadhéin, 7

a. leg. *crioslach* ? — b. *ghuaillnibh*.

17. It was then nine of the princes of the Ulaid, of Lothar's[75] foster-brethren, charged and lifted him out of the litter of battle on their girdles (?), so that they put a bier of wattles under him on the shoulders of champions and heroes. Howbeit the multitude was so great that the rout was wide-spread and the slaughter increased, and they retreated and came in weary distracted troops and pitiful tired crowds over the ford westward. Eochaid followed them to the western side; and after that, every one pursued his own stabbing and fighting and these are what fell from this cause, from their camping-ground at the ford to Celt, [76] viz. a thousand armed men. Every one followed up his rallying-call from that to the Shannon, and they made a slaughter of them there so that none of them escaped over the Shannon saving nine with each of the sons. Even these went scattered and demoralized viz.; nine of them over Snamh-da-en, [77] and nine over Ath Liag, [78] and the third nine over Athlone [79] round Bres. Raon son of Rochedal charged after them over Athlone; and, though every one else desisted, he did not till he reached the fair Plain of Aoi (son of Allguba the druid). He slew three of each party there and he himself came to the western parts of Connaught. And Bres beheld his fort [80] and his own fair home afar, and none of his men survived to cover his retreat saving his only son, Da Thi. [81] The son stayed behind his father and fought with Raon, and Raon overcame him at last in that combat and beheaded him. Then he pursued Bres fiercely and boldly, and he had not gone far till Raon overtook him, and they made a stout strong powerful assault on each other with their deadly slender weapons. When the garrison of the fort saw them coming with loud shouts they opened the gates of the fort. When Raon saw that, he seized a spear no thicker than a rush, easily flung, which was in his whitened fist, and took careful aim with it till it hit the royal warrior in the middle of the back, so that the spear was an equally balanced cross through the hero. After that he beheaded him in front of his fort and his own fair home, and returned after victory and

thainig roimhe ina frithing iar ccosgar 7 iár ccomh-máoidhthe 7 an da cheann sin leis a ccobhrach a sgeith an lá sin.

Iomthus Lothair : ro ghabhsan roimhe tair Snámh-dha-én tar Sionáin siár 7 naonm*ar* da mhuintir maille fris 7 ro lensad na láoich é go rainic a chrióch fein a n-iárthair Conacht a cCera[82] 7 tarli Cet fair annsin 7 ro dhichenn Conall[a] a naonm*ar* muintire 7 do rinne carn*n* 7 dumbha forra : Fert Lothair[83] ag Fionn-loch C*ear*a ainm an ionaidh sin da éis.

18. Dala Náir mac Eochaigh : rugsad a mhuinntir léo é tair Ath Siár[84], 7 do lenad*ar* na hamhuis é 7 Conall rompa 7 ní fhid*ir* nech dhióbh nar beó é 7 ro dhichennsad Nár cona náonmur muinntire cona Tír-an-á[i]r[85] a ccríoch*aibh* iárthar U*mh*mhuill[86] ainm da eise inti (?)[b]. Ro iompoighd*ar* iársin tar Sionainn cona ccosg*ar* leó. Chiodh fil an t*ra* acht do iompoighd*ar* fir Eir*enn* haithle na n-echt 7 na n-athes sin go Druim Chrithidh 7 thugsad na trí cinn sin a bhfiághnuisi rí Eir*enn*,7 adubhairtsion ag faicsin na ccenn : " truagh amh sin ", ol sé " do gheabhasa bás do chumhaidh na ccenn-sa " ; 7 tugadh chuige i n-ucht iád 7 do rinne doghra 7 d*ear*-gubha os a ccionn, 7 adubhairt an láoi an.

Leisuight*hear* libh na trí cinn
do dhearg-faobhar, do dhearg-rinn.
Leisuigh*tear* a bhfuilt ma le
7 glantar a n-aighthe.
Coiright*ear* iád bhar n-ucht
na trí cinn — fa cáoimh a ccuirp —
na trí flaith riógha ferdha
na trí f[e]ar-choin oire[gh]dha.
Trúagh nach éadh raidhid na fir
[a] haithle chatha Chumair.
Da chinn dom'dheis, chinn dom'chliu,
is mo cheann d'faicsin eotr*ach*.
Cuma liom an domhan dián
thes is thuaidh — thóir is thiár —
tairéis na ccolann gan chol
fil fo linn gan lesugh*adh*.

Les.

a. leg. *Cet* ? — b. •*nt*• ms.

exultation ; and he had the two heads on the boss of his shield that day.

As to Lothar, he went across Snamh-da-en westward over the Shannon and nine of his people with him. The heroes followed him till he reached his own land in western Connaught at Cera, [82] and he met Cet there, and Cet beheaded his nine men and made a cairn and mound over them. " Lothar's Tomb " [83] at the White Lake of Cera is the name of that place after him.

18. As to Nar son of Eochaid ; his people took him with them over West Ford [84] and the mercenaries followed him, Conall at their head. None of them knew he was dead, and they beheaded Nar and his nine followers ; so that " Land of Slaughter, [85] " in the western districts of Umall [86], is the name ever after. After that they returned across the Shannon being victorious.

Howso e'er it be, the men of Ireland returned after these exploits and successes to Crithech Ridge and brought those three heads before the king of Ireland. On beholding the heads he said : " it is sad indeed, " said he, " I shall die for grief of these heads. " They were laid on his lap and he lamented and wept bitterly over them, and recited this poem :

" Dress ye the three heads
from the red edge to the red point.
Dress ye their hair about them
and let their faces be cleansed.
Clasp them to your bosoms
the three heads — fair were their bodies —
of the three royal manly princes,
the three illustrious warriors.
Alas, that the men were not saved (?)
after the battle of Comar.
Two heads at my right, one at my left,
and my own head between them.
The cruel world is nothing to me
south and north, east and west,
after the sinless corpses
which are uncared for ".

A haithle na mbriathar sin ro togbadh leis na cinn sin go Temhraigh, 7 dubhairt righ Eirenn ar na rachtain ; " truagh nach bás a fuarusa " ar sé, " súl do bheinn beó do bhar n-eise 7 is deoch thonnaidh mo chuidsi do fhlaithemhnus fesda " : 7 gach cor da ccuradh dhe is crú fola do thigeadh ar a bheol, 7 adubhairt na briáthra-sa ann.

Ro chúirsium cath Cuma[i]r,
do ibhsin[a] di[gh] thonnidh, [87]
ro lais*im* snaidmniuith,
rom ñithe réim ratha.
Rom bhuirsad mo leicne
fo maign*eadh* for meirn*eadh*.
An cath mar ghuilsium
ní cheilsium. Ro chuirsium.

19. Ro gabh crith 7 fuacht righ Eir*enn* annsin 7 ro bhi go cenn secht láoithe gan tomuilt bídh no lenna 7 thangad*ar* airghena báis 7 búain-ega chuige iársin 7 ro bhi ag frithegasg a mhuinntire 7 adubhairt friu ; " b*ea*rthar misi a ccrích Conacht .i. go Crúacháin Rath Aói 7 murthar talamh trom-fhoid*each* oram ann 7 tar chollnaibh mo thriar mac .i. tabh*ar*th*ar* na tri cinn do leath dhióm 7 na trí colna do'n leath oile ; " 7 tugadh chuige na cinn 7 ro ghabh aga bhfechainn 7 as é tharlaidh in a láimh dhióbh .i. ceann Bhreis, 7 adubhairt : " rob ionmhoin amh an tí is *ceann*-so, " ar se, " 7 niór bho ghnaith emh an ceann so do chl*eith* ar aoidh*eadh*uibh no ar dhamhuibh ar ślúaghuibh nó ar śochuighibh " : 7 is cuma ro bhí aga rádh 7 do b*er*t an láoi ann.

Dún Bhreis, ba hiomdha a aóidh*idh*.
Breis rompa, ba for-fháoilidh
Niór ghnath ar aoidh*idh* a cheilt,
gus na laithe ag Druim Crithidh.
Nár, ba hé sosár na bhfear
egal grini gne Temhr*aigh* (?),
ro lenadh gus an sál sunn
go tir an áir siár a nUmhall.
Lothar nar bhaoth beart*ach*
g*ea*rsad ille a airm-ghreatha.

a. leg. *sinn* ?

After these words he took those heads with him to Tara, and the king said when he arrived there : " it is a pity I did not die before I survived you, and my share of sovereignty is henceforth a drink of death. " Every movement he made a clot of blood came from his mouth. He spoke these words :

We fought the battle of Cumar.
We drank a deadly draught [87].
We 'overthrew.....
.....
They made my face swell
.....
.....

19. Then shivering and chilliness seized the king and he was seven days without taking food or drink. The symptoms of death and dissolution came upon him, and he instructed his people, and he said to them : " carry me to the land of Connaught, viz., to Cruachan Rath Aoi, and pile heavy-sodded earth over me there and over the bodies of my three sons ; viz., let the three heads be put one side of me and the three bodies on the other side." The heads were brought to him and he was looking upon them, and the one that happened to be in his hand was the head of Bres, and he said : " Dear indeed was he whose was this head, " said he, " and it was not wont for this head to hide from guests or companies, or hosts or armies. "

Thus he was speaking, and he recited the following poem.

Many were the guests of Bres'fort,
Bres welcomed them right gladly.
He was not wont to hide from guests
till the day of Crithech Ridge.
Nar, he was the youngest of the men
.....
He was pursued to the sea here,
to the " Land of Slaughter " westward in Umall.
Lothar — of no foolish deeds

Go Cera 's go Cle-na-con[88]
ro lensad na leith Lothar.
Bhaoi rompa ro bhi dha ndéis
Niór chuimsech aón a fhaisnéis
Doilghe liom Gha Thi gan oil
no an triár laoch gan lan-bhúaidh.
Do rith Raón idir dhá rinn
go rug ar Dha Thi go grinn.
Rug Dha Thi, an ghaisgidh ghrinn,
Bres na thír *fein* o chaoimh-druim.
Ba lán slighthe in a dhiáigh.
Rochuir Bres múr tar ghrián.
Gearsad ile — fichtibh gal —
id'uath*adh* aniú 'na dhúnadh.

Dún.

20. Adubairt Eochaidh a haithle na laoidhe sin : " rom thangad*ar* airdhionna báis chugamsa 7 berthar mé chum an ionaidh um ar díchennadh mo mheic go bhfaiciod a ngona 7 a ccrechta " : 7 do rinned*ar* uile a ndubhairt an righ riú, 7 ro togbadh é iarsin 7 a mhaca maraón fris 7 tugadh trí chaogadh *fear* oglach for gach *fear* dhióbh, .i. Eochaidh 7 a mhaca, 7 thugsad ó Themhraigh siár go ndírech é 7 adub*air*t an righ : " ionmhoin amh an chrióch fhorbha 7 ferainn re sgarthar an trath-sa 7 is *cead* liom gach rígh gheabhus Eire gan a mhac do gabhail na dhiáigh gan rígh oile eataradh ". Conach ba bes da mac eirghe da athair um righe nEir*inn* 7 do bhi ag ceileabhradh d'Eirinn 7 do Themhraigh 7 da śluaghuibh go coitchenn, 7 adubairt na rainn-so sios ann.

" Cealeabhra dhuit, a Themhair,
um a ndenaid rióghà ró-dheabaidh.
Anocht is folamh do chró
gan righ is gan rí-dhamhnó.
Ba meince do sgeith d'foghail
7 do ślegha caoimha ar *conair*,
7 do chabharga — meád ngeall —
ar sealb*adh* airdri Eirenn.
Agam ba mór do chadhus,
7 nochar laghduigh me haras :
ag Eochaidh, ag fiór na ngiomh,
ba mo haoibhnes na hiomśniomh.
Monúar soidhfid*ear* do dhath

though his weapon-frays were many —
The grey-beards pursued him
to Cera and to Cle-na-con. [88]
He who had been behind them fled before them
No one is fit to tell of it.
I mourn more for blameless Da Thi
than for the three defeated heroes.
Raon dashed between two weapon-points
till he skilfully seized Da Thi.
Da Thi, the trained champion, brought Bres
to his own land from the fair ridge.
There were many tracks behind him.
Bres sent a cloud over the sun.
Though they were many with scores of exploits
they are lonely today in his fortress .

20. After that poem Eochaid said : " The symptoms of death have come upon me. Carry me to the place where my sons were beheaded till I see their wounds and their scars. " So they did all that the king told them, and they lifted him up thereupon and his sons along with him, and thrice fifty men-at-arms were assigned to each of them viz., to Eochaid and his sons. They took him straight from Tara westward, and the king said : " Dear indeed is the inheritance and estate from which I am parted now. I hope that any king who takes Ireland shall not be succeeded by his son without another king between them. " (So that it shall not be a custom for a son to rebel against his father for the sake of the sovereignty of Ireland.) He was bidding farewell to Ireland, and to Tara, and to his people in general ; and he repeated the following verses.

Farewell to thee, oh Tara,
round whom kings make fierce contention.
Thy fold is empty tonight
without king or king's heir.
Many were thy shields plundering
and thy fair spears on the road,
and thy stays (?) share of pledges (?)
in the possession of the monarch of Ireland.
Great was my reverence for thee
and under me you were honoured.
With Eochaid, with the man of exploits,

7 millfigh*ear* háonach.
Is fada liom-sa — líth ngal —
ó atú dhuit ag ceileabr*adh* ."

A haithle na láoidh[e] sin d'fech Eochaidh an ríghdnún*adh* 7 ro mhaoigh cno-mhaoidhm cumh*adh* da chróidhe in a chliábh 7 gach conair a ndubhairt a bhreith rugadh, 7 ba tuirsech mna 7 fir da chumh*aidh* ansin, 7 rugadh go Crúachain Rath Aoi é 7 tugadh colna a thriár mhac da ionnsoigh 7 ro hadhnai*cedh* maraón fris iád, 7 ro muradh talamh tromfhoidech thorra a cCruachain [89] : ro cheilisdar as a haithle. Cona é sin Cath Cumair [90], 7 Oigh*idh* thri meic Eochaigh Fheidhligh, 7 Eochaigh Fheidhligh fein co nuige sin.

Finit um 22 la da mí Nobembear, 1717.

your pleasure was greater than your displeasure.
Alas, your colour will be changed,
your assembly will be destroyed.
I regret — oh heroic exploits —
that I am bidding you farewell.

After that poem Eochaid contemplated the royal fortress, and a burst of sorrow from his heart broke in his chest. He was taken by the route he had commanded, and men and women were weary with mourning for him there. He was borne to Cruachan Rath Aoi, and the bodies of his three sons were brought to meet him, and were buried with him, and heavy sods of earth were heaped over them at Cruachan.[89] Afterwards they were concealed.

So that is the battle of Cumar [90] and the tragical death of Eochaid Feidlech's three sons, and of Eochaid Feidlech himself so far.

Finished November 22, 1717.

NOTES

1. Bay of Glandore, Co. Cork.
2. Mouth of R. Bann, Co. Derry.
3. Howth Head, Co. Dublin.
4. Unknown. Possibly Achill Head ?
5. This seems to be an allusion to Tiberius, Drusus being the other adopted son of Augustus.
6. See Laud 610, fol. 112a where E. F's regnal date is given as 3 B. C. The B Synchronisms in B B date his reign as circa 50 B. C.
7. *cethramad* = fourth in Laud 610, fol. 112.
8. See *R. Celt.* Vol. XXXIX, nº 1.
9. Now Cunghill townland in parish of Achonry, Co Sligo.
10. Ban-senchus in Lecan 386 gives : "Crofind daughter of Artech U., wife of E. F., mother of the three Finna of Emain and of Clothrand. In one birth the four were born. Onga, another daughter of Artech, was mother of Mumain and Ethne ".

Ban-senchus in LL 137 has : " Croind, child of Eochaid U., consort of Eochaid F., mother of Medb... and the Find Emna... "

D. 2. 1., p. 95 and H. 3. 17., col. 734 have " Cloand daughter of Airtech U. " cp. BB, 283.

11. See Vol XXXIX, p. 10, for A's death before battle of Leitir Ruibhe.

Eochaid Feidlech slew him. He was of the Domnand of Connaught. See *Celtic Review* III, p. 18 for his territory west of Cruachan. See *Caithreim C. Clar.* for " Oilill son of Airtech U. " Also *Cath Airtigh* in Lecan 342.

12. leg. *Eanna Aignigh?* See Keat. II, p. 179 (*I T S* edit.).

13. *Cath Boinde* adds a fourth = Conall Anglondach.

Cath Leitrech Ruibhe names " Ailill, Eochaid, Conall sons of Eochaid F. ", and says the first two were killed at L. Ruibhe.

14. cp. *Bansenchus*, Lecan 386 :

" Mumain hEli ard-rathach
Meadb 7 Derdriu drethach
Clothra 7 Eithni... "

Also *Cath Boinde*, Ériu 11. p. 174.

15. See *Cath Boinde*, *ibid.*, for another derivation, " eamain = a thing which is not divided ". cp. *Coir. anmann* par. 104. Another trio of this name occurred in the family before ; " Irereo, Dael, Daire the three Find Emna... " Lecan 128a and Mc Firbis p. 105 (in R. I. A. copy).

16. Other allusions to E. Salbuide associate him with the Mourne Mountains, not with Armagh.

17. Assaroe at mouth of r. Erne, Co. Donegal.

18. Loop Head in Co. Clare.

19. Uncle of Conall Cernach and his chief enemy in the Tain cycle.

20. The well-known Ulster champion. He is also brought into the story of Conaire Mor in Bruden da Derga as in the service of the High-king rather than of Ulster.

21. Meas B. belongs to the Etain and Conaire Mor cycle. She is generally called grand-daughter of E. Airemun.

22. In MS the reading may be " fifty whiterobed women, etc. " as " .I. " resembles " .l. ", but that given seems the most likely version.

23. This locality is in Co. Monaghan. As it was on a route to Armagh it was probably the name for some point in the hills northwest of Carrickmacross.

24. Locality unknown.

25. A King of East Leinster residing at Alenn = Knockawlin in Co. Kildare ; ancestor of Cairb Nia Fer, and Ailill husband of Medb.

26. A Gaulish race settled in East Leinster.

27. Probably father of Eochu " mac Luchta " who is always given as contemporary of Concobar. See Rawl., B 502. p. 162 g. (facs).

28. The second king of Munster of the Clann Dedad and father of Cu Roi m. Daire.

29. This interpolation is more likely a reference to E. mac Luchta and should be placed earlier after " muman ".

30. This name is unknown but, if it is same as " Tulach og ", it seems to suggest Tullaghoghe north of Dungannon. This is on the route to Lough Foyle, but not to Slieve Beagh the next name on route.

31. This must be Slieve Beagh due east of Armagh, but it does not fit

in with the line of march as a whole. Possibly there was a Sliabh B. in the Sperrin Mountains.

32. The r. Foyle north of Lifford where it begins to widen.

33. Plain of Raphoe, Co. Donegal.

34. Unidentified. Probably the valley of r. Finn.

35. Barnesmore Pass, Co. Donegal.

36. Unidentified, but probably south side of Barnesmore and east of Lough Eske.

37. Poetic name for Assaroe at mouth of Erne.

38. The flat coast from r. Erne to r. Drowes.

39. The rivers Drowes and Duff.

40. The plain between Benbulbin and the sea.

41. Country from Drumcliff to Sligo.

42. Sligo river which rises in L. Gill. = Clear Lake.

43. Ballysadare, Co. Sligo.

44. Keshcorrin Mt. Co. Sligo.

45. Curlew Mts. in south Sligo. Segais was ancient name of r. Boyle just south of Curlews.

46. The plains south of r. Boyle Co. Roscommon.

47. The plain round Croghaun, » » .

48. Unknown, but must have been just north of Cruachan = Croghaun.

49. Rathcroghan in north Roscommon, ten miles from Croghaun.

50. This is a superfluous interpolation as Medb is not in the story at all.

51. Same as Clothra, married to Conchobar m. Nessa (*Cath Boinde, Leitir Ruide*) and Clothra married to Fergus m. Roigh (*Cogadh Fergusa*), and Clothra married to Cairbre Cennderg (LL p. 379). Queen of Cruachan after Eochaid Feidlech, dethroned by Medb. (LL pp. 124^{b}, 379). Different sources call her mother of Furbaide, or of Cormaç, sons of Concobar m. Nessa.

52. Thereare many mounds still in existence at Rathcroghan. This name probably indicated one of them.

53. There is something omitted here, or put in wrong order : *tainig C. 7 cumal " ar cnocan... "* or " *tainig na Fionna ar cnocan... "*

54. *casar-lubtha* ? which would aptly describe the pin characteristic of Irish brooches.

55. Cp. H. 3. 17., col. 668 (T C D) for the magical hood of Clothra.

56. Exact spot unidentified.

57. Probably in Magh Sainb the plain between Cruachan and Athlone. Sanb son of Cet was a king in Connaught after Medb's time (Mc Firbis p. 59. R. I. A.).

58. See *Ériu* V, pp. 201-218 for Lugaid S.

59. Son of Lugaid S., and High-king. (Keat. 11, p. 235. I T S edit.).

60. Cp. *Dinds.* (LL 151.) " *tuathbel nErenn* " left-hand-wise round Ireland.

61. Cp. *Dinds.* (*ibid.*) for route of the Finn E. from Athlone to Druim Criaich = Comar. Cealt is not named, but from a reference in par. 17 it seems it was before their final encampment on west side of Comar.

62. At this point the Dinds. version says Eochaid asked for a month's truce and was refused (LL 151[a]; D. 2.2., 52[b]; D. 2.1., 162[a]. R I A.).

63. Lit., " light-grey men ". cp. *airech n-arsaid* in Dindsenchus.

64. Unknown elsewhere.

65. See note by E. Gwynn, *Todd Lectures* XI, p. 386.

66. " On the hill east of the ford " (Dinds. LL 151).

67. " It was called Druim Cro and Druim n-úar nAirthir " Dinds. (LL. 151[a]).

68. Cp. these four lines with Dinds., " *Bress aness immar ata, do throit risna colomna* etc. ". (LL 151).

68[a]. Cf. J. Loth, *Rev. Celt.*, XL, p. 143.

69. In battle of Leitir Ruibhe. See *Rev. Celt.* XXXIX, p. 1.

70. This surely is the same battle as that referred to in *Cath. L. Ruibhe* as fought by Eochaid against Airtech Uchtleathan, his father-in-law. There is a Claragh west of Templehouse Lake, in Sligo.

71. Cp. *Dinds.* " Bres fought his way across the river.. the Colamain let him come : it was to spare the king's son... "

72. Something corrupt, or omitted here.

73. Cp. O'Curry, *M.C.* 11. 146.

74. See *Bulletin Soc. d'Anthropologie*, VIe série V, p. 181 for " two foot-prints on a rock.. near a stream, pointing towards a carved rock on the other side.., at Pierre le Mulot.... dates from neolithic times... " Some thing of this kind may have existed at Ath Comair, and given rise to this legend.

75. " Nar " is in the Ms., but the context requires " Lothar ".

76. Cp. note 61. From the context it is probable Celt was about a day's march west of Comar.

77. A ford near Clonmacnoise. *Dinds.* adds " into Magh Find ".

78. Ballyleague at north end of Lough Ree. *Dinds.* adds " past Loch Dechet ".

79. Instead of Athlone Dinds. has " Ath Fir Féne ". Perhaps an alternative name for Athlone.

80. " Dun B..... to the south-west of Loch Corrib " *Dinds.*

81. The copy of Leabar Gabala in 23 k 32, p. 125 (R I A) says, " *Da Thi m. Breis an cuigeadh fer do rochair a bfail a athar* ".

82. Carra in Co. Mayo.

83. Some tumulus on the shore of Loch Carra was probably thus named.

84. The previous name given is " Ath Liag " which is also in the dinds. poem. Perhaps we should read " Ath [Liag] siar ".

85. The Dinds. reads " *co tir in Náir...* "

86. Burrishoole in Co. Mayo.

87. Cp. *Dinds.* " *dgmar in t-ath... asar' dáiled deog thonnaid...* "

88. » " *dar Cera co Cléith na Cor*
ro lensat na léith Lothor ".

The prose paragraph on Lothar's death does not mention this place but talks of " Fert Lothair ". This points to the present tale being a compound of two, or more, earlier versions.

89. The tradition of their burial is really ancient. The Senchus na Relec in L U alludes to it : " Oenach Cruachain, it was there the race of Eremon were used to bury till Cremthann son of Lugaid Riab-nderg viz.... Eocho Feidlech with his three sons (the three Find Emhna), Eocho Airem.. the six daughters of Eocho Feidlech... "

cp. poem by Torna Eigeas in L U.

90. The oldest title for the tale is that in L L p. 190; " *Argain Echach for a macaib* ".

A later Ms. (D. 4. 2.) gives " *Cath Droma Criaich* or *Cath Atha Comair* ".

Possibly we have another form of title here " *Oighidh thri Meic E.F.* ".

PERSONAL NAMES

Airtech Ucht-leathan
Aimergin
Aodh Ruadh
Aoi m. Allguba
Argeadmar

Badharn
Bres m. Eochaigh F.

Cet m. Magach
Cian
Clothfhionn .I. Airtigh U.
Clothrann .I. Eochaigh F.
Conaire
Conall Cernach
Conchobar m. Nessa
Criomthann m. Lugaig S

Dara Dearg
Daire Drechderg
Da Thi
Dega
Deirbre

Eile
Eochaid Airemhun
» Feidlech
» m. Lachtna
» Salbuidhe
» Ucht-leathan
Ethne

Fachtna Fathach
Fergus m. Oililla
Finn m. Finnlogha
Finnlogh

Glunchenn Draoi

Ith

Leabharcam
Loch
Lodun
Lothar m. Eochaig F.
Lugh m. Lughach
Lughaid
» Lamh-finn
» Sriab-nderg

Maga
Meadb
Meas Buachalla
Mumain

Nár
Nuadha Necht

Oilill Aidhnech

Ráon
Rochedul
Ros Ruadh
Ruadh
Rudhraighe

Seadna Sithbac

PLACE NAMES

Ath Comair
» Liág
» Lúain
» Siár

Bealach na Boroimhe
Benn Eadair
Bernus Mor
» Beg
Bregh

Cairbre
Cealt
Cera
Cés Coruin
Cionn-sleibhe Modhairn
Clárach
Clé na Con
Comar
» na Conaire
Conachail Coruim
Connacht
Corca Baisginn
Corr-sliabh na Segsa
Cruachan (Rath Aoi)

Druim Anuár
» Bangubha
» Crithidh
» Cró
Drobhaois
Dubh
Dubh-carrgach
Dubha an Bangubh
Duma na ndruadh
Dún Breis

Eamhain Macha

Eisidhéin
Ess Dara
» Ruadh

Fert Lothair
Fionn-loch Cera
» » Fobhail

Glenn an Chuil
» Fraoich
» Sainbh

Inbhear da Egonn

Léim Con Choluinn
Leith-ruidhe Ruidhe

Magh Aoi
» Cedne
» Eine
» Ith
» Luirg an Dagda
Midhe
Muman

Rath na Poible

Snamh da Én
Sionainn
Sliabh Bethach
Sligech
Sruthan tobair ghil

Teamhair
Tiobruid na cCeann
Tonn Cliodhna
Tonn Tuaidhe
Tulach Óg [an ri ?]
Umhuill

LUGNORRE, CHAMPTAUROZ, TOLEURE, LIMMAT

Presque en même temps M. Aebischer, dans la *Revue Celtique*, et le soussigné, dans la *Romania* [1], ont signalé comme un nouvel exemplaire des composés gaulois en **-durum** le nom du village de Lugnorre, dans le Vuilly fribourgeois. Aux graphies médiévales identiques de Soleure et de Lugnorre correspondent, dans ce qui reste du patois de Lugnorre, les prononciations identiques *salǫ̀rò* et *lənǫ̀rò* ou *lnǫ̀rò*.

Le radical associé dans ce nom de lieu à l'appellatif **duros** est malaisé à identifier. Partant de l'orthographe et de la prononciation officielles, M. Aebischer croit reconnaître dans les mentions *Lognerro* de 1336, *Lignouraz* de 1350, *Lugnourro* de 1352, *Lignorre* de 1378 une *n* mouillée. Mais la tradition patoise, concordant avec la plupart des graphies médiévales, nous assure que cette interprétation est erronée. Jusqu'au XVIe siècle nos mots *digne, signe, règne* ont été prononcés, comme l'attestent des rimes, et maintes fois écrits *dine, sine, ren(n)e* [2] ; encore aujourd'hui nous ne mouillons pas l'*n* de *signet*. Le génitif *Agnetis* paraît dans une charte neuchâteloise de 1311 sous la forme *Annetis* [3], et la prononciation *n* se perpétue dans les noms de famille vaudois Anet et Anex. Je relève dans un inventaire genevois de 1448 *pagnus* pour *pannus* [4] ; ailleurs et à plusieurs reprises *dognus* pour *domnus* ;

1. P. Aebischer, *Rev. Celt.*, XLII, p. 110 ; E. Muret, *Noms de lieu celtiques en Suisse* (*Romania*, L, p. 449).
2. Nombreux exemples dans le *Dictionnaire* de Godefroy.
3. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, art. *Agnès*.
4. C. Martin, *La Maison de Ville de Genève*, p. 113.

parmi d'anciennes mentions de localités suisses, *Dignens* pour Denens, *Magnens* pour Mannens, *Rugnens* pour Renens, *Pigpignet* pour Pépinet (Lausanne), quelquefois prononcé et écrit *Pimpinet*[1]. On voit par ces exemples que la graphie *gn* pour *n* s'est propagée de quelques mots « savants » à d'autres mots et qu'il y faut regarder à deux fois avant d'appliquer à ce groupe de lettres nos habitudes de lecture modernes.

Dans le nom de Lugnorre, cependant, le mouillement illusoire de l'*n* paraît à M. Aebischer s'imposer, en quelque sorte, avec un caractère de nécessité. Constatant que les graphies en *gn* « prennent la succession de graphies — les plus anciennes — en *-sn-* », il croit « que nous avons ici un exemple de plus du phénomène connu par ailleurs du passage d'un **-s'n-** à *-ñ-*, phénomène qu'on retrouve actuellement dans une zone horizontale, insinuée entre le français et le domaine du provençal, allant de Bordeaux et de la Vendée, à l'Ouest, jusqu'au Rhône et à la Côte-d'Or, à l'Est. » L'aire ainsi délimitée « devait englober jadis le territoire franco-provençal également. » Preuve en seraient quelques formes savoyardes ou valaisannes des mots « chêne » ou « frêne » et d'anciennes mentions de lieux dits du canton de Fribourg : « le nom de la maison isolée de Fragnire (commune de Neirivue) écrit *Fragnyeres* en 1432 et *Frasnieres* en 1235 » (**fraxin-arias**) ; *Chagno* (***cassanum**) et *Chagnel*, à Cerniat (1305), Vaulruz (1355) et Marsens (1378) ; *ou pas a l'agno* (**asinum**), à Vuadens, en 1355. De ces exemples le seul valable, concordant avec des répliques vaudoises, est celui de la Fragnire, en patois *la frèñīrə*. Dans les autres cas nous retrouvons l'emploi de *gn* pour *n*, ainsi qu'en témoignent les prononciations actuelles *u tsåno̞* à Marsens, *u prå a l'åno̞* à Vuadens[2].

A la seule exception des noms de lieu du type *Fragnire*, le changement de *sn* en *n* mouillée n'est sûrement constaté dans

1. H. Jaccard, *Essai de toponymie*, pp. 131, 255, 338, 382.

2. Dans son mémoire *Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le Canton de Fribourg* (p. 33), M. Aebischer allègue encore l'exemple du lieu dit Agnens, jadis *Asnens*, dans les communes de Saint-Aubin (Fribourg) et de Missy (Vaud). Mais j'ai entendu prononcer *ònē* (fr. *añās*) à Saint-Aubin, *ānē* à Missy.

la Suisse romande qu'en Valais, de Martigny à Sierre, dans le mot « chêne » et très rarement dans le mot « frêne ». Ce sont les mêmes qui constituent, à eux seuls, l'aire délimitée par M. Aebischer au centre de la France. L'*n* mouillée n'apparaît sur la carte ÂNE de l'*Atlas Linguistique* qu'en dehors de cette aire, au point 43, dans le département du Doubs, et bien loin au nord (points 193, 194 et 196), dans la province de Liége. Or, « chêne » et « frêne », sujets à être influencés l'un par l'autre, sont deux mots *sui generis*. On sait que plusieurs noms d'arbres ont dans les langues romanes des doubles, anciens adjectifs en **-eus** ou **-ius**: ***abieteum**, ***bettium**, ***betulleum**, **fageum**, **pineum**, ***uernium**[1]. Sur ce modèle on a pu susciter à ***cassanum** et **fraxinum**, après la syncope de la pénultième, des concurrents à consonne mouillée.

Il convient, au surplus, de distinguer entre l'*s* dentale (afr. *asne*, *disner*, *isnel*) et l'ancienne *s* palatale (afr. *aisne*, *fraisne*, *taisniere*) et de rechercher si les voyelles précédant ou suivant le groupe *sn* n'ont pu concourir, différemment selon les parlers, au mouillement de la nasale. En considérant les destinées divergentes de **c** et **g** latins dans *jouer*, *louer*, *rue* et dans *loiier*, *noiier*, *paiier*, *soiier*, *plaie*, on conçoit très bien que dans les mêmes contrées la même **n** latine puisse être prononcée autrement dans **fraxin-aria** que dans **fraxinum**. Complétée par de nouveaux exemples (*les ègnes* en Champagne, *egnilli* ou *ignelli* à Guernesey, *araigner* en Bourgogne, *mégnie*, *magnie magnée*)[2], la thèse trop générale de M. Aebischer se résout en une série de cas particuliers dont aucun ne concorde exactement avec les données fournies par le nom de Lugnorre.

L'étymologie **Losunius**, proposée avec de prudentes réserves par M. Aebischer, est donc à rejeter. Un ***Lousinos**, non attesté, qu'il mentionne en passant, serait préférable. Mais ici surgit un doute, né de la graphie *Loisnuerre* du commencement du XIIIe siècle. D'où proviendrait l'*i*, sinon d'une *s* palatale, continuatrice de **si** ou **ti** en hiatus, de **c** suivi d'**e** ou d'**i**, ou

1. A. Thomas, *Essais de philologie française*, p. 74.
2. G. Paris, *Romania*, XV, p. 619; Godefroy, articles *isnel*, *araisnier*, *mesniee*.

bien du groupe de consonnes noté en latin par **x** ? L'absence de cet *i* dans les autres graphies ne contredit pas cette interprétation ; car l'écriture des langues romanes ne représente que très imparfaitement les consonnes palatales inconnues au latin. A la vérité, *Loisnuerre* pourrait n'être pas autre chose qu'une graphie inverse, témoignant de la réduction de *oi* à *o* par où s'expliquent les formes fréquentes *bu* et *bū* du mot *bois*. Je ne prétends pas résoudre ici le difficile problème auquel s'est vaillamment attaqué M. Aebischer. Je voudrais seulement en avoir précisé les termes. Pour achever cette mise au point, j'ajouterai que l'ancien *o* protonique, devenu *ə* ou amuï en patois et remplacé par *u* dans la forme officielle Lugnorre, peut résulter non seulement d'un **o** long ou bref ou d'un **u** bref, mais tout aussi bien d'une des diphtongues celtiques **ou** et **eu**. Le nom de Lausanne (**Lousonna**) se prononce en patois *lozəna* ; celui d'Ogo est ramené par M. Hubschmied à un prototype ***ouksuko**[1]. Des noms de saints **Eustachius**, **Eugendus**, **Euphemia**, **Eulalia** sont dérivés le nom de famille Hostache et les noms de lieu Saint-Oyens (Vaud), Saint-Offenge (Maine-et-Loire, Savoie), Santa Olalla et Santa Olaja (Espagne).

On s'étonne que M. Meyer-Lübke et après lui M. Aebischer aient pu songer un seul instant à annexer au petit groupe des noms suisses en **-durum** celui d'Yvorne (Vaud), qui jure si fort avec les autres. Dans le *Dictionnaire Historique du Canton de Vaud*, achevé en 1921, je l'ai rapproché, sous sa forme patoise féminine *ewẹ̈rna*, du cognomen **Eburnus** mentionné par Festus, et j'aurais pu égalemeut faire état du nom gaulois EVORNOS enregistré par Holder. En revanche, dans un autre article du même dictionnaire, j'ai identifié le nom d'un autre village vaudois, Champtauroz (*Chantuoro* 1228, *Chantouroz* 1453, *Chanteurre* dans le *Nécrologe* du prieuré *de la Lançe*, *tsātọ̀ru* en patois), à un ***Cantoduros** helvète, formé de l'adjectif ***cantos**, « blanc », ou d'un nom de personne correspondant au français Blanc. A la suite de Lugnorre et Champtauroz, oserai-je encore présenter à mes lecteurs un

1. *Romania*, L, p. 440.

nouveau candidat qui depuis longtemps me sollicite de le réintégrer dans son indigénat celtique?

Ce candidat, le Toleure, est un gros ruisseau du canton de Vaud, tributaire de l'Aubonne qui se jette dans le lac Léman, entre Lausanne et Genève, et formait jadis la limite des deux diocèses. L'*Essai de toponymie* suisse de Jaccard n'en fournit qu'une seule mention antérieure au XIXe siècle : *Tolere* en 1597. L'archiviste de l'État de Vaud, M. Maxime Reymond, m'en a obligeamment communiqué plusieurs autres, qu'il a extraites de documents inédits : *Tollouroz* (env. 1350) et *Tholouurruz* (env. 1380), dans l'analyse d'un acte de 1304 ; *Tolloure* (1581), *Toullouroz* (1673)[1]. On prononce en patois *talạ̄oru* (ou *talạuru*) à Bière, sur la rive gauche, *talạeru* à Saubraz, sur la rive droite. L'ŭ final atone des anciens proparoxytons se continue dans les patois suisses tantôt par un *o* tantôt par un *u* ; dans celui de Bière la diphtongue *āo* ou *au* répond, comme *o* à Lugnorre, à un *o* latin, bref ou long, libre et accentué [2]. De *talạ̄oru* on remonte sans aucune hésitation à un nom du même type que Soleure, Lugnorre et Champtauroz.

Mais comment un composé ainsi formé aurait-il pu servir à dénommer un ruisseau? Le transfert à des cours d'eau du nom des lieux où ils passent n'est point rare. Un ruisselet de la commune genevoise de Bardonnex est dit le Petit-Pont ou le Maréchet (diminutif de « marais »). La Raisse et le Fleurier, affluents de la Reuse, dans le canton de Neuchâtel, le Chandon (ou ruisseau de Chandon), affluent du lac de Morat, tirent leurs noms du hameau de la Raisse (la « scierie »), des villages de Fleurier (**Floriacum**) et de Chandon (**Cambodunum**)[3]. Le cas le plus intéressant est celui de

1. Une *grosse*, un terrier grossoyé en 1441, offre à plusieurs reprises la graphie *Colouroz*, qui est une faute évidente, une faute de lecture du copiste.

2. Cf. *krò*, « creux », à Lugnorre, et *krau* à Bière, *krāu* dans la commune limitrophe de Berolle (*bəraụla*).

3. Aebischer, *Les noms de quelques cours d'eau fribourgeois*, 2e série (extrait des *Annales Fribourgeoises*, 1925), I *Chandon*. Cet exemple et les autres semblables l'emportent dans ma conviction sur les arguments avancés plus loin par l'auteur (pp. 25 ss.) contre l'opinion qui identifie le nom du Gotteron fribourgeois, *rivi de Chaudru*[*n*] en 1254, all. *Gallerenbach*, à celui de la gorge, *Choudrun* en 1262 (c'est-à-dire « le Chaudron »), par où ce ruisseau débouche dans la Sarine en face de Fribourg.

la grande rivière qui jusqu'à son entrée dans le lac de Zurich s'appelle la Linth et à sa sortie devient la Limmat. La forme *Limat* n'apparaît qu'à la fin du xve siècle. Sous les mentions antérieures *Lymag* (1492) [1], *Linmag*, *Lindmag* ou *Lintmag*, *Lindemaci fluminis* [853], *Lindimagi fluminis* [820] [2], on reconnaît du premier coup un composé formé du gaulois **magos** et d'un nom jadis commun à la Linth et à la Limmat. Ce devait être, selon toute vraisemblance, l'appellation d'une localité riveraine, située entre Zurich (**Turicum**) et le confluent avec l'Aar, peut-être de la plus importante, Baden en Argovie, dont nous ne connaissons que le nom allemand et le nom romain, **Aquae Heluetiae**, mais qui a dû en avoir un autre dans la bouche des Helvètes, puisqu'on y a découvert des vestiges celtiques.

A Bière, on a relevé sur le plateau de Champagne, au sommet d'un ravin abrupt qui domine le cours du Toleure, l'emplacement d'un ancien camp retranché qui, suivant l'archéologue cantonal vaudois, M. Albert Naef [3], peut avoir été utilisé dès les temps préhistoriques, mais dont aucune fouille n'a permis de préciser l'origine. Les exemples ci-dessus nous autorisent à supposer que le ruisseau s'est approprié et nous a transmis le nom gaulois de cette forteresse, devenu vacant sous le régime de la paix romaine. A quel mot ou à quel nom propre celtique identifiera-t-on le premier élément du composé Toleure ? L'*o* de la forme française et l'*a* du patois *talạ̄oru* étaient interchangeables en syllabe protonique, par assimilation ou par dissimilation. L'*Altceltischer Sprachschatz* offre diverses possibilités d'explication, entre lesquelles je suis embarrassé de choisir. Les radicaux **Tol-** et **Tul(l)-** ne sont point rares dans l'onomastique des pays jadis occupés par les Gaulois. De **talos**, « front », il semble qu'on ait pu tirer la dénomination d'un ouvrage fortifié ; des noms d'hommes **Talorix**, **Argiotalos**, **Dubnotalos** et autres semblables, un hypocorostique ***Talos**. **Ernodurum**, aujourd'hui Saint-

1. *Mélanges Ferdinand Lot*, p. 533.
2. *Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich*, von J. Escher und P. Schweizer, I, pp. 8 et 21. Cf. Holder, *Lindimacus*.
3. Lettre du 17 avril 1926.

Ambroix, sur l'Arnon [1], affluent du Cher, suggère une hypothèse qui ne manque pas de piquant. La Béthune (Seine-Inférieure) était jadis la Telle (*Tella*), éponyme du pays de Talou ; plusieurs cours d'eau suisses s'appellent *Tela*, Teylaz, Thièle ou Toile et Talent. Est-ce que le Toleure, comme la Limmat, nous aurait conservé, sous le nom qu'il a pris par droit de conquête, celui qu'il portait auparavant par droit de naissance ?

Ernest MURET.

1. Longnon, *Les Noms de lieu de la France*, p. 38.

LA PRÉPOSITION « ENTRE »

La préposition signifiant « entre « présente dans les langues celtiques et romanes un curieux développement sémantique, dont le parallélisme est instructif.

En latin, *inter* s'emploie pour désigner l'espace intermédiaire à deux objets. Et cet emploi subsiste dans les langues romanes : français *entre deux mers, entre cour et jardin, entre cuir et chair,* etc. Mais les deux objets peuvent être compris eux-mêmes dans les limites qu'enferme la préposition: si bien que du sens de « entre » celle-ci passe à celui de « y compris, tout ensemble, à la fois ». Ce développement sémantique a du être favorisé par la confusion de *inter* et de *intra.* En latin classique, les deux prépositions sont bien distinctes : *intra* signifie « à l'intérieur de, dans les limites de ». Ainsi, chez Plaute, *intra limen* (Men. 416, Mil. 596, Most. 1064), *intra praesepis* (Cas. prol. 57, Rud. 1038), *intra portam* (Men. 400), *intra aedis* (Men. 816), *intra dentes* (Trin. 909), *intra pectus* (Truc. 44), etc. C'est le contraire de *extra.* Mais dans les bas-temps, *inter* et *intrā* se confondent ; v. Einar Löfstedt, *Spätlateinische Studien,* p. 82-83 (Skrifter utgifna af K. humanistika Vetenskaps-Samfundet i Uppsala, XII, 4).

Les romanistes font remonter à *inter* la forme *entre* du français, du provençal, du catalan, de l'espagnol et du portugais, *intre* du sarde, *intre* du roumain ; et d'autre part à *intra* la forme *tra* de l'italien (cf. Gröber, *A. L. L.*, III, 268). Mais le sens est le même. Et en espagnol ou en français comme en italien s'observe le même développement sémantique. Nous disons en français : « *Entre* canards et poulets, j'avais une trentaine de volailles ». De même en espagnol : « Veinte perso-

nas, *entre* mujeres y niños, han perecido ». Ou encore en italien : « Morirono più di mille settecento, *tra* cavalieri e pedoni ». Cet emploi est fort ancien, plus répandu même dans le français du moyen âge que de nos jours. En italien, la langue de Dante en fournit des exemples : « Non eran cento *tra* ' suo' passi e i miei » (Purgatoire, XXIX, v. 9 ; « nous n'avions pas fait cent pas à nous deux », m. à m. « ses pas et les miens n'étaient pas cent »).

Il arrive même que la préposition « entre » utilise le sens de « conjointement, à la fois » à celui d'une autre préposition suggérée par le contexte. Quand nous disons en français : « La vie se passe *entre* les plaisirs et les affaires », il faut comprendre « à la fois dans les plaisirs et dans les affaires », ou encore : « *entre* les courses et les visites, on perd tout son temps » ; cela veut dire : « par les courses unies aux visites ». De même en italien : « *Tra* una cosa e l'altra abbiamo perduto un tempo precioso », ou encore : « *Tra* le stampe, la posta e le visite, è andata via una mattinata in un momento ».

Dès les plus anciens textes, le correspondant celtique du latin *inter* présente en irlandais des valeurs semblables. Au sens de « tout à fait, complètement » *etir* est courant en vieil-irlandais (Z. E., 613 ; Thurneysen, p. 499) ; et de la préposition on a tiré un substantif qui figure dans les locutions *imm-an-etar* « réciproquement » (Z. E., 614), *ni thibér-sa tra mo tharb di-an-etur* « je ne donnerai certes mon taureau à aucun des deux » (L. L., 55 a 26) ; Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 144. Le substantif pourrait être traduit par « communauté, ensemble de deux ». Au sens de « à la fois, conjointement », *etir*, *eter* est d'un emploi courant à toutes les époques de la langue. Les exemples en sont innombrables ; il suffira d'en citer quelques-uns : *eter soir 7 dóir*, *eter mug 7 coimdid* « à la fois homme libre et esclave, serviteur et maître » (*Wb.*, 27 c 15) ; *eter chorcair ocus gorm* « aussi bien pourpre que bleu » (*L. L.*, 54 a 36) ; *eitir laithe 7 oidhche* « jour et nuit » (*L. Gabh.*, éd. Mac Neill-Macalister, p. 214 t) ; *eter dhaine 7 innile* « à la fois gens et bestiaux, bêtes et gens » (*Beatha Abáin*, § 13, dans l'édition C. Plummer) ; *eter mnai 7 fer* « à la fois homme et femme » (*R. Celt.*, IX, 24, l. 9). Comme on le voit par la

rection appliquée dans plusieurs de ces exemples, il ne s'agit pas d'un simple adverbe marquant simultanéité ou compréhension, mais d'un adverbe doublé d'une préposition. Les deux mots réunis par la conjonction « et » dépendent en principe de la préposition *eter* [1]. Mais c'est le sens adverbial qui domine : *edir thúaith, thes is thiar* « à la fois au Nord, au Sud et à l'Ouest » (*Buile Suibhne*, p. 188).

L'ensemble des deux mots commandés par la préposition *etir* et dont cette dernière marque l'union peut jouer syntaxiquement dans la phrase un rôle quelconque.

Ainsi de régime direct : (*diubraigdís*) *eter chlochu 7 drmu* « ils lançaient à la fois pierres et armes » (*Cóir Anmann*, § 146, *I. T.*, III, 352) ; *ancid Colmán iatt uile, etir ech ocus duine* Colmán les sauve tous, à la fois cheval et homme » (K. Meyer, *B. Colm.*, p. 90, v. 12) ; *rogab ime féin ider édach 7 cris 7 éidedh* « il mit autour de lui-même à la fois vêtement, ceinture et costume » (*Z. f. Celt. Phil.*, XIII, p. 231, 13) ; etc.

Ou de régime indirect, la nature particulière du rapport étant indiquée par le contexte : *cech locc asmbi aurgnam déicsi iter mag 7 tech* « tout endroit permettant la vue, aussi bien dans la campagne que dans une maison » (*San. Cormaic*, éd. K. Meyer, n° 1212) ; *amin torsich sund itir toind 7 carraic* « nous sommes fatigués ici à la fois de la vague et du rocher » (*Fl. Bricr.* dans *I. T.*, II, 1, 178, l. 131) ; *ifern iter sen is ócc* « l'enfer à la fois pour le vieux et le jeune » (C. Plummer, *Miscellanea hagiographica hibernica*, p. 109) ; *eter foss no utmailli, eter suide no sessam* « à la fois dans le repos ou l'agitation, dans la position assise ou debout » (Hymne de Colman, *Thes. Pal.*, II, 300, 1) ; *soilsi etir lá 7 adaig* « de la lumière à la fois pendant le jour et pendant la nuit » (*Salt. na Rann*, v. 4376) ; *eter cill 7 túaith* « à la fois dans le monastère et parmi le peuple ». (An. from Irish Mss., III, 7) ; *co fargabsat ili itir bas 7 ergabail* « et ils perdirent beaucoup (d'hommes) à la fois par la mort et la captivité » (Ann. d'Ulster, I, p. 426.9 Henn.) ; etc.

1. Exceptionnellement, cette dernière est répétée deux fois : *eter mor is eter béc* « grand et petit » (*R. Celt.*, XXIII, p. 306, str. 9).

Ou même le rôle de sujet : *firis muntir dé... etir airgid ocus ecne* m. à m. « a rassasié la troupe de Dieu... aussi bien l'argent que les saumons » (*Immr. Snedgusa*, cf. la note de l'édition de M. Thurneysen, p. 16, qui souligne le fait que le verbe au singulier a pour sujet l'ensemble des deux mots que commande *etir*).

La préposition *etir* conserve d'ailleurs en irlandais le sens propre de « entre » et s'emploie comme le latin *inter* pour désigner l'espace intermédiaire à deux objets ou occupé par un groupe complexe : *atáim idir anmuin 7 imtechd* « je suis entre le fait de rester et celui de partir » (*Trip. Life*, 540, n. 3) ; *doicc etrom is mh'ionar* « est venu entre moi et ma tunique » (*B. Suibhne*, p. 88) ; *amal foelaid etir cháircha* « comme un loup parmi les brebis » (*Tog. Trói*, 2e éd., l. 1433). Mais le tour *etir... ocus* pour unir les élément d'un tout est un idiotisme tellement habituel aux Irlandais qu'on le rencontre dans des textes latins écrits en Irlande ou sous l'influence irlandaise. Windisch (*das Keltische Britannien*, p. 288) l'a relevé dans le latin de Nennius, chap. 48 : Postquam exosi fuerunt illi omnes homines gentis suae pro piaculo suo inter potentes et impotentes, inter seruum et liberum, inter monachos et laïcos, inter paruum et magnum, etc. Il est vrai que, dans ce cas, ce pourrait être aussi bien un idiotisme brittonique.

Le gallois connaît en effet le même emploi que l'irlandais. Il le pratique seulement dans une mesure beaucoup plus restreinte. C'est que l'ancienne préposition celtique, conservée en irlandais sous la forme *etir*, *eter*, a disparu du gallois. Elle y a été remplacée par une préposition nouvelle, *rhwng* ou *yrwng*, dont la valeur propre est « entre » au sens du latin *inter*. Ainsi : *yrwng y dwydor* « entre les deux portes » (*Mab.*, R. B., I, 172, 5 du bas); *y rwng y venic ae lewys* « entre ses gants et ses manches » (*ib.* 148, 29) ; *a bot gelynyaeth y rynghot ar holl adar* « et qu'il y a de l'inimitié entre toi et tous les oiseaux » (*Mab.*, W. B., col. 109, 23); *a ranu yr yspeil a wnaethpwyt y rwg y wyr ef* « et le partage du butin fut fait entre ses hommes » (Bruts, R. B., II, 49, 6).

C'est là l'emploi ordinaire de la préposition *yrwng*. Mais dès les anciens textes s'observe un emploi idiomatique ana-

logue à celui de l'irlandais [1]: *yrwng dyd a nos* « (les messagers marchèrent) jour et nuit » (*Mab.*, R. B., 88, 6 ; J. Loth, *Mab.* 2e éd., I, p. 221) ; *ac enynnu trwy var rwg nef a dayar* « et embraser par colère à la fois ciel et terre » (*B. Tal.*, p. 11.8 Ev.); *gogwn atrefnawr rwg nef a llawr* « je connais le régulateur à la fois du ciel et de la terre » (*B. Tal.*, p. 20.25 Ev.); *ac yna rwng dicter a llit taraw ym plith y llygot a wnaeth* « et alors, emporté par la fureur et le dépit, il se mit à frapper les souris » (*Mab.* R. B., I, 54, 3); *sef nifer a las yna rwg tywyssogyon a gwyr da ereill tri ugein wyr a phedwar canwr*, « le nombre de ceux qui périrent là fut de quatre cent soixante hommes, à la fois princes et gentilshommes » (*Bruts*, R. B., II, 139-140); *esgynneis ar uelyn o Vaelyenyt hyd ynhir Reged rwg nos* [*ymy*] *a dyt* « je suis monté sur un cheval bai pour aller de Maelienyd jusqu'au pays de Rheged jour et nuit » (Gorhoffet Hywel ab Ywein Gwynet, dans la *Myf. Arch.* 198 b 12 = *R. Celt.*, XLI, p. 99, v. 36-37) [2]. Cf Sir J. Morris-Jones, *Taliessin*, p. 67, qui rappelle le tour du gallois moderne *rhwng y naill beth a'r llall* « taking one thing with another ». L'emploi idiomatique a survécu à la disparition de la vieille préposition qui signifiait « entre « et s'est étendu à son substitut. C'est-à-dire que *rhwng* (*y rwng*), qui désignait d'abord l'espace intermédiaire à deux objets, a finalement englobé les deux objets dans sa sphère. En moyen-gallois, *rwng un ac arall* signifie « dans la foule » : *ac yn hynny rwg vn ac arall llithraw yr yskymun vratwr allan* « et alors le maudit traître s'échappa dans la foule (m. à m. entre l'un et l'autre) », *Bruts*, R. B., II, 172,7 (le texte latin porte *inter unum et alium elapsus*).

On n'a pas relevé de tour analogue en cornique ni en breton armoricain. Mais ce dernier connaît la préposition *entre* dans

1. Le moyen-gallois emploie fréquemment un autre idiotisme : *ryngtaw ac* « entre lui et (un lieu) » pour dire « dans la direction d'un lieu » (*Mab.*, *R. B.*, 85, 15 = *W. B.*, col. 182, 35, etc.).

2. On peut joindre à cette liste l'exemple suivant de Dafydd ab Gwilym, dans la pièce sur l'Alouette (pièce 95, v. 25 de l'édition O. M. Edwards ; pièce 55, v. 44 de l'édition Ifor Williams) : *dysgawdur mawl rhwng gwawl a gwyll, disgyn, nawdd Duw ar d'esgyll* « professeur de louange matin et soir, descends, avec la grâce de Dieu sur tes ailes ! »

un emploi particulier, qui est également répandu en moyen français. Lorsque la préposition a pour régime un pronom personnel au pluriel, l'ensemble constitue une locution qui exprime la réunion de deux (ou plusieurs personnes). *Entre nous* équivaut alors à « moi et toi », comme *entre vous* à « toi et lui ».

Dans beaucoup de langues, la préposition signifiant « entre » s'emploie avec un pronom personnel au pluriel comme régime ; mais elle conserve sa valeur propre de préposition. *Entre nous* signifie alors « entre toi et moi, en limitant à nous deux l'entretien ». Ainsi, en français

Je crois bien, entre nous, que vous n'existez pas.

On dit de même en allemand *unter uns* [1], en anglais *between ourselves* [2], et en grec moderne λέγαμε (ἀνα)μεταξύ μας ou ἀνάμεσά μας « nous disions entre nous ».

Le latin ancien fournit des exemples analogues avec *inter* : *Quousque, quaeso, ad hunc modum | inter nos amore utemur semper subrepticio ?* (Pl., *Curc.*, 205) ; *Age inepte quasi nunc non norimus nos inter nos, Ctesipho* (Tér., *Ad.* 271) ; et plus encore avec *intra* : *Ea intra se consumunt Arabes* (Plin. *H. N.*, XII, 45, 1) ; *praecipue quum affirmetis intra uos futura* « surtout puisque vous m'assurez que cela restera entre vous (sans être connu de personne autre) » (Plin., *Epist.*, III, 10). C'est le point de départ de la confusion des deux prépositions (v. ci-dessus, p. 350).

Il faut interpréter de même l'exemple suivant emprunté au cornique (Origo Mundi, v. 935) :

1. Comme on dit *unter Freunden, unter vier Augen*. Certains dialectes emploient *zwischen* au sens de *unter*.

2. L'anglais moderne connaît l'emploi de *between*, au sens signalé ci-dessus en celtique et en roman (cf. le Dictionnaire de Murray, s.u. *between*, § 19, p. 835 3e col. en bas). Krüger dans son *Englische Syntax*, § 3617 a, cite : *Between followers and sergeants the Templars mustered about 15.000 men*, phrase qui correspond tout à fait aux phrases irlandaises, françaises, italiennes, etc. reproduites plus haut. Mais le tour ne paraît atttesté ni en allemand, ni en scandinave, ni même en ancien anglais.

ha dy'so my a leuer
yntrethon taelow pryve
« et je vais te dire,
entre nous, les choses secrètement ».

Mais l'originalité du breton armoricain est d'employer une locution de ce genre en réduisant la préposition « entre « au rôle d'un simple adverbe marquant l'union des personnes en question. En moyen breton, les exemples sont fréquents où *entrom* (*entromp*) signifie « nous deux, nous tous, tant que nous sommes » (Myst. de Jésus, 17 a, 36 a, 227 b, etc.), où *entroch* signifie « vous deux, vous tous ensemble » (*ib.*, 206 a, 222 a; Ste Barbe, 5, 397, etc.). A ce tour se rattache l'emploi de *entre dou* au sens de « tous deux, ensemble » : *en se on grejvet entre dou* « ainsi nous sommes battus tous deux » (Myst. de Jésus, 147 a); *gruet hy entre dou badouet* « faites la tous deux défaillir » (Ste Barbe, 593), etc.

Aucun de ces deux tours bretons n'est ancien en celtique [1]. Car pour traduire l'idée de « nous deux, nous trois », etc., l'irlandais conserve l'usage d'un vieil idiotisme, qui consistait en l'emploi du nom de nombre personnel au datif-instrumental précédé de l'adjectif possessif : *ár n-òendis* « nous deux seuls » (Poème de St Paul, II, 3 ; *Thes. Pal.*, II, 293) ; cf. Pedersen, *Z. C. P.*, II, 379. De là *meinic bámar i n-ár n-dís* « souvent nous étions tous deux » (*B. Suibhne*, 154, 20); *go rangadar in-a n-dís* « qu'ils s'en allèrent tous deux » (*ib.*, 158, 2). En gallois aussi, c'est l'adjectif possessif qui figure dans les locutions de ce genre : *awnn yn dwy* « allons tous deux » (Historia o vuched Dewi, p. 13, l. 12); *an taered ni an whech* « notre affirmation à nous six » (*Mab.*, R. B., 18, 30).

L'origine des tours bretons *entromp* « nous deux », *entrocb* « vous deux » est évidente. Ce sont des emprunts au français.

1. Sur l'emploi de irl. *etarru* au sens de « entre lui [et un autre], » ce qui est un idiotisme différent, voir Zimmer *K. Z.*, XXXII, 156 et *Thes. Pal. hib.* I, 563, n. b (cf. *R. Celt.*, XXX, 360, n. 2, XXXII, 356 et ci-dessus, p. 254). Dans le texte édité ci-dessus, p. 24, § 23, et p. 36, § 34, on lit *doronsat in laidh etorra* « ils firent ce poème entre eux, en se répondant l'un l'autre » ; ce qui se rapproche du tour breton étudié ici.

Le moyen français, qui employait couramment la préposition *entre* pour réunir deux noms en un ensemble grammatical, étend naturellement cet emploi au cas du pronom. On lit dans la *Chanson de Roland*, v. 3073 :

Entre Rembalt et Hamon de Galice
Les guideront tot par chevalerie

et dans le *Jeu de la Feuillée*, v. 213 (éd. Ern. Langlois, Champion, 1911) :

Entre lui et Robert Cosel

c'est-à-dire « Robert Cosel et lui, tous deux ensemble ». Le Dictionnaire de F. Godefroy donne de nombreux exemples analogues. Avec le pronom personnel, les exemples ne sont pas moins fréquents : *Alons à lui parler, sire, entre vous et moi* (*Berte*, cv). Et par suite, avec un seul pronom régime : *Je veuil que entre nous ....nous en allons notre chemin* (Froissart, II, 2, 232) ; *entre vous qui ce corps portez, or arrestez-vous, arrestez* (Anciens Airs de Cour publiés à Poitiers en 1607, cités par A. Loquin, *Mélusine*, t. II, p. 349, str. 19).

Si l'on met à part ce dernier cas, où le français a manifestement agi sur le breton, les faits rapportés dans cet article ne peuvent guère s'expliquer par des actions réciproques. Il s'agit bien plutôt d'un de ces développements parallèles dont les langues celtiques et romanes offrent, comme on sait, certains exemples si frappants.

J. Vendryes.

THE ANNALS

IN

COTTON MS. TITUS A. XXV

(*suite.*)

MARGINALIA.

Many of the marginalia are attached to passages which, being in Latin, will not be translated. It will therefore be convenient to collect here the translation of all those, except bare dates, which are in Irish. Reference to this list is made in footnotes to the Translation by quotation or partial quotation and the abbreviation ' M. ' (= ' marginalium').

§ 21. *cein corgab* etc. Until faithful David came to the throne, forty years and nine hundred passed, it is sure... This is not a thing which... Eight hundred, as thou reckonest, and two great thousands.

§ 25. *mongach musga* (which I cannot translate).

§ 40. *ella ella*, etc. (? in cypher).

§ 48. *O Abraham*, etc. From Abraham to David — it is clear if thou compute it — two and forty and nine hundred years. From Adam until David was admitted to his kingship it is nine and eight hundred and two thousand years.

§ 51. *O Dauid*, etc. From David until the people were carried into captivity, seventy-three years and four hundred, without error. From Adam until the people's leaving its land[1], three and sixty and three hundred and three thousand years.

§ 77. *O doerad in*, etc. From the condemnation of the people to the birth of the faithful Lord, five hundred and nine and eighty years, most surely. From Adam until the Only Son of

1. ? cor deracht.

gentle Mary was born it is two and fifty and nine hundred and three thousand years.

§ 122. *commarbad.* He was killed.

§ 126. *bliadain et da*, etc. 1341 years since Conn Cétchathach died.

§ 140. *xl bliadna iar*, etc. Forty years after the death of Niall Nóigiallach Patrick came to bless Ireland. At the end o four years after the slaying of Niall Nóigiallach Patrick was taken captive in Ireland. K (11). After his release by the angel Victor.

§ 169. *F. Gein chain*, etc. Poetical quotation : The glorious birth of Colum our cleric today above learned Ireland. On the same festival — no matter of pride — falls the blessed death of Buadach the son of Brónach.

§ 172. *hi telcuba*, etc. In a vat of wine, on Hallow-eve, at Mullach Cleittigh on the Boyne.

§ 175. *Tuathal Mael Garb*, etc. Tuathal Máel Garb, son of Cormac Caech son of Carbry son of Niall, king of Tara, jugulatus in Grellach Eilte by Máel Mór, grandson of Mac I, qui et ipse (that is, O hArgatáin) statim occisus est, unde dicitur Máel Mór's exploit.

§ 177. *budi Connaill.* The stubble-yellow (disease).

§ 183. *do réir m.*, etc. According to the martyrology of Saints' Island.

cethra xx^{it}, etc. Eighty years from the death of Patrick to the death of Dermot son of Carrol.

.i. *Li bán*, etc. This was Li Bán (White Bue), the daughter of Eochu son of Muredach. [She was taken] on the shore at Ollorba in a net, to wit that of Beonán son of Inli, who was fisherman to Comgall of Bangor.

§ 213. *Tomaltach mac E.*, etc. Tomaltach, son of Eochu son of Aed son of Diarmait son of Ruadrí Cáech, mortuus, id est in the last month of this year, in his own house in Cluain Fróich... Gofraid O Domnaill king of Cénel Conaill.

§ 253. *Fedlimid*, etc. Fedlimid king of Munster quievit.

§ 282. *Coriagal*, etc. Coriagal quievit in Ard Oileán.

§ 290. *7 coróin*, etc. Taking the crown of the king of Ireland with him.

§ 291. *in gha bernaid* . Of the gapped spear.
§ 335. *mac in s.* Son of An Sinnach.
caisc esa duibe. The easter (?) of Ess Dub.
§ 344. *re n-abarthar,* etc. Who is called Mac Diarmata.
§ 393. *leubar eiris,* etc. The book of annals in Saints'Island.
§ 397. *gabhail na c.,* etc. The taking of the Rock here.

TRANSLATION OF PASSAGES IN IRISH.

Note. — A few single Irish words occur in paragraphs which are otherwise in Latin. To save space, such paragraphs are not, as a rule, translated when the only Irish words they contain are among the following :

Cath	= battle ;
Mac	= fili-us, -um, -o, -orum ;
Meic	= filii ;
Ingen	= daughter ;
Rí (*ri, rig*)	= king ;
I (*hi*)	= in.

In paragraphs containing passages in Irish and Latin, the sentences wholly in Latin are not translated. On the other hand, a number of passages have been included in the translation which might be considered to be in Latin (the verb, e. g., being Latin), but which are not readily intelligible unless the Irish proper names (often eccentrically spelt in our text), with their inflections, are understood.

§§ 1-5, 7. ' *Enair* ' = ' of January'.

32. Hoc tempore the Fir Bolc conquered Ireland.

35. Hoc tempore the Tuatha Dé Danann acceperunt fortitudinem... over the Fir Bolc.

88. Oengus Turmech won the battle of Tara, ubi cecidit Fergus by the hand of Oengus.

93. ... Mors of Cú Chulind... The battle of Almain, ubi cecidit Eterscél by the hand of Nuada Necht. The battle of Clíu, ubi cecidit Nuada Necht by the hand of Conaire...

99. Bruden Da Berca destroyed and Conaire Mór slain. Ireland five years without a king.

101. Lugaid Roderc[1] xxvi annis rexit in Tara. There are triginta reges of Conn's Half between Lugaid Roderc and Diarmait son of Cerball.

103. The [brothers] Fothad regnaverunt uno anno.

109. Iriel Glúnech[2] occisus est by Crimthann Nia Náir.

114. In hoc tempore claruit Morann son of Maen, a quo Morann's collar.

125. Fiacha Find interfectus est in Tara by Elim son of Connra.

126. ... Conaire son-in-law of Conn rexit annis viii... The sons of Oilill Ólomm and the three Cairbres (sons of Conaire son of Lug Láma) won the battle of Cend Ebrat against Lugaid Mac Con. Lugaid Mac Con won the battle of Mag Mucruma, ubi cecidit Art Oenfer son of Conn Cétchathach (C. of the Hundred Battles) et vii filii of Oilill Olomm... Benne Brit, moreover, occidit Eogan... Cormac Ulfota, grandson of Conn, rexit annis xlii... Cormac grandson of Conn won the battle of Granard against the Ulstermen. Cormac made an expedition across Mag Réin. The Ulstermen deposed Cormac grandson of Conn... Cormac grandson of Conn won the battle of Fochard Murthemne... Disappearance of Cormac grandson of Conn for the space of a week. Cormac grandson of Conn won the battle of Crinna in Bregia.

130. Muredach Tírech occisus fuit by Caelbad son of Cronn, king of Ulster, at Portríg Uas Abull[3].

139. Niall Nóigiallach (Niall of the Nine Hostages) occisus by Eochu son of Enna Censalach by the Sea of Wight.

148. A great victory by Laegaire son of Niall.

151. The Leinstermen defeated Laegaire in the battle of Áth Dara, in quo et ipse captus est...

152*a*. Mors of Laegaire son of Niall at Grellach Daphil.

155. The assembly of Tara was held by Ailill Molt.

1. *Sriabh nDercc.* F. M.; *Reoderc,* Tig.
2. Called *glumar* in § 98 and *glunmar* in § 110.
3. i. e.' Portríg above Aball '. F. M. and Tig. have ' Daball '.

156. Ailill Molt defeated the Leinstermen in a hand-to-hand fight at Brí Eile.

157. Mors of Conall Crimthaine son of Niall.

158. The battle of Ocha, in quo cecidit Ailill Molt son of Dathi by the hand of Lugaid son of Laegaire.

159. Initium regni of Lugaid son of Laegaire...

172. The drowning of Murchertach son of Ert[1]. Ailbe of Imlech Ibair quievit.

179. Jugulatio of Colmán Mór (C. the great) son of Diarmait. ...

180. Diarmait son of Cerball was defeated in the battle of Cúil Dremne. Fergus and Domnall, the two sons of Erc, and Ainmire son of Sétna and Nainnid son of Duí and Aed son of Eochu, king of Connacht, victores erant per orationes of Colum Cille.

183. Occisio of Diarmait son of Cerball[2]. In hoc tempore capta est the mermaid[3].

188. Initium regni of Aed son of Ainmire. The battle of Belach Dathi, in quo cecidit Colmán Bec (C. the little) son of Diarmait, a quo the Clann Colmáin, i. e. the Uí Maelsechnaill. Aed son of Ainmire victor erat. Dega (i. e. Daig[4]) son of Cairell quievit.

193. Jugulatio of the son of Colmán Mór, i. e. Subne son of Colmán, by Aed Sláne. Quies of Cainnech of Achad Bó.

203. Subne Mend son of Fiachra interfectus by Congal Caech son of Scanlán. Domnall son of Aed son of Ainmire regnare incipit.

204. Mór of Munster, daughter of Aed Bennáin, mortua est.

205. Domnall defeated Congal in the battle of Mag Rath, ubi cecidit Congal Claen[5] son of Scanlán.

211. Conaing grandson of Dant quievit...

213. Mortalitas magna, namely the Stubble-yellow [Plague].

1. 'Of Erc', F. M., A. U., and so in § 164 above.
2. See MM. '*do réir m.*' and '*cethra xx*it'.
3. See M. '*.i. Li Ban*'.
4. This is a gloss in the original. 'Daig' is the reading of A. U. and Tig.
5. Called 'Congal Caech' by Tig. and at § 203 above.

Diarmait and Bláthmac, the two kings of Ireland, mortui sunt... of the Stubble-yellow Plague [1].

214. Cendfaelad son of Bláthmac son of Aed Sláne [was defeated by] Finnachta son of Donnchad, ubi Cendfaelad interfectus fuit [2]. Finnachta regnare incipit.

216. Loch Echach turned into blood.

218. Finnachta, king of Tara, and Bresal his son jugulati sunt...

224. Bech [3] of Boirche obiit. Pluit a shower of honey on great Athan and a shower of silver on little Athan and a shower of blood super fossam Laginarum, et inde dicitur 'Niall Frosach mac Fergail' (Niall of the Showers, son of Fergal), quia tunc natus est.

227. Murchad son of Brian, king of Leinster, mortuus est.

235. Naves in aere visae sunt cum viris suis above Clonmacnoise. A great beast was cast ashore at Boirche in the time of Fiachna son of Aed, king of Ulster. There were three golden teeth in its head, and each tooth weighed fifty ounces. One of the teeth was placed or the altar of Bangor.

237. Naufragium of the Delbne Nuadat on Loch Rib, id est, there were thirty vessels of them, and none escaped except the people in one small boat.

243. ... unde dictum est : Five thousand haughty years, and a thousand all but one, from the beginning of the wise, calm, world till the certain death of Donnchad was heard of [4].

245. The battle of Ruba Conaill between the two sons of Donnchad, ubi Ailill cecidit...

250. 'athair' = 'father'.

251. Turgesius went to Loch Rib and made a fort there. He was taken by Maelsechnaill son of Maelruanaid and drowned in Loch Uair.

1. See M. '*Tomaltach mac E.*'.

2. This entry is nonsensical in the original. To make sense, we might supply '*Cath for*' (the reading of Tig.) before the first word.

3. Otherwise 'Becc' (Tig. etc.).

4. By changing '*demin*' of the original into '*demic*' we could translate 'the death of Donnchad's good son', which the context seems to require.

255. The battle of Cell Ua nDaigre was won by Aed son of Niall, king of Tara, and Conchubar son of Tadc, king of Connacht, against the Ui Néill of Bregia and the Leinstermen and a host of nine hundred foreigners vel amplius...

259. Maelfabaill son of Clerech, king of Adne, moritur. In Scotland the sea cast up a woman 195 feet tall, with hair 16 feet long, fingers 6 feet long, nose 6 feet long, and all her limbs 44 feet [1].

261. The [sanctuary of] Kells was violated by Fland son of Maelsechnaill against Donnchad, his own son... Joseph the abbot of Clonmacnoise, qui dicitur Joseph of Loch Con, quievit.

262. The battle of Belech Mugna was won by the Leinstermen and Conn's Half against the Munstermen, in quo cecidit Cormac son of Cuilennán, high-king of Cashel and a high noble of Ireland. Fland son of Maelsechnaill, Cerball son of Muiricén, and Cathal son of Conchubar, king of Connacht, victores fuerunt... Cerball son of Muiricén, king of Leinster, [died.]

264. The battle of Dublin, in quo cecidit Niall Glundub.

266. Congalach son of Maelmithid routed the foreigners [2].

267. Murchertach son of Niall, a royal prince of Ireland, interfectus.

268. The foreigners lost the battle of Muine Brocáin, in quo cecidit Ruadrí grandson of Cananan et alii multi...

270. Fergal grandson of Ruarc was castrated and beheaded.

272. Murchertach son of Domnall grandson of Niall, and Congalach son of Domnall son of Congalach interfecti sunt by Amlaib son of Sitric.

273. The battle of Tara was won by Maelsechnaill son of Domnall, king of Ireland, against the foreigners of Dublin, and particularly against the sons of Amlaib.

274. A battle was won by Maelsechnaill and Glún Iarainn son of Amlaib against Domnall Claen, king of Leinster, and Ímar of Waterford, ubi ceciderunt multi...

1. In place of this last phrase A. U., F. M. have 'she was all as white as a swan'.

2. 'Routed the Gailenga', A. U., F. M.

275. Maelsechnaill son of Domnall ravaged the isles of Connacht and killed their chieftains.

276. Donnchad grandson of Brian, coarb of Ciarán of Clonmacnoise, quievit...

277. Brian and Maelsechnaill led out an army and brought away hostages of the foreigners.

278. Brian led an army to Athlone.....

279. The battle of Croeb Tegla [1] between the Ulstermen and Cenél Eogain, ubi ceciderunt duo reges, scilicet Aed grandson of Niall and Eochaid son of Ardgal, king of Ulster, et multi alii.

280. Incipit hic ...bellum of Brian son of Cennétig son of Lorcán, the noble great high-king of all Ireland...

281. Mxiiii. Brian son of Cennétig son of Lorcán, high-king of Ireland, marched forth with the warriors of great stately Munster, and with Maelsechnaill son of Domnall, king of Tara, with the chief men of Ireland about them, and came to Dublin to attack the Norsemen and the Danes and Maelmorda son of Murchad, king of Leinster; for he it was who had gathered and led and massed them from the large and small islands of ... [2] Scandinavia in the Northwest, and from the forts and strong places of England and Wales, and brought them into the land of Ireland. Among them were a thousand [men with] breastplates. They came together at Dublin to fight this heroic wonderful unmatched battle, so valorous and valiant that its like has not been seen before or since. And after they had been battling for a great while, the foreigners and the Leinstermen were routed through sheer force of arms and smiting and bravery. Maelmorda son of Murchad son of Finn, king of Leinster, fell there, and the son of Brogarban son of Conchubar, king of Offaly, et multi alii nobiles, and countless numbers of the men of Leinster were slain about them. On the side of the foreigners there fell Dubgall son of Amlaib, Gilla Ciaráin son of Glún Iarainn, Sigurd son of Lodar, earl of the Orkney isles, Brodor, the leader of

1. Croeb Telcha, A. U.

2. An unintelligible word or syllable occurs here.

the Danes, and all of the thousand men with breastplates. Three thousand of the foreigners, at the very least, fell there. Moreover there were slain there Murchad son of Brian, heir-apparent, and Toirdelbach his son, who would have become high-king of Ireland, with thirty kings of Connacht and Munster about them, viz: — Mothla son of Domnall son of Faelán, king of the Déisi; Eochu son of Dúnadach, Niall grandson of Conn and Cúduilich son of Cennétig, the three defenders of Brian; Tadc son of Murchad, king of the Uí Maine; Maelruanaid grandson of Eiden, king of Aidne; Geibennach son of Dubchú, king of the Fir Maige; Mac Bethad son of Muredach Claen, king of Ciarraige Luachra; Domnall son of Diarmait, king of Corcu Baescind; Scanlán son of Cathal, king of the Eoganacht of Loch Léin; Domnall son of Emine son of Cainnech Mór, a high-steward in Scotland [1]; et alii multi nobiles. At that time Brian the high-king was behind the battle with Conaing son of Donn Cuan, his brother's son, and they were singing psalms; and one of the Danes [2] reached the spot where they were, unknown to their people; and seeing his chance he lifted his hand and struck at the high-king with his sword, and then lifted his hand again [3] and struck at Conaing son of Donn Cuan, and so he killed them both, et in eodem loco ipse occisus est.

Brian son of Cennétig son of Lorcán, high-king of Ireland and the foreigners, fell in the battle of Cluain Da Tarb, together with Conaing son of Donn Cuan, Murchad son of Brian, and Toirdelbach son of Murchad son of Brian. And the guardians of the Staff of Jesus immediately carried their bodies to Armagh, where they were buried honourably, with much dignity and reverence. Mxv.

282. Mac Liac, chief poet of Ireland, mortuus est [4].

284. Cuan O Lothcáin, chief sage of Ireland, interfectus est by the men of Tethba.

1. 'High-steward of Marr in Scotland', A. L. Cé.
2. According to A. L. Cé, this was the Brodor mentioned above.
3. The MS. adds: 'against him'.
4. See M. '*Coriagal*'.

285. Tadc son of Cathal Mac Conchubair interfectus est by Maelsechnaill O Maelruanaid, king of Crumthand.

287. Much snow in this year...

288. Tadc son of [Aed] O Conchubair per dolum occisus est by [the men of] West Connacht.

290. Donnchad son of Brian went to Rome on pilgrimage [1].

291. The battle of Turlach Adnaig, in which fell Aed O Conchubair [2], king of Connacht, and Aed O Conchennainn, king of the Uí Diarmata.

292. Diarmait son of Mael na Bó, king of Britain and the Hebrides and Dublin and Mug Nuadat's Half, was killed and slaughtered by Conchubar O Maelsechnaill in the battle of Odba. Mlxxxi.

293. Mlxxxii. K. Domnall son of Tadc O Conchubair, heir apparent of Connacht, was treacherously killed by Cathal O Conchubair. Cathal O Conchubair fell in battle, together with a large host, by the hand of Ruadri O Conchubair. Mlxxxiii.

294. The battle of Móin Cruinneóige, ubi occisus fuit Donnchad son of [Art In] Cailech O Ruairc. Mlxxxv.

296. Ruadri son of Aed O Conchubair won the battle of Connachla, in quo cecidit Aed son of Art O Ruairc, and all the chiefs of Conmaicne jugulati sunt et occisi.

297. ... Cend Corad was sacked and Limerick burnt by [Domnall] son of Mac Lochlainn and Ruadri O Conchubair.

298. In Cráibdech (The Pious) O Fallamáin was drowned in Loch Cairgin through the curse of Ruadri O Conchubair. Ruadri O Conchubair, king of Connacht, was blinded by Flathbertach O Flathbertaig and [the men of] West Connacht. Ab incarnatione Domini usque ad the blinding of Ruadri fluxerunt anni Mxcii...

299. The battle of Fidnacha, in quo ceciderunt multi of West Connacht and of Corcumruad by the hand of Tadc son of Ruadri O Conchubair. Mxcv.

300. ... Flathbertach O Flathbertaig, king of Connacht, was killed by Matudán O Cuannu to avenge the blinding of his lord...

1. See M. '*et coróin*'.
2. See M. '*in gha b.*'.

301. Murchertach O Briain made a great march round Ireland. Mc.

302. K. Mciii. The battle of Mag Coba. Magnus, king of the Danes, was killed cum multis by the Ulstermen. Mciiii.

303. Fiacha O Floind was killed. Murgius O Concennaind, king of the Uí Diarmata, mortuus est.

304. Domnall son of Ruadri O Conchubair was deposed by Murchertach O Briain, and his (Domnall's) brother, Toirdelbach, was made king in his stead. Mcvii.

305. The Conmaicne routed the Síl Muredaig at Mag Brén-gair. The Síl Muredaig routed the Conmaicne at Ros.

306. The clergy of Ireland held the synod of Usnech.

307. The report about Murchertach O Briain [1].

308. Toirdelbach [O Conchubair] was attacked by O Rechtubrat [2] at Áth Bó, but he recovered safely. The driving snow. The Conmaicne were expelled from Mag Aei and sent east of the Shannon. The Leinstermen's year.

309. The slaughter at Ruadbethach, where Diarmait O Briain was defeated.

310. Diarmait Mac Enna, king of Leinster and Dublin, mortuus est. The battle of Leittir Odráin. Cáthasach O Cnáill, archiepiscopus of Connacht, quievit. Maelmuire O Dunain, archiepiscopus of Munster, quievit in Christo.

311. Diarmait O Briain, king of Munster and Leinster, mortuus est...

312. Murchertach O Briain, high-king of Ireland and the valorous veteran [3] of all this latter age, in bono fine vitam finivit.

313. The bridge of Athlone was built.

314. Domnall son of Mac Lochlainn, king of Ireland, mortuus est.

1. A report that he was in ill-health, which Tigernach says caused the men of Ireland to turn against him.

2. According to A. U. this attack was made by the sons, and according to A. L. Cé, by the grandsons of Ruadri [probably O Canannain, whose murder is recorded in the previous year]. Both state that Toirdelbach was seriously wounded.

3 ? *egnuma* for *engnama*

315. Tadc son of Mac Cartaig, king of Desmond, mortuus est. The rout at Craib Rois. Maelsechnaill son of Tadc [O Maelruanaid] the king of Mag Luirc, interfectus est.

316. Enna Mac Murchada, king of Leinster, moritur. Domnall Find (D. the Fair) O Dubda mersus est. Toirdelbach O Conchubair entered Dublin and left his son, Conchubar, there.

317. Cellach, the coarb of Patrick, quievit. The very hot summer.

318. A very great crop of every fruit hoc anno. The battle of Craib Tretain, ubi cecidit Diarmait O Maelsechnaill and Cochul Fliuch son of Mac Senán. Tigernán O Ruairc victor fuit.

319. The men of Connacht routed the North of Ireland at Segais (the Curliew Hills).

320. In hoc anno [there was a] great [cattle-plague called] Mael Garb (? Bald and Rough). Dún Mór and Dún Mugdornd were burnt by the Munstermen and Leinstermen and [Cathal] son of Cathal O Conchubair [1]; and Gilla na Naem O Floind occisus.

321. The consecration of Cormac's church...

321. The defeat of Aed son of Domnall O Conchubair and Tadc O Cellaig and the Uí Mani at Findabair, ubi cecidit Conchubar O Cellaig the father of Tadc et alii multi. Conchubar son of Toirdelbach [O Conchubair] and the Síl Muredaig victores fuerunt.

323. Aed son of Domnall O Conchubair occisus est. Domnall O Dubhtaig, Elfinensis episcopus and coarb of Ciarán of Clonmacnoise, quievit in Christo at Brandan's Clonfert.

325. Cormac Mac Cartaig, king of Desmond, occisus est by Toirdelbach O Briain. Donnchad son of Tadc O Maelruanaid was blinded.

326. Defectus solis, id est, the Spring of the black cloud.

327. The year of the great catch of herring [2].

328. The chief men of Leinster turned against Diarmait

1. Thus our text; but according to F. M., A. L. Cé, Cathal O Conchubair was killed by the men of Munster and Leinster.

2. Read *n-imda* in the text

Mac Murchada. The son of Mac Faelán [1] and [Murchad] O Tuathail and the son of Mac Gormáin were killed by him; he also blinded Mac Gilli Mocolmóc. Mcxlii. Constructio Mellifontis [2].

329. Conchubar O Briain, high-king of Munster, mortuus est. A. D. Mcxliii.

330. Murchad O Maelsechnaill was taken prisoner by Toirdelbach O Conchubair and the kingship of Meath was given to Conchubar, his [Toirdelbach's] son. Gilla Oengussa O Clumain, the ollav of Ireland, mortuus est.

333. Tigernán O Ruairc went to Loch Long... The breaking of the wicker [bridge] at Athlone [3].

334. Kalendae of January. An attack on Tigernán O Ruairc at the instigation of Toirdelbach O Conchubair.

336. The night (?) of Fiad Mogain [4].

337. Toirdelbach's victorious raid at Cromad. The battle of Móin Mór...

338. Debórgaill, the wife of Tigernán O Ruairc, was abducted by Diarmait Mac Murchada. Cathal Miguran son of Toirdelbach [O Conchubair] occisus fuit by the Calraigi of Corann.

339, ... Toirdelbach O Briain was banished by Toirdelbach O Conchubair and went into the North. The rout at Fordruim. The blinding of Tadc O Briain. Toirdelbach O Briain in Munster iterum. A. D. Mcliii.

340. ... The rout at Bonnamair...

341. Kalendae of January... The skirmish at Berna na Fingaile (?).

342. The rout at Cuaille Cepáin. Toirdelbach O Conchubair, king of Connacht, Meath, Dublin and Leith Moga Nuadat, — (?) of Ireland, mortuus est. A. D. Mclvi. ab init.

1. F. M. have 'Domnall, lord of the Ui Faeláin' and Tig. has 'Domnall Mac Faeláin'.

2. The monks' church at Drogheda. Its consecration is mentioned in § 343.

3. Whereby many of the followers of Toirdelbach O Conchubair were drowned.

4. Read *Fiada Mogan* in the text.

Mundi viM.ccclv. The blinding of Brian Breffnech...

343. ... The consecration of the church at Drogheda. The ravaging of Inis Senaig [1] by Ruadri O Conchubair. Cú Ulad, son of Dondslébi [O hEochada], king of Ulster, moritur...

344. Domnall O Longarcáin, archiepiscopus of Munster, quievit. Donnchad O Maelsechnaill was routed at Áth Maigne by Diarmait [O Maelsechnaill] and Tigernán [O Ruairc.] Conchubar son of Domnall O Briain was blinded. The Connacht clergy were routed at Corr [Cluana]. The rout at Mag Bachla, wherein fell Donnchad son of Ruadri [O Conchubair], grandson of Aed, and Tomaltach O Maelbrennaind [2].

345. Diarmait son of Tadc O Maelruanaid, king of Mag Luirc, mortuus est. The rout at Ath Firdiad, ubi cecidit Gilla Críst, the son of Diarmait [O Maelruanaid], king of Mag Luirc, Murchertach son of Tadc O Maelruanaid and Diarmait O Concenainn et alii nobiles et ignobiles.

346. Kalendae of January. Donnchad son of Domnall Súcach O Maelsechnaill, king of Meath, occisus est. Brodon son of Turcall, king of Dublin, occisus est.

347. ...The castle at Tuaim was built by Ruadri O Conchubair.

348. In Cosnomaid (The Contender) O Dubda occisus fuit.

349. Niall son of Murchertach Mac Lochlainn was captured by the Uí Maine aud his followers slain.

350. Amlaib son of Gilla Coemgin O Cennétig was blinded.

351. Toirdelbach O Briain went on pilgrimage et filius ejus [Murchertach] regnavit in Munster...

352. Toirdelbach O Briain regnavit iterum. Ruadri O Conchubair marched to Dublin and was made king by the foreigners there. Thence he went to Drogheda, where he was made king by Donnchad O Cerbaill and the men of Oriel; thence into Leinster, where he took hostages from Mac Murchada for the Uí Cennsalaig only. Eochaid grandson [3] of Dondslébi [O hEochada], king of Ulster, was blinded by Mur-

1. F. M. have « Inis Enaigh ».
2. See M. '*re n-abarthar*'.
3. A. U., F. M. have 'son'.

chertach Mac Lochlainn. Murchertach son of Niall Mac Lochlainn, king of Ireland, occisus est. The Cenél Conaill gave hostages to Ruadri. Ruadri O Conchubair, Diarmait O Maelsechnaill and Tigernán O Ruairc, with the Leinstermen and the foreigners of Dublin, banished Diarmaid Mac Murchada overseas. Ruadri, Diarmait and Tigernán marched into Leinster, Ossory and Munster, and the people of all these made Ruadri king.

353. The Cenél Eogain gave hostages to Ruadri. Diarmait [1]. Toirdelbach O Briain, king of Mug Nuadat's Half, moritur...

354. Art O Maelsechnaill was routed at Áth in Chomair by Diarmait O Maelsechnaill. In Gilla Lethderc (The Half-red Lad) O Conchubair of Corcumruad occisus est.

355. Ferchar O Fallamáin moritur. The fleet of Robert [Fitz-Stephen] came to assist Mac Murchada. Diarmait O Maelsechnaill occisus est by Domnall Bregach (D. of Bregia) [O Maelsechnaill.]

356. A great fleet came with Richard, the earl of Striguil, to assist his son-in-law, Mac Murchada. Sanctus Thomas... occubuit. Ruadri, Art O Maelsechnaill, Domnall Bregach, Tigernán O Ruairc and Murchad O Cerbaill marched to Dublin. When they were on the green, they saw the fortress in a blaze of fire, and Ruadri with his chieftains at once turned back, while Mac Murchada went, under a promise, into the fortress. But he broke his word to the foreigners of the place, nam multos ex eis occidit. Mac Murchada's hostages were put to death at the instigation of Tigernán.

357. Diarmait Mac Murchada, king of Leinster and the foreigners, moritur. The Rout of the Ashes, [in which] Aed son of Tigernán O Ruairc occisus est. Magnus Mac Duindslébi [Uí Eochada,] king of Ulster, moritur...

358. 'toisech' = 'chieftain'.

359. 'tuisech' = 'chieftain'.

360. ... Gilla Meic Liacc [2], the coarb of Patrick, quievit. Gilla Mochabdeo, abbas of the monastery of Paul and Peter

1. D. Mac Murchada arrived from overseas in this year (A. U.).
2. Giollamoliag, A. L. Cé.

in Armagh, quievit. Florence O Gormáin, chief lector of Ireland, moritur... The synod of Byrr.

361. Mael Isu, son of In Clérech Corr (The Crooked Clerk), episcopus of Ulster, quievit. Amlaib, son of the coarb of Finnén, episcopus of Ulster, quievit. Domnall Caemanach (D. of Kilcavan), son of Diarmait Mac Murchada, king of Leinster, occisus est. The foreigners marched against Limerick. Conchubar son of Mac Conchoille Seganach, coarb of Patrick quievit.

362. Richard Striguil, the earl, moritur. The foreigners abandoned Limerick. Diarmait son of Cormac [Mac Cartaig] was captured by Cormac Liathanach, [his own son]. Niall son of Mac Lochlainn occisus est... Domnall Midech (D. of Meath), son of Toirdelbach O Conchubair, heir-apparent of Connacht, moritur...

363. Aed son of Gilla Broiti O Ruairc mortuus est. Ragnall son of Gilla Cellaig O Ruadin, coarb of Mac Dé, moritur. Vivianus cardinalis venit ad Hiberniam. John de Courcey came into Ulster... Conchubar Maenmaigi (C. of Mag Maen) was captured by his father, [Ruadri O Conchubair.]... Murchad son of Ruadri [O Conchubair] was blinded...

364. The drying-up of the (river) Galway. Hugo de Lacy [made the] journey [across Sliab] Echtgi to Clonmacnoise. Conchubar Maenmaige was taken from Loch Cuain by his followers. Aed O Flathbertaig, king of West Connacht, moritur. A seizure (?) of earthquake on the Shannon [1]...

365. ...The poisonous snow.

366. Gilla Críst son of Mac Cargamna, chieftain of the Muinter Maelshinna, occisus est. The battle of the Conchubars...

367. Domnall O Cennétig, king of Ormond, moritur... The battle of the princes...

368. ...Myles Gogan, Raymond, Cend Cuilinn, and the two Fitz-Stephens occisi sunt. Ruadri and Conchubar Maenmaige routed O Maeldoraid and Donnchad son of Domnall Midech [O Conchubair,] ubi multi occisi sunt.

1. Tigernach says : 'An island appared in the Shannon, and it is not known where it came from'.

369. . . . Ruadri O Conchubair left his kingdom to his son, Conchubar Maenmaige. . . [Henry] Fitz-Empress, rex Anglorum, moritur. . .

370. 'toisech' = 'chieftain'.

371. War between Ruadri and Conchubar Maenmaige. Domnall O Briain. . . ecclesias et praedia of West Connacht devastavit. . . Diarmait son of Cormac Mac Cartaig, king of Desmond, occisus est ab Anglicis. Maelsechnaill son of [Murchertach] Mac Lochlainn, king of the Cenél Eogain, occisus est by the foreigners. Diarmait son of Toirdelbach O Briain was blinded by Domnall O Briain. Mathgamain son of Conchubar Maenmaige was [captured] by Murchad son of Tadc O Cellaig [and] given up to Domnall O Briain [1]. The kingship of Connacht was seized by Conchubar Maenmaige.

372. Conchubar O Flathbertaig occisus est in Aran. Ruadri was banished by Conchubar Maenmaige. . . The Rock of Loch Cé was burnt. . . John de Courcey was routed in the Segais. . .

373. . . . Conchubar Maenmaige, high-king of Connacht, and of Ireland for his importance, occisus est a suis. Conchubar O Diarmata, [his murderer,] occisus est. Cuilén son of Cuilén of Claenglais occisus est. Murchad O Flannacáin, dux of the Clann Cathail, moritur.

374. The ship of Cathal Crobderc (C. Red-hand) [O Conchubair] was sunk, in qua xxxvi viri submersi sunt, including Airechtach O Rodib, chieftain of the Clann Tomaltaig, Conchubar son of Cathal Migarain [2] and Murchertach son of Conchubar son of Diarmait [O Maelruamaid.]. . .

375. Ruadri O Conchubair left Connacht and went into Cenél Conaill. . .

377. Cathal Odur (C. the swarthy) son of Mac Cartaig occisus est. Derbórgaill daughter of Murchad O Maelsechnaill in Mellifonte defuncta est. Aed O Maelbrenainn, chieftain of

1. This is the meaning of the corresponding passage in A. L. Cé. Our text is ambiguous.

2. Thus A. L. Cé. A. U. has '*mic Urain*', i. e. 'the son of Uran' while our text has merely '*mic*' with a stroke over the *c*.

the Clann Conchubair, occisus est. Inis Clothrann was ravaged by Gilbert Mac Gostelb.

378. Domnall son of Toirdelbach O Briain, king of Munster, mortuus est. Murchertach, grandson of Conchubar son of Domnall Cerrlámach [1] (D. of the Crooked Arm) [O Briain], was blinded by Murchertach son of Domnall [? O Briain]. Gilbert Mac Gostelb marched to Ess Ruad, but turned back without accomplishing anything.

379. . . . Cathal son of Diarmait [O Maelruanaid] came out of Munster to Hag's Island [2] et multos homines occidit. . . Domnall O Finn, coarb of Brandan's Clonfert, quievit.

380. The Muinter Eolais slaughtered by Ualgarg O Ruairc. Ruadri O Flathbertaig made submission to Cathal Crobderc and peace was made between them by the coarb of Patrick. In Gilla Ruad (The Red-haired Lad) son of Mac Ragnaill, occisus est. . .

381. Ruadri O Flathbertaig was captured by Cathal Crobderc. Flathbertach O Maeldorid, king of the Cenél Conaill and the Cenél Eogain, moritur. In Gilla Srónmael (The Blunt-nosed Lad) O Dochartaig rexit Cenél Conaill. . .

382. Ruadri O Conchubair, high-king of all Ireland, moritur.

383. Cathal Carrach and Cathal Crobderc made peace. Cathal Carrach was brought into the country and land given to him. [Ruadri] O Flathbertaig was released.

384. Donnchad Uaithnech (D. of Uaithne) son of Ruadri [O Conchubair] occisus est. The rout of Cathal Crobderc and the men of Connacht at Áth Borim (?), ubi cecidit Ruadri O Flathbertaig cum aliis multis. The rout at Int Orbar (?). William Burke in auxilium of Cathal Carrach venit in Connachtiam, and they left no property of layman or cleric in Connacht unsacked; neither church nor altar of monks nor canons or abbots could protect [the people] from them. Never before was Connacht afflicted with such a scourge of hunger and nakedness.

1. Called 'Gerrlámach', i. e. 'Short-armed', by A. L. Cé.
2. Either a mistake, or another name of Hag's Castle.

385. Ruadri Mac Duindslebi [Ui Eochada] king of Ulster, occisus est. Cathal Crobderc made a successful foray against Diarmait son of Conchubar [O Maelruanaid] at Cúil Cnáma. [He made] another foray into Tír Ailella, against Tomaltach [son of Conchubar O Maelruanaid,] carrying off much cattle. Cadla O Dubthaig... quievit. The Fir Manach, O Néill, the Cenél Eogain and the Cenél Conaill were routed at Ess Dara. Ibi Niall O hEcnig, king of the Fir Manach, occisus est, et alii multi. Cathal Crobderc vero perrexit cum suis ad Hag's Castle, and turned back thence with his army routed. O Néill went into the church at Ess Dara [1]. Tomaltach O Conchubair... quievit. John de Courcey and Hugo de Lacy were routed at Árd Ladrann

... [2]

386. crowned [3] by O Néill and the men of Connacht. O Néill made some great raids and got away safely afterwards. The foreigners of Ireland were assembled by [Aed] son of Cathal Crobderc, but the Munstermen inflicted great damage on them, plundering them and killing many people. Echmarcach Mac Branáin occisus. The sons of Ruadri [4] were banished from their land and went into the North, and Donn Óg son of Mac Oirechtaig together with them, after the country had been laid waste by them all.

387. The corn was reaped after St. Brigit's Day, and the plowing was going on at the same time [5]. A great disease among human beings this spring. O Néill led an army to the borders [6] of Connacht, and turned back without accomplishing anything, though he had assembled the host. Hostages of the Cenél Conaill were taken and the son of O Domnall captured. Fergal O Taidc occisus est.

1. A. L. Cé say he was taken there as a prisoner.

2. Here the record of twenty-two and a half years is missing from the MS. The next fragment begins in the middle of a sentence.

3. This must refer to Aed O Conchubair, who succeeded his father, Cathal Crobderc. The death of the latter is recorded on May 28th of this year by F. M., A. U., A. L. Cé.

4. Tordelbach and Aed. *See* the end of § 388.

5. Reading '*inaenecht*' for '*innecht*'

6. Read *imell* in the text.

388. [Aed] O Conchubair appointed to meet the son of Geoffrey. [William] Mareis, the son of Geoffrey, was captured, together with other foreigners. The Constable of Athlone was killed. Mac Airt was captured with his wife and his foster-father and many of his followers. A great famine in Ireland. Dondslébi O Gadra, king of Sliab Luga, was killed by In Gilla Ruad (The Red-haired Lad), his brother's son. In Gilla Ruad was killed. Aed son of Cathal [Crobderc O Conchubair] was deposed and went into the North. He returned thence into Connacht and came to the Curliew Hills, where he was routed by the two sons of Toirdelbach O Conchubair. They captured his wife and carried her off in bondage. Geoffrey [Mareis] built the castle at Rinn Dúin and that at Athleague as well. There was much fighting for the land between the two sons of Ruadri, Aed and Toirdelbach, so that they devastated Connacht between them.

389. Aed son of Cathal Crobderc O Conchubair, the most comely and active lad there ever was in Ireland, was treacherously killed in the house of Geoffrey Mareis. Great devastation from Ess Dara to the river of the Uí Fiachrach in the south, all except a little tract in Sliab Luga and Lucht Airtig. David O Floind, chieftain of the Síl Maelruanaid, mortuus est. Aed son of Ruadri [O Conchubair] seized the kingship of Connacht... The archbishop of Dublin quievit. A great famine in Connacht this year...

390. Kalendae of January. Diarmait son of Mac Cartaig mortuus est .. Muiredach O Gormginli [1], prior of Inis Mac nErin, a famous man for piety and churchmanship in the land he lived in, moritur. Diarmait Mac Gilli Cartaig, archipresbiter of Tech Baethín, in fine ejusdem anni mortuus est...

391. Dondslébi O hInmainéin, chief master-carpenter of the monastery of Boyle, moritur. Maelmuire O Maeleóin, coarb of Ciarán of Clonmacnoise, [quievit.] O Cerballáin, bishop of Cenél Eogain, mortuus. Joseph Mac Teichedáin, bishop of Conmaicne, mortuus est. Gilla Ísu O Clérig, bishop of Luigne, mortuus est. Rool Petit, bishop of Meath,... quievit. A great

1. Garmghaile, F. M. ; Gormghaile, A. U. ; Gormshuiligh, A. L. Cé.

army was gathered by Richard Burke and the chief foreigners of Ireland and Donnchad Cairbrech O Bríain. They came into Connacht and reached the Curliew Hills; Aed son of Ruadri, king of Connacht, and the Connachtmen were defeated and Aed son of Ruadri was banished, and Donn Óc Mac Oirechtaig, chieftain of the Síl Muredaig, was killed et multi alii cum ipso occisi sunt. The same day the Justiciary came with an army to the shore at the Rock of Loch Cé. He remained there a week and two nights, and he gave the kingship thereof to Fedelmid son of Cathal Crobderc. After this the foreigners went away and the army was disbanded.

Aed O Néill, king of Cenél Eogain and Cenél Conaill, mortuus est.

392. Fethfailge daughter of Conchubar Mac Diarmata mortuus est. Fedelmid O Conchubair was treacherously captured by the Justiciary at Mílec. Eodem anno Cormac son of Tomaltach [Mac Diarmata] incepit to make a market-town at Port na Cairge. Dionysius, bishop of Elphin, after resigning his bishopric for the sake of God, and after completing in Trinity Island a life devoted to God and to Clarus Mac Mailín, archdeacon of Elphin, and to the canons of that place, xviii kalendas Januarii in eadem insula in Christo quievit.

393. Aed O Fergail, chieftain of Muinter Angaile, was burnt by his kinsmen on the island of Loch Cuile. Richard Burke built the castle at Bun Gaillme, and Adam Standon the castle at Dún Imgain. Conchubar son of Aed [O Conchubair] escaped from the foreigners and gathered the sons of the king of Connacht about him. He went into the Tuatha and the inhabitants killed him. Donnchad son of Tomaltach [Mac Diarmata] mortuus est. Fedelmid was released by the foreigners. . .

394. Kalendae of January feria septima. Fedelmid O Conchubair marched into Connacht and encamped at Dún nGregraige. The Muinter Maelruanaid and the three Tuatha came on to his side, and they pursued after Aed son of Ruadri, king of Connacht, and routed him, killing Aed himself, Donnchad son of Diarmait son of Ruadri, Aed Muimnech son of Ruadri and his son, Thomas Biris and Owen his brother,

Owen Guer [1] and many other Gaels and Gauls. These men had plundered churches and clerics, who cursed and excommunicated them. William de Lacy and the foreigners of Meath marched with a large host into Breffny against [2] Cathal O Ragallaig and Cúconnacht his brother, and made great forays. However, a party of O Ragallaig's people came upon William de Lacy and the chiefs of the army as they followed up the prey, and engaged them. William Brit was killed on the spot, with other notable foreigners, and William de Lacy, Cerlas son of Cathal Gall (C. the Foreigner) O Conchubair and many more were wounded. So they retired out of the country without obtaining hostage or surety [3]. William de Lacy and Cathal Gall died very shortly afterwards, in their houses, of the wounds inflicted on them. Fergal Mac Cormaic mortuus est.

395. Kalendae of January on a Sunday. A great frost in this year, so that the lakes froze, and men and horses [4] with their loads walked [on] Loch Cé and Loch Rib and many other lakes. Aed O hEgra was killed by his own brother, the son of Duorcán O hEgra, while he [i. e. Aed] was king of Luigne.

Diarmait O Cuinn, chieftain of Muinter Gilgán, mortuus est. Richard Marshall made war upon the king of England in England. He crossed over and came into Leinster, and the foreigners of Ireland gathered to oppose him on behalf of the king of England, viz: — Mac Muiris, justiciary of Ireland and Hugo de Lacy, earl of Ulster and Walter de Lacy, lord of Meath. They reached [5] Currech Life in Leinster and attacked the Marshall, who was killed and his followers heavily defeated. Aengus Mac Gilli Finnéin, king of Loch Erne, was killed by O Domnaill. He had been plundering O Domnaill and O Domnaill had come after him to recover the spoil. Maelísu

1. Called '*Sguiér*', i. e. 'Squire', by A. L. Cé.
2. Literally 'towards', and thus F. M., A. L. Cé.
3. '*gan giall gan eittere*', F. M.; *gan gheill gan edire*', A. L. Cé.
4. An unintelligible word is inserted here. For 'on', five words later, the MS. has 'and'.
5. ? *siachtatar*.

son of Daniel O Gormgaile, prior of Inis Mac nErin, in Christo quievit. Gilla na Naem son of Art O Briain, archipresbiter of Roscommon and [êrenagh] [1], in Christo quievit. Moelpetair O Carmacáin, master of Roscommon, in Christo quievit. The bishop O Maelagmáir . . . quievit. Gilla Isu O Gibelláin, a monk anchorita Insulae Sanctae Trinitatis, in Christo quievit.

396. Kalendae Januarii feria secunda, lunae nona. Domnall O Néill, king of Cenél Eogain, was killed by Mac Lochlainn, who seized the kingdom after him. Matudán O Matudáin, king of the Síl nAnmchada, in Christo quievit.

397. Kalendae of January. The castle of Mílec was razed by Fedelmid O Conchubair. There was a fight in a camp in Connacht, and Taichlech O Dubda was wounded in it, so that he died [2]. A great army was raised [3] by Mac Muiris, Justiciary of Ireland, and Hugo de Lacy, earl of Ulster, Richard son of William Burke, Walter Rittabard [4], chief baron of Leinster, with the Leinster foreigners, John Gogan with the Munster foreigners, and the bands of Ireland. They raided far and wide, and came on the night of Trinity Sunday to the monastery of Boyle and damaged it. They broke open the crypt and carried off the mass-chalices of the monastery and its vestments and its treasure. The next day they made a great foray till they came to Cret and Cairthe Muilchén and the Tower of Glenfarne, and brought huge booty to Ard Carna to meet the Justiciary of Ireland. He came there to meet them, and they [all] went thence into Thomond in pursuit of Fedelmid and Donnchad Cairbrech O Briain. They defeated Donnchad Cairbrech and took hostages from him. Thence they went into northern Connacht and came to Tobar Pátraic and, together with O Flathbertaig and O hEdin, they raided in ships round Insi Mod. From there they proceeded to Ess Dara, where they raid-

1. I take this word from F. M., A. U., A. L. Cé. *Uasals[h]acart*, the reading of our text, is the same as *archiprespiter*.

2. According to F. M., A. L. Cé, Táichlech was killed by an arrow while trying to quell a disturbance in the camp of Fedelmid O Conchubair, king of Connacht.

3. See M. '*gabhail na c.*'.

4. Riddesford.

ed O Domnaill [1] on account of the banishment of Fedelmid [2]. Thence they passed to the shore of the Great Rock of Loch Cé, into which Fedelmid had put many of his chief followers, to hold it. On this occasion, however, the foreigners of Ireland, on pitching their camp, granted protection and sanctuary and safeguard to Clarus Mac Mailín, archdeacon of Elphin, and to Trinity Island with its canons on Loch Cé. Moreover the Justiciary and the principal foreigners of Ireland went to see the place and to pray therein and do it reverence, so that no man might venture to dishonour it. However, a fleet arrived at Loch Cé, bringing engines (?) [3] and mangonels, and a mangonel was mounted on a small platform [4] aud many stones were cast out of it into the fortress. But since it could not be reduced by this means, the foreigners made great rams (? rafts) out of the houses of Ard Carna, and brought all the fuel (?) [5] of the countryside and set fire to it. And they tied empty barrels round those rams to keep them afloat, and sent one of their ships, a large one roofed with planking, to tow the rams to the fortress and so set it afire. But the people inside were seized with fear, and they came out on parole and upon conditions; and the Justiciary put a garrison of foreigners into it. And when they had been in it twenty nights complete, from Thursday to Thursday, they went away on the Saturday. Peace was made with Fedelmid, and Cormac Mac Diarmata came with him [to make peace]. One day, however, when the constable of the castle went outside its door, one of their own men, namely O hOstin, shut [the door of] the place behind them. The foreigners fled for sanctuary to Trinity Island and were conveyed [safely] thence. Now when

1. The MS has 'they raided with O Domnaill', but A. L. Cé, F. M. have 'against for 'with', as the sense requires.

2. i. e. on account of his having harboured Fedelmid during his banishment: see F. M., A. L. Cé.

3. A. L. Cé has *gailleribh*, explained as 'foreign implements'.

4. O' Grady (Cat.) suggests the alteration of '*buic*' to '*biuc*'. Meyer (Contribb.) translates '*crebanach*' by 'platform', referring to O' Grady's transcription of this passage. A. L. Cé has *a créfhaladh bheg*.

5. The MS. has 'kilns', which does not seem good sense. Meyer (op. cit.) suggests that '*áthanna*' stands for '*aithinne*' = 'firebrand'.

Cormac had captured the Rock he determined to throw it down and break it in pieces, so that the foreigners should not take it again...

398. Kalendae of January on a Tuesday. The Justiciary made an appointment with Fedelmid O Conchubair to the west of Afeoran [1] and came there to meet him [2] with a great army, came up with him [3] and plundered him [4]. The Justiciary made a great foray. They reached the Sligo in Cairbre where they came up with Fedelmid and O Domnaill and Mac Diarmata. They took a great booty of the cattle and people who were crossing the Sligo to come into Connacht, captured many women, and carried off this great spoil across the Curliew Hills into Mag Luirc. The Justiciary was waiting for them in Druim nGregráige until they arrived. Fedelmid came into Connacht out of the North, with an army, and reaching [5] the country of the Uí Maine he raided their fortress. Conchubar Buide [O Conchubair] was killed as he followed after the prey.

Mac Craith Mac Maelín, sacerdos of Cell Meic Trena, mortuus est. Aed O Gibelláin, sacerdos of Cell Rotáin and finally a canon of Trinity Island, mortuus est, at Christmas and was waked in the choir that night until the next day's Mass, and buried honourably on that day [6].

399. Kalendae of January on a Thursday. Fedelmid O Conchubair came into Connacht with Cúchonnacht O Ragallaig and Cathal Mac Ragnaill and O Brúin [7] and the Conmaicne. They crossed the Curliew Hills northwards in pursuit of the sons of Ruadri, engaged and routed them. They made great forays against Conchubar son of Cormac [Mac Diarmata] in Tír Ailella; and after that they put a fleet on Loch Cé and drove out Cormac Mac Diarmata, king of Mag Luirc, ravaged

1. F. M., A. L. Cé have 'Áth Feorainne'.
2. ? '*i gcenn*' = '*i gcionn*'.
3. ? '*roth*' for '*rocht*' : cp. '*luth*' for '*lucht*' above.
4. ? *innrad.*
5. ? '*seth*' for '*siacht*'.
6. Or possibly on the third day. The text is ambiguous.
7. F. M., A. L. Cé have 'and the Uí Brúin'.

Mac Luirc and left the kingship of the land and the lake in the hands of Donnchad son of Murchertach [Luathshúilech Mac Diarmata.]

Donáit O Fidubrá, coarb of Patrick, died in England. Maelmuire O Lachtnáin, archbishop of Tuaim, held his first synod at Athlone, after his pallium had come for him from Rome. Murchertach son of Ruadri [O Conchubair] was killed by the sons of Magnus son of Murchertach [Muimnech O Conchubair]. Thomas O Ruadain, bishop of Achad Conaire, in Christo quievit. Gilla Isu son of In Scélaige (The Narrator), bishop of Conmaicne, died. The building of a monastery of canons was begun [1] by Clarus Mac Mailín, archdeacon of Elphin, on Trinity Island in Loch Uachtair, by means of the contribution [2] of Cathal O Ragallaig.

400. Kalendae of January on a Friday. Cathal Mac Riabaig, chieftain of the Fir Scéne, mortuus est.

. . . . . [3].

401. Kalendae of January on a Sunday...

402. Kalendae of January on a Monday. The foreigners of Ireland made a great — (?) this year at Ath na Riaig (?). Lucia daughter of Mac Gilli Duib O Conaing, monialis of the community if Ard Carna,... quievit...

403. Kalendae of January on a Wednesday. David son of Cellach [O Gillipátraic], episcopus Casilensis, quievit... The daughter of the Earl [of Ulster] mortua. The bishop of Elphin, Tomaltach O Conchubair, built a palace at Cell tSésin. Mccliii.

404. Kalendae of January on a Thursday. Pax tota Hibernia.

405. Kalendae of January on a Friday, and a good year. In this year came Florence Mac Floinn, archbishop of Tuaim,...

406. Kalendae of January on a Saturday... The Muinter Ragallaig slaughtered by Aed son of Fedelmid O Conchubair...

1. ? *tinsc(a)nad* = *tindscetal* leg.

2. A. L. Cé has 'gift'; F. M. has 'permission'.

3. The leaves containing the record of the remainder of this year and the whole of the following twelve years are missing from the MS.

407. Muiris Mac Gerailt quievit... Goffraid O Domnaill plundered... by the foreigners and was wounded... Conchubar son of Tigernán [O Ruairc] was killed by the Muinter Ragallaig.

(*A suivre.*) A. Martin Freeman.

UN NOUVEAU « DÉBAT DU CORPS ET DE L'AME » EN GALLOIS

Dans le *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, t. II, p. 127 et ss., M. Ifor Williams a publié le texte gallois d'une version inédite du « Débat du corps et de l'âme », d'après le manuscrit de Llanstephan n° 27, f° 164. On sait combien ce sujet a été répandu au moyen âge ; il en existe des versions dans la plupart des langues de l'Europe [1], notamment en français [2] et en irlandais [3]. Certaines de ces versions paraissent remonter à un poème latin du XIIe siècle, la *Visio Fulberti*, lequel n'est qu'une amplification d'un texte latin en prose, sensiblement antérieur [4]. Il y a d'ailleurs entre les diverses versions de notables différences, dans le fond comme dans la forme du dialogue. Les sources en peuvent être cherchées fort haut dans l'antiquité classique [5], et jusqu'en Orient [6]. Il s'agit d'un thème très ancien,

1. Voir surtout Batiouchkof, *Romania*, t. XX, pp. 1 et 534. Cf. Kleinert, *Ueber den Streit zwischen Leib und Seele*, Halle, 1880 (compte rendu dans la *Romania*, IX, 31) et G. Paris, *Littérature française au moyen âge* (1888), pp. 158, 227, 263, 272.

2. Voir pour les versions en français : *Romania*, XIII, 519 et *Z. f. rom. Ph.*, IV, 75 et 365 ; en provençal : *R. des langues romanes*, XLVIII (1905), p. 30 et 141, *Annales du Midi*, XXIV (1912), p. 204, et consulter Blanche Sertorius, *le Débat provençal du corps et de l'âme*, Thèse de Fribourg (Suisse), 1916.

3. Voir Gaidoz, *R. Celt.*, X, 463 et Dottin, *ibid.*, XXIII, 8 ; Abbott and Gwynn, *Catal. of Irish mss. in Trinity College*, p. 403 ; R. Flower, *Catal. of the Irish Mss. of the Brit. Mus.*, II, 28, 37 et 183. Cf. *R. Celt.*, XI, 392, 399 et 425 ; *Z. f. Celt. Phil.*, I, 495.

4. Gaidoz, *R.C.*, X, 465.

5. Voir Gaidoz, *Mélusine*, V, 1890-1891, col. 107-109.

6. Voir Dudley, *The Egyptian elements in the legend of the Body and Soul*. Bryn Mawr Monographs, 1911.

qui a été traité assez librement par les écrivains qui s'en sont emparés dans les divers pays. Mais ce n'est pas le lieu d'aborder l'étude de la diffusion de ce thème, ni même d'examiner la place qu'occupe le fragment gallois édité par M. Ifor Williams dans l'ensemble des versions que l'on en connaît. Par lui-même et en raison de l'intérêt qu'il présente pour la philologie galloise, ce morceau mérite de retenir l'attention.

Ce n'est pas le premier texte gallois qui roule sur le débat du corps et de l'âme. Le *Black Book of Carmarthen* contient deux morceaux consacrés à ce sujet : ce sont les poèmes numérotés 6 et 7 par Skene (F.A.B., t. II, p. 8 et 9, = p. 23 et 24 éd. Evans), dont l'un est un discours du corps et l'autre une réponse de l'âme.

Depuis, M. Henry Lewis a publié dans le *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, t. III, p. 119, un nouveau poème inédit qu'il considère comme se rattachant au même thème. Il ne s'y rattache en tout cas que d'assez loin. D'abord, ce n'est pas un dialogue. Pour le fond, c'est plutôt une admonestation adressée à l'homme pour l'engager à méditer sur le sort qui l'attend après la mort [1].

Le poème contenu dans le manuscrit de Llanstephan est au contraire un dialogue, où même le corps et l'âme échangent des répliques sur un ton fort animé. Il est probablement inachevé, car il s'arrête brusquement, sans conclusion. En outre, le Dialogue proprement dit y est précédé de trois strophes, qui peuvent être considérées comme lui servant d'introduction, mais qui y ont été vraisemblablement rattachées après coup. Les trois strophes d'introduction sont des triplets ; le dialogue lui-même se compose de quatrains. C'est déjà une présomp-

1. Dans son article du B.B.C.S., t. II, p. 127, M. Ifor Williams signale une autre version du même débat qu'il aurait étudiée dans le *Cymmrodor* de 1913. Nous n'avons pas pu prendre connaissance de ce travail. — Le Débat du Corps et de l'Ame est resté un sujet favori des poètes gallois. M. W. J. Gruffydd a signalé un « interlude » du XVIe s. où le corps et l'âme se querellent en présence de saint Michel et du démon ; il en a donné quelques fragments, d'après le ms. Philipps 17171 de la Bibliothèque de Cardiff (*Llenyddiaeth Cymru o 1450 hyd 1600*, Liverpool, 1922, p. 69-70).

tion qu'il s'agit de deux morceaux différents. Mais une preuve plus convaincante peut être fournie à l'appui de cette hypothèse. Le premier quatrain du dialogue est prononcé par l'âme. Le second est également adressé par l'âme au corps, tandis que l'échange régulier des deux interlocuteurs se poursuit ensuite de quatrain en quatrain jusqu'à la fin du poème. Il manque visiblement un quatrain entre le premier et le second. Or, ce quatrain manquant est conservé ailleurs. Dans un blanc du *Black Book of Carmarthen*, au bas de la page 79 (éd. Evans; t. II, p. 41 Sk.) ont été transcrits par une main plus récente deux quatrains, dont le premier est celui par lequel débute notre poème; le second par une heureuse chance est celui qui a été sauté dans le manuscrit de Llanstephan. On sait que la page 80 du Black Book, qui terminait un cahier, sans doute à l'origine indépendant, est aujourd'hui à peu près complètement illisible. Il est tentant de supposer que le dialogue se continuait sur la page 80. Mais il faut laisser à des paléographes compétents de se prononcer sur ce point. Un examen rapide de la page 80 du fac-simile donne plutôt l'impression qu'elle contenait un poème différent. La main récente n'aurait donc utilisé que le blanc laissé au bas de la page 79, et pour y inscrire seulement les deux premiers quatrains du dialogue. Cette copie est d'ailleurs des plus fautives, et il est heureux que, pour le premier quatrain du moins, nous puissions la corriger au moyen du manuscrit de Llanstephan. On ne peut pas dire que le copiste du manuscrit de Llanstephan ait utilisé le Black Book, mais plutôt qu'il s'est adressé à la source où la main récente du Black Book a également puisé. Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas où l'on relève des similitudes entre les deux manuscrits. A la page 84, l. 2, du Black Book (éd. Evans) se trouve un poème qui commence par *Mi ae gowinneis*. Skene (t. II, p. 44) l'a maladroitement confondu avec le poème précédent, *Kyntaw geir a dywedaw*; les deux n'ont aucun rapport. Or quatre strophes du poème *Mi ae gowinneis* se rencontrent dans le ms. de Llanstephan n° 27, p. 163 b (Ifor Williams, *B.B.C.S.*, II, 120). Ce poème dut avoir au moyen âge une certaine vogue : cinq strophes s'en retrouvent à la fin d'un « Dialogue d'Arthur et de l'Aigle » dont on a

plusieurs manuscrits (Ifor Williams, *ibid.*, p. 276 et ss., surtout p. 282).

Au point de vue du mètre, il convient de remarquer que le triplet est dans la versification galloise un vieux genre, déjà démodé au XIIe siècle (J. Loth, *Métr. gall.*, II, 178 et ss.). Les trois triplets qui forment ici l'introduction du dialogue sont d'un type régulier.

Toutefois dans le troisième, le premier vers ne rime pas avec les deux autres, mais avec la coupe du second ; en outre, il comprend neuf syllabes, tandis que le second vers n'en a que six. C'est un type également bien connu (J. Loth, *ibid.*, 192)[1]. Au dernier vers, il faut compter dans le premier triplet le *y* de *y ogawr*, mais le supprimer dans les deux autres (à condition de lire *lliaws* en deux syllabes dans le troisième).

Les quatrains dont se compose le dialogue sont en principe du genre « englyn unodl unsain », dont le modèle est fourni par le Marwnad de Madawc ab Maredudd (par Cynddelw, *M.A.*, 154 b) ; v. J. Loth, *op. cit.*, I, p. 72, II p. 198 et ss. Les trois derniers quatrains présentent une disposition un peu particulière. Le septième est du genre « englyn unodl cyrch » (Loth, I, p. 76 ; II, p. 230), dont il y a des exemples dans le Black Book (p. 31.14, 34.19 Sk. = 66.8, 69.6 Ev.). L'avant-dernier comprend quatre vers égaux qui riment. Enfin, le dernier est formé de la réunion de deux *pelydr* d'englyn unodl unsain ; la rime finale est la même dans les deux. En outre, chaque *paladr* a naturellement une rime intérieure. Chacun des quatrains présente en outre un certain nombre de parti-

1. Les triplets suivants (R.B. poetr. II, 253.19 et 256.6 Sk.) peuvent servir d'exemples :

Gorwyn blaen gruc ; gnawt seithuc ar lwfyr ;
hydyr vyd dwfyr ar dal glan ;
gnawt gau gywir eir kyvan.

yn aber Cuawc cogeu a ganant ;
ys atvant gan vym bryt ;
ae kigleu nas clyw hefyt.

cularités prosodiques (contraction, élision, syncope) d'un type connu ; v. J. Loth, *op. cit.*, I, p. 247-266.

Le texte de l'*Ymdidan y Corf a'r Eneit* est donné ci-dessous d'après le manuscrit de Llanstephan. Le quatrain emprunté au Black Book a été inséré à la place qui lui revient, entre crochets. Pour le premier quatrain, le texte du Black Book a été donné en note.

YMDIDAN Y CORF A'R ENEIT

1. Deu gedymdeith deu diwyt
deu lwgwr deu rywe.yt
deu vwynuawr y ogawr byt.

2. Deu gedymdeith deu vuner
eu da ac eu drwc goleither
deu vwynuawr y ogawr llawer.

3. Claer ac anglaer deu annwar wenwyn
deu derwyn trwm eu gnaws
deu vwynuawr y ogawr lliaws.

1. Tra vom gytgerdet ogonet gedymdeith,
bit byrffeith yn gweithret ;
keisswn yma ymwaret
trwy ffyd a chrefyd a chret [1].

2. [Kyd credwit douit drvi kereirhyt fit,
maur penyd meith peunyt ;
eneid, pan im kenerchyt,
pa divet ae bet ambit ?]

1. Le texte de ce quatrain est des plus corrompus, tel que le donne le Black Book :

tra vom kyd keredd gonet kydimyteith
bid pyrfeyth in gueithred
kevssun ymwared
drvi fit a crevit a cred.

3. Na vit ryued gennyt kynn elych y ved ;
car benyt a chrefyd,
ti a gychwynny y uynyd
elchwyl y'th delw ar elwyd

4. Gwedy drewo vyng knawt ac yn ulawt vy esgyrn,
att esgus dy wenwlawt ;
ny chredaf a dywedy[d]
onym byd ffyd y drindawt.

5. Mi ae gweleis mywn goleu lythyr
a mynnyr mawr eireu,
mae ymed gwedy gwed angeu
vyd dy diein a'th dieu.

6. Canys dieu ym ved a divroed mawr
a digawn o dycned,
meuyl ym or colla[f] vyn gwed
a'm edweryt a'm enryded.

7. A gorff, bychan pechadur,
wyt gwenwyn hygawd hygur ;
nym oed, pan deuthum yth odeu,
eisseu dim da heb lafur.

8. Am oed ym dan a gweryt
a dwfyr a daear y gyt ;
a minneu, pei na bydut,
nyt oed reit ym, eneit, wrthyt.

9. Pan deuthum yth gyt, gorff ehut anwadal,
pa aryal a allut ?
Ny thraethut a'th dauawt, ny chlywyt a'th glusteu,
dim ffrwytheu nys gallut.

TRADUCTION

DIALOGUE DU CORPS ET DE L'AME

1. — Deux compagnons, deux assidus,
deux très corrompus, deux très protecteurs (?),
deux bienfaisants pour la subsistance du monde.
2. — Deux compagnons, deux chefs
dont on supporte le bien comme le mal,
deux bienfaisants pour la subsistance de beaucoup.
3. — Brillant et obscur, deux hargneux (?) sans douceur,
deux impétueux à la nature lourde,
deux bienfaisants pour la subsistance de la multitude.
1. — L'Ame. Tant que nous marcherons ensemble, honorables compagnons,
que soit parfaite notre conduite ;
cherchons ici à nous sauver
par la foi, la croyance, la religion.
2. — Le Corps. Bien que Dieu accorde la croyance par l'affection de la foi,
(il faut) grande pénitence longue chaque jour ;
âme, puisque tu t'adresses à moi,
quelle fin aurai-je ? est-ce la tombe ?
3. — Ne sois pas troublé, jusqu'à ce que tu ailles à la tombe ;
aime la pénitence et la foi,
tu reviendras en haut
une seconde fois vers ta forme sur terre.
4. — Après que ma peau pourrira et mes os seront en poudre,
abandonne le prétexte de ta pure essence ;
je ne croirai pas ce que tu dis,
si je n'ai pas la foi de la Trinité.
5. — J'ai vu en lettres lumineuses les grandes paroles que tu désires,
(à savoir) que dans la tombe, après la forme de la [mort,
tu auras une renaissance et des jours.

6. — Puisque j'aurai certainement la tombe et un grand exil
et assez de misère,
j'ai honte de perdre ma forme,
et ma restauration (?) et mon honneur.

7. — O corps, petit pécheur,
tu es hargneux, irritable, soucieux ;
je n'avais, quand je suis venu vers toi,
besoin d'aucun bien, sans effort.

8. — J'avais à moi feu, argile
et eau, et terre ensemble ;
et moi-même, si tu n'avais pas été,
je n'avais, âme, aucun besoin de toi.

9. — Quand je suis venue à toi, corps irréfléchi, inconstant,
de quelle vigueur étais-tu capable ?
Tu ne parlais pas avec ta langue, ni n'entendais avec [tes oreilles ;
tu ne pouvais produire aucun fruit.

NOTES CRITIQUES

Triplets, 1, v. 2. Il faut sans doute lire *rylwg(w)r*, comme le propose M. Ifor Williams, pour avoir les sept syllabes du vers. Le second *w* de *lwgwr* est une voyelle irrationnelle. Pour le sens de *llwgr*, cf. *llygru* qui signifie proprement « gâcher, gaspiller, ruiner » (Mab., R.B. 37. 30, 100.19, etc.) et le composé *dilwgyr* « intact, non corrompu » (*ib.*, 40. 18). On trouve *lwgr*, *lwgyr* dans la *Myf. Arch.* (p. 240 b, v. 29 du Dadolwch i Lywelyn et p. 265 a 13) et aussi dans les Lois au sens de « dommage » (Wade Evans, *Welsh Med. Law*, p. 378). M. J. Loth me signale un passage intéressant de Iolo Goch (éd. H. Lewis-Ifor Williams, p. 55, v. 18), où le poète dit d'un cheval : *ni lwgr ar ddwr* « l'eau ne lui fait pas de mal, il résiste à l'eau ». — Le mot *rywerydd* est embarrassant. Le sens est sans doute opposé à celui de *rylwgr*. Ce pourrait être un verbe : *gweryd*, 3e pers. sg. ind. prés. de *gwaredu*, précédé de la particule *ry-* (cf. Wade Evans, *op. cit.*, p. 5.3 et 7.9).

Mais d'après M. J. Loth, *gweryd* existerait aussi comme substantif avec un sens approchant de celui de *gwared*; cf. M. A. 195 a 49, *merch brenhin dwyrein doeth i Vrewi, a phryd a gweryd y gyd a hi* (poème en l'honneur de saint David) et 265 b, *gwr coeth gweryt doeth dethol* (Marwnad Blegywryt, v. 20). Voir encore M. A. 259 b 6 et surtout 316 a dern. l. (poème à la Vierge) : *llewenyd pob tir, gwir y gweryt.*

v. 3. Pour *gogawr*, aux références données par M. Ifor Williams, M. J. Loth ajoute : B. B. (48.10 Sk. = 90.6 Ev.), *guenin i gogawr*, où *igogawr* est remplacé plus loin par *igado, igkeithiw* ; M.A. 215 b 4 du bas ; Iolo Goch, éd. Lewis-Williams, p. 135, v. 63 : *hu im ogor* « j'avais des ressources ».

2. v. 1-2. Il y a un mot *muner* substantif signifiant « chef, prince, seigneur » (Ifor Williams, *B.B.C.S.*, II, 106). On le trouve accompagné de l'épithète *mwynfawr*, par ex. M. A. 153 b 17, 163 a 6. Mais *muner* peut aussi être un verbe ; cf. M. A. 147 a 24 *nys muner na fer na fynedig* (= *R. Celt.*, XL, 264, v. 84). Et le parallélisme du verbe *goleither* engagerait à prendre aussi *muner* comme un verbe. L'expression *muner eu da* s'opposerait alors à *eu drwc goleither*. Et le sens serait : « deux dont on désire le bien, deux dont on supporte le mal » ou quelque chose d'approchant. Mais il est sans doute préférable de réunir *eu da ac eu drwc* comme sujet de *goleither*. Ce dernier mot, fréquemment attesté dans les vieux poèmes comme verbe et comme substantif (B.B.C., 48.15, 58.30 Sk. = 90.9, 105.2 Ev. ; B.Tal. 113.19 Sk. ; L. R. poetr., 298.18, 306.8 Sk. ; M. A. 160 a 32, 176 a 15, 179 b 31, 192 a 30, 331 b 13 d. b., etc.) a des sens variés : « soumettre », « flatter » et « détruire ». Le sens de « supporter » semble établi par L. R. 306.8 : *areith gwell goleith no gofit* « c'est un dicton que mieux vaut supporter que se faire du tourment ». — M. J. Loth me signale qu'il y a un mot *muner* qui paraît signifier « présent », pl. *munerawd* (M. A. *munerawd marw ni mwynyant* « présents de mort n'est pas une jouissance ») et composé *difuner* (M. A. 215 b 10 du bas).

3. Pour *gwenwyn*, cf. R.B. Sk. II, 247, 2 : *bit wenwyn gwrach* « que la sorcière soit hargneuse ». Le mot *anwar* est le contraire de *gwar* « doux ». Toutefois, *wenwyn* pourrait ici repré-

senter *venwyn* (cf. plus loin *elwyd* pour *elvyd*), d'après une orthographe ancienne en gallois ; il s'agirait alors d'un mot *menwyn*, dont M. Loth me fournit, entre autres exemples, *cas venwyn* (M. A. 165 b 14), *gwrtuar vann vawr venwyn* (ib. 165 b 25). Il existe d'ailleurs deux mots *gwenwyn*, entièrement différents d'origine, l'un à sens défavorable (empr. latin *uenēnum*), l'autre à sens favorable, qui apparaît notamment dans le nom d'un roi de Powys, *Gwenwynwyn*, et dans *gwenwynder* (M. A. 167 a 32).

Quatrains. **1**. Au vers 1, *ogonet* doit dépendre de *gedymdeith*, et comme il s'agit d'une appellation, la mutation de l'initiale est dans les deux mots justifiée. D'ailleurs le mot *gogoned* est à la fois substantif et adjectif ; ex. : B. Tal. 178.21, *ran gogonet* « part de gloire » et R. B. 226.10, *yn ogonet* « glorieusement, solennellement », *ibid.* 300.2 et 3, *rann gan ogonet* « part avec gloire » et *gogonet an rann* « glorieuse notre part ». Le Black Book fournit à la fois *gogoned* (12.29, 38.33 Sk. = 36.9, 73.10 Ev.) et *gogonedauc* (12.8, 12.30 Sk. = 35.1, 36.10 Ev.).

2. Le premier vers est manifestement corrompu, et les formes *credwit* et *kereirhyt* sont d'une interprétation douteuse. Pour la seconde, la correction en *kerenhyt* est vraisemblable (cf. *kerenhyt* « affection, charité », notamment B.B.C. 47.7 Sk. = 88.15 Ev. et B. Tal. 114.20, 117.33) ; mais on pourrait songer à *creir-hyt* de *creir* « reliques » ?

Pour la première, M. J. Loth propose un dérivé vieux celtique en *-*yos* (gall. *-ydd*) du mot qui est en irlandais *cretem* « foi » ; *credwydd* signifierait « croyant » ; pour des idées analogues, cf. M. A. 179 a 4. Le sens serait alors : « Bien que croyants en Dieu, (unis) par l'affection de la foi » (?).

v. 4. Comprendre comme s'il y avait : *pa divet ambit ? ae bet* ? c'est-à-dire que les mots *ae bet* ont été introduits dans l'interrogation.

3. v. 4. Noter *elwyd*, orthographe ancienne pour *elfyd* ; cf. ci-dessus *wenwyn* et ci-dessous *gwenwlawt*.

4. v. 1. Mot à mot, que mes os seront en farine.

v. 2. *att* vient du verbe *adaw*, souvent confondu avec *gadu* (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXXVII, 45). — *gwenwlawt* s'analyse

sans peine en *gwen-* fém. de *gwyn* « blanc, bienheureux » et *blawd* « fleur ». Le mot *blawd* est masculin ; mais le composé a pu prendre le genre féminin, parce qu'il s'applique à l'âme, à qui le corps s'adresse comme à une femme (M. J. Loth, qui me signale le fait, me renvoie pour cela à J. Morris Jones, *Welsh Grammar*, p. 223). Le mot *blawd* « fleur » (à bien distinguer étymologiquement de *blawd* « farine ») peut s'employer au figuré pour désigner l'essence, la partie la meilleure d'une chose. On peut songer aussi aux légendes celtiques sur les êtres nés de fleurs ou formés avec des fleurs. Cf. l'épisode du Mabinogi de Math, où Gwydyon et Math font naître une femme en lui composant un corps avec des fleurs (J. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, 199 et ss., 208, n. 2). Cet épisode est rappelé dans le B. of Taliesin (158.15 Sk. = 36.4 Ev.) : *Gwydyon ab Don... a hudwys gwreic o vlodeu.* On y peut joindre le passage du même recueil, où le poète dit qu'il a été créé *o vriallu à blodeu bre, o vlawt gwyd Godeu*, etc. (B. Tal., 142.6 Sk. = 25.24 Ev.). Cf. B.B.C. p. 9. 2 Sk. = 24.5 Ev.

5. v. 1. « en lettres de lumière » ou « à la lumière des lettres ». Pour *mynnyr* au v. 2, M. I. Williams propose de lire *myuyr* au sens de « livre ». La correction serait admissible, à condition que dans l'original copié par le scribe, le *u* (= *f*) fût ici écrit *uu*, comme ci-dessus, 3. Mais on peut conserver *mynnyr*, de *mynnu* « désirer, vouloir ». Les formes en *-yr* sont parfois équivalentes comme sens à la 2e pers. du singulier. Ainsi, *rotwyr*, *rymawyr* (Loth, *R. Celt.*, XXIX, 45 et XXXI, 481). Le scribe a pu avoir sous les yeux *mynnir*. Cf. *ny daw pan mynnir* « il ne vient pas quand on veut » (B. Tal. 160.14 Sk.). La construction serait : « j'ai vu ce que tu désires, de grandes paroles, à savoir... ».

v. 3. La leçon *diein* paraît suspecte à M. I. Williams. On peut y voir le mot *dien* « première pousse » (B.B.C. 12.18, 47.27 Sk. = 35.12, 89.12 Ev.) ; cf. J. Loth, *Arch. f. Celt. Lex.*, I, 503. Silvan Evans cite un adjectif *dieinig*, qu'il traduit par « plein d'activité, de vigueur ». — Le pluriel *dieu* doit être scandé en deux syllabes, comme dans le Book of Taliesin (132.16 Sk.) et ailleurs encore.

6. v. 1. M. I. Williams rappelle que *divroed* (c'est-à-dire

di-fro-edd) signifie souvent « tristesse ». Mais ici le sens premier, « exil », convient assez bien.

v. 2. Sur *dycned*, de *dygn* ou *dygyn*, voir J. Loth, *R. Celt.*, XXXVI, 182.

v. 4. A propos d'*edweryt*, il faut peut-être rappeler, non seulement le mot *eturyt*, *eturet*, *edvyryt* des Lois (Tim. Lewis, *Gloss.*, p. 137), mais aussi *eturyt* du Mabinogi de Pwyll (R. B. 22, 30 = W. B. col. 34, 32).

7. v. 3. Le mot *godden* « intention, direction » a pris de bonne heure une simple valeur prépositionnelle : *im gotev* « vers moi » (B.B.C., 8.26 Sk. = 23.7 Ev.) ; *yth oteu* « vers toi » (M. A. 166 a 41, 231 a 11), etc.

8. Le corps énumère ici quatre des éléments dont il est constitué. Cf. dans le poème adressé par Prydydd y Moch à Llyvelyn mab Iorwerth, v. 5 (*M. A.*, 210 b) : *Crist mab Meir a'm peir o'm pedwar defnyt.*

Dans le fragment du Black Book (poème VI, p. 8 Sk. = 23 Ev.), le corps parle de sept éléments, parmi lesquels le vent, le nuage, les fleurs. L'énumération des éléments du corps varie suivant les textes (v. notamment *R. Celt.*, t. I, p. 261 et 502 et t. VI, p. xj) ; ils sont généralement supérieurs à quatre. On peut s'étonner qu'ici la terre figure deux fois, sous les noms de *gweryd* et de *daear*, et que l'air ne soit pas mentionné.

9. v. 1. Le mot *cyd* veut dire « réunion, contact » et même « coït » (*B.B.C.* 11.5 Sk. = 39.10 Ev.). Cf. *cydiaw ac* dans les Bruts (R.B. II, 142, 25 et 143, 7).

v. 2. Le mot *aryal* (B.B.C. 39.15 Sk. = 74.11 Ev.), écrit aussi *aral* (*ibid.* 49.13 Sk. = 91.15 Ev.) est un composé de *ar* + *gal* ; il signifie « vigueur, impétuosité » et s'emploie comme adjectif aussi bien que comme substantif. Il est formé comme l'irlandais *irgal* (Windisch, *Wtb.*, 645). Pour le *g* devenant *y*, comparer *penn-yal* (Mab. R. B., 212, 14 ; Loth, *Mab.*, 2e éd., II, 204) qui répond à l'irlandais *cend-gal*. A l'intérieur d'un mot, on peut rappeler le cas de *ariant* « argent » et celui de *aryen* « gelée, frimas » (R.B. poet., II, 222, 27 Sk., M.A. 230b 23) écrit aussi *aren* (B.B.C. 47.25 Sk. = 89. 11 Ev.).

v. 3. Au lieu de *ny chlywyt* il faut lire *ny chlywut*. Comme l'imparfait a aussi la valeur d'un conditionnel, on pourrait comprendre : « (sans moi) tu ne parlerais pas, tu n'entendrais pas, etc. ».

v. 4. Pour la construction, suivant laquelle un substantif, étant jeté en tête, est rappelé ensuite au moyen d'un pronom régime, comparer les phrases suivantes :

R.B. poetr. II 305, 4 Sk. (= 20 b 20 Ev.) : *pob llyfwr llemittyor arnaw* « tout lâche, on le foule aux pieds » ;

Mab. R.B. 222, 27 : *a iawn nys gwnawn y neb* « et droit, je ne l'ai fait à personne » (= « je n'ai jamais rendu justice à personne »).

J. Vendryes.

NOTES
ETYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES
(*Suite*).

---

420. Irlandais moyen DÉ, gén. DIAD, DUMACHA — gallois DEW ; DEWAINT (addition à *Revue celtique*, t. XLII, p. 85).

Le vieil-irl. *daé* (Ml. 57 a 10[1]) glose *fumus*. En moyen-irl. ce mot a deux sens : 1° fumée, vapeur, brume : Táin Bó C. (éd. Windisch) 5508 : *tre diaig* (pour *diaid*) *in tigi imbí d'faicsin*, par le fait d'apercevoir la fumée de la maison qui l'enveloppe [2], cf. *dé*, gén. *diad* (*in Cath Cath.* 1502).

Le sens de *brume* est net dans *Macgnimartha Finn*, *Rev. Celt.*, V, 202, 1 (*dé do loch*).

2e coup de vent, étincelle (P. O'Clery). Cf. Kuno Meyer, *Contr.*

Pedersen (*Vergl. Gr.* II 102) a proposé, avec doute, un rapprochement avec le grec δέατο (brilla) ; *dé* remonterait à *dijet-s ou dijat-s*. D'après lui, il serait peut-être aussi possible de le rattacher à l'irl. *dásacht*, fureur (*ibid.*, p. 32) ; *dé* remonterait, dans ce cas, à **dhweset-s*.

Pedersen n'eût sûrement pas eu recours à ces hypothèses, s'il avait connu ou tenu compte du gallois *dew*, qui a les mêmes sens et la même origine que *dé*.

Silvan Evans donne à *dew* deux sens : 1° brouillard, brume, brune, obscurité et au point de vue métaphorique, mélancolie.

2° air chaud malfaisant ; température lourde (Gwent).

Ce sont les sens principaux que relève Walde à *fūmus* :

1. Vice fumi omnis eorum electio evanescit : *amal arindchrin dde* « comme s'évanouit la fumée. »

2. Le chef médecin Fingin reconnaît la maladie en voyant la fumée dans laquelle se trouve le malade.

fumée, vapeur chaude. Il y a d'autres sens dérivés : θυμός (à côté de θυμάω qui a le sens propre de *fumer*): irlandais moyen *dumacha*, brouillards (*In Cath Cath* 2496 i Stokes le rapporte à *fūmus*) = vieux celt. *dūmākā*, irl. mod. *dumhach* (**dumāko-*) nébuleux, sombre (v. ind. *dhulikā* nuage). La racine indo-européenne est **dhū* (**dheu̯ā-*). Le sens primitif serait : être en mouvement rapide ; en particulier, tourbillonner en parlant de la fumée, de la poussière (θύελλα, tempête).

Il y aurait une racine dérivée **dheu̯es-* qui pourrait se retrouver dans l'irl. *dāsacht* fureur, rage (*dhwōs*, *dhwās-*). Cf. Walde, *Lat. Et. W.* à *fūligō*, *fūmus*, et ci-dessus, p. 210-211.

Dé, *diad* supposeraient un vieux-celt. *deu̯et-s*, gén. *deu̯et-os* (ou *dewat-s*), mais le gallois *dew*, ms. remonterait à un neutre **dewos*.

L'irlandais moyen *dethach*, f. fumée, foyer fumant ; vapeur (au point de vue médical) suppose un vieux-celtique *dītākā*, de **dhu̯-itā* ? Cf. Walde, *Lat. Et. W.* à *fimus*.

Le gallois moyen *deweint*, moderne *dewaint* paraît bien être un dérivé de *dew-*. On comprend en général, sous ce mot, le temps qui s'écoule depuis minuit jusqu'à l'aube ou, depuis l'établissement des heures canoniques, jusqu'à *pylgeint* (*pullicantio*) le chant du coq ; en irlandais *gairm an chailig* [1]. L. Noir (F. a. B. II. 35, 44) : on engage le pécheur à se réveiller : *deweint duhuned*, qu'il se réveille à *deweint*. C'est à *pylgeint* qu'il doit se lever : ibid. 45, 1 : le pécheur obtient le pardon.

am kywodi pilgeint a deweint duhunau

« en se levant au chant du coq et en se réveillant à *dewaint* ». Llywarch Hen (Myv. Arch. 89. 2)

o dechreu nos hyd deweint
Dihunaf wylaf bylgaint

« depuis le commencement de la nuit jusqu'à *deweint* ; je me réveillerai, je pleurerai à *pylgeint* ». Gwynfardd Brycheiniawc (M. A. 194-1)

1. Cf. R. I. Best, *The Leabhar breac tractate on the canonical hours*, p. 162.

am roto dy vot dedwyt deweint
awen gan awel pan del pylgeint

« que ta volonté (à Dewi) me donne heureux *deweint*, inspiration avec bon air quand viendra l'aube » (même idée dans des termes semblables, M. A. 178. 1).

Mais *pylgeint* n'existe que depuis le christianisme et la division du jour et de la nuit en heures canoniques. Auparavant, on ne connaît que *deweint* et *gwawr*, l'aube, ou *dyd*, le jour, M. A. 122. 2 (poème attribué à Meigant, qui montre des traces d'antiquité) : *dit dyvit*[1] *trenghit deweint*
« le jour vient, *deweint* s'en va. »

L. de Taliesin (F. a. B. II. 165. 13) : à Dieu :

ys tidi a vedyd dylif deweint a dyd

« c'est toi qui es le maître de la trame des heures sombres et du jour. »

Ibid. p. 182. 49 on trouve à propos des moines le vers suivant, fort significatif :

ny wdant pau yscar deweint a gwawr

« ils ne savent pas quand se sépare l'obscurité de l'aube. »

Deweint a désigné sûrement d'abord les heures sombres, troubles de la nuit avant l'aube : c'est l'opposé de *dyd* et de *gwawr*. Il est même peu probable qu'avant l'époque chrétienne *dewoint* désignât des heures fixes et commençât, par exemple, régulièrement à minuit. Dans les heures canoniques *deweint* va de minuit à trois heures du matin, á l'époque où le jour avec la nuit fut partagé en huit parties de trois heures chacune.

Dewaint est donné comme masculin mais a sans doute été féminin : **dewantī*. Ce changement de genre pour le même suffixe se constate en irlandais (irl. moderne *méid*, ms: quantité, grandeur ; irl. moy., *méit*, f. = *mantī*).

1. Ici, comme dans les exemples du L. Noir et celui de *Gr. Brych*, *t* = d.

421. Gallois GRENN ; vannetais GRENN, LOA-GRENN.

Gren est un vase, une cuve de grande capacité, qui apparaît dans les *Ancient Laws* I. 296, XXXIV. O. Pughe le décrit comme un cuvier en argile et cite, pour sa capacité, deux passages des Lois, sans autre référence. Le mot est clairement féminin.

Le dictionnaire vannetais d'Ernault a aussi *gren*, qu'il donne comme employé à Neulliac (haut-vannetais) et Plouay (bas-vannetais) dans le sens d'auge, *cuvier*. Le mot eût dû être écrit avec deux *nn* ; malheureusement le Dictionnaire écrit systématiquement toute finale par une seule *-n*. Le mot est bien connu dans la région de Guémené-sur-Scorff ; on prononce *grẹnn*, *or brẹnn*. C'est un cuvier d'une assez grande capacité. Il est en bois ; on s'en sert pour la bouillie.

Ailleurs le mot semble inconnu. Il existe cependant à Ouessant en composition : *loa-grẹnn*, cuiller à pot répondant au *loa-bot* de Le Pelletier. Quand la cuillère est en bois, on l'appelle *loa-brenn*. Le vase contenant la bouillie ou la soupe, marmite ou vase en terre, était d'une grande capacité (Dom Malgorn, *Le breton d'Ouessant*, Annales de Bretagne, 1910, p. 394).

422. Irlandais moyen CRAIC, CREC ; irlandais moderne CRAIG, CREAG ; SCRAIG, SCREAG ; irlandais moyen CRACH, CRACHE — gallois moyen GREIC, moderne CRAIG ; CRAGEN ; CRACH — breton CRAC, CRAG : CRAGELL ; CROGENN ; vannetais CRAH.

L'irl. moyen *craic*, gén. *craicce* ; *crec*, gén. *creca* ; mod. *craig*, gén. *craige* ; *creag*, gén. *creige* (avec *s-* initial : *screig*, gén. *screige* ; *screag*, gén. *screige*), ont tous le sens de l'anglais *crag* : roche, colline rocheuse (Kuno Meyer, *Contr.* ; Dinneen). Ces mots sont largement représentés en toponomastique. *Crach* se montre en irlandais moyen vraisemblablement avec le sens de *rude*, dur, que lui donne Kuno Meyer. *Crache* paraît être le substantif correspondant. On le trouve au génitif dans un passage du Glossaire de Cormac à *prull*, mais son sens n'y est pas net, le mot qui le gouverne ne paraissant pas ailleurs et étant lui-même de sens inconnu [1]. Le contexte cependant et la variante

1. *A chongrus chraiche, dó dar a mullach*, « il avait... sur le sommet de la tête ».

craicei semblent indiquer un sens voisin de *craic* (cf. plus bas le gallois *crach*).

Le gallois *craig* (gallois moyen *creic* [1]) a les mêmes sens que l'irl. *craig*. *Cragen*, écaille, coquille, est de même origine. On trouve un pluriel *craig*, avec ce sens. *Cragen*, au sens de *tesson, fragment de poterie*, rappelle le breton *crag*, *mean crag*, grès; *pod crag*, pot de grès (Le Gonidec ; Vallée, *Dict. français-breton* ; Ernault, *Gloss.* à *cragg*).

Crach est adjectif et substantif : *crach* [2], qui a des croûtes (sur la tête), des escarres, galeux, teigneux ; *crach*, croûte, escarre, gale, teigne.

Crach est très employé métaphoriquement dans un sens péjoratif (cf. anglais *scabby*, gueux) ; *crach brydydd*, méchant poète ; *crach feddyg*, médicastre ; *crach foneddig*, faux noble, parvenu, etc.

Le breton, outre *crag*, *mean-crag*, grès, a *crac-houad*, sarcelle, qui répond au gallois *crach-hwyad*, même sens ; vannetais *cragell*, sarcelle (Le Goff, *Suppl.*). *Crac* est employé, à Ouessant dans un sens ironique, qui rappelle *crach foneddig* : *cracou*, ar c'hrakou (prononcez *cracu*), les aristos. *Cracou* conserve son *c* intervocalique dur sous l'influence de *crac* dans des mots comme *crac-houad*.

Au gallois *crach* répond le haut-vannetais *crah*, monticule, butte: le sens primitif a dû être celui du gallois *craig*, colline rocheuse; *crah* de plus, a pour synonyme *crèu*, qui, d'après son origine, a eu le sens d'endroit rude, âpre (voir plus bas *crèu*). En bas-vannetais (région de Guémené-sur-Scorff), *crahec* (pour *crahic*) est un qualificatif méprisant ; je l'ai entendu appliquer moi-même à des personnes chétives, désagréables, ratatinées.

En résumé, en celtique, on a affaire à deux thèmes : *crac-* et *cracc*, et, semble-t-il, *crec-*, *crecc-*. La racine est la même que dans l'irl. moy. *carrac*, *carraic*, mod. *carraig*, roche, rocher; gall., bret., cornique *carrec*, *carreg*. De même qu'à *carraig*, *carrec* répondent gall. *crach*, breton *crach*, de même à l'irl.

1. L. Tal. *F.a B.* II, 141. 23.

2. Proverbe, *hawdd tynnu gwaed o ben crach* « il est facile de tirer du sang d'une tête à escarres. »

carrach qui a des croûtes, escarres, galeux, répond le gallois *crag*, breton *crag*. L'irlandais moderne *càrr* a le sens du gallois *crach* ; l'irl. moyen *cairre*, f., de même (Kuno Meyer, *Contr.* : *cairre*, scabs, scalds). Il est reconnu que *carr* remonte à **car-s-*. Le sens général paraît être celui de : *raboteux*, *âpre*, *rude*. Pour la racine *qar*, *car*, d'où *carc-*, *crac-*, cf. κερκίνος, κάρκαρος ; *carina*, *cancer*, *carabus* etc. (Walde, *Lat. Et. W.*).

Le gallois *craig*, f = **cracī* le breton *crac* = *craco-* (*cracŭ-* ?). L'irl. *crache* suppose **craciā*. A *crac-* appartiennent les dérivés gallois *cragen*, écaillé, coquille ; breton, cornique *crogenn*, même sens. De plus, en cornique et aussi en breton, *crogen* a le sens de crâne (cf. vieil-ind. *karanka-h*, crâne). Le gallois connaît aussi la forme *crogen*. *Crac-* et *croc-* s'expliquent dans la série vocalique *ă*.

A **cracc-* remontent l'irl. *craic*, *craig* ; gall. *crach*, vannet. *crah*. *Craic* s'expliquerait par un indo-eur. **crac-nī-* ; *crach* par **crac-nó-* : cf. norvégien *raeke*, cancer, squilla, écrevisse : germanique **hrâkiōn* = ide. **krêkn'*.

Kuno Meyer ne donne pas le genre de *crec*, gén. *creca*. Ce serait un féminin, si on s'en fiait à l'analogie de *crecc*, gén. *creicce* qui figure en toponomastique, vraisemblablement avec un sens voisin. L'irlandais moderne *creag*, gén. *creige*, lui est identique. Quant au type indo-européen de *crecc*, c'est probablement **crcnā* qui aura donné **crĭccā*, *creccā*. Une forme masculine *crĭcc*, gén. *crecca* (**criccŭ-* nom.) n'est pas toutefois impossible : *cricc* serait devenu *crec* sous l'influence de *crecca*.

J. Morris Jones (*Grammar*, p. 144, 156) a donné de *crach* une étymologie insoutenable (J. Loth, *Remarques*, p. 62).

423. Haut-vannetais CRÉU — irlandais CRÓ, CRÚ ; gallois CREU, CRAU.

Je ne connais *crèu* (écrit *krèu*) que par le *Supplément* de Le Goff : *krah*, *kra*, *krèu*, hauteur, butte, Commeje l'ai fait remarquer pour *crah*, évidemment apparenté au gallois *craig*, irl. *craic*, *craig*, au breton *crag* et aussi au gallois *crach*, le sens de *crah* a dû être d'abord celui de *colline rocheuse*. *Krèu* le confirme. Phonétiquement, *crèu* (prononcez *cre̯ü*) peut remonter à un vieux-celtique **creu̯o-* ou *crou̯o-* : *rêu*, gelée (*re̯w*) est identique

au gallois *rhew*, mais l'analogie celtique indique **croṷo-*. En effet, l'irlandais *cró*, *crú*, sang, gallois moyen *creu*, moderne *crau*, cornique *crow*, sang et mort [1], qui remontent à **croṷo-*, ont une racine dont le sens primitif est brut, dur, solide : *cró*, *crau*, c'est le sang versé, épaissi, provenant d'une blessure. Cf. skr. *kravís*, chair crue ; κρέας, v. slav. *krŭvĭ*, sang ; v. norr. *hrár* = ags. *hraêw*, *hréaw* (angl. *raw* ; wha. *rō*, cru, non cuit (Walde, *Lat. Et. W.* à *cruor* ; Falk-Torp, *Norw.-Dän. Et. W.* à *raá*). De la racine *crou-* dérive l'irl. moyen *crúaid*, mod. *cruaidh* = **croudi-*.

Le breton *criz*, vannet. *cri*. a le sens primitif de *cru*, non cuit, de *dur* (vannetais *den cri*, homme dur ; se dit aussi en parlant de cidre âcre) ; *rude*, en parlant du chanvre, en vannetais ; *dre gri*, par force, en haut- et bas-vannetais, est opposé à *drę gęr* (*g* dur écrit à tort *gaer* dans le Dict. d'Ernault). *Criz*, *cri*, comme le dit avec raison Pedersen, n'est nullement emprunté au latin *crūdus* mais remonte à un vieux celt. **crūdi-* (Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 207).

424. Gallois CRAMMEN ; breton CRAMMEN, CREMMEN — irlandais moderne SCREAMH, SCREAMHÓG, SCREAMHACH ; irlandais moyen CREM, moderne CREAMH ; irlandais moyen et moderne CREIMMM?

Le gallois *cramen*, f., a le sens propre de croûte se formant sur une plaie ; *cramenu*, se couvrir de croûtes. Silvan Evans cite de *cramen* ou plutôt du pluriel *crammynnau*, un exemple du XIVe siècle.

Ernault (*Gloss.*) donne *crammen*, *cremmen* f. avec le sens de crasse qui se forme sur la tête, et tire le gallois comme le breton, du vieux-français *cramme*, le saint chrême, laïcisé dans le provençal *craumo*, crasse, sédiment : étymologie de tout point impossible [2]. Ernault donne *crammen* comme propre au Léon, *cremmen*, *cremen* étant la forme usitée ailleurs. *Crammen* est donné par Le Goff (*Suppl.*), avec le sens de *pellicules*, ce qui concorde mieux avec le sens du gallois. En bas-vannetais (canton de Guémené-sur-Scorff), *crámmen* (prononcez

1. Cf. vha *hrēo*, cadavre.

2. En trégorrois, *cramen* indique aussi le dépôt que laisse le lait dans un vase.

crámən) a le sens de *croûte*, crasse adhérente à la tête, et de pellicules, quand on se gratte.

L'irlandais moderne *screamh*, f., gén. *screimhe*, a le sens de croûte, pellicule, excroissance ; *screamhòg* (Dinneen : *a scab*).

Il semble(?) qu'il y ait un rapport entre *crammen*, *screamh*, et l'irl. moyen *crem*, gén. *crema*, ail (*cneamh* vient de *creamh*) ; cf. *Revue Celtique*, t. XXVIII, p. 137. A côté de *crem*, on trouve aussi en moyen-irl. *crim* (K. M. *Contr.*). *Crem* est sûrement en rapport avec l'ags. *hramsa* (anglais *ramson*), ail, norvégien *rams*, *rámsløg* (allium ursinum). La forme germanique fondamentale est **hraməsan* ; cf. κρέμυον pour *κρεμυσον et lit. *kermùsze*, ail. A l'irlandais *creamh* répond le gallois *craf* : vieux-gaëlique **cremu-* ; vieux-britt. **cramu-*. L'irlandais *crem* a été précédé par *crim* ; *cram* est dû à l'influence du génitif *crema*.

Quoi qu'il en soit, (*s*)*creamh*, f. gén. *screimhe* suppose **scremā* ide. *scrm̥mā* ; *cramm-* a la même origine, le double *m* excepté. Il y a entre les deux langues, au point de vue du vocalisme, alternance : *-em-* ; *-am-*.

Il est connu que le suffixe *-m-* est souvent évincé par *-mm-* qui peut avoir plusieurs origines (cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 169 ; II, 60). Il est possible que (*s*)*creamh* soit pour *screabh* ; on pourrait, dans ce cas, supposer pour le brittonique **crabm-* : racine ide. *krebh*, *skrebh* ; *skerəbh* ; cf. danois *krabe* ; v. norr. *krabbi*, ags. *crabba* [1] (anglais *crab*) écrevisse ; danois *skrabe* ; κάραβος, lat. *carabus*.

Le sens primitif paraît être *gratter*, égratigner, érafler.

Ce sens est voisin de celui de l'irlandais moyen et moderne *creimm*, action de ronger ; *cremmim*, je rouge ; corroder ; mordre, pincer (Dinneen).

Dinneen donne aussi à *creim* ; f. gén. *creime*, le sens de : *gnawing pain*. Or le danois-norv. *kraeft*, emprunté au bas-allemand, a le sens de : maladie qui ronge la peau (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *krebs*). *Creimm* = **cremmī* = *crebmī* ?

Le breton *cremmen*, à côté de *crammen* peut sortir de **crebm-* mais est dû probablement à l'influence du pluriel : *cremm-* = **crammīs* (primitivement thème en *-ī*) : d'où un singulatif

1. Il y a un doublet ide. **gerəbh*, **greb*.

crēmmen a côté de *crammen*. Le pluriel de *cremmen* est *cremenou*.

425. Irlandais moyen CURACH ; gallois CORWG.

Ces deux mots sont bien connus à toute époque dans le sens de *canot* pour la pêche, fait de branches (osier notamment) entrelacées et recouvert de peau ou cuir. Thomas Richards donne du *corwg* une description très détaillée dans son *Dictionnaire*. La forme la plus ancienne est *corwc*. L. Aneur. *F. a B.* II, 90, 195. Un proverbe gallois cité par S. Evans en indique les dimensions : *llwyth gwr yn ei gorwg*, le poids de l'homme est dans son *corwg* : il est de tel poids que l'homme peut le porter, et qu'il peut porter l'homme.

Ce qui est moins connu, c'est *curach* que Kuno Meyer, *Contr.*, traduit par *body*.

O'Clery donne *curach*. i. *corp*. Kuno Meyer cite ce passage de H. 3.18, 212 : *foxladh do chud re curach*. i. *delughudh cinn re colainn*, (séparation de la tête [1] du corps).

Le gallois emploie *couramment* le mot *corwg* dans le même sens, mais avec plus de précision. C'est le *tronc*, le corps moins la tête (S. Evans, *Welsh Dict.*). Silvan Evans cite l'expression du Sud-Galles :

y mae y gigfran yn gwaeddi am ei gorwg

« le corbeau est en train de croasser pour sa carcasse ».

L'évolution du sens s'explique du fait que le *curach* = *corwc* est essentiellement un *bateau de peau*, et par sa forme, représente assez bien le *tronc du corps*. Dans différentes langues *peau* se dit métaphoriquement de l'homme ou de la femme : en danois ancien, *hud*, peau, est un terme de mépris pour les femmes ; en vieux-norrois *kvennskinn* a un sens analogue. En revanche, *skind* peut se dire actuellement d'une personne honorable : *aerligt skind*, peau honorable (personne honorable) : cf. Falk-Torp *Norw.-dän. Et. W.* à *skind*). En français, *une peau* se dit d'une femme de mauvaises mœurs. En somme, *curach*, tronc, est quelque chose comme un sac de peau.

1. *cud*, *cod* se trouve dans le sens de tête en irlandais moyen (cf. K.M., *Contr.*).

A côté de *corwc*, le gallois présente le dérivé *corwgl*, *cwrwgl*.

D'après ce qui précède, l'étymologie du mot me paraît assez claire : *curach*, *corwc* = **corŭco-*, est à rapprocher du latin *corium*, racine largement représentée dans d'autres langues indo-européennes (Walde, *Lat. Et. W.*).

En irlandais moderne, *curach* (écrit souvent *currach*) ne paraît avoir que le sens de *canot*.

En moyen-irl., il y avait un dérivé *curchán*.

426. Irlandais moyen CNÁI, MARB-CHNAI- gallois CNAIF, CNUF, CNU ; breton de Vannes CANÈU, ailleurs *kreoñ*.

Kuno Meyer, *Contr.*, donne à *cnai* f. les deux sens de *toison* et de *couverture* (d'après *Salt. na rann* 5.303). Comme étoffe, laine floconneuse, *cnae* (vieil-irl. *vellus*) a pu facilement arriver à ce sens. Ce qui est plus singulier, c'est le composé *marb-chnai* (gl. *on marb-chnai*) qui apparaît dans les *Anc. Laws* I, 176, 20. Atkinson cite l'expression et traduit *cnai* par *dress* avec un point d'interrogation (*cnoi olla*, toison de laine, *ibid.*, V, 80, 12, 81, note).

Il ne me paraît pas douteux qu'il s'agisse de l'étoffe, du linceul enveloppant le mort. Le mot courant pour linceul est en irlandais moyen et moderne *eisléne* (Kuno Meyer, *Contr.*, donne *aisléne* et *eisléne*). On l'a interprété par manteau de *mort*, ce qui est faux. *Lène*, mod. *léine*, gall. moyen *lieîn*, breton *lien* est un tissu de lin primitivement, avec le sens de *chemise*, *vêtement* de dessus, surplis (au sens religieux).

L'expression *marb-chnaî* semble indiquer qu'à une certaine époque, à une époque *pré-* ou *proto-historique*, le linceul devait être fait d'un tissu de laine et même d'abord d'une peau de mouton avec sa toison. Chez les Européens, dès l'époque du bronze, le mort est enseveli revêtu de peau, de cuir ou de laine.

En Armorique, à la première époque du bronze, dans un coffre de pierre, sous tumulus, on a découvert le squelette d'un homme de haute taille, enveloppé dans un linceul

de cuir; un autre dans un tronc de chêne avec des restes de tissu non déterminé.

En Scandinavie, à la même époque, le mort a été trouvé dans un cercueil de chêne enveloppé de peaux. En Norvège, d'après un livre remarquable qui vient de paraître de Haakon Shetelig, *La Norvège préhistorique* (Champion, 1926), p. 102, à l'époque du bronze, il n'y a pas de cercueil de chêne, mais le mort dans son vaste tombeau de pierres sous tumulus, est inhumé, revêtu d'un tissu de laine.

Les formes celtiques au sens de *toison*, *tonte*, sont variées. Le vieil-irl. *cnae*, irl. moy, *cnái*, *cnói* peut s'expliquer par **knapíā* (voir Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *nap* et *noppe*). *Cnae* peut aussi avoir la même formation que le vannetais *canèu* ms. (*canẹẅ*), dans les autres dialectes *creoñ* (*crẹō*) qui suppose **knaṵio-* [1] : *a*, en breton, a subi l'infection, comme le prouve la différence de traitement avec **knoṵ-*, noix : gall. *cnau*, bas-vann. *canqw*, haut-vann. *kenèu* (*kəneẅ*), ailleurs *kraoñ* (*kraō*).

Le gallois *cnaif*, f., a surtout le sens de *tonte*, en moyen-gallois (S. Evans, *Welsh Dict.*) ; *cneivyaw*, aujourd'hui *cneifio* a le sens de couper, non seulement les cheveux, mais même le blé : *eilliaw* [2] *y varyf a chneivyaw y ben* (Brut., *Gr. ab Arthur*, Myr. Arch. 11.283) ; raser sa barbe et tondre sa tête ; *a mi ddisgoganaf cynhaeaf cneifir yr yd glas* (Gorddodau Myrddin, d'après S. Evans, à *cneifio*) « et moi je prédis un printemps où on coupera le blé vert ».

Cnaif, f., suppose un ide. *knabiā* ou *knabhiā* (cf. grec κνάπτω. γνάφω, κνάφαλον). Dans le sens de toison, c'est *cnuf*, *cnu* qui est employé en gallois : *Anc. Laws* I, 519, 13 : *davat ae chnuf ae hoen ganti*, brebis avec sa toison et son agneau avec elle (cf. Silvan Evans, *Welsh Dict.*). *Cnuf* = *knoubā*, *kneubā* (vieux-suédois (*k*)*niupa*, suéd. *nypa*, pincer, tirailler, plumer).

Le cornique *knéu* (*u* = *ŭ* semi-voyelle) ne repose que sur l'autorité de Lhwyd (Arch. Brit. 170 : *knéu glán*, toison de

1. Cf. κναίω, j'égratigne, je frotte.

2. *allaw*, raser, existait en moyen-gallois : *sef a wnaeth allaw y wallt*, il fit raser ses cheveux (M. A. 589 : notes à *Brut Tyssiliaw* et Brut *Gr. ab Arthur*) ; cf. irl. *alt*, *altán*, rasoir ; bret. *aoten* ; dérivé gall. *ellyn*.

laine). Son existence reste douteuse. Lhwyd a enrichi le cornique assez souvent de mots forgés d'après le gallois ou le breton, et il y a parmi ces mots des formes démenties par la phonétique même de ces langues.

427. Gallois moyen HYDRUM ; breton *trum* ; vieux-breton TROMDEN.

Trum est connu en breton surtout dans l'expression *maro trum*, mort subite. Il est donné comme adjectif et adverbe par Grégoire de Rostrenen : *trumm*, prompt, diligent, diligemment ; Le Gonidec : promptement, vite. *Trumder*, promptitude, diligence, est donné par Grégoire et Le Gonidec (cf. Ernault, *Gloss.*). Le mot n'est pas usité en vannetais.

Trum n'existe qu'en gallois-moyen dans le composé *hydrum* : *Anc. Laws* II, 302, v : la loi admet un certain nombre de cas où un retard dans la comparution devant les juges après sommation est légal ; le dernier cas indiqué est : *neu na vo hydrum nac yddo nac yw gennat y wlat* « ou que le pays ne soit pas accessible (facile à atteindre), ni à lui, ni à son messager. »

Le même mot, pour le même cas, est donné sous la forme *hyttrum* [1] dans le *Dimetian Code* (*ib.* I, 610, IV, 5) : *ac* (mieux la variante *neu*) *na vo hyttrum nac idaw nac oe gennat.*

Régulièrement *trum* suppose un vieux-celtique **troummo-*. Il semble bien que le même thème, à degré vocalique différent se montre dans la glose en vieux-breton *tromden* gl. *pervolauit.*

Pour le sens primitif, on peut comparer *tremor*, le vieux-saxon *thrimman*, *tressaillir*, sauter, etc. (cf. Walde, *Lat. Et. W.*). Mais pour le sens on penserait plutôt à θρόμος. Outre que *dr-* alterne parfois avec *tr-* en gallois (*drem*, *trem* ; *drwm*, *trwm*) on peut supposer anciennement deux formes apparentées *trum* et *drum*, *trom* et *drom* qui se seront confondues pour la forme et le sens sous *trum*, *trom*. C'est le cas pour le germanique qui présente : germanique *trem-*, ide. *drem-* ; germanique *þrem-*, ide. *trem-* : ags. *trem*, *trym*, marche, pas ; norvégien *trampe*, piétiner (avec voyelle différente moyen-haut-all. *trump-*

1. C'est probablement une graphie inexte. Cependant on peut y voir une influence de *hyt* ou même, à la rigueur, un composé avec *hyt* : *hytynt y dwfr*, le cours de l'eau ; *hyt* introduirait l'idée de *jusqu'à*.

fen, courir), et *trem* (ide. *drem*) : vieux-saxon *thrimman*, sauter, etc.

Trom (*trŭm*), *trum* supposent *trŭ-m-bo-* ou *trub-mo-* ; *troum-bo-*, ou *troub-mo* (cf. *tremor*, *trepidus* (cf. Falk-Torp, *Norw. dän. Ét. W.* à *trampe*).

428. Vannetais OFFEN.

Offen, f., au sens de *mangeoire*, *auge*, est usité dans tout le vannetais; dans le bas-vannetais *ofən*, *f* est nettement sourd, et *o* ouvert. C'est d'autant plus remarquable que dans ce sous-dialecte, *f* intervocalique devient généralement *v*. Il est probable que le singulatif *offen* a été appuyé par *off*. Le mot n'existe pas dans les autres dialectes bretons ; il n'y en a pas trace en gallois non plus qu'en cornique.

Un emprunt à l'anglais *oven* est de tout point impossible ; on ne peut pas plus songer à l'ags. *ofen*, ni pour la prononciation ni pour le sens. Le sens n'est pas non plus en faveur d'un emprunt à l'allemand *ofen*, four, fourneau. L'*offen* vannetais est une auge généralement en pierre, de forme quadrangulaire. On en voit encore fréquemment auprès des puits; on y versait de l'eau et les bêtes venaient y manger et s'y abreuver.

Si *off* est indigène, il remonte à un v.-britt. **oppā*, **uppā*, qui ne pourrait s'expliquer que par *uq^u-uq^{u}ā*. Pour *uq^u*, on pourrait penser à ἰπνός, four. Les formes germaniques sont très complexes : cf. Falk-Torp, *Norv.-dän. Et. W.* à *ovn* (et v.-norr. *ǫgn*); cf. Walde, *Lat. Et. W.* à *aulla*, *auxilla*. Cf. skr. *ukhā́*, vase ; pour le sens, cf. ags. *ofnet*, pot, marmite.

429. Gallois RHAFF.

Le gallois *rhaff*, gallois moyen *raff* f., est employé à toute époque dans le sens de corde ; *Anc. Laws* II, 805, LIII *raf welew*, corde de crins (*Anc. L.*, I, 582, XL, *raff vlew*) ; *raf lwyf*, corde d'écorce d'ormeau (*Anc. L.*, I, 582, LVII, *raff lwyf*). Aucun mot semblable ni apparenté n'apparaît dans les autres langues celtiques.

La comparaison s'impose avec le vieux-norrois *reip*, n.,got. *raip*, courroie, lien ; norvégien *reb*, cordage, corde, courroie ; ags. *rap*, angl. *rope*, all. *reif*. Les mots germaniques supposent

un indo-eur. **roipnó-*. *Raff* suppose un vieux-celt. *rapnā* = ide. **rpnā* ?

430. Breton RÃN ; RÃNENN ; — RANN — gallois RHANN ; irl. RANN, RANNAIM.

On a confondu, sous *rann* en breton, deux mots de forme et de formation, sinon d'origine différente : *rann* part [1] (*Doctrinal* 1628) ; *rann*, fracture (à Ouessant, fracture sans séparation) ; haut-vannetais *rann* part ; *rannein*, diviser ; *rannedigeah*, divisibilité (léon. *rannedigez*, gall. *rhanedigaeth*).

Le gallois dit *rhann*, l'irl. *rann*, *rannaim*, je partage, distribue. Stokes (*Urk. Spr.*, p. 227) après avoir donné sous **rannā*, les principales formes des langues celtiques, termine en disant qu'il ne s'explique pas le double *-nn* : il rapproche, en effet, *rann* de πορεῖν, πέπρωται : pars, portiro. Pedersen (*Verg. Gr.*, I, 52) l'explique par **pr̥snā*, ce qui, phonétiquement, explique le double *-nn*.

Mais il existe, en breton, une forme avec une seule *-n*, avec allongement et nasalisation de la voyelle *a* : bas-vannetais (région de Guémené-sur-Scorff) : *rànet*, brisé en parlant du cœur ; une des plus belles chansons du pays, au point de vue mélodique, commence par *rànə'brazec e me halõn*, « bien [2] déchiré est mon cœur » ; *rãnein*, déchirer.

La différence entre *rãn* et *rann* est également très nette à Ouessant : *rãnenn*, fente dans un rocher, falaise, mais *rànn*, fracture. Le bas-vannetais, comme Ouessant, sépare nettement dans la prononciation *-an* accentuée, de *-ann* : *cann*, blanc *cannein*, laver (blanchir), mais *cãn*, chanter, *cànein*, chanter.

Ran pourrait, à la rigueur, s'explique par **pr̥-nā*.

Une autre explication est-elle possible ? *Rãn-enn* rappelle pour le sens le latin *rupes* (cf. *rumpo*) et d'autres mots apparentés. Il y a des racines synonymes plus voisines, **rep*, **rap* : *rapio*, gr. ἐρέπτομαι ; irl. *recht*, fureur ; gallois *rheith*, *anreith*, pillage, butin (**rept-*).

1. Vieux-bret. *rannou* gl. partimonia, gl. climatibus.

2. *brazec* pour *brazic* serait mieux traduit par *gros* : *déchiré*, *gros* est mon cœur : cf. *brazes*, femme grosse.

Rān pourrait remonter à *rápnā* : cf. *tan*, irl. *tene* (*tan* = **tapno*) [1]. *Rān* remonterait peut-être à *r(p)nā* (cf. Walde, *Lat. Et. W.* à *rapio, rumpo, rupes* ; Folk-Torp, *Norw.-Dän Ft. W* à *rov*.

431. Gallois TAW ; irlandais moyen TÁI ; irlandais ancien et moyen TÁM — vieux-breton TAGUELGUILIAT.

Taw, en gallois moyen, est employé dans le sens de *mort* : L. Aneurin (Gorchan Adebon), Skene, T.a.B.11.95, 30 :

ys meu y gwynaw
kyn vwyf y dyd taw

« c'est à moi de le pleurer avant que je ne sois au jour de la mort. » M.a. 250.2 le poète adresse une demande à Dieu : *Kyn taw a chyn tewi*, « avant la mort et avant de me taire. »

Il n'est pas douteux que les auteurs gallois n'aient vu dans *taw*, le mot *taw*, silencieux, se taire : L. Noir (F.a.B.11. 33, 9) : au sujet de la tombe d'un guerrier :

kin bu taw y dan mein

« avant qu'il ne fût silencieux sous les pierres. »

On trouve *athaw* dans un sens analogue : M. A. 209. 2 (au sujet de la mort d'un chef :

Bydoed yg kyhoed yg kwyn a ethyw
oe athaw yu amwyn

« des mondes publiquement, en deuil, sont devenus, par sa mort (son grand silence), sans joie. » Je suppose que *amwyn* est pour *ammwyn* = *anmwyn* [2].

1. Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 227, à **re(p)*, cite l'irl. *rap* tout animal qui fouit pour lui (les cochons par exemple) ; il cite aussi *ropp* bête d'attaque = **rupnó*. C'est fort douteux. On trouve *rop*, avec le sens de *tronc d'un corps*, *In Cath Cath*, 6098. Dinneen donne indifféremment *rap*, *rop*, tout animal qui fouille pour sa nourriture.

2. M. A. 167.2 *cyn treul athaw* peut être lu : *treul a thaw*, avant l'usure (l'apaisement) et la mort. S. Evans a lu *athaw* dans un vers de Taliesin : il faut lire *a thraw*, comme en fait foi le ms. (Gwenogvryn Evans, *the book of Taliesin*, p. 42,7).

On peut se demander toutefois s'il n'y aurait pas eu confusion, ou avec *tām-*, ou avec un autre *tāu*. En vieil-irl. *tām* apparaît avec un sens un peu vague : Thes. pal. 11.258, l. 12 : *Crist ocus Patric Artmache farna feil tám na cisel*, Christ et Patric d'Ardmag sur lesquels il n'y a ni maladie (pestilence : Stokes traduit par *plague*) ni démon. *O'Davoren's Gloss.* 1539 donne à *tam* le sens de *mort* ou qui demeure, reste. *Tám-galar* (Acall. na Sen. 1184) a le sens clair de maladie mortelle. On trouve en irlandais moyen *taim*, *tamh* avec le sens de : repos, défaillance, mort (Windisch, *Wört.*). Il en est de même en irl. moderne (Dinneen). *Táimhnéll* [1] (Acall. na Sen. 1932) : a le sens d'évanouissement (nuage de défaillance). Cf. Táin BóC. p. 558, l. 3907 : Laeg a roué de coups le cocher de Ferdiad et l'a laissé pour mort sur le carreau :

iarsin ergis ara Firdiad asa tháimhnéill

« après cela le cocher de Ferdiad *se leva* de son évanouissement. »

Tāmh aurait pour équivalent régulier en gallois, *taw* : cf. *llaw*, main, irl. *lámh*. Il est vrai qu'en dehors de la forme monosyllabique, *m* reparaît : *dy-lovi* ; il n'y a pas d'évolution analogue pour *taw*.

Un mot irlandais fort rare, *tái*, laisse place au doute comme origine et comme sens. Il apparaît dans le Glossaire d'O' Davoren, 1580 (édition de l'*Archiv für Celt. Lex*) :

taimthiu .i. bas nó *sercclighe. tamtái* .i.
eg a enar, ut est *taimtiu Eutaic espoic.*

« *taimthiu*, c'est-à-dire mort ou consomption (lit de douleur). *tamtái*, c'est-à-dire la mort seule, comme est *tamtiu* (mort) d'Eutychius l'évêque. D'après Stokes, le glossateur aurait vu dans *tamtái*, *tam*, silencieux et *tái*, mort : c'est une tentative étymologique.

Tái apparaît encore dans un poème appartenant à *Tochmarc Etáine*. Windisch donne ce poème à la suite de son édition de *Tochmarc Étáine* (Ir. Texte 1, p. 132, 24). Voici le passage

1. Au pluriel, *táimnélla*.

concernant *tái*. Le dieu Mider invite Étain à le suivre dans sa demeure divine et lui en dépeint les charmes :

Is and sin nad bí múi na tái
gela det and dubai brai
Is lí sula lín ar sluag
is dath sion and cech gruad

« c'est là qu'il n'y a ni.....ni mort ; des dents blanches, des sourcils noirs ; la multitude de nos troupes a le regard éclatant (la splendeur de l'œil) ; toute joue a la couleur de la digitale. » *Múi* ne se retrouve pas. Windisch a reproduit avec un point d'interrogation, très justifié, la traduction d'O' Curry : *there no grief or care is known*. Whitley Stokes (*Thes. pal.* 11, p. 195, note *e* à *múi* gl. 10, l. 29), voit dans le vers cité plus haut du poème à Étáin, le pronom possessif d'ailleurs connu de la 1re personne, et dans *tái*, le pronom possessif de la seconde personne. Il traduit : there there is neither *mine* nor *thine*. Au point de vue phonétique, c'est irréprochable et, aussi, ingénieux , mais c'est faire de la demeure céleste de Mider un paradis *communiste* qui contraste étrangement avec les idées et les mœurs des anciens Celtes. Ils étaient fort susceptibles en ce qui concerne l'article du *mien*, puissance, richesse, femmes, et beaucoup moins préoccupés du *tien*. D'ailleurs, que viendraient faire immédiatement après dans le même grand vers : dents *blanches*, *sourcils noirs* et le reste ? Le contexte n'est guère en faveur d'une pareille hypothèse. Le pays de l'éternelle jeunesse, le pays où on ne meurt pas est, au contraire, un thème favori des poètes et auteurs de l'ancienne Irlande.

D'ailleurs, en supposant même que *tái* ait ce sens dans le poème, il ne peut l'avoir dans la glose d'O'Davoren. Cette glose paraît avoir sa source dans une glose du Félire, Jul. 2 Gl., reproduite par Windisch Ir. Texte, *Wört.* à *taimthiu* : *taimthiu* ? .i. *bas* no *tam* no *serb*, no *tamthiu* .i. *tomaithium*, no *tai*[*m*]*thiu* .i. *tam tai* .i. *éc a aenur* no *serg*.

« *taimthiu*, c'est-à-dire *mort* ou maladie, ou consomption (je lis *serg* : *serg* à la fin de la glose paraît déplacé) c'est-à-dire menace ou mort (Windisch *death-bed*), c'est-à-dire *tam tái*,

c'est-à-dire *mort*, seul. L'expression *éc a aenur* est éclairée par une glose au Félire, *june* 30 : taimthiu .i. *a éc fri hadart* « *taimthiu* [1], c'est-à-dire, *sa mort contre l'oreiller*, mort solitaire [2]. Si on ne tenait pas compte du vers du poème à Étáin, on serait tenté de voir dans *tái*, un dérivé en *i* de *tau̯-* (irl. *tó*) : *mort silencieuse*. Mais *tái* paraît être un substantif.

La comparaison de l'irl. *tām* (*tāmh*) avec le latin *tābes*, s'imposait : c'est un élargissement par *-m* (par *bh* en latin) de la racine *ta*(*u̯*)-, à laquelle on donne généralement le sens de fondre (gallois *tawdd*, *toddi*, breton *teuzi*, fondre).

En irlandais, *tāu̯-* n'apparaît pas dans ce sens, ce qui ne constitue pas une preuve contre l'origine indiquée de *tám*, mais une simple présomption. On remarquera d'un autre côté que les idées de *silence* et de *mort* sont corrélatives. Comme *tám*, *taw* a non seulement le sens de *tranquillité*, *cessation*, mais aussi de mort. *Taw* est substantif et adjectif : pour le breton, le supplément de Le Goff au Dict. d'Ernault, donne *taù*, silence. *Teùel*, *taùein*, en vannetais, a le sens de *cesser* (par exemple pour la pluie), se taire, faire cesser, apaiser : *taùein kounar*, faire cesser la fureur (de Dieu). Ce sens rappelle le glose du vieux-breton *guo-teguis* gl. *compescuit*. Certains sens de *tám* ne s'expliquent pas, sans en forcer le sens, par la racine *tāu̯-*, fondre. Il semble qu'en celtique tout au moins, les deux racines se soient confondues.

Le vieux breton *taguelguiliat* gl. *silicernium* n'est pas sans intérêt au sujet de la parenté du silence et de la mort. Le mot a le sens propre de *veillée* [3] *silencieuse* (ou *fête silencieuse*), en réalité, *fête des silencieux*, des *morts*. C'est le sens du mot latin glosé *silicernium*. On l'interprétait par le *repas appelé silencieux*, pris en silence. Osthoff (Par. 1.66 et suiv.) en a trouvé une interprétation qui s'impose : c'est le repas des morts,

1. Cela paraît être une expression consacrée : *éc friadart*, Goid. 102,12 (K.M., *Contr.* à *adart*).

2. Windisch *Wört.* traduit *taimthiu* par *death-bed*. L'accusatif sg. *tamthine* se trouve *Fél. oct.*, 29 (Windisch, après *t* 29, a un point d'interrogation). C'est un subst. en *-tiō*, *-tien*. L'*a* paraît bref. *tomaithium* est connu comme accusatif. Dinneen donne, d'après P. O'Clery, un nominatif *tomhaitheamh*.

3. Le gallois *gwyl*, breton *gouel*, irl. *féil* représente le latin *vig(i)lia*.

c'est-à-dire, suivant son heureuse expression, des *silentes* (cf. Walde [1], *Lat. Et. W.*).

Il est probable que *tái*, qui paraît bien avoir le sens de *mort*, a eu le sens primitif de *silence* (**tāu̯ī*, **tausī* ?).

Les veillées et repas des morts étaient bien connus des Celtes. Il y en avait, il n'y a pas longtemps, des souvenirs en Irlande et en Bretagne.

En Basse-Bretagne, suivant un usage qui n'a pas encore disparu, la veillée du mort réunissait bon nombre de parents et d'amis, un repas leur était servi. Mais le repas principal, se fait après l'enterrement. On boit ferme avant [2], pendant et après, en l'honneur du défunt.

432. Gallois CERDDED ; breton KERZET · voc. corn. *kerd*, iter ; corn. moy. *certheš* (*th* = *d*) ; irlandais-moyen *ceird* ; FO-CHERDAM — allemand SCHERZ, SCHERZEN.

Le sens des mots gallois, breton, cornique, est marcher, se mettre en marche. Stokes (*Urk. Spr.*, p. 80) cite un mot irlandais-moyen, du Glossaire d'O'Davoren : *ceird.* : *céimniugud* no *cing*, sens analogue. (Le substantif verbal de *cingim*, je vais, marche, est généralement *céim*).

On a généralement rapproché de *cerd-*, le vieil irlandais et irl.-moyen *fo-cherd* — très largement représenté comme verbe dans le sens ordinaire de *lancer*, placer (Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 380-384, 499, 502) [3].

Je ne crois pas qu'on ait jamais rapproché le brittonique de l'allemand *scherzen*, plaisanter, rire, se moquer, folâtrer. Or, en mha. *scherzen* avait le sens propre de *sauter joyeusement*, sautiller ; *scherz*, saut, marche rapide ou course. On en a rapproché σκαίρω, κόρδαξ (cf. Kluge, *Etym. Wört* ; Falk-Torp, *Norw.-Dän. Et. W.* 1.262 à *forskjertse*). Le gallois nous apporte pour ce rapprochement un argument décisif. O. Pughe, *Dict.*,

1. En *Nachtrag*, Walde cite de *silicernium* une interprétation d'Ehrlich, qui paraît peu vraisemblable.

2. Dans les bourgs, une tournée dans les différentes auberges est *obligatoire*, sous peine d'être accusé *d'avarice*.

3. Pedersen a rapproché, à tort, de *cerd-* le gallois *cordd* qui remonte à *coriā*, et est identique, moins le genre, à l'irl. *cuire*, troupe = **corio-*.

donne, comme mots courants : *go-gerdd*, f., a burlesque ; *go-gerddol*, ludicrous (**u̯o-cerd-*). Je n'en connais pas d'exemple ancien, mais il n'y a aucun doute à avoir ni sur la forme, ni sur le sens. Falk-Torp, comme on l'a fait souvent, rapproche des formes germaniques, l'irl. *fo-cherdaim*, schlenkern, springen. Je n'en connais pas, en ce qui me concerne, d'exemple avec ce sens.

433. Note additionnelle à GOUBANNÙÉL-NOZ, GOUBANEN ; vieux-breton GUD — (voir *Rev. Celtique*, t. XLII, p. 366).

L'explication que j'ai donnée du maintien de *b* initiale après *gou-* dans *goubannwel*, est fort discutable. Le sens et la phonétique recommandent la composition en vieux-breton, par *gud-* = *u̯o-ud-*. *banwel*, zénith : *gubanwel* = *gud-banwel*, lumière diminuée, crépuscule. Cf. *gud-naïol* gl. *minus erudiens* (Gloses d'Orléans) ; *gud-coguod* [1] gl. reprehendendi (*ibid.*) ; *gud* (Gloses d'Orl., p. 29, n° 163) est un mot commencé visant évidemment *parvum* : *utrum parvum an magnum quis furatur*. *Gud* se trouve sous la forme *guod-* dans *guod-cess* gl. *odio habentes* (*ibid.*) : le mot est vraisemblablement inachevé. La composition avec *gud-* *guod-* paraît avoir été courante en vieux-breton et ici, comme ailleurs, suivant la juste remarque de Pedersen (*Vergl. Gr.* I, 259), le préfixe précédant *ud-* n'est que secondaire ; il est certain que la valeur significative appartient à *ud-*.

Goubānen-noz, *goubānen* étant bas-vannetais je verrai dans *bān-* (cf. *lān*, plein, ailleurs *leun*) l'irl. *bán*, blanc, pâle et une composition analogue : *u̯(o)-ud-bān-*.

434. Irl. moyen BONGIM, BONGAIM, je brise ; gallois moyen DI-VWNG, GORDIVWNG.

1. *coguod* pour *com-u̯od* est vraisemblablement une forme vocalique différente de *u̯ed-* : *argywdd* : cf. v. bret. *arcogued* gl. *nicîvos*, (pour *u̯ed-*, irl. *fed-* cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 339; II, 516.) La racine, *u̯et-*, aller qui paraît dans l'irl.-moy. *con-fethim*, je rencontre, se trouve peut-être dans le gallois moyen *kywet* (*Myv. Arch.*, 181.1 : *yn llann yn llwyr gywed*, dans le cimetière, en complète rencontre (compagnie). S. Evans donne un exemple plus récent : *adar gywed* : *cywed*, pour lui, a le sens d'accord.

Sur *bongim* et ses composés, voir Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 339, 367, 391, 460, 477. On n'a pas signalé jusqu'ici à ma connaissance, de forme brittonique avec le préfixe nasal du présent. *Bong*, sous la forme régulière *bwng*, se trouve dans *di-vwng* qui a le sens net d'*inflexible* (qu'on ne brise pas) : M. A. (XIIe s.) 210-2 :

Divwlch ut divalch y esgar
Divw(n)g blwng [1] *blaen uvel drwy var*

« chef sans entaille (qu'on n'entame, atteint pas), — pas fier ses ennemis —, inflexible, rude, en avant de la flamme (ou *flamme* d'avant) dans la colère. »

Ibid. 266.2 *Pendefic Crukyeith meith mygyr divw(n)g*

« le chef de Cruckyeith, large, admirable, inflexible ».

Ibid. 176.1 *Yssym argluyd gurd gordivung y var*
Gordwy neb nyv ystung

« j'ai un seigneur rude, à la colère tout à fait inflexible, oppression de quiconque ne se soumet pas à lui ».

Jusqu'ici on n'a, je crois, trouvé d'équivalent au celtique que le sanskrit *bha-nâj-mi*, je brise.

Whitley Stokes avait rapproché de *bong*, un cornique *boing*, hache, mais il faut lire *bony* qui a deux syllabes et rime en *-y* (P. D. 2564).

(*A suivre.*) J. Loth.

1. Cf. breton moyen *bhonhi*, reprocher à quelqu'un sa nourriture (comparé par Ernault à *blwng*). Dans ces deux vers, *t* = *d*.

LES
LANGUES BRETONNE ET FRANÇAISE
EN BRETAGNE
D'APRÈS UN TRAVAIL RÉCENT

En 1886, Paul Sébillot avait publié dans la *Revue d'ethnographie* un travail de statistique concernant la langue bretonne (*La langue bretonne*, limites et statistiques avec cartes). M. Albert Dauzat a repris cette étude dans la *Nature* du 1er mai 1926, p. 273 : *Le breton et le français*, avec cartes à l'appui. Il rappelle le travail de Sébillot et le résume : la limite tracée par lui partant de la mer à l'ouest de Portrieux, décrivait un vaste arc de cercle (à convexité tournée vers l'ouest) jusqu'au canal de Nantes à Brest, qu'elle coupait à égale distance de Loudéac (côté français) et de Pontivy (côté breton) ; elle se dirigeait ensuite au sud-sud-est jusqu'à l'embouchure de la Vilaine en passant à 15 km. environ à l'est de Vannes. En note, M. Dauzat rappelle qu'il existait encore, en 1886, une enclave bretonne en Loire-Inférieure (partie rurale de la commune de Batz), résidu d'un îlot plus important que la poussée du français dans la basse vallée de la Vilaine sépara du reste de la masse bretonne vers le XIIe siècle. Il n'y restait en 1886, que trois cents bretonnants environ, aujourd'hui il n'en reste presque plus (cf. *R. Celt.* XXXIII, 151). J'ajouterai que le breton de Batz nous est connu : c'est, avec quelques traits particuliers, du haut vannetais [1].

1. La parabole de l'*Enfant prodigue* a été donnée en dialecte du bourg de Batz par M. Bureau, dans la *Revue Celtique*, t. III, p. 230 (1876-1878). M. Ernault a publié en 1883, dans les *Mémoires de l'Association bretonne*, une étude sur le dialecte breton de la presqu'île de Batz (cf. *R. Celt.* VI, 508).

La statistique de M. Dauzat rectifie et complète celle de Sébillot. Le breton a perdu du terrain depuis 1886. La limite n'est plus tout à fait la même. Le recul est surtout sensible dans le Morbihan. Des renseignement précis ont été fournis à ce sujet à l'auteur par l'abbé Guillevic, vicaire général de Vannes. Sur 169 paroisses qui avaient été classées comme étant de langue bretonne lors du remaniement des diocèses sous Napoléon Ier ; il y en a aujourd'hui 48 où le catéchisme et la plupart des prédications (sinon toutes) se font en français, et 27 qui, considérées comme bilingues, ont deux catéchismes, l'un en breton et l'autre en français, et des prédications en breton ou en français suivant les messes. Ces données appellent un léger correctif, d'après l'abbé Guillevic, parce que les instituteurs et institutrices, même libres, engagent les enfants parlant plutôt le breton à suivre le catéchisme français. Dans trois localités, Caudan, Crach et Carnac, tous les garçons vont au catéchisme breton, toutes les filles au français : répartition arbitraire, d'après M. Dauzat, mais qui prouve du moins que les enfants connaissent les deux langues. La raison en est fort simple : en général, les institutrices religieuses se refusent tout net à enseigner à lire en breton, et cela avec l'appui des habitants. Des paysans de mon pays m'ont dit plusieurs fois : nos enfants savent le breton ; ils n'ont pas besoin qu'on le leur enseigne. Ce recul du breton est peu sensible à l'intérieur ; il est considérable sur la côte du Morbihan. Il n'y a plus de catéchisme breton à Groix, à Belle-Ile, dans le canton (ou doyenné) de Sarzeau, dans les îles du Morbihan, et les paroisses, jadis bretonnantes de Muzillac et de Questembert. Les îles de Houat et Hœdic, plus isolées, font exception : Houat est bilingue ; Hœdic, entièrement breton.

J'ai passé en 1923 deux mois à Saint-Gildas-de-Rhuys ; des vieillards parlent encore le breton. A Arzon, et Port-Navalo (où j'ai passé deux mois, deux années de suite en 1921 et 1922), j'ai pu constater que la population d'âge mûr savait le breton, mais que les jeunes, en général, l'ignoraient et ne le comprenaient même pas. Dans une génération, le breton aura disparu de la péninsule. Dans les îles du Morbihan, il y a une vingtaine d'années, tous les indigènes parlaient ou compre-

naient le breton. J'ai recueilli moi-même un certain nombre de chansons à l'Ile-aux-Moines et publié une étude sur le breton de cette île. J'en ai publié une autre sur le breton de Sauzon (Belle-Ile), qui est, en somme, du bas-vannetais.

M. Dauzat constate que, dans les Côte-du-Nord, le breton résiste mieux, bien qu'on observe un fléchissement au sud et surtout sur la côte. A Saint-Connec, où on prêchait en breton, il y a trente ans, on ne parle presque plus breton et on ne prêche plus qu'en français ; la paroisse de Saint-Gilles est complètement francisée ; à Mur, il y a vingt ans qu'on ne prêche plus qu'en français. Le curé-doyen de Plouha a déclaré à M. Dauzat qu'il serait bien obligé de cesser les prédications en breton, sous peine de n'être plus compris. A Plouha, il n'y a plus de catéchisme breton, et on a dû organiser des catéchismes français dans le doyenné, à Lanloup, Lanleff, Pléhédel et Pludual où l'on ne prêche encore qu'en breton.

Ce qui est beaucoup plus grave, c'est qu'à l'intérieur même de la zone bretonnante, il y a un grand nombre d'importants îlots français. Toutes les villes grandes ou petites parlent le français et sont des centres de propagation du français. Dans le Finistère même, où il n'y a que 14 paroisses exclusivement de langue française, le français domine dans toutes les villes. A Châteaulin (2.500 habitants), commerçants, bourgeois, fonctionnaires parlent exclusivement le français, paysans et domestiques parlent breton. M. Dauzat résume ainsi, dans une note, p. 277, les résultats de son enquête : « En défalquant les îlots français des villes et des bourgs (ceux de Brest et de Lorient surtout sont considérables), on arrive à la conclusion, qu'un tiers à peine des Bretons parlent habituellement breton. »

Il y aurait des réserves à faire sur certains éléments de la statistique de M. Dauzat. De ce qu'il n'y a plus de catéchisme breton dans certaines bourgades, il ne faut pas conclure que le breton en ait disparu. Ce n'est pas non plus, je crois, la pensée de M. Dauzat, mais ses lecteurs pourraient le supposer. C'est ainsi qu'il n'y a plus que le catéchisme français dans ma bourgade natale, Guémené-sur-Scorff (Morbihan). Et cependant la population est bilingue. Il y a même,

je crois, très peu d'habitants de Guémené qui ne comprennent pas le breton. Il y a de 20 à 30 ans, les deux catéchismes existaient ; à le grand'messe, on prêchait alternativement en français et en breton. Je me souviens que les paysans (hommes) massés en face de la chaire, près de la grand'porte, sortaient tous, aussitôt que le curé montait en chaire, et entamait son prône en français, pour aller boire à sa santé dans les auberges groupées aux alentours de l'église. Une chose que M. Dauzat n'a pu observer et qui n'est pas sans importance, c'est que des personnes, dans les centres bilingues, parlant *couramment* le breton, le parlent incorrectement.

Il n'y a pas longtemps, à Guémené, entendant une commerçante de mes amies parler breton avec une paysanne, je lui fis une remarque qui l'étonna fort : « Vous croyez savoir le breton ? Dans la simple phrase que vous venez de dire, vous avez fait trois grosses fautes. » J'appelai sa mère qui, comme tous les anciens, savait vraiment le breton. Je fis répéter la phrase à l'intéressée : la mère la reprit et les trois solécismes furent dûment constatés.

Il y a dans le travail de statistique si consciencieux de M. Dauzat, quelques regrettables erreurs. On compte, dit-il, p. 277, cinq types principaux de dialectes : le vannetais (Morbihan); le cornouaillais (sud du Finistère), léonais (nord du Finistère) ou plutôt Léonard ; trégorrois (ouest des Côtes-du-Nord), Goëlo (à l'est du précédent). Ces délimitations sont beaucoup trop vagues. Il y a pour le cornouaillais une grosse erreur : il s'étend non seulement sur le sud du Finistère, mais encore sur le sud des Côtes-du-Nord pénétrant à l'intérieur, au nord, jusqu'à la hauteur de Bourbriac. Il eût suffi à M. Dauzat de se reporter aux limites des évêchés avant la Révolution. Il y a là un fait d'une très grande importance : *les limites des évêchés étaient les limites des dialectes*. La base des évêchés était linguistique, ethnique. Pour l'évêché de Vannes, on ne peut guère signaler dans l'évêché de Cornouailles qu'une paroisse de langue vannetaise, Neulliac, aujourd'hui dans le Morbihan. Le canton actuel de Gourin (Morbihan) qui est de dialecte cornouaillais, dépendait de l'évêché de Quimper ; de même toute la partie de dialecte cornouaillais du canton du

Faouët : là, la limite était l'Ellé (mieux Elé : *Elegium flumen*). Les communes de ce canton sur la rive gauche de l'Ellé, Berné, Meslan, Priziac, de dialecte vannetais, dépendaient de l'évêché de Vannes. La paroisse actuelle de Plouray, comprise dans le canton de Gourin, de dialecte vannetais, était aussi dans l'évêché de Vannes. Il en était de même de Guiligomarch, aujourd'hui dans le Finistère ; de même aussi des paroisses de Mellionec, Lescouet, Plélauf, Perret, Mur aujourd'hui dans les Côtes-du-Nord.

On peut faire, à la rigueur, un dialecte particulier du Goello. Le Goello d'ailleurs ne faisait pas partie de l'évêché de Tréguier ; c'était un des deux archidiaconés de l'évêché de Saint-Brieuc, mais, dans ce cas, il faudrait également faire un dialecte spécial du bas-vannetais (entre Scorff et Ellé). M. Dauzat aurait trouvé dans ma *Chrestomathie bretonne*, des échantillons des différents dialectes et des principaux sous-dialectes.

M. Dauzat (p. 274) nous dit que le breton, vers les VIIIe-IXe siècles, avait gagné, au nord, le diocèse de Saint-Malo ; au sud, la région de Guérande jusqu'au voisinage de Saint-Nazaire. Il y a là une grosse erreur historique ; Eginhard était bien informé quand il avançait que les Bretons émigrés s'étaient établis d'abord sur les terres des Vénètes et des Curiosolites. De fait, les premiers émigrés dont nous connaissons les noms, les prêtres Lovocatus et Iserninus, menacés d'excommunication par trois évêques gallo-romains de la province de Tours, parmi lesquels l'évêque de Rennes (vers la fin du règne de Clovis) devaient se trouver sur les terres de l'évêché de Rennes[1].

Au VIe siècle, le monastère de Dol, fondé par un saint insulaire qui est un personnage historique, est un centre breton fort important. Nominoé, grand politique aussi bien que grand guerrier, qui s'était débarrassé des quatre évêques gallo-romains de la péninsule, dont celui de Vannes, et avait soustrait ses évêques à la suprématie de Tours, fit de Dol la métropole de la Bretagne.

Au sud, ce sont les Bretons établis entre l'embouchure de

1. Duchesne, *Revue de Bret. et de Vendée*; janvier 1885.

la Loire (le breton a été parlé jusqu'à Donges) et l'Ellé, qui engagent, au cours du VIe siècle contre les Francs, une lutte presque incessante jusqu'au triomphe définitif par la victoire de Nominoé à Ballon, en 846. Tous les combats se livrent sur leur territoire. Le plus grand des chefs Bretons, Weroc, qui a donné son nom au vannetais breton, au IXe siècle *Bro-Weroc* (le pays de Weroc), aujourd'hui Broerec [1], lorsque l'évêque de Nantes, saint Félix, vers 579-580 alla le trouver pour intercéder en faveur de ses ouailles qu'il avait emmenées en captivité, avait sa résidence à Aula Quiriaca, que M. Quilgars a fort heureusement identifié avec Les-Guiriac, en Piriac, près de Guérande (dans les chartes du Cartulaire de Redon, du IX-Xe siècle, le breton *lis*, *les* équivaut à *Aula* ; cf. *R. Celt.*, XXIII, 205).

Presque toute la péninsule a été bilingue. A l'ouest, au IXe siècle, le breton avait fini par étouffer le roman. Mais le recul du breton, commença dès le Xe siècle pour des raisons historiques que je résume en quelques mots.

Après avoir conquis les pays de langue française du Rennais et du Nantais, dans la seconde moitié du IXe siècle, et reculé les frontières de la Bretagne jusqu'à la Mayenne et la Maine (au nord, le Cotentin avait été annexé), les principaux chefs bretons, avec leurs guerriers, s'établirent sur les frontières, en pleine zone de langue française. Des alliances entre eux et des familles françaises (on en signale avec des princesses de France) ne tardèrent pas à se nouer. Les mœurs et la civilisation françaises ne tardèrent pas à les gagner et avec eux, la langue de leurs sujets et de leurs alliés. Mais cette francisation n'aurait pas eu de graves conséquences dans le reste de la péninsule, si elle n'était pas venue renforcer l'élément gallo-roman qui persistait sur un grand nombre de points de la zone bretonnante. L'exode d'un grand nombre de Bretons des classes élevées, par conséquent, en général, de langue bretonne, pendant les ravages des Scandinaves, devenus maîtres de la péninsule de 921 à 937, diminua aussi fortement l'élé-

1. Ce terme est aujourd'hui inusité. Je me souviens de l'avoir entendu employer par ma mère, quand j'étais enfant.

ment breton. Les uns passèrent en Angleterre ; d'autres en France. Bon nombre, sans doute, ne revinrent pas. La dépopulation fut si grande que le duc Alain Barbe-torte demanda au roi Louis d'Outremer de lui envoyer des serfs français, leur promettant la liberté. Si on peut avoir quelque doute sur ce point, un fait significatif est que les serfs en Bretagne, certaines régions exceptées, paraissent avoir été affranchis à cette époque.

Sous les influences que je viens de signaler, aggravées par les vides produits par ce grand exode, l'élément breton perd du Xe au XIIe-XIIIe siècle, toute la zone qui s'étend du Couesnon jusqu'à une petite distance à l'ouest de Saint-Brieuc. La *bretonisation* avait été évidemment de ce côté superficielle.

Le sud, plus fortement et dès la première heure occupé, résista beaucoup mieux. La péninsule guérandaise resta longtemps bretonnante.

M. Dauzat connaît la *Revue Celtique* puisqu'il en fait mention. Il eût feuilleté avec fruit notamment certain travail sur *Les langues romane et bretonne en Armorique* (*R. C.*, 1907, p. 374 et suivantes). [1]

M. Dauzat termine son travail utile et intéressant, p. 278, par une note qui m'a laissé rêveur. Il signale d'abord que, sur la zone limitrophe, là où la population abandonne le breton pour le français, les paysans parlent un très bon français. *Très bon*, me paraît fort risqué. A la vérité, ils parlent le français qu'on leur a appris à l'école, assez correctement, *en apparence*, mais quand on a habité une localité où la majorité de la population et même depuis que la totalité parle français, on est assez vite renseigné. Le français parlé, par exemple, à Port-Navalo, par les gens du peuple, m'a donné l'impression contraire. Les idiotismes bretons passent souvent en français. Je me souviens de la stupéfaction de M. Gaidoz quand il m'entendit dire : *je l'ai fait sans savoir à moi* pour : je l'ai

1. Un romaniste compétent et peu suspect d'indulgence, M. Paul Meyer, l'a déclaré neuf et convaincant. Il a fait des réserves sur la conservation de *ca-* dans un certain nombre de noms de lieux voisins de la frontière du Couesnon, que j'avais attribués à l'influence du breton : il a cru à une influence normande. Or *ca-* (ke-) devient *che* du Couesnon jusqu'à Coutances.

fait sans le savoir ; c'était une traduction de mon breton : *hem(p) gout t'ein* (léonard *hep gouzout d'iñ* : l'infinitif joue le rôle de substantif). On dit couramment à Guémené : *toute la rue va avec eux* pour : ils remplissent la rue. J'ai entendu en réponse à une question : *à l'écurie qu'est le cheval*, construction parfaitement bretonne, pour : *le cheval est à l'écurie*.

Ce qui m'a le plus surpris dans la note de M. Dauzat, c'est ce qui suit : « A mesure qu'on s'éloigne à l'ouest, le français des paysans devient plus incorrect, on est surtout frappé par le recul de l'accent tonique et par une prononciation de certaines consonnes qui rappelle celle des Alsaciens (aspiration de *k*, *t* ; assourdissement de *b*, *g*, *d*) et qui a son origine dans la phonétique *lexicale ou syntaxique* du breton.

Ces défauts disparaissent avec la génération qui ne se sert plus du breton comme langue usuelle. » Le recul de l'accent tonique n'existe pas en vannetais, en général. L'accent sur la pénultième brève ou longue existe bien dans les autres dialectes, surtout en cornouaillais et en trégorrois. Chez ceux qui n'ont jamais parlé breton, c'est moins la place que la forme de l'accent qui est remarquable. J'ai remarqué sur un mien cousin, né et élevé à Quimperlé, qui a quitté le pays vers la dix-neuvième année, lettré, qui a passé de longues années en Tunisie et au Maroc, et je le remarque souvent maintenant qu'il habite Paris, qu'il a l'accent le plus souvent sur la même syllabe qu'en français, mais que son accent est très intensif, brusqué.

Un fait général, c'est que la consonne occlusive finale, sonore en français, devient sourde. Il y a trois ou quatre ans, je causai à mon ami l'abbé Rousselot une sorte de stupeur, quand je prononçai sans y réfléchir *cămərätt* au lieu de *camarade* ; il ne s'en cacha pas. Il y aurait aspiration de *k*, *t* d'après M. Dauzat : dans ce cas pourquoi pas aspiration de *p* ? je ne sache pas que les Bretons actuels aient imité les vieux Celtes qui l'avaient perdu. On n'a jamais fait d'expériences de phonétique expérimentale bien nette sur les occlusives initiales sourdes et sonores du breton et s'il y a aspiration, elle est sporadique. Quant à l'assourdissement de *b*, *d*, *g*, à l'initiale, elle n'a jamais été observée. J'ai fait faire, deux années de suite, au laboratoire du

Collège de France, des expériences sur les sons du gallois du Glamorgan. Elles ont été décisives : les occlusives sourdes initiales sont aspirées ; les sonores, sourdes ou accompagnées de très peu de vibrations. Alf Sommerfelt est arrivé au même résultat dans une autre partie du Pays de Galles. Dans un récent travail sur l'irlandais de Torr, en Donegal, il a également constaté que les occlusives sourdes irlandaises, à l'initiale sont aspirées mais *b d g* sont sonores.

Les Bretonnants parlant français ont aussi parfois une tendance à transporter en français la loi générale des langues celtiques, suivant laquelle la syllabe initiale du mot uni intimement au mot précédent et formant composé avec lui, subit les mêmes mutations que la consonne dans l'intérieur du mot : par exemple, un *c* intervocalique devient *g*. Dernièrement Alf Sommerfelt m'écrivait qu'il avait eu d'abord du mal à retrouver *select hôtel* dans le *selegótel* où une commerçante lui avait dit être descendue à Paris.

Il y a, en Bretagne, un vaste champ d'études ouvert pour les dialectologues et les phonétistes.

J. Loth.

VARIÉTÉS

I. Sur un passage du Mabinogi.

Dans son édition scolaire du Mabinogi, annoncée ici-même au tome XLI, p. 206, M. Ifor Williams a proposé, p. 90, de compléter le second vers du second englyn chanté par Gwydyon en ajoutant le mot *gwres*. Cette correction n'est pas mauvaise, mais elle laisse subsister quelques difficultés, qu'il est possible d'écarter au prix d'une correction légèrement différente.

Les deux premiers vers de l'englyn en question sont donnés dans les manuscrits ainsi qu'il suit (R. B. p. 79, 4 ; W. B. col. 108, 8 ; éd. Mühlhausen, p. 65, 7-8) :

dar a dyf yn arduaes
nys gwlych glaw nys mwytawd.

M. J. Loth (*Mab.*, 2e éd., I, 401) a déjà signalé qu'il manque une syllabe au 2e vers ; et, fait plus grave, ce vers n'a pas de rime. L'expression *nys gwlych glaw* se suffisant à elle-même (cf. *B. B. C.* 28, 17 Sk. = 63, 2 Ev. et 32, 22 Sk. = 67, 14 Ev.), il faut compléter les mots *nys mwytawd* qui restent en l'air. L'addition du mot *gwres* « chaleur » proposée par M. Ifor Williams donne au vers la syllabe et la rime qui lui manquent et au verbe *mwytawd* le sujet qu'on attend. Mais ce sujet convient mal pour le sens, puisque le verbe *mwytaw* (auj. *mwydo*) signifie « humecter, tremper, imbiber ». Si l'on admet la correction *gwres*, on ne peut maintenir le verbe *mwytawd*. Or, cette forme est par elle-même suspecte. C'est en effet un prétérit, qui ne répond pas au présent *gwlych*. Le vers contient visiblement deux phrases parallèles qui doivent être au même temps (cf. *B.B.C.* 17, 4 Sk. = 46, 12 Ev.). Dans le Red Book, d'après l'édition diplomatique de Rhys-Evans, *mwytawd* semble écrit en deux mots. Le White Book n'enseigne rien, car, d'après l'édition de M. J. G. Evans, *mwy* figure à la fin d'une ligne et *tawd* au commencement de la suivante. L'hypothèse

qu'on ait à faire à deux mots différents est donc à peine une correction. Une forme *tawd*, 3e pers. sg. de l'indicatif présent de *toddi* « faire fondre », outre qu'elle convient au point de vue de la suite des temps, s'accorde bien avec l'idée de la chaleur que le mot *gwres* exprime. Ce verbe se rencontre souvent ave *tan* pour sujet (*tan ae tawd*, M.A. 287 b 13 d. b.; cf. *rac taud tanaul* ibid. 245 b 7 d. b.) Mais il est aisé d'améliorer encore le vers en y introduisant une allitération de plus. Le verbe *toddi* suggère naturellement comme sujet *tes*, autre nom de la « chaleur » (cf. Red Book Poetry, 240, 26 Sk., où *tes* rime avec *kyffes*; B. B. C. 47, 23 Sk. = 89, 10 Ev.).

Le distique paraît donc devoir être lu:

dar a dyf yn arduaes
nys gwlych glaw, nys mwy tawd tes
« chêne qui pousse sur une haute terre,
que la pluie n'humecte pas, que la chaleur
ne dissout pas davantage ».

Il faut entendre « dissoudre » au sens de « consumer, détruire », comme dans la plupart des langues où le verbe *toddi* a des correspondants[1]. Pour l'emploi de *mwy*, cf. *ny mwy gysgogit Wit uab Peithan* « pas davantage ne fut secoué W. fils de P. » (B. An. 73, 27 Sk. = 10, 4 Ev.). Le petit mot *tes* a disparu de l'archétype du Red Book et du White Book; on s'expliquerait moins bien la disparition d'un mot plus long comme *gwres*.

II. Un mot breton en poitevin.

Notre savant collaborateur M. Antoine Thomas veut bien nous apprendre que le breton *pri* « argile » a envahi la Vendée et même l'Aunis avec son sens propre, voire au sens de « cambouis », l'arrondissement de Civray (Vienne).

Dans le *Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis* par Fabre (Niort, 1867), on lit p. 61: *bri*, m. « argile ». Du celtique *pri* « argile ».

1. Sur l'étymologie de ce verbe, voir Wh. Stokes, *Urk. Sprachsch.*, p. 120; Walde, *Lat. Etym. Wtb.*, 2e éd., p. 759; Boisacq, *Dict. Etym. Gr.*, p. 965. La même racine est abondamment représentée en germanique (Falk-Torp, *Norw.-Dän. Etym. Wtb.*, II, p. 1313). L'hypothèse de Stern, qui rattachait *toddi* à l'irlandais *tádaim* « j'accorde, je réconcilie » (*Z. f. celt. Phil.*, VII, 493) ne paraît pas valable.

Le *Glossaire de l'Aunis* de L. E. Meyer mentionne simplement, p. 30 : *bri* « argile ».

Le *Glossaire du parler poitevin* de Lalanne (Poitiers, 1868) distingue : *bri* m. « cambouis », arr. de Civray, et *bri* m. « argile », Vendée.

Dans le Supplément au *Dictionnaire* de Littré, p. 54, est enregistré le mot *bry* (*bri*), nom de l'argile employé dans la Charente-Inférieure à la construction des digues ; et nom donné en Saintonge aux terres des marais, qui sont argileuses, noirâtres et fertiles.

M. Ant. Thomas ajoute : Je ne crois pas que le français *brai* « boue, goudron » qui s'applique parfois (dans les dialectes modernes) à une « terre grasse », servant à faire, mêlée à la paille, le mortier dit *bauche*, puisse être réduit à *bri* ; le type étymologique en est **brae-*, d'origine indéterminée.

Pour expliquer le mot *bri*, Favre paraît seul à mettre en cause le celtique. Mais l'identité de ce mot avec le *pri*(*z*) du breton est des plus vraisemblables. L'altération de l'initiale pourrait tenir à la mutation syntaxique du breton dans des cas comme *skudel-bri* « écuelle de terre ». Mais s'il est possible de faire intervenir l'influence du français *brai*, le changement de *pri* en *bri* s'explique mieux encore. Le breton *pri* est masculin. C'est le même mot que le cornique *pry* et le gallois *pridd*. Le correspondant irlandais en est *cré*, gén. *criad*, avec un suffixe à dentale en plus (cf. Pedersen, *Arkiv for nordisk Filologi*, XXIV, 300). C'est par le commerce que ce mot breton aura passé dans nos provinces de l'Ouest. Mais il est étrange qu'on ne l'ait pas signalé, à notre connaissance, dans les parlers français de la Bretagne. Aurait-il été transporté par des ouvriers bas-bretons ? C'était peut-être à l'origine un mot technique dans les parlers du Poitou.

III. Des Marseillais en Égypte au second siècle avant notre ère.

Les textes sur papyrus, qui ont tant ajouté à notre connaissance de la littérature et de la civilisation classiques, vont-ils fournir aussi des enseignements aux celtistes ?

M. Isidore Lévy nous signale un article de la *Zeitschrift für aegyptische Sprache und Altertumskunde*, t. 60 (1925), p. 89 et suiv., où M. U. Wilcken publie et commente un texte, récemment découvert, digne d'intéresser nos lecteurs. Il s'agit d'un acte passé, semble-t-il, devant notaire entre un capitaliste du nom d'Archippos et cinq emprun-

teurs qui avaient besoin d'argent pour fréter un navire en vue d'aller faire le commerce dans la région des « aromates », c'est-à-dire au delà de la Mer Rouge sur la côte des Somalis ou de Koromandel. L'acte est du IIe siècle avant notre ère. Parmi les cinq armateurs figure un Marseillais ([Μεσ]σαλιώτης) dont le nom est malheureusement fort peu lisible ; on voit seulement que ce nom commençait par Τρ. Mais le papyrus contient autre chose encore. Il donne le nom et la nationalité de cinq personnes associées avec les précédentes et qui servirent de garants au prêt consenti par Archippos. Or, parmi les cinq garants figurent deux Marseillais qui portent tous deux le nom de Κιντος. Le nom du père du premier n'est plus lisible; mais le second est dit fils de Κιντος, si bien qu'il est permis de croire que les deux garants portant ce nom étaient père et fils.

Il n'est guère douteux que Κιντος ne soit ici un nom celtique. C'est celui qui sous la forme latine *Cintus* apparait sur des inscriptions en plusieurs endroits du monde gaulois (v. Holder, t. I, col. 1023 et t. III, col. 1224). C'est pour le sens l'équivalent du latin *Primus*.

M. Wilcken ajoute que le nom Κιντος se retrouve sur deux fragments de papyrus conservés au Musée de Berlin (P. 5838.4 et P. 5840 + 5837.10), qui paraissent se rapporter à la même affaire, et qui permettent d'en fixer la date avec plus de précision au milieu du IIe siècle avant notre ère. M. Wilcken rappelle enfin qu'il y a un Γαιος Κιντου sur un texte d'Alexandrie publié par M. Preisigke dans le *Sammelbuch* (2101, 8). Et il remarque (p. 97) : « Dass ein Bürger der Griechenstadt Massalia einen keltischen Namen führt ist historisch nicht ohne Interesse ». Mais il n'est pas sans intérêt non plus de trouver des Marseillais installés à cette époque en Égypte pour y faire des affaires et pousser le commerce jusqu'au delà de la Mer Rouge. L'association que mentionne l'acte est des plus internationales: on y trouve un Grec du Péloponnèse, un Thessalonicien, un Eléate (de Lucanie), un Carthaginois. Les Marseillais se trouvaient là en bonne compagnie.

J. Vendryes.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. Holger PEDERSEN, Le groupement des dialectes indo-européens. — II. Otto HEINERTZ, Eine Lautverschiebungstheorie. — III. Emil HOCHULI, Strasse, Weg und Kreuzweg im romanischen. — IV. August OXÉ, Die Töpferrechnungen von der Graufesenque. — V. Tadhg O'DONNCHADHA, Prosóid Gaedhilge. — VI. Donald MACLEAN, The Law of the Lord's Day in the Celtic Church. — VII. Max FÖRSTER, Keltisches Wortgut im englischen. — VIII. René LARGILLIÈRE, Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne.

I

Holger PEDERSEN. *Le groupement des dialectes indo-européens*, Copenhague, 1925, 57 p. (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab., Histor.-fil. Meddelelser, XI, 3).

Nous avons précédemment annoncé les conférences faites par M. Pedersen au Collège de France (v. *R. Celt.*, XLII, 444). Elles viennent de paraître en volume ; et ceux qui ont eu la bonne fortune de les entendre auront grand plaisir à les retrouver sous la forme imprimée. Dédiée à M. J. Loth, « le grand connaisseur des choses celtiques », la brochure est pleine de ces vues originales et profondes dont M. Pedersen a le secret. Traitant du groupement des dialectes indo-européens, il ne pouvait se contenter de suivre les chemins battus. On ne trouvera donc dans sa brochure ni un résumé de l'état actuel de la question, ni, même un exposé d'ensemble à la façon du livre, d'ailleurs si suggestif et si plein, de M. Meillet. Son but n'était pas de faire œuvre de vulgarisation ou d'exposition dogmatique, mais bien œuvre de recherche ; et dans ce genre, il a donné un modèle.

Il a pris son sujet par un biais, qui lui a permis, tout en fixant chemin faisant nombre de détails nouveaux, de préparer l'établissement de conclusions générales d'une grande portée. Il est parti

du celtique, ou plutôt de l'italo-celtique (qu'il considère à la façon habituelle en repoussant l'hypothèse soutenue naguère par Walde ; cf. *R. Celt.*, XLII, 379) ; et il s'est proposé d'en marquer les rapports avec les langues indo-européennes nouvellement découvertes, le tokharien et le hittite.

Dès qu'a été commencée l'interprétation des textes en tokharien, l'on a été frappé des traits que cette langue offre en commun avec l'italo-celtique (cf. *R. Celt.*, XXXIV, 129 et XXXVIII, 79). M. Pedersen ajoute plusieurs rapprochements à ceux qui ont été déjà proposés. Il retrouve par exemple dans le latin *premō* (perfectum *pressī*) un type d'élargissement des racines au moyen d'un suffixe *-m-*, plusieurs fois attesté en tokharien. Il compare irl. *cailin* bret. *pl-ac'h* « jeune fille » à koutchéen *kle* « femme », irl. *céle* gall. *cilydd* « compagnon » au suffixe comitatif *-śśelə* du tourfanien, irl. *flaith* gall. *gwlad* « pays » au koutchéen *walo* et *lānte* « roi », irl. *cucht* « forme extérieure » (cf. v. isl. *háttr* « apparence », de **koktu-*) au koutchéen *kektseñe* « corps », le suffixe italo-celtique **-ti-ōn-* (attesté en osco-ombrien) au suffixe *-tséna* et *-tso* du koutchéen, le suffixe italo-celtique **-āgōn-* au suffixe *-ako* du koutchéen, le suffixe celtique **-iyamon-* (irl. *brithem* gén. *brithemon* « juge ») au suffixe des mots *waśamo* « compagnon », *aiśamo* « savant » du tokharien, l'évolution sémantique de l'irlandais *daig* (*doig*) « feu » et « maladie » à celle de tokharien *teki* « maladie », etc. Ces concordances ne sont certainement pas accidentelles. On peut les interpréter tantôt comme des survivances communes, tantôt comme des innovations parallèles, dont le point de départ était peut-être à peine perceptible dans la langue mère (ainsi le système des formes en *-r-* apparaît à M. Pedersen comme une innovation). Dans les deux cas elles révèlent une étroite parenté entre l'italo-celtique et le tokharien. Ce dernier doit son caractère particulier à la position périphérique qu'il occupe. On peut dans une certaine mesure en dire autant de l'italo-celtique.

Le hittite vient confirmer encore cette conclusion. La résurrection de cette langue est un événement linguistique considérable, dont on ne peut encore mesurer toute la portée. Le déchiffrement et l'interprétation des milliers de tablettes trouvées à Boghaz-Keui se poursuivent régulièrement. Ce qu'on en sait déjà, après les travaux de Knudtzon et de MM. Hrozny, Marstrander, Forrer, Sommer, Friedrich etc., paraît à M. Pedersen prouver des rapports spéciaux entre le tokharien et le hittite. L'italo-celtique présente par suite quelques concordances avec ce dernier, et avant tout la conjugaison en *-r*.

Cette conjugaison apparaît aussi dans le peu qu'on a du phrygien. Il faudrait donc supposer que l'italo-celtique, le phrygien, le tokharien et le hittite auraient constitué dans une antiquité reculée un groupe continu de dialectes de la langue mère et que plus tard ces branches auraient été violemment séparées et éloignées l'une de l'autre, une partie pour dominer l'Europe, une autre pour s'épanouir et s'évanouir dans la mer de nations de l'Asie. C'est la conclusion de M. Pedersen. Il la précise d'un mot qui est précieux pour nos études. C'est que grâce à un esprit linguistique particulier, qui a d'ailleurs créé tant de bizarreries à une époque plus tardive, le celtique a souvent conservé, par exemple dans la conjugaison en *-r*, des irrégularités anciennes que les autres langues ont aplanies (p. 52). Si donc les langues celtiques cessent d'être parlées, une des nuances les plus originales et historiquement les plus intéressantes de l'indo-européen aura disparu (p. 6). Cette conclusion est à méditer par ceux qui ont reçu du destin la garde de ce précieux dépôt.

J. Vendryes.

II

Otto Heinertz. *Eine Lautverschiebungstheorie.* Lund, 1925. 84 p. 8° (Lunds Universitets Aarsskrift, N. F. Avd. 1 Bd 20, nr 7).

Depuis plus de cent ans que les règles de la mutation consonantique du germanique ont été découvertes et formulées, on a bâti mainte hypothèse pour expliquer la raison d'être de ce phénomène. Jakob Grimm tout le premier avait imaginé une explication fort simple, qui eut pendant de longues années un succès général dans son pays ; il retrouvait dans les transformations des occlusives l'effet des meilleures qualités du tempérament national des Germains, la rude franchise et l'énergie robuste : « Liegt nicht ein gewisser Mut und Stolz darin, media in tenuis, tenuis in aspirata zu verstärken ? » Plus tard on substitua des causes physiologiques à ces prétendues raisons de psychologie ethnique. La mutation des consonnes fut attribuée au climat et à l'altitude : le séjour des montagnes ne développe-t-il pas l'activité des poumons et ne porte-t-il pas à prononcer les sons avec plus de souffle ? Il y a aujourd'hui encore, paraît-il, des linguistes sérieux qui s'en tiennent à cette manière de voir et que n'ont pas ébranlés les critiques si judicieuses et si fines de M. Jespersen (*Phonetische Grundfragen*, p. 176 note et *Language*, p. 257). Enfin il y a l'explication ethnologique, qui

attribue la mutation aux habitudes de prononciation d'un certain peuple et en justifie le développement par une tradition héréditaire.

Cette explication implique l'hypothèse d'un substrat ethnique qui aurait introduit dans l'indo-européen un type de prononciation étranger. Elle a été depuis longtemps proposée pour expliquer la mutation consonantique commune à tout le germanique. On la trouve notamment exposée dans le livre de M. Meillet sur *les Caractères généraux des langues germaniques*, 3e éd., p. 40. M. Siegmund Feist s'en est fait le champion en Allemagne (*Paul und Braune's Beiträge*, t. XXXVI, p. 307 et t. XXXVII, p. 112 ; *Indogermanen und Germanen*, p. 36 et ss., *Kultur Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, p. 450) ; son argument principal est tiré de la seconde mutation consonantique spéciale au domaine du haut-allemand. Sur ce domaine en effet l'existence d'un ancien substrat celtique n'est pas contestable. D'Arbois de Jubainville (*Les Celtes depuis les temps les plus anciens*, p. 170), Müllenhoff (*Deutsche Altertumskunde*, II, 207), d'autres encore l'ont établi par des preuves convaincantes. M. Hirt a fait sienne cette doctrine dans son beau livre, *die Indogermanen*, p. 175, en des termes qui méritent d'être cités : « Das Hochdeutsche herrscht nun, wie keinem entgehen kann, durchaus auf dem Gebiete, auf dem die keltischen Stämme in kompakter Masse sassen... Das Hochdeutsche ist ein Deutsch im Munde einer fremden Bevölkerung, bei der sich, als sie versuchte sich die neue Sprache anzueignen, eine Reihe von Eigentümlichkeiten entwickelten, die der Sprache ein ganz anderes Aussehen gaben. » L'une de ces particularités les plus frappantes est naturellement la mutation consonantique propre au vieux-haut-allemand, c'est-à-dire la seconde dans l'histoire des langues germaniques.

En abordant l'étude de la mutation du haut-allemand, M. Heinertz avait donc des devanciers qui lui montraient la voie à suivre. Mais en s'engageant après eux dans cette voie, il s'est appliqué à faire œuvre personnelle. Comme on va le voir, son travail n'a emprunté à autrui qu'une direction générale ; dans le détail il est original et neuf.

Sous le terme assez vague de mutation consonantique (Lautverschiebung) on range trois évolutions distinctes, concernant respectivement les ténues (occlusives sourdes), les moyennes (occlusives sonores) et les spirantes. M. Heinertz a soin de les distinguer pour les étudier séparément (p. 26-40, 41-50, 50-59). Mais il ramène les trois traitements à une même tendance phonétique, dont la formule est donnée p. 64. Tous les procès de mutation consonantique du haut-allemand résulteraient : 1° En ce qui concerne

l'initiale, d'un renforcement articulatoire, et pour certains sons d'une exagération de l'articulation, provoqués par l'accent expiratoire ; 2° En ce qui concerne l'intervocalique, d'un adoucissement (Lenierung) des sons dû à la mollesse de l'articulation qui, dans le cas des occlusives oppose au passage de l'air une fermeture plus lâche et dans le cas des spirantes laisse une ouverture plus large. Or M. Heinertz croit pouvoir attribuer au substrat celtique le point de départ de cette double tendance. Non pas qu'il adopte l'ancienne hypothèse aujourd'hui généralement abandonnée, suivant laquelle l'accent aurait frappé l'initiale en celtique commun. Il croit même que les Celtes installés dans les régions où l'allemand devait s'étendre ne possédaient pas d'accent expiratoire. Son raisonnement est fort subtil. Soit le cas des ténues, qui est le plus clair. La mutation des ténues germaniques résulterait d'une exagération articulatoire provoquée par le fait que les Celtes n'avaient ni l'accent expiratoire ni les ténues aspirées des Germains. Le phénomène rentrerait dans ce que Hermann Paul appelait le « sentiment articulatoire » (« Bewegunsgefühl » *Prinzipien*, 4e éd., p. 48), qui diffère suivant les langues. En cas de contact ou de mélange de langues, la langue qui adopte la prononciation d'une autre exagère parfois certains mouvements articulatoires, quand elle a une infériorité de « Bewegungsgefühl » à compenser. En se mettant à parler une langue germanique, les Celtes qui avaient l'habitude d' « adoucir » les intervocaliques auraient continué à le faire, mais en outre ils auraient transformé la prononciation de la langue qu'ils adoptaient en exagérant les effets de l'accent initial et de l'aspiration des ténues, dont ils n'avaient pas la pratique. Telle est en gros l'hypothèse.

Elle se heurte à de graves objections. Elle oblige à séparer la seconde mutation consonantique de la première et à leur reconnaître à toutes deux des causes différentes, alors qu'il paraît prouvé au contraire que le principe de la mutation étant admis, l'application s'en est poursuivie au cours de l'histoire et jusque dans la période contemporaine. Elle a d'autre part l'inconvénient de supposer à la mutation consonantique du haut-allemand un caractère que beaucoup de linguistes jugeront inadmissible. Le rôle de l'accent expiratoire dans le phénomène n'est rien moins que prouvé. M. Meillet enseigne depuis longtemps sur les mutations du germanique une doctrine qui a l'avantage d'être cohérente, d'embrasser à la fois les diverses périodes du phénomène et d'expliquer les mutations semblables attestées par exemple en arménien. Il y voit non pas une question d'accentuation, mais une question d'ouver-

ture glottale. Enfin, du côté celtique aussi, il y aurait des objections à faire [1].

M. Heinertz ne s'en tient pas là. Il retrouve l'influence du substrat celtique dans la loi dite de Notker, qu'il compare au jeu des mutations initiales dans les langues celtiques modernes. La loi appliquée par Notker dans ses écrits et baptisée de son nom consiste en une alternance des sonores *b d g* et des sourdes *p t k* à l'initiale (cf. Braune, *Althochdeutsche Grammatik*, § 103). Un mot est écrit par une sonore à l'initiale quand le mot précédent se termine par une voyelle, une liquide ou une nasale; un mot est écrit par une sourde à l'initiale quand il figure au début d'une phrase ou quand le mot précédent se termine par un des sons *p t k b d g f h z s*. Toutefois, en ce qui concerne les dentales, l'alternance s'applique seulement au cas de *d* (= got. þ) et non au cas de *t* (= got. *d*) qui reste toujours *t* en toute position. Telle est la « loi de Notker ». Sur les mutations initiales du celtique, nos lecteurs sont trop bien informés pour qu'il y ait lieu d'insister. Ils savent qu'une des principales originalités des langues celtiques est que les mutations de l'initiale y ont pris une valeur morphologique et sont devenues une marque de l'emploi et de la valeur des mots. Il y a des catégories grammaticales, par exemple celle du genre en brittonique, qui n'ont guère d'autre expression que la mutation de l'initiale. Mais l'intérêt du rapprochement n'est pas là. Il est dans le principe de l'altération des initiales suivant les conditions syntactiques. Cette altération suppose que le mot n'a pas d'individualité propre, qu'il est noyé dans son contexte et déterminé dans sa forme même par les éléments qui l'entourent. Il s'agit d'un type de prononciation continue de la phrase, caractéristique des langues celtiques. On sait que des altérations de l'initiale s'observent aussi dans les langues de peuples qui ont été en contact avec les Celtes, comme le basque

1. Sur la prononciation des occlusives galloises, M. Heinertz n'a trouvé à citer qu'une note de M. J. Loth (*R. Celt.*, XXXVIII, 261). En fait, la prononciation particulière de ces occlusives a été depuis longtemps signalée. Il en est question déjà dans les *Principes de phonétique expérimentale* de Rousselot, t. I, p. 501, où d'ailleurs l'enseignement donné est incomplet et pour la sonore *d* sujet à caution. Mais on a maintenant la description du gallois de Cyfeiliog par M. Sommerfelt (*R. Celt.*, XLII, 434), que M. Heinertz, il est vrai, ne pouvait connaître. A consulter aussi *R. Celt.*, XXXVIII, 17 et 231. — Il est regrettable que M. Heinertz n'ait pu utiliser non plus le travail de M. Marstrander sur les inscriptions des casques de Negau (cf. *R. Celt.*, XLII, p. 199).

ou qui paraissent recouvrir un substrat celtique, comme certains dialectes de Toscane et de l'Italie du Nord. Cela pourrait donner une valeur particulière au rapprochement tenté par M. Heinertz. Toutefois, si l'on admet l'existence en haut-allemand d'un type de prononciation particulier hérité d'un substrat celtique, il est étrange que la trace en soit restée seulement dans une habitude orthographique si limitée dans l'espace et dans le temps. C'est une objection que maint lecteur ne pourra manquer de se faire. Il faut ajouter que rien ne justifie l'existence en germanique d'une prononciation « continue », comme celle qui caractérise les langues celtiques.

M. Heinertz a été plus loin encore. Dans un dernier chapitre, il a réuni certains faits qui tendraient à prouver l'influence du substrat celtique sur le vocalisme du haut-allemand. Il s'agit de menus détails de prononciation, qui n'ont en fait avec le celtique que des rapports assez lointains. L'auteur reconnaît lui-même qu'il apporte plutôt des probabilités que des certitudes. En dernier lieu il cite un fait qui se rapporte à la flexion verbale. Le vieux-haut-allemand est seul parmi les langues germaniques à présenter à la 1re pers. du plur. des verbes une désinence compliquée, *-mēs*, laquelle, suivant une ingénieuse explication de M. H. Hirt (*Indog. Fschg.* XVII, 73), résulterait de l'addition d'un pronom postposé à l'ancienne forme verbale. Or, l'addition de particules pronominales aux formes flexionnelles du verbe est un fait courant en celtique ; et la désinence *-mi* de première personne du pluriel absolue en irlandais a été expliquée par M. Pedersen (*Vgl. Gr.*, II, 343) comme M. Hirt explique la désinence *-mēs* de l'allemand (soit *bermi* de **berom + ni*). Mais il faut tenir compte ici de certaines difficultés qui dans chacune des langues s'opposent à un rapprochement trop étroit. D'ailleurs l'habitude de renforcer la personne du verbe par l'addition d'une particule se manifeste bien ailleurs ; et quand la flexion verbale manque par elle-même de clarté, il en résulte fatalement une soudure de la particule à la forme verbale. Ces conditions sont de nature trop générale pour qu'on en conclue au rapprochement de deux langues particulières.

C'en est assez pour marquer les qualités et les défauts de la thèse de M. Heinertz. Elle est vigoureusement conduite et soutenue d'arguments bien liés. Si elle n'emporte pas la conviction et contient même plus d'un détail discutable, elle fait du moins toujours réfléchir avec profit sur des questions qui touchent aux plus vastes problèmes de l'histoire des langues.

J. Vendryes.

III

Emil Hochuli. *Einige Bezeichnungen für den Begriff* Strasse, Weg *und* Kreuzweg *im romanischen* (thèse de Doctorat de l'Université de Zurich). Aarau, 1926, xiv-172 p. 8°.

Ce n'est pas aux lecteurs de cette Revue qu'il faut apprendre l'utilité des recherches de toponomastique pour la linguistique historique. Notre connaissance du vieux celtique repose pour la plus grande part sur les noms de lieu ; et l'histoire des dialectes celtiques modernes, celle notamment du breton armoricain, tire de la toponomastique une masse de précieux renseignements, comme M. J. Loth l'a si souvent montré ici même. La dissertation qui a valu à M. Hochuli le grade de docteur devant l'Université de Zurich, touche largement à la toponomastique, puisqu'elle traite des noms de la « route » et du « carrefour » dans les langues romanes. L'auteur se recommande du patronage de deux maîtres éminents, les professeurs Gauchat et Jud. C'est dire assez qu'il est bon romaniste et qu'il sait travailler suivant la bonne méthode.

On sait quel rôle jouent les routes dans l'histoire de l'humanité. Un pays qui a des routes est un pays ouvert au commerce, capable de bénéficier de tous les échanges qui favorisent la civilisation et le progrès. La Gaule avait sans doute des routes avant la conquête romaine. Mais cette conquête l'a dotée d'un réseau tellement bien conçu et si solidement exécuté qu'on le retrouve encore pour une bonne part dans le système de nos routes nationales. L'étude des noms qui ont été donnés à la route est un travail de géographie humaine autant que de linguistique historique. Dans l'histoire de ces noms, de leur élimination, de leur renouvellement, se reflète le développement de la technique et du commerce.

M. Hochuli commence par une brève introduction sur l'histoire de la construction des routes. Les Romains en devraient la pratique aux Phéniciens. Mais il faut tenir compte des perfectionnements de la construction et aussi de la nature des terrains, qui a ici une grande importance. L'auteur a négligé les indications contenues dans le grand article de M. Meringer (analysé dans la *R. Celt.*, t. XXXIV, p. 229 ; cf. aussi Meillet *B. S. L.*, t. XXII, p. 17). Il n'est pas possible à l'origine, et dans l'Europe continentale, de séparer le « pont » du « chemin ».

Comme noms du « chemin », les Romains avaient des mots variés, *iter*, *uia*, *callis*, *trames*, *sēmita*, *diuerticulum*, qui ont donné

dans les langues romanes des dérivés plus ou moins vivaces. On y peut joindre les mots *actus*, *cliuus*, *diuortium*, *diuerticulum*, même *uicus* et *platea* (avec deux accentuations, cf. ci-dessus, p. 228). Mais pour désigner la « route », les Romains employaient le mot *strāta*. Ce mot a survécu en français comme nom propre seulement (dans de nombreux *Estrées*) : dans le Midi s'emploie encore le mot *estrade*, mais il eût convenu de distinguer plus nettement ce mot méridional du mot français emprunté *estrade* au sens d'échafaud, construction provisoire servant pour une manifestation dramatique ou une exécution de criminel. Les deux mots peuvent remonter à un étymon latin identique (le participe *strātus*) ; ils n'ont rien de commun.

Le mot *strāta* a été remplacé comme nom commun par des mots variés, *camminum*, *ruga*, et surtout par des épithètes précisant la valeur du mot *uia*, soit (*uia*) *calciāta*, (*uia*) *carrāria*, (*uia*) *rupta*. M. Hochuli étudie chacun de ces mots dans leurs dérivés romans et fait l'histoire des notions qu'ils représentent. C'est-à-dire qu'il traite des mots français *chemin*, *rue* (*ruelle*, etc), *chaussée*, *charrière*, *route*. Il ne cite pas le dérivé *routin* et il ne dit rien des mots *layon* ou *venelle*. Manque également une mention du mot *mi-voie* fréquent dans l'onomastique, et, à propos du carrefour, de l'expression *Quatre-chemins*. Il touche à deux reprises, p. 68 et 86, la question des *Chaussées Brunehaut*, des *Chemins de la Reine Blanche* ou *des Sarrasins* ; mais il ne le fait qu'incidemment. Cette question mérite qu'on lui consacre une étude spéciale, en s'inspirant des sages remarques de Louis Havet, mentionnées *R. Celt.*, t. XXXIX, 404, sur les *Camps de César*.

Le breton armoricain est mentionné deux ou trois fois. Il eût mieux valu le laisser de côté. Au point de vue de la toponomastique l'Armorique forme un tout qui demande à être traité à part. Les problèmes ne s'y posent pas comme dans le reste de la France ; ils ne peuvent d'ailleurs être élucidés sans une solide connaissance du breton, à toutes les périodes de son histoire et sous toutes ses formes dialectales. P. 73, *ru-dall* veut dire « rue aveugle » ; p. 116, *treb* n'est pas un mot breton actuel ; c'est un vieux mot attesté dans le Cartulaire de Redon au sens de « village ». On dit aujourd'hui *tref* (français *trève*), mais au sens très spécial de « territoire dépendant d'une succursale de paroisse ». P. 144 et suiv. ce qui est dit de *Condate* et de ses dérivés en français est contestable ; cf. ci-dessus, p. 229. P. 32, le détail tiré de la vie de sainte Brigitte se trouve mentionné dans la *Trias Thaumaturga* de Colgan (1647), p. 522, § 31.

La dissertation de M. Hochuli, par l'abondance des documents qu'elle contient, rendra des services ; elle fait bien augurer de l'avenir de ce jeune philologue.

J. VENDRYES.

IV

August OXÉ. *Die Töpferrechnungen von der Graufesenque.* Bonn. Marcus und Weber, 1926 (Sonderabdruck aus den *Bonner Jahrbüchern*, Heft 130. S. 38-99. Mit einer Tafel).

Après les travaux que les linguistes ont consacrés aux graffites de la Graufesenque et dont le principal a paru ici même, signé de M. J. Loth (t. XLI, p. 1 et ss.), il est bon que les archéologues discutent à leur tour les problèmes qui se posent à ce sujet. On a déjà signalé le travail de M. O. Bohn paru dans la *Germania* (1924, p. 19 : cf. *R. Celt.*, XLI, p. 493) Voici que M. August Oxé consacre à ces graffites une brochure où il en reprend l'étude de fond en comble, et où l'on trouvera çà et là quelques suggestions à retenir.

La brochure aurait été certainement plus courte si M. Oxé n'y avait exposé que des idées nouvelles. Il a opéré en effet comme si personne avant lui, en dehors de M. O. Bohn, n'avait examiné les graffites mis au jour par l'abbé Hermet, et cette méthode l'a conduit à répéter bien des choses qui étaient connues avant lui, Il avait été averti par M. Thurneysen que des « savants Français » (p. 39) avaient publié sur la matière quelques travaux, où il y a même des interprétations exactes. Mais il a dédaigné ces interprétations ou n'a pas pris la peine de les mentionner. Ceux de nos lecteurs qui liront sa brochure se féliciteront que sur certains points il y ait entre les vues de M. Oxé et celles de M. Loth d'heureuses concordances, qui sont pour l'un et l'autre une présomption d'exactitude ; mais ils constateront aussi entre les deux savants de nombreuses divergences, qui sont le plus souvent tout en faveur de M. Loth. Ce n'était pas la peine de reprendre la question dans son entier pour présenter au public des hypothèses qui marquent souvent un recul sur les travaux antérieurs. Si M. Oxé avait l'ambition, d'ailleurs parfaitement légitime, d'établir une édition aussi définitive que possible des graffites de La Graufesenque, il devait procéder autrement qu'il n'a fait.

C'est sur la partie celtique des graffites que son travail est le moins satisfaisant. Il s'excuse lui-même de n'être pas celtiste. C'était

une raison de plus pour tenir compte de l'opinion exprimée par des celtistes qualifiés. Sur les noms de nombre, qui sont une des curiosités les plus intéressantes des graffites de la Graufesenque, il émet parfois des doctrines inexactes et insoutenables. P. 71, il n'y avait pas lieu d'envisager même l'hypothèse d'un gaulois *petrametos* répondant à l'irlandais *cethramad*. La forme irlandaise est visiblement refaite sur le modèle des ordinaux de sept à dix (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 135); fût-elle ancienne, qu'on n'aurait pas nécessairement d'exact correspondant à en attendre en celtique continental. Ce qui est dit p. 73 de *nametos* (sic) « neuvième » est tout à fait erroné ; v. J. Loth, *R. Celt.*, XLI, p. 38.

On sait quelles difficultés présentent les quelques mots celtiques conservés dans les graffites. Les hypothèses qu'on a proposées pour les interpréter divergent parfois ; certaines sont en tout cas parfaitement plausibles. Mais personne ne pourra prendre au sérieux ce que dit M, Oxé de *tuθθos* ou de *luxtos*. Il rattache le premier de ces mots à la famille des mots grecs τῦφος et θυμός (p. 70)! Et le second à la racine de λεύσσω, *lucēre* en lui donnant le sens de « cuit « ou « à cuire » (p. 76)! Ce dernier sens n'est justifié ni par l'indo-européen ni par les langues celtiques modernes. Il voit deux conjonctions copulatives dans les mots *duci* et *toni* — ce qui est déjà des plus contestables — et il affirme avec désinvolture que les celtistes n'auront pas de peine à justifier linguistiquement une interprétation aussi singulière (p. 66-67)! A propos de *cassidonos*, quelle que soit l'autorité de Zeuss, il eût été bon d'y joindre des garanties plus modernes et de renvoyer à l'article sur *arcantodan(os)* publié dans la *Revue des Études anciennes*, t. XXI, p. 263. Quant à *cassidanalone*, l'hypothèse que ce composé contiendrait comme dernier terme le mot *ialo-* est inconciliable avec le sens que M. Oxé lui prête : ce serait un « bureau de surveillant » (p. 76)! Le mot *ialo-* ne saurait avoir ce sens. Sur le mot *uxsedia*, M. Loth s'était exprimé avec de prudentes réserves : M. Oxé y voit un rapport avec l'irlandais *ocus* « proche » (p. 70) ! Cela est tout à fait en l'air pour le sens et se heurte pour la forme à une impossibilité phonétique.

Ces critiques sont graves; on pourrait en allonger la liste. En revanche, il est juste de signaler certaines améliorations notables que M. Oxé apporte aux lectures ou aux interprétations de ses devanciers.

Au lieu du *cintux(os)* de l'abbé Hermet, M. Oxé lit *cintu* comme un mot indépendant. Le mot *cintus* est bien connu dans l'onomastique gauloise (v. ci-dessus, p. 431). Il correspond pour le sens au

latin *primus*, et pour la forme il a des correspondants exacts dans les langues celtiques insulaires (irl. *cét-*, gall. *cynt-*). Les controverses auxquelles a donné lieu l'interprétation d'un ordinal *cintuxos* deviennent du coup sans objet.

L'abbé Hermet, après Déchelette, avait lu *..sti sena[rios]* sur un graffite inséré depuis dans le Corpus (XIII, 3, n° 10016, l. 7). M. Oxé propose de lire *..s tisena[ri]* et interprète ce dernier mot comme une « tasse à tisane » en comparant le passage d'Horace (*Satires*, II, 3, 155), où il est question d'un *ptisanarium* ; c'est très vraisemblable.

Pour interpréter le mot *imbractaria*, M. Oxé a pensé au mot *imbractum* qui chez Apicius désigne une espèce de « sauce » ; *imbractarium* serait donc une « saucière ». L'hypothèse est ingénieuse et mérite sans doute d'être préférée à celle que M. J. Loth devait à son confrère M. Pottier, si séduisante qu'elle fût elle-même (*R. Celt.*, XLI, 46).

L'abbé Hermet n'avait pas cru pouvoir considérer comme un nom de mois le mot *Augustas* (sur le graffite n° 38 de son édition) ; il s'était donc décidé à le prendre pour un nom de vase, et M. Loth appuyait cette décision de son autorité. Mais la comparaison d'un graffite publié au tome III du Corpus (n° 11382) rend vraisemblable qu'il s'agit en effet d'un nom de mois. On ne peut sur ce point encore que donner raison à M. Oxé (p. 79).

Voici un dernier cas où il paraît également tomber juste. P. 72, il voit dans le nom de lieu *Finten* (à 5 milles à l'O. de Mayence) le nombre ordinal gaulois *pimpetos* « cinquième «. La comparaison du nom des villages de *Quint* et de *Detzem*, situés respectivement à cinq milles et à dix milles de Trèves et qui remontent visiblement à *Ad Quintum* et *Ad Decimum* (*lapidem*) est en faveur de cette hypothèse sur *Finten*. En revanche, il est bien douteux que *Schweich* (à un mille au delà de Quint) remonte à la forme celtique *suexos* « sixième ». Il paraît tout de même étrange qu'autour de Trèves la numération celtique ait été ainsi mélangée à la numération latine ; et d'ailleurs le vocalisme de Schweich fait difficulté.

On voit par ces exemples que le travail de M. Oxé n'est pas négligeable. Il a le mérite de présenter un classement plus méthodique des comptes de potiers de la Graufesenque et d'y joindre les fragments de comptes recueillis dans les mêmes conditions à Blickweiler et à Rheinzabern, à Arezzo, à Horta, à Montans. En outre, sur plus d'un détail il fait faire à l'interprétation des graffites un sérieux progrès. Il dénote un esprit érudit et ingénieux. On peut juger d'autant plus sévèrement le parti qu'il a pris d'ignorer

les travaux français. La science ne peut progresser sans la collaboration internationale. Si les savants de chaque pays se refusent à considérer ce que d'autres font au delà de leurs frontières, c'est l'avenir même du travail scientifique qui sera compromis.

J. VENDRYES.

V

Tadhg O'DONNCHADHA (Tórna). *Prosóid Gaedhilge.* Cló Ollsgoile Chorcaighe, Corcaigh agus Ath cliath. [Taeg O'DONOGHUE. *Prosodie Irlandaise*, Cork University Press, Cork and Dublin]. 1925. vij-107 p. in-12. 3 sh.

Comme le dit l'auteur dans sa préface, le titre de *Prosodie* ne convient qu'à moitié à cet ouvrage. C'est en fait un manuel de versification. Il a servi de matière à un enseignement professé aux cours d'été de l'University College de Cork ; et l'auteur, qui est lui-même un poète apprécié, a eu en le publiant un double dessein : celui d'initier les jeunes poètes, dont le nombre ne va pas en diminuant, aux règles de la poésie nationale ; et aussi celui de fournir aux maîtres qui enseignent l'irlandais et aux élèves qui l'apprennent le moyen d'apprécier les œuvres poétiques, si abondantes en Irlande dans les derniers siècles.

Il y a en Irlande deux sortes de versification. La versification ancienne, qui porte le nom de *Filidheacht Shiollabhach* ou encore de *Duanaireacht*, repose sur le nombre des syllabes. La versification moderne, dite *Filidheacht Aiceanta* repose sur l'accentuation. C'est de cette dernière seulement qu'il est question ici. Même réduit à cet objet et bien qu'il soit écrit en irlandais, l'ouvrage mérite tout succès à l'étranger ; car c'est un excellent manuel, où la matière est clairement et commodément disposée d'après une progression méthodique.

Le simple résumé des chapitres du livre est un exposé des règles essentielles de la versification irlandaise moderne.

Chaque vers est défini par un certain nombre d'accents placés à intervalles réguliers. En principe, les accents métriques sont empruntés à la langue courante. Toutefois, dans celle-ci, il y a des syllabes frappées d'accents principaux, d'autres d'accents secondaires ; aux deux s'opposent les syllabes non-accentuées. La versification au contraire ne connaît que l'opposition de syllabes accentuées et de syllabes non-accentuées. Et il arrive parfois que des syllabes non accentuées dans la langue courante soient frappées

dans la versification d'un accent métrique : inversement, des syllabes accentuées dans la langue courante sont traitées souvent dans la versification comme si elles étaient dépourvues d'accent. Il convient donc d'apprendre d'abord à reconnaitre le nombre d'accents métriques contenus dans chaque vers.

Autant d'accents, autant de pieds. Chaque pied (*céim*) commence par un accent métrique et comprend toutes les syllabes enfermées entre cet accent et le suivant. Il peut y avoir des pieds d'une syllabe (laquelle porte naturellement un accent métrique), et des pieds de deux, trois ou quatre syllabes (la première syllabe étant seule accentuée, les autres non-accentuées). Enfin devant le premier accent métrique peuvent se trouver dans un vers une ou même plusieurs syllabes qui ne comptent pas dans le mètre et constituent une sorte d'anacruse, qui porte en irlandais le nom de *ruthag* (m. à m. « élan, secousse »).

La forme métrique d'un vers est définie par la nature des voyelles qui portent l'accent métrique. Il importe de connaître le timbre et la quantité de ces voyelles (en se réglant naturellement sur la prononciation et non sur l'écriture) ; car il y a des concordances obligatoires entre les voyelles accentuées des vers qui forment une strophe ou un quatrain. M. O'Donoghue ramène à quinze le nombre des voyelles métriques qu'emploie la versification irlandaise : ce sont d'abord les cinq longues (*fada*) *á ó ú éí*, puis les cinq brèves (*guerid*) *a o u e i*, puis les quatre mixtes (*cummaisg*) *ua ia ou* et *y*, auxquelles il joint la « brève imparfaite » (*gairid neamhchruinn*) qu'il note *ü*. La voyelle *y* est celle que l'on observe dans la première syllabe des mots *adhmad*, *coillte*, *deighbhean*, *gaibhil*, *meidhreach* ou dans les monosyllabes *binn*, *fadhb*, *greim*, *roinnt*. La voyelle *ü* représente le son écrit *i* dans *file*, *u* dans *cumas* ou *dubhán*, *ei* dans *feiceann*, *io* dans *gliogaire*, *oi* dans *doille*. *ui* dans *guirt*, etc. La liste n'est d'ailleurs pas complète ainsi ; car il convient d'y ajouter les voyelles nasales, que l'auteur note par un accent circonflexe (*ô û î ŷ*), et aussi les deux voyelles qu'il note *ä* et *ī* et qui représentent la prononciation spéciale de *a* et de *i* devant *m*, *nn*, *ll*, *rr*, *ng*. On les désigne du nom de *gairid trom*. Il faut ajouter que toute cette classification repose sur la prononciation en usage dans le Munster.

Il y a des voyelles qui sont élidées. Ce sont des voyelles inaccentuées appartenant le plus souvent à des mots accessoires. L'élision porte en irlandais le nom de *báthadh*. En revanche, il y a des voyelles irrationnelles qui s'introduisent par épenthèse à l'intérieur de certains groupes de consonnes. Ainsi *calma* est prononcé *cal-u-ma* ; *macnas*, *mac-u-nas* ; *greannmhair*, *grean-u-mhuir* ; etc. La

voyelle irrationnelle est dite en irlandais *guta tacair* (« voyelle artificielle »). Elle est naturellement toujours inaccentuée.

La versification comporte certains « ornements » (*ornáideachta*), dont quelques-uns sont si habituels qu'on peut les considérer comme « de rigueur ». C'est d'abord la *uaim*, qui correspond à notre « allitération » et consiste en ce que deux ou plusieurs syllabes accentuées commencent par le même son :

Ríth na Rean is Geall ré Gábhadh.

C'est ensuite la *comhfhuaim*, d'après laquelle dans les vers qui ont plus de trois syllabes accentuées (ou même trois syllabes accentuées seulement), deux de ces syllabes successives à l'intérieur du vers doivent avoir une voyelle semblable :

duine gan stór a ghlór ní meastar i gcéill.

C'est enfin l'*aicill* et le *conchlann*, deux ornements qui sont en usage dans les couples ou groupes de vers. L'*aicill* est un lien métrique (*ceangal méidreachta*) entre deux vers formant distique ; il consiste en ce que les syllabes accentuées qui terminent le premier vers et celles qui commencent le second ont la même voyelle :

do mealladh leis céad thar cÉadtha i gcAthaoir
do lÉigheadh go glAn diocht néamhdha.

Le *conchland* est également un « lien », mais entre deux quatrains d'un même poème. Il consiste en ce que le dernier mot d'un quatrain est répété au début du quatrain suivant.

La poésie de l'irlandais moderne comporte quatre espèces de poèmes, le *rosg*, le *laoidh fiannaidheachta*, le *caoine* et l'*amhrán*.

Le *rosg* est formé de strophes, comprenant chacune un certain nombre de petits vers égaux (deux ou trois pieds); dans chaque strophe, la dernière syllabe accentuée a la même voyelle.

Le *laoidh fiannaidheachta* est un reste de ce qu'on appelait *rannaidheacht* dans l'ancienne poésie. Il se compose de quatrains, dont chaque vers a le même nombre de pieds (trois ou quatre) ; il y a obligatoirement *aicill* dans chaque demi-quatrain ; les deux vers pairs du quatrain se terminent par la même voyelle accentuée.

Le *caoine* « lamentation » ou « élégie » était originellement un chant funèbre, comme la marwnad des Gallois. Mais on l'emploie aujourd'hui à beaucoup d'usages qui n'ont rien de funèbre. Il se

compose également de quatrains, dont les vers sont égaux (trois ou quatre pieds); mais les quatre vers finissent obligatoirement par la même voyelle accentuée ; il arrive même que la succession des mêmes voyelles accentuées se reproduise dans les quatre vers du quatrain. Enfin il y a *comhfhuaim* au milieu ou au début de chaque vers.

L'*amhrán* est proprement un poème chanté; mais on tend aujourd'hui à donner ce nom à toute espèce de composition poétique. Il est constitué de strophes (*ceathramhna*) comprenant un même nombre de vers. Mais le nombre des pieds dans le vers et le nombre des vers dans la strophe sont variables. Le type normal de l'amhrán comprend une suite de vers groupés métriquement (c'est-à-dire ayant la même forme métrique avec les mêmes voyelles accentuées) deux à deux ou quatre à quatre. Dans le premier cas, on a l'*amhrán cúpluighiachta* (c'est le mètre sur lequel est bâti le *Cúirt an Mheadhonoidhche* de Brian Merriman); dans le second, on a l'*amhrán féin*. La *comhfhuaim* est de rigueur à l'intérieur des vers. Mais il y a un nombre considérable de variétés d'*amhrán*. Même ceux qui se composent de quatrains présentent des formes métriques différentes de l'*amhrán féin*. Beaucoup se composent de strophes, qui ont de cinq à vingt vers. Les strophes de huit vers sont particulièrement fréquentes. Dès que la strophe dépasse cinq vers, des combinaisons très variées y sont possibles : les vers peuvent être inégaux, la même forme métrique s'y reproduit à intervalles réguliers, par exemple de deux en deux vers (pairs ou impairs) ou dans deux vers consécutifs ou même dans quatre vers de suite. Il peut arriver que la forme métrique varie d'un vers à l'autre ou que la ressemblance entre les vers soit limitée à l'une des voyelles accentuées (en première syllabe ou en dernière). C'est le cas dans l'*ochtfhoclach breachtach* (« huitain varié ») et dans la *crosánacht* (où les vers sont inégaux de deux en deux). C'est le cas surtout dans la versification libre ou irrégulière (*réidh* ou *neamhchruinn*), où seules sont de rigueur l'application de l'*aicill* et l'égalité du nombre des pieds.

M. O'Donoghue donne de chaque type des exemples variés, qu'il analyse minutieusement; si bien que son livre est à la fois un répertoire et une anthologie de la versification de l'irlandais moderne. Une liste des termes techniques avec leur définition et un index des principaux types étudiés terminent cet excellent ouvrage.

J. Vendryes.

VI

Donald MACLEAN [Prof. of Church History, Free Church College Edinburgh]. *The Law of the Lord's Day in the Celtic Church.* Edinburgh, T. and T. Clark, 1926- xj-58 p. in-12. 3 sh.

La *Cáin Domnaig* « Loi du Dimanche » est un des textes les plus intéressants de la littérature ecclésiastique de l'Irlande. Il en existe plusieurs copies, dont on trouvera l'indication dans *Ériu*, t. II, p. 189. Dans un certain nombre de manuscrits, le texte de la *Cáin* proprement dite est accompagné de deux autres : une épître de Jésus (*sic*) sur l'observance du dimanche et un récit de trois miracles se rapportant à la violation de cette observance. Mais ces trois morceaux ne sont pas toujours réunis ; et la question des rapports qui les unissent soulève, comme on le verra plus loin, des difficultés d'ordre varié.

Le texte irlandais de la *Cáin Domnaig* a été publié par M. J. G. O'Keeffe dans les *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. III, p. 21-27. La lettre de Jésus a été publiée et traduite en anglais par le même dans *Ériu*, t. II, p. 193-211. Enfin on trouvera le texte du récit sur les miracles dans la *Zeitschrift für Celt. Phil.*, t. III, p. 228, d'après le Ms. Harleian n° 5280, f° 38. M. Pokorny a récemment reproduit le texte d'un des miracles dans son *Altirische Grammatik*, p. 15, mais en le reconstituant sous la forme originale, qu'il suppose être des environs de l'an 830.

M. Donald Maclean ne s'occupe dans son ouvrage que de la *Cáin Domnaig*; et il en donne d'abord une traduction. C'est la première qui soit faite; et la tâche n'était pas aisée. Le texte nous a été transmis dans des manuscrits dont l'orthographe est des plus flottantes. Il offre par lui-même un grand nombre de difficultés, parce qu'il est rédigé dans une langue très voisine de celle des Lois, hérissée de termes techniques et remplie de formules dont la concision est souvent aux dépens de la clarté. Le traducteur s'est en général tiré à son honneur des difficultés de sa tâche. Pourtant on ne peut dire qu'il n'ait rien laissé à faire à ses successeurs[1]. Le

1. P. 5, l'appel de note 1 doit être placé quatre lignes plus bas, au mot « proclamation ». Et la correction proposée dans la note paraît inutile (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 580). — P. 5, l. 15, les mots du texte irlandais, *robud ria naimdib* « prévenir de l'arrivée d'ennemis » (*Anecd.*, p. 22, 5) n'ont pas été traduits. — P. 7, n. 1. Les mots *a dhiri* du texte (p. 23, l. 1) sont

texte irlandais de la *Cáin* qui est rempli de formes archaïques intéressantes, attend encore un éditeur, qui l'établisse en s'inspirant de la langue juridique et surtout en faisant une comparaison minutieuse avec le texte de la lettre de Jésus qu'a publiée M. O' Keeffe.

Il y a entre les deux morceaux des rapports évidents dont M. Donald Maclean semble tenté d'atténuer l'importance. C'est qu'il les étudie surtout en historien de l'Eglise, en théologien. La lettre de Jésus fait partie de ces grossiers subterfuges, dont Charlemagne, dans un capitulaire de l'an 789, avait prononcé la condamnation (Baluze I, 174 cité par Haddan and Stubbs, *Councils and Ecclesiastical Documents*, III, p. 616). C'est d'autre part un texte mal composé, où il y a des répétitions choquantes. La *Cáin* est d'une trame plus serrée, encore que la composition n'en soit pas très régulière. M. Maclean cherche à souligner entre les deux des différences. C'est qu'il veut faire du texte de la *Cáin* un morceau vraiment irlandais, profondément celtique d'esprit et de pensée, tandis qu'il reconnaîtrait volontiers à l'autre un caractère plutôt romain.

Là gît le nœud du problème que posent ces deux textes. Il n'est pas douteux que les prescriptions de la *Cáin* relatives à l'observance du dimanche sont tout à fait dans l'esprit de l'ascétisme irlandais. Leur rigueur surprend et révolte quiconque ne connaît pas les habitudes irlandaises en matière de pénitence (v. l'étude qu'a donnée M. Mc Neill dans la *Revue Celtique*, t. XXXIX et XL sur les « Celtic penitentials » et cf. *R. Celt.*, XXXII, 484). La lettre de Jésus d'autre part passe pour avoir été envoyée de Rome

corrigés en *aidbri*, 3e personne ; c'est une correction qui s'impose. — P. 8, l. 10, la traduction n'est pas sûre ; on est tenté de lire (*Anecd.*, p. 23, l. 12) *condathissat* « jusqu'à ce que viennent à eux... ». — P. 8, dern. ligne, les mots *no lá haitiri* (p. 23, l. 21) n'ont pas été traduits. — P. 11, ligne 1, les mots *eter soiri ndomnaig* « à la fois en ce qui concerne l'observance du dimanche » (p. 25, l. 1) n'ont pas été traduits. — P. 11, l. 15, la traduction est inexacte : lire *arnacha cloathar* (*Anecd.*, p. 25, l. 9) « afin qu'il (Dieu ou Patrice) ne les écoute pas ». — P. 11, l. 20 (= *Anecd.*, p. 25, l. 12) *conascar*, non pas « brise », mais « a brisé » (prétérit de *con-scaraim*, avec *ad* comme particule perfective). — P. 12, l. 9. les mots *di neuch bes incinaid* (*Anecd.*, p. 25, l. 20) n'ont pas été traduits : lire peut-être *in-a chinaid*, cf. *Anc. Laws*, I, 10.25, 12.25. — P. 14, l. 15, il est probable que sous la forme *iasscratai* (*Anecd.*, p. 26, l. 21) se cache un mot formé de *ess*+*scart*- et désignant la « fausse couche. » — En quelques passages, l'auteur a laissé des blancs dans sa traduction. C'était le parti le plus sage.

en Irlande; on donne même le nom de celui qui l'aurait apportée avec lui; c'est Conall Mac Coelmaine, abbé d'Inis Coel en Donegal, parent et contemporain de Colum Cille. Cela nous reporte au VIe siècle. Or les Annales d'Ulster mentionnent l'arrivée de la lettre en Irlande à l'année 886. C'est le plus ancien témoignage daté que l'on possède sur la loi du dimanche[1]. Il ne permet pas de trancher la question des rapports entre les deux textes. Seule une étude philologique minutieuse pourrait en fournir le moyen. Mais M. Maclean ne l'a pas tentée. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'ils offrent des similitudes frappantes; visiblement celui qui a rédigé l'un avait connaissance de l'autre. La lettre est mentionnée dans le texte de la *Cáin*, p. 13 (= *Anecd.*, III, p. 26, l. 9-10) : *amal do-n-imarnad isand epistil dorala do nim for altoir Roma* « comme il a été transmis dans la lettre qui est venue du Ciel sur l'autel de Rome ». Les mêmes idées y sont exprimées presque dans les mêmes termes; voir notamment *Ériu* II, p. 201-202 et *Anecd.*, p. 21, l. 6 et ss. ou encore *Ériu*, II, p. 210, 4 et *Anecd.* p. 22, l. 4, etc. Il est interdit de balayer le dimanche (*scuap dar lár tige*, Ériu, II, 200, § 17 et 206, § 25; cf. *Anecd.*, p. 21, l. 7 : *gan glanad tighi*). Mais la Lettre précise parfois les prescriptions de la *Cáin*. Si l'on est forcé le dimanche d'aller protéger un champ du pillage, il y faut rester jusqu'à la fin du jour; si l'on se rend quelque part pour répondre à un appel de détresse, on n'en doit pas revenir avant que la journée soit écoulée (*Ériu*, II, 208, § 32): le texte de la *Cáin* accorde seulement la possibilité du déplacement. Dans les deux textes, il est question des Scandinaves, sous le nom de *Genti* (*Ériu*, II, p. 196, l. 4 et p. 208, l. 11; *Anecd.*, p. 26, l. 24). Comme ils sont présentés sous l'aspect d'êtres redoutables, cela date la rédaction de l'époque où l'on avait le plus à craindre en Irlande les dévastations de ces pirates, c'est-à-dire environ du IXe siècle. Mais si le mot *benn-chopur* au § 20 de la Lettre de Jésus (*Ériu*, II, p. 202) désigne bien les tours rondes, il nous reporte à une date sensiblement postérieure. Il est vrai qu'on peut supposer ici une addition faite après coup.

Une chose est probable, c'est que, dans certaines de ses parties,

1. M. Maclean y joint un témoignage tiré du *Félire* d'Oengus et qui par conséquent remonterait aussi au IXe s. Mais il s'agit en réalité d'une note marginale ajoutée dans le Leabhar Breacc au texte du précieux calendrier: *Cáin dómnaig cen tairm(h)echt ind itir* « la loi du dimanche [qui consiste] à ne faire aucune transgression ce jour-là » (cf. *Félire* d'Oengus, éd. Stokes, 1880, p. xiv). Le Leabhar Breacc est un manuscrit du XIVe siècle.

la lettre de Jésus est d'une époque où un mouvement se dessinait, dans le clergé irlandais, pour ramener l'église d'Irlande à l'étroite obédience de Rome. Le préambule par exemple manifeste nettement cette préoccupation, par l'insistance avec laquelle l'idée de Rome y revient. Quelques autres détails sont encore à signaler, comme la mention de l'oiseau dénommé *locusta* (*Ériu*, II, p. 194, § 4), qui apparaît dans le *Betha Grighora* édité au tome précédent de la *Revue Celtique* (t. XLII, p. 132). Ainsi que le signale M. Robin Flower (*Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 442), c'est un emprunt à la vie de Saint Grégoire par Paul Diacre (Migne, *Patrol. Lat.*, LXXV, col. 51, § 20)[1]. Il y a encore dans le *Betha Grighora* un trait qui se retrouve dans la Lettre de Jésus. Il y est dit (*Rev. Celt.*, XLII, 149) que le dimanche les pécheurs en enfer ne subissent pas de châtiment. Or dans *Ériu*, II, 194, on lit : *ar ni piantar cid fir i n-iffirn and* (= *isin domnach*).

Même si la rédaction que nous avons des deux textes est contemporaine, la *Cáin Domnaig* est en elle-même probablement plus ancienne que la Lettre. M. Maclean suppose que la loi du dimanche était en vigueur dès le VIe s. en Irlande. C'est bien possible. Les arguments philologiques qu'a présentés M. Eoin Mac Neill pour faire remonter un texte comme le *Crith gablach* à la fin du VIIe siècle (*Ancient Irish Law*, dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. XXXVI, 1923, p. 271)peuvent être également invoqués pour assigner à la *Cáin Domnaig* une date de composition aussi reculée. C'est un texte essentiellement juridique, où apparait surtout la minutie subtile des juristes irlandais. Les intentions que trahissent certains passages de la Lettre de Jésus sont tout autres.

J. VENDRYES.

VII

Max FÖRSTER. *Keltisches Wortgut im englischen*, Eine sprachliche Untersuchung. Halle, M. Niemeyer, 1921, 128 p. 8° (Sonderdruck aus : Texte und Forschungen zur englischen Kulturgeschichte, Festgabe für Felix Liebermann, p. 119-242). 4 M. 80 pf.

C'est seulement au cours de l'année 1926 que cet ouvrage est

1. Cette vie de saint Grégoire par Paul Diacre a certainement été utilisée par le rédacteur du *Betha Grighora*. L'anecdote de la femme qui éclata de rire en recevant la communion se trouve dans les deux (Migne, *P.L.*, LXXV, col. 52 = *R.C.* XLII, 139, § 13).

parvenu à la rédaction de la *Revue Celtique*. Mais sans doute n'est-il pas trop tard pour recommander aux celtistes un travail très consciencieux où ils peuvent trouver beaucoup à prendre.

M. Förster s'est proposé de rechercher les éléments celtiques du vocabulaire anglais. Il n'a pas limité son enquête aux noms communs ; il l'a étendue aux noms propres de personnes et de lieux ; ce qui lui ouvrait un domaine presque illimité, et qu'il ne pouvait même espérer d'embrasser complètement. Malgré des dépouillements vraiment considérables, on ne peut dire que M. Förster ait pour les noms propres épuisé sa matière. Et peut-être en ce qui concerne la toponymie, aurait-il été préférable de traiter le sujet pour lui-même, c'est-à-dire géographiquement, en montrant sur la carte l'extension des noms brittoniques conservés en Angleterre. Mais tel qu'il est, par l'abondance et la précision des références, l'ouvrage sera d'une grande utilité à ceux qui étudient l'histoire et le développement des noms propres d'hommes et de lieux.

Pour les noms communs aussi, l'entreprise était immense, et à certains égards prématurée. Il s'en faut que toutes les richesses du vocabulaire gallois du moyen-âge soient classées, inventoriées, identifiées. On peut voir par les enquêtes menées en Galles dans le *Bulletin of the Board of Celtic Studies* et par celles dont M. J. Loth fait profiter la *Revue Celtique* depuis de longues années combien il reste encore à faire pour déterminer le sens et la forme de bien des mots de l'ancien gallois. M. Förster est avant tout angliste. Les connaissances qu'il a du celtique sont en majeure partie de seconde main. Il s'appuie principalement sur les dictionnaires étymologiques, comme ceux de Wh. Stokes ou de V. Henry, répertoires fort précieux en effet, parce qu'on n'a pas mieux, mais dont on sait qu'ils ne doivent être aujourd'hui utilisés que sous le contrôle de la critique.

Ces observations faites, il convient de souligner tout le profit que les études celtiques peuvent tirer d'enquêtes comme celle-ci. Les dépouillements qu'a faits M. Förster du côté anglais fournissent un grand nombre de données d'une valeur incontestable pour fixer maint détail de l'histoire des langues celtiques, notamment du brittonique. Le fait par exemple que certains mots brittoniques empruntés en anglais s'y présentent avec la double occlusive non encore changée en spirante (p. 8) est pour l'évolution phonétique une date fort utile. Et d'autres conclusions de ce genre sont données chemin faisant par M. Förster.

Un livre aussi riche de faits appelle naturellement mainte remarque de détail. Nous en indiquerons quelques-unes.

P. 6, n. 3. Il faut donner aussi au vieux-cornique les gloses à Smaragdus, comme M. J. Loth l'a prouvé (*Arch. für Celt. Lexicogr.*, III, 249-256, et *Rev. Celt.*, XXXV, 215-216). Depuis l'ouvrage fondamental de M. Loth, *Vocabulaire vieux-breton*, Paris, 1884, la bibliographie du vieux-breton s'est enrichie de maint article : cf. notamment *R. Celt.*, VIII, 492, 504 ; X, 147 ; XI, 86, 203 ; XIV, 70 ; XXVII, 151 ; XXVIII, 43 ; XXXIII, 417 ; *Z. f. Celt. Phil.*, II, 83 ; etc.

P. 11. Le mot *brat*, sous la forme du plur. *bratteu*, figure dans deux passages du Mabinogi de Pwyll (W. B. col. 23, 9 et 24, 19 ; R. B. p. 14, 27 et 15, 24). Il est donc plus ancien en gallois que le XIVe siècle, puisque le White Book est de la fin du XIIIe, et que l'accord des deux manuscrits atteste qu'il figurait déjà dans l'archétype. C'est sans doute un mot irlandais passé au gallois, et du gallois à l'anglais.

P. 28. Il est exact que le mot *dryw* au sens de « druide », est depuis le XVe siècle un mot savant de la langue des bardes ; mais l'équivalent de l'irlandais *drúi*, gén. *druad*, ne pourrait être en gallois que *dryw*, si l'on compare *syw* « sage, prophète », qui est l'équivalent de l'irlandais *súi*, gén. *suad*. On lit *syw* dans le dialogue de Merlin et de sa sœur (R. B. Poetry 577, Skene II, 218, 3). Il est probable que le mot *dryw* a été de bonne heure appliqué en surnom au roitelet et s'est conservé comme tel ; cf. J. Loth, *R. Celt.*, XX, 340 et *Rev. Archéol.*, 1924, t. II, p. 63.

P. 37. Sur le mot *clocca*, il fallait renvoyer aussi à Schuchardt, *Z. f. rom. Phil.*, XXIV, 566, et à Dottin, *R.E.A.*, XXII, 39.

P. 41. Pourquoi citer le verbe grec πλήγνυμι « je frappe », qui n'est attesté qu'au moyen et dans un seul passage (Thucydide IV, 125)?

P. 50. L'irlandais *cret* ne signifie pas seulement « coffre » (de voiture) ; il s'emploie souvent pour le corps humain. Son sens propre est « carcasse », c'est-à-dire qu'il désigne un objet combiné d'éléments agencés, comme tant de noms appliqués à la voiture (*M.S.L.*, XIX, 61 ; cf. les épithètes πλεκτός εὔπλεκτος εὐπλεκής données en grec au char, Hom. Ψ 335, 436, Hés. *Boucl.* 63, 306, 370). Il est donc permis de rattacher irl. *cret* à la racine représentée en latin par *crātēs* et *cartilagō* (Walde, 2e éd., p. 198).

P. 54-55. Il convient toutefois de remarquer que le mot gallois *gafael gafel* est bien attesté dans la langue juridique au sens de « saisie » (Wade Evans, *Welsh Mediaeval Law*, p. 85, l. 15) et que le correspondant irlandais (*gabáil*, *ath-gabáil*) a la même valeur juridique.

P. 61. Le nom *Crinoc* est bien attesté en irlandais. Il figure dans la charmante pièce de vers que K. Meyer a éditée *Z. f. Celt. Phil.*, VI, 266, et dont il a donné une traduction anglaise *Anc. Irish Poetry*, p. 37.

P. 63. Depuis les observations de M. J. Loth sur le thème **touto-* en celtique (*R. Celt.*, XXXIII, 249-258, et ci-dessus, p. 160 et ss.), on ne peut pas affirmer que le nom propre *Tuta* sorte du nom du « peuple » (gall. *tud*). C'est certainement à une autre origine que remonte *Tut* dans Morgan Tut par exemple.

P. 65, n. 1. Sur les alternances de *f* et *dd*, *ff* et *th*, en partie réglées par une tendance à la dissimilation, voir aussi *Mélanges F. de Saussure*, p. 312.

P. 71-72. Il ne faut pas oublier que dans une bonne partie du Pays de Galles, *y* est prononcé *o* devant *w* et même devant *f*; ainsi dans *bowyd*, *cowir*, *towydd* pour *bywyd* « vie », *cywir* « juste », *tywydd* « temps », etc., *mofi* pour *myfi* « moi » (dans le sud de Galles), etc. Cf. la transcription *Howel* du nom propre *Hywel* et inversement la forme *tywel* donnée dans l'orthographe galloise au mot anglais *towel* emprunté.

P. 84. Le prétendu mot *uch* « fille » est un monstre qu'il faut désormais rayer des lexiques, depuis que M. J. Loth l'a expliqué comme une simple abréviation graphique du mot *uerch* (mutation de *merch*), v. *R. Celt.*, XLI, 235. Mais l'article de M. Loth n'avait pas paru quand M. Förster préparait son livre.

P. 103, 104, 111. Pour comprendre l'extension comme noms propres des adjectifs *gwynn*, *llwyd*, *anwyl*, il faut tenir compte de la valeur religieuse de ces adjectifs. Il est certain que *Gwynn* ou *Llwyd* ne sont pas de simples équivalents des noms *Leblanc* ou *Legris* du français. Ils s'employaient dès l'ancien gallois au sens de « saint, bienheureux ». On disait *Crist guin* (B.B.C., 11.34 Sk. = 34.1 Ev.), *Duw gwyn* (Cynddelw, M.A. 190 a 2 = *R.C.*, XL, 312), *Dewi wynn* (M.A. 194 b 29), *Duw lwyd* (Daf. ab Gwil., éd. Ifor Williams, p. 102, l. 33), etc. Et *anwyl* a une valeur religieuse dans certains emplois que mentionne le Dictionnaire de Silvan Evans. Ce n'est pas seulement une particularité physique ou une qualité morale qui explique l'emploi de ces adjectifs comme noms propres.

P. 107. C'était le cas de citer la forme *bochan* attestée dans Giraud de Cambrie (t. VI, p. 81, l. 14) : *cantref-bochan*, id est Kantaredo breui. Giraud était de Manorbier et parlait naturellement le gallois du sud.

P. 111. Il n'est pas surprenant que le poète Rhys Cain ait tiré

son nom de la rivière, le Cain, qui arrosait son pays natal. Ce cas n'est pas isolé. Tudur Aled, né sur les bords de l'Aled, avait fait de même. John Ceiriog Hughes, né à Llanarmon, a pris son nom aussi d'une petite rivière voisine, le Ceiriog ; il est vrai que dans le choix qu'il a fait, il pouvait y avoir un souvenir de Huw Morus, qu'on avait surnommé en son temps Eos Ceiriog.

P. 112. Pour expliquer les formes étranges prises par le nom Gwenhwyfar dans le français du moyen âge, il faut sans doute tenir compte de l'existence du nom de Geneviève.

J. Vendryes.

VII

Largillière (René). *Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne.* Rennes, 1925, in-8°, 270 pages (thèse de doctorat).

La toponymie de la Bretagne armoricaine a un aspect *sui generis* qui frappe les voyageurs les plus distraits. Les noms de villages, par milliers, commencent par les termes *plou-*, *lan-*, *tré-*, *lok-*, *plou* désignant le territoire d'une paroisse, *lan* un monastère ou une chapelle, *tré* un hameau, *lok* un lieu de culte (monastère, prieuré, chapelle). De plus, si peu familier qu'on puisse être avec la langue bretonne, on ne tarde pas à s'apercevoir que le second terme du nom est presque toujours un nom de saint, de saint celtique, de saint local. Une formation de ce genre ne se retrouve pas ailleurs. Elle est spéciale à l'Armorique. Et l'idée devait venir tout naturellement qu'elle est en rapport avec le repeuplement de cette contrée par les émigrés bretons venus de Grande-Bretagne au ve siècle. Aurélien de Courson, dès 1863[1], puis A. de la Borderie[2], ont vu dans le *plou-* un petit clan celtique ; le second terme du lieu commençant par *plou-* représenterait le nom du chef breton amenant en Armorique la petite troupe d'émigrants ; ce chef se serait appelé *machtvern*. La paroisse, dont les limites se confondent avec celles du *plou*, se serait modelée sur cette organisation politique, ou plutôt la *lan* serait la colonie ecclésiastique, alors que le *plou* serait la colonie civile.

Il y a longtemps que M. J. Loth[3], sans parler de feu l'abbé

1. Dans les prolégomènes à son édition du *Cartulaire de Redon*.

2. *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 281 ; t. II, p. 143, 174, 179.

3. *Revue Celtique*, t. XXII, 1901, p. 109. Cf. *Mots latins dans les langues brittoniques*, p. 38.

Duine et de M. H. Sée, avait fait à cette théorie de fortes objections. Rien absolument n'indique l'existence en Bretagne armoricaine du régime du clan. Dans chaque *plou* il y a plusieurs *machtyerns* ou seigneurs[1], et non un seul, ce qui s'explique bien vu l'étendue territoriale de cette circonscription. Enfin le *plou* ne saurait être une division politique, mais religieuse, à l'origine : le mot est en effet emprunté au latin d'église *plebem* qui s'entend de la paroisse rurale. La synthèse de Courson et de la Borderie était prématurée. Elle ne pouvait qu'induire en erreur les historiens.

Un disciple de M. J. Loth, M. René Largillière, a eu l'ambition louable de reprendre le problème *ab ovo*. Il lui a consacré des recherches extrêmement étendues dont il nous offre le résultat dans le présent ouvrage.

La première tâche c'est de déterminer si les noms en *plou*, *tré*, *lan*, *lok*, sont synchroniques ou non. Un premier résultat acquis c'est que les noms en *lok-* n'apparaissent pas avant le XIe siècle et que leur formation ne se prolonge pas au delà de la fin du XIIIe siècle. Cette catégorie est donc à éliminer[2]. Seuls les noms commençant par *plou*, *tré*, *lan* sont anciens et remontent à l'introduction du christianisme breton en Armorique. Il y a cependant une différence à noter : *lan* et *tré* cessent de bonne heure d'être compris et ne se séparent plus du second terme du mot, alors que *plou* garde plus longtemps son sens et sa vie propre (p. 44).

Ces principes posés, M. L. entreprend une étude particulière des saints éponymes des paroisses en *plou-*, *lan-*, *saint-*, en se limitant au Bas-Tréguier qu'il connaît à fond. La conclusion c'est que « la nuit presque complète règne sur chacun de ces individus ; des noms ont subsisté, presque rien autre » (p. 125). On ne sait d'eux qu'une chose c'est qu'ils ont donné leurs noms à la paroisse qu'ils fondaient (p. 139-140).

La topographie des lieux de culte révèle un fait énigmatique : à un établissement côtier répond dans l'arrière-pays un établissement ayant le même éponyme. Ainsi saint Guirec, éponyme des paroisses

1. De même il y a plusieurs *lez* (cours féodales) dans une paroisse (p. 233).

2. Comme les noms en *lok-* ont souvent pour second terme un saint irlandais, l'auteur conclut (p. 128-130) qu'on a exagéré le rôle des Irlandais, lequel est tardif dans l'évangélisation de l'Armorique. Il est significatif que le culte de saint Patrice soit presque inconnu en Basse-Bretagne (p. 14.).

côtières de Locquirec et Perros-Guirec, a, à l'intérieur des terres, la chapelle de Guirec en Ploubezre (p. 150). Comme la chose se répète pour une série de saints, on n'est pas en présence d'un fait de hasard. S'agit-il d'un transport de reliques, ou bien le saint, après avoir résidé sur la côte, s'est-il enfoncé dans l'intérieur? L'auteur (p. 156-166) semble pencher pour cette dernière explication. En tout cas la topographie du culte montre que les saints ont agi sans obéir à un plan d'ensemble, sans être les serviteurs d'une organisation. « Ce sont des isolés qui ont travaillé à leur guise, au mieux des intérêts de la religion et au hasard de leurs pérégrinations » (p. 166).

Une seconde partie, intitulée *Les Paroisses*, contrôle et développe les principes posés dans la première partie (*Les Saints*). Les paroisses primitives sont toutes des *plou*. Les *tré* et les *lan* sont des paroisses moins anciennes, issues d'un démembrement parfois très récent (XIXe siècle) d'un *plou* antique. Ce qui frappe c'est l'étendue considérable des *plous*: Plestin et sa trêve, Tremel, s'étendent sur 4645 hectares, Plougras et ses trèves sur 9.138 hectares. Ploumilliau, amputé de Trédrez, a encore onze kilomètres de long, Plouigneau 15 kilomètres d'est en ouest (p. 177). La différence de superficie avec les paroisses du reste de la France est saisissante: la moyenne de nos communes ne renferme que 12 à 1300 hectares. Mais, à la fin de l'Empire romain et à l'époque mérovingienne, le nombre des paroisses dans l'ensemble de la Gaule était fort peu considérable et leur étendue devait être énorme. A la fin du VIe siècle le règlement d'Aunaire ne mentionne que 36 paroisses pour tout le diocèse d'Auxerre[1]. Le nombre de paroisses dans la Gaule franque ne s'est multiplié qu'à l'époque carolingienne; à l'imitation des évêques les seigneurs ont fondé sur leurs domaines des *capellae* à baptistère, ce qui explique que la commune moderne, continuation de la paroisse, représente souvent comme étendue une *villa* gallo-franque. En Armorique la genèse des paroisses, des *plous*, est toute différente. L'initiative de leur constitution revient à des moines-prêtres qui quittèrent la grande île pour maintenir la foi chrétienne chez les émigrés disséminés dans la péninsule armoricaine[2]. La population était encore peu dense, les missionnaires n'étaient pas très nombreux. Il fallut grouper les fidèles en grandes

1. Imbart de la Tour, *La paroisse rurale*, p. 59.

2. Et c'est ce qui explique que les paroisses à présentation de laïques soient si rares en Bretagne. C'est l'universalité des paroissiens qui est propriétaire de la paroisse (p. 241-242)

circonscriptions. Celles-ci, à l'origine, n'étaient pas des paroisses au sens continental du mot : en Grande-Bretagne les fidèles se groupaient autour d'un monastère. Ce n'est que peu à peu que le groupement des fidèles autour d'une église a fait du territoire habité par cette communauté un *plou*, une paroisse. L'éponyme de la paroisse est le saint missionnaire qui en a constitué les premiers linéaments[1]. Ce saint est tout local, ignoré en dehors le plus souvent, ce qui explique la profonde obscurité de l'immense majorité de ces humbles saints bretons. Il est à remarquer que dans la Gaule franque, lorsqu'un ermite organise la vie religieuse dans un territoire où il n'y a ni *vicus*, ni *villa* qui préexiste, la paroisse qu'il crée prend également son nom (p. 219). Mais ce qui est ici l'exception est la règle en Armorique.

Tandis que dans la Gaule franque les paroisses empruntent leur nom au chef-lieu, au bourg, « si bien que la paroisse n'a pas de nom dans la langue courante », en Armorique le mot *plou* conserve dans toute sa force son sens de territoire paroissial et l'on continue, même aujourd'hui, à dire que tel village est en *Plestin*, en *Plouaret*, etc Le nom du chef-lieu, le *bourg*, ne se confond pas avec celui de la paroisse et, dans le Léon, il a son nom particulier commençant par *guic*. La chose est si vraie que l'église du bourg n'honore pas nécessairement le saint éponyme de la paroisse : elle est dédiée parfois à un saint d'un caractère universel tel saint Pierre ou saint Paul, ou à Notre-Dame. C'est que le bourg n'existait pas primitivement[2] ; la population, clairsemée, n'était pas ramassée : elle l'est encore si peu en Bretagne ! Le culte du saint fondateur n'était donc pas nécessairement fixé au centre de la circonscription ; il pouvait rester attaché à quelque chapelle isolée où le saint avait mené une vie érémitique (p. 191-197 ; cf. p. 153-166, p. 231). Cette unité sociale qu'est le *plou* breton se serre autour d'un patron et non autour d'une église centrale (p. 196). Elle est comme indestructible : il faut descendre jusqu'à l'époque moderne pour que le *plou*, en raison de son étendue, commence à se scinder. C'est pendant quinze siècles une molécule insécable. Sans un humble et obscur missionnaire elle n'existerait pas.

1. Dans la Gaule franque, au contraire, le village préexiste à la paroisse. Il suffit d'y établir une église à baptistère pour faire une paroisse du *vicus* ou de la *villa*.

2. L'auteur remarque que le chef-lieu, le bourg, est parfois dans un pli de terrain, pour des motifs économiques, alors que la paroisse est sur la pente ou la hauteur.

Sans ces prêtres et moines venus de Grande-Bretagne aux ve, vi^e^, viie siècles, les « émigrés, abandonnés sur une terre étrangère, sans organisation aucune, sans direction, seraient peut-être descendus très bas. Les missionnaires y ont maintenu la civilisation et continué les relations avec la mère patrie, de laquelle seule pouvait leur venir la lumière. Leur œuvre est grande dans l'histoire et l'on peut conclure que le peuple a eu raison de garder leur souvenir et de les canoniser » (p. 230).

La lecture de l'ouvrage est facilitée par des cartes [1] et des index nombreux et soignés. L'étude est fondée sur le dépouillement des cadastres des Côtes-du-Nord. Comme le cadastre offre de 300 à 500 noms par section et qu'il y a trois ou quatre sections en moyenne par commune, on voit la richesse prodigieuse de cette tournée d'information toponymique, surtout pour les communes cadastrées entre 1815 et 1825. Si l'on pense que l'auteur a, en outre, étudié scrupuleusement les cartes de l'État-Major et visité le terrain, on se rend compte du labeur considérable que représente ce livre de dimensions modérées. La discussion est menée avec circonspection, les conclusions de chaque chapitre sont prudentes. L'ensemble est véritablement un modèle de monographie patiente et scrupuleuse. La Faculté des lettres de Rennes, à laquelle l'ouvrage a été présenté comme thèse de doctorat, lui a décerné à bon droit la plus haute mention.

Ferdinand Lot.

1. Carte du culte de saint-Gueoc, le Bas-Tréguier, le démembrement des anciennes paroisses de Ploulec'h, Ploumilliau, Plouzelambre, le territoire de Guimaëc et les enclaves doloises de Lanmeur et de Locquirec, le bourg de Guimaëc et les limites de Lanmeur, la commune de Locquénolé dans le territoire de Taulé.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. I. Un cours d'irlandais moderne à l'École des Hautes Études. — II. État de la langue irlandaise en Irlande. — III. Publications de l'Institut d'Oslo. — IV. M. S. Agrell et le neutre indo-européen. — V. Ouvrage posthume de Karl Brugmann sur la syntaxe. — VI. M. Meillet et les caractères généraux des langues germaniques. — VII. L'Étude du paganisme scandinave au XIXe siècle, par Maurice Cahen. — VIII. M. Hofmann et la langue familière des Latins. — IX. La médecine chez les Celtes, d'après M. W. A. Jayne. — X. Le cheval chez les Celtes, par M. J. Loth. — XI. Le dieu gaulois Rudiobos, par le même. — XII. Objets celtiques trouvés en Norvège. — XIII. La littérature des visions au moyen-âge et l'ouvrage de Max Voigt. — XIV. Le Graal et l'Eucharistie par M. A. Brown.— XV. Les notes marginales des manuscrits irlandais, par M. C. Plummer. — XVI. Chants populaires de l'île de Man. — XVII. Un hymne anglais en écriture galloise, par M. Förster. — XVIII. A la mémoire de sir John Rhys, par sir J. Morris Jones. — XIX. Une édition de luxe de Ceiriog. — XX. Traduction en vers anglais de morceaux choisis de Ceiriog, par M. Perceval Graves.— XXI. Ouvrages nouveaux.

I

Au cours des années précédentes, il y a eu à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris des lectorats de langues celtiques. Les titulaires en ont été successivement pour l'irlandais Miss Sara O'Byrne, Miss Georgina King, Miss Bridie Feely et M. Myles Dillon ; pour le gallois, M. Ambrose Bebb et Miss Hywi Saer. Diverses raisons, en partie d'ordre budgétaire, ont entraîné la suppression, provisoire, il faut l'espérer, de cette institution, qui a rendu de bons services à un certain nombre d'étudiants Français et étrangers.

Mais une compensation est assurée à ceux que l'irlandais intéresse.

Mlle Marie-Louise Sjœstedt, dont nous avons annoncé précédemment les thèses de doctorat (ci-dessus, p. 216), a été chargée pour l'année scolaire 1926-1927 d'une conférence temporaire d'irlandais moderne à l'École pratique des Hautes Études. Après un

séjour d'un an à Dublin, Mlle Sjœstedt est allée passer plusieurs mois à l'extrémité occidentale du Kerry, à Dunquin et aux Iles Blasket, d'où elle a rapporté une solide connaissance de l'irlandais tel qu'on le parle là-bas.

II

Le développement de l'irlandais comme langue nationale est un des points essentiels du programme de l'État Libre. Aussi, dès que cela lui a été possible, le nouveau gouvernement s'est-il préoccupé de connaître exactement l'état actuel de la langue, en vue de donner une base à sa politique. Une commission a été nommée le 27 janvier 1925 pour enquêter sur les conditions dans lesquelles l'irlandais est aujourd'hui parlé et pour aviser aux moyens d'en encourager l'usage. Cette commission avait pour président le général Richard O'Mulcahy (Risteard Ua Maolchatha); elle a mené son travail avec une rapidité exemplaire, puisqu'elle s'est trouvée en mesure de publier son rapport dès 1926. Accompagné de cartes et de graphiques, ce rapport est un document des plus importants pour l'histoire de la langue irlandaise[1].

La commission avait à sa disposition les éléments fournis par le recensement de 1911 (cf. *Rev. Celt.*, t. XXXIII, p. 483); elle les a utilisés pour l'établissement d'une carte en couleur, montrant par district la répartition de la population parlant irlandais à cette date Une autre carte en couleur, de dimensions identiques, montre quelle était la répartition en 1925. La comparaison des deux est extrêmement instructive, bien qu'elle ne s'étende pas à l'ensemble du territoire. L'enquête de 1911 portait sur l'Irlande entière, puisqu'elle avait été faite lors du recensement général. Il n'y a pas eu de recensement en Irlande depuis 1911, et la commission de 1925 n'a fait porter son enquête que sur sept comtés, ceux où se rencontrent en majorité les native speakers. Ce sont les comtés de Donegal, Mayo, Galway, Clare, Kerry, Cork et Waterford. Encore pour les cinq derniers certains districts sont-ils restés en dehors de l'enquête. En revanche l'enquête a été étendue à

1. COIMISIÚN NA GAELTACHTA, *Report*. Dublin, Stationery Office, 1926, 133 p. grand 8o, 2 s. 6 d. Deux paquets de cartes sont joints au rapport : Map No 1, showing in respect of census 1911 the number and percentage of Irish Speakers in each District Electoral Division ; Map No 2, showing in respect of Special Enumeration 1925 the number and percentage of Irish Speakers in each District Electoral Division.

quelques districts des comtés voisins de Sligo, Roscommon, Limerick et Tipperary.

Une enquête préliminaire et partielle fut confiée aux soins des instituteurs et des curés; elle fournit des directives utiles à la commission. Celle-ci chargea ensuite les *gárdai síochaná* (m. à m. « gardiens de la paix »), qui établissaient une statistique agricole en juillet et août 1925, pour le compte du Ministère de la Justice, de faire en même temps une statistique linguistique. On a défini « Irish speaker » quiconque est capable de tenir une conversation en irlandais. Au-dessous de sept ans, les enfants ont été rangés ou non parmi les « Irish speakers » suivant que leurs frères et sœurs plus âgés (ou à défaut de ceux-ci leurs père et mère) étaient eux-mêmes ou non des Irish speakers.

Le tableau suivant présente les résultats de l'enquête, en distinguant, parmi les onze comtés, les sept qui ont été à peu près intégralement enquêtés et les quatre sur lesquels l'enquête n'a été que partielle.

Comtés	Population totale en 1911	Population totale en 1925	Total des Irish Speakers en 1911	Total des Irish Speakers en 1925
Donegal	168.537	145.296	59.313	52.647
Mayo	192.177	168.660	88.601	54.939
Galway[1]	177.055	156.770	97.747	75.574
Clare[2]	81.785	71.330	34.324	18.824
Kerry[3]	149.391	131.284	59.338	43.472
Cork[4]	295.907	254.180	75.743	39.271
Waterford[5]	56.502	47.851	21.692	14.522
(Sligo)[6]	50.902	44.669	11.959	4.755
(Roscommon)[7]	31.554	26.873	5.532	2.463
(Limerick)[8]	27.610	25.811	5.312	3.224
(Tipperary)[9]	14.737	11.612	2.988	1.424

1. Moins le district urbain de Ballinasloe.
2. Moins le district urbain d'Ennis et les districts ruraux de Limerick 2 et de Scarriff.
3. Moins le district urbain de Tralee.
4. Moins les districts urbains de Mallow, Fermoy, Cobh, et la commune de Cork.
5. Moins la commune de Waterford.
6. Seulement les districts de Boyle 2, Dromore West, Toberrcury et une partie du district rural de Sligo.
7. Seulement le district rural de Castlereagh.
8. Seulement les districts ruraux de Glin et Newcastle.
9. Seulement le district rural de Clogheen.

Cette statistique dénote un recul effrayant de la langue irlandaise. Dans les sept comtés mentionnés ci-dessus, les seuls où la langue soit vraiment vivante, sur une population totale de 975.371 habitants (qui était en 1911 de 1.121.354 habitants), on compte aujourd'hui seulement 299.244 Irish speakers (contre 436.758 en 1911). Cela réduit le pourcentage des Irish speakers dans les sept comtés à 30,7°/o (au lieu de 38,9 en 1911). Les conclusions du rapport, résumées p. 10, présentent la situation sous son véritable jour, qui n'a rien de réjouissant.

Dans ce tableau si sombre on entrevoit cependant quelques lueurs d'espoir. Alors que l'usage de l'irlandais diminue avec une extrême rapidité dans les régions où les Irish speakers formaient en 1911 moins de 70 °/o de la population, il marque au contraire une tendance manifeste à augmenter dans celles où le pourcentage était supérieur à ce chiffre. En comparant les deux cartes établies par la commission, on dirait que la langue irlandaise, dispersée par les circonstances sur un vaste territoire, se résigne à abandonner à l'anglais les points où la lutte est inutile, mais tend à regrouper ses forces en constituant des centres plus solides sur les points où elle domine l'adversaire. Ainsi dans des forêts dévastées par l'incendie, la végétation succombe là où les cendres étouffent la terre; mais partout où il reste suffisamment de terre végétale, on voit, sur le sol noirci, poindre çà et là de petites touffes vertes, chaque année plus larges et plus drues. Cela donne l'espoir d'un repeuplement futur de tout le canton, à condition que l'administration forestière soit sage et vigilante. Le gouvernement irlandais paraît décidé à adopter une politique que les meilleurs forestiers ne renieraient pas. Elle consiste à s'inspirer de la nature même en favorisant l'irlandais là où il manifeste une certaine vitalité. Les petits cercles, disséminés sur la carte et encore bien étroits, où le pourcentage de l'irlandais atteint aujourd'hui 100°/o — il y en a quelques-uns — iront en s'élargissant, se rejoindront les uns les autres et finiront par couvrir de vastes aires, si on y entretient la langue nationale par des mesures appropriées. Partout où il y a un noyau d'irlandais vivace, il faut multiplier les écoles irlandaises, nommer des fonctionnaires parlant irlandais. L'idée de créer des corps de troupes où il n'y aurait que des Irish speakers à tous les degrés de la hiérarchie est excellente. Mais c'est le prestige qu'il faut avant tout relever. Actuellement, comme le rapport le constate, ce prestige est bas. Ce sont donc des mesures d'ordre moral qui s'imposent les premières.

Au sujet des réflexions publiées ci-dessus, p. 235 et ss., relati-

vement à l'avenir de la langue irlandaise, un lecteur nous fait observer que, pour assurer la diffusion d'une langue, l'efficacité de mesures gouvernementales n'est pas contestable. Il y a beaucoup de volonté arrêtée et de choix artificiel dans une bonne partie des langues qui se parlent actuellement dans les petites nations de l'Europe nouvelle. Le letton, le lituanien. l'esthonien sont le produit d'une politique nationale, tout autant que le serbe ou même le tchèque, Et l'exemple de la Norvège avec ses deux langues rivales montre ce que peut l'action politique, soutenue de l'enseignement de l'école. L'influence de la volonté n'est assurément pas niable. Mais il reste que la première mesure à prendre est de susciter cette volonté; c'est un effort moral qui seul entraînera le mouvement dont dépend l'avenir de la langue irlandaise.

III

Les publications de l'Institut d'Oslo pour l'Étude comparative des civilisations (*R. Celt.*, t. XLII, p. 191) se succèdent rapidement, offrant une abondance et une variété dignes d'admiration. Elles forment trois séries, de format différent, respectivement consacrées à l'édition des conférences faites à Oslo, à des publications de textes et à des rapports sur des missions scientifiques. La première comprend les volumes suivants :

1. Quatre conférences d'introduction (*Fire Innledningsforelesninger*), par MM. Fredrik Stang, Alf Sommerfelt, Knut Liestöl et J. Quigstad.

2. *La méthode comparative en linguistique historique*, par M. A. Meillet (v. ci-dessus, p. 185).

3. *Right and Custom*, par M. P. Vinogradoff.

4. *Mankind, Nation and Individual from a linguistic point of view*, par M. O. Jespersen.

5. *Préhistoire de la Norvège*, par M. Haakon Shetelig.

6. *Kulturgeschichte des Norwegischen Altertums*, par M. A. W. Brögger.

7. *Die Religionen der Afrikaner in ihrem Zusammenhang mit dem Wirtschaftsleben*, par M. C. Meinhof.

La seconde s'ouvre par un recueil des œuvres complètes de Moltke Moe, l'illustre folkloriste (2 vol., contenant chacun un sommaire des matières en anglais). Vient ensuite un premier volume de contes populaires du pays de Santal, recueillis par M. P. O. Bodding et publiés avec traduction anglaise ; en tête,

M. Sten Konow a mis une préface, où il fait ressortir l'intérêt de cette publication (voir notamment, p. xv-xvj une fine remarque sur la valeur du nombre duel dans la langue de ces contes). Enfin, un volume de M. Kaarle Krohn sur la méthode des travaux de folklore, d'après la pratique de l'école fondée par son père Julius Krohn (*Die folkloristische Arbeitsmethode*, 1926), et un dictionnaire du lapon méridional par M. Eliel Lagercrantz (*Wörterbuch des Südlappischen, nach der Mundart von Wefsen*, 1926) terminent actuellement la seconde série.

La troisième ne comprend jusqu'ici qu'un rapport de M. Georg Morgenstierne sur une mission linguistique en Afghanistan.

Plusieurs de ces volumes intéressent las celtistes, notamment ceux qui traitent des antiquités de la Norvège. Notre Bibliographie en reparlera.

IV

La question de la catégorie du genre a été en ces dernières années discutée de divers côtés : v. notamment les articles de M. Meillet dans *Linguistique historique et linguistique générale*, p. 199 et p. 211. Dans la catégorie du genre, le neutre soulève, comme on sait, des problèmes particuliers. C'est à élucider quelques-uns de ces problèmes que M. Sigurd Agrell consacre un intéressant travail publié dans le *Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund* (1925-1926), p. 17-64 : « Zur Geschichte des indo-germanischen Neutrums ».

Le neutre indo-européen n'est caractérisé par une forme particulière qu'au nominatif et à l'accusatif, et cette forme est la même pour les deux cas. Au singulier, dans les thèmes autres que les thèmes en **-o-*, la forme est celle du thème nu sans désinence, dépourvue même de l'allongement qui dans les noms masculins-féminins alterne avec la présence d'une désinence. Dans les thèmes en **-o-* la situation est complexe ; et une différence se présente d'abord entre la déclinaison nominale et la déclinaison pronominale. Les pronoms ont au nominatif-accusatif neutre une désinence **-d*. Dans les noms, une désinence nasale (**-n* ou **-m*) est bien attestée en indo-iranien, en grec, en italique et en celtique. Mais les autres langues offrent une situation moins claire ; en baltique et en slave notamment, l'hypothèse d'une désinence **-on* dans les neutres ne va pas sans difficultés. La nouveauté du travail de M. Agrell est d'imaginer ici une variété dialectale de l'indo-européen : les dialectes précités auraient au nominatif-accusatif neutre des thèmes en *-o-* ajouté dans les noms une désinence nasale,

tandis que les autres dialectes auraient maintenu ici le thème nu, comme dans les thèmes en *-i-*, les thèmes en *-u-* et les thèmes consonantiques. Ces autres dialectes seraient le germanique, le baltique, le slave, le tokharien et probablement l'arménien. M. Agrell y joint le hittite, qui, en face d'accusatifs masculins en *-an*, a toujours des nominatifs-accusatifs neutres en *-a* sans désinence. Le travail de M. Agrell est plein d'hypothèses subtiles et originales ; beaucoup appelleraient la discussion [1]. L'idée générale en est séduisante ; elle a d'ailleurs été suggérée à l'auteur par un article de M. Meillet (*M.S.L.*, XX, 172).

V

Comme supplément aux *Indogermanische Forschungen*, il a paru en 1925 un ouvrage posthume de Karl Brugmann, *die Syntax des einfachen Satzes im Indogermanischen* (Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter, 229 p. 8°). C'est avec un respect teinté de mélancolie que les linguistes accueilleront ce dernier produit d'une activité qui a été si féconde. L'ouvrage marque bien la direction vers laquelle Brugmann s'orientait à la fin de sa carrière et donne une preuve de plus de cet effort constant de renouvellement qui était une de ses plus éminentes qualités. Il avait compris l'importance de la structure de la phrase dans le développement des langues, et il sentait qu'il convenait d'aiguiller les jeunes linguistes vers l'étude des faits de syntaxe. Son intention était de construire sur cette matière un vaste répertoire général bien classé, qui pût servir à la fois de base et de modèle à des travaux de détail. La mort l'a empêché de réaliser son projet. Du moins avait-il laissé en manuscrit une partie de son œuvre, et une partie qui forme elle-même un tout. On ne peut que savoir gré à ceux qui ont assumé la tâche pieuse de la publier.

Ce n'est pas lieu d'exposer la doctrine de Brugmann sur la structure de la phrase indo-européenne. Sur certains points, cette doctrine prête à discussion ; et l'on trouvera par exemple des idées sen-

1. A signaler, p. 22, un ingénieux tapprochement du *-t* final au nom.-accus. de certains neutres (skr. *yákṛt* gén. *yaknáḥ*) et de la désinence de l'instrumental en hittite. Mais il y a des neutres aussi qui se terminent au nom.-accus. par un *-k* (skr. *asṛk* gén. *asnáḥ*). M. Agrell souligne avec raison l'emploi de l'instrumental en russe pour traduire ce dont on fait en allemand ou en français le sujet de l'action (Boyer-Spéranski, *Manuel*, p. 246-247). Il paraît certain que l'élimination de l'instrumental est liée au développement de la construction personnelle du verbe.

siblement différentes enseignées dans le *Traité de Grammaire comparée des langues classiques* qu'a publié en 1924 la maison Champion (notamment p. 519 et ss.).

Le celtique ne tient naturellement qu'une place restreinte dans l'ouvrage. Cependant avec sa conscience habituelle et son souci de ne négliger aucun élément d'information, Brugmann n'a pas manqué de tirer à l'occasion de l'irlandais ou du gallois des comparaisons utiles. Il le fait avec prudence et toujours en connaissance de cause. P. 47, l. 9, l'exemple de Wb. 9 c 24 est mal traduit. Le sens est en mot à mot : « Ce ne fut pas indifférent pour vous que ce fût lui contre qui vous faisiez cela ». P. 113, au sujet de l'absence de conjonction copulative dans une suite d'adjectifs juxtaposés, Brugmann cite une phrase de la T. B. C., mais ne se prononce pas sur l'usage général de la langue. Il convient d'être plus affirmatif que lui. Le tour qui consiste à mettre des adjectifs qualificatifs à la suite les uns des autres sans les réunir par aucune conjonction est courant en irlandais comme en gallois à toutes les époques. On trouve d'innombrables exemples de cette construction dans certains textes irlandais moyens, tout gonflés de « bombastry » (v. ci-dessus, p. 8 et 277). Les œuvres du P O'Leary montrent qu'elle est courante en irlandais moderne (*fear géagach slinneánach buidhe dob' eadh an tincéir mór. Fear lom láidir... Bhi sé fadshrónach, faidleicneach, deagh-chúmtha 'na bheul agus 'na chorán*, Séadna, p. 187. *Bhi gleann ana dhoimhinn, ana leathan lastuaidh dinn, agus cnuc ana mhór, ana árd lastuaidh de'n ghleann*, Mo sgéal féin, p. 78). Pour le gallois, il suffit de rappeler le vers d'un englyn déjà cité ici (t. XXXVIII, p. 209) : *mae du oer lom daear wleb.*

VI

Il y a dix ans à peine que M. Meillet publiait son livre sur les *Caractères généraux des langues germaniques*. Une troisième édition en a paru il y a quelques mois (Hachette, 1926, xvj-236 p. in-12, 25 fr.). On sait avec quel soin M. Meillet s'attache à revoir chaque édition nouvelle de ses ouvrages pour la faire profiter des progrès de la science et surtout pour y introduire les suggestions et découvertes d'une pensée toujours en travail. Sans avoir subi de profonds remaniements, cette troisième édition du livre consacré au germanique présente dans le détail un bon nombre d'innovations. L'une d'elles intéresse les celtistes. Préoccupé de marquer les influences qu'a subies le germanique dès le début de son développe-

ment et les relations qui l'unissent aux langues immédiatement voisines, M. Meillet fait appel à la comparaison des langues celtiques dans cette nouvelle édition. Il y a entre le celtique et le germanique des rapprochements qui s'imposent. Les deux langues ont eu à l'époque préhistorique des rapports de voisinage, que dénonce le vocabulaire. Non seulement il y a des mots dont l'emprunt au celtique par le germanique est évident (v. Meillet, p. 208), mais il y a un nombre important de mots qui sont communs aux deux langues et ne se retrouvent pas ailleurs. Comme ce sont essentiellement des mots de civilisation, on doit en conclure que le celtique et le germanique se sont étendus sur un terrain où existait déjà une civilisation avancée pourvue d'une langue propre. On sait que c'est le cas de la plupart des langues indo-européennes, qui sont des langues de peuples conquérants. En ce qui concerne le celtique et le germanique, l'existence d'un substrat commun se manifeste aussi par la phonétique. M. Meillet insiste avec raison sur les mutations des occlusives (p. 40 et 44), sur l'altération des consonnes intervocaliques (p. 55), sur le caractère intensif de l'accent (p. 73), sur la réduction des finales (p. 89). Ce sont là autant de traits qui apparentent le germanique au celtique, surtout à l'irlandais. La question du substrat est de celles qui prêtent encore à la discussion ; elle recèle d'ailleurs beaucoup d'obscurités. M. Meillet ne la touche qu'avec sa discrétion, mais aussi avec sa netteté habituelles : ce qu'il en dit est de nature à faire réfléchir à la fois germanistes et celtistes [1].

VII

Le dernier travail de Maurice Cahen, qui aura été publié de son vivant, est un exposé de l'étude du paganisme scandinave au XXe siècle. Il a paru dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. XCII (1926), p. 33-107. On ne peut le lire sans un serrement de cœur. Car il manifeste toutes les qualités qui assuraient à son auteur une place si brillante dans la linguistique française et promettaient une moisson de si beaux travaux sur les langues et les civilisations germaniques. Maîtrise totale du sujet, vision exacte des moindres détails à leur place dans l'ensemble, souci de dégager les idées générales, et grand talent d'exposition, voilà ce qui donne une

1. P. 228, lire : lat. *dūcō*.

haute valeur à ce travail, qui n'est pourtant que la mise au point de l'état d'une question.

Depuis le commencement du xxe siècle, l'étude du paganisme scandinave s'est complètement renouvelée. Et ce renouvellement est dû presque uniquement à des philologues. C'est en étudiant la runologie et la toponymie, en combinant les résultats de l'archéologie et du folklore, que l'on a travaillé à l'histoire religieuse. Des noms comme ceux de MM. Magnus Olsen, Setälä, Kaarle Krohn, Oskar Almgren, Ivar Lindqvist et de tant d'autres travailleurs disent assez combien les recherches ont été poussées avec vigueur et succès. Maurice Cahen marque en terminant que, malgré les résultats acquis par l'aide si précieuse de ces diverses disciplines, il serait temps que l'étude du paganisme scandinave fût entreprise en partant des principes de la science à laquelle elle ressortit : la science des religions. Sa modestie l'a empêché de dire qu'il a lui-même contribué à diriger les esprits dans ce sens par ses deux belles thèses dont la *Revue Celtique* a parlé, t. XXXVIII, p. 345 et 350.

VIII

On ne connaît pas tout d'une langue quand on en a étudié les textes littéraires. Ceux-ci n'en représentent en effet qu'un aspect particulier et qui n'est pas toujours le plus intéressant, parce que c'est un aspect fixé, cristallisé, à certains égards un aspect mort. Derrière la langue littéraire, que les grammaires enseignent et que les écrivains emploient, il y a la langue parlée, la langue populaire et familière, avec toute la richesse et la spontanéité des créations de la vie. C'est une entreprise difficile que d'étudier la langue parlée, car la matière est fuyante et on l'altère parfois rien qu'en la saisissant. La difficulté est plus grande encore quand il s'agit d'une langue ancienne ; car les langues anciennes ne nous sont guère connues que par la littérature. Aussi faut-il signaler le livre récent que M. J. B. Hofmann a consacré à la *Lateinische Umgangssprache* (Heidelberg, Winter, 1925, xvj-184 p. in-12).

C'est un excellent ouvrage, un répertoire très riche de faits neufs, bien choisis, bien classés. A vrai dire, il vaut surtout par les observations de détail qu'il renferme. Si l'on ne peut dire que les idées générales en soient absentes, du moins l'auteur a-t-il évité de les mettre en relief. La façon même dont il a découpé sa matière accuse cette préoccupation. Le livre y a gagné sans doute d'être plus facile à utiliser, à consulter ; mais il y a perdu un peu

de la portée qu'on doit attendre d'un travail de linguistique. Le problème fondamental, qui était de définir la notion de « langue familière », y reste un peu étouffé.

Néanmoins, par la nouveauté du sujet et par l'abondance des exemples, par des comparaisons fréquentes établies avec le français et surtout avec l'allemand, ce petit livre mérite d'être recommandé chaudement à tous ceux qui s'intéressent à la partie « affective » du langage, et qui l'étudient dans une langue morte. Les langues celtiques, où la veine populaire est si forte et si riche, devront un jour ou l'autre être étudiées de cette façon.

IX

L'histoire de la médecine chez les Celtes offre un vaste champ de recherches encore très peu cultivé. Dans un livre intitulé *The healing Gods of ancient civilisations* (Yale University Press, New Haven, Connecticut, 1925, xxxjx-569 p. 8° $. 5.00), M. Walter Addison Jayne a consacré un chapitre aux dieux guérisseurs des Celtes. L'auteur est un médecin, professeur émérite de gynécologie à l'Université de Colorado. Ce n'est pas la première fois qu'un spécialiste de la médecine apporte à nos études les lumières de sa compétence (v. *R. Celt.*, XXXII, 368). Mais il faut avouer que la partie celtique n'est pas la plus importante du livre de M. le Dr Jayne. Celui-ci a étudié avec une certaine ampleur les dieux guérisseurs de l'Égypte et de l'Assyrie, de l'Inde et de l'Iran, de la Grèce et de Rome. Pour les pays celtiques, il s'est borné à résumer ce qu'il a tiré de divers ouvrages parmi lesquels ceux de MM. Dottin et Mac Culloch lui ont été particulièrement utiles. Les considérations générales sont assez maigres (p. 503-510) et l'on s'étonne de n'y voir même pas mentionnées les formules de Marcellus l'empirique (v. *R. Celt.*, XXXVIII, 67). Une liste des divinités guérisseuses est donnée p. 511-521 ; elle contient quelques erreurs ou fautes d'impression (p. 511, lire *Ausonius* ; p. 512, irl. *berbaim* etc.). Bien que la *Revue Celtique* soit plusieurs fois citée, un important article a échappé à l'auteur : celui de M. J. Loth sur *Morgan Tut* (*R. Celt.*, XXXIII, 249 et ss.).

X

M. J. Loth a donné aux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XLIII (1925), p. 113-148, une savante étude sur

« les Noms du cheval chez les Celtes en relation avec quelques problèmes archéologiques ». L'archéologie et la préhistoire ont établi l'existence du cheval en Europe bien avant l'arrivée des Indo-Européens. Il y a en indo-européen un nom du cheval, qui se retrouve dans toutes les langues, c'est **ekwos*. Mais dans toutes les langues aussi, le cheval a été désigné par des noms nouveaux plus ou moins variés. En celtique, ces noms sont : gaulois *caballos*, irlandais *capall* gallois *ceffyl*, gall. *caseg* breton *kazeg*, gaul. *marca* irlandais *marc* gall. *march*, gall. *gorwydd*, gaul. *mannus*. M. Loth étudie minutieusement chacun de ces mots, discutant les étymologies qui en ont été données et apportant sur plusieurs d'entre eux des vues originales et nouvelles. Mais surtout il fait ressortir l'importance du cheval chez les Celtes. Cette importance se manifeste par le nombre des noms qui le désignent, par les monnaies ou les monuments figurés qui le représentent, et plus encore par la variété des légendes dont il est l'objet. Le cheval a pu représenter parfois le soleil chez les Celtes comme chez les Hindous. La lune est appelée « la jument blanche » à la fois dans un conte populaire du Munster (*an láir bhán*) et dans le parler breton de l'île Molènes (*ar gazec wenn*); cf. J. Loth, *R. Celt.* XXXVI, 101-104 et *R. Arch.* 1924, p. 7. Si l'on se rapporte au mot gallois *eppil*, *epil* « descendance, progéniture, race » qui remonte à **epo-silo-* (m. à m. « race du cheval »), le cheval aurait même été l'ancêtre éponyme des Brittons. En Irlande aussi, le cheval tient une large place dans la légende. M. J. Loth en terminant rappelle le voyage d'Ossian dans la Terre des Jeunes (*Tir na n-óg*). Pris du mal du pays, Ossian veut revenir en Irlande ; il n'obtient d'y rentrer qu'en promettant de ne pas descendre de cheval. Une circonstance l'ayant obligé à mettre pied à terre, il perd en un instant la vue, puis la jeunesse, puis la vie. C'est le conte que Michel Comyn a rendu célèbre au XVIIIe siècle et dont M. T. Gwynn Jones a tiré un de ses plus beaux poèmes.

XI

C'est encore du cheval qu'il est question dans l'article de la *Revue archéologique* (1925, p. 210-227), où M. J. Loth a étudié « le dieu gaulois Rudiobos, Rudianos ». Le dieu Rudiobos est connu par l'inscription gravée sur le socle du cheval de bronze découvert en 1861 à Neuvy-en-Sullias (Loiret). Le monument a fait l'objet d'une étude détaillée de M. Soyer dans le *Bulletin de la Société de géographie* de 1920. L'inscription indique que la statue

du cheval a été consacrée à Rudiobos en un lieu nommé *Cassiciate* (au locatif). M. Loth interprète ce nom comme le dérivé d'un mot gaulois **cassicā*, identique aux mots gall. *caseg*, pl. *cesyg*, corn. *cassec*, bret. *kaseg*, qui désignent la « jument » ; Cassiciate devait être une sorte de haras, ou de parc à chevaux, destiné à l'usage des troupes, car on y a trouvé nombre d'objets militaires. L'offrande d'un cheval de bronze à Rudiobos est une nouvelle preuve du culte du cheval en Gaule, déjà bien connu par la déesse Epona, protectrice des chevaux (cf. S. Reinach, *R. Celt.*, XXII, p. 14). Rudiobos ne devait pas être une divinité pacifique, à en juger par les objets de caractère militaire trouvés tout autour du cheval. Son nom est interprété par M. Loth comme un composé, dont le premier terme, *rudio-*, se rattache au thème **roudho-*, irl. *rúad*, « rouge et fort » et dont le second terme appartient à la racine qui signifie « frapper » (cf. *uidubium*, irl. *fidbae* gl. falcastrum). Le sens de ce composé est le « rouge ou fort frappeur » ou plutôt « celui qui frappe avec le rouge ». Le nom de Rudiobos dont on connaît aussi la forme hypocoristique Rudianos (*Corp. Inscr. Lat.*, XII, 381), servant d'épithète à Mars (*ibid.*, 1566, 2264), fait naturellement penser à Rudra « Rouge », nom d'un dieu hindou, père des redoutables Maruts, et lui-même souvent des plus malfaisants. Il y a de singulières ressemblances entre Rudra et le grand dieu irlandais Dagde ; malgré son nom qui signifie « le bon dieu », Dagde a un côté malveillant. Or Dagde est appelé *Ruad rofessa* « le Rouge à la grande science ». Peut-être faut-il voir en lui le *oll-athir* « père par excellence » des Irlandais, l'équivalent du Teutatès gaulois, que M. Loth interprète par *Touto-tati-s* « père du peuple ».

XII

On a trouvé en 1924 dans une tombe de la période des Vikings, à la ferme de Vinjum, paroisse d'Aurland (Norvège), un objet en bronze gravé d'origine manifestement irlandaise. M. Johs. Böe en fait une description minutieuse dans le *Bergens Museums Aarbok* de 1924-1925, n° 4 (34 p. 8°, avec de nombreuses gravures et trois planches). Il s'agit d'une sorte de vase à peu près sphérique formé de deux parties emboîtées l'une dans l'autre. A la base se voient sept trous ; au sommet est placé un petit tube cylindrique qui se termine par une branche, rabattue horizontalement, à l'extrémité de laquelle est une sorte de tête d'oiseau ; il y avait peut-être d'abord une autre branche opposée à la première et même il est

possible que l'ensemble ait formé une croix surmontant le vase. Cela fait croire que l'objet avait un caractère et une destination ecclésiastiques. On pourrait songer à une cassolette pour encens ; l'hypothèse d'une chaufferette pour les mains, comme celles dont les célébrants usaient pendant les offices dans certains pays, paraît exclue à M. Böe.

L'intérêt de l'objet est surtout dans l'ornementation qui consiste en des motifs à spirales, accompagnés d'entrelacs et de stries obliques. Sur la moitié supérieure formant couvercle court une frise de quatorze médaillons unis deux à deux et dont chacun est traversé par une longue figure d'oiseau ; la tête et la queue de chaque oiseau dépassent sensiblement les limites du médaillon qui l'enferme. Cette décoration rappelle les figures qu'on voit peintes sur des manuscrits irlandais, comme le Book of Durrow ou le Book of Kells ; et l'artiste qui a gravé ces motifs sur le bronze les a probablement copiés d'un manuscrit.

M. Böe croit pouvoir dater l'objet des environs de 750 : il aurait été déposé un siècle environ plus tard dans la tombe où on l'a trouvé. Cette tombe est celle d'une femme, peut-être celle de la mère ou de la grand'mère d'un Viking nommé Brynjólfr, mort dans son lit vers 915.

La même fouille a mis au jour plusieurs autres objets, dont M. Böe donne également la description ; il y a entre autres deux magnifiques broches ovales, une petite boîte carrée en argent, des grains d'ambre et de verre, deux bracelets de bronze, etc. Le travail se termine par une relevé des objets celtiques trouvés en Norvège, dont une carte indique l'emplacement. Comme on pouvait s'y attendre, c'est sur les côtes, et notamment sur les côtes méridionales que ces objets ont été trouvés en majorité. Mais il y en a quelques-uns qui proviennent de l'intérieur. Une trouvaille a même été faite dans l'extrême Nord du pays.

XIII

La littérature des visions a eu dans les pays celtiques un tel développement et un tel succès qu'il convient de signaler ici l'ouvrage de Max Voigt, publié en 1924 dans la collection Palaestra (n° 146, Leipzig, Mayer et Müller ; viij-245 p. 8°). Cet ouvrage a pour titre *Beiträge zur Geschichte der Visionenliteratur im Mittelalter* et se compose de deux parties, respectivement consacrées à la *Visio Lazari*, poème du moyen-âge en dialecte bavarois, et aux *Visions* du chevalier

Georges de Hongrie. Ces dernières intéressent particulièrement l'Irlande. Nos lecteurs en connaissent déjà l'auteur par un article publié par M. Gaidoz, *R. Celt.*, II, 482-484. Il s'agit d'un personnage nommé Georges, fils d'un magnat de Hongrie ; en qualité de pécheur repentant il accomplit en 1353 au Purgatoire de Saint Patrice un pèlerinage dont il nous a conservé le récit. L'œuvre appartient donc à la vaste littérature inspirée par le Purgatoire de Saint Patrice; elle est écrite en latin et on en connaît neuf manuscrits. Max Voigt en donne une analyse qui en fait voir tout l'intérêt. Il y en a eu des traductions et des arrangements en allemand, sur lesquels Max Voigt donne également des renseignements utiles. De la Vision de Georges dérive enfin une *Visio Ludouici de Francia*, dont le texte est publié par Max Voigt. Il s'agit aussi d'un voyage au Purgatoire de Saint Patrice accompli en 1360 par un Français, *de ciuitate Autissidorensi* (Max Voigt imprime partout *Antissidorensi*), qui portait le nom de Louis ; le récit est en prose latine.

Cet ouvrage dénote une érudition solide. On pouvait espérer beaucoup de son auteur pour l'étude des littératures médiévales. Ces espérances, nous apprend la préface, sont anéanties. Max Voigt est mort le 9 avril 1921, des suites d'une blessure de guerre reçue devant Arras le 29 mars 1918. Il n'avait pas 38 ans.

XIV

Nous sommes habitués à considérer le Graal, qne nous appelons même le saint Graal, comme le symbole de l'Eucharistie. Cette conception religieuse, chrétienne, du Graal est assurément ancienne, puisqu'on la trouve déjà à la fin du *Perceval* de Chrestien de Troyes, exposée par l'ermite auquel le héros va se confesser le jour du vendredi saint. Mais est-elle bien à sa place dans le poème de Chrestien ? M. Arthur C. L. Brown exprime à ce sujet les doutes les mieux fondés (*Mod. Langu. Notes*, t. XLI, avril 1926, p. 226-233). Il avance de bonnes raisons pour considérer les vers où l'ermite assimile le graal à l'eucharistie, comme une addition postérieure à Chrestien de Troyes. Ce n'est pas le lieu de reproduire son argumentation qui paraît solide. Chacun en tout cas sera d'accord avec M. Brown pour regretter qu'il n'existe pas encore d'édition critique du *Perceval* de Chrestien de Troyes, ni même de collation des seize manuscrits qui nous l'ont conservé.

XV

Tous ceux qui ont voyagé en Irlande savent combien les gens du pays engagent volontiers la conversation avec les étrangers qu'ils rencontrent, pour les mettre au courant de leurs affaires privées. C'est un trait de caractère qui apparente les Irlandais à certains de nos Méridionaux. Il est bien fait pour étonner et parfois même scandaliser les Anglais. C'est par lui que M. Ch. Plummer explique la manie qu'avaient les scribes irlandais du moyen âge d'interrompre leur travail pour écrire en marge ou en note de leurs manuscrits des réflexions personnelles destinées à faire connaitre aux lecteurs futurs leurs sentiments souvent les plus intimes. Il y a là une source d'informations curieuses sur la psychologie du copiste autant que sur le tempérament irlandais.

L'étude que M. Ch. Plummer publie dans les *Proceedings of the British Academy* (1926, 14 p. 3 sh.) porte sur « les Colophons et les notes marginales des scribes irlandais ». La lecture en est piquante. Notre savant collaborateur y a réuni des notes recueillies par lui dans un grand nombre de manuscrits irlandais, datant de toutes les époques. Ces notes se réfèrent aux sujets les plus variés. Très souvent le scribe y indique son nom ; il y donne la date du début ou de la fin de son travail, nomme le maître qui l'emploie, le pays dont il est originaire. Tout cela n'a rien de spécialement irlandais. Ce sont des renseignements « objectifs », et qui sont utiles pour le classement des manuscrits autant que pour l'étude des écoles de copistes, dont la fonction était souvent héréditaire. Mais les scribes irlandais ne s'en tiennent pas là. Ils manifestent leurs sentiments à l'égard du texte qu'ils écrivent par des approbations ou des protestations, également passionnées. Ils notent les menus incidents de leur vie monotone ; leur chat s'est échappé, un oiseau est venu les distraire, etc. Ils se plaignent de leur condition misérable, ils souffrent du froid ou de la faim, ils sont malades, ils ont les doigts crispés, leur encre est mauvaise. Ils déplorent la perte d'un ami ou maudissent leur solitude. Plus souvent encore, ils reproduisent quelque maxime morale pour se donner du courage, ou font une profession de foi religieuse, ou lancent un appel à l'aide des saints, à la miséricorde de Dieu. On sait que le scribe du manuscrit irlandais de la Bibliothèque nationale ne fait pas exception (cf. *R. Celt.*, XI, 399 ; XXX, 382 ; XXXII, 133). C'est pour le lecteur moderne une agréable surprise que de voir apparaître, au tournant d'une page, une figure humaine

qui lui parle familièrement. Certains de ces scribes parlaient même très bien, savaient trouver des mots touchants ; et quelques-uns nous ont laissé de jolis vers (v. Kuno Meyer, *Ancient Irish Poetry*, p. 81, p. 99-101, etc.).

XVI

Nous annoncions ci-dessus, p. 237, qu'un troisième et dernier fascicule terminerait l'important recueil de chansons populaires de l'île de Man publié par miss A. G. Gilchrist. Ce fascicule a paru ; c'est le n° 30 du *Journal of the Folk-Song Society* (t. VII, août 1926). Il contient d'abord sept chansons du genre » carval » ; ce qui porte à vingt-huit le nombre de ces curieux airs reproduits dans le recueil. Viennent ensuite quatre airs empruntés aux hymnes du « Méthodisme primitif », dont l'île du Man fut une des forteresses au commencement du XIXe siècle. Ces hymnes, chantés en plein air dans des « camp-meetings », étaient adaptés à de vieux airs populaires traditionnels.

Enfin, sous le titre « last gleanings », l'auteur a réuni dix-neuf airs, qui proviennent presque tous de la collection du Dr Clague. Par contraste avec les précédents, ce sont des airs de chansons populaires sur des sujets profanes ; quelques-uns sont pleins de grâce et même de gaieté.

Deux appendices complètent le fascicule, qui se termine par un double index de tous les airs mannois contenus dans le volume VII, rangés d'après les titres et les premiers vers à la fois en mannois et en anglais. Cela forme un ensemble du plus haut intérêt pour le folk-lore musical.

XVII

Au cours des XVIe et XVIIe siècles, certains textes anglais ont été écrits en orthographe galloise (cf. T. Parry-Williams, *The English Element in Welsh*, London, 1923, p. 20). C'est le cas notamment pour un hymne à la Sainte Vierge, publié par Furnivall en 1880 (Appendix to the *Trans. of Philological Society* for 1880-1881, p. 33*-44*) et dont les principaux historiens de la langue anglaise, Sweet, Horn, Jespersen, Luick, ont tiré parti pour fixer maint détail de la prononciation de l'anglais. L'orthographe galloise est assez différente de l'anglaise et d'autre part assez représentative de la prononciation pour fournir un contrôle des plus précieux.

M. Max Förster reprend les questions soulevées par cet hymne

dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* (1926, p. 187-202). Il en énumère les manuscrits, dont le plus ancien est de 1587 ; ils sont au nombre de cinq. Un sixième manuscrit, Pen. 98[b], contient le texte anglais du même poème. M. Förster estime que ce texte est une transcription faite après coup, probablement au XVII[e] siècle, du texte en orthographe galloise. Ce dernier n'est d'ailleurs pas aussi ancien que l'ont cru les savants qui le plaçaient hardiment au XV[e] siècle. Il n'est probablement pas antérieur au XVIe. D'après une notice en prose galloise qui l'accompagne dans un des manuscrits, il aurait été composé à Oxford par un Gallois désireux de montrer aux Anglais qui l'entouraient que son pays n'était pas au-dessous du leur pour le talent poétique. On pourrait penser que ce Gallois était le poète Jeuan ab Howel Swrdwal, qui vers 1480 dirigeait à Oxford la jeunesse galloise. Mais ce personnage est bien connu par ailleurs ; il jouissait d'une grande réputation. S'il avait composé l'hymne à la Vierge, il est étrange que la notice ne donne pas son nom. M. Förster hésite à reconnaître en Swrdwal l'auteur du poème. Cette hésitation est sage.

XVIII

A la séance du 28 janvier 1925 de la British Academy, sir John Morris-Jones a fait une « inaugural lecture » consacrée à la mémoire de sir John Rhys, mort à Oxford le 17 décembre 1915 (v. *Rev. Celt.*, t. XXXVI. p. 418). Cette « lecture » a été publiée depuis dans les *Proceedings of the British Academy* (28 p. 8°, 2 sh.). L'auteur y rappelle les principales dates de la vie de l'illustre celtiste et trace de lui un beau et vivant portrait. Il est d'accord avec M. Gaidoz (v. *R. Celt.*, t. XXXVIII, p. 66) pour faire figurer le nom de John Rhys dans une glorieuse triade philologique qui comprendrait avec lui Gruffudd Robert et Edward Lhuyd. Une bibliographie des œuvres de Rhys et des comptes rendus qui en ont été faits termine cette intéressante brochure.

XIX

Il s'est fondé en 1925 à Gregynog, près de Newtown (Montgomeryshire), une maison d'impression spécialement galloise. Elle se propose de publier dans les meilleures conditions possibles des œuvres écrites en gallois ou en anglais, mais se rapportant au

Pays de Galles et dignes de le faire avantageusement connaître. Les promoteurs de l'entreprise se sont mis d'accord pour renoncer d'avance à tout profit personnel; les bénéfices seront exclusivement employés à augmenter et améliorer la production.

Le premier volume qui soit sorti des presses de Gregynog (*Gwasg Gregynog*) est un choix de poésies de Ceiriog [1]. Et c'est un magnifique volume qui fait bien augurer du succès de l'entreprise. Par ce début, la Gwasg Gregynog se place d'emblée au nombre des meilleures imprimeries d'art de tous les pays. Ce choix des poésies de Ceiriog est une publication de luxe, dont le tirage a été limité à 400 exemplaires numérotés. Le papier est excellent, l'impression irréprochable. Il y a des bois, frontispices et culs-de-lampe, d'un goût artistique parfait. En un mot, la publication fait grand honneur à ceux qui l'ont préparée, et notamment à M. Robert Ashwin Maynard, directeur des Presses, et auteur, avec M. Horace Walter Bray, des gravures qui décorent l'ouvrage.

C'est M. John Lloyd-Jones qui a été chargé de choisir les poèmes de Ceiriog à imprimer dans le recueil. La tâche n'était pas aisée. Car dans l'œuvre si abondante et si populaire du poète on a vraiment l'embarras du choix. M. Lloyd-Jones a retenu vingt-cinq pièces dont les deux plus longues, *Myfanwy Fychan* et *Alun Mabon* sont probablement les deux chefs-d'œuvre du poète. La première remporta le prix à l'Eisteddfod de Llangollen en 1857. La seconde fait partie du recueil *Oriau'r bore* (Heures du matin) publié en 1862. Elles sont toutes les deux extrêmement populaires, et contiennent des morceaux que tout le monde en Galles sait plus ou moins par cœur. D'ailleurs on peut en dire autant de la plupart des autres pièces du recueil. Le poème d' *Owain Wyn*, couronné à l'Eisteddfod de Merthyr en 1856, contient le joli morceau si connu qui commence par

Mae gennyf wen golomen dof
erioed heb golli pluen.

Et des pièces comme *Nant y Mynydd*, *Yr Enetb Dall*, *Dafydd y Garreg Wen*, *P'le mae fy nhad ?*, *Rhosyn yr Haf*, sont dans toutes les mémoires. A vrai dire, il eût été facile d'augmenter le recueil, où des pièces aussi populaires que *Cerddi Cymru*, *Tros y Garreg*, *Ti*

1. *Caneuon Ceiriog*, *Detholiad*. Gwasg Gregynog 1925, xxx-88 p. pet. in-4°.

wyddost beth ddywed fy nghalon, etc., auraient été aussi bien à leur place [1].

Le texte est précédé d'une notice, où M. John Lloyd-Jones donne un résumé de la biographie de Ceiriog et apprécie ses qualités poétiques. Rien de plus simple, de plus uni, que la vie de John Ceiriog Hughes, né le 25 juin 1832 à Pen y Bryn près Llanarmon (Denbighshire), et mort le 23 avril 1887 à Caersws (Montgomeryshire), après avoir été employé de chemin de fer à Manchester de 1849 à 1865, puis chef de gare à Llanidloes, à Towyn, à Trefeglwys et à Caersws. Les principales dates de sa vie sont celles où il remporta des victoires aux concours des eisteddfodau et où il publia les recueils de ses poésies. Ceiriog est le plus populaire des poètes gallois du XIXe siècle ; mais cela ne veut pas dire qu'il soit indigne des lettrés. On peut lui reprocher çà et là des faiblesses de versification, des négligences de langue, des incorrections de syntaxe, même dans ses pièces les mieux venues. Un poète doué d'une si grande facilité était exposé à être inégal. Mais que de qualités rachètent ces défauts ? Son vers est aisé, coulant, musical, comme un ruisseau de la montagne ; son développement est simple et sobre, exprimant l'idée d'un trait toujours juste. Le dessin est chez lui supérieur à la couleur. Ce qui a fait surtout son succès auprès de ses concitoyens, c'est un amour profond de son pays, accru encore par l'éloignement, et un sentiment sincère de la nature. On l'a surnommé le Robert Burns gallois, tandis que l'on comparait à Wordsworth son contemporain Islwyn. De pareils rapprochements sont toujours artificiels et contestables. On pourrait aussi bien le comparer à notre Béranger, dont il eut la popularité, et d'une façon heureusement plus durable. Comme lui, il mit souvent des paroles sur des airs de chansons populaires. Comme lui, il fut à l'occasion spirituel et ironique. Mais il le dépasse singulièrement par sa tenue morale ; sa poésie descendit parfois à des sujets un peu terre à terre, elle ne traîna jamais dans la vulgarité où Béranger se complut. Si l'on voulait trouver à Ceiriog un pendant dans notre littérature, il faudrait plutôt songer, semble-t-il, à

1. En régle générale, dans ce recueil, les poèmes cités sont donnés intégralement. Pourtant, il manque une strophe a la pièce intitulée *y Ferch o'r Scèr* (p. 29). Dans la pièce *Dim ond unwaith yn y flwyddyn* (p. 3), au 3e vers de la première strophe *awn i ogli* a été corrigé en *i arogli*. Il est exact, comme le remarque l'éditeur dans sa préface (p. xiij), que *ogli* est une forme fautive ; mais, puisqu'il avait prévenu le lecteur, ne devait-il pas laisser intact le texte du poète ?

des « poètes de terroir » comme François Fabié, Gabriel Vicaire ou Louis Tiercelin. Il est de la même famille que ces gentils esprits, aimés des Muses, à l'inspiration souriante, à la veine facile. Mais avant tout il est Gallois ; et c'est là sans doute pour sa gloire la qualité essentielle.

XX

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps le nom de M. Alfred Perceval Graves comme celui d'un traducteur-poète de textes celtiques (v. *R. Celt.*, t. XXXIII, 481 et t. XXXVII, 383). Dans de précédents ouvrages, *Celtic Psaltery* (p. 95 et ss.), et surtout *Welsh Poetry Old and New* (p. 64-83), il a traduit de nombreux morceaux du poète Ceiriog. Au moment même où ce dernier est honoré en Galles par une magnifique publication, M. A. P. Graves lui consacre un petit volume pour le faire mieux connaître du public anglais [1]. Il y reprend les morceaux qu'il avait déjà traduits précédemment, et il en ajoute d'autres, fort bien choisis. La plus grande partie du volume est occupée par *Myfanwy Fychan* et *Alun Mabon*, dont il n'avait donné jusqu'ici que de courts fragments. Ces jolis morceaux méritent de plaire aux Anglais sous le vêtement que M. A. P. Graves leur a donné.

XXI

Ouvrages nouveaux dont il sera rendu compte ultérieurement :

T. Gwynn Jones. *Detholiad o ganiadau*. Gwasg Gregynog, 1926, xiij-169 p. pet. 8°.

Ellis (T. P.). *Welsh Tribal Law and Custom in the middle ages*. Oxford. Clarendon Press. 1926, 2 vol. xiv-456 et 456 p. 8° 80 sh.

Eleanor Knott. *The Bardic Poems of Tadhg Dall O'Huiginn*. Irish Texts Society, vol. XXIII. 1926 viij-360 p. 8°.

Myrrha Lot-Borodine et Gertrude Schœpperle. *Lancelot et Galaad* mis en nouveau langage (avec une introduction par Roger Loomis). New-York, Oxford University Press (American Branch). 1926 xij-226 p. in-12, 6 sh.

Standish Hayes O'Grady et Robin Flower, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*. London, 1926. 2 vol. xj-706 et xxxvj-634 p. 8°.

J. Vendryes.

1. *English Verse Translations of the Welsh poems of Ceiriog Hughes*, by Alfred Perceval Graves. Wrexham, Hughes and Son, 1926. 91 p. in-12-2 sh. 6 d.

NÉCROLOGIE

Alois WALDE

Le Xe volume de l'*Indogermanisches Jahrbuch*, paru en 1926, contient p. 421 et ss. une biographie de Walde, qui nous permet d'ajouter quelques renseignements aux courtes lignes insérées en note dans un précédent fascicule (v. t. XLII, p. 379).

Cette biographie offre cet intérêt d'avoir été rédigée par Walde lui-même. Il y donne un résumé de sa carrière et de ses travaux avec cette robuste franchise qui frappait tous ceux qui le rencontraient et lui attirait dès d'abord la sympathie.

Né à Innsbrück le 30 novembre 1869, c'est là qu'il fit ses études universitaires; il y suivit surtout les leçons de Friedrich Stolz et de Joseph Seemuller. Reçu docteur en 1894 avec une dissertation sur le futur lituanien, il prit d'abord un poste à la bibliothèque universitaire de sa ville natale. Tout en conservant ce poste, il obtint d'être privat-dozent en 1896, puis professeur extraordinaire en 1904. Promu ordinaire en 1907, il passa en 1909 à l'Université de Giessen, d'où il revint à Innsbrück en 1912 comme successeur de Stolz; il y fut recteur en 1917. Appelé à l'Université de Kœnigsberg en 1922, il n'y resta qu'un semestre pour prendre la chaire de grammaire comparée de l'Université de Breslau. C'est là qu'il fut atteint d'une douloureuse maladie, qui nécessita plusieurs opérations. Il revint mourir à Innsbrück le 3 octobre 1924.

En dehors d'un travail sur le germanique (*die germanischen Auslautgesetze*, Halle, 1900), il publia en 1917 une dissertation de rectorat, dont la *Revue Celtique* a parlé (t. XLII, p. 379-390). Mais son principal ouvrage, de beaucoup le plus considérable, est son *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* publié en 1905 et dont il donna en 1910 une seconde édition. L'utilité s'en résume d'un mot: C'est une mine de renseignements sur l'étymologie indo-européenne à peu près entière, et de renseignements commodément présentés sous une forme concise et claire à la fois. Tous les lin-

guistes en ont tiré un profit immense. Le celtique, un peu négligé dans la première édition, a pris dans la seconde une place notable, grâce à M. Thurneysen.

Quels que soient les mérites de l'ouvrage de Walde, il faut cependant reconnaître que c'est plutôt en répertoire de bibliographie étymologique qu'un livre d'étymologie, au sens propre du terme. Le développement du sens des mots à l'intérieur du latin n'y est pas indiqué. Pour mieux dire, les mots y sont rangés en vue de correspondances schématiques, de rapprochements formels et qui ne laissent pas apparaître la réalité des faits. Aujourd'hui que les méthodes étymologiques se sont perfectionnées, on est en droit de se montrer plus exigeant. L'ouvrage représente en somme un type de dictionnaire étymologique, qui a rendu des services incontestables, mais dont on peut dire que que les temps sont révolus.

J. Vendryes.

Wilhelm STREITBERG

Bien que Wilhelm Streitberg n'ait pas été un spécialiste des langues celtiques, notre Revue doit un mot de regret à la mémoire de ce grand linguiste, dont la mort suit de si près celle de ses maîtres Brugmann, Windisch et Leskien. Il appartenait encore à la génération des Junggrammatiker auxquels on doit la fondation de la linguistique indo-européenne sur des principes que l'avenir modifiera sans doute, mais qui ont permis la construction de vastes ensembles, dont de grandes parties seront durables.

Streitberg était né le 23 février 1864 à Rüdesheim (Prusse Rhénane). Une maladie dont il souffrit pendant une partie de son enfance le laissa boiteux pour la vie. Il étudia à l'Académie de Munster, puis à l'Université de Leipzig, et dès 1889 il se fit connaître par une Habilitationsschrift sur le préverbe *ga-* du gotique. Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse) de 1889 à 1898, il y composa ses principaux ouvrages, *die Entstehung der Dehnstufe* (1894), *Urgermanische Grammatik* (1896), livre fondamental, depuis longtemps épuisé, et enfin *Gotisches Elementarbuch* (1897). De 1898 à 1909 il fut professeur à l'Académie (plus tard Université) de Munster, où il acheva sa monumentale *Gotische Bibel* (publiée en 1908), puis de 1909 à 1920 à l'Université de Munich. Enfin, il succéda à Brugmann en 1920 dans la chaire de grammaire comparée de l'Université de Leipzig. C'est là qu'il est

mort le 19 août 1925 des suites d'une maladie des reins, dont il souffrait depuis plusieurs mois.

On trouvera une liste complète de ses publications dans la *Festschrift* qui lui fut offerte en 1924 (v. *R. Celt.*, t. XLI, p. 498). Ses travaux sur l'indo-européen en général et sur le germanique font autorité. Il contribua largement à établir la renommée des *Indogermanische Forschungen*, auxquelles il collabora dès la fondation, en 1891, et dont il devint directeur après la mort de Brugmann.

J. VENDRYES.

ANATOLE LE BRAZ

Le Braz est de ceux qui ont le plus aimé la Bretagne et l'ont fait le plus aimer.

Né le 2 avril 1859 à Saint-Servais-Duault où son père était instituteur, Anatole-Jean-François-Marie *Lebras* (en littérature Le Braz) est mort le 20 mars 1926 à Nice. Je l'avais rencontré un an auparavant à Paris et je l'avais trouvé très fatigué, mais j'espérais que sa robuste constitution, après quelques mois de repos complet, triompherait du mal dont il était visiblement atteint.

Jusqu'à son entrée au lycée de Saint-Brieuc comme élève, il a toujours vécu dans des milieux bretonnants : à Ploumiliau, Buhulien, Ploubezre, Penvenan. Aussi parlait-il couramment le breton. Reçu licencié ès lettres en Sorbonne, il fut nommé en 1886 professeur au lycée de Quimper ; le 20 juin 1901, il fut nommé maître de conférences de littérature française à la Faculté des Lettres des Rennes, et professeur titulaire le 25 décembre 1903. Il demandait et obtenait sa retraite le 1er août 1924. Je me félicite d'avoir contribué dans une large mesure à le faire entrer dans l'enseignement supérieur,

C'était, en effet, non seulement un brillant littérateur, mais aussi un professeur qui faisait aimer les lettres par les étudiants. Il parlait avec éloquence, en poète plutôt qu'en érudit. Ce qui m'avait fait aimer Le Braz et m'avait déterminé à agir en sa faveur, c'étaient ses œuvres intéressant la Bretagne. Je me suis demandé depuis, parfois, si j'avais été bien inspiré en contribuant à le retirer du milieu bretonnant, foncièrement breton, Quimper, dans lequel il vivait depuis huit ans. C'est, en effet, avant de venir à Rennes, qu'il a été assurément le mieux inspiré, qu'il a fait paraître ses meilleures œuvres.

C'est à cette époque qu'il a publié sa *Légende de la mort*, sa *Chanson*

de la Bretagne, son roman *Tryfina Keranglaz*, de beaucoup son œuvre la plus forte.

Il est remarquable que dans la *Chanson de la Bretagne*, œuvre que je relis avec prédilection, de beaucoup les poèmes les plus émouvants du répertoire sont ceux qui sont imités des chansons bretonnes courantes. Breton dans l'âme, c'est dans les sujets bretons qu'il puisait ses meilleures inspirations.

Il a beaucoup publié depuis son arrivée à Rennes, surtout des nouvelles, où se retrouvent ses dons brillants de littérateur. C'est en 1903 que parut sa thèse principale, *l'Essai sur l'histoire du théâtre celtique*. Puis il publie en 1907, *Au pays d'exil de Chateaubriand* : c'est la vie de Chateaubriand à Beccles et à Bungay, qu'il a essayé d'y reconstituer après un voyage à ces lieux d'exil.

Il aimait à parler et ce sont des conférences faites un peu partout qui lui ont pris pendant son séjour à Rennes, la plus grande partie de son temps. Il a fait des séries de conférences à Genève, Neufchâtel, Lausanne, puis aux États-Unis où il alla en 1906, puis en 1910-1911, en 1911-1912. Il y retourna pendant la guerre et, de 1914 à 1919, il s'y dépensa sans compter, pour faire connaître et aimer notre pays, passant du nord au sud, de l'est à l'ouest. Son succès de conférencier y fut très grand. Si le conférencier y fut très apprécié, l'homme y fut très aimé.

Dottin a consacré à Le Braz dans le dernier numéro des *Annales de Bretagne* une notice très étendue dans laquelle il dépeint le littérateur et le professeur et apprécie l'homme qu'il a intimement connu. Un prochain numéro des *Annales de Bretagne* contiendra la *bibliographie* de ses œuvres.

J. Loth.

Maurice CAHEN

Si la mort d'un être jeune et qui n'a pas rempli sa destinée est toujours un événement pitoyable, dont aucune parole ne peut exprimer l'amertume, que dire lorsque cette mort prive la science des espérances les plus brillantes et les anéantit à jamais ! Après une maladie de quelques jours seulement, notre ami Maurice Cahen nous a été brusquement ravi le 18 mai 1926, laissant dans les études linguistiques comme dans notre affection un vide qui ne saurait être comblé.

Il avait à peine quarante-deux ans, étant né à Saint-Quentin le 18 avril 1884. Ses années scolaires se passèrent dans l'atmosphère

familiale la plus favorable aux satisfactions du cœur comme à la culture de l'esprit. Au sortir du lycée il devint l'élève de M. Andler à la Sorbonne, de M. Meillet et de Robert Gauthiot à l'École des Hautes Études ; il alla en outre suivre à Berlin l'enseignement de J. Rœthe et à Leipzig celui de M. Sievers. Après avoir obtenu en 1907 l'agrégation d'allemand, il fut envoyé comme professeur au lycée de Valence. Il aurait pu, comme tant d'autres se contenter d'une situation si honorable et attendre tranquillement un avancement qui aurait été certainement rapide. Car il fut vite apprécié de ses élèves et de ses collègues. Il prenait toujours à cœur les tâches qu'on lui confiait et s'y donnait tout entier. Son passage dans le professorat des lycées restera marqué par un article qu'il donna à la *Revue Universitaire* en 1919 sur l'enseignement de l'allemand. Mais ses préoccupations intimes étaient ailleurs : il voulait faire une carrière scientifique. Déjà bien au courant des problèmes complexes que posent le gotique, le haut et bas allemand, le vieil-anglais, il s'imposa l'exil, au mépris de son repos, pour aller étudier sur place les langues et les civilisations scandinaves, dont il désirait acquérir une connaissance approfondie. Il passa au Danemark trois années (1909-1912), entièrement consacrées au travail scientifique. Puis il revint prendre ses classes du lycée de Valence. C'est là que le trouvèrent les événements de 1914. Devant le devoir patriotique, il se montra plein de courage et d'abnégation. Mais la vie des tranchées acheva de gâter une santé déjà débile ; et son organisme délicat en resta toujours affecté. Réformé au cours de la guerre, il s'était remis au travail pour devenir le germaniste complet que la France attendait depuis longtemps. Ses deux thèses de doctorat donnèrent l'assurance que cette attente n'était pas vaine. Après un séjour d'un an à Upsal comme lecteur de français, et un court enseignement à l'Université de Strasbourg, il venait d'être nommé en janvier 1926 à une conférence de germanique, créée à l'École des Hautes Études, et spécialement pour lui[1]. Il allait enfin recueillir le fruit de tant d'années d'efforts poursuivis avec persévérance au milieu des circonstances les plus contraires ; il allait réaliser son rêve de donner à son cher foyer une assiette définitive dans les conditions les meilleures pour le travail. Le destin a tout brisé d'un coup. Il nous enlève un ami d'une sensibilité exquise, que sa haute conscience, sa loyauté scru-

1. Il vient d'y être remplacé par un jeune germaniste, M. F. Mossé, dont ceux qui le connaissent attendent beaucoup.

puleuse rendaient si précieux dans les conseils. Il détruit un capital d'intelligence et de science, d'une valeur inestimable. Soucieux d'élargir toujours son horizon et de dominer les problèmes du plus haut possible, Maurice Cahen avait poussé assez loin l'étude de l'irlandais. Il aurait été pour nos études un auxiliaire incomparable. En dehors de ses thèses de doctorat, on lui doit divers articles qui sont de premier ordre. Le dernier en date a été analysé ci-dessus, p. 468; et il a été question d'un autre, qui traite des runes, dans la *Rev. Celt.*, t. XLII, p. 239. On a retrouvé dans ses papiers le matière de plusieurs publications dont il est à espérer que la science ne restera pas privée.

J. Vendryes.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XLIII

ARTICLES DE FOND

Pages

Le siège de Druim Damhghaire, par Marie-Louise SJOESTEDT 1
The fighting snakes in the Historia Britonum of Nennius, par Alexander Haggerty KRAPPE 124
Notes étymologiques et lexicographiques (*suite*), par J. LOTH ... 132,398
Κἀμὲ εἰς τὰ τούτου γόνατα τιθείς, par Bernard HAUSSOULLIER 168
Some Scandinavian elements in the Red Book of Hergest Triads, par G. Peredur JONES 174
The battle of Cumar, par Margaret C. DOBS 277
Lugnorre, Champtauroz, Toleure, Limmat, par Ernest MURET 343
La préposition « entre », par J. VENDRYES 350
The Annals in Cotton MS. Titus A. XXV (*suite*), par A. Martin FREEMAN 358
Un nouveau « Débat du corps et de l'âme » en gallois, par J. VENDRYES 385
Les langues bretonne et française en Bretagne, par J. LOTH 419
Variétés, par J. VENDRYES 428

NÉCROLOGIE

Maurice CAHEN (J. Vendryes) 484
Anatole LE BRAZ (J. Loth) 483
Wilhelm STREITBERG (J. Vendryes) 482
Alois WALDE (J. Vendryes) 481

BIBLIOGRAPHIE

BROWN (Arthur C. L.), The Grail and sir Perceval (J. Vendryes) ... 193
DOTTIN (Georges), L'épopée irlandaise (J. Vendryes) 178
ESNAULT (Gaston), Métaphores occidentales (J. Vendryes) 204
EWALD (F.), Die Entwickelung des K- Suffixes (J. Vendryes) 207
FÖRSTER (Max), Keltisches Wortgut im englischen (J. Vendryes) ... 451
GREEN (Alice S.), History of the Irish State to 1014 (J. Vendryes) ... 181
GRUFFYDD (W. J.), Llenyddiaeth Cymru o 1540 hyd 1660 (J. Vendryes) 186

HEINERTZ (N. Otto), Eine Lautverschiebungstheorie (J. Vendryes).... 434
HOCHULI (Emil), Einige Bezeichnungen für den Begriff Strasse, Weg und Kreuzweg im romanischen (J. Vendryes)..... 439
LARGILLIÈRE (R.), Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans la Bretagne armoricaine (F. Lot)..... 455
MACLEAN (Donald), The Law of the Lord's Day in the Celtic Church (J. Vendryes)..... 448
MEILLET (Ant.), La méthode comparative en linguistique historique (J. Vendryes)..... 185
MULLER (F.), Altitalisches Wörterbuch (J. Vendryes)..... 208
O' DONOGHUE (T.), Prosóid Gaedhilge (J. Vendryes)..... 444
O' RAHILLY (T.), Burduin Bheaga (J. Vendryes)..... 201
— Dánta Gradha (J. Vendryes)..... 199
— Laoithe Cumainn (J. Vendryes)..... 199
OXÉ (August) Die Töpferrechnungen von der Graufesenque (J. Vendryes)..... 441
PARRY (John J.), The Vita Merlini (J. Vendryes)..... 191
PEDERSEN (Holger), Le groupement des dialectes indo-européens (J. Vendryes)..... 432
Pembrokeshire (J. Vendryes)..... 202
WILLIAMS (Ifor), Chwedlau Odo (J. Vendryes)..... 195

CHRONIQUE

AGRELL (Sigurd), Histoire du neutre indo-européen..... 465
BERGIN (Osborn), Extraits de Keating..... 231
» » Poèmes irlandais inédits..... 233
BERNARD (D.) et LOTH (J.), L'onomastique du Cap-Sizun..... 243
BERTOLDI (Vittorio), Le nom du myrtille..... 229
BØE (Johs.), Objets celtiques trouvés en Norvège..... 472
BROWN (Arthur C. L.), Le Graal et l'Eucharistie..... 474
BRUGMANN (K.), Syntaxe de l'indo-européen..... 466
BRUNOT (F.), Le français en Bretagne..... 244
CAHEN (Maur.), L'étude du paganisme scandinave..... 468
CEIRIOG ; une édition de luxe d'un choix de ses œuvres..... 478
Chansons populaires de l'île de Man.....237, 476
Congrès d'histoire des religions de 1923 (Actes du)..... 220
DARCHE (P.), Liste de marques de potiers..... 226
DEVOTO (Giacomo), ouvrage sur la phonétique latine..... 227
FÖRSTER (Max), Un hymne anglais en orthographe galloise..... 476
GAUCHAT (Festschrift Louis)..... 214
Glozel (Les trouvailles de)..... 221
GRAVES (Alfred Perceval), Poèmes choisis de Ceiriog traduits en anglais..... 480
HOFMANN (J. B.), La langue familière des Latins..... 469
HUDSON-WILLIAMS (T.), Traductions du français en gallois..... 241

Institut d'Oslo (Publications de l') 464
JAYNE (W. A.), La médecine chez les Celtes 470
langue galloise en Galles (État de la) 217
langue irlandaise en Irlande (État de la) 461
LEHMACHER (le P.), L'avenir de la langue irlandaise 235
Livres nouveaux 245, 480
LOOMIS (Roger S.), L'identification de Bleheris, Bréri 230
LOT (Mélanges offerts à Ferdinand) 213
LOTH (J.), Anciennes relations entre l'Irlande et l'Ibérie 224
» Le cheval chez les Celtes 470
» Le dieu gaulois Rudiobos, Rudianos 471
MACALISTER (A. S.), Conférence sur l'archéologie irlandaise 238
MARSTRANDER (S. J.), Le système des poids chez les Germains 226
MEILLET (A.), Les caractères généraux des langues germaniques 467
MORRIS JONES (Sir John), Leçon inaugurale sur sir John Rhys 477
OHEIX (A.) et FAWTIER-JONES (E.), La vie de saint Corentin 242
ORLANDO (Michele), L'accent des mots grecs en latin 228
PLUMMER (C.), Notes marginales des manuscrits irlandais 475
REINACH (S.), Ephémérides d'Alésia 225
SAER (D. J.), SMITH (F.) et HUGHES (J.), Le bilinguisme en Galles 217
SJOESTEDT (M. L.), chargée de conférences à l'École des Hautes-Études 460
» ; ses thèses de doctorat 216
SOMMERFELT (Alf.), Un cas de mélange de grammaires 240
VOIGT (M.), La littérature des visions au moyen âge 473
WILLIAMS (Dr Mary), Suite de Gerbert de Montreuil 231

PÉRIODIQUES

American Journal of Philology (The), t. XLVI 250
Analecta Bollandiana, t. XLIII 267
Annales de Bretagne, t. XXXVI 246
Bulletin de la Société de Linguistique, t. XXIV et XXV 248
Bulletin of the Board of the Celtic Studies, t. II 269
Classical Review (The), t. XXXVII et XXXVIII 250
Glotta, t. XIII 253
Indogermanische Forschungen, t. XLIII 265
Language, t. I 245
Revue des Études Anciennes, t. XXVII 247
Zeitschrift für celtische Philologie, t. XIV 260
Zeitschrift für romanische Philologie, t. XLIII et XLIV 255
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. LII et LIII 253

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXVII

TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS

AU TOME XLIII

DE LA *REVUE CELTIQUE* [1]

I. Gaulois ou vieux celtique.

(Voir pp. 210, 216, 226, 247, 259, 260, 264, 265, 343-349, 433, 442, 443.)

-a, noms masc., 248, 250.
-acum, 264.
Alesia, 225, 226.
Allobrox, pl. -broges, 250.
Alpes, pâturages ?, 216.
anam, gl. paludem, 259.
-apia, 259.
Arbricum, 248.
arcantodan(os), 442.
arepo, 273.
Argiotalos, 348.
Ausonius, 470.

Βίργος, 264.
Bituriges, 229.
brio, gl. ponte, 186.
Briva Isarae, Pontoise, 186.
brūc-, bruyère, 265.

caballos, cheval, 471.
Cambodunum, 347.
Cassibus, Cassubus ?, 247.
Cassiciate (loc.), haras, parc à chevaux, 472.
Caturiges, 229.
Κίντος, Cintus, premier, 431, 442, 443.
clocca, cloche, 453.
Condate, 229, 440.
Cornou(ii), 250.

Demetae, 248.
diuo, Dieu, 262.
Dubnotalos, 348.
Dumnonii, 276.
-durum, 343, 346.
dusius, démon incube, 212.

Epona, 221, 472.
Esus, 259.
Evornos, 346.

Floriacum, 347.

glastum, pastel, guède, 229, 230.
glissomarga, marne blanche, 259.

Heluetii « qui ont beaucoup de terrain », 262.

imbractaria, saucières ? 143.

Lindimacus, 348.

-magos, 348.
mannus, cheval, 471.
marca, cheval, 471.
Matugenus, 270.
mentobeto, souviens-toi, 262.
Mullo, 221.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

Nemosos, 229.
Noviodunum, 247.

Pelpa, Belp « tournant », 216.
pimpetos, cinquième, 443.
ratis, fougère, 264.

Rosmerta, 249.
Rudianos, 471, 472.
Rudiobos, rouge ou fort frappeur; celui qui frappe avec le rouge, 471, 472.

-smert-, 249.
Smertullus, 249.
su-, bien, 263.

talo-, front, 348.
Taloris, 348.
Taranus, 259.
Teutates « père du peuple », 472.
tisena[ri]. tasse à tisane?, 443.
to, ton. 262.
toberte, donne, on a donné, 262.
tomezeclai, me pose ou m'a posé, 262.
tuđos, tuddos, 165.

Vesontio, 247.
Vespia, Viège, 216.
Viroconium, 250.

II. Irlandais.

(Voir pp. 5, 8, 10, 12, 13, 18, 24, 28, 30, 42, 50, 56, 58, 62, 68, 74, 84, 92, 94, 102, 116, 179-182, 194, 195, 199-201, 204, 227, 232-235, 251, 252, 254, 255, 257, 258, 260, 262, 264, 265, 278, 280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 306, 308, 310, 312, 318, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 337-342, 358-384, 445, 448, 449, 467.)

aball, f. pommier, 233.
abb, abbé ; chef, 185.
accobor, désir, 210.
ad, loi, 210.
adetha, il prit, 181.
adsegat, ils implorent, 271.
Aed, 256.
Aedán, 256.
Aegus mac ind Oic, 5.
aicill, lien métrique vocalique entre deux vers formant distique, 446, 447.
ail, gén. -ech, dat., ailig, ail, rocher, pierre, 208.
ain, il protégera, 34.
ain(d)rechta, prodiges, 114.
ainicin, aineicein, blessure, dommage, 46, 94.
ainnle, fainnle, hirondelle, 24.
airte, airde, de la hauteur, 184.
Airtech, 277.
Aithech-*th*úata, 264.
alt, rasoir, 408.
altán, rasoir, 408.
amhrán, poème chanté : toute composition poétique, 446, 447.
-án, dim., 157.
anhumal, non humble, 246.
anshádail, incertain, pas fixé, instable, 155.
ár, carnage, 210.
ardainicin, cruelle blessure, calamité, 46, 62.
ardrí, roi suprême, 182.
ascid, requête, cadeau, 271.
asna, côte, 260.
Ath Croi, 6.
Ath in tSloigh, 6.
Ath in tSluaig, le gué de l'armée, 38.
Ath toncha, le gué du lavage, 132.
athgabáil, saisie, 453.
atluchur, je remercie, 210, 270.
aue, descendants, 262, 263.

Bairfhinn Blaith, 5.
bairnech, furieux, 249.
báit, pl. bati, clown, 134.

bán, blanc, pâle, 417.
Banba, Irlande, 263.
Banbuanana, 6.
barc, barque, 133.
báthadh, élision, 445.
bearg, cours d'eau, 264.
benn-chopur, tours rondes ?, 450.
béoil, lèvres, 181.
Berbae, le Barrow, 264.
berbaim, je bous, 470.
berim, je porte, 211, 212.
bermi, nous portons, 438.
bét, faute, méfait, échec, 181.
Betha Grighora, 451.
bongim, je brise, 417, 418.
breith i calad, mener au port, 258.
brithem, gén.-on, juge, 433.
brúan, fragment, 249.
brúar, miette, 249.
brus, déchets de blé, 249.
búrdún, plaisanterie facétieuse, 201.

cadain, bernacles, 260.
cailín, jeune fille, 433.
Cáin Domnaig, Loi du Dimanche, 448-451.
cáinim, je raille, 136.
camár, dat. -áir, herbe, 263.
canamaint, parler vulgaire, 235.
Cano mac Gartnáin, 255, 256, 258, 259.
caoine, lamentation, élégie ; sorte de poème, 446.
capall, cheval, 471.
carr, pl. cairre, croûte, escarre, 403.
carrac, -aic, -aig, roche, rocher, 402.
carrach, qui a des croûtes, des escarres ; galeux, 403.
casair, gén. casrach, casra, grêle, 208.
cath, combat, 246.
Cath Cumair, 277-342.
Cath Leitreach Ruibe, 277.
Cath Maige Mucrima, 2, 3.
ceangal méidreachta, lien métrique, 446.
ceannide, capuchon, 260.
ceathramhna, strophes, 447.
Cecht, 5, 6.
céilsine, compagnonnage, 264.
céim, marche ; pied d'un vers, 416, 445.
ceird, marche, 416.
céle, compagnon, 264, 265, 433.
cend-gab, coup, pression, 396.
Cenn Claire, 56.
cerd, art ; artiste, 235 ; langue littéraire, 248.
cert, part ; Cerd Chuinn, la part de Conn, la moitié de l'Irlande, le nord, 160.
cethramad, quatrième, 337, 442.
cingim, je vais, 416.
Cithach, 5.
Cithmor, 5.
Cithruadh, 5, 6.
clé, gauche, 260.
Clothra, 339.
cnae, cnái, cnói, toison ; couverture, 407, 408.
cob(h)lach, flotte, 135.
Cogadh Fergusa, 277.
coichin, baratte ?, 108.
Cóir anmann, 4.
Colphtha, 5, 6.
Colum Cille, 450.
Comar na Cuan, 6.
comarba, héritier, 272.
comhfhuaim, assonance, 446, 447.
Conall Cernach, 180.
Conall Mac Coelmaine, 450.
Conamail, 256.
conascar, a brisé, 449.
conchland, lien entre deux quatrains, par la répétition d'un mot, 446.
Conchobar, 2, 376, 380.
confethim, je rencontre, 417.
Connachta, 248.
Conn Cetchathach, 2.
Connla, 6.
Connlogas, chef des équipages, 262.
conutgim, je bâtis, 210.
Coonu, Cuanu, gén. Cuanach, 249.
Cormac mac Airt, 2, 3, 5, 6.
cosnam, effort, 271.
crach, rude, dur, 401.
crache, craicei, dureté ?, 401, 402.
craic, crecc, gén. craicce, creicce ; crec, g. -a ; craig, g. -e ; creag, g. creige, roche, colline rocheuse, 401-403.
cré, g. criad, argile, 430.
crebanach, plate-forme, 381.
crecht, crécht, créacht, blessure, 153.
creim, f., gén.-e, mal qui ronge, 405.

creimm, action de ronger, 405.
crem, creamh, cneamh, crim, g. crema, ail, 405.
cremmim, je ronge ; je mords, je pince, 405.
cret, coffre (de voiture) ; carcasse, corps humain ; objet combiné d'éléments agencés, 453.
cretem, foi, 394.
Crinoc, 454.
Crith gablach, 451.
cró, crú, sang, 404.
crosánacht, sorte de poème, 447.
Crota, 5, 6.
crúaid, cruaidh, dur, 404.
cruindigim, j'assemble, j'amasse, 271.
cu mba hiaraidh (en bho), si bien qu'on cherchera, qu'il n'y aura (plus un bœuf), 10, 68.
cuaichin, petite coupe, 108.
cuanna, joli, distingué, 249.
cucht, forme extérieure, 433.
Cúchulainn, 2, 162, 181, 194, 201, 254, 261, 360.
cud, cod, tête, 406.
cuigean, fait de baratter le beurre, baratte, 108.
cuimmscin, mélange ?, 108.
cuire, troupe, 416.
Cuirt an Mheadhonoidhche, 447.
cummaisg, (voyelles) mixtes, 445.
cumsanad, séparation, 262.
cumsanad, repos, 262.
cumtúth défendre, 163.
curach, crrach, canot pour la pêche, fait de branches entrelacées et recouvert de peau ou cuir ; corps, 133, 406, 407.
curchán, petit canot, 407.

dá, deux, 263.
dáe, gl. fumus, 398.
Dagde, « le bon Dieu », 472.
daig, doig, feu ; maladie, 433.
dair, daur, g. darach, daro, chêne, 208.
dam dretill, le taureau favori, 260.
dásacht, fureur (d'un animal), rage, 210, 398, 399.
dásaim, je rends fou, 210.
dé, g. diad, fumée, vapeur, brume ; coup de vent, étincelle, 398, 399
dess, droite ; sud, 161, 162, 260.
dessbel, deiseal, à droite ; sud, 161.
desscert, deisceart, à droite ; sud, 160, 161.
dessmuma, deasmhumha, Munster du Sud, Desmond, 161.
dessre, -ra, main droite, à droite, 161.
dethach, f. fumée, foyer fumant ; vapeur (au point de vue médical), 399.
d(h)ipad (ro-), il enfonça ?, 42, 50.
di, de, 16, 20.
días, deux personnes ; ár n-óendis, nous deux seuls ; i n-ár n-dís, (nous étions) tous deux, 356.
Dil, 6.
dligim, j'ai droit à, 210.
do, à, 16, 20.
do-, 160.
do fuislim, gl. labo(r), 140.
dóini, hommes, 210.
domnach, maison du Seigneur, 184.
dord, bourdonnement, 198.
doth, couvert, 66, 199.
dothraei bennacht, mille mercis, 5, 14.
drúi, g. druad, druide, 453.
Druim Damhghur, Drum Damhghaire, 6, 261.
du, terre, 258.
duanaireacht, versification ancienne, 444.
duine, homme, 210.
dumacha, brouillards, 399.
dumhach, nébuleux, sombre, 399.

Eachtra Conaill Gulban, 261.
Eang, 6.
écen, nécessité, 210.
echlach, f. messager, 248.
eisléne, aisléne, linceul, 407.
Elca, Irlande, 263.
-em, noms d'agent, 433.
Engaim, 6.
eó, g. iuech, if, 208.
Eochaid, 277, 278.
Ériu, Irlande, 263.
Errga, 6.
és, trace de pas, 263.
etarru, entre lui (ou un autre) ; etorra (ils firent ce poème) entre eux,

en se répondant l'un l'autre, 356.
Ethne Aitencáithrech, 180.
etir, idir, entre ; etir, tout à fait, complètement ; eter, edir, itir, iter, à la fois, 351-353.
étrocar, impitoyable, 246.

fada, (syllabes) longues, 445.
Fail, Irlande, 263.
Failbe, 6.
fáir (acc.), aube, 263.
faitse, place du guerrier sur le char, 263.
féadaim, je peux, 212.
féil, fête, 415.
Félire, 450.
fiach, corbeau, 150.
Fiacha, 6, 122.
Fiacha Muillethan, 3, 5.
fiar, en pente, 272.
filidheacht shiollabhach, versification ancienne, d'après le nombre des syllabes ; f. aiceanta, v. moderne, d'après l'accent, 444.
Finn, 2, 6.
Fir árda, 272.
Fir manach, 272.
flaith, puissance, 433.
(f)ochen, gl. benigni ?, 268, 269.
focherd-, lancer, placer, 416, 417.
fochla, place du cocher sur le char, 263.
forar, gl. finis, 271.
Forbuis Droma Damhghaire, 1-123.
Formael na Fian, 6.
fort a (do) colaingcel ?, 56, 88.
Fotla, Irlande, 263.
freitche, prépare-toi ?, va ?, 82.

gabáil, saisie, 453.
Gadhra, 6.
gaerid, gairid, (voyelle) brève, neamhchruinn, imparfaite ; trom, grave, 445.
gairm an chailig, l'aube, le chant du coq, 399.
gal, bravoure, 396.
Galiáin, 182.
Garbh-thonach, rude lavage, 132.
géd, oie, 263.
géis, pl. gesi, cygne, 260, 263.
gemred, geimred, geimhreadh, hiver, 143.
Genti, Scandinaves, 450.
glas, bleu, vert, jaune, gris, pâle, 230.
Glenn dá locha, Glendalough, vallée des deux lacs, 263.
gnás, habitude, 162.
gnáth, habituel, 162.
Góidil, Irlandais, 263.
gothadh, prétention, avis avantageux, vantardise, 145.
grech, gréach, cri, 153.
grenn, f., vase, cuve de grande capacité, 401.
guta tacair, voyelle « artificielle », irrationnelle, 446.

iasscratai, fausse couche ?, 449.
iath, g. -a, terrain, 262.
il, beaucoup, 262.
inda, inna, des, 263.
inderb, incertain, 246.
insáidim, gl. jacio, 154.
irgal, combat, 396
i-routh, gl. in stadio, 5.14
irráir, aréir, hier soir, 263.

laech, soldat, 198.
láir, g. lárach, jument ; an láir bhán, la jument blanche, la lune, 208, 471.
lámh, main, 413.
laoidh fiannaidheachta, sorte de poème, 446.
lathach, boue, 208.
le, la, près de, chez ; leis, à lui, leo, à eux, 210, 254.
Leabhar Breacc, 450.
Leath Cuinn, 3.
Leath Mogha, 3.
léne, léine (tissu de lin), chemise, vêtement de dessus ; surplis, 407.
lestar, vase ; navire, 134.
leth, côté, 210.
Leth Cuind, la moitié de Conn, de l'Irlande, le nord, 160.
locusta, sorte d'oiseau, 451.
loimm, gorgée, goutte, 134.
long, vase ; navire, 133-135.
longbard, « barde à vase », personnage pauvre se livrant au panégyrique, 134.
long-both, maison, enclos pour navire, 134.

long-phort, camp pour navires sur le rivage; port, 134.
longsithel, bassin, 134.
lorg, massue, 135.
luchtaire, (tournant d'eau ?), tourbillon, 138.
luchtar, canot, 138.
luighe, chaudron, vase, 134, 135.
Lurga, 5, 6.

Maelduin, 192, 193.
Mag femen, 263.
marbchnai, étoffe, linceul enveloppant un mort, 407.
marc, cheval, 471.
mathgen, druide, 269.
méadal, gros ventre, 263.
méit, f., méid, m. quantité, grandeur, 400.
mesc-, mélanger, 108.
-mi, 1re pers. pl., 438.
Mogh Ruith, 4, 6, 260, 261.
montar, muinter, famille, 210.
muin, cou, 210.
muinter, personne en tutelle légale, 232.
Mumhan, de Munster, 161.

námae, ennemi, 263.
nathir, f., serpent d'eau, 208.
neamhchruinn, (versification) irrégulière, libre, 447.
nech, quiconque, 246.
neph-, no-, 263.
nigim, je lave, 133.
nít ain, ils n'empêcheraient pas, 5, 30.
nói, neuf, 262.

ochtfhoclach breachtach, huitain varié, 447.
ocus, proche, 442 ; et 254, 255.
odor, brun, 263.
-óg, 138.
oll-athir, le père par excellence, 472.
Orc tréith, 158.
ornáideachta, ornements de la versification, 446.
osme, gl. ipse, 263.
Ossian, 2, 471.

preidh, spréidh, bétail, proie, 249.
-r passif, 433, 434.
ra crich-sibh, vous avez terminé, 70.
rail, chêne, 208.
ráithe, quart d'année; tourbillon (de neige), 144.
rann, part, 411.
rannaidheacht, sorte de poème ancien, 446.
rannaim, je partage, distribue, 411.
rap, animal qui fouit, 412.
ráth, ráith, fort, résidence fortifiée, 144, 146.
Rathcrogan, 339.
reabhóg, corde tressée, 138.
recht, fureur, 411.
righ, bras, avant-bras, 161, 162.
righe, avant-bras depuis le poignet jusqu'au coude; coudée; jambe d'animal, 161.
rigláma, poignets, 161.
rocharus, j'ai aimé, 180.
roen, série, chaîne, 32.
roithes, qui pousse, 145.
roithiud, impulsion, 143, 145.
rop, tronc d'un corps, 412.
rop, animal qui fouit, 412.
rosg, sorte de poème, 446.
rot, marche (triomphante), 143, 145.
Rotri, Rhodri, 143, 145.
ro-ucc-, apporter, 211.
rúad, rouge et fort, 472.
Ruad rofessa, « le rouge à la grande science », 472.
Ruam, Rome ; cimetière, 185.
rucht, porc, 139.
ruthag, élan, secousse; anacruse, 445.
ruud, le grand bois, 262.

saidim, gl. figo ; sáidhte, fiché, planté dedans, enfoncé, 154, 155.
saigim, je vise, 212.
sail, gl. labe, 140.
sailche, saleté, impureté, 141.
saithe, essaim, 156.
sáithim, je lance, pousse, pique, plante, 155.
sal, tache sur l'honneur, 141.
salach, sale, 141.
salad, action de fouler aux pieds, 140.
salt, saut, 140.

saltairt, action de fouler aux pieds, 140.
saltraim, je piétine, foule aux pieds, 139, 140.
saluighim, je salis, corromps, pollue, 140.
samrad, samhradh, été, 143, 144.
sataluighim, je foule, écrase sous mes pieds, 139, 140.
sáthud, planter (des clous), 154-156.
scé, g. sciach, épine, 208.
screadach, action de crier ; qui crie, 151.
screadachán, petit enfant qui crie, 151.
screadaim, je crie, 151.
screadán, bruit de toute chose qu'on déchire, 151, 152.
screamh, f., g. screimhe, croûte, pellicule, excroissance, 405.
screamhóg, croûte, pellicule, excroissance, 405.
screch, scréach, sgréach, cri, 152, 153.
screig, screag, g., screige, roche, colline rocheuse, 401.
scret, scread, sgread, cri, 151.
scretgaire, cliquetis (des armes), 151.
séaluighim, je passe, filtre ; do shéaluigh sé, il mourut, 143.
searathán, corde liée autour des tendons d'une bête à cornes, au-dessus du jarret, pour l'empêcher de vagabonder ; ficelle nouée autour du pantalon, à la hauteur du genou, quand on laboure, 150.
searr, action de s'étendre, 139.
searr, petit animal craintif ; frayeur, 147, 148.
sech, au delà de, 210.
seir, g. sered, duel di ferid, cheville, 140, 249.
seirt, force, 149.
seitir, capacité, force, pouvoir, 212.
Senach Siaborthe, ou le Fantômal, 180.
Senchan Torpeist, 258.
senn-, jouer (une musique), 5, 10.
sernim, j'étends, je distends ; sernaim, je délie, relâche, disperse, 139, 149.
serr, hautain ; timide, 147.
serradh, action de distendre les membres, distendre la bouche pour bâiller ; gonfler un ballon, 150.
serraim, searraim, je distends, étends mes membres pour me mettre à l'aise, 149, 150.
serriach, serr-féach, milan, 150.
sethfaind, il joua (une musique), 5, 10.
si, celle-ci, 253.
sidh, tertre, mont ; domaine des fées, 57.
sil, semence, race, 141.
silim (inf. sileadh), je verse goutte à goutte, fais couler lentement, distille ; go ro, shilur-sa, pour que j'évacue, 141, 142.
Simon drui, Simon le magicien, 261.
sin, ceci, -ci, 253.
sine, mamelle, 249.
sínim, j'étends, 271.
siolán, passoire, filtre, 142.
sioltán, síoltan, passoire, filtre, 142.
sioltuighim, je filtre, 142.
siothlán, passoire, 142.
siothluigim, je passe, filtre, 142.
Sith Cleithigh, 3.
sithlaim, je passe, filtre, 142.
Sliabh Fuait, 6.
som, celui-ci, 253.
sonuachair, épouse, 263.
spairnech, furieux, 249.
speir, g. -a, jarret, jambon, 249.
sperthach, m., corde pour le bétail, 150.
spruadhna, fragment, 249.
sprudhar, miette, 249.
sprus, déchets de blé, 249.
sréim, srédim, je jette, 149.
súi, g. suad, sage, prophète ; sui na suad, sage des sages, 26, 252, 453.
Suibhne Geilt, 192.
suide, siège, 155.

tabart, comprendre, 212.
tádaim, j'accorde, je réconcilie, 429.
tái, mort ?, 413-416.
taim, tamh, repos, défaillance, mort, 413.
táimhnéll (nuage de défaillance), évanouissement, 413.
taimthiu ?, 413-415.

Táin bó Cúailnge, 161, 162, 178, 248, 398, 413, 467.
tám, maladie pestilentielle ? 413, 415.
támgalar, maladie mortelle, 413.
tangnacht, fourberie, 143.
tarmchosal, transgression, 140.
techt, voyage ; messager, 248.
tene, feu, 412.
-ti, -de, en, pour cela, 255.
tiag, boîte, caisse, 261.
timpan, tympanon, 10.
Tír na n-óg, la Terre des Jeunes, 471.
-tiu, noms abstraits, 433.
to-, do-, 212.
tó, silencieux, 415.
tonach, tanach, lavage d'un cadavre, 132, 133.
tonn, vague, flot, 133.
tonnachadh, soins funèbres, 133.
tonnadh, mort par le poison, 133.
toth, membrum muliebre, 263.
to-ucc-, apporter ; comprendre, 211, 212.
trágud, reflux, 164.
traig, pied, 164.
tríath, g. tréith, triaith, roi, chef, 157, 158.
tríath, g. treithe, sanglier, 157, 158.
tri-phne, à trois mamelles, 249.
trog, descendance, 164.
trogaim, je produis, 263.
Trogan, la Terre, 164.
tromlach, oppression, 159.
túas, thúas, en haut ; nord, 162.
túas-, gauche, 162.
tuascert, tuaisceart, à gauche, nord, 160, 161.
tuasra, main gauche, 161.
túath, nord, 161-163.
Tuatha Dé Danann, 2, 360.
túathbel, túaithbheal, tuaitheal, à gauche, nord, 161, 339.
tuathmuma, tuathmhumha, tuadmumu, Nord-Munster, Thomond, 161.
tuic, amène !, 212.
Tulach og, 338.

-u, g. -ach, 249.
uaim, allitération, 446.
uan, agneau, 249.
uasals(h)acart, archiprêtre, 380.
uball n., pomme, 233.
ussairb, il meurt, 147.
ussarb, mort, 147.
utais, domestique femme, 263.

III. Gaélique d'Écosse.

Arann, 264.

cabhlach, flotte, 135.
cabhlachach, un marin, 135.

ràithe, période, cours, 144.

sìoladh, passer, filtrer, 142.

IV. Picte.

Gartnait, 256.

V. Mannois.

carval, chant religieux de la nuit de Noël, 237, 238.

VI. Gallois.

(Voir pp. 187-189, 197, 198, 203, 204, 241, 272, 388, 394.)

Aberguaun, Fishguard, 204.
Adaon, Afaon, 269, 270.

adolychaf, -ygaf, je prie, j'implore, 270.

afal, pomme, 233.
afall, f., pommier, 233.
-ain, -ein, inf., 152.
Aled, 455.
allaw, raser, 408.
alltraw, maître, 139.
am-, 292.
am(h)in, limite, 271.
am(h)inog, limitrophe, 271.
amod, convention, 272.
amrant, paupière, 272.
amsathr, piétinement, 140.
amwlch, occasion, 272.
amwyn, sans joie ?, 412.
amygaf, je combats, je défends, 212.
an, notre ; an taered ni an whech, notre affliction à nous six, 356.
-an, dim., 157.
anghraiff, exemple, 271.
anghreifft, reproche ; exemple, 271.
anghryno, dépenser, 271.
anhwyet, ymanhyed, flatterie ; persuasion, sollicitation, 271.
Annun ddy, 174.
anreith, pillage, butin, 411.
ansawdd, planter, fixer ; condition stable, état dans lequel on se trouve, personnage dont on fait fonction, provision (de nourriture), 154, 155.
ansoddi, qualifier, 154, 155.
antrefna, (il) ne se pose pas (le vent), 272.
anwar, sans douceur, 389, 393.
anwyl, cher ; saint, 454.
Anwyl, 454.
ar-, sur, 396.
Aran, 263.
Arberth, Narberth, 202.
Arenig, 263.
argywedd, dommage, 417.
ariant, argent, 396.
armes, présage, 272.
arnaw, sur lui, 397.
aroglau, odeurs, 272.
arogli, sentir, 479.
Arthur, 192, 194, 230, 231, 270, 387.
aryal, aral, vigueur, impétuosité ; vigoureux, 390, 396.
aryen, aren, gelée, frimas, 396.
athaw, mort, 412.
athraw, maître, 139.
att, abandonne, 390, 394.

banwel, zénith, 417.
bar, fureur, 136.
bar, trait en général, lance, 136.
bedrawd, cimetière, métropole, 143, 144.
berr, jambe, 249.
blawd, fleur ; essence, partie la meilleure d'une chose, 390, 394, 395.
blawd, farine, 390, 394, 395.
blwng, rude, 418.
bochan, petit, 454.
bod, avoir, 144.
bratteu, haillons, 453.
bryw, vigueur, 252.
bwyeit, hosties consacrées ; messe, 270.
bydaf, nid de guêpes, 208.
bytyrs, mangeurs, sg. bwytawr, 241.
bywyd, bowyd, vie, 454.

cad, combat, 246.
caddug, brouillard sombre, 272.
cadr, fort, 246.
Cadvan, 261.
caethrawd, captivité, période de captivité, 143.
Cain, 454, 455.
carrec, roche, rocher, 402.
carth, chanvre, étoupe, 272.
caseg, pl. cesyg, jument, 471, 472.
ceflyl, cheval, 471.
ceiniaw, se moquer de, 136.
ceintach, déprécier, quereller, 136.
Ceiriog, 455.
cennad, f., messager, 248.
cerdd, art, poésie, musique ; cerdd, pl. cyrdd, artiste, poète, 248.
cerdedd, marcher, 416.
kereirhyt, 389, 394.
kerenhyt, affection, charité, 394.
cerrynt, courant, 272.
certh, clair, visible, 272.
churnurs, grondins, sg. chwyrnwr, 241.
chwedlau, fables, 195, 197, 198.
chwyl, tour, 140.
cilchet, couette, 276.
Cilgerran, 204.
cilydd, compagnon, 433.
Cimeiliauc, 276.
Cimro, 276.

Cinbelin, 276.
kirts, cordes, sg. kortin, 241.
clogyrnog, rocailleux, raboteux, 189.
clywed, entendre ; sentir ; clywut, tu entendais, entendrais, 272, 389, 397.
cnaif, f., tonte, 408.
cnau, des noix, 408.
cneivyaw, cneifio, couper (les cheveux, le blé) ; raser, tondre, 408.
cnuf, cnu, toison, 408.
coned, orgueil, 272.
cordd, tribu, 416.
corwc, -wg, -wgl, cwrwgl, canot fait de branches entrelacées, et recouvert de peau ou cuir ; tronc, le corps moins la tête, 133, 406, 407.
crach, croûte, escarre, gale, teigne ; qui a des croûtes (sur la tête) ; galeux, teigneux ; méchant (poète), faux (noble), 402, 403.
crach-hwyad, sarcelle, 402.
craf, ail, 405.
crag, croûte, 403.
cragen, crogen, pl. craig, écaille, coquille ; tesson, fragment de poterie, 402, 403.
cramen, f., pl. crammynnau, croûte se formant sur une plaie, 404.
cramenu, se couvrir de croûtes, 404.
cre, croassement ; croasser, 152, 153.
credwit, 389, 394.
creic, craig, roche, colline rocheuse, 402, 403.
creir, reliques, 394.
creu, crau, sang, 404.
crwd ?, 167.
crwn, rond, 271.
crvg, rauque, 152, 153.
crŷn, tremblement, 160.
cryno, amasser, thésauriser, épargner, 271.
crynodeb, utilité, profit, 271.
cun, charmant, aimable, 249.
cyd, réunion, contact ; coït ; y gyt, ensemble, yth gyt, vers toi, 390, 396.
cyfansoddi, composer, constituer, établir, 154.
cyfarws, -rwys, présent, cadeau, 272.
cyfor, limite, 271.
cymhŵedd, moquerie, plaisanterie, 271.
cynnydd, cynnif, effort, 271.
cyntor, cynhor, cynnor, porte, devant de porte, 271.
cyrawal, sorte de baies, 272.
cystudd, affliction, douleur, 155.
cywestach, coït, 271.
kywet, cywed, rencontre, 417.
cywir, cowir, juste, 454.

daear, terre, 390, 396.
daered, -rawd, remise, versement d'argent, taxe ; service funèbre, 272.
dameg, parallèle, 272.
darwest, jeûne, 271.
defnyt, élément, matière, 396.
deheubarth, sud, 160.
deurut, joues ; honneur, 159.
dew, brouillard, brume ; obscurité ; mélancolie ; air chaud malfaisant ; température lourde, 398, 399.
deweint, dewaint, le temps depuis minuit jusqu'à l'aube (3 heures du matin), 399, 400.
diaspat, grand cri, 152.
diaspedein, crier, 152.
diein, renaissance, 390, 395.
dieinig, plein d'activité, de vigueur, 395.
dien, première pousse, 395.
dieu, jours, 390, 395.
digryno, dépenser, 271.
diheu, désir, volonté, 271.
dihewyd, désir, volonté, 271.
dillyn, élégant ?, 159.
dilwgyr, intact, non corrompu, 392.
dirmyg, mépris, 272.
dirwest, jeûne, 271.
divroed, exil ; tristesse, 390, 395, 396.
divwug, inflexible, 418.
Diuuguallun, 276.
do-, 160.
dodwy, pondre, 199.
doodrefen, dyodrefn, dodrefn, meuble, ustensile, 145.
doosparth, dosparth, division, discrimination, système, 160.
doosparthus, gl. rationabili, 160.
drem, trem, aspect, 409.
drum, trum, dos, 409.
drut, fou, sans frein ; cher, coûteux, 271.

dryll, morceau, 210.
dryw, druide ; roitelet, 453.
du, noir, 174, 176.
dwy : yn —, (allons) tous deux, 356.
dychre, croasser, 152, 153.
dycned, misère, 390, 396.
dydd, jour, 400.
Dyfed, 248.
Dyfneint, Defon, 276.
dygaf, je porte, 211.
dylofi, manier, 413.
dyscrethein, râler, 152.

ederwyt, restauration ?, 390, 396.
edmyg, respect, 272.
Einion, 270.
Eleuther, Eleufer, Eliffer, 176, 177.
Elidir, -dyr, 177.
Eliwlad, 270.
elwyd, elfyd, terre, 390, 394.
ellyn, rasoir, 408.
eneint, enneint, bain ; potion, breuvage médical, 132, 133.
eppil, epil, descendance, progéniture, race, 471.
ermyg, respect, 272.
escar, ennemi, 160.

-fa, 272.
ffer, cheville, 140, 249.

gaefrawd, orage d'hiver, 143, 144.
gafael, gafel, saisie, 453.
gardd, clôture, 212.
garth, enclos, 212.
germain, crier, 152.
glain, perle, 272.
glew, vaillant, dur, solide, 166.
glewyd, durci, 166.
glud, glu ; tenace, adhésif, 166.
glwys, joli, pur, 272.
gnawd, habituel, connu, 162.
gnaws, naws, coutume, habitude, 162.
go-, 272.
goddeu, intention, direction ; yth odeu, vers toi, 390, 396.
godro, traire, 164.
Gogarth, 272.
gogawn, gwogawn, plénitude, 272.
gogawr, gogor, subsistance, ressources, 389, 393.
gogerdd, moquerie, 417.
gogerddol, railleur, 417.
gogof, caverne, 212.
gogoned, gloire ; glorieux, 272, 389, 394.
gogoniant, gloire, 272.
golchiad, qui se lave, ou lave dans le sang, 159.
golchiw, je laverai, 159.
goleith, soumettre ; flatter ; détruire ; supporter ?, 389, 393.
golychaf, gwollychaf, je prie, j'implore, 270.
gomedd, refus, 272.
gordivung, tout à fait inflexible, 418.
gormedd, envahissement, 272.
gormes, oppression, 272.
gormodd, excès, 272.
goror, limite, 271.
gorsin, gorsing, montant de porte, 272.
goruc, il a fait, 212.
gorwydd, cheval, 471.
gosgryn, terreur, 160.
goslef, son, 160.
gosparth, gouvernement, 160.
guin, gwyn, blanc ; saint, bienheureux, 454.
gwar, doux, 393.
gwaredu, protéger, gwarawt, il secourut, 145, 392.
gwawr, aurore, 263, 400.
Gwenhwyfar, 455.
gwenwlawt, pure essence, 390, 394, 395.
gwenwyn, hargneux ?, 389, 393, 394.
Gwenwynwyn, 394.
gweryd, protection, 393.
gweryt, argile, 390, 396.
gwest, coit, 271.
gwlad, pays, 433.
gwneuthur...a wna, il fait, 198.
gwres, chaleur, 428.
gwydd, oie, 263.
Gwyddyl, Irlandais, 263.
gwyl, fête, 415.
gwylfa, lieu d'observation, 272.
gwyn, f. gwen, blanc ; bienheureux, 390, 395.
Gwynfei, 272.
Gwynn, 454.
gwyr, en pente, 272.
gwyr, hommes, 272.

Gwyrfai, 272.
gyrfa, cours, 272.

haid, essaim, 156.
halou, gl. stercora, 141.
hawd, le temps de monter en épi, 156.
Hawdclyr, Hauteclair, 156.
he, se, race, 142.
heb, sans, 210.
hebrwng, amener, 265.
hidlo, passer, filtrer, 142.
hin, limite, 271.
hodi, buissons sauvages, 156.
hoff, joli ; cher, aimé, 271.
hoffi, louer, vanter ; ymhoffi, se flatter, se vanter, 271.
hy-, bien, 263.
hydrum, hyttrum, accessible, 409.
hyt, jusqu'à, 409.
hytynt y dwfr, le cours de l'eau, 409.
Hywel, Howel, 454.

irdang, stupeur, 143.
irdant, stupeur ? 143.
irllonedd, colère, 143.
iwrch, chevreuil, 149.

liein, toile, 407.
Llangolman, 204.
llaw, main, 413.
llef, voix, 160.
llefain, clamer, crier, 152.
lleyg, pl. -yon, f. leeces, laïque, 198.
lleygwr, soldat, 198.
llochwes, refuge, 198.
lluch, souffle violent, impétuosité, attaque furieuse, 136.
lluch, lluwch, llywch, poussière ou neige, soulevée et amoncelée, 135-138.
lluched, éclair, 137.
lluchfa, tas de neige amassée par le vent, 136.
lluchio, lluvchio, entasser la poussière ou la neige ; lancer, 135, 136.
lluchvar, javelot, lance de jet ; attaque furieuse ; fureur impétueuse, 136.
lluchwayw, javelot, lance de jet, 136.
lluchwynt, vent impétueux, 136.
lluchyad, attaque, 136, 137.
lluchynt, attaque impétueuse, inattendue ?, 137.
Lludd, 124, 130.
llwch, poussière sur le sol, ou soulevée, 137, 138.
llwyd, gris ; saint, bienheureux, 454.
Llwyd, 454.
Llychlyn, Scandinavie, 174.
Llydaw, 174.
llygru, gâcher, gaspiller, ruiner, 392.

ma, pl. mai, lieu, 272.
Madyein, 269.
-main, inf., 152.
march, cheval, 471.
marchlwyth, charge de cheval, 176.
mat, bon, 269.
menybr, poignée, 272.
merch, uerch, fille, 454.
milgun, milguns, sg. milgi, lévriers, 241.
mordwy, navigation, 199.
Morgan Tut, Morgan le Fée, 162, 454, 470.
morlwch, écume, vapeur trouble de la mer, 137.
mûi ?, 414.
muner, chef, prince, seigneur, 389, 393.
muner, pl. awd, présent ?, 393.
muner, on désire ? 393.
mwy, plus, davantage, 428, 429.
mwynfawr, riche, profitable, 270.
mwytaw, mwydo, humecter, tremper, imbiber, 428.
Myddfai, 272.
myfi, mofi, moi, 454.
mynnyr, tu désires, 390, 395.
Mynydd Carn, 204.
Myrddyn Wyllt, 192.

naid, saut, 272.
neb, quiconque, 246.
nemawr, pas grand, 246.
nys gallut, tu ne le pourrais, 389, 397.

Pader, le Pater, 273.
pant, pente, 272.
partrissot, des perdrix, 198.
Penamnen (Pennant Beinw), 272.

penn-yal, concours, attroupement ; pression, 396.
Powys, 272.
pridd, argile, 430.
pylgeint, l'aube, au chant du coq, 399, 400.

rawd, troupe, volée (de traits), 143.
rhaff, raff, f., corde, 410.
rhan, part, 411.
rhanedigaeth, distribution, 411.
rhawd, période, temps, 144.
rhefawg, corde tressée, 138.
rheith, pillage, butin, 411.
rhew, gelée, 404.
rhiw, f., acclivité, déclivité d'une colline; pente abrupte, d'un accès difficile, aisée à défendre, 146.
rhod, roue, 145.
rhodwedd, course, carrière, 144.
rhodwydd, gué, 146.
rhumen, rhummen, panse ; mamelle, 146.
rhwgn, frottement, friction, 138.
rhwng, yrwng, y rwng, entre ; dans la direction de ; à la fois, 353, 354.
rhyd, gué, 146.
rhygnbren, baguette à entailles, 138.
rhygnu, frotter ; entailler, 138.
rhyodres, rhodres, orgueil, pompe, 145.
Rotguidou, 146.
ry-, 199, 392.
rylwg(w)r, très corrompu, 392.
ryweryd, très protecteur ?, 389, 392.

-s, plur., 241.
-s-, pron., 160.
-s-, prép., 160.
salder, saldra, fragilité ; mauvais état de santé ; qualité de ce qui est vil, 141.
salw, vil, morose, sans valeur, 141.
salwedd, qualité de ce qui est vil, etc., 141.
sathar, piétinement ; bruit de piétinement, 139.
sathru, fouler aux pieds ; marcher comme un soldat, 139, 140.
-sawdd, -soddi, 154, 155.
-sawt, 155.
se, he, race, 142.
serfan, stupide, 147.
serfyll, usé, décrépit ; prêt à tomber, ruineux, 147.
seri, chevaux ?, 139.
sers, étoiles, 241.
serth, qui est à pic, escarpé, abrupt; en pente rapide, penché, 147-149, 272.
serthan, f., précipice, falaise, 147, 148.
serthus, en pente, 147, 148.
sgoturs, pêcheurs, sg. pysgotwr, 241.
swrth, f. sorth, tombé, abattu ; disposé à s'endormir, indolent, lourdaud, 148, 149.
Syawndyclyr, Chantecler, 198.
syrth, chute; penchant ; escarpé, 148, 149.
syrthio, s'écrouler, tomber, 148.
syw, sage, prophète, 453.

tang, tanc, paix, 143.
tapplys, table à jeu, 271.
taw, silencieux ; se taire, 412, 413.
taw, mort, 412, 413.
tawdd, fusion, 415.
tawdd, il fait fondre, dissout, 428, 429.
teith, taith, voyage, 248.
toddi, faire fondre, dissoudre, consumer, détruire, 415, 429.
torf, foule, 198.
torredlu, armée formidable, qui doit tout briser, 150, 151.
torredwynt, vent qui souffle en tempête et brise, 151.
torri, briser, 150, 151.
traw, draw, au delà, 164.
traws, direction, côté, 164.
traws, violent, cruel, 164.
traws-, à travers, de travers, 164.
tref, demeure, 272.
trefn, arrangement, bon ordre ; logement, mobilier, 272.
trefnu, se poser, s'installer, 272.
treio, se retirer (parl. de la mer), 164.
tremyg, mépris, 272.
tremyn, vue, 272.
tro, un tour, 164.
trochi, immerger, se baigner, 159.
troed, pied, 164.
trofa, un tour, 272.
troi, diriger vers, 164.
trosedd, transgression, 164, 165.

trossi, diriger vers, 164.
trwch, coupé, émoussé ; coupure, incision, 158, 159.
trwch, violent, 158.
trwm, lourd, 409.
trwyd, roi, chef, 157, 158.
trychiad, qui coupe, 158.
trychu, couper, 158.
trymlúawc, à l'armée accablante ; -luog, accablant, opprimant, 159.
tu ac att, du côté de, 198.
tud, peuple, 454.
tudd, il couvre, protège ?, 163.
tudded, vêtement de dessus, manteau, couverture de lit ; taie d'oreiller ; couverture de cheval ; parure des bois l'été ; daear dudet, la terre qui recouvre une tombe, 163.
tusw, touffe, 165.
Tut (Morgan), Morgan le Fée, 162, 454, 470.
twrch, sanglier, 149 ; twrch trwyd, 158.
twrdd, twrf, bruit, 198.
tywel, serviette, 454.
tywydd, towydd, temps, 454.

-ut, 2e pers. sing. impf. et cond., 389, 397.

Vortigern, 131.

-wr, pl. -wyr, -urs, noms d'agent, 241.
wrth, contre ; inférieur à, 198.
wylo, pleurer, 272.

-ydd, noms abstraits, 394.
ymanhwed, ymhwedd, implorer, supplier, 271.
ymserth, discorde, 148.
ymserthu, s'abaisser à, 148.
yr hwnn, lequel, 198.
Yrp, Urb, Irp, Yrb, Urbf, 174, 175.
ysgerbwd, squelette, cadavre, 166, 167.
ysgrech, yscrech, cri perçant, 152, 153.
ysgrud, squelette, cadavre, 166.
ysgrwd ?, 167.
ystawd, ystod, andain, fauchée ; période, 156.
ystern, (bière) forte, 149.

VII. Cornique.

(Voir pp. 408, 409.)

ber, jambe, 249.
bony, hache, 418.

cannas, messager, 248.
carrec, roche, rocher, 402.
crogenn, écaille, coquille, 403.
crow, sang, mort, 404.

dremas, homme bon, 211.

fer, jambe, 249.

glesin, gl. sandix, 230.

kerd, gl. iter, 416.

pry, argile, 430.

sprus, spus, pépins, 250.
stut, gl. culex, 155.

Tristan, 230, 231, 255, 258, 259.
tro, un tour, 164.
trus, qui est de travers, 164.
tyrry, terry, briser, 150.

yntrethon, entre nous, 356.

VIII. Breton de France.

(Voir pp. 206, 207, 240, 247, 426, 427, 457, 459.)

alc'hoét, elfet, clef, 247.
-an, dim., 156.

anaoun, défunts, 210.
aoten, rasoir, 408.

arcogued, gl. nicivos, 417.
arstud, gl. cuspis, 155.
astuz, vermine, 155.

bezret, cimetière, 144.
biz, nord-est, 148.
blouhi, reprocher à quelqu'un sa nourriture, 418.
brazek, (bien) déchiré, ou (cœur) gros (?), 411.
brazes, femme grosse, 411.
bro-Weroc, Broerec, 424.

cazr, kaer, beau, 246.
crag, mean crag, grès ; pod crag, pot de grès, 402, 403.
crammen, cremmen, f. pl. ou, crasse qui se forme sur la tête ; dépôt que laisse le lait dans un vase ; pellicules, 404-406.
criz, kri, cru, non cuit ; dur ; (cidre) âcre ; (chanvre) rude ; dre gri, par force, 404.
crogenn, écaille, coquille, 403.

dehel !, int. pour faire tourner les bêtes à droite, 160.
dezuiff, dozvi, dovi, poudre, 199.
dihilya, dishilya, égrener en froissant les épis ; s'égrener, s'échapper, fuir comme le blé d'un sac percé, d'un épi, ou d'une gerbe quand la sécheresse l'en fait tomber par grains, 141, 142.
dihodein, monter en épi, en graine, 156.
dioucz, de, 165.
dishilhañ, -lhoñ, le moment où la mer cesse de monter, 142.
distuz, jachère, 155.
Doedy, 243.
Douady, 243.
dydreu, au delà, 164.

entrom(p), nous deux, nous tous, tant que nous sommes ; entroch, vous tous ensemble, 356.
eontr, oncle, 210.
esteuzet, percé (d'un glaive de douleur); navré, 155.
esteuziff, éteindre, 155.

fer-, cheville, 249.

Goarem- an- Duchen, 165, 166.
goubañnen- noz, crépuscule, 417.
goubannùél-noz, crépuscule, 417.
gouel, fête, 415.
gouziza, baisser (parl. du vent), 148.
gouzronquet, baigner, se baigner, 159.
grenn, f., auge ; cuvier assez grand, en bois, servant pour la bouillie, 401.
gud, gl. parvum, 417.
gudcoguod, gl. reprehendendi, 417.
gudnaiol, gl. minus erudiens, 417.
Gueoc, 459.
guic-, bourg, 458.
Guimaëc, 459.
Guirec, 456, 457.
guodcess, gl. odio habentes, 417.
guoteguis, gl. compescuit, 415.
guotroit, vous trayez, 164.
guparth, gl. remota, 160.
gupar(h)olaid, gl. privilegia, 160.

had, semence, 156.
haloc, gl. lugubri, 141.
hed, essaim, 156.
héñ, il, 142.
hep gouzout d'iñ, hem(p) gout t'ein, (je l'ai fait) sans le savoir, 426.

imgupart(h)on, gl. se abdicant, 160.
inhodein, monter en épi, en graine, 156.
-ion, -ian, -ien, plur., 157.

kanèu, kreoñ, toison, 408.
kann, blanc, 411.
kañn, chant, 411.
kannein, laver (blanchir), 411.
kañnein, chanter, 411.
kanow, kenèu, kraoñ, des noix, 408.
karreg, roche, rocher, 402.
kazeg, jument, ar gazeg wenn, la lune, 471, 472.
kragell, sarcelle, 402.
krah, monticule, butte, 402, 403.
krahek, (personne) chétive, désagréable, ratatinée, 402.
krak-houad, sarcelle, 402.
krakou, aristos, 402.
krèu, hauteur, butte, 402, 403.

lan, monastère ou chapelle, 455-457, 459.
Les-Guiriac, 424.
leun, lañn, plein, 417.
lien, linge, 407.
lis, les, lez, cour féodale, 424, 456.
loa-bot, loa-grenn, cuiller à pot ; loa-brenn, cuiller en bois, 401.
Locquirec, 457, 459.
lok-, lieu de culte (monastère, prieuré, chapelle), 455, 456.

ma, mon, 243.
machtyern, seigneur, 455, 456.

netra, rien, 246.

-oc, -euc, -ec, 156.
offen, ofen, f. mangeoire, auge, 410.

Parc-an-Dossen, 165.
penmoc'h, premoc'h, porc, 211.
Perros-Guirec, 457.
plac'h, jeune fille, 433.
Plestin, 457, 458.
Ploemodiern, Plomodiern, Ploudiern, 243.
plou-, territoire d'une paroisse, 455-459.
Plouaret, 458.
Ploulec'h, 459.
prest, vite, 247.
pri, argile, 429, 430.

rann, part ; fracture ; rannou, gl. partimonia, gl. climatibus, 411.
rannedigez, -geah, divisibilité, 411.
rannein, diviser ; rañnet, (cœur) brisé, 411.
rañnenn, fente dans un rocher, falaise, 411.
rèu, gelée, 403.
Roc'h : mont d'ar Roc'h, aller à la Roche-Derrien ; ronfler, 206.
roc'hal, ronfler, 206.
rodoed, gué, 146.
rogotetic, gl. creditam, 145.
ru-dall, « rue aveugle », 440.

saltrocion, gl. graciles, 141.
saotra, sautrein, salir, gâter, 140.
sautrein, fouler aux pieds, 140.
scrav, scraf, éterlet, 153.
screo, pl. screvet, scravet, oiseau de mer au cri perçant, 153.
-se, -ze, -là, 142.
Servel, 147.
serz, sers, ferme, droit, vertical : (vent) soufflant de la région du ciel entre est et nord, 148.
serza, monter, s'élever (parl. du vent) ; souffler de la région entre est et nord ; serzet eo, (le vent) est haut en plein, 148.
sizl, sil, passoire, couloir, 142.
skudel- bri, écuelle de terre, 430.
sper, semence, lignée, 250.
splusen, sprusen, spus, semence qui fait germer, 250.
stedein, aligner (le foin), 154.
stedel, ficelle qui agit sur le loquet, 154.
steudenn, rangée, file, série, 154, 155.
steudenn, tenon de mortaise ; pointe ; languette d'une balance, 154.
steudennet mat, bien fixé, bien monté, 154.
steusia, s'abîmer, disparaître, 155.
steut, f., rangée de gerbes ; sted, steut, rangée ; volée de coups de bâton ; a- stet, à la file, 154-156.
sti, chtî, (sonnez fin et) serré, 157.
stiogen, -gan, pieuvre, 156.
strèuein, éparpiller, disperser, étendre, 149.
streuet, litière qu'on étend dans la cour et dans les endroits où passe le bétail, pour en faire du fumier, 149.
strouis, gl. stravi, 149.
stu, chtu, assolement, première façon donnée à la terre, 155.

taguelguiliat, gl. silicernium, 415.
tan, feu, 412.
taù, silence, 415.
taùein, teùel, se taire ; cesser (parl. de la pluie) ; faire cesser, apaiser, 415.
terri, part. torret, briser, 156.
teuzi, fondre, 415.
tossen, butte, montagne, tumulus : Tossen-ar-Run ; Tossen- Maharit ; Tossen- Ruguezec, 165.

tostal, flanc ou partie basse d'une colline, 165.
tostalek, (terrain) raboteux, 165.
tostenn, tochtën, butte, 165.
tré-, hameau, 455-457.
treb, village, 440.
tref, territoire dépendant d'une succursale de paroisse, 440.
treuz, qui est de travers, 164.
tro, un tour, 164.
troed, pied, 164.
tromden, gl. pervolauit, 409.
trouc'h, coupure, incision, 158.
trum, prompt, diligent; promptement, vite ; (mort) subite 409.
trumder, diligence, 409.
tuchenn, butte, motte, tumulus ; Tuchenn Pol, 155, 156.
tuec, taie d'oreiller, 162, 163.
tus, pl. tusset! int. pour faire tourner les bêtes à gauche, 160, 162.

uc'hel, (vent) haut, soufflant de la région entre est et nord, 148.

P
LaCelt
R

Revue Celtique
t.43(1926)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY